

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

Seul contre tous

Jeffrey Archer

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



JEFFREY ARCHER SEUL CONTRE TOUS

PRIX POLAR

I N T E R N A T I O N A L

20



09

thriller



SEUL CONTRE TOUS

Jeffrey Archer

Traduit de l'anglais par Marianne Thirioux

FIRST
 Editions

Titre original : *A prisoner of birth*
© Jeffrey Archer 2008

© Éditions First, 2009

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

ISBN : 978-2-7540-1050-4

Dépot légal : 1^{er} trimestre 2009

ISBN numérique : 978-2-7540-3126-4

Édition : Anne-France Hubau
Correction : Alexandre Civico
Mise en page : Stéphane Angot

Conception couverture : Leptosome

Nous nous efforçons de publier des ouvrages qui correspondent à vos attentes et votre satisfaction est pour nous une priorité. Alors, n'hésitez pas à nous faire part de vos commentaires :

Éditions First
60, rue Mazarine
75006 Paris
Tél. : 01 45 49 60 00
Fax : 01 45 49 60 01
e-mail : firstinfo@efirst.com

En avant-première, nos prochaines parutions, des résumés de tous les ouvrages du catalogue.
Dialoguez
en toute liberté avec nos auteurs et nos éditeurs. Tout cela et bien plus sur Internet à
www.efirst.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

Prologue

— Oui !

Beth avait essayé de feindre la surprise et le ravissement. Mais elle n'avait pas été très convaincante. Ce mariage, elle l'avait décidé depuis leurs années de collège. Elle fut néanmoins stupéfaite lorsqu'elle vit Danny se mettre à genoux au milieu du restaurant bondé.

— Oui, répéta-t-elle rapidement et un peu gênée. Elle voulait que Danny se lève avant que toute la salle ne s'arrête de dîner pour les observer.

Mais Danny restait à genoux, et, tel un prestidigitateur, il sortit une boîte minuscule qui semblait venue de nulle part. Il l'ouvrit. Elle contenait une bague en or simple, ornée d'un solitaire bien plus gros que ce que Beth avait imaginé – même si son frère lui avait déjà confié que Danny avait dépensé deux mois de salaire pour lui offrir cet anneau.

Quand son fiancé se décida enfin à se relever, elle le vit sortir son portable et composer fébrilement un numéro. Beth savait parfaitement qui serait au bout du fil.

— Elle a dit oui ! annonça-t-il triomphalement. (Beth sourit en regardant le diamant de plus près, à la lumière.) Et si tu venais nous rejoindre ? ajouta-t-il avant que Beth ne puisse l'en empêcher. Super ! Retrouvons-nous dans ce bar à vins sur Fulham Road – celui où on est allé après le match de Chelsea l'an dernier. On se retrouve là-bas, mon vieux.

Beth ne protesta pas ; après tout, Bernie n'était pas seulement son frère, c'était le plus vieil ami de Danny et il lui avait déjà probablement proposé d'être son garçon d'honneur.

Quand Danny demanda l'addition au serveur, le maître d'hôtel s'approcha.

— C'est pour la maison, annonça-t-il en les gratifiant d'un sourire chaleureux.

La nuit allait être pleine de surprises.

*

Quand Beth et Danny entrèrent tranquillement au Dunlop Arms, ils trouvèrent Bernie assis dans un coin, devant une bouteille de champagne et trois coupes.

— Fantastique nouvelle ! lança-t-il avant qu'ils ne s'assoient.

— Merci mon vieux, répondit Danny en lui serrant la main.

— J'ai déjà appelé maman et papa, reprit Bernie en débouchant la bouteille et remplissant les trois flûtes. Ils n'ont pas eu l'air plus surpris que ça, mais bon. C'est vrai que c'était le secret le plus mal gardé de Bow.

— Ne me dis pas qu'ils vont nous rejoindre eux aussi ! soupira Beth.

— Ça ne risque pas, répondit Bernie en levant son verre. Vous n'aurez que moi, cette fois. À une longue vie et que West Ham¹ remporte la coupe !

— Eh bien, on peut espérer que l'un de tes vœux se réalise cette saison, dit Danny.

— Je suis sûre que tu épouserais West Ham si tu le pouvais, rétorqua Beth en souriant.

— Ça pourrait être pire, répliqua Bernie.

Danny rit.

— Je serai marié aux deux pour le restant de mes jours.

— Sauf les samedis après-midi, lui rappela Bernie.

— Et tu devras peut-être sacrifier l'un des deux une fois que tu auras pris la succession de papa, ajouta Beth.

Danny fronça les sourcils. Il était allé voir le père de Beth à l'heure du déjeuner pour lui demander la main de sa fille unique – certaines traditions ont la vie dure dans l'East End. M. Wilson n'aurait pu se montrer plus enthousiaste, mais il avait ajouté qu'il avait changé d'avis à propos d'une chose sur laquelle Danny pensait qu'ils s'étaient déjà entendus.

— Et si tu crois que je vais t'appeler patron une fois que tu auras remplacé mon paternel, lança Bernie, interrompant ses pensées, tu peux te brosser !

Danny ne fit aucun commentaire.

— Est-ce bien celui à qui je pense ? demanda Beth en regardant à l'autre bout de la salle.

Danny regarda plus attentivement les quatre hommes debout au bar.

— Ça m'a tout l'air d'être lui.

— L'air d'être qui ? demanda Bernie.

— Cet acteur qui joue le docteur Beresford dans *l'Ordonnance*.

— Lawrence Davenport, murmura Beth.

— Pourquoi ne vas-tu pas lui demander un autographe ? demanda Bernie.

— Sûrement pas, répondit Beth. Mais maman est folle de lui.

— Je suis sûr qu'il te plaît, reprit Bernie en remplissant leurs flûtes.

— Non, protesta Beth un peu trop fort. (L'un des hommes au bar se retourna.) Et de toute façon, ajouta-t-elle en souriant à son fiancé, Danny est bien plus beau que Lawrence Davenport.

Bernie hurla de rire.

— Ce n'est pas parce que Danny Boy s'est rasé et s'est lavé les cheveux pour une fois qu'il faut que tu ailles t'imaginer que ça va devenir une

habitude, frangine ! Hors de question. Tâche de te souvenir que ton futur mari travaille dans l'East End, pas à la City.

— Danny pourrait devenir ce qu'il voudrait, insista Beth en lui prenant la main.

— Qu'est-ce que tu veux dire, frangine ? PDG ou branleur ? ironisa Bernie en envoyant une claque dans le dos de Danny.

— Danny a des projets pour le garage qui te...

— Chut, fit Danny en remplissant le verre de son ami.

— Il a intérêt, parce que se maquer, c'est pas donné, ajouta Bernie. Pour commencer, vous devrez trouver un toit.

— Il y a un appartement en rez-de-chaussée à vendre juste au coin, lança Danny.

— Vous avez assez pour un acompte ? s'enquit Bernie, parce que les appartements en rez-de-chaussée, c'est pas donné non plus, même dans l'East End.

— Nous avons suffisamment économisé à nous deux pour verser un acompte, répondit Beth. Et quand Danny prendra la relève...

— Trinquons à ça, suggéra Bernie avant de s'apercevoir que la bouteille était vide. Je vais en commander une autre.

— Non, protesta Beth d'un ton ferme. Je dois arriver à l'heure au travail demain, même si ce n'est pas le cas pour toi.

— La barbe ! fit Bernie. Ce n'est pas tous les jours que ma petite sœur se fiance à mon meilleur pote. Une autre bouteille ! cria-t-il.

Le barman sourit en sortant une deuxième bouteille de champagne du frigo sous le comptoir. L'un des hommes accoudé au bar vérifia l'étiquette.

— Pol Roger, observa-t-il avant d'ajouter d'une voix qui portait : C'est donner de la confiture aux cochons !

Bernie se leva d'un bond, mais Danny l'obligea à se rasseoir immédiatement.

— Laisse tomber, ils n'en valent pas le coup.

Le barman traversa rapidement la salle.

— Écoutez, les gars, dit-il en débouchant la bouteille, l'un d'entre eux fête son anniversaire, et ils ont trop picolé.

Beth regarda les quatre hommes plus attentivement tandis que le barman remplissait leurs flûtes. L'un d'eux ne la quittait pas des yeux. Il lui fit un clin d'œil, ouvrit la bouche et passa la langue sur ses lèvres. Beth s'empressa de détourner le regard. Elle fut soulagée de voir que Danny et son frère, en pleine conversation, ne s'étaient rendu compte de rien.

— Alors, où allez-vous en lune de miel ?

— Saint-Tropez, répondit Danny.

— Ça va vous coûter les yeux de la tête !

"La salope est plutôt correcte tant qu'elle n'ouvre pas la bouche" fit une voix depuis le bar.

Bernie se leva d'un bond. Deux des hommes le provoquaient du regard.

— Ils sont saouls, murmura Beth. Ignore-les.

— Oh je ne sais pas trop, relança l'autre, au comptoir. Parfois, j'aime bien, moi, qu'une pute ait la bouche ouverte.

Bernie attrapa la bouteille vide. Danny dut faire appel à toutes ses forces pour le retenir.

— Je veux m'en aller, déclara Beth. Je ne veux pas qu'une bande de snobinards gâche ma soirée de fiançailles.

Danny se leva, mais Bernie resta assis. Il terminait sa coupe de champagne à petite gorgées.

— Allez Bernie, allons-nous-en, insista Danny.

Bernie finit par se lever et suivit son ami, la mort dans l'âme. Cependant, il ne quittait pas des yeux les quatre hommes au bar. Beth fut soulagée de constater qu'ils leur tournaient le dos et semblaient partis dans une autre conversation.

Mais à la minute où Danny ouvrit la porte du fond, l'un d'eux se retourna brusquement et dit :

— On s'en va, hein ? Il sortit son portefeuille, en extirpa quelques billets et les agita : Quand vous en aurez fini avec elle, venez nous voir, mes amis et moi avons de quoi payer une partouze.

— Fais gaffe à ce que tu dis ! lança Bernie.

— Et si je venais te voir pour que l'on règle ça entre hommes ?

— Avec plaisir, Ducon ! répondit Bernie. Danny le poussait vers la sortie pour éviter que les choses dégénèrent. Beth claqua rapidement la porte derrière eux et se mit à descendre la ruelle. Danny tenait fermement son ami par le bras, mais ils n'avaient pas parcouru quelques mètres que Bernie se débarrassa de lui.

— Rentrons leur régler leur compte.

— Pas ce soir, dit Danny et reprenant son bras, il continua à essayer de l'entraîner dans la ruelle.

Beth était parvenue sur la route principale quand elle vit l'homme que Bernie avait appelé Ducon, debout, une main dans le dos. Il la regardait d'un air concupiscent. Il recommença à se lécher les lèvres. Son ami surgit soudain du coin de la rue, légèrement essoufflé. Beth se retourna et vit son frère qui souriait.

— Rentrons ! cria-t-elle à Danny. Elle aperçut alors les deux autres hommes qui leur barraient le chemin.

— Bon, s'ils nous cherchent, qu'ils aillent se faire foutre, dit Bernie. Il est temps de leur donner une leçon.

— Non, non, implora Beth. L'un des hommes se rua vers eux.

— Tu t'occupes de Ducon, dit Bernie à Danny, et moi, des trois autres. Surtout tape dans le bide. Si on leur abîme leur jolie petite gueule, ces sales bourgeois risquent de porter plainte.

Beth regarda, horrifiée, Ducon porter un coup au menton à Danny. Cela le fit chanceler. Il se reprit à temps pour bloquer le coup suivant, et en porta

un à son tour. Écoutant les conseils avisés de son ami, Danny envoya un crochet au foie, qui prit Ducon par surprise. Ce dernier tomba à genoux. Mais il se releva très vite et décocha un nouveau coup-de-poing à Danny.

Les deux autres, postés près de la porte du fond ne semblaient pas disposés à entrer dans la bagarre. Beth espérait que ça serait vite terminé. Quand son frère asséna un direct à l'estomac à l'autre homme, la force du coup faillit le mettre KO. Alors que Bernie attendait qu'il se relève, il cria à Beth : « Rends-nous service, frangine, appelle un taxi. Ça ne va plus durer bien longtemps, ensuite, il va falloir qu'on s'en aille rapidement. »

Beth ne bougea pas tant qu'elle ne fut pas sûre que Danny était bien venu à bout de Ducon. Celui-ci était étendu par terre, les jambes écartées. Danny, à cheval sur son adversaire, semblait clairement maître de la situation. Elle leur jeta un dernier regard avant d'obéir à son frère. Elle descendit la ruelle à toute allure et une fois sur la route principale, elle se mit à chercher un taxi. Elle n'attendait que depuis quelques minutes quand elle repéra la lumière jaune familière qui indiquait que le taxi était libre.

Beth faisait signe au chauffeur de s'arrêter quand elle vit l'homme que Bernie avait assommé passer devant elle en titubant et disparaître dans la nuit.

— Où va-t-on, ma belle ? demanda le chauffeur.

— Bacon Road, Bow, répondit Beth en ouvrant la portière arrière. Deux amis vont me rejoindre dans une minute.

Le chauffeur jeta un œil dans la ruelle.

— Je ne crois pas que c'est d'un taxi que vous avez besoin, ma belle. À votre place j'appellerais vite une ambulance.

Livre I

LE PROCÈS

— NON COUPABLE.

Danny Cartwright sentait ses jambes trembler sous lui. Il avait la sensation d'attendre le premier round d'un combat de boxe qu'il savait perdu d'avance. L'assesseur consigna qu'il plaidait non coupable dans l'acte d'accusation, leva les yeux sur Danny et lui dit :

— Vous pouvez vous asseoir.

Danny s'effondra sur la petite chaise au milieu du banc des accusés. Il était soulagé que le premier round se soit terminé si vite. Il leva les yeux sur l'arbitre, assis à l'autre extrémité de la salle d'audience. Il était enfoncé dans un fauteuil à haut dossier en cuir vert qui avait l'aspect d'un trône. Devant lui se tenait un long banc de chêne jonché de classeurs à anneaux contenant les pièces du dossier, ainsi qu'un carnet ouvert sur une page vierge. Le juge Sackville regarda Danny ; son expression ne révélait rien. Ni approbation, ni désapprobation. Il enleva ses lunettes demi-lunes et lança d'une voix autoritaire : « Faites entrer le jury ».

Tandis que l'audience attendait que les douze hommes et femmes fassent leur entrée, Danny tâcha de se familiariser avec le décor de la salle d'audience numéro quatre de l'Old Bailey¹. Il observa les deux hommes assis à chaque extrémité du banc des avocats. Alex Redmayne, son jeune défenseur, le gratifia d'un sourire amical. En revanche l'homme plus âgé assis à l'autre bout du banc, auquel maître Redmayne faisait toujours référence comme "l'avocat de l'accusation", ne regarda pas une seule fois dans sa direction.

Danny porta son regard sur la tribune réservée au public. Ses parents étaient installés au premier rang. Les bras musclés et tatoués de son père reposaient sur la balustrade de la tribune. Sa mère avait la tête baissée. Elle levait les yeux de temps en temps pour jeter un coup d'œil furtif à son fils unique.

Danny porta son attention de l'autre côté de la salle d'audience, où le banc des jurés attendait les douze hommes et femmes qui avaient été choisis pour décider de son sort. Il avait fallu plusieurs mois pour que l'affaire "la Couronne contre Daniel Arthur Cartwright" passe enfin devant l'Old Bailey. Danny avait eu l'impression que la justice travaillait au ralenti. Puis d'un seul coup, sans prévenir, la porte dans le coin opposé de la salle d'audience s'ouvrit. L'huissier réapparut. Il était suivi des sept hommes et des cinq

femmes qui avaient été sélectionnés pour statuer. Ils s'assirent un à un sur le banc des jurés à des places non attribuées – six devant, six derrière, tous étrangers les uns aux autres, sans rien d'autre en commun que la loterie de la sélection. Un ou deux des jurés passèrent en revue la salle d'audience d'un air anxieux. On aurait dit des animaux pris au piège et qui cherchent à s'échapper.

Une fois qu'ils furent installés, le juge assesseur se leva et s'adressa à eux :

— Mesdames et Messieurs les jurés, commença-t-il, l'accusé, Daniel Cartwright apparaît devant vous sous l'inculpation de meurtre. Pour ce chef d'accusation, il a plaidé non coupable. Vous aurez donc la charge d'écouter les témoignages et de décider s'il est coupable ou non.

2

Le juge Sackville jeta un coup d'œil sur le banc en bas.

— Maître Pearson, vous pouvez présenter les arguments de la Couronne².

Un homme petit et replet se leva lentement du banc des avocats. Maître Arnold Pearson, l'avocat de la Couronne, ouvrit l'épais dossier qui reposait sur un lutrin devant lui. Il toucha sa perruque usée, comme pour s'assurer qu'il n'avait pas oublié de la mettre, puis tira sur les revers de sa robe. Il répétait ces mêmes gestes, à chaque audience depuis trente ans.

— Merci, Monsieur le juge, commença-t-il. Son élocution était lente et son style oratoire pesant. Je représente la Couronne dans cette affaire, et mon éminent confrère – il jeta un coup d'œil rapide à la feuille de papier sous ses yeux – Maître Alex Redmayne, représente la défense. L'affaire soumise à monsieur le juge est celle d'un meurtre. Le meurtre de sang-froid et prémédité de M. Bernard Henry Wilson.

Dans la tribune réservée au public, les parents de la victime étaient assis au dernier rang. À l'extrémité opposée. M. Wilson regardait Danny, incapable de dissimuler la déception dans ses yeux. Mme Wilson regardait sans voir, droit devant elle, blanche comme un linge : elle semblait assister à des funérailles plutôt qu'à un procès. Les événements tragiques autour de la mort de Bernie Wilson avaient irrévocablement changé la vie des deux familles de l'East End. Elles étaient proches depuis plusieurs générations. Mais la rumeur ne s'était guère répandue. Rien de plus qu'un léger murmure au-delà du quartier autour de Bacon Road à Bow. Pearson poursuivit en agitant une main en direction du banc des accusés, sans même prendre la peine de regarder Danny.

— Au cours de ce procès, vous apprendrez comment l'accusé a attiré par la ruse M. Wilson dans un pub de Chelsea, à Londres, dans la soirée du samedi 18 septembre 1999, et comment il a exécuté ce meurtre brutal et prémédité. Il avait d'abord amené la sœur de M. Wilson, Elisabeth, au

restaurant Lucio sur Fulham Road. La cour apprendra que Cartwright avait demandé Mlle Wilson en mariage après qu'elle lui a révélé qu'elle était enceinte. Il a ensuite appelé son frère M. Bernard Wilson sur son portable pour l'inviter à les rejoindre au Dunlop Arms, un pub en retrait de Hambledon Terrace, Chelsea, afin qu'ils fêtent l'événement tous ensemble.

— Mlle Wilson a déjà fait une déclaration écrite affirmant qu'elle ne s'était jamais rendue dans ce pub auparavant. Cartwright, quant à lui, le connaissait clairement très bien. En effet, comme le suggérera la Couronne, il l'a choisi pour une seule et unique raison : sa porte du fond donne sur une ruelle calme, l'endroit idéal pour qui a l'intention de commettre un meurtre, meurtre que Cartwright imputera par la suite à un parfait inconnu, un client du Dunlop Arms.

Danny regarda fixement maître Pearson. Comment pouvait-il raisonnablement savoir ce qui s'était passé cette nuit-là alors qu'il n'était même pas là ? Mais Danny essaya de se raisonner. Après tout, Maître Redmayne l'avait assuré que l'on écouterait sa version des faits pendant le procès et qu'il ne devait pas être trop anxieux même si les choses semblaient se présenter plutôt mal pendant que la Couronne présentait les arguments de l'accusation. Cependant, en dépit des assurances répétées de son avocat, deux choses inquiétaient Danny tout particulièrement : tout d'abord, Alex Redmayne était encore plus jeune que lui, ensuite, ce n'était que la deuxième affaire qu'il traitait en tant qu'avocat principal de la défense.

— Mais malheureusement pour Cartwright, poursuivit Pearson, les quatre autres clients qui se trouvaient au Dunlop Arms ce soir-là racontent une histoire différente de la sienne. Et, non seulement cette histoire s'est avérée cohérente, mais elle a, par ailleurs, été corroborée par le barman qui était de service à cette heure-là. La Couronne les présentera tous les cinq en tant que témoins, et ils vous diront qu'ils ont entendu une dispute éclater entre les deux hommes. Ils les ont vus, par la suite, sortir par la porte du fond après que Cartwright a eu dit : « Et si on réglait ça entre hommes ? » Les cinq témoins ont vu Cartwright quitter le bar par ladite porte, suivi de Bernard Wilson et de sa sœur Elizabeth, visiblement dans tous ses états. Quelques minutes plus tard, on entendait un hurlement. M. Spencer Craig, l'un des clients, a abandonné ses compagnons pour se précipiter dans la ruelle derrière le Dunlop Arms, où il a trouvé Cartwright, tenant fermement M. Wilson par la gorge et lui enfonçant un couteau dans la poitrine. Et ce à plusieurs reprises.

— M. Craig a immédiatement appelé le 999 sur son portable. L'heure de cet appel et la conversation ont été consignées et enregistrées au poste de police de Belgravia. Quelques minutes plus tard, deux policiers sont arrivés sur les lieux et ont trouvé Cartwright agenouillé au-dessus du corps de M. Wilson, le couteau à la main – un couteau dérobé au bar, portant l'inscription *Dunlop Arms* gravée sur la poignée.

Alex Redmayne consigna par écrit les paroles de Pearson.

— Mesdames et Messieurs les jurés, poursuivit Pearson tirant de

nouveau sur les revers de ses manches, tout meurtrier doit avoir un mobile. Dans cette affaire, inutile d'aller chercher très loin. Il suffit de regarder du côté du tout premier meurtre jamais archivé, celui d'Abel par Caïn. Le mobile était simple : la jalousie, l'avidité et l'ambition furent les ingrédients sordides qui, une fois combinés, incitèrent Cartwright à supprimer le seul rival qui se trouvait sur son chemin.

— Mesdames et Messieurs les jurés, Cartwright et M. Wilson travaillaient tous les deux au garage Wilson, sur Mile End Road. Le garage appartient à M. George Wilson, le père du défunt, qui avait prévu de prendre sa retraite d'ici la fin de l'année. Il avait l'intention de céder son entreprise à Bernard, son fils unique. M. George Wilson a fait une déclaration écrite à cet effet, laquelle a été approuvée par la défense. De ce fait nous ne le convoquerons pas comme témoin.

— Mesdames et Messieurs les jurés, vous découvrirez durant ce procès que les deux jeunes hommes connaissaient une longue histoire de rivalité et d'antagonisme. Une rivalité qui remontait à l'époque où ils allaient à l'école. Une fois Bernard Wilson écarté, Cartwright avait l'intention d'épouser la fille du patron et de reprendre l'entreprise qui était alors en plein essor.

— Toutefois, tout ne s'est pas déroulé selon les plans de Cartwright. Aussi, quand il a été arrêté, il a essayé de rejeter la faute sur un innocent, l'homme qui s'était précipité dans la ruelle pour voir ce qui avait fait hurler Mlle Wilson. Malheureusement pour Cartwright, il n'avait pas prévu que quatre autres personnes seraient présentes pendant toute la scène. Pearson sourit au jury. Mesdames et messieurs les jurés, une fois que vous aurez entendu leur témoignage, vous n'aurez plus aucun doute quant à la culpabilité de Daniel Cartwright. Il se tourna vers le juge. Ceci conclut l'exposition des faits pour la Couronne, monsieur le juge. Avec votre permission, je vais appeler mon premier témoin. Le juge Sackville opina et Pearson ajouta d'un ton ferme : J'appelle M. Spencer Craig.

Danny Cartwright regarda sur sa droite et vit un huissier au fond de la salle d'audience ouvrir une porte, sortir dans le couloir et beugler : « M. Spencer Craig. » Un instant plus tard, un homme de grande taille, pas beaucoup plus vieux que Danny, en costume à fines rayures bleues, chemise blanche et cravate mauve, entra dans la salle d'audience. Comme il était différent de leur première rencontre !

Danny n'avait pas vu Spencer Craig au cours des six derniers mois, mais pas une journée ne s'était écoulée sans qu'il se rappelle son visage. À présent il fixait l'homme d'un air de défi, mais Craig ne jeta pas un regard dans sa direction. Il faisait comme s'il n'existait pas.

Craig traversa la salle d'audience d'un pas décidé. L'homme paraissait parfaitement savoir où il allait. Quand il arriva à la barre des témoins, il prit aussitôt la Bible et prononça le serment sans même regarder le carton que l'huissier tenait devant lui. Maître Pearson sourit à son principal témoin avant de baisser les yeux sur les questions qu'il avait passé le mois précédent à

préparer.

— Votre nom est-il Spencer Craig ?

— Oui Monsieur, répondit-il.

— Et résidez-vous au 43 Hambledon Terrace, Londres SW 3 ?

— Oui, Monsieur.

— Et quelle est votre profession ? demanda maître Pearson comme s'il ne le savait pas.

— Je suis avocat.

— Et quelle est votre spécialisation ?

— Justice criminelle.

— Vous connaissez donc bien le délit de meurtre ?

— Malheureusement oui, Monsieur.

— J'aimerais maintenant que nous revenions à la soirée du dix-huit septembre, alors qu'un groupe d'amis et vous-même preniez un verre au Dunlop Arms, à Hambledon Terrace. Peut-être le mieux serait que vous nous relatiez précisément ce qui s'est passé ce soir-là.

— Mes amis et moi fêtons le trentième anniversaire de Gerald...

— Gerald ? l'interrompit Pearson.

— Gerald Payne, précisa Craig. C'est un vieil ami d'université, de Cambridge. Nous passions une soirée conviviale ensemble, autour d'une bouteille de vin.

Alex Redmayne prit une note – il fallait qu'il sache combien de bouteilles.

Danny voulut demander ce que signifiait le mot « convivial. »

— Mais malheureusement cela ne s'est pas terminé comme une soirée conviviale, le pressa Pearson.

— Loin de là, répondit Craig sans même regarder dans la direction de Danny.

— Veuillez dire à la cour ce qui s'est passé, reprit Pearson en consultant ses notes.

Craig se tourna face au jury pour la première fois.

— Nous buvions, comme je viens de le dire, un verre de vin pour fêter les trente ans de Gerald, quand j'ai entendu des gens élever la voix. Je me suis retourné et j'ai vu un homme assis à une table avec une jeune femme dans le coin opposé.

— Voyez-vous cet homme dans la salle d'audience en ce moment ? demanda Pearson.

— Oui, répondit Craig en désignant Danny du doigt.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Il s'est aussitôt levé, poursuivit Craig, et s'est mis à crier et à montrer l'autre homme du doigt, lequel restait assis. J'en ai entendu un dire : « Si tu crois que je vais t'appeler patron quand tu auras remplacé mon paternel, tu peux te brosser ! » La jeune femme essayait de les calmer. J'allais me retourner vers mes amis – après tout, cette querelle ne me regardait pas –

quand l'accusé a crié : « Et si on allait régler ça entre hommes ? » J'ai supposé qu'ils plaisantaient. Seulement ensuite, l'homme qui venait de dire ça a attrapé un couteau sur le bar...

— Permettez-moi de vous interrompre, M. Craig. Vous avez vu l'accusé attraper un couteau sur le bar ? demanda Pearson.

— Oui, je l'ai vu.

— Et que s'est-il passé ensuite ?

— Il s'est dirigé vers la porte du fond, ce qui m'a étonné.

— Pourquoi cela vous a-t-il étonné ?

— Parce que le Dunlop Arms est mon QG et je n'avais jamais vu cet homme auparavant.

— Je ne suis pas sûr de vous suivre, M. Craig, dit Pearson, utilisant ainsi un pur effet rhétorique.

— On ne peut pas voir la sortie du fond quand on est assis dans ce coin de la pièce. Apparemment, il savait parfaitement qu'elle se trouvait là.

— Ah, je comprends. Veuillez continuer.

— Très peu de temps après, l'autre homme s'est levé et a suivi le même chemin que l'accusé. La jeune femme suivait juste derrière lui. Quelques minutes plus tard, nous avons tous entendu un hurlement.

— Un hurlement ? Quel genre de hurlement ?

— Un hurlement strident, un hurlement de femme, répondit Craig.

— Et qu'avez-vous fait ?

— J'ai immédiatement laissé mes amis et je me suis précipité dans la ruelle au cas où la femme se serait trouvée en danger.

— Et était-ce le cas ?

— Non, Monsieur. Elle hurlait en direction de l'accusé, elle l'implorait d'arrêter.

— D'arrêter quoi ? demanda Pearson.

— D'attaquer l'autre homme.

— Se battaient-ils ?

— Oui, Monsieur. Le type que j'avais vu crier et montrer l'autre du doigt avait coincé l'autre contre le mur, et bloqué son avant-bras sous sa gorge.

Craig se tourna vers le jury et leva son bras gauche pour expliquer la position.

— Et M. Wilson essayait-il de se défendre ? demanda Pearson.

— Du mieux qu'il pouvait, mais j'ai vu l'accusé lui enfoncer un couteau dans la poitrine à plusieurs reprises.

Danny n'avait qu'une envie, sauter du banc des accusés, traverser la salle d'audience et arracher la vérité de la bouche de Craig. Mais maître Redmayne l'avait averti de ne pas trahir la moindre émotion, qu'on le provoque ou non.

« Votre heure viendra, lui rappelait-il sans cesse. Toute explosion de colère ne ferait que laisser une mauvaise impression aux jurés. »

— Qu'avez-vous fait ensuite ? demanda calmement Pearson.

— J'ai appelé les urgences et l'on m'a assuré qu'ils allaient informer la police et envoyer une ambulance sur-le-champ.

— Ont-ils ajouté autre chose ? demanda Pearson en consultant ses notes.

— Oui, répondit Craig. Ils m'ont dit de n'approcher de l'homme au couteau sous aucun prétexte, de retourner au bar et d'attendre l'arrivée de la police. Il marqua une pause. J'ai suivi ces instructions à la lettre.

— Comment vos amis ont-ils réagi quand vous êtes rentré dans le bar et leur avez raconté ce que vous avez vu ?

— Ils voulaient sortir voir s'ils pouvaient donner un coup de main, mais je leur ai répété ce que la police m'avait conseillé et j'ai pensé qu'il serait plus sage dans ces circonstances qu'ils rentrent chez eux.

— Dans ces circonstances ?

— J'étais le seul à avoir assisté à l'incident, et je ne voulais pas qu'ils courent le moindre danger si jamais l'homme au couteau retournait dans le bar.

— Très louable, observa Pearson.

Le juge regarda la Couronne en fronçant les sourcils. Alex Redmayne continuait à prendre des notes.

— Combien de temps avez-vous attendu avant que la police n'arrive ?

— En l'espace de quelques minutes, j'ai entendu une sirène, et peu après, un policier en civil est entré dans le bar par la porte du fond. Il a sorti son insigne et s'est présenté comme l'inspecteur Fuller. Il m'a remercié de mon aide puis il m'a informé qu'on était en train d'emmener la victime vers l'hôpital le plus proche.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— J'ai fait une déclaration complète et l'inspecteur Fuller m'a dit que je pouvais rentrer chez moi.

— Et l'avez-vous fait ?

— Oui, j'habite à quelques pas seulement du Dunlop Arms. Je me suis couché, mais je n'ai pas réussi à dormir.

Alex Redmayne écrivit les mots : *à quelques pas seulement*.

— Naturellement, dit Pearson.

Le juge fronça de nouveau les sourcils.

— Je me suis donc levé, je me suis assis à mon bureau et j'ai noté tout ce qui s'était passé.

— Pourquoi avez-vous fait cela, M. Craig, alors que vous aviez déjà fait une déclaration à la police ?

— La pratique du métier d'avocat, monsieur Pearson, m'a confronté à des témoignages présentés à la barre souvent fragmentaires, voire inexacts, quand le procès a lieu plusieurs mois après que le délit a été commis.

— Tout à fait, acquiesça Pearson en tournant une autre page de son dossier. Quand avez-vous appris que Daniel Cartwright avait été accusé du meurtre de Bernard Wilson ?

— Je l'ai lu dans l'*Evening Standard* le lundi suivant. L'article disait que M. Wilson était décédé sur la route du Chelsea & Westminster Hospital et que Cartwright avait été inculqué de meurtre.

— Et estimiez-vous, que c'était tout, pour ce qui vous concernait ?

— Oui, mais je savais que l'on m'appellerait pour témoigner dans le procès à venir, si jamais Cartwright décidait de plaider non coupable.

— Seulement, il y eut ensuite un rebondissement que même vous, avec votre grande expérience des criminels endurcis, n'auriez pas pu prévoir.

— Absolument, répondit Craig. Deux policiers sont venus me voir à mon bureau l'après-midi suivante pour procéder à un second interrogatoire.

— Mais vous aviez déjà fait une déclaration orale et écrite à l'inspecteur Fuller. Pourquoi avaient-ils besoin de vous réinterroger ?

— Parce que Cartwright m'accusait *moi* d'avoir tué M. Wilson et prétendait que c'était moi qui avais pris le couteau sur le bar.

— Aviez-vous déjà vu M. Cartwright ou M. Wilson avant cette nuit-là ?

— Non, Monsieur, répondit Craig, sincère.

— Merci, M. Craig.

Les deux hommes se sourirent avant que Pearson n'ajoute :

— Plus de questions, monsieur le juge.

3

Le juge Sackville regarda du côté de la défense à l'autre extrémité du banc. Il connaissait bien l'illustre père d'Alex Redmayne, mais le jeune homme n'avait jamais plaidé devant lui.

— Maître Redmayne, entonna le juge, souhaitez-vous contre-interroger ce témoin ?

— Très certainement, répondit Redmayne en rassemblant ses notes.

Danny se rappela que peu après son arrestation, un policier lui avait conseillé de se trouver un avocat. Cela n'avait pas été facile. Il découvrit rapidement que les avocats facturaient à l'heure, comme les mécaniciens. Et que la prestation était à hauteur de ce que l'on pouvait payer. Jamais plus. Il avait cinq mille livres. Cette somme il l'avait économisée ces dix dernières années, dans le but de s'en servir comme acompte pour l'appartement en rez-de-chaussée de Bow, où Beth, le bébé et lui vivraient une fois qu'ils seraient mariés. Le dernier penny avait été englouti bien avant que l'affaire ne passe en justice. L'avocat qu'il avait choisi, M. Makepeace, avait facturé cinq mille livres avant même d'avoir débouché son stylo-plume, et cinq mille autres après avoir briefé Alex Redmayne qui le représenterait au tribunal. Danny ne comprenait pas pourquoi il avait besoin de deux avocats pour faire le même boulot. Quand il réparait une voiture, il ne demandait pas à un autre mécano de soulever le capot pour qu'il puisse jeter un œil au moteur, et il n'aurait sûrement pas exigé de versement avant d'avoir attrapé sa caisse à outils.

Mais Danny apprécia Alex Redmayne dès leur première rencontre et pas

uniquement parce qu'il était supporter de West Ham. Il avait un accent snob et avait fréquenté Oxford, mais pas une seule fois il ne lui avait parlé avec condescendance.

Une fois que M. Makepeace avait lu le procès-verbal et parcouru les pièces du dossier, il avait conseillé à Danny de plaider coupable. Il était certain de pouvoir trouver un accord avec la Couronne, ce qui permettrait à Danny de s'en tirer avec une peine de six ans. Danny refusa.

Alex Redmayne demanda à Danny et à sa fiancée Beth de raconter ce qui s'était passé cette nuit-là, tout en cherchant des incohérences dans l'histoire de son client. Il n'en trouva aucune, et quand l'argent vint à manquer, il accepta tout de même de continuer à assurer sa défense.

— M. Craig, commença Alex Redmayne sans tirer sur ses revers ni toucher sa perruque. Je suis sûr qu'il est inutile que je vous rappelle que vous êtes toujours sous serment et la responsabilité accrue que cela implique pour vous, en tant qu'avocat.

— Allez-y doucement, maître Redmayne, dit soudain le juge. N'oubliez pas que c'est votre client qui est jugé, pas le témoin.

— Nous verrons si vous pensez toujours la même chose, monsieur le juge, quand viendra le moment de statuer.

— Maître Redmayne, répondit le juge d'un ton sec, il ne vous appartient pas de me rappeler mon rôle dans cette salle d'audience. Votre travail consiste à interroger les témoins, le mien à examiner des points de droit qui surviendraient puis nous devons laisser le jury décider du verdict.

— Si votre honneur le permet, dit Redmayne en se tournant vers le témoin. M. Craig, à quelle heure vos amis et vous êtes-vous arrivés au Dunlop Arms ce soir-là ?

— Je ne me rappelle pas l'heure exacte, répondit Craig.

— Alors permettez-moi de vous rafraîchir la mémoire. Était-ce dix-neuf heures ? Dix-neuf heures trente ? Vingt heures ?

— Plus près de vingt heures, je crois.

— Vous buviez donc depuis près de trois heures quand mon client, sa fiancée et son meilleur ami sont entrés dans le bar.

— Comme je l'ai déjà dit à la cour, je ne les ai pas vus arriver.

— Exactement, dit Redmayne, imitant Pearson. Et combien de verres aviez-vous bus à, disons, vingt-trois heures ?

— Je n'en ai aucune idée. C'était les trente ans de Gerald, personne ne comptait.

— Bien, comme nous avons établi que vous buviez depuis plus de trois heures, si nous parions sur une demi-douzaine de bouteilles de vin nous ne sommes pas loin du compte n'est-ce pas ? Ou peut-être était-ce sept, voire huit ?

— Cinq maximum, rétorqua Craig, ce qui est loin d'être extravagant pour quatre personnes.

— Je serais, en temps normal, d'accord avec vous, M. Craig, si l'un de

vos comparses n'avait pas affirmé dans sa déclaration écrite qu'il n'avait bu que du Coca light et qu'un autre n'avait bu qu'un ou deux verres de vin car il conduisait.

— Mais je n'avais pas à conduire, protesta Craig. Le Dunlop Arms est mon QG et je n'habite qu'à quelques pas.

— Qu'à quelques pas ? répéta Redmayne. (Comme Craig ne répondait pas, il poursuivit.) Vous avez affirmé à la cour que vous n'aviez remarqué aucun autre client jusqu'à ce que vous entendiez hausser le ton.

— Exact.

— Jusqu'au moment où vous prétendez avoir entendu l'accusé dire : "Et si on allait régler ça dehors, entre hommes ? "

— C'est aussi exact.

— Mais la vérité, M. Craig, c'est que vous êtes à l'origine de cette querelle. Vous avez lancé une remarque très élégante à mon client qui s'en allait. (Il jeta un œil à ses notes.) « Quand vous en aurez fini avec elle, venez nous voir, mes amis et moi avons de quoi payer une partouze. » Redmayne attendit que Craig réponde, mais celui-ci garda le silence. Puis-je considérer, puisque vous ne répondez pas, que mes propos sont exacts ?

— Vous ne pouvez rien considérer de la sorte, maître Redmayne. J'ai simplement estimé que votre question ne méritait pas de réponse, rétorqua Craig avec dédain.

— J'ose espérer, M. Craig, que vous estimerez que ma prochaine question mérite réponse. Quand M. Wilson vous a dit de « faire gaffe à ce que vous disiez », n'est-ce pas *vous* qui avez dit : "Et si on allait régler ça dehors, entre hommes ? "

— Je pense que c'est davantage le genre de langage auquel on pourrait s'attendre de la part de votre client, rétorqua Craig.

— Ou de la part d'un homme qui avait dû boire un peu trop et qui fanfaronnait devant ses amis ivres ?

— Je dois vous rappeler une fois de plus, maître Redmayne, dit soudain le juge, que c'est votre client qui est jugé pour cette affaire, pas M. Craig.

Redmayne gratifia le juge d'un petit signe de tête, mais quand il leva les yeux, il constata que le jury était pendu à ses lèvres.

— J'insinue, M. Craig, poursuivit-il, que vous êtes sorti par la porte de devant et que vous avez couru jusqu'à la porte de derrière parce que vous vouliez vous battre.

— Je suis allé dans la ruelle uniquement après avoir entendu le hurlement.

— Était-ce quand vous avez pris ce couteau sur le bar ?

— Je n'ai rien fait de tel, répondit Craig sèchement. Votre client a pris le couteau en sortant, comme je l'ai expliqué dans ma déclaration.

— Est-ce cette déclaration que vous avez si soigneusement rédigée quand vous n'arriviez pas à dormir cette nuit-là ? demanda Redmayne.

Une fois de plus, Craig ne répondit pas.

— Peut-être cette question ne mérite-t-elle pas, non plus, votre considération ? suggéra Redmayne. L'un de vos amis vous a-t-il suivi dans la ruelle ?

— Non.

— Ils n'ont donc pas assisté à votre bagarre avec M. Cartwright ?

— Comment l'auraient-ils pu puisque je ne me suis pas bagarré avec M. Cartwright ?

— Avez-vous été membre de l'équipe universitaire de boxe de Cambridge quand vous étiez étudiant, M. Craig ?

Craig hésita.

— Oui, répondit-il.

— Et quand vous étiez à Cambridge, avez-vous été temporairement exclu pour...

— Est-ce pertinent ? demanda le juge Sackville.

— Je laisserai volontiers le jury en décider, répondit Redmayne. Il se retourna vers Craig et poursuivit : Avez-vous été temporairement exclu de Cambridge après avoir été impliqué dans une querelle d'ivrognes avec des habitants de la ville que vous avez plus tard décrits aux magistrats comme « une bande de loubards » ?

— C'était il y a des années quand j'étais encore étudiant.

— Et étiez-vous, des années plus tard, le 18 septembre 1999 au soir, en train de vous quereller de nouveau avec une « bande de loubards » quand vous en êtes venu à vous utiliser le couteau que vous avez pris au bar ?

— Comme je l'ai déjà dit, ce n'est pas moi qui ai pris le couteau, et j'ai bel et bien vu votre client poignarder M. Wilson, dans la poitrine.

— Ensuite vous avez appelé la police ?

— Oui.

— Je suggère, M. Craig, que si vous avez appelé la police c'était parce que vous vouliez d'abord lui donner votre version de l'histoire.

— Heureusement il y a quatre autres témoins pour la confirmer.

— Et j'ai hâte de procéder au contre-interrogatoire de chacun de vos amis proches, M. Craig, autant que je suis curieux de découvrir pourquoi, après être retourné au bar, vous leur avez conseillé de rentrer chez eux.

— Ils n'avaient pas vu votre client poignarder M. Wilson, et ils n'étaient donc impliqués en aucune sorte, expliqua Craig. Et je me suis dit qu'ils pourraient courir un danger s'ils restaient.

— Mais si quelqu'un courait un danger, c'eût été le seul témoin du meurtre de M. Wilson. Pourquoi n'êtes-vous donc pas parti avec vos amis ?

Craig garda de nouveau le silence, mais cette fois ce n'était pas parce qu'il considérait que la question ne méritait pas de réponse.

— Peut-être que la seule raison pour laquelle vous leur avez demandé de partir, dit Redmayne, était que vous ne vouliez pas les avoir dans les pattes et pouvoir vous précipiter chez vous afin de changer vos vêtements couverts de sang avant l'arrivée de la police ? Après tout, vous n'habitez, comme vous

l'avez reconnu, « qu'à quelques pas. »

— Vous semblez avoir oublié, maître Redmayne que l'inspecteur Fuller est arrivé sur les lieux quelques minutes seulement après que le crime a été commis, rétorqua Craig, méprisant.

— C'est sept minutes après votre appel aux urgences que l'inspecteur est arrivé sur les lieux. Toutefois, il a passé beaucoup de temps à interroger mon client avant d'entrer dans le bar.

— Imaginez-vous que je pouvais me permettre de prendre un tel risque alors que je savais que la police allait arriver d'un instant à l'autre ? cracha Craig.

— Oui, répondit Redmayne, si l'alternative était de passer le reste de vos jours en prison.

La salle d'audience ne fut plus qu'un brouhaha. Les yeux des jurés étaient désormais rivés sur Spencer Craig, mais une fois de plus il ne réagit pas aux paroles de Redmayne. Celui-ci attendit un moment avant d'ajouter :

— M. Craig, je vous répète que j'ai hâte de contre-interroger vos amis un par un. Se tournant vers le juge, il dit : Plus de question, monsieur le juge.

— Maître Pearson, dit le juge. Vous voudrez sans doute réinterroger ce témoin ?

— Oui, monsieur le juge, dit Pearson. Il y a une question dont j'ai hâte de connaître la réponse. Il sourit au témoin. M. Craig, êtes-vous Superman ?

Craig eut l'air perplexe, mais, conscient que Pearson essayait de l'aider, il répondit :

— Non. Pourquoi cette question ?

— Parce que seul Superman, après avoir assisté à un meurtre, aurait pu retourner au bar, briefer ses amis, rentrer chez lui comme un bolide, prendre une douche, se changer, retourner au pub et être tranquillement assis à sa table quand l'inspecteur Fuller est arrivé. (Quelques jurés tâchèrent de réprimer des sourires.) Ou peut-être y avait-il une cabine téléphonique à portée de main ? Les sourires se transformèrent en rires. Pearson attendit qu'ils se tassent pour reprendre. Permettez-moi, M. Craig, de me passer du monde fantastique de maître Redmayne et de vous poser une question sérieuse. Ce fut au tour de Pearson d'attendre que tous les yeux soient rivés sur lui. Quand les experts de la médecine légale de Scotland Yard ont examiné l'arme du crime, est-ce vos empreintes qu'ils ont identifiées sur la poignée du couteau ou celles de l'accusé ?

— Ce n'étaient assurément pas les miennes, affirma Craig, sinon je serais sur le banc des accusés.

— Plus de question, monsieur le juge, dit Pearson.

4

La porte de la cellule s'ouvrit et un policier tendit à Danny un plateau doté de plusieurs petits compartiments remplis de nourriture à l'aspect

plastique qu'il tripota en attendant que l'audience de l'après-midi commence.

Alex Redmayne sauta le déjeuner pour pouvoir lire ses notes. Avait-il sous-estimé le temps dont disposait Craig avant que l'inspecteur Fuller n'entre dans le bar ?

Le juge Sackville déjeuna dans son bureau avec une douzaine d'autres juges. Personne ne discuta des affaires des autres et ils mangèrent de bon appétit.

Maître Pearson déjeuna tout seul au Bar Mess au dernier étage. Il estimait que son éminent collègue avait commis une grossière erreur concernant le timing, mais ce n'était pas à lui de le lui faire remarquer. Il jouait avec un petit pois, le faisant passer d'un bord à l'autre de l'assiette tout en réfléchissant aux implications ultérieures qu'aurait la négligence de son confrère de la défense.

Lorsque deux heures sonnèrent, le rituel recommença. Le juge Sackville entra dans la salle d'audience et gratifia les jurés d'un vague sourire. Il prit place et, baissant les yeux sur le banc des avocats, il dit :

— Bon après-midi, Messieurs. Maître Pearson, vous pouvez appeler votre prochain témoin.

— Merci, monsieur le juge, dit Pearson en se levant. J'appelle M. Gerald Payne.

Danny ne reconnut pas tout de suite l'homme qui entra dans la salle. Il devait mesurer un mètre quatre-vingt et se dégarnissait prématurément. Son costume beige de bonne coupe ne dissimulait pas l'importante perte de poids qu'il avait subie depuis leur dernière rencontre. L'huissier le guida jusqu'à la barre, lui donna un exemplaire du Nouveau Testament et lui montra le serment. Bien que Payne ait lu le carton, il affichait la même assurance que Spencer Craig le matin même.

— Vous êtes Gerald David Payne et vous résidez au 62 Wellington Mews, Londres W 2 ?

— C'est exact, répondit Payne d'un ton ferme.

— Et quelle est votre profession ?

— Je suis consultant en gestion foncière.

Redmayne inscrivit les mots « *agent immobilier* » à côté du nom de Payne.

— Et pour quelle société travaillez-vous ? s'enquit Pearson.

— Je suis associé à Baker, Tremlett et Smythe.

— Vous êtes très jeune pour être associé à une société aussi prestigieuse, lança Pearson d'un ton innocent.

— Je suis le plus jeune associé de l'histoire de la société, répondit Payne, offrant une réplique apprise par cœur.

Il était évident pour Redmayne que quelqu'un avait fait répéter Payne longtemps avant qu'il n'arrive à la barre. Il savait que pour des raisons éthiques, ça ne pouvait pas être Pearson, il ne restait donc qu'un seul candidat possible.

— Mes félicitations, lança Pearson.

— Continuez, maître Pearson, l'intima le juge.

— Veuillez m'excuser, monsieur le juge. J'essayais simplement d'établir la crédibilité du témoin pour le jury.

— Alors vous y êtes arrivé, répondit sèchement le juge Sackville. Maintenant, continuez.

Pearson fit patiemment relater à Payne les événements de la nuit en question. Oui, confirma-t-il, Craig, Mortimer et Davenport étaient tous présents au Dunlop Arms ce soir-là. Non, il ne s'était pas aventuré dans la ruelle quand il avait entendu le hurlement. Oui, ils étaient tous rentrés chez eux quand Spencer Craig le leur avait conseillé. Non, il n'avait jamais vu l'accusé auparavant.

— Merci M. Payne, conclut Pearson. Veuillez rester ici.

Redmayne se leva lentement et prit son temps pour arranger des papiers avant de lui poser sa première question – un truc que son père lui avait appris quand ils avaient simulé de faux procès. « Si tu dois commencer par une question surprise, mon garçon, disait son père, laisse le témoin deviner. »

Il attendit que le juge, le jury et Pearson aient tous les yeux rivés sur lui. Un blanc de seulement quelques secondes, mais dont il savait qu'il semblerait une éternité à celui qui se tenait à la barre.

— M. Payne, dit enfin Redmayne en levant les yeux sur le témoin, quand vous étiez étudiant à Cambridge, faisiez-vous partie d'une association connue sous le nom des Mousquetaires ?

— Oui, répondit Payne, perplexe.

— Et la devise de cette association était-elle : « Un pour tous, et tous pour un » ?

Pearson s'était levé avant même que Payne ait une chance de répondre.

— Monsieur le juge, je ne vois pas en quoi le passé de membre d'une association étudiante peut avoir un rapport avec les événements du 18 septembre de l'an dernier ?

— J'aurais tendance à être d'accord avec vous, maître Pearson, répondit le juge, mais maître Redmayne va sûrement nous éclairer.

— En effet, monsieur le juge, répondit Redmayne en souriant à Payne. La devise des Mousquetaires était-elle « Un pour tous, et tous pour un » ? répéta-t-il.

— Oui, répondit Payne, avec une légère tension dans la voix.

— Qu'avaient d'autre en commun les membres de cette association ? s'enquit Redmayne.

— Un goût pour Dumas, la justice et le bon vin.

— Surtout le goût du bon vin n'est-ce pas ? suggéra Redmayne. (Il extirpa un petit livret bleu clair d'une pile de papiers devant lui. Il le leva afin que tout le monde dans la salle puisse le voir correctement et se mit à tourner lentement les pages.) Et l'une des règles fondatrices de votre association était-elle que si l'un de ses membres se trouvait en danger, c'était le devoir de tous

les autres de lui venir en aide ?

— Oui répondit Payne. J'ai toujours considéré la loyauté comme le point de référence sur lequel on peut juger un homme.

— Vraiment ? fit Redmayne. M. Spencer Craig était-il aussi membre des Mousquetaires ?

— Oui, répondit Payne. En fait, il en fut le président.

— Et vos camarades et vous lui êtes-vous venu en aide la nuit du samedi 18 septembre de l'an passé ?

— Monsieur le juge, dit Pearson en se levant à nouveau d'un bond, c'est scandaleux.

— Ce qui est scandaleux, monsieur le juge, rétorqua Redmayne, c'est que dès lors que l'un des témoins de maître Pearson semble en mauvaise posture, il vole à son secours. Peut-être est-il également membre des Mousquetaires ?

Plusieurs jurés sourirent.

— Monsieur Redmayne, dit le juge calmement, suggérez-vous que le témoin se parjure tout simplement parce qu'il était membre d'une association quand il était étudiant ?

— Si l'alternative était la prison à vie pour son meilleur ami, monsieur le juge, alors oui, cela m'a en effet traversé l'esprit.

— C'est scandaleux ! répéta Pearson.

— Pas aussi scandaleux que d'envoyer un innocent en prison pour le reste de sa vie, répliqua Redmayne.

— Je suis sûr, monsieur le juge, reprit Pearson, toujours debout, que nous n'allons pas tarder à découvrir que le barman était aussi un membre des Mousquetaires.

— Non, répondit Redmayne, mais nous prétendrons que le barman était la seule personne présente au Dunlop Arms ce soir-là à n'être pas sorti dans la ruelle.

— Je pense que vous avez dit ce que vous aviez à dire, fit le juge. Veuillez passer à la question suivante.

— Plus de question, monsieur le juge, dit Redmayne, jugeant, en effet, qu'il avait dit ce qu'il avait à dire.

— Souhaitez-vous interroger ce témoin, monsieur Pearson ?

— Oui, monsieur le juge, répondit Pearson. M. Payne pouvez-vous confirmer, afin que le jury n'ait pas le moindre doute, que vous n'avez pas suivi M. Craig dans la ruelle après avoir entendu un hurlement de femme ?

— Oui, répondit Payne. Je n'étais pas en état de le faire.

— Exactement. Plus de question, monsieur le juge.

— Vous êtes libre de quitter la cour, M. Payne, dit le juge.

Alex Redmayne ne put s'empêcher de constater que Payne n'avait plus l'air aussi sûr de lui quand il quitta la salle d'audience.

— Souhaitez-vous appeler votre prochain témoin, maître Pearson ? demanda le juge.

— J'avais l'intention d'appeler M. Davenport, monsieur le juge, mais il se peut que vous trouviez plus sage de commencer son contre-interrogatoire demain matin.

Le juge ne remarqua pas que la plupart des femmes dans la salle d'audience semblaient vouloir qu'on appelle Lawrence Davenport sans plus attendre. Il regarda sa montre, hésita puis dit :

— Peut-être serait-il mieux que nous l'appelions demain matin à la première heure, en effet.

— À votre convenance, monsieur le juge, acquiesça Pearson. Il était d'ores et déjà enchanté par l'effet que la simple évocation de son prochain témoin avait eu sur les cinq femmes du jury. Il ne lui restait plus qu'à espérer que le jeune Redmayne soit assez stupide pour attaquer Davenport de la même façon qu'il avait attaqué Gerald Payne.

5

Le lendemain matin, un murmure d'impatience parcourait la salle d'audience avant même que Lawrence Davenport n'ait fait son entrée. Quand l'huissier appela son nom, il le fit d'une voix étouffée.

Lawrence Davenport entra en scène par la droite et suivit l'huissier jusqu'à la barre. Il devait mesurer un mètre quatre-vingt, mais il était si mince qu'il paraissait plus grand. Il portait un costume bleu marine taillé sur mesure et une chemise crème qui semblait avoir été déballée le matin même. Il avait passé du temps à se demander s'il devait porter une cravate, et en fin de compte, il avait suivi les conseils de Spencer : arriver trop décontracté au tribunal donnerait une mauvaise impression. « Qu'ils continuent donc à croire que tu es un médecin, pas un acteur » avait dit Spencer. Davenport avait choisi une cravate rayée qu'il n'aurait normalement jamais portée ailleurs que devant une caméra. Mais ce n'était pas ses vêtements qui faisaient tourner la tête des femmes. C'étaient ses yeux, d'un bleu perçant, ses épais cheveux blonds ondulés et son air désespéré qui donnaient tant envie aux femmes de le mater. Aux plus âgées, en tout cas. Les plus jeunes nourrissaient d'autres fantasmes.

Lawrence Davenport avait construit sa réputation en campant un chirurgien cardiaque dans *L'Ordonnance*. Une heure durant, tous les samedis soirs, il séduisait un public de plus de neuf millions de personnes. Visiblement ses fans se moquaient bien qu'il passe plus de temps à flirter avec les infirmières qu'à effectuer des pontages.

Lorsqu'il fut installé à la barre, l'huissier lui tendit une Bible et lui mit sous les yeux le texte de ses premières répliques. Alors qu'il récitait le serment, la salle d'audience numéro quatre se transforma peu à peu en théâtre privé. Alex Redmayne constata que les cinq femmes du jury souriaient toutes au témoin. Davenport leur rendit leur sourire.

Maître Pearson se leva lentement. Il avait l'intention de garder

Davenport à la barre le plus longtemps possible afin de s'attirer la sympathie de son public de douze personnes.

Alex Redmayne se cala dans son siège en attendant que le rideau se lève et se souvint d'un autre conseil que son père lui avait donné.

Danny se sentait plus isolé que jamais. Il regardait fixement l'homme qu'il se rappelait si bien avoir vu au bar ce soir-là.

— Vous êtes Lawrence Andrew Davenport ? demanda Pearson, tout sourire.

— Oui Monsieur.

Pearson se tourna vers le juge.

— Monsieur le juge, m'autorisez-vous à dispenser M. Davenport de répondre à la question de son adresse personnelle ? (Il marqua une pause.) Pour des raisons évidentes.

— Je n'y vois aucun inconvénient, répondit le juge Sackville, mais le témoin devra confirmer qu'il réside à la même adresse à Londres depuis sept ans.

— C'est le cas, monsieur le juge, répondit Davenport en portant son attention sur le réalisateur et en le gratifiant d'un léger signe de tête.

— Pouvez-vous aussi confirmer, demanda Pearson, que vous étiez au Dunlop Arms le soir du 18 septembre 1999 ?

— Oui, j'y étais, répondit Davenport. J'y ai retrouvé des amis pour fêter les trente ans de Gerald Payne. Nous étions tous à Cambridge ensemble, ajouta-t-il de cette voix traînante à laquelle il avait eu recours quand il jouait Heathcliff³ en tournée.

— Et avez-vous vu l'accusé ce soir-là, demanda Pearson en désignant le banc des accusés ?

— Non, Monsieur. Je ne m'étais pas rendu compte de sa présence à ce moment-là, répondit Davenport en s'adressant au jury. Il parlait aux douze jurés comme s'il était en représentation.

— Plus tard ce soir-là, votre ami Spencer Craig s'est-il levé d'un bond et est-il sorti du pub en courant par la porte du fond ?

— Oui.

— Et cela à la suite d'un hurlement de femme ?

— C'est exact, Monsieur.

Pearson hésita ; il s'attendait à moitié à ce que Redmayne se lève d'un bond et proteste devant une question aussi manifestement tendancieuse, mais le jeune avocat resta impassible. Enhardi, Pearson poursuivit :

— Et M. Craig est retourné au bar quelques minutes plus tard ?

— Oui, répondit Davenport.

— Et il vous a conseillé à vous et à vos deux autres compagnons de rentrer chez vous ? dit Pearson, qui continuait à poser des questions tendancieuses au témoin, sans pour autant faire sourciller Alex Redmayne.

— C'est exact, répondit Davenport.

— M. Craig vous a-t-il expliqué pourquoi il pensait qu'il serait mieux

pour vous de quitter les lieux ?

— Oui. Il nous a dit que deux hommes se battaient dans la ruelle et que l'un d'eux avait un couteau.

— Comment avez-vous réagi quand M. Craig vous a dit cela ?

Davenport hésita, il semblait ne pas savoir comment répondre à cette question, comme si cela ne faisait pas partie du texte qu'il avait préparé.

— Peut-être vous êtes-vous dit que vous devriez aller voir si la jeune fille était en danger ? le pressa poliment Pearson depuis les coulisses.

— Oui oui, répondit Davenport qui commençait à se dire qu'il avait un peu de mal sans l'aide d'un prompteur.

— Mais malgré cela, vous avez suivi les conseils de M. Craig, reprit Pearson et vous avez quitté les lieux ?

— Oui oui, c'est exact. J'ai suivi les conseils de Spencer, mais il est – il marqua une pause pour l'effet – érudit en droit. Je crois que c'est l'expression consacrée.

"Sur le bout des doigts" songea Alex, conscient que Davenport avait désormais retrouvé son assurance du début.

— Vous n'êtes jamais allé vous-même dans la ruelle ?

— Non monsieur, pas après que Spencer nous a expliqué que les urgences nous conseillaient de n'approcher en aucun cas de l'homme au couteau.

Alex resta à sa place.

— Exactement, dit Pearson en passant à la page suivante de son dossier et semblant scruter intensément une feuille pourtant vierge. Il était parvenu au terme de ses questions bien plus tôt qu'il ne l'avait prévu. Il ne parvenait pas à comprendre pourquoi son adversaire n'avait pas essayé de l'interrompre pendant qu'il influençait si éhontément son témoin. La mort dans l'âme, il referma son dossier d'un coup sec.

— Veuillez rester à la barre, M. Davenport, dit-il, je suis sûr que mon éminent confrère souhaitera vous interroger.

Alex Redmayne ne jeta pas un seul coup d'œil en direction de Lawrence Davenport qui passait une main dans ses longs cheveux blonds et continuait à sourire au jury.

— Souhaitez-vous contre-interroger ce témoin, maître Redmayne ? demanda le juge, comme s'il attendait la rencontre avec impatience.

— Non merci, monsieur le juge, répondit Redmayne, sans bouger de son siège.

Parmi les présents dans la salle, peu parvinrent à dissimuler leur déception.

Alex resta impassible. Il se rappelait le conseil de son père : ne jamais contre-interroger une personne appréciée du jury. Car généralement il a envie de croire tout ce que le témoin a à dire. Lui faire quitter la barre le plus vite possible, dans l'espoir que, quand le jury devra réfléchir au verdict, le souvenir de sa performance – et dans ce cas, on pouvait réellement parler de

performance – ait eu le temps de se dissiper.

— Vous pouvez quitter la barre, M. Davenport, dit le juge Sackville plus ou moins à contrecœur.

Davenport descendit. Il prit son temps, tâcha de tirer le meilleur de sa courte traversée de la salle d'audience. Une fois dans le couloir bondé, il se dirigea droit vers l'escalier qui menait au rez-de-chaussée. Il allait si vite qu'aucun fan n'eut le temps de le reconnaître et de lui demander un autographe.

Davenport était ravi de sortir de ce bâtiment. Il n'avait pas apprécié cette expérience et il était soulagé qu'elle se soit achevée plus vite que prévu : c'était plus une audition qu'un spectacle. Il avait été tendu tout au long de l'interrogatoire. Il se demandait si l'on s'était aperçu qu'il n'avait pas dormi de la nuit. Alors que Davenport dévalait les marches quatre à quatre, il consulta sa montre : il serait en avance pour son rendez-vous de midi avec Spencer Craig. Il tourna à droite et se mit à marcher en direction de l'Inner Temple⁴, sûr et certain que Spencer serait enchanté d'apprendre que Redmayne n'avait pas pris la peine de le contre-interroger. Il avait craint que le jeune avocat ne le harcèle sur ses préférences sexuelles ce qui, s'il avait dit la vérité, eût été le seul gros titre à la une de la presse à scandale le lendemain même. Sauf s'il avait dit toute la vérité. Auquel cas, assurément, la question de son orientation sexuelle serait passée au second, voire au troisième plan.

6

Toby Mortimer fit semblant de ne pas connaître Lawrence Davenport quand il passa devant lui à grandes enjambées. Spencer Craig les avait prévenus qu'on ne devait pas les voir en public ensemble tant que le procès n'était pas terminé. Il les avait appelés tous les trois dès qu'il était rentré chez lui ce soir-là pour leur annoncer que l'inspecteur Fuller les contacterait le lendemain afin d'éclaircir quelques points. Ce qui avait commencé comme une fête d'anniversaire pour Gerald s'était achevé en cauchemar pour tous les quatre.

Mortimer baissa la tête quand Davenport passa à côté de lui. Il redoutait son passage à la barre depuis des semaines, bien que Spencer l'ait assuré que même si Redmayne apprenait son problème de drogue, il n'y ferait jamais référence.

Les Mousquetaires étaient restés loyaux, mais nul ne feignait de croire que leur relation redeviendrait un jour comme avant. De plus, ce qui s'était passé cette nuit-là n'avait fait qu'accroître le besoin de drogue de Mortimer. Avant cette funeste fête d'anniversaire, il était connu chez les dealers comme un drogué du week-end, mais à mesure que le procès se rapprochait, il en était venu à avoir besoin de deux piqûres par jour – chaque jour.

— Ne pense même pas à te shooter avant de te présenter à la barre,

l'avait prévenu Spencer.

Mais comment Spencer pourrait-il comprendre ce que Mortimer vivait alors qu'il n'avait jamais connu ce manque ? Quelques heures de pur bonheur, puis l'euphorie qui commence à disparaître, suivie par la transpiration, les tremblements et enfin le rituel de préparation lui permettant à nouveau de quitter ce monde – l'aiguille que l'on insère dans une veine intacte, le plongeon quand le liquide se fraye un chemin dans le système sanguin, entre en contact avec le cerveau, puis enfin, la délivrance bénie – jusqu'à ce que le cycle recommence. Mortimer était déjà en sueur. Combien de temps avant que les tremblements ne le reprennent ? Si c'était lui le prochain témoin que l'on appelait, une poussée d'adrénaline devrait le faire tenir.

La porte de la salle d'audience s'ouvrit et l'huissier reparut. Mortimer se leva d'un bond, impatient. Il enfonça ses ongles dans les paumes de ses mains, déterminé à ne pas faire faux bond à ses amis.

— Reginald Taylor ! hurla l'huissier, ignorant l'homme grand et mince qui s'était levé à la minute où il était apparu.

Le gérant du Dunlop Arms suivit l'huissier dans la salle d'audience. Encore quelqu'un à qui Mortimer n'avait pas parlé depuis six mois.

— Laisse-moi m'en occuper, avait dit Spencer. Même à Cambridge, Spencer s'était toujours occupé des petits problèmes de Mortimer.

Mortimer s'affala de nouveau sur le banc et agrippa le bord du siège, sentant avec angoisse les tremblements revenir. Il ne savait pas combien de temps il pourrait encore tenir – la crainte que lui inspirait Spencer Craig était peu à peu grignotée par le besoin de nourrir son addiction. Quand le barman ressortit de la salle d'audience, la chemise de Mortimer, son pantalon et ses chaussettes étaient trempés de sueur. C'était pourtant une fraîche matinée de mars. « *Reprends-toi* ». Il entendait encore Spencer le houspiller. Pourtant il était probablement assis dans son appartement à des kilomètres de là. Sans doute en train de bavarder avec Lawrence et lui dire qu'il s'en était très bien tiré jusque-là. Ils étaient certainement en train d'attendre que Mortimer les rejoigne. La dernière pièce du puzzle.

Mortimer se leva et se mit à faire les cent pas dans le couloir en attendant que l'huissier reparaisse. Il consulta sa montre, priant pour qu'on ait le temps d'appeler un autre témoin avant le déjeuner. Il sourit, plein d'espoir, à l'huissier quand celui-ci revint dans le couloir.

— Inspecteur Fuller ! cria-t-il.

Mortimer s'affala de nouveau sur le banc.

Désormais il tremblait sans plus pouvoir se contrôler. Il avait besoin de sa piqûre, comme un bébé a besoin du lait de sa maman. Il se leva et se dirigea d'un pas incertain vers les toilettes. Il fut soulagé de trouver vide la salle carrelée de blanc. Il choisit la cabine la plus au fond et s'enferma à l'intérieur. L'espace en haut et en bas de la porte l'inquiéta : il était visible. Quelqu'un pourrait aisément découvrir qu'il enfreignait la loi – au sein même de la cour d'assises centrale. Mais son manque avait atteint un tel degré que le

besoin de drogue balayait largement toute autre considération. Quel que soit le risque.

Mortimer déboutonna sa veste et sortit un petit étui en toile d'une poche intérieure : le kit. Il l'étala sur la cuvette fermée des W.-C. Les préparatifs avaient toujours fait partie de l'excitation. Il prit une petite fiole d'un milligramme de liquide, coût 250 livres. C'était de la came claire, de bonne qualité. Il se demanda pendant combien de temps encore il pourrait s'offrir de la came aussi chère avant que le petit héritage que son père lui avait légué ne finisse par s'assécher. Il plongea l'aiguille dans la fiole, et tira le piston jusqu'à ce que le petit tube en plastique soit plein. Il n'appuya pas sur le piston pour vérifier si le liquide suivait librement parce qu'il ne pouvait pas se permettre de perdre la moindre goutte.

Il marqua une pause, la sueur dégoulinait sur son front. Il entendit la porte s'ouvrir à l'autre bout de la pièce. Il ne bougea pas, attendit que l'étranger accomplisse le rituel pour lequel les toilettes avaient été initialement conçues.

Lorsqu'il entendit de nouveau la porte, il ôta sa vieille cravate d'école, remonta une jambe de pantalon et entreprit de chercher une veine : cette tâche devenait plus ardue chaque jour. Il enveloppa la cravate autour de sa jambe gauche et la serra très fort, jusqu'à ce qu'une veine bleue finisse par apparaître. Il tenait fermement la langue de tissu d'une main et l'aiguille de l'autre. Il inséra ensuite l'aiguille dans la veine avant d'appuyer lentement sur le piston jusqu'à ce que la moindre goutte de liquide ait pénétré dans son système sanguin. Il poussa un profond soupir de soulagement et disparut dans un autre monde – un monde où Spencer Craig n'existait pas.

*

— Je refuse de continuer à discuter de cela, déclara le père de Beth en s'asseyant à table.

Mme Wilson déposa une assiette d'œufs au bacon devant lui. Elle lui préparait le même petit-déjeuner tous les matins depuis leur mariage.

— Mais papa, tu ne peux pas sérieusement croire que Danny ait pu tuer Bernie ! Ils étaient les meilleurs amis du monde depuis leur premier jour à Clem Attlee.

— J'ai déjà vu Danny perdre son sang-froid.

— Quand ? demanda Beth.

— Sur un ring de boxe. Contre Bernie.

— Raison pour laquelle Bernie le battait toujours

— Peut-être que Danny a gagné cette fois parce qu'il avait un couteau à la main. (Beth fut tellement abasourdie par l'accusation de son père qu'elle ne put répondre.) Et as-tu oublié, poursuivit-il, ce qui s'est passé dans la cour de récréation il y a si longtemps ?

— Non, mais Danny était venu à la rescousse de Bernie à l'époque.

— Quand le directeur est arrivé et a trouvé un couteau dans sa main.

— As-tu oublié, contre-attaqua la mère de Beth, que Bernie a confirmé la version de Danny, quand le directeur l’a interrogé par la suite ?

— Et une fois de plus, on a trouvé un couteau dans la main de Danny quand la police est arrivée. Quelle coïncidence.

— Mais je t’ai déjà dit cent fois...

— Qu’un parfait inconnu a poignardé ton frère à mort.

— Oui, acquiesça Beth.

— Et Danny n’a rien fait pour le provoquer ou pour lui faire perdre son sang-froid.

— Non, dit Beth, tâchant de garder son calme.

— Et je la crois, lança Mme Wilson en servant un café à sa fille.

— Tu la crois tout le temps.

— Et pour cause, rétorqua Mme Wilson. Beth n’a jamais menti.

M. Wilson garda le silence. Il n’avait pas touché à son assiette. Le bacon refroidissait.

— Et tu espères toujours me faire croire que tous les autres mentent ? dit-il enfin.

— Oui, admit Beth. Tu sembles oublier que j’étais là, je sais que Danny est innocent.

— C’est quatre contre un, rétorqua son père.

— Papa, nous ne parlons pas d’une course de chiens, mais de la vie de Danny.

— Non, c’est de la vie de mon fils dont nous parlons.

— C’est aussi mon fils, dit la mère de Beth, au cas où tu l’aurais oublié.

— Et as-tu aussi oublié, reprit Beth, que Danny était l’homme que tu désirais que j’épouse ? L’homme à qui tu avais demandé de reprendre le garage une fois tu partirais en retraite ? Qu’est-ce qui, d’un seul coup, t’a fait cesser de croire en cet homme ?

— Il y a une chose que je ne t’ai pas dite, expliqua le père de Beth. (Mme Wilson baissa la tête.) Quand Danny est venu me voir ce matin-là pour m’annoncer qu’il allait te demander de l’épouser, il m’a semblé légitime de lui apprendre que j’avais changé d’avis.

— Changé d’avis à quel sujet ? demanda Beth.

— Sur le repreneur du garage.

7

— Plus de question, monsieur le juge, conclut Alex Redmayne.

Le juge remercia l’inspecteur Fuller et lui annonça qu’il pouvait quitter la salle d’audience.

Ça n’avait pas été une bonne journée pour Alex. Lawrence Davenport avait hypnotisé le jury avec son charme et sa belle gueule. L’inspecteur Fuller s’était avéré un policier consciencieux et honnête qui avait raconté dans le

détail ce qu'il avait vu ce soir-là et la seule interprétation qu'il pouvait en faire. Quand Pearson lui avait demandé combien de temps s'était écoulé entre le moment où Craig avait composé le 999 et celui où Fuller était entré dans le bar, il avait répondu qu'il ne pouvait pas en être sûr, mais il pensait que ça avait dû être autour d'un quart d'heure.

Quant au barman, Reg Taylor, il s'était contenté de répéter comme un perroquet qu'il n'avait fait que continuer son boulot et qu'il n'avait rien vu, rien entendu.

Redmayne se dit que s'il voulait trouver le défaut de cuirasse des quatre Mousquetaires, le seul espoir qui lui restait était Toby Mortimer. L'avocat connaissait les problèmes de drogue de cet homme bien qu'il n'eût pas l'intention d'en parler durant le procès. Il savait que Mortimer n'aurait rien d'autre en tête pendant son contre-interrogatoire. Redmayne pensait que Mortimer était le seul témoin de la Couronne qui pourrait craquer sous la pression, voilà pourquoi il se réjouissait qu'on l'ait fait attendre dans le couloir toute la journée.

— Je crois qu'il nous reste juste assez de temps pour appeler un autre témoin, dit le juge Sackville en consultant sa montre.

Maître Pearson ne sembla pas très enthousiaste à l'idée d'appeler le dernier témoin de la Couronne. Après avoir lu le rapport détaillé de la police, il avait même envisagé de ne pas appeler du tout Toby Mortimer. Mais il savait que s'il ne le faisait pas, Redmayne aurait des soupçons et pourrait même le citer à comparaître. Pearson se leva lentement de son siège.

— J'appelle M. Toby Mortimer, dit-il, la mort dans l'âme.

L'huissier sortit dans le couloir et, comme à son habitude, beugla : « Toby Mortimer ! » Il fut surpris de constater que l'homme n'était plus assis à sa place. Il avait pourtant l'air si impatient qu'on le convoque. L'huissier vérifia soigneusement les bancs, mais ne vit aucune trace de lui. Il cria le nom de l'homme une deuxième fois, plus fort, mais sans obtenir de réponse.

Une jeune femme enceinte leva les yeux, elle ne savait pas trop si elle avait le droit de s'adresser à l'huissier. Les yeux de ce dernier se posèrent sur elle.

— Avez-vous vu M. Toby Mortimer, Madame ? demanda-t-il d'un ton plus doux.

— Oui, répondit-elle. Il est parti aux toilettes il y a un moment, mais il n'est toujours pas revenu.

— Merci Madame.

L'huissier disparut de nouveau dans la salle d'audience. Il s'approcha rapidement du juge assesseur qui l'écouta attentivement avant de mettre le juge Sackville au courant.

— Nous lui laissons quelques minutes, déclara celui-ci.

Redmayne jetait des coups d'œil incessants à l'horloge, de plus en plus anxieux à mesure que les minutes s'écoulaient. Il ne fallait pas tout ce temps pour aller aux toilettes – à moins que... Pearson se pencha vers lui, sourit et

lança :

— Et si nous laissions ce témoin pour demain matin à la première heure ?

— Non merci, répondit Redmayne d'un ton ferme. Ça ne me dérange pas d'attendre.

Il relut ses questions, souligna les mots pertinents pour ne pas avoir à revenir sans cesse sur ses notes. Il leva les yeux à l'instant où l'huissier reparut dans la salle.

Celui-ci traversa la salle d'audience à vive allure et murmura quelque chose à l'assesseur qui transmet l'information au juge. Sackville opina.

— Maître Pearson, dit-il. (La partie plaignante se leva.) Il semble que votre dernier témoin soit tombé malade et soit en ce moment en route pour l'hôpital. (Il n'ajouta pas : « Avec une aiguille plantée dans une des veines de sa jambe gauche. ») De fait, j'ai l'intention de clore la séance pour aujourd'hui. J'aimerais voir les deux avocats immédiatement dans mon cabinet.

Alex Redmayne savait d'ores et déjà ce qu'allait lui annoncer le juge : son dernier atout avait été retiré du jeu. Il referma le dossier intitulé *Témoins de la Couronne*. À présent, le destin de Danny Cartwright se trouvait entre les mains de sa fiancée, Beth Wilson. Et il ne parvenait toujours pas à savoir si elle disait la vérité.

8

La première semaine du procès était passée. Les quatre principaux protagonistes occupèrent leur week-end de façon fort différente.

Alex Redmayne partit quelques jours dans le Somerset chez ses parents, à Bath. Son père commença à l'interroger sur le procès avant même qu'il ait refermé la porte d'entrée. Sa mère quant à elle, semblait plus intéressée par sa dernière petite amie en date.

— Il y a de l'espoir, fut son unique réponse aux questions de ses deux parents.

Quand Alex repartit pour Londres le dimanche après-midi, il avait répété les questions qu'il avait l'intention de poser à Beth Wilson le lendemain. Son père avait joué le rôle du juge. Une tâche aisée pour le vieil homme. Puisque c'était exactement ce qu'il faisait pendant la semaine. Lundi matin, père et fils se présenteraient à l'Old Bailey, mais officieraient dans deux cours différentes.

— Sackville me dit que tu te débrouilles bien, lui rapporta son père, mais il trouve que tu prends parfois des risques inutiles.

— C'est peut-être le seul moyen de découvrir si Cartwright est innocent.

— Ce n'est pas ton boulot, répondit son père. C'est au jury de décider.

— Tiens, on dirait le juge Sackville, dit Alex en riant.

— Ton boulot, poursuivit son père en ignorant sa remarque, c'est de

défendre ton client du mieux possible qu'il soit coupable ou non.

Son père avait visiblement oublié que la première fois qu'il lui avait donné ce conseil, son fils Alex avait sept ans. Depuis, il l'avait répété à d'innombrables reprises. Quand Alex partit commencer ses études à Oxford, il était déjà prêt à passer son diplôme de droit.

— Et Beth Wilson, quel genre de témoin fera-t-elle d'après toi ? demanda son père.

— Un illustre avocat de la Couronne m'a dit un jour, répondit Alex en tirant pompeusement sur les revers de sa veste, que l'on ne pouvait jamais anticiper comment réagira le témoin tant qu'on ne l'a pas vu à la barre.

La mère d'Alex éclata de rire.

— *Touché*, dit-elle en enlevant les assiettes de la table et en disparaissant dans la cuisine.

— Et ne sous-estime pas Pearson, reprit son père en ignorant sa femme. Il excelle quand il s'agit de contre-interroger un témoin de la défense.

— Est-il possible de sous-estimer maître Arnold Pearson, avocat de la Couronne ?

— Oh oui, je l'ai fait à deux reprises. Et ça m'a coûté cher.

— Deux innocents ont donc été reconnus coupables de crimes qu'ils n'avaient pas commis ? demanda Alex.

— Oh non, certainement pas, répondit son père. Tous les deux étaient aussi coupables que le péché, mais j'aurais dû les faire acquitter. N'oublie pas : si Pearson détecte une faiblesse dans ta défense, il y reviendra sans cesse. Il fera en sorte que ça soit le seul point dont le jury se souvienne quand il se retirera pour délibérer.

— Puis-je vous interrompre, éminents avocats, pour savoir comment va Susan ? demanda sa mère en servant du café à Alex.

— Susan ? fit Alex en revenant dans le monde réel.

— Cette charmante jeune fille que tu nous as présentée il y a quelques mois.

— Susan Rennick ? Aucune idée. Je crains que nous ayons perdu le contact. Je ne crois pas que le barreau soit compatible avec une vie privée. Dieu seul sait comment vous avez pu vous rencontrer, tous les deux.

— Ta mère me nourrissait tous les soirs pendant le procès Carbarshi. Si je ne l'avais pas épousée, je serais mort de faim.

— Aussi simple que ça ? fit Alex en gratifiant sa mère d'un large sourire.

— Pas aussi simple non, répondit-elle. Le procès a duré deux ans – et ton père l'a perdu.

— Je n'ai pas perdu, répliqua le vieil homme en enveloppant un bras autour de la taille de sa femme. Je te préviens, mon garçon, Pearson n'est pas marié et il passera tout son week-end à préparer des questions diaboliques pour Beth Wilson.

Ils avaient refusé sa demande de mise en liberté sous caution.

Danny avait passé les six derniers mois enfermé dans la prison de haute sécurité de Belmarsh, dans le sud-est de Londres. Emmuré vivant, vingt-deux heures par jour dans une cellule de deux mètres et demi sur deux, avec pour seuls meubles, un lit une place, une table en Formica, une chaise en plastique, un petit lavabo et des toilettes en acier. Une minuscule fenêtre, très haute, munie de barreaux constituait sa seule ouverture sur le monde extérieur. Chaque après-midi, on le laissait sortir de sa cellule pendant quarante-cinq minutes. Là, il faisait, en courant, le tour d'une cour déprimante – un demi-hectare de béton entouré d'un mur de cinq mètres de haut surmonté de barbelés.

— Je suis innocent, répétait-il chaque fois que quelqu'un l'interrogeait, ce à quoi le personnel pénitentiaire répondait inévitablement : « C'est ce qu'ils disent tous. »

Ce matin-là, alors qu'il courait, Danny tâchait de ne pas penser au déroulement de la première semaine de procès. Mais cela s'avéra impossible. Il avait beau avoir observé attentivement chaque membre du jury, il n'avait aucun moyen de savoir ce qu'ils pensaient. La première semaine n'avait pas été excellente. Maintenant ça allait être au tour de Beth de raconter sa version de l'histoire. Les jurés la croiraient-ils ou croiraient-ils plutôt Spencer Craig ? Le père de Danny ne manquait jamais de lui rappeler que la justice britannique était la meilleure au monde – les innocents ne finissaient pas en prison. Si c'était vrai, il serait libéré dans une semaine. Il tâcha de ne pas penser au cas contraire.

Arnold Pearson, avocat de la Couronne, avait, lui aussi, passé son week-end à la campagne, dans son cottage des Cotswolds, avec son jardin de près de deux hectares – sa fierté. Après s'être occupé de ses roses, il avait essayé de lire un roman que la critique avait encensé. Il avait fini par le mettre de côté avant de se décider à sortir se balader. Tout en flânant dans le village, il essayait de se vider la tête de tout ce qui s'était passé à Londres durant la semaine, même si, à la vérité il avait beaucoup de mal à penser à autre chose qu'à l'affaire.

La première semaine du procès s'était bien passée, même si Redmayne s'était révélé un adversaire bien plus coriace qu'il ne l'aurait cru au départ. Certaines phrases, certains traits de caractère manifestement héréditaires, et un rare don pour le timing, lui rappelaient le père de Redmayne, qui était très probablement le meilleur avocat qu'il ait jamais eu à affronter.

Mais, Dieu merci, le garçon était encore inexpérimenté. Il aurait pu tirer meilleur profit de la question du temps quand Craig était à la barre. Arnold,

lui, aurait compté et recompté les pavés entre le Dunlop Arms et la porte d'entrée de la *mews house*⁵ de Craig, avec un chronomètre en main. Il serait ensuite rentré chez lui, se serait déshabillé, douché et se serait changé, tout en chronométrant l'exercice dans son intégralité. Arnold soupçonnait que ces deux opérations pouvaient totaliser un temps inférieur à vingt minutes – en tout cas, moins de trente.

Après avoir effectué quelques courses et acheté le journal du coin à l'épicerie du village, il entreprit de rentrer. Il s'arrêta quelques instants près du golf du village et sourit en se rappelant le 57 qu'il avait marqué contre Brocklehurst quelque vingt ans auparavant – ou était-ce trente ? Ce village incarnait tout ce qu'il aimait de l'Angleterre. Il consulta sa montre et soupira en se disant qu'il était l'heure de rentrer et de se préparer pour le lendemain.

Après le thé, il s'assit à son bureau et parcourut les questions qu'il avait l'intention de poser à Beth Wilson. Il aurait l'avantage d'écouter Redmayne l'interroger avant de devoir lui poser la première question. Comme un chat prêt à attaquer, il resterait assis en silence sur son bout de banc, attendrait patiemment qu'elle commette une erreur, fut-elle minuscule. Le coupable fait toujours des erreurs.

Arnold sourit en jetant un regard à la *Bethnal Green and Bow Gazette*. Il était sûr et certain que Redmayne n'avait pas connaissance de l'article qui avait fait la une voilà une quinzaine d'années. Arnold Pearson n'avait certes pas l'élégance et la classe du juge Redmayne, mais il compensait en faisant preuve d'une patience infinie dans ses recherches, patience grâce à laquelle il avait déjà trouvé deux preuves qui ne laisseraient pas le moindre doute au jury quant à la culpabilité de Cartwright. Mais il les garderait toutes les deux pour l'accusé qu'il avait hâte de contre-interroger plus tard dans la semaine.

*

Au moment où Alex badinait avec ses parents à Bath, où Danny courait dans la cour de la prison de Belmarsh et où Arnold Pearson visitait le magasin de son village, Beth Wilson avait rendez-vous avec son gynécologue.

— Juste un contrôle de routine, lui avait assuré le docteur avec le sourire. (Mais le sourire se transforma alors en froncement de sourcils.) Avez-vous connu un stress inhabituel depuis la dernière fois que l'on s'est vus ? demanda-t-il.

Beth ne lui infligea pas le compte rendu de la semaine qu'elle avait endurée. Mais une chose était certaine, le fait que son père reste convaincu de la culpabilité de Danny n'aidait pas beaucoup. Il n'autorisait plus personne à prononcer son nom sous son toit. Pourtant, la mère de Beth avait toujours accepté sa version. Une question taraudait Beth : le jury était-il composé de gens plutôt comme sa mère ou plutôt comme son père ?

Tous les dimanches après-midi depuis ces six derniers mois, Beth avait rendu visite à Danny à la prison de Belmarsh. Mais ce ne fut pas le cas ce

dimanche. Maître Redmayne lui avait dit qu'elle ne serait pas autorisée à avoir d'autres contacts avec son fiancé tant que le procès n'était pas terminé. Mais il y avait tant de questions qu'elle voulait lui poser, tant de choses qu'elle avait besoin de lui dire.

Le bébé devait arriver dans six semaines. Elle voulait lui dire qu'elle était absolument certaine qu'il serait libre à ce moment là, que ce terrible cauchemar serait enfin terminé. Une fois que le jury aurait rendu son verdict, même son père accepterait sûrement l'innocence de Danny.

Lundi matin, M. Wilson conduisit sa fille à l'Old Bailey et la déposa devant l'entrée principale des tribunaux. Il ne prononça que trois mots quand elle descendit de voiture : « Dis la vérité. »

9

Il eut un sentiment de dégoût quand leurs yeux se croisèrent. Spencer Craig le foudroya des yeux depuis la tribune réservée au public. Danny lui rendit son regard comme s'il se tenait au milieu du ring et attendait que la sonnerie retentisse, annonçant le premier round.

Quand Beth pénétra dans la salle d'audience, il ne l'avait pas vue depuis quinze jours. Il fut soulagé de constater qu'elle serait dos à Craig quand elle se trouverait à la barre. Beth adressa un sourire chaleureux à Danny avant de prêter serment.

— Votre nom est-il Elizabeth Wilson ? demanda Alex Redmayne.

— Oui, répondit-elle en posant les mains sur son ventre, mais je suis connue sous le nom de Beth.

— Et vous habitez au 27 Bacon Road à Bow, East London.

— Oui.

— Et Bernie Wilson, le défunt, était votre frère ?

— Oui.

— Et vous êtes actuellement l'assistante personnelle du directeur de la Drake's Marine Insurance Company dans la City de Londres ?

— Oui.

— Quand devez-vous accoucher ? demanda Redmayne.

Pearson fronça les sourcils, mais il savait qu'il valait mieux ne pas intervenir.

— Dans six semaines, répondit Beth en inclinant la tête.

Le juge Sackville se pencha et, souriant à Beth, dit :

— Voudriez-vous bien parler plus fort, Mlle Wilson, s'il vous plaît ? Le jury aura besoin d'entendre chacune de vos paroles.

Elle leva la tête et opina.

— Et peut-être préféreriez-vous être assise, ajouta obligeamment le juge. Se trouver dans un endroit inconnu peut parfois être légèrement déconcertant.

— Merci, dit Beth.

Elle s'affala sur la chaise de bois à la barre et devint pratiquement

invisible.

— Zut, marmonna Alex Redmayne entre ses dents.

Le jury voyait tout juste ses épaules. Il n'aurait pas, en permanence, sous les yeux, une femme enceinte de sept mois. Cela contraria Redmayne qui espérait voir cette image rester gravée dans l'esprit des douze personnes qui seules comptaient. Il aurait dû s'attendre à une telle galanterie de la part du juge Sackville et aurait dû conseiller à Beth de refuser de s'asseoir. Si elle s'était évanouie, l'image aurait marqué durablement les jurés.

— Mlle Wilson, continua Redmayne, voudriez-vous dire à la cour quels sont vos liens avec l'accusé.

— Danny et moi allons nous marier la semaine prochaine, répondit-elle.

Un murmure parcourut la salle d'audience.

— La semaine prochaine ? répéta Redmayne, tâchant d'avoir l'air surpris.

— Oui, père Michael, notre curé de St Mary's, a publié les bans hier.

— Mais si votre fiancé devait être reconnu coupable...

— On ne peut pas être reconnu coupable d'un crime que l'on n'a pas commis, répondit Beth d'un ton abrupt.

Alex Redmayne sourit. Sur le bout des doigts. Et elle s'était même tournée pour faire face au jury.

— Depuis combien de temps connaissez-vous l'accusé ?

— Depuis toujours. Ses parents ont toujours vécu en face de chez nous. Nous allions dans la même école.

— L'établissement polyvalent Clement Attlee ? dit Redmayne en consultant son dossier ouvert.

— C'est exact, confirma Beth.

— C'était donc un amour d'enfance ?

— Si c'était le cas, Danny n'en était pas conscient car il m'adressait à peine la parole quand nous étions à l'école.

Danny sourit pour la première fois depuis le début de la séance. Il se rappela la petite fille aux couettes qui traînait toujours avec son frère.

— Mais avez-vous essayé de lui parler ?

— Non, je n'aurais jamais osé. Mais je restais sur la ligne de touche et je le regardais toujours jouer au football.

— Votre frère et Danny jouaient-ils dans la même équipe ?

— Pendant toute leur scolarité. Danny était capitaine, et Bernie, gardien de but.

— Danny a-t-il toujours été capitaine ?

— Oh oui. Ses coéquipiers l'appelaient capitaine Cartwright. Il était le capitaine de toutes les équipes à l'école – football, cricket et même boxe.

Alex constata qu'un ou deux jurés souriaient.

— Et votre frère s'entendait-il bien avec Danny ?

— Danny était son meilleur ami.

— Se querellaient-ils régulièrement, comme mon éminent confrère l'a

insinué ? demanda Redmayne en jetant un coup d'œil en direction de la Couronne.

— Uniquement à propos de West Ham et ou de la dernière petite amie de Bernie.

Cette fois un juré réussit tout juste à réprimer un rire.

— Votre frère n'a-t-il pas mis Danny KO lors du premier round de championnat de boxe du Bow Street Boy's Club l'an dernier ?

— Si. Bernie a toujours été un meilleur boxeur. Et Danny le savait. Danny a même reconnu qu'il aurait eu de la chance s'il était parvenu à passer le deuxième round.

— Il n'y avait donc pas d'animosité entre eux, comme l'a suggéré maître Pearson, mon distingué confrère.

— Comment pourrait-il le savoir ? fit Beth. Il ne les a jamais rencontrés. Danny sourit de nouveau.

— Mlle Wilson, dit le juge, pas très aimablement, veuillez vous contenter de répondre aux questions.

— Quelle était la question ? demanda Beth, quelque peu déconcertée.

Le juge jeta un œil à son carnet.

— Y avait-il une animosité entre votre frère et l'accusé ?

— Non, répondit Beth. Je vous l'ai déjà dit, ils étaient les meilleurs amis du monde. Redmayne, tâcha de ramener Beth au script qu'ils avaient élaboré avant l'audience.

— Vous avez également déclaré à la cour, Mlle Wilson, que Danny ne vous avait jamais adressé la parole quand vous étiez à l'école. Pourtant vous avez fini par vous fiancer.

— C'est exact, dit Beth en levant les yeux sur Danny.

— Qu'est-ce qui a provoqué ce changement d'avis ?

— Quand Danny et mon frère ont quitté Clem Attlee, ils sont tous les deux allés travailler dans le garage de mon père. Je suis restée un an de plus à l'école, avant d'entrer au lycée pour faire ma première et ma terminale, puis j'ai rejoint l'université d'Exeter.

— D'où vous êtes sortie avec une licence d'anglais ?

— Oui, répondit Beth.

— Et quel fut votre premier emploi au sortir de l'université ?

— Je suis devenue secrétaire dans la société Drake's Marine Insurance Company, à la City.

— Vous auriez sûrement pu obtenir bien un meilleur poste, vues vos qualifications ?

— Peut-être, avoua Beth, mais le siège de Drake se trouve à la City et je ne voulais pas travailler trop loin de la maison.

— Je comprends. Et depuis combien de temps travaillez-vous pour cette société ?

— Cinq ans, répondit Beth.

— Et pendant ce temps, de secrétaire, vous êtes devenue assistante

personnelle du P.D. G ?

— Oui.

— Combien de secrétaires sont-elles employées chez Drake Insurance ? demanda Redmayne.

— Je n'en connais pas le nombre exact, répondit Beth, mais il doit y en avoir plus de cent.

— Mais c'est vous qui avez décroché ce poste ? (Beth ne répondit pas.) Après l'université, quand vous êtes retournée vivre à Londres, quand avez-vous revu Danny ?

— Peu après avoir commencé à travailler à la City. Ma mère m'a demandé de déposer le déjeuner de mon père au garage un samedi matin. Danny était là, la tête sous le capot d'une voiture. Au début, j'ai cru qu'il ne m'avait pas remarquée, mais ensuite il a levé les yeux et s'est cogné la tête contre le capot.

— Et était-ce à ce moment-là qu'il vous a demandé de sortir avec lui ?

Pearson se leva d'un bond.

— Monsieur le juge, doit-on souffler ses répliques une à une à ce témoin, comme si elle se trouvait à la répétition générale d'une pièce de théâtre amateur ?

« Pas mal » songea Alex. Le juge aurait pu être d'accord avec lui, s'il n'avait pas entendu Pearson prononcer tant de fois la même réplique au cours de ces dix dernières années. Toutefois, il se pencha pour réprimander la défense.

— Maître Redmayne, à l'avenir, veuillez vous contenter d'interroger le témoin et n'en venez pas à donner des réponses, que Mlle Wilson ne pourrait qu'approuver.

— Veuillez m'excuser, monsieur le juge, dit Redmayne. Je tâcherai de ne plus vous contrarier.

Le juge Sackville fronça les sourcils : il se rappela que le père de Redmayne prononçait la même réplique avec le même manque de sincérité.

— Quand avez-vous revu l'accusé ? demanda Redmayne à Beth.

— Le soir même. Il m'a invitée à aller au Hammersmith Palais. Mon frère et lui se rendaient au palais tous les samedis soirs – plus de poulettes au mètre carré que l'on en trouve dans une basse-cour, disait mon frère.

— Vous êtes-vous souvent vus après ce premier rendez-vous ? s'enquit Redmayne.

— Presque tous les jours. (Elle marqua une pause.) Jusqu'à ce qu'ils le mettent sous les verrous.

— Je vais maintenant revenir à cette soirée du 18 septembre 1999, dit Redmayne. (Beth opina.) Je veux que vous racontiez au jury avec vos propres mots exactement ce qui s'est passé ce soir-là.

— C'était l'idée de Danny... (Beth regarda l'accusé et sourit.) Aller dîner tous ensemble dans le West End, comme c'était une occasion exceptionnelle.

— Une occasion exceptionnelle ? insista Redmayne.
— Oui. Danny allait me demander en mariage.
— Comment pouviez-vous en être aussi certaine ?
— J'ai entendu mon frère raconter à ma mère que Danny avait dépensé deux mois de salaire pour acheter la bague.

Elle leva la main gauche pour que le jury puisse admirer le solitaire monté sur une alliance en or.

Alex attendit que les murmures se taisent avant de demander :

— Et vous a-t-il demandé d'être sa femme ?
— Oui, répondit Beth. Il s'est même agenouillé.
— Et vous avez accepté ?
— Bien sûr que oui. Je savais que nous allions nous marier le jour où je l'ai rencontré.

Pearson nota sa première erreur.

— Que s'est-il passé ensuite ?
— Avant de quitter le restaurant, Danny a appelé Bernie pour lui annoncer la nouvelle. Il a accepté de nous rejoindre plus tard afin que nous puissions fêter cela tous ensemble.

— Et où avez-vous décidé de vous retrouver pour fêter cela ?
— Au Dunlop Arms, sur Hambledon Terrace à Chelsea.
— Pourquoi avez-vous choisi cet endroit en particulier ?
— Danny y était déjà allé une fois après un match West Ham-Chelsea à Stamford Bridge. Il m'a dit qu'il l'avait trouvé très classe et que cela me plairait.

— À quelle heure êtes-vous arrivés ?
— Je ne pourrais pas dire exactement. En tout cas, pas avant dix heures.
— Et votre frère vous y attendait déjà ?
— Il recommence, monsieur le juge, objecta Pearson.
— Veuillez m'excuser, monsieur le juge, dit Redmayne. (Il se retourna vers Beth.) Quand votre frère est-il arrivé ?

— Il était déjà là, répondit Beth.
— N'avez-vous remarqué personne d'autre dans la salle ?
— Si. J'ai vu cet acteur – Lawrence Davenport – le docteur Beresford — accoudé au bar avec trois autres hommes.

— Connaissiez-vous M. Davenport ?
— Bien sûr que non, répondit Beth. Je ne l'avais vu qu'à la T.V.
— Vous avez donc dû être plutôt excitée de voir une star de la télévision le soir de vos fiançailles ?

— Non, je n'étais pas si impressionnée. Je me souviens m'être dit qu'il était loin d'être aussi beau que Danny.

Plusieurs jurés regardèrent de plus près l'homme mal rasé aux cheveux courts et hirsutes qui portait un T-shirt de West Ham passablement fripé. Alex craignit que peu de jurés soient d'accord avec le jugement de Beth.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Nous avons bu une bouteille de champagne et ensuite je me suis dit que nous devrions rentrer à la maison.

— Et êtes-vous rentrés chez vous ?

— Non. Bernie a commandé une deuxième bouteille et quand le barman est venu chercher la bouteille vide, j'ai entendu quelqu'un dire : « C'est donner de la confiture aux cochons ! »

— Comment Danny et Bernie ont-ils réagi ?

— Ils n'ont pas entendu, mais j'ai vu l'un des hommes au bar me fixer du regard. Il m'a fait un clin d'œil, a ouvert la bouche et s'est mis à passer sa langue sur ses lèvres.

— Lequel des quatre ?

— M. Craig.

Danny leva les yeux sur la tribune réservée au public et vit Craig jeter un regard mauvais à Beth. Heureusement elle ne pouvait pas le voir.

— L'avez-vous dit à Danny ?

— Non, l'homme était manifestement ivre. Et on entend pire que cela quand on grandit dans l'East End. Et je ne savais que trop bien comment Danny réagirait si je le lui disais.

Pearson cessa d'écrire.

— Donc vous l'avez ignoré ?

— Oui. Mais ensuite le même homme s'est tourné vers ses amis et lui a dit : "La salope est plutôt correcte tant qu'elle n'ouvre pas la bouche" Bernie a entendu ça, en revanche. Puis un autre a dit : « Je ne sais pas. Parfois, j'aime bien qu'une pute ait la bouche ouverte. » Et ils se sont tous mis à rire. (Elle marqua une pause.) Sauf M. Davenport qui avait l'air gêné.

— Danny et Bernie ont-ils ri eux aussi ?

— Non. Bernie a attrapé la bouteille de champagne et s'est levé. (Pearson nota ses paroles exactes quand elle ajouta :) Mais Danny l'a forcé à se rasseoir et lui a dit de les ignorer.

— Et l'a-t-il fait ?

— Oui, mais uniquement parce que j'ai dit que je voulais rentrer. En sortant, j'ai constaté que l'un des hommes continuait à me regarder fixement. Il a dit : « On s'en va, hein ? » à voix basse, puis : « Quand vous en aurez fini avec elle, venez nous voir, mes amis et moi avons de quoi payer une partouze. »

— Une partouze ? fit le juge Sackville, l'air perplexe.

— Oui, monsieur le juge. C'est quand un groupe d'hommes couche avec la même femme, expliqua Redmayne. Parfois contre de l'argent.

Il marqua une pause pendant que le juge consignait ses paroles. Alex regarda le jury. Personne ne semblait avoir besoin de plus amples explications.

— Pouvez-vous être sûre que c'étaient ses paroles exactes ? demanda Redmayne.

— Je ne vois pas comment j'aurai pu oublier une chose pareille, répondit Beth un peu sèchement.

— Et était-ce le même homme qui a dit cela ?

— Oui, affirma Beth. M. Craig.

— Comment Danny a-t-il réagi cette fois ?

— Il a continué à les ignorer – après tout, cet homme était saoul. Mais mon frère, lui, était furieux, et ça n'a pas arrangé les choses quand M. Craig a ajouté : « Et si on allait régler ça dehors, entre hommes ? »

— "Et si on allait régler ça dehors, répéta Redmayne, entre hommes ? "

— Oui, dit Beth, qui ne comprenait pas très bien pourquoi il répétait ses paroles.

— Et M. Craig l'a-t-il fait ?

— Non, mais uniquement parce que Danny a poussé mon frère dans la ruelle avant qu'il ne puisse réagir, et j'ai vite refermé la porte derrière nous.

Pearson attrapa un stylo rouge et souligna les mots « poussé dans la ruelle. »

— Danny a donc réussi à faire sortir votre frère du bar sans trop de problème ?

— Oui. Mais Bernie voulait rentrer lui régler son compte.

— Lui régler son compte ?

— Oui.

— Et vous avez descendu la ruelle ?

— Oui, mais juste avant que je n'arrive sur la route, j'ai trouvé l'un des hommes du bar qui me bloquait le passage.

— Lequel ?

— M. Craig.

— Qu'avez-vous fait ?

— J'ai couru rejoindre Danny et mon frère. Je les ai implorés de retourner dans le bar. C'est à ce moment-là que j'ai remarqué les deux autres hommes – dont M. Davenport – qui se tenaient près de la porte du fond. Je me suis retournée et j'ai constaté qu'un de ses camarades avait rejoint le premier homme au bout de la ruelle et qu'ils avançaient vers nous.

— Que s'est-il passé ensuite ? demanda Redmayne.

— Bernie a dit : « tu t'occupes de Ducon, et moi des trois autres », mais avant que Danny ne puisse répondre, celui que mon frère surnommait Ducon a couru vers lui et l'a frappé au menton. Après ça, une grosse bagarre a éclaté.

— Les quatre hommes y ont-ils participé ?

— Non. M. Davenport est resté près de la porte du fond et l'un des autres, un grand type maigre, est resté en arrière. Quand mon frère a failli mettre KO l'autre homme qui voulait se battre, Bernie m'a dit d'aller chercher un taxi car il était certain que tout serait bientôt terminé.

— Et l'avez-vous fait ?

— Oui, mais pas tant que je n'étais pas sûre que Danny viendrait à bout de Craig.

— Et était-ce le cas ?

— Incontestablement.

— Combien de temps vous a-t-il fallu pour trouver un taxi ?

— Quelques minutes seulement, mais quand le taxi s'est garé, à ma grande surprise, il a dit : « Je ne crois pas que c'est d'un taxi que vous avez besoin, ma belle. À votre place j'appellerais vite une ambulance. » Et sans rien ajouter, il a démarré à toute allure.

— A-t-on essayé de localiser le chauffeur de taxi concerné ? demanda le juge.

— Oui, votre honneur, répondit Redmayne, mais jusque-là, personne ne s'est manifesté.

— Comment avez-vous donc réagi quand vous avez entendu les paroles du chauffeur ?

— Je me suis retournée et j'ai vu mon frère qui gisait par terre. Apparemment il était inconscient. Danny tenait la tête de Bernie dans ses mains. Je me suis précipitée dans la ruelle.

Pearson nota autre chose.

— Et Danny vous a-t-il donné une explication sur ce qui s'était passé ?

— Oui. Il m'a dit que Craig avait sorti un couteau et qu'il avait essayé de le lui arracher des mains alors qu'il poignardait Bernie.

— Et Bernie a-t-il confirmé cela ?

— Oui.

— Qu'avez-vous fait ensuite ?

— J'ai appelé les urgences.

— Mlle Wilson, Veuillez prendre votre temps avant de répondre à ma prochaine question. Qui est arrivé en premier ? La police ou l'ambulance ?

— Deux auxiliaires médicales, répondit Beth sans hésiter.

— Et combien de temps ont-elles mis pour arriver ?

— Sept, voire huit minutes.

— Comment pouvez-vous en être aussi sûre ?

— Je n'ai pas cessé de regarder ma montre.

— Et combien de temps s'est écoulé entre l'arrivée de l'équipe médicale et celle de la police ?

— Je ne saurais dire exactement, mais au moins cinq minutes.

— Et combien de temps l'inspecteur Fuller est-il resté avec vous dans la ruelle avant d'entrer dans le bar pour interroger M. Craig ?

— Au moins dix minutes, répondit Beth. Mais c'était peut-être plus.

— Assez longtemps pour que M. Spencer Craig rentre chez lui en courant, à quelques pas seulement, se change et revienne pour donner sa version ?

— Monsieur le juge, dit Pearson en se levant d'un bond. C'est une scandaleuse calomnie portée à un homme qui ne faisait qu'accomplir son devoir de citoyen.

— Je suis d'accord avec vous, admit le juge. Mesdames et Messieurs les jurés, vous ignorerez les dernières paroles de maître Redmayne. N'oubliez pas que ce n'est pas du procès de M. Craig qu'il s'agit ici.

Le juge darda un regard noir sur Redmayne, mais celui-ci ne cilla pas. Alex était bien conscient que les jurés n'oublieraient pas cet échange et que cela pourrait même semer le doute dans leurs esprits.

— Veuillez m'excuser, monsieur le juge, dit-il d'une voix contrite. Cela ne se reproduira plus.

— Veuillez-y, rétorqua le juge d'un ton sec.

— Mlle Wilson, pendant que vous attendiez la police, les auxiliaires médicaux ont-ils mis votre frère sur une civière et l'ont-ils emmené à l'hôpital le plus proche ?

— Oui, ils ont fait tout ce qu'ils pouvaient pour le sauver répondit Beth. Mais je savais que c'était trop tard. Il avait déjà perdu tellement de sang...

— Danny et vous avez-vous accompagné votre frère à l'hôpital ?

— Non, j'y suis allée toute seule car l'inspecteur Fuller a voulu interroger Danny.

— Cela vous a-t-il inquiétée ?

— Oui, parce que Danny lui aussi avait été blessé. Il...

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, dit Redmayne qui ne souhaitait pas qu'elle termine sa phrase. Craigniez-vous que la police considère Danny comme un suspect ?

— Non. Cela ne m'a pas traversé l'esprit. J'avais déjà raconté ce qui s'était passé à la police. J'ai toujours été là pour confirmer sa version de l'histoire.

Si Alex avait regardé Pearson, il aurait vu un semblant de sourire apparaître sur le visage de l'avocat.

— Malheureusement votre frère est mort en allant à l'hôpital de Chelsea et Westminster ?

Beth se mit à sangloter.

— Oui. J'ai appelé mes parents qui sont venus immédiatement, mais c'était trop tard.

Alex arrêta de l'interroger, attendant qu'elle se reprenne.

— Danny vous a-t-il rejointe plus tard à l'hôpital ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que la police l'interrogeait encore.

— Quand l'avez-vous vu ensuite ?

— Le lendemain matin au poste de police de Chelsea.

— Au poste de police de Chelsea ? répéta Redmayne, feignant la surprise.

— Oui. La police est venue chez moi à la première heure le lendemain. Elle m'a dit qu'elle avait arrêté et inculpé Danny du meurtre de Bernie.

— Ça a dû être un choc terrible. (Pearson se leva d'un bond.) Comment avez-vous réagi à cette nouvelle ? ajouta rapidement Redmayne.

— J'étais totalement incrédule. J'ai répété exactement ce qui s'était passé, mais je voyais bien que les policiers ne me croyaient pas.

— Merci, Mlle Wilson. Plus de question, Monsieur le juge.

Danny poussa un soupir de soulagement quand Beth s'en alla. Quelle perle. Elle lui adressa un sourire anxieux en passant devant le banc des accusés.

— Mlle Wilson, dit le juge avant qu'elle ne soit arrivée à la porte. (Elle se retourna vers lui.) Auriez-vous l'amabilité de revenir à la barre ? J'ai le sentiment que maître Pearson aurait une ou deux questions à vous poser.

10

Beth retourna lentement à la barre. Elle leva les yeux vers ses parents dans la tribune du public, puis elle le vit, lui, la foudroyer du regard. Elle voulut protester, mais se dit que cela ne servirait à rien. Au contraire, elle savait que rien ne ferait plus plaisir à Spencer Craig que de savoir quel effet sa présence produisait sur elle.

Elle retourna à la barre, plus déterminée que jamais à le battre. Elle resta debout, et fixa maître Pearson d'un air de défi. L'avocat restait assis à sa place. Peut-être n'allait-il pas l'interroger après tout.

Pearson se leva lentement. Sans un regard à Beth, il se mit à ranger des papiers. Puis il prit une gorgée d'eau. Il posa enfin son regard sur elle.

— Mlle Wilson, qu'avez-vous pris au petit-déjeuner ce matin ?

Beth hésita un instant, tandis que toute la cour avait les yeux rivés sur elle. Alex Redmayne laissa échapper un juron. Il aurait dû savoir que Pearson essaierait de la déstabiliser dès sa première question. Seul le juge Sackville n'eut pas l'air surpris.

— J'ai pris une tasse de thé et un œuf à la coque, réussit enfin à dire Beth.

— Rien d'autre, Mlle Wilson ?

— Ah si, une tartine.

— Combien de tasses de thé ?

— Une. Non, deux.

— Ou était-ce trois ?

— Non, c'était deux.

— Et combien de tartines ?

Elle hésita de nouveau.

— Je ne me souviens pas.

— Vous ne vous souvenez pas de ce que vous avez pris au petit-déjeuner *ce matin*, et pourtant vous vous rappelez dans le moindre détail chaque phrase que vous avez entendue il y a six mois ? (Beth baissa de nouveau la tête.) Non seulement vous vous rappelez le moindre mot prononcé par M. Spencer Craig ce soir-là, mais en plus, vous vous souvenez même de détails, tels qu'un clin d'œil ou une langue passée sur les lèvres.

— Oui, insista Beth. Parce qu'il l'a fait.

— Alors recommençons à tester votre mémoire, Mlle Wilson. Quand le

barman a pris la bouteille de champagne vide, M. Craig a dit : « C'est donner de la confiture aux cochons. »

— Oui, c'est exact.

— Mais qui a dit – Pearson se pencha pour vérifier ses notes – « Parfois, j'aime bien, moi, qu'une pute ait la bouche ouverte. » ?

— Je ne suis pas sûre. M. Craig ou l'un des autres hommes.

— Vous n'êtes « pas sûre ». « L'un des autres hommes ». Entendez-vous par là, l'accusé, Cartwright ?

— Non, l'un des hommes au bar.

— Vous avez déclaré à mon éminent confrère que vous n'aviez pas réagi, parce que vous aviez entendu pire dans l'East End.

— Oui.

— En fait, c'est là-bas que vous avez entendu cette phrase pour la première fois, n'est-ce pas Mlle Wilson ? fit Pearson en tirant sur les revers de sa robe noire.

— Qu'insinuez-vous ?

— Simplement que vous n'avez jamais entendu M. Craig prononcer ces mots dans un bar de Chelsea, Mlle Wilson, mais que, en revanche, vous avez entendu Cartwright les dire dans l'East End à plusieurs reprises parce que c'est le genre de langage qu'il utilise.

— Non, c'est M. Craig qui a dit cela.

— Vous avez par ailleurs déclaré à la cour que vous aviez quitté le Dunlop Arms par la porte du fond.

— Oui.

— Pourquoi n'êtes-vous pas sortie par la porte d'entrée, Mlle Wilson ?

— Je voulais sortir discrètement pour ne pas causer d'autres problèmes.

— Donc vous aviez déjà causé des problèmes ?

— Non, *nous* n'avions créé aucun problème.

— Alors pourquoi n'êtes-vous pas sortis par la porte d'entrée, Mlle Wilson ? Si vous l'aviez fait, vous vous seriez retrouvés dans une rue noire de monde, et vous auriez pu vous éclipser, pour reprendre vos propres termes, sans créer d'autres problèmes.

Beth garda le silence.

— Alors peut-être pourriez-vous aussi expliquer ce qu'entendait Danny, reprit Pearson en consultant ses notes, quand il a déclaré : « Si tu crois que je vais t'appeler patron, tu peux te brosser ».

— Ce n'est pas Danny qui a dit ça, mais mon frère. Et il plaisantait, expliqua Beth.

Pearson contempla longuement son dossier un moment avant d'ajouter :

— Pardonnez-moi, Mlle Wilson, mais je ne vois pas ce que cette réflexion a de drôle.

— C'est parce que vous n'êtes pas originaire de l'East End, répliqua Beth.

— M. Craig non plus, répondit Pearson, avant de s'empresse d'ajouter :

puis Cartwright a poussé M. Wilson vers la porte du fond. Était-ce quand M. Craig a entendu votre frère dire : "Et si on allait régler ça dehors ? "

— C'est M. Craig qui a dit « Et si on allait régler ça dehors *entre hommes* » parce que c'est le genre d'expression que l'on utilise dans le West End.

Femme brillante, songea Alex, ravi qu'elle ait repris l'avocat et qu'elle lui ait cloué le bec.

— Et quand vous êtes sortie, ajouta rapidement Pearson, vous avez trouvé M. Craig qui vous attendait à l'autre bout de la ruelle ?

— Oui.

— Combien de temps s'est écoulé avant que vous ne le voyiez ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Cette fois, *vous ne vous en souvenez pas*.

— Pas longtemps.

— Pas longtemps, répéta Pearson. Moins d'une minute ?

— Je n'en suis pas sûre. Mais il était là.

— Mlle Wilson, si vous deviez quitter le Dunlop Arms par la porte d'entrée, vous frayer un chemin à travers la rue bondée, puis longer une longue voie, avant d'arriver enfin au bout de la ruelle, vous verriez qu'il s'agit d'une distance d'à peu près deux cents mètres. Insinuez-vous que M. Craig a couvert cette distance en moins d'une minute ?

— Il a dû le faire.

— Et son ami l'a rejoint quelques minutes plus tard ? dit Pearson.

— C'est exact, répondit Beth.

— Et quand vous vous êtes retournée, les deux autres hommes, M. Davenport et M. Mortimer, étaient déjà postés près de la porte du fond ?

— Oui, en effet.

— Et tout cela s'est produit en moins d'une minute, Mlle Wilson ? (Il marqua une pause.) Quand, d'après vous, ces quatre hommes ont-ils trouvé le temps de mettre sur pied une opération aussi détaillée ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, dit Beth en agrippant la balustrade de la barre.

— Je crois que vous ne comprenez que trop bien, Mlle Wilson, mais, dans l'intérêt du jury, je vais préciser : deux hommes sortent par la porte d'entrée, font le tour pour se rendre derrière le bâtiment tandis que les deux autres se positionnent près de la porte du fond, le tout en moins d'une minute.

— Peut-être était-ce plus d'une minute.

— Mais vous aviez hâte de vous en aller, lui rappela Pearson. Donc si cela s'était produit en plus d'une minute, vous auriez eu le temps d'arriver à la route principale et de disparaître longtemps avant leur arrivée.

— Maintenant je me souviens. Danny essayait de calmer Bernie, mais mon frère voulait retourner au bar pour régler son compte à Craig, donc cela a dû se produire en plus d'une minute.

— Est-ce que ça n'était pas plutôt le compte de M. Cartwright qu'il

voulait régler ? demanda Pearson. Et lui montrer qui serait le patron une fois que son père aurait pris sa retraite ?

— Si Bernie avait voulu faire ça, il l'aurait mis KO d'un seul coup-de-poing.

— Pas si M. Cartwright avait un couteau, répondit Pearson.

— C'est Craig qui avait le couteau, et c'est Craig qui a poignardé Bernie.

— Comment pouvez-vous en être aussi sûre, Mlle Wilson, alors que vous n'avez pas assisté à l'agression ?

— Parce que Bernie m'a dit ce qui s'était passé.

— Êtes-vous sûre que c'est Bernie qui vous l'a raconté, pas Danny ?

— Oui, j'en suis sûre.

— Veuillez pardonner le cliché, Mlle Wilson, mais « *c'est la version officielle* »

— Parce que c'est la vérité.

— Mlle Wilson, permettez-moi de vous rappeler les autres demi-vérités que vous avez assénées à mon éminent confrère. (Beth pinça les lèvres.) Vous avez dit : « J'ai su que nous allions nous marier le jour où je l'ai rencontré. »

— Oui, c'est ce que j'ai dit, et je le pensais sincèrement, répondit Beth d'un ton de défi.

Pearson consulta ses notes.

— Vous avez également dit que, d'après vous, M. Davenport était loin d'être aussi beau que M. Cartwright.

— Et c'est le cas, répondit Beth.

— Et si quelque chose se passait mal, « j'étais toujours là pour confirmer sa version de l'histoire ».

— Oui.

— Quelle que soit cette version.

— Je n'ai pas dit ça, protesta Beth.

— Non, mais moi si, dit Pearson. Parce que je suggère que vous diriez n'importe quoi pour protéger votre mari.

— Ce n'est pas mon mari.

— Mais il le deviendra s'il est acquitté.

— Oui.

— Combien de temps s'est écoulé depuis le soir où votre frère a été assassiné ?

— Six mois environ.

— Et avez-vous souvent vu M. Cartwright durant cette période ?

— Je lui ai rendu visite tous les dimanches après-midi, répondit fièrement Beth.

— Combien de temps ces visites durèrent-elles ?

— Deux heures environ.

Pearson leva les yeux au plafond.

— Vous avez donc approximativement passé, calcula-t-il, cinquante

heures ensemble au cours des six derniers mois.

— Je n'avais jamais vu les choses comme ça.

— Mais maintenant que c'est le cas, n'admettez-vous pas que cela vous aurait largement laissé le temps à tous les deux de revoir votre version de l'histoire, de vous assurer que vous la connaissez sur le bout des doigts pour le jour où vous comparâtiez devant le tribunal ?

— Non, c'est faux.

— Mlle Wilson, quand vous avez rendu visite à M. Cartwright en prison – il marqua une pause – pendant cinquante heures, n'avez-vous jamais parlé de cette affaire ?

Beth hésita.

— Si.

— Bien sûr que oui, insista Pearson. Parce que si ça n'était pas le cas, comment pourriez-vous vous rappeler le moindre détail de ce qui s'est passé ce soir-là, et la moindre phrase prononcée par chacune des personnes impliquées dans cette affaire, alors que vous êtes incapable de vous souvenir de ce que vous avez pris au petit-déjeuner ce matin.

— Bien sûr que je me souviens de ce qui s'est passé le soir où mon frère a été tué, maître Pearson. Comment pourrais-je oublier ? Et puis vous négligez une chose, Craig et ses amis ont eu beaucoup plus de temps que nous pour peaufiner leur histoire. Eux n'avaient pas d'horaires auxquels se plier, pas la moindre entrave quant au lieu où ils pouvaient se rencontrer.

— Bravo, dit Alex, suffisamment fort pour que Pearson l'entende.

— Retournons dans la ruelle et testons une fois de plus votre mémoire, Mlle Wilson, dit Pearson, qui s'empessa de changer de sujet. M. Craig et M. Payne, arrivés dans la ruelle en moins d'une minute, s'approchent de votre frère et, sans aucune provocation, instiguent une bagarre.

— Oui, répondit Beth.

— Avec deux hommes qu'ils n'avaient jamais vus avant ce soir-là.

— Oui.

— Et quand les choses se sont mises à aller mal, M. Craig a sorti un couteau d'on ne sait où et a poignardé votre frère dans la poitrine.

— On sait d'où vient le couteau. Il avait dû le récupérer sur le bar.

— Ce n'est donc pas Danny qui a récupéré le couteau sur le bar ?

— Non, je l'aurais vu si c'était Danny.

— Mais vous n'avez pas vu M. Craig prendre le couteau sur le bar ?

— Non.

— Mais vous l'avez bien vu, une minute plus tard, posté à l'autre bout de la ruelle ?

— Oui.

— Avait-il un couteau à la main à ce moment-là ?

Pearson se cala dans son siège et attendit que Beth réponde.

— Je ne m'en souviens pas.

— Mais vous vous souvenez sûrement de qui avait le couteau en main

quand vous avez couru rejoindre votre frère.

— Oui, c'était Danny. Mais il m'a expliqué qu'il l'avait l'arraché de force à Craig pendant qu'il poignardait mon frère.

— Mais vous n'avez pas non plus assisté à cela.

— Non.

— Et votre fiancé était couvert de sang ?

— Bien sûr. Danny tenait mon frère dans ses bras.

— Si c'était M. Craig qui avait poignardé votre frère, il aurait également dû être couvert de sang.

— Comment pourrais-je le savoir ? Il avait disparu.

— Comme par enchantement ? Alors comment expliquez-vous que quand la police est arrivée quelques minutes plus tard, M. Craig était assis au bar et attendait l'inspecteur, et qu'il n'y avait pas la moindre trace de sang nulle part. (Cette fois Beth n'avait pas de réponse.) Et puis-je vous rappeler, poursuivit Pearson, qui a appelé la police ? Pas vous, Mlle Wilson, mais M. Craig. Une attitude étrange pour quelqu'un qui a poignardé un individu et dont les vêtements sont couverts de sang.

Il marqua une pause pour laisser s'installer cette image dans l'esprit des jurés. Puis il posa la question suivante.

— Mlle Wilson, était-ce la première fois que votre fiancé était mêlé à une bagarre à l'arme blanche et que vous avez dû venir à son secours ?

— Où voulez-vous en venir ? demanda Beth.

Redmayne regarda fixement Beth, se demandant s'il y avait quelque chose qu'elle ne lui avait pas dit.

— Peut-être le moment est-il venu de tester de nouveau votre remarquable mémoire.

Le juge, les jurés et Redmayne avaient tous les yeux rivés sur Pearson, qui ne semblait pas pressé de révéler son jeu.

— Mlle Wilson, vous souvenez-vous par hasard de ce qui s'est passé dans la cour de récréation de l'école polyvalente Clement Attlee le 12 février 1986 ?

— Mais c'était il y a près de quinze ans ! protesta Beth.

— En effet. Cependant j'ai la faiblesse de croire que vous ne pouvez avoir oublié le jour où l'homme qui doit devenir votre époux, a fait la une de votre journal local.

Pearson se cala dans son siège et son associé lui passa une photocopie de la *Bethnal Green and Bow Gazette*, datée du 13 février 1986. Il demanda à l'huissier d'en donner un exemplaire au témoin.

— Avez-vous également des exemplaires pour les jurés ? demanda le juge Sackville en interrogeant Pearson du regard pardessus ses demi-lunes.

— Oui, Monsieur le juge, répondit Pearson tandis que son associé donnait un gros paquet à l'huissier. Ce dernier, à son tour, donna un exemplaire au juge puis aux douze jurés et remit le dernier à Danny qui secoua la tête. Pearson eut l'air surpris, et se demanda même si Cartwright

savait lire. Un élément à vérifier quand il l'aurait à la barre.

— Comme vous le voyez, Mlle Wilson, ceci est une copie de la *Bethneal Green and Bow Gazette*, dans laquelle figure un article sur une bagarre à l'arme blanche survenue dans la cour de l'école polyvalente Clement Attlee le 12 février 1986, à la suite de laquelle la police a interrogé Daniel Cartwright.

— Il essayait juste de donner un coup de main, dit Beth.

— Cela devient une habitude, non ? suggéra Pearson.

— Que voulez-vous dire ?

— M. Cartwright est mêlé à une bagarre à l'arme blanche et vous déclarez ensuite qu'il essayait juste de donner un coup de main.

— Mais l'autre garçon s'est retrouvé à Borstal.

— Et vous espérez sans aucun doute que, cette fois encore, ce sera l'autre qui finira en prison, plutôt celui que vous souhaitez épouser ?

— Oui.

— Je suis ravi que nous ayons au moins établi cela, déclara Pearson. Peut-être seriez-vous assez aimable pour lire à la cour le troisième paragraphe de l'article, celui qui commence par : « *Beth Wilson a par la suite déclaré à la police...* »

Beth baissa les yeux sur le journal.

« *Beth Wilson a par la suite déclaré à la police que Danny Cartwright n'avait pas été impliqué dans la bagarre, mais était venu en aide à un camarade de classe et lui avait probablement sauvé la vie.* »

— N'avez-vous pas l'impression d'avoir déjà entendu ça quelque part, Mlle Wilson ?

— Mais Danny n'était pas mêlé à la bagarre !

— Alors pourquoi s'est-il fait expulser de l'école ?

— C'est faux. On l'a renvoyé chez lui le temps qu'une enquête soit menée.

— Durant laquelle vous avez fait une déclaration qui l'a disculpé et a envoyé un autre garçon à Borstal. (Beth baissa de nouveau la tête.) Retournons à notre dernière bagarre à l'arme blanche, quand, une fois de plus, vous vous trouviez si commodément sur place pour venir à la rescousse de votre futur mari. Est-il exact, reprit Pearson, que Cartwright espérait devenir le gérant du garage Wilson une fois que votre père aurait pris sa retraite ?

— Oui, mon père avait déjà confié à Danny qu'il avait des vues sur lui pour le job.

— Mais n'avez-vous pas découvert par la suite que votre père avait changé d'avis et dit à Cartwright qu'il avait intention de transmettre la gestion du garage à votre frère ?

— Si, mais Bernie n'avait jamais voulu de ce boulot. Il pensait que Danny était un leader né et que c'était à lui que devait revenir le job.

— Peut-être, mais s'agissant de l'entreprise familiale, n'aurait-il pas été compréhensible que votre frère lui en veuille parce que votre père lui préférait

Cartwright ?

— Non. Bernie n’a jamais voulu être responsable de quoi que ce soit.

— Alors pourquoi votre frère a-t-il dit ce soir-là : « ‘Et si tu crois que je vais t’appeler patron si tu prends la succession de mon paternel, tu peux te brosser ? »

— Il n’a pas dit « *si* », maître Pearson, il a dit : « *quand* ». Cela change tout.

Alex Redmayne sourit.

— Malheureusement, nous n’avons que votre parole, Mlle Wilson. Trois autres témoins donnent une version complètement différente.

— Ils mentent tous, affirma Beth en haussant le ton.

— Et vous êtes la seule à dire la vérité, rétorqua Pearson.

— Oui.

— Qui dit la vérité selon votre père ? Pearson changeait brusquement de tactique.

— Monsieur le juge, dit Alex Redmayne en se levant d’un bond, on s’intéresse ici à des ouï-dire, qui, de plus, n’ont aucun rapport avec cette affaire.

— Je suis d’accord avec mon distingué confrère, répondit Pearson avant que le juge ne puisse répondre. Mais comme Mlle Wilson et son père vivent sous le même toit, je me suis dit que le témoin avait dû à un certain moment être au courant des sentiments de son père à ce sujet.

— Cela pourrait être le cas, répondit le juge Sackville, mais ce ne sont malgré tout que des ouï-dire et de ce fait, je déclare qu’ils sont irrecevables. (Il se tourna vers Beth et ajouta :) Mlle Wilson, vous n’êtes pas obligée de répondre cette question.

Beth leva les yeux sur le juge.

— Mon père ne me croit pas, dit-elle entre deux sanglots. Il reste convaincu que Danny a tué mon frère.

D’un coup, toute l’audience se mit à discuter. Le juge dut rappeler plusieurs fois à l’ordre avant que Pearson ne puisse reprendre la parole.

— Voulez-vous ajouter autre chose qui puisse aider les jurés, Mlle Wilson ? demanda Pearson, plein d’espoir.

— Oui, répondit Beth. Mon père n’était pas là, moi si.

— Et votre fiancé aussi, dit soudain Pearson. Je suggère que ce qui avait commencé comme l’une de leurs nombreuses querelles s’est achevé en tragédie quand Cartwright a fatalement poignardé votre frère.

— C’est Craig qui a poignardé mon frère.

— Quand vous vous trouviez à l’autre bout de la ruelle en train de héler un taxi.

— C’est exact.

— Et quand la police est arrivée, elle a trouvé les vêtements de Cartwright couverts de sang, et les seules empreintes qu’elle ait pu identifier sur le couteau étaient celles de votre fiancé ?

— J'ai déjà expliqué cela.

— Alors peut-être pourriez-vous expliquer pourquoi, quand la police a interrogé M. Craig quelques minutes plus tard, il n'y avait pas une seule goutte de sang sur son costume, sa chemise ou sa cravate.

— Il a eu au moins vingt minutes pour se changer, rétorqua Beth.

— Voire trente, ajouta Redmayne.

— Et il a reconnu qu'il se trouvait dans la ruelle, ajouta Beth.

— Oui, Mlle Wilson, mais seulement après avoir entendu votre hurlement, et il est venu voir si vous couriez un quelconque danger.

— Non, il se trouvait déjà dans la ruelle quand Bernie s'est fait poignarder.

— Mais poignarder par qui ?

— Craig, Craig, Craig ! cria Beth. Combien de fois devrais-je vous le dire ?

— Qui a réussi à arriver dans la ruelle en moins d'une minute ? Et qui a ensuite trouvé on ne sait comment le temps d'appeler les urgences, de retourner au bar, de demander à ses amis de s'en aller, de changer ses vêtements couverts de sang, de se doucher, d'entrer au bar à nouveau et de s'asseoir tranquillement en attendant l'arrivée de la police ? Il a ensuite pu faire un compte rendu cohérent de ce qui s'était passé, compte rendu que chaque témoin présent dans le bar cette nuit-là pouvait vérifier ?

— Mais ils ne disaient pas la vérité ! protesta Beth.

— Je vois, dit Pearson. Tous les autres témoins ont donc menti sous serment.

— Oui, ils le protégeaient tous.

— Et vous ne protégez pas votre fiancé ?

— Non, je dis la vérité.

— La vérité telle que vous la voyez, parce que vous n'avez pas vraiment assisté à ce qui s'est passé.

— Je n'en avais pas besoin, parce que Bernie m'a raconté exactement ce qui s'était passé.

— Êtes-vous sûre que ce n'était pas Danny ?

— Non, c'était Bernie.

— Juste avant qu'il meure ?

— Oui ! cria Beth.

— Comme c'est pratique.

— Et une fois que Danny sera à la barre, il confirmera cette version.

— Après vous être vu tous les dimanches ces six derniers mois, Mlle Wilson, je n'en doute pas, répliqua Pearson. Plus de question, Monsieur le juge.

— Qu'avez-vous pris au petit-déjeuner ce matin ? dit Alex.

— Pas cette vieille blague éculée ! s'esclaffa son père en s'installant bien confortablement dans son fauteuil de cuir.

— Qu'y a-t-il de si drôle ?

— J'aurais dû te prévenir : Pearson n'a que deux entrées en matière quand il s'agit de contre-interroger un témoin de la défense. Quand il était jeune avocat, il s'arrangeait pour que la seule personne à connaître sa réplique soit le juge. Pour n'importe quel témoin non méfiant, sans parler des jurés, cela se révèle toujours assez déstabilisant.

— Et quelle est l'autre ? demanda Alex.

— « Quel est le nom de la rue, la deuxième sur votre gauche quand vous sortez de chez vous pour aller travailler tous les matins ? » (Le père d'Alex sourit en y repensant.) Peu de témoins parviennent à répondre correctement à celle-ci, comme j'ai pu le constater à mes dépens. (Le vieux juge reposa son whisky.) Je suis sûr que le soir Pearson arpente les rues environnant le domicile de l'accusé avant d'entamer son contre-interrogatoire. Je parie que tu pourrais le trouver en train de rôder dans l'East End en ce moment même.

Alex s'affala dans son siège.

— En tout cas, tu m'avais bien averti de ne pas sous-estimer Pearson.

— Vas-tu convoquer Cartwright à la barre ?

— Bien sûr, répondit Alex. Pourquoi ne le ferais-je pas ?

— Parce que c'est le seul élément de surprise qu'il te reste. Pearson s'attend à ce que Cartwright reste à la barre toute la semaine, mais si jamais tu classais l'affaire demain matin sans prévenir, il se retrouverait en position de faiblesse. Il pense sans doute qu'il va contre-interroger Cartwright vers la fin de la semaine, voire la semaine prochaine. Il ne s'attendra pas à ce qu'on lui demande de résumer les débats pour l'accusation dès demain à la première heure.

— Mais si Cartwright ne témoigne pas, le jury va imaginer le pire.

— La loi est tout à fait claire sur ce point, répondit le père d'Alex. Le juge expliquera clairement que c'est la prérogative de l'accusé de décider s'il souhaite ou non comparaître. Il dira au jury de ne pas tirer de conclusions hâtives qui reposeraient sur cette décision.

— Mais ça arrivera inévitablement, c'est toi-même qui me l'as dit de nombreuses fois.

— Peut-être, mais l'un ou l'autre des jurés aura remarqué qu'il était incapable de lire la *Bethnal Green and Bow Gazette* et supposera que tu lui as conseillé de ne pas affronter Pearson, surtout après l'interrogatoire serré qu'il a fait subir à sa fiancée.

— Cartwright est aussi brillant que Pearson. Il n'a simplement pas la même éducation, dit Alex.

— Mais tu m'as dit qu'il se mettait facilement en rogne.

— Uniquement quand on attaque Beth.

— Alors tu peux être sûr qu'une fois que Cartwright sera à la barre, Pearson attaquera Beth jusqu'à ce qu'il se mette en rogne.

— Mais Cartwright n'a pas de casier judiciaire, il travaille depuis le jour où il a quitté l'école et il allait se marier avec sa petite amie de toujours qui, en l'occurrence, est enceinte.

— Nous connaissons donc quatre sujets que Pearson n'abordera pas dans son contre-interrogatoire. Mais tu peux être sûr qu'il interrogera Cartwright sur l'incident de la cour de récréation, qu'il rappellera continuellement au jury qu'il y avait, là aussi, un couteau et que sa petite amie était, déjà, à l'époque, venue à son secours.

— Eh bien, si c'est mon seul problème... commença Alex.

— Ça ne le sera pas, je peux te l'assurer, répondit son père. Pearson a lancé le coup de la bagarre à l'arme blanche à l'école avec Beth Wilson, maintenant, tu peux être sûr et certain qu'il a une ou deux autres surprises en réserve pour Danny Cartwright.

— Du genre ?

— Qu'est-ce que j'en sais ! (Alex se rembrunit en réfléchissant à ce que son père venait de dire.) Qu'est-ce qui te préoccupe ? demanda le juge.

— Pearson sait que le père de Beth avait changé d'avis concernant la gérance du garage et qu'il l'avait dit à Danny.

— Et avait l'intention d'offrir le job à son fils à la place ?

— Oui.

— Ça n'aide pas beaucoup, côté mobile.

— Exact, mais j'ai peut-être une ou deux surprises pour lui, moi aussi.

— Telles que ?

— Craig a donné un coup de couteau dans la jambe de Danny et il a une cicatrice pour le prouver.

— Pearson dira qu'il s'agit d'une vieille blessure.

— Mais nous avons un compte rendu médical qui montre que ce n'est pas le cas.

— Pearson l'imputera à Bernie Wilson.

— Donc tu me conseilles de ne *pas* convoquer Cartwright à la barre ?

— Pas facile de répondre à cette question, mon garçon, parce que je n'assistais pas au procès, donc je ne sais pas comment le jury a réagi au témoignage de Beth Wilson.

Alex garda le silence quelques instants.

— Un ou deux jurés lui ont souri et elle est sûrement passée pour quelqu'un d'honnête. Mais ils peuvent très bien avoir gardé en tête que même si elle disait la vérité, elle n'était pas présente au moment des faits et qu'elle croit peut-être Cartwright sur parole.

— Eh bien, il suffirait qu'elle ait convaincu trois jurés, et tu pourrais te retrouver avec un jury sans majorité et au pire, avec une révision de procès. Dans ce cas-là la Couronne pourrait très bien estimer qu'un autre procès n'est pas dans l'intérêt du public.

— Mais si je prenais la mauvaise décision, Cartwright pourrait passer les vingt prochaines années de sa vie en prison.

— La nuit porte conseil, dit le vieil homme. Ne décide rien avant demain matin.

12

Alex arriva à l'Old Bailey quelques minutes seulement après que le portier de nuit eut déverrouillé la porte d'entrée. Après une longue consultation avec Danny dans les cellules du sous-sol, il entra au vestiaire et revêtit sa robe avant de se diriger vers la salle d'audience numéro quatre. Alex pénétra dans la salle vide, il s'assit au bout du banc et déposa trois dossiers estampillés *Cartwright* sur la table devant lui. Il ouvrit le premier et se mit à parcourir les sept questions qu'il avait si soigneusement rédigées la nuit précédente. Il jeta un œil à l'horloge murale. Il était 9 h 35.

Dix minutes avant l'heure, Arnold Pearson et son assistant entrèrent d'un pas tranquille et prirent place à l'autre extrémité du banc. Ils n'interrompirent pas Alex car il avait l'air préoccupé.

Danny Cartwright fut le suivant à entrer dans la salle, accompagné de deux policiers. Il s'installa sur une chaise en bois au milieu du banc des accusés, et attendit que le juge fasse son entrée.

Sur le coup de dix heures, la porte du fond de la salle d'audience s'ouvrit et le juge Sackville pénétra dans l'arène. Tout le monde au barreau se leva et inclina la tête. Le juge retourna le salut avant de prendre place sur le fauteuil central.

— Faites entrer le jury, dit-il.

Il attendit qu'il apparaisse, chaussa ses demi-lunes, ouvrit un carnet tout neuf et déboucha son stylo-plume. Il écrivit les mots : *Interrogatoire de Daniel Cartwright par Alex Redmayne*.

Une fois que les jurés furent installés, le juge porta son attention sur l'avocat de la défense.

— Êtes-vous prêt à appeler votre prochain témoin, maître Redmayne ? s'enquit-il.

Alex se leva, se servit un verre d'eau et en but une gorgée. Il jeta un coup d'œil en direction de Danny et sourit. Il baissa ensuite les yeux sur les questions devant lui avant de tourner la page sur une feuille vierge. Il sourit au juge et dit :

— Non, Monsieur le juge.

L'anxiété traversa le visage de Pearson ; il se retourna rapidement pour consulter son associé qui semblait tout aussi perplexe. Alex savoura le moment, en attendant que les murmures se taisent. Le juge sourit à Redmayne qui crut un instant qu'il allait même lui faire un clin d'œil.

Une fois qu'Alex eut tiré le meilleur de chaque minute, il dit :

— Monsieur le juge, ceci conclut les arguments pour la défense.

Le juge Sackville regarda Pearson qui avait désormais l'air d'un lapin aveuglé par les phares d'un camion.

— Maître Pearson, dit-il, comme s'il ne s'était rien passé de fâcheux, vous pouvez présenter vos conclusions pour la Couronne.

Pearson se releva lentement.

— Monsieur le juge, bafouilla-t-il, je me demande, étant donné ces circonstances inhabituelles, si votre honneur peut m'accorder un peu plus de temps pour préparer mes observations finales. Puis-je vous suggérer d'ajourner les débats jusqu'à cet après-midi afin que...

— Non, maître Pearson, l'interrompit le juge, je n'ajournerai pas les débats. Nul ne sait mieux que vous que c'est le droit d'un accusé de choisir de ne pas témoigner. Le jury et les gens du Palais sont tous en place, et je n'ai pas besoin de vous rappeler combien le calendrier de la cour est chargé. Veuillez procéder à vos observations finales.

L'associé de Pearson sortit un dossier sous une pile et le lui donna. Pearson l'ouvrit, conscient d'avoir à peine jeté un œil à son contenu ces derniers jours.

Il contemplait hébété la première page.

— Mesdames et Messieurs les jurés... commença-t-il lentement.

Pearson était un homme qui aimait avoir tout préparé, improviser n'était pas son fort. Et au vu du spectacle qu'il donnait, cela devint vite évident pour tout le monde. Il se reprit sans cesse de paragraphe en paragraphe, mal assuré, jusqu'à ce que son assistant lui-même prenne l'air exaspéré.

Alex resta assis en silence à l'extrémité du banc, son attention concentrée sur le jury. Même ceux qui d'ordinaire étaient complètement alertes avaient l'air de s'ennuyer, un ou deux jurés étouffaient de temps en temps un bâillement tandis que leurs yeux vitreux s'ouvraient et se refermaient sans qu'ils puissent l'empêcher. Lorsque Pearson parvint à la dernière page, deux heures plus tard, même Alex était à deux doigts de piquer un petit somme.

Quand Pearson s'écroula enfin sur le banc, le juge Sackville suggéra que ce pourrait être le moment de décréter la pause déjeuner. Une fois que le juge eut quitté la cour, Alex jeta un coup d'œil à Pearson qui avait bien du mal à dissimuler sa colère. Il n'était que trop conscient qu'il venait d'offrir une performance tout juste digne d'une matinée en banlieue alors qu'il se trouvait devant un public du West End un soir de première.

Alex s'empara de l'un de ses dossiers épais et sortit de la salle d'audience d'un pas vif. Il prit à toute allure le couloir et les marches de pierre qui menaient dans une petite pièce au deuxième étage qu'il avait réservée tôt ce matin-là. À l'intérieur il n'y avait qu'une chaise et une table, pas une seule marque au mur. Alex ouvrit son dossier et se mit à parcourir son résumé. Il répéta inlassablement les phrases clés jusqu'à ce qu'il soit sûr de bien maîtriser les points essentiels afin qu'ils restent bien ancrés dans la tête des jurés.

Alex avait passé la majeure partie de la nuit ainsi que les premières heures du matin à figoler et peaufiner chacune de ses phrases. Aussi, il se

sentait bien préparé quand il retourna prendre place dans la salle d'audience numéro quatre, une heure et demie plus tard. Il s'était rassis quelques minutes seulement avant que le juge ne reparaisse. Une fois la cour installée, le juge Sackville lui demanda s'il était prêt à présenter sa plaidoirie.

— Oui, monsieur le juge, répondit-il en se servant un autre verre d'eau.

Il ouvrit son dossier, leva les yeux et but une gorgée.

— Mesdames et Messieurs les jurés, commença-t-il, vous avez entendu...

Alex ne mit pas aussi longtemps que maître Pearson à présenter les arguments de la défense, mais pour lui, il ne s'agissait pas d'une répétition générale. Il n'avait aucun moyen de savoir quel impact ses points les plus importants avaient sur le jury. Au moins, aucun d'entre eux ne semblait s'endormir et plusieurs prenaient même des notes. Quand Alex se rassit une heure et demie plus tard, il sut qu'il pourrait répondre « oui » si son père lui demandait s'il avait servi son client de son mieux.

— Merci maître Redmayne, dit le juge avant de se tourner vers le jury. Je pense que cela suffira pour aujourd'hui.

Pearson consulta sa montre. Il n'était que trois heures et demie. Il avait supposé que le juge passerait au moins une heure à s'adresser au jury avant de lever la séance pour la journée, mais il était évident que l'embuscade d'Alex Redmayne de ce matin l'avait lui aussi pris par surprise.

Le juge se leva, salua et quitta la salle d'audience sans rien dire. Alex se tourna pour échanger quelques mots avec son homologue quand un huissier donna une petite note à Pearson. Après l'avoir lue, ce dernier se leva d'un bond et sortit de la salle d'audience à la hâte, suivi de près par son assistant. Alex se retourna pour sourire à l'accusé sur le banc, mais Danny Cartwright se faisait déjà escorter vers une des cellules du sous-sol. Alex ne put s'empêcher de se demander par quelle porte son client sortirait quand il quitterait le bâtiment demain. Mais il n'avait aucune idée de ce qui avait fait partir Pearson si vite de la salle d'audience.

13

Le clerc de maître Pearson appela celui du juge Sackville à neuf heures une le lendemain matin. Le clerc du juge Sackville annonça qu'il transmettrait la requête de maître Pearson et le recontacterait aussitôt après. Quelques minutes plus tard, le clerc du juge Sackville rappela le clerc de maître Pearson pour l'informer que le juge acceptait de recevoir maître Pearson dans son cabinet à 9 h 30. Il ajouta que, étant donné les circonstances, maître Redmayne devait également être présent.

— Il sera mon prochain coup de fil, Bill, déclara le clerc de maître Pearson avant de raccrocher.

Le clerc de maître Pearson appela ensuite celui de maître Redmayne et demanda si maître Redmayne serait libre à 9 h 30 pour voir le juge dans son

cabinet afin de discuter d'une affaire de la plus extrême urgence.

— À quel sujet, Jim ? demanda le clerc de maître Redmayne.

— Aucune idée, Ted. Pearson ne se confie jamais à moi.

Le clerc de maître Redmayne l'appela sur son portable et le joignit juste avant qu'il ne disparaisse sous terre dans le métro à Pimlico.

— Pearson a-t-il dit pourquoi il voulait un rendez-vous avec le juge ? demanda Alex.

— Il ne le dit jamais, maître, répondit Ted.

*

Alex frappa doucement à la porte avant d'entrer dans le cabinet du juge Sackville. Il trouva Pearson en train de paresser dans un fauteuil, parlant de ses roses avec le juge. Le juge Sackville n'aurait jamais envisagé d'aborder le sujet qui les amenait ici tant que les deux avocats n'étaient pas présents.

— Bonjour Alex, dit le juge en lui faisant signe de s'asseoir dans un vieux fauteuil de cuir à côté de Pearson.

— Bonjour, Monsieur le juge, répondit Alex.

— Comme nous sommes censés être en séance dans moins de trente minutes, reprit le juge, peut-être Arnold, pourriez-vous nous mettre au courant de la raison pour laquelle vous avez sollicité cette réunion ?

— Certainement, Monsieur le juge, dit Pearson. À la demande de la Couronne, j'ai assisté à une réunion hier soir. (Alex retint son souffle.) Après une très longue discussion avec mes supérieurs, je peux vous annoncer qu'ils ont l'intention d'envisager un changement de défense dans cette affaire.

Alex tâcha de ne trahir aucune réaction bien qu'il eût envie de sauter en l'air, mais c'était le cabinet du juge, pas les terrasses d'Upton Park.

— Qu'ont-ils en tête ? demanda le juge.

— Ils pensaient que si Cartwright pouvait plaider coupable d'assassinat...

— Comment d'après vous votre client pourrait réagir à une telle proposition ? demanda le juge.

— Je n'en ai aucune idée, avoua Alex. C'est un homme intelligent, mais têtu comme une mule. Il s'en tient rigoureusement à la même histoire depuis six mois et n'a pas une seule fois cessé de clamer son innocence.

— En dépit de cela, seriez-vous d'avis de lui conseiller d'accepter la proposition de la Couronne ? demanda Pearson.

Alex resta silencieux un long moment avant de dire :

— Oui, mais comment la Couronne suggère-t-elle que j'embellisse les choses ?

Pearson se rembrunit en entendant l'expression qu'avait choisie Redmayne.

— Si votre client devait avouer que Wilson et lui sont bien allés dans la ruelle dans le but de régler leurs différends...

— Un couteau s'est retrouvé planté par hasard dans la poitrine de Wilson ? demanda le juge en tâchant de ne pas avoir l'air trop ironique.

— Légitime défense, circonstances atténuantes – je laisserai Redmayne donner les précisions – ce n'est pas à moi de le faire.

Le juge opina.

— Je vais demander à mon clerc d'informer le jury et les gens du Palais que je n'ai pas l'intention de siéger avant – il jeta un œil à sa montre – onze heures. Alex, cela vous laissera-t-il le temps d'instruire votre client puis de revenir dans mon cabinet avec sa décision ?

— Oui. Je suis sûr que cela sera suffisant, répondit Alex.

— Si cet homme est coupable, dit Pearson, vous serez de retour dans deux minutes.

14

Alex Redmayne quitta le cabinet du juge. Tout en se frayant lentement un chemin jusqu'à l'autre bout du bâtiment, il tâchait de rassembler ses idées. En quelque deux cents pas, il avait troqué la sérénité paisible du cabinet du juge contre les cellules froides et lugubres qu'occupaient les prévenus.

Il s'arrêta devant la lourde porte noire qui barrait l'accès aux cellules. Il frappa deux fois avant qu'un policier silencieux ne vienne lui ouvrir et l'accompagne en bas d'une volée de marches de pierre étroites. Ce couloir jaune était connu sous le nom de « route de briques jaunes » par les récidivistes, en référence au film le Magicien d'Oz. Quand ils parvinrent devant la cellule numéro 17, Alex se sentait prêt, bien qu'il n'eût toujours aucune idée de la réaction qu'aurait Danny face à une telle proposition. Le gardien sélectionna une clé sur un gros anneau et déverrouilla la porte de la cellule.

— Souhaitez-vous la présence d'un gardien pendant votre entrevue ? demanda-t-il poliment.

— Ce ne sera pas nécessaire, répondit Alex.

Le surveillant ouvrit la porte en acier de cinq centimètres d'épaisseur.

— Désirez-vous que la porte reste ouverte ou fermée, Monsieur ?

— Fermée, répondit Alex en pénétrant dans une minuscule cellule dotée de deux chaises en plastique et d'une petite table en Formica blanc en plein milieu de la pièce. Les murs étaient couverts de graffitis.

Danny se leva quand Alex pénétra dans la pièce.

— Bonjour maître Redmayne, dit-il.

— Bonjour Danny, répondit-il en prenant la chaise en face de lui.

Il savait que ce n'était pas la peine de demander une fois de plus à son client de l'appeler par son prénom. Alex ouvrit un dossier qui contenait une seule feuille.

— J'ai une bonne nouvelle, annonça-t-il. Ou du moins, j'espère que vous trouverez que c'est une bonne nouvelle. (Danny ne trahit aucune émotion. Il

parlait rarement, à moins d'avoir quelque chose à dire.) Si vous vous sentiez en mesure de changer votre défense et de plaider coupable d'assassinat, poursuivait Alex, je pense que le juge ne vous condamnera qu'à cinq ans, et comme vous avez déjà fait six mois, avec une bonne conduite, vous pourrez être sorti dans deux, trois ans.

Danny regarda Alex droit dans les yeux et lança :

— Dis-lui d'aller se faire foutre.

Alex fut presque aussi choqué par le langage employé par Danny que par la rapidité de sa décision. Il n'avait jamais entendu son client jurer. Pas une seule fois en six mois.

— Mais Danny, veuillez réfléchir un peu plus sérieusement à cette offre, l'implora Alex. Si le jury vous déclare coupable du meurtre, vous pourriez vous retrouver avec une condamnation à perpétuité, dont vingt ans incompressibles, voire plus. Cela signifierait que vous ne seriez pas libéré avant d'avoir près de cinquante ans. Mais si vous acceptez leur proposition, vous pourriez commencer votre vie avec Beth dans deux ans.

— Quel genre de vie ? demanda Danny d'un ton froid. Une vie où tout le monde croit que j'ai assassiné mon meilleur copain et que je m'en suis tiré comme ça ? Non, maître Redmayne, je n'ai pas tué Bernie et s'il me faut vingt ans pour le prouver...

— Mais Danny, pourquoi risquer de subir les lubies d'un jury alors que vous pourriez si aisément accepter ce compromis ?

— Je ne sais pas ce que signifie le mot lubies, maître Redmayne, mais je sais que je suis innocent et une fois que le jury sera au courant de cette proposition...

— Il ne sera jamais au courant, Danny. Si vous refusez l'offre, on ne leur dira pas pourquoi les débats ont été suspendus ce matin, et le juge n'y fera aucune référence dans son résumé. Le procès continuera comme si rien ne s'était passé.

— Amen, dit Danny avec un rire amer.

— Peut-être aimeriez-vous un peu plus de temps pour y réfléchir, reprit Alex, qui refusait d'abandonner. Vous pourriez parler à Beth. Ou à vos parents. Je suis sûr que je pourrai pousser le juge à ralentir les choses jusqu'à demain matin, ce qui vous donnerait au moins le temps de reconsidérer votre position.

— Z'avez pensé à ce que vous me demandez de faire ? fit Danny.

— Je ne suis pas sûr de comprendre.

— Si j'avoue que j'ai commis un meurtre, cela signifie que tout ce que Beth a dit pendant qu'elle était à la barre était un mensonge. Elle n'a pas menti, M. Redmayne. Elle a dit au jury exactement c'qui s'est passé ce soir-là.

— Danny, vous pourriez passer les vingt prochaines années à regretter cette décision.

— Je pourrai passer les vingt prochaines années à vivre avec un mensonge, et s'il me faut tout ce temps pour prouver que je suis innocent,

alors ça vaut mieux, plutôt que tout le monde croie que j'ai tué mon meilleur copain.

— Mais le monde oubliera rapidement.

— Pas moi, dit Danny, ni mes potes de l'East End.

Alex aurait bien voulu faire une dernière tentative, mais il savait que cela ne servirait à rien. Danny était bien trop fier. Il se leva avec lassitude.

— Je vous ferai connaître leur décision, dit-il avant de taper du poing contre la porte de la cellule.

Une clé tourna dans le verrou et quelques minutes plus tard la lourde porte en fer s'ouvrit.

— Maître Redmayne, dit tranquillement Danny avant qu'Alex ne quitte la cellule. (Alex se tourna vers son client.) Vous êtes une perle, et je suis fier que ce soit vous qui me représentiez, et pas ce maître Pearson.

La porte fut fermée d'un coup.

15

« Ne t'implique jamais émotionnellement dans une affaire » l'avait souvent averti son père. Bien qu'Alex n'eût pas dormi la nuit précédente, il était resté captivé par chaque mot prononcé par le juge dans son résumé de quatre heures.

Le résumé du juge Sackville fut magistral. Il commença par récapituler les points de droit qui s'appliquaient à l'affaire. Il entreprit ensuite d'aider le jury à passer les témoignages en revue, point par point, tâchant de rendre l'affaire cohérente, logique et facile à suivre. Il n'exagéra pas une seule fois, ne montra pas le moindre parti pris, présenta seulement des vues sensées aux sept hommes et aux cinq femmes.

Il suggéra qu'ils prennent au sérieux le témoignage des trois hommes qui avaient affirmé sans équivoque que M. Craig était seulement sorti du bar pour se rendre dans la ruelle et uniquement après avoir entendu un cri de femme. Craig avait témoigné sous serment qu'il avait vu l'accusé poignarder plusieurs fois Wilson, et était ensuite immédiatement retourné au bar pour appeler la police.

Mlle Wilson, quant à elle, a livré une autre version, prétendant que c'était M. Craig qui avait poussé ses camarades à se battre et que c'était lui qui avait dû poignarder M. Wilson. Toutefois, elle n'avait pas assisté au meurtre, mais avait affirmé que c'était son frère qui lui avait raconté ce qui s'était passé avant de mourir. S'ils acceptaient cette version des faits, dit le juge, ils pouvaient autant se demander pourquoi M. Craig a appelé la police et, surtout, quand l'inspecteur Fuller l'a interrogé dans le bar quelque vingt minutes plus tard, pourquoi il n'y avait aucune trace de sang sur les vêtements qu'il portait.

Alex jura entre ses dents.

— Mesdames et Messieurs les jurés, poursuivit le juge Sackville, il n'y a

rien dans le passé de Mlle Wilson qui indique qu'elle n'est pas une citoyenne honnête. Toutefois, vous pourriez penser que son témoignage est quelque peu influencé par son dévouement et sa loyauté de toujours envers M. Cartwright qu'elle a l'intention d'épouser s'il est reconnu non coupable. Mais cela ne doit pas influencer sur votre décision. Vous devez mettre de côté toute sympathie naturelle que vous pourriez éprouver à l'égard de Mlle Wilson et pour le fait qu'elle soit enceinte. Votre responsabilité est de mettre en balance les témoignages dans cette affaire et d'ignorer toute question hors de propos.

Le juge poursuivit en insistant sur le fait que Cartwright n'avait aucun casier judiciaire, et que ces onze dernières années il avait été employé par la même société. Il prévint le jury de ne pas trop tenir compte du fait que Cartwright n'avait pas témoigné. C'était sa prérogative, expliqua-t-il, bien que le jury puisse ne pas comprendre sa décision, s'il n'avait rien à cacher.

Le juge termina son résumé des débats en conseillant aux jurés de prendre leur temps. Après tout, insista-t-il, l'avenir d'un homme était en jeu. Toutefois, ils ne devraient pas oublier qu'un autre homme avait perdu la vie et si Danny Cartwright n'avait pas tué Bernie Wilson, ils pouvaient très bien demander : qui avait donc pu commettre ce crime ?

À deux heures vingt, le jury sortit de la salle d'audience en file indienne pour commencer ses délibérations. Pendant les deux heures qui suivirent, Alex tâcha de ne pas s'en vouloir pour ne pas avoir fait témoigner Danny à la barre. Mais peu à peu, le doute s'insinua. Pearson avait-il vraiment d'autres éléments qui les auraient tous les deux pris au dépourvu, comme son père le lui avait suggéré ? Danny aurait-il pu convaincre le jury qu'il n'avait pas assassiné son meilleur copain ? Questions inutiles qu'Alex continua néanmoins à tourner et retourner dans sa tête en attendant le retour du jury.

Ce fut peu après cinq heures que les sept hommes et cinq femmes revinrent dans la salle d'audience et prirent place sur le banc des jurés. Alex ne put déchiffrer la moindre expression sur leur visage. Le juge Sackville les regarda et demanda :

— Mesdames et Messieurs les jurés, êtes-vous parvenus à un verdict ?

Le jury avait choisi comme président l'homme qui n'avait cessé de prendre des notes. Il se leva de sa nouvelle place au bout du premier rang.

— Non, Monsieur le juge, répondit-il en lisant un document préparé à l'avance. Nous étudions encore les témoignages et aurons besoin de davantage de temps avant de pouvoir prendre une décision.

Le juge opina et les remercia de leur diligence.

— Je vais devoir vous renvoyer chez vous à présent pour que vous puissiez vous reposer avant de reprendre vos délibérations demain matin. Mais n'oubliez pas, ajouta-t-il, qu'une fois que vous aurez quitté cette salle d'audience, vous ne devrez discuter de cette affaire avec personne, y compris votre famille.

Alex rentra chez lui dans son petit appartement de Pimlico où il passa une deuxième nuit blanche.

Alex était de retour au tribunal et assis à sa place à dix heures moins cinq le lendemain matin. Pearson le salua d'un sourire chaleureux. Ce vieux bonhomme lui avait-il pardonné son guet-apens ou était-il simplement confiant du résultat ? En attendant le retour du jury, les deux hommes discutèrent de roses, de cricket et même du candidat le plus apte à devenir maire de Londres, mais ils ne firent pas une seule fois allusion aux débats qui avaient occupé chaque minute de leur temps ces deux dernières semaines.

Les minutes devinrent des heures. Comme à treize heures le jury ne semblait pas devoir revenir, le juge libéra tout le monde pour une pause déjeuner d'une heure. Tandis que Pearson s'en allait au Bar Mess au dernier étage, Alex passa l'heure de pause à faire les cent pas dans le couloir devant la salle d'audience numéro quatre. Il fallait rarement moins de quatre heures à des jurés pour qu'ils rendent leur verdict dans un procès pour meurtre. C'est ce que son père lui avait dit au téléphone ce matin. Généralement les jurés craignaient que l'on puisse penser qu'ils ne prenaient pas leurs responsabilités.

À seize heures et huit minutes, les jurés regagnèrent leur place en file indienne et cette fois, Alex constata que leur expression, d'impassible, était devenue perplexe. Le juge Sackville n'eut d'autre choix que de les renvoyer chez eux pour le deuxième soir de suite.

*

Le lendemain matin, Alex n'arpentait les couloirs de marbre que depuis un peu plus d'une heure quand un huissier sortit de la salle d'audience et cria : « Le jury retourne dans la salle d'audience numéro quatre. »

Une fois de plus, le président lut un document préparé à l'avance.

— Monsieur le juge, commença-t-il, sans quitter des yeux la feuille qu'il tenait, la main tremblant légèrement, en dépit de nombreuses heures de délibération, nous sommes incapables de prendre une décision à l'unanimité et souhaiterions vous demander conseil quant à la façon de procéder.

— Je comprends votre problème, répondit le juge, mais je dois vous conseiller d'essayer encore une fois de prendre une décision à l'unanimité. Je ne suis pas disposé à demander une révision de procès et obliger la cour à recommencer toute cette procédure une deuxième fois.

Alex pencha la tête. Il aurait accepté une révision de procès. S'ils lui donnaient une deuxième chance, il ne doutait pas le moins du monde que... Sans un mot, le jury ressortit en file indienne et ne reparut pas de la matinée.

*

Alex était assis seul dans un coin du restaurant du troisième étage. Il

attendait que sa soupe refroidisse et faisait tourner sa salade dans son assiette. Quand il en eut terminé, il repartit faire ses cent pas habituels dans le couloir.

À midi et trois minutes, une annonce fut faite par haut-parleur : « Tous ceux qui sont concernés par l'affaire Cartwright, veuillez rejoindre la salle d'audience numéro quatre, le jury revient. »

Alex rejoignit un flot humain qui descendait rapidement le couloir et entra dans la salle d'audience. Une fois qu'ils furent installés, le juge entra et demanda à l'huissier de faire venir les jurés. Alex ne put s'empêcher de constater qu'un ou deux jurés avaient l'air bouleversés.

Le juge se pencha et demanda au président :

— Êtes-vous en mesure de rendre un verdict à l'unanimité ?

— Non, Monsieur le juge, répondit-il immédiatement.

— Pensez-vous que vous pourriez rendre un verdict à l'unanimité si nous vous accordions un peu plus de temps ?

— Non, Monsieur le juge.

— Cela vous aiderait-il si je devais considérer un verdict rendu à la majorité, et par cela, j'entends un verdict sur lequel au moins dix d'entre vous sont d'accord ?

— Cela pourrait résoudre le problème, monsieur le juge, répondit le président.

— Alors je vais vous demander de vous réunir de nouveau et de voir si vous pouvez finalement parvenir à un verdict.

Le juge gratifia l'huissier d'un signe de tête, qui fit ressortir les jurés de la cour.

Alex allait se lever et recommencer ses déambulations quand Pearson se pencha et dit :

— Restez assis, mon cher. J'ai le sentiment qu'ils ne vont pas tarder à revenir.

Alex s'installa sur le coin de son banc.

Exactement comme Pearson l'avait prédit, le jury reprit place quelques minutes plus tard. Alex se tourna vers Pearson, mais avant qu'il ne puisse prendre la parole, le vieil avocat de la Couronne dit :

— Ne me posez pas la question, mon cher. Je n'ai jamais été capable de décrypter les machinations d'un jury en dépit de près de trente ans passés au barreau.

Alex tremblait quand l'huissier se leva et dit :

— Président, levez-vous.

— Êtes-vous parvenus à un verdict ? demanda le juge.

— Oui, Monsieur le juge, répondit le président.

— Et à une majorité ?

— Oui, Monsieur le juge, à une majorité de dix contre deux.

Le juge fit un signe en direction de l'huissier qui inclina la tête.

— Mesdames et Messieurs les jurés, dit-il, déclarez-vous le prisonnier à la barre, Daniel Arthur Cartwright, coupable ou non coupable de meurtre ?

Le président pris quelques secondes avant de répondre au juge. Ces courts instants parurent une éternité à Alex.

— Coupable, annonça le président.

Un murmure parcourut la cour. La première réaction d'Alex fut de se retourner et de regarder Danny. Il ne trahit aucune émotion. Au-dessus de lui, dans la tribune réservée au public, on entendit des « Non ! » et des sanglots.

Une fois l'ordre rétabli dans la salle d'audience, le juge se livra à un long préambule avant de prononcer la sentence. Les seuls mots qui resteraient à jamais gravés dans la tête d'Alex étaient *vingt-deux ans*.

Son père lui avait conseillé de ne jamais laisser un verdict le toucher. Après tout, à peine un accusé sur cent était condamné à tort.

Alex était sûr et certain que Danny était de ceux-là.

1- Cour d'assises de Londres.

2- Equivalent du Ministère public.

3- Personnage des *Hauts de Hurlevent* d'Emily Brontë.

4- Bâtiments londoniens où siège une association d'étudiants en droit et d'avocats.

5- Maison assez ancienne aménagée dans une ancienne écurie.

LIVRE II

PRISON

— Content de te revoir, Cartwright !

Danny jeta un œil au gardien assis derrière le bureau à la réception, mais il ne réagit pas. L'homme contempla le procès-verbal.

— Vingt-deux ans, dit M. Jenkins avec un soupir. (Il marqua une pause.) Je sais ce que tu dois ressentir car c'est à peu près le temps que j'ai passé dans le service. (Danny avait toujours trouvé M. Jenkins vieux. « C'est à ça que je ressemblerai dans vingt-deux ans ? » se demanda-t-il.) Je suis désolé, mon gars, reprit le gardien. C'était un sentiment que Jenkins n'exprimait pas souvent.

— Merci M. Jenkins, répondit Danny d'un ton calme.

— Maintenant que tu n'es plus en détention provisoire, reprit Jenkins, tu n'as plus droit à une cellule individuelle. (Il ouvrit un dossier qu'il étudia pendant un moment. Rien n'allait vite en prison. Il passa un doigt le long d'une longue colonne de noms et s'arrêta sur une case vide.) Je vais te mettre dans le bloc trois, cellule numéro un-deux-neuf. (Il vérifia les noms des occupants actuels.) Ils devraient être d'une compagnie intéressante, ajouta-t-il sans explication avant d'adresser un signe de tête au jeune surveillant debout derrière lui.

— Grouille-toi, Cartwright et suis-moi, dit le surveillant que Danny n'avait jamais vu.

Danny le suivit le long d'un long couloir en briques peint dans une teinte mauve inédite dans un établissement pénitentiaire. Ils s'arrêtèrent devant une porte à doubles barreaux. Le gardien choisit une grosse clé sur la chaîne qui pendait à sa taille, ouvrit la première porte et fit entrer Danny. Il le rejoignit avant de refermer derrière lui, puis il déverrouilla la deuxième porte. Ils se tenaient désormais dans un couloir aux murs peints en vert, signe qu'ils avaient pénétré dans une zone de sécurité. En prison, tout est codé par des couleurs.

Le gardien accompagna Danny jusqu'à une deuxième porte à doubles barreaux. Ils répétèrent ce processus quatre fois encore avant que Danny n'arrive aux portes du bloc trois. Il n'était pas difficile de comprendre pourquoi personne n'avait jamais réussi à s'échapper de Belmarsh. La couleur des murs était passée de mauve à vert puis à bleu. Le surveillant transféra Danny à un gardien d'unité qui portait le même uniforme bleu, la même

chemise blanche, la même cravate noire et arborait un crâne rasé, cherchant par là à prouver qu'il était aussi dur que n'importe quel détenu.

— Bien, Cartwright, dit son nouveau gardien d'un ton nonchalant. Cela va être ton chez-toi pendant au moins huit ans, donc tu as intérêt à te calmer et à t'y faire. Si tu ne nous causes pas de problèmes, nous ne t'en causerons pas. Compris ?

— Compris, chef, dit Danny, employant ainsi le titre que tout taulard donne à un maton dont il ne connaît pas le nom.

Quand Danny gravit l'escalier de fer jusqu'au premier étage, il ne rencontra pas d'autre détenu. Ils étaient tous enfermés – comme ils l'étaient presque vingt-deux heures par jour. Le nouveau surveillant cocha le nom de Danny sur la feuille d'appel et gloussa quand il vit quelle cellule il s'était vu attribuer.

— M. Jenkins a visiblement le sens de l'humour, observa-t-il quand ils s'arrêtèrent devant la cellule 129.

Une nouvelle clé fut extraite d'un nouvel anneau. Une clé suffisamment grosse pour ouvrir le verrou d'une porte de cinq centimètres d'épaisseur. Danny entra, et la lourde porte se ferma d'un coup derrière lui. Il regarda d'un air suspicieux les deux taulards qui occupaient déjà la cellule.

Un homme baraqué, en surpoids, était allongé, à moitié endormi, sur un lit une place en face du mur. Il ne leva même pas les yeux sur le nouveau venu. L'autre homme était assis à une petite table et écrivait. Il reposa son stylo, se leva et tendit la main, ce qui surprit Danny.

— Nick Moncrieff, dit-il. Il avait plus l'air d'un officier que d'un détenu. Bienvenue dans ta nouvelle demeure, ajouta-t-il avec un sourire.

— Danny Cartwright, répondit-il en lui serrant la main.

Il regarda la couchette inoccupée.

— Comme tu es le dernier arrivé, tu prends la couchette du haut, expliqua Moncrieff. Tu prendras celle du bas dans deux ans. Au fait, ajouta-t-il en désignant le géant étendu sur l'autre lit, c'est Big Al. (L'autre compagnon de cellule de Danny paraissait bien plus âgé que Nick. Big Al grommela, mais ne prit pas la peine de se tourner pour voir qui venait de les rejoindre.) Big Al ne parle pas beaucoup, mais une fois que tu apprends à le connaître, il est très bien. Il m'a fallu six mois environ, mais peut-être que tu auras plus de chance.

Danny entendit la clé tourner dans la serrure, et la porte s'ouvrit de nouveau.

— Suis-moi Cartwright, dit une voix.

Danny sortit de la cellule et suivit un autre gardien qu'il n'avait jamais vu. Les autorités avaient-elles déjà décidé de le mettre dans une autre cellule ? Le maton le conduisit de nouveau vers l'escalier en fer, le long d'un autre couloir, avant de lui faire passer un nouvel ensemble de portes et de s'arrêter devant une porte qui portait l'inscription : *Réserve*. Le gardien donna un petit coup sec sur les doubles portes et un instant plus tard, quelqu'un les ouvrit de

l'intérieur.

— CK4802 Cartwright, dit le gardien en consultant son procès-verbal.

— Déshabille-toi, ordonna le gérant de la réserve. Tu ne porteras plus ces vêtements – il jeta un œil au procès-verbal – avant 2022.

Il rit de la blague qu'il devait sortir à peu près cinq fois par jour. Seule l'année changeait.

Une fois que Danny se fut déshabillé, on lui donna deux boxer-shorts (à rayures rouges et blanches), deux chemises (à rayures bleues et blanches), un jean (bleu) deux T-shirts (blancs) un pull (gris), une grosse veste (noire), deux paires de chaussettes (grises), un short (bleu gym), deux maillots de corps (blanc gym), deux draps (nylon, vert), une couverture (grise), une taie d'oreiller (verte) et un oreiller (rond, dur). Le seul élément qu'il fut autorisé à garder était ses tennis – le seul moyen pour un prisonnier de se montrer branché.

Le gérant de la réserve ramassa tous les vêtements de Danny et les jeta dans un grand sac en plastique qui portait le nom *Cartwright CK4802* sur une petite étiquette et scella le sac. Il donna ensuite à Danny un plus petit sac en plastique qui contenait une savonnette, une brosse à dents, un rasoir en plastique jetable, un gant de toilette (vert), une serviette de toilette (grise), un couteau en plastique, une fourchette en plastique et une cuillère en plastique. Il cocha plusieurs cases sur un formulaire vert avant de le faire pivoter pour que Danny puisse le lire. Il montra une ligne avec son index et donna à Danny un stylo Bic bien mâchouillé attaché au bureau par une chaîne. Danny griffonna un gribouillis illisible.

— Tu dois te présenter à la réserve tous les jeudis après-midi, entre trois et cinq, dit le gérant, où on te donnera de nouveaux vêtements. Au moindre dégât, tu verras la somme correspondante déduite de ton salaire hebdomadaire. Et c'est moi qui déciderai de cette somme, ajouta-t-il avant de claquer la porte.

Danny ramassa les deux sacs et suivit le gardien dans le couloir qui menait à sa cellule. Il fut enfermé quelques instants plus tard, sans qu'un seul mot n'ait été échangé entre eux. Big Al ne semblait pas avoir bougé en son absence et Nick était toujours assis à la minuscule table, en train d'écrire.

Danny grimpa sur la couchette du haut et s'allongea sur le matelas plein de bosses. Quand il était en détention provisoire ces six derniers mois, il avait eu le droit de porter ses propres vêtements, de traîner au rez-de-chaussée et de discuter avec ses camarades détenus, de regarder la télévision, de jouer au tennis de table et même d'acheter un Coca et un sandwich au distributeur – mais maintenant c'était terminé. Maintenant, il était condamné à perpète, et pour la première fois, il découvrait ce que cela signifiait réellement de perdre sa liberté.

Il décida de faire son lit. Il prit son temps. Il commençait à découvrir combien d'heures comptait chaque jour et combien de secondes comptait chaque minute et ce que cela signifie lorsqu'on est enfermé dans une cellule

de trois mètres et demi sur deux mètres et demi, avec deux étrangers (dont un énorme) pour partager l'espace.

Une fois qu'il eut fait son lit, Danny grimpa à nouveau dessus, s'installa aussi confortablement que possible. L'un des rares avantages à dormir sur la couchette du haut, c'est que la tête se trouve en face de la minuscule fenêtre à barreaux : la seule et unique preuve qu'il existe un monde à l'extérieur. Danny regarda à travers les barreaux les trois autres blocs, la cour de la prison et les hauts murs plantés de barbelés acérés qui s'étiraient à perte de vue. Danny regarda fixement le plafond. Il pensa à Beth. Il n'avait même pas eu le droit de lui dire au revoir.

La semaine prochaine, et les mille semaines suivantes, il serait enfermé dans ce bouge. Sa seule chance de s'échapper était de faire appel. Maître Redmayne l'avait averti que rien ne se produirait avant un an au moins. Les tribunaux étaient surchargés et plus la condamnation était lourde, plus le temps d'examen de l'appel était long. Mais une année devait largement suffire à maître Redmayne pour réunir toutes les preuves dont il avait besoin pour prouver l'innocence de Danny. C'est du moins ce que ce dernier espérait.

*

Peu après que le juge Sackville eut prononcé le verdict, Alex Redmayne quitta la salle d'audience et descendit un couloir moqueté dont les murs étaient recouverts de photos d'anciens juges. Il frappa à la porte d'un bureau de juge, entra, s'écroula sur un fauteuil et annonça simplement à son père :

— Coupable.

Le juge Redmayne se dirigea vers son bar.

— Autant t'y habituer, dit-il en débouchant la bouteille qu'il avait choisie ce matin, parce que je peux te dire que depuis l'abolition de la peine de mort, beaucoup plus de prisonniers accusés de meurtre ont été inculpés, et presque sans exception, le jury avait raison. (Il remplit deux verres de vin et en tendit un à son fils.) Continueras-tu à représenter Cartwright quand son affaire passera en appel ? demanda-t-il avant d'avaler une gorgée de vin.

— Oui, bien sûr que oui, répondit Alex, surpris par la question de son père.

Le vieil homme se rembrunit.

— Alors je ne peux que te souhaiter bonne chance, parce que si Cartwright ne l'a pas fait, alors qui l'a fait ?

— Spencer Craig, affirma Alex sans hésitation.

18

À cinq heures, la lourde porte en fer fut rouverte, accompagnée d'une vocifération rauque : « ASSOCIATION ». L'homme qui avait poussé ce cri ne pouvait être qu'un ancien sergent-major des régiments de la garde royale.

Pendant les quarante-cinq minutes suivantes, tous les prisonniers furent libérés de leur cellule. On leur donnait deux choix pour passer le temps : ils pouvaient, comme le faisait toujours Big Al, descendre dans la zone spacieuse du rez-de-chaussée. Là, il s'affalait devant la télévision dans un gros fauteuil de cuir qu'aucun autre détenu n'aurait pensé à occuper, tandis que d'autres jouaient aux dominos, pariant leurs cigarettes. Si, en revanche, l'on acceptait l'idée de braver les éléments, on pouvait se hasarder dans la cour de la prison.

Danny fut consciencieusement fouillé avant de sortir dans la cour. Belmarsh, comme toutes les prisons, regorgeait de drogues et de dealers, qui effectuaient leur trafic à la hâte pendant le seul moment de la journée où les prisonniers des quatre blocs étaient en contact les uns avec les autres. Le système de paiement était simple et accepté par tous les drogués. Si l'on voulait une dose – hash, cocaïne, crack ou héroïne – on faisait connaître ses besoins au dealer du bloc avec le nom de la personne à l'extérieur qui réglerait – une fois que l'argent avait changé de main, la marchandise apparaissait un jour ou deux plus tard. Avec la centaine de prisonniers en détention provisoire qui entraient et sortaient de la prison pour passer au tribunal chaque matin, les opportunités pour faire entrer la came ne manquaient pas. Certains étaient pris en flagrant délit, ce qui avait pour résultat immédiat un allongement de leur peine, mais les récompenses financières étaient si importantes qu'il y avait toujours suffisamment d'imbéciles pour estimer que le risque méritait d'être pris.

Danny ne s'était jamais intéressé à la drogue – il ne fumait même pas. Son entraîneur de boxe l'avait prévenu qu'on ne le laisserait plus jamais monter sur le ring si jamais on le surprenait en train de se droguer.

Il se mit à faire le tour de la cour, une parcelle de gazon qui devait faire la taille d'un terrain de football. Il marchait vite, car il savait que c'était sa seule chance de faire un peu d'exercice, si l'on excluait la visite bihebdomadaire dans un gymnase bondé. Il jeta un coup d'œil au mur de neuf mètres de haut qui clôturait la cour. Bien qu'il fût hérissé de fil de fer barbelé, cela ne l'empêcha pas de songer à s'échapper. Sinon comment pourrait-il se venger des quatre salauds qui lui avaient volé sa liberté ?

Il croisa plusieurs autres prisonniers qui marchaient à un rythme plus tranquille. Personne ne le dépassa. Il remarqua une silhouette solitaire devant lui qui gardait à peu près la même vitesse. Il lui fallut un moment avant de réaliser qu'il s'agissait de Nick Moncrieff, son nouveau compagnon de cellule, qui était à l'évidence en aussi bonne santé que lui. Qu'est-ce qu'un homme comme lui avait pu faire pour se retrouver derrière les barreaux ? se demanda Danny. Il se rappela la vieille règle de prison selon laquelle on ne demandait jamais à un autre taulard pourquoi il était là : il fallait toujours attendre qu'il donne l'information de lui-même.

Danny jeta un coup d'œil à sa droite et avisa un petit groupe de prisonniers noirs allongés, torse nu, sur le gazon, en train de prendre le soleil, comme s'ils étaient en voyage organisé en Espagne. Beth et lui avaient passé

quinze jours l'été dernier à Weston-super-Mare où ils avaient fait l'amour pour la première fois. Bernie était parti avec eux, et tous les soirs, il sortait avec une fille différente, qui se volatilisait aux premières lueurs du jour. Danny n'avait pas regardé d'autre femme depuis le jour où il avait posé les yeux sur Beth au garage.

Quand Beth lui avait annoncé qu'elle était enceinte, Danny avait été surpris et enchanté. Il avait même pensé à se rendre aussitôt au bureau d'état civil le plus proche pour prendre un certificat de publication des bans. Mais il savait que Beth ne voudrait pas en entendre parler et sa mère non plus. Après tout, ils étaient tous les deux catholiques romains et, de ce fait, ils devaient se marier à St. Mary's, comme leurs parents l'avaient fait. Le père Michael n'en attendait pas moins.

Pour la première fois, Danny se demanda s'il devait proposer à Beth de rompre les fiançailles. Après tout, on ne pouvait pas demander à une fille d'attendre vingt-deux ans. Il décida de ne pas répondre à cette question tant que son affaire ne serait pas jugée en appel.

*

Beth n'avait pas cessé de pleurer depuis que le président avait rendu le verdict du jury. Ils ne l'avaient même pas laissé embrasser Danny pour lui dire au revoir. Sa mère tâcha de la réconforter pendant le trajet de retour chez elles, mais son père ne dit rien.

— Ce cauchemar sera enfin terminé une fois que l'affaire passera en appel, dit sa mère. Mais elle n'avait pas l'air très convaincue.

— Ne compte pas dessus, répondit M. Wilson en tournant sur Bacon Road.

*

Une sirène annonça que les quarante-cinq minutes réservées à l'Association étaient écoulées. Les prisonniers furent rapidement ramenés en troupeau dans leur cellule, bloc par bloc.

Big Al dormait déjà paisiblement sur sa couchette quand Danny entra dans la cellule. Nick le suivit un instant plus tard. La porte claqua derrière lui. Il allait se remettre à écrire quand Danny lui demanda :

— Qu'est-ce que t'écris ?

— Je tiens un journal, répondit Nick, sur tout ce qui se passe ici.

— Pourquoi veux-tu garder des souvenirs de ce trou à rats ?

— Ça fait passer le temps. Et comme je veux être enseignant quand je serai libéré, c'est important de garder mon esprit alerte.

— On va te laisser enseigner après avoir fait de la taule ici ? demanda Danny.

— Tu as dû lire des articles sur la pénurie d'enseignants ? répondit Nick,

tout sourire.

— Je ne lis pas beaucoup, admit Danny.

— C'est peut-être l'occasion de commencer, répondit Nick en posant son stylo.

— Vois pas l'intérêt, surtout si je dois rester enfermé ici pour les vingt-deux prochaines années.

— Tu pourrais lire les lettres de ton avocat, ce qui te permettrait de mieux préparer ta défense quand l'affaire passera en appel.

— Vous allez pas arrêter de parler ? fit Big Al avec un accent de Glasgow¹ si prononcé que Danny eut bien du mal à comprendre ce qu'il disait.

— Pas grand-chose d'autre à faire, rétorqua Nick en riant.

Big Al s'assit et sortit une blague à tabac d'une poche de son jean.

— Alors pourquoi es-tu là, Cartwright ? demanda-t-il, brisant l'une des règles d'or de la prison.

— Meurtre, répondit Danny. Mais j'ai été victime d'un coup monté.

— Ouais, c'est ce qu'ils disent tous.

Big Al sortit du papier à cigarettes de son autre poche, et disposa un peu de tabac dessus.

— Peut-être, dit Danny, mais je ne l'ai quand même pas fait. (Il ne remarqua pas que Nick écrivait tout ce qu'il disait.) Et toi ? demanda-t-il.

— Moi, j'suis un putain de braqueur de banque, expliqua Big Al en léchant le bord du papier. Parfois je réussis mon coup et je deviens riche et parfois je me fais choper. Cette fois ce putain de juge m'a collé au trou pour quatorze ans.

— Et depuis combien de temps tu es ici à Belmarsh ? demanda Danny.

— Deux ans. Ils m'ont transféré dans une prison ouverte pendant un moment, mais j'ai essayé de m'évader. Du coup ils ne reprendront pas ce risque. T'as pas du feu ?

— Je ne fume pas, répondit Danny.

— Et moi non plus, comme tu le sais déjà, fit Nick en continuant à écrire son journal.

— Quelle paire d'andouilles ! observa Big Al. Maintenant je pourrai plus fumer jusqu'à après le thé.

— Donc tu ne sortiras jamais de Belmarsh ? dit Danny, incrédule.

— Pas avant ma date de libération, répondit Big Al. Une fois que tu as essayé de t'enfuir d'une catégorie D, ils te renvoient dans une taule de haute sécurité. Peux pas dire que j'en veuille à ces connards. S'ils me transféraient, je le referais de toute façon. (Il mit la cigarette dans sa bouche.) Mais j'ai plus que trois ans à tirer, ajouta-t-il en se rallongeant et en se tournant face au mur.

— Et toi ? demanda Danny à Nick. Combien de temps te reste-t-il ?

— Deux ans, quatre mois, et onze jours. Et toi ?

— Vingt-deux ans. Sauf si je gagne mon appel.

— Personne ne gagne son appel, déclara Big Al. Une fois qu'y t'ont eu,

y vont pas te laisser sortir, donc autant t'y habituer. (Il ôta sa cigarette de ses lèvres avant d'ajouter :) Ou te flinguer.

*

Beth était, elle aussi étendue sur son lit à contempler le plafond. Elle attendrait Danny le temps qu'il faudrait. Elle était encore convaincue qu'il gagnerait en appel et que son père admettrait enfin qu'ils disaient la vérité.

Maître Redmayne l'avait assurée qu'il continuerait à représenter Danny en appel, et qu'elle n'avait pas à s'inquiéter de ce que ça coûterait. Danny avait raison : maître Redmayne était une vraie perle. Beth avait déjà dépensé toutes ses économies et renoncé à ses vacances annuelles pour pouvoir assister tous les jours au procès. À quoi bon partir en vacances si elle ne pouvait pas les prendre avec Danny ? Son patron avait été extrêmement compréhensif et lui avait dit de ne pas revenir tant que le procès ne serait pas terminé. Si Danny était déclaré non coupable, M. Thomas lui avait dit qu'elle pourrait prendre une autre quinzaine de jours pour la lune de miel.

Mais Beth serait de retour à son bureau lundi matin, et la lune de miel devrait être retardée d'un an au moins. Bien qu'elle eût dépensé toutes ses économies dans la défense de Danny, elle avait l'intention de lui envoyer du liquide chaque semaine, car son salaire en prison ne s'élèverait qu'à douze livres par semaine.

— Veux-tu une tasse de thé, ma belle ? cria sa mère depuis la cuisine.

*

— Thé ! brailla une voix alors que la porte était déverrouillée pour la deuxième fois de la journée. Danny ramassa son assiette et sa tasse en plastique et suivit un flot de prisonniers qui rejoignaient la queue pour les plats chauds.

Un gardien, au début de la file d'attente, ne laissait passer que six prisonniers à la fois.

— Il y a plus de bagarres qui éclatent à propos de la nourriture que n'importe quoi, expliqua Nick pendant qu'ils patientaient.

— Plus que dans le gymnase, ajouta Big Al.

Enfin on demanda à Nick et Danny de rejoindre quatre autres détenus devant la plaque chauffante. Derrière le comptoir se trouvaient cinq prisonniers en salopette et casquette blanche, portant des gants fins en latex.

— Quel choix avons-nous ce soir ? demanda Nick en tendant son assiette.

— Saucisses haricots, rosbif haricots ou beignets de mortadelle haricots. Fais ton choix, chef, dit l'un des détenus qui servaient derrière le comptoir.

— Je vais prendre des beignets de mortadelle sans haricots, merci, dit Nick.

— Je vais prendre la même chose, mais avec des haricots, dit Danny.

— Et qui es-tu ? demanda le serveur. Son putain de frère ?

Danny et Nick éclatèrent de rire. Mais, effectivement, ils faisaient la même taille, avaient approximativement le même âge et se ressemblaient pas mal, sans doute à cause de l'uniforme. Pourtant ils ne s'en étaient pas aperçus jusqu'à présent. Nick était toujours bien rasé, bien coiffé alors que Danny ne se rasait qu'une fois par semaine et ses cheveux, selon les termes de Big Al, « ressemblaient à un balai à chiottes. »

— Comment peut-on décrocher un job en cuisine ? demanda Danny alors qu'ils remontaient doucement l'escalier en colimaçon jusqu'au premier étage.

Danny découvrit rapidement que dès que l'on était hors de sa cellule, on marchait lentement.

— Tu dois être classé.

— Et comment se fait-on classer ?

— Assure-toi qu'on ne fasse jamais de rapport sur toi.

— Comment y arrive-t-on ?

— N'insulte jamais les gardiens, arrive toujours à l'heure au boulot, et ne sois jamais mêlé à une bagarre. Si tu y arrives, dans un an environ tu seras classé. Mais pour autant, tu n'auras pas de job en cuisine.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a mille autres putains de taulards dans cette prison, dit Big Al, et neuf cents d'entre eux veulent bosser en cuisine. Tu es en dehors de ta cellule la majeure partie de la journée et tu as le meilleur choix de bouffe. Alors laisse tomber, petit.

Dans la cellule, Danny mangea en silence et se dit qu'il devrait se faire classer le plus rapidement possible. Dès que Big Al eut enfourné son dernier morceau de saucisse, il se leva, traversa la cellule, baissa son jean et s'assit sur les toilettes. Danny cessa de manger et Nick détourna les yeux jusqu'à ce que Big Al ait tiré la chasse d'eau. Puis Big Al se leva, remonta la fermeture de son jean, s'affala lourdement au bout de sa couchette et alluma une cigarette.

Danny consulta sa montre : six heures moins dix. D'habitude, il se rendait chez Beth vers six heures. Il contempla les restes dans son assiette. La mère de Beth préparait la meilleure saucisse-purée de Bow.

— Quels autres jobs y a-t-il ici ? demanda Danny.

— Vous parlez encore ? fit Big Al.

Nick rit de nouveau et Big Al expira profondément, remplissant la petite cellule de fumée.

— Tu pourrais trouver un boulot dans les réserves, expliqua Nick, ou devenir agent de service d'une unité, ou jardinier, mais la plupart du temps, tu te retrouves à la chaîne de forçats.

— La chaîne de forçats ? Qu'est-ce que c'est ?

— Tu le découvriras bien assez tôt, répondit Nick.

— Et le gymnase ? s'enquit Danny.
— Tu dois être classé pour ça, répondit Big Al en avalant la fumée.
— Alors quel job tu as décroché ? demanda Danny.
— Tu poses trop de questions, répondit Big Al.
— Big Al est le garçon de salle de l'hôpital, expliqua Nick.
— Ça m'a l'air plutôt pépère ! observa Danny.
— Je dois faire briller les sols, vider les poubelles, préparer le tableau de service du matin et préparer le thé pour tous les matons qui rendent visite à la surveillante générale. Je n'arrête pas de bouger, fit Big Al. Je suis classé, non ?

— Job très responsable, dit Nick, tout sourire. Tu dois avoir un casier nickel côté drogues, et Big Al désapprouve les drogués.

— Trop vrai, bordel, que je les aime pas ! lança Big Al. Et je cognerai quiconque essayera de piquer des médicaments à l'hôpital.

— Y a-t-il d'autres jobs qui valent le coup ? demanda Danny, désespéré.

— L'enseignement, dit Nick. Si tu décidais de me rejoindre, tu pourrais améliorer ta lecture et ton écriture. Et en même temps, tu es payé pour ça.

— Exact, mais juste huit livres par semaine, fit Big Al, ajoutant son grain de sel. Tu en touches douze pour n'importe quel autre job. Il n'y en a pas beaucoup ici comme le chef qui peuvent se permettre de cracher sur quatre livres supplémentaires par semaine.

Danny posa sa tête sur l'oreiller dur comme la pierre et contempla la minuscule fenêtre sans rideaux. Un rap hurlait dans une cellule voisine. Danny se demanda s'il allait réussir à dormir cette nuit. La première nuit de ses vingt-deux ans de peine.

19

Une clé tourna dans la serrure et la porte s'ouvrit.

— Cartwright, tu vas à la chaîne des forçats. Présente-toi immédiatement au gardien de permanence.

— Mais... commença Danny.

— Pas la peine de discuter, dit Nick quand le gardien disparut. Reste avec moi et je te montrerai la marche à suivre.

Nick et Danny rejoignirent le flot des prisonniers silencieux. Tous se dirigeaient dans la même direction. Quand ils parvinrent au bout du couloir, Nick dit :

— C'est là que tu te présentes tous les matins à huit heures et que tu t'inscris pour le boulot en question.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Danny en contemplant une immense alcôve hexagonale en verre qui dominait le secteur.

— C'est la bulle, répondit Nick. Les matons peuvent toujours nous avoir à l'œil, mais nous ne pouvons pas les voir.

— Il y a des matons là-dedans ? s'étonna Danny.

— Bien sûr. Quarante environ, d'après ce que je sais. Ils voient parfaitement ce qui se passe dans les quatre blocs. Si une émeute ou des troubles éclatent, ils peuvent intervenir et régler le problème en quelques minutes.

— Jamais été mêlé à une émeute ? demanda Danny.

— Une seule fois, répondit Nick. Et ce n'était pas joli à voir. C'est là que nos chemins se séparent. Je vais en enseignement, et la chaîne de forçats, c'est dans la direction opposée. Suis le couloir vert, tu arriveras au bon endroit.

Danny acquiesça et suivit un groupe de prisonniers qui savaient clairement où ils se rendaient. Leur mine boudeuse et la vitesse à laquelle ils avançaient montraient qu'ils avaient en tête mille autres façons de passer un samedi matin.

Quand Danny parvint au bout du couloir, un gardien, l'inévitable bloc-notes en main, fit entrer tous les prisonniers dans une grande pièce rectangulaire de la taille d'un terrain de basket. Il y avait six longues tables en Formica avec une vingtaine de chaises en plastique alignées de part et d'autre. Les chaises furent rapidement occupées.

— Où dois-je m'asseoir ? demanda Danny.

— Où tu veux, répondit un gardien. Ça ne changera rien.

Danny trouva une place libre et garda le silence en observant ce qui se passait autour.

— Tu es nouveau, observa l'homme assis à sa gauche.

— Comment le sais-tu ?

— Parce que ça fait huit ans que je suis à la chaîne.

Danny regarda de plus près l'homme petit, maigre, nerveux et blanc comme un linge. Il avait des yeux bleus humides et des cheveux blonds en brosse.

— Liam, annonça-t-il.

— Danny.

— Tu es irlandais ? demanda Liam.

— Non, je suis un cockney², né à quelques mètres d'ici, mais mon grand-père était irlandais.

— Ça me va, dit Liam avec un grand sourire.

— Alors que se passe-t-il ensuite ? demanda Danny.

— Tu vois ces taulards debout au bout de chaque table ? Ce sont les fournisseurs. Ils vont déposer un seau devant nous. Tu vois ce tas de sacs en plastique à l'autre bout de la table ? Ils vont les faire passer au milieu. On mettra dans le sac ce qui se trouve dans le seau et on fera passer.

Pendant que Liam parlait, une sirène retentit. Des détenus aux brassards jaunes déposèrent des seaux en plastique marron devant chaque prisonnier. Le seau de Danny était rempli de sachets de thé. Il jeta un œil à celui de Liam, qui contenait des plaquettes de beurre. Les sachets en plastique entamèrent une lente progression le long de la table d'un prisonnier à un autre, et un

paquet de Rice Crispies, une plaquette de beurre, un sachet de thé et de toutes petites dosettes de sel, de poivre et de confiture furent déposés dans chaque sac. Une fois arrivés en bout de table, un autre prisonnier empila les sacs sur un chariot et les transporta dans une pièce adjacente.

— On les enverra dans une autre prison, expliqua Liam, et ils finiront comme petit-déjeuner d'un taulard la semaine prochaine.

Danny s'ennuya au bout de quelques minutes et aurait eu des envies de suicide d'ici la fin de la matinée si Liam ne faisait pas de commentaires interminables sur tout, depuis « comment te faire classer » à « comment te retrouver en isolement », ce qui provoquait des fous rires chez tous ceux qui l'entendaient.

— Je t'ai parlé de la fois où des matons ont trouvé une bouteille de Guiness dans ma cellule ? demanda-t-il.

— Non, répondit obligeamment Danny.

— Bien sûr, on m'a collé un rapport, mais en fin de compte ils n'ont pas pu m'accuser.

— Pourquoi ? demanda Danny, et même si tous les autres assis à la table avaient entendu cette histoire à maintes reprises, ils restaient captivés.

— J'ai raconté au dirlo qu'un maton avait introduit cette bouteille dans ma cellule parce qu'il m'avait dans le nez.

— Parce que tu es irlandais ? lança Danny.

— Non, j'ai utilisé ce baratin-là un peu trop souvent. Là, il a fallu que je trouve quelque chose de plus original.

— Comme quoi ?

— J'ai dit que le maton m'avait dans le nez parce qu'il était homo et que je lui plaisais, mais que je l'avais toujours repoussé.

— Et il était gay ? demanda Danny.

Plusieurs prisonniers éclatèrent de rire.

— Bien sûr que non, andouille ! dit Liam. Mais la dernière chose dont un dirlo a besoin, c'est d'enquêter sur les penchants sexuels de l'un de ses matons. Ça implique des montagnes de paperasserie, le maton est suspendu, mais tout en étant intégralement payé, bref, tu vois le genre.

— Alors que s'est-il passé ? demanda Danny en faisant tomber un sachet de thé dans un sac en plastique.

— Le dirlo a rendu un non-lieu et le maton en question n'a plus été vu dans mon bloc depuis.

Danny rit pour la première fois depuis son arrivée en prison.

— Ne lève pas les yeux, murmura Liam quand on déposa un nouveau seau de sachets de thé devant Danny. (Liam attendit que le prisonnier au brassard jaune ait enlevé leurs seaux vides avant d'ajouter :) Si jamais tu tombes sur ce salaud, éclipse-toi.

— Pourquoi ? s'enquit Danny qui jeta un coup d'œil pour voir. L'homme avait un visage mince, le crâne rasé et les bras recouverts de tatouages. Il quitta la pièce en portant un tas de seaux vides.

— Il s'appelle Kevin Leach. Évite-le à tout prix, répéta Liam. C'est un emmerdeur – un gros emmerdeur.

— Quel genre d'emmerdeur ? demanda Danny quand Leach fut suffisamment loin.

— Un après-midi, il est rentré du boulot en avance et il a trouvé sa femme au lit avec son meilleur pote. Après leur avoir cassé la gueule à tous les deux, il les a attachés aux montants du lit. Il a attendu qu'ils reprennent connaissance, puis il les a poignardés avec un couteau de cuisine – un coup toutes les dix minutes. Il a commencé par les chevilles, et est monté lentement le long du corps jusqu'à ce qu'il arrive au cœur. On pense qu'ils ont dû mettre six ou sept heures avant de mourir. Il a dit au juge qu'il essayait juste de faire comprendre à sa moitié combien il l'aimait. (Danny se sentit mal.) Le juge lui a donné perpète, avec la recommandation de ne jamais le libérer. Il ne verra l'extérieur que les pieds devant. (Liam marqua une pause.) J'ai honte de dire qu'il est irlandais. Donc fais attention. Ils ne peuvent pas ajouter un jour de plus à sa peine, alors il se moque bien de qui il taille en pièces.

*

Spencer Craig était un homme qui ne doutait pas de lui-même et qui ne paniquait pas sous la pression. En revanche on ne pouvait pas en dire autant de Lawrence Davenport ou de Toby Mortimer.

Craig était conscient des bruits qui circulaient dans les couloirs de l'Old Bailey sur son témoignage au procès Cartwright : ce n'étaient pour l'instant que des rumeurs, mais il ne pouvait pas se permettre qu'elles persistent.

Il était sûr que Davenport ne causerait aucun ennui tant qu'il incarnerait le docteur Beresford dans *l'Ordonnance*. Après tout, il adorait être adulé par les millions de fans qui le regardaient tous les samedis soirs à neuf heures, sans parler de son revenu qui lui assurait un mode de vie qu'aucun de ses parents, un gardien de parking et une dame chargée de faire traverser la rue aux enfants, n'avait jamais connu. L'idée que sa peine puisse n'être qu'une courte période de prison pour parjure donnait tout de même à réfléchir. En cas de pépin, Craig n'hésiterait pas à lui rappeler ce qui l'attendait lorsque ses camarades de cellule découvrirait qu'il était gay.

Toby Mortimer présentait un problème tout à fait différent. Il était accroc au point d'être capable de n'importe quoi pour s'assurer une nouvelle dose. Craig ne doutait pas que quand l'héritage de Toby finirait par se tarir, il serait le premier vers qui son pote Mousquetaire se tournerait.

Seul Gerald Payne demeurerait résolu. Il espérait d'ailleurs encore devenir député. Mais Craig ne se faisait pas d'illusion, il faudrait bien du temps avant que les Mousquetaires ne retrouvent la relation qu'ils avaient avant les trente ans de Gerald.

*

Beth attendit sur le trottoir jusqu'à ce qu'elle soit sûre qu'il n'y ait plus personne. Elle passa la rue en revue avant de se glisser dans la boutique. Elle fut surprise que la petite pièce soit si sombre et il lui fallut quelques instants avant de reconnaître la silhouette familière assise derrière la grille.

— Quelle bonne surprise ! lança M. Isaacs quand Beth s'avança jusqu'au comptoir. Que puis-je faire pour vous ?

— J'ai besoin de mettre quelque chose en gage, mais je veux être sûre que je pourrai le racheter.

— Je n'ai pas le droit de vendre quoi que ce soit avant six mois minimum, expliqua M. Isaacs, et si vous avez besoin d'un peu plus de temps, cela ne posera pas de problème.

Beth hésita un instant avant d'ôter la bague de son doigt et de la passer sous la grille.

— Vous êtes sûre ? demanda Isaacs en regardant l'alliance.

— Je n'ai pas le choix, avoua la jeune femme. L'appel de Danny approche et j'ai besoin de...

— Je pourrais toujours vous avancer...

— Non, refusa Beth. Ce ne serait pas juste.

M. Isaacs soupira. Il attrapa un monocle et examina la bague un instant avant de donner un avis.

— C'est une jolie pièce, mais combien espérez-vous emprunter en échange ?

— Cinq mille livres, répondit Beth, pleine d'espoir.

M. Isaacs continua à faire semblant d'étudier soigneusement la pierre bien qu'il l'eût vendu pour quatre mille livres de moins à Danny moins d'un an auparavant.

— Oui, dit-il, après avoir réfléchi. Cela me semble un bon prix.

Il déposa la bague sous le comptoir et sortit son carnet de chèques.

— Puis-je vous demander un service, M. Isaacs, avant que vous ne signiez le chèque ?

— Oui, bien sûr, répondit le prêteur sur gage.

— Me laisserez-vous emprunter la bague le premier dimanche de chaque mois ?

*

— Aussi dur que ça ? dit Nick.

— Pire. Sans Liam le voleur je me serais endormi et j'aurais terminé au rapport.

— Cas intéressant, ce Liam, fit Big Al en bougeant légèrement, mais sans prendre la peine de se retourner. Ils sont tous voleurs dans sa famille. Il a six frères et trois sœurs. Une fois, cinq des frères et deux des sœurs se sont retrouvés à l'ombre en même temps. Sa putain de famille a déjà dû coûter plus d'un million de livres au contribuable.

Danny rit puis demanda à Big Al :

— Que sais-tu sur Kevin Leach ?

Big Al s’assit bien droit.

— Ne prononce jamais ce nom à l’extérieur de cette cellule. C’est un dingue. Il te couperait la gorge pour une barre Mars et si jamais tu le croises... (Il hésita.) Ils ont dû le transférer de la taule de Garside juste parce qu’un autre taulard lui avait fait un bras d’honneur.

— Ça m’a l’air un peu exagéré, observa Nick en notant tout ce que disait Big Al.

— Pas après que Leach lui a coupé deux doigts.

— C’est ce qu’ont fait les Français aux archers anglais à la bataille d’Azincourt, observa Nick en levant les yeux.

— Comme c’est intéressant, fit Big Al.

Le klaxon retentit et les portes des cellules furent ouvertes pour permettre aux prisonniers de descendre chercher leur souper. Quand Nick ferma son journal et repoussa sa chaise, Danny remarqua pour la première fois qu’il portait une chaîne en or autour du cou.

*

— Une rumeur circule dans les couloirs de l’Old Bailey, déclara le juge Redmayne. Il paraît que Spencer Craig n’a pas été entièrement honnête quand il a témoigné dans l’affaire Cartwright. J’espère que ce n’est pas toi qui attises ce feu ?

— Je n’ai pas besoin de le faire, répondit Alex. Cet homme a suffisamment d’ennemis pour activer le soufflet sans que j’aie besoin de le faire.

— Quoi qu’il en soit, comme tu es encore impliqué dans cette affaire, il serait judicieux de ta part de ne pas faire connaître ton point de vue chez tes collègues du barreau.

— Même s’il est coupable ?

— Même s’il est le mal incarné.

*

Beth écrivit sa première lettre à Danny à la fin de la semaine, en espérant qu’il trouverait quelqu’un pour la lui lire. Elle glissa un billet de dix livres avant de refermer l’enveloppe. Elle avait l’intention de lui écrire une fois par semaine et de lui rendre visite le premier dimanche de chaque mois. Maître Redmayne avait expliqué que les condamnés à perpète ne pouvaient recevoir qu’une seule visite par mois les dix premières années. Le lendemain matin, elle jeta l’enveloppe dans la boîte aux lettres au bout de Bacon Road avant de prendre le numéro 25 pour la City. On ne mentionnait jamais le nom de Danny chez les Wilson car cela avait pour unique résultat de faire sortir son

père de ses gonds. Beth toucha son ventre, et se demanda quel avenir pouvait raisonnablement avoir un enfant qui n'était en contact avec son père qu'une fois par mois. Elle pria pour que ce fût une fille.

*

— Tu as besoin de te faire couper les cheveux, dit Big Al.

— Que veux-tu que j'y fasse ? répondit Danny. Que je demande à M. Pascoe de prendre mon samedi matin pour passer chez Sammy's sur Mile End Road et lui demander de me faire ma coupe habituelle ?

— Pas forcément. Prends simplement rendez-vous avec Louis.

— Et qui est Louis ? demanda Danny.

— Le coiffeur de la prison, expliqua Big Al. Habituellement, il prend cinq taulards en quarante minutes pendant l'Association, mais il est si demandé que tu peux parfois attendre un mois avant qu'il puisse s'occuper de toi. Comme tu n'iras nulle part ces vingt-deux prochaines années, cela ne devrait pas poser problème. Mais si tu veux passer avant tout le monde, il demande trois clopes pour la boule à zéro, cinq pour la nuque et les oreilles dégagées. Et le boss ici (Il désigna Nick adossé à un oreiller sur son lit en train de lire un livre.) doit donner dix clopes compte tenu du fait qu'il continue à vouloir ressembler à un officier et à un gentleman.

— La nuque courte et les oreilles dégagées, ça me suffira, dit Danny. Mais de quoi se sert-il ? Je n'ai pas envie que l'on me coupe les cheveux avec un couteau et une fourchette en plastique.

Nick reposa son livre.

— Louis a l'équipement habituel – ciseaux, tondeuse et même un rasoir.

— Comment ça se fait que personne ne lui dise rien ?

— Ce n'est pas le cas, expliqua Big Al. Un maton lui donne les trucs au début de l'Association et vient les récupérer avant que l'on rentre dans nos cellules. Et avant que tu ne me poses la question, si jamais il manquait quelque chose, Louis perdrait son boulot et chaque cellule serait fouillée jusqu'à ce que les matons trouvent l'objet manquant.

— Il est bon ? demanda Danny.

— Avant d'atterrir ici, expliqua Big Al, il travaillait chez Mayfair et facturait cinquante livres la coupe.

— Comment quelqu'un comme lui a fini au trou ? demanda Danny.

— Cambriolage, répondit Nick.

— Cambriolage, mon cul, dit Big Al. Sodomie, oui. Pris le froc baissé sur Hampstead Heath, et il pissait pas quand la police a débarqué.

— Mais si les taulards savent qu'il est gay, s'enquit Danny, comment fait-il pour survivre dans un endroit pareil ?

— Bonne question, dit Big Al. Dans la plupart des taules, quand un pédé prend une douche, les taulards le sodomisent tour à tour puis le mettent en pièces, putain de membre après putain de membre.

— Alors qu'est-ce qui les en empêche ? demanda Danny.
— Les bons coiffeurs ne sont pas faciles à trouver, expliqua Nick.
— Le boss a raison, acquiesça Big Al. Notre dernier coiffeur était là pour coups et blessures et les taulards n'arrivaient pas à se détendre quand il avait un rasoir à la main. En fait, il y en a même un ou deux qui ont fini avec les cheveux très très longs.

20

— Deux lettres pour toi, Cartwright, lança M. Pascoe, le gardien de bloc, en faisant passer deux enveloppes à Danny. Au fait, poursuivit-il, nous avons trouvé un billet de dix livres joint à la lettre. L'argent a été versé sur ton compte de cantine, mais dis à ta petite amie qu'à l'avenir, elle envoie un mandat au bureau du directeur et ils verseront l'argent directement sur ton compte.

La porte se referma d'un coup.

— Ils ont ouvert mes lettres, observa Danny en regardant les enveloppes déchirées.

— Ils font toujours ça, répliqua Big Al. Ils écoutent aussi tes conversations téléphoniques.

— Pourquoi ?

— Espèrent choper quelqu'un mêlé à un trafic de drogue. La semaine dernière, ils ont même chopé un pauvre con en train de planifier un cambriolage pour le lendemain de sa libération.

Danny sortit la lettre de la plus petite des deux enveloppes. Comme elle était écrite à la main, il supposa qu'elle devait venir de Beth. La deuxième était tapée, mais cette fois, il ne savait pas qui l'avait envoyée. Il s'allongea silencieusement sur son lit en réfléchissant un moment au problème puis il abandonna.

— Nick, peux-tu me lire mes lettres ? demanda-t-il d'un ton calme.

— Je peux le faire et je le ferai, répondit Nick.

Danny lui passa les deux courriers. Nick reposa son stylo, déplia d'abord la lettre manuscrite et vérifia la signature en bas.

— Celle-ci est de Beth, annonça-t-il.

Danny opina du chef.

— « Cher Danny, lut Nick. Cela ne fait qu'une semaine, mais tu me manques déjà énormément. Comment le jury a-t-il pu commettre une erreur si terrible ? Pourquoi ne m'a-t-il pas crue ? J'ai rempli les formulaires nécessaires et je viendrai te rendre visite dimanche prochain après-midi. Ça sera la dernière occasion de te voir avant que notre bébé ne naisse. J'ai parlé à une gardienne au téléphone hier et elle a été extrêmement obligeante. Ta mère et ton père vont bien tous les deux et t'envoient tout leur amour, et ma mère aussi. Je suis sûre que papa changera d'avis avec le temps, surtout quand tu auras gagné en appel. Tu me manques tellement ! Je t'aime, je t'aime, je

t'aime. À dimanche, Beth x x x x. »

Nick jeta un œil à Danny qui fixait le plafond.

— Veux-tu que je la relise ?

— Non.

Nick déplia la seconde lettre.

— Elle vient d'Alex Redmayne, dit-il. Plus inhabituel.

— Comment ça ? demanda Danny en s'asseyant sur le lit.

— Les avocats n'écrivent pas directement à leurs clients, en général. Ils laissent cela aux avocats conseil, c'est marqué privé et confidentiel. Es-tu sûr de vouloir que je connaisse le contenu de cette lettre ?

— Lis-la, dit Danny.

— « Cher Danny, juste un mot pour vous mettre au courant de votre appel. J'ai fait toutes les demandes nécessaires et j'ai reçu ce jour un courrier du bureau du grand Chancelier qui confirme que votre nom a bien été enregistré sur la liste. Toutefois, il n'existe aucun moyen de savoir combien de temps cette procédure prendra, et je dois vous prévenir que cela peut durer deux ans. Je continue à suivre toutes les pistes dans l'espoir qu'elles puissent apporter de nouvelles preuves. Je vous réécrirai quand j'aurai quelque chose de plus tangible à vous annoncer. Bien à vous, Alex Redmayne. »

Nick rangea les deux lettres dans leur enveloppe et les rendit à Danny. Il prit son stylo et dit :

— Voudrais-tu que je réponde aux deux ?

— Non, dit Danny d'un ton ferme. Je veux que tu m'apprennes à lire et à écrire.

*

Spencer Craig commençait à se dire que ce n'était pas très judicieux d'avoir choisi le Dunlop Arms comme lieu de retrouvailles mensuel des Mousquetaires. Il avait persuadé ses camarades que cela prouverait qu'ils n'avaient rien à cacher. Mais il regrettait sa décision.

Lawrence Davenport avait trouvé une excuse minable pour ne pas venir. Il prétextait qu'il devait assister à une cérémonie de remise de prix parce qu'il avait été nommé meilleur acteur dans un *soap opera*.

Craig ne fut pas surpris de l'absence de Toby Mortimer – il gisait probablement dans un caniveau, une aiguille plantée dans le bras.

Au moins Gerald Payne avait fait une apparition, même s'il était arrivé tard. S'il y avait eu un ordre du jour pour cette réunion, le démantèlement des Mousquetaires aurait probablement constitué le premier sujet à traiter.

Craig vida ce qui restait de leur première bouteille de chablis dans le verre de Payne et en commanda une autre.

— Santé, dit-il en levant son verre.

Payne trinqua, avec moins d'enthousiasme. Ils ne parlèrent pas pendant un moment.

— Sais-tu quand l'affaire de Cartwright passera en appel ? finit par demander Payne.

— Non, répondit Craig. Je garde un œil sur les listes, mais je ne peux pas courir le risque d'appeler le bureau des pourvois en appel. À la minute où j'apprendrai quelque chose, tu en seras averti.

— Toby t'inquiète ? demanda Payne.

— Non, c'est le cadet de nos soucis. Quand l'affaire passera en appel, tu peux être sûr qu'il ne sera pas en état de témoigner. Notre seul problème, c'est Larry. Il se comporte de plus en plus bizarrement. Mais la perspective d'une courte période en prison devrait l'obliger à se tenir à carreaux.

— Mais sa sœur ? fit Payne.

— Sarah ? Qu'a-t-elle à voir là-dedans ?

— Rien, mais si jamais elle découvrait ce qui s'est passé ce soir-là, elle pourrait essayer de convaincre Larry que c'est son devoir de dire la vérité. Elle est avocate, après tout. (Payne prit une gorgée de son vin.) Vous n'aviez pas eu une aventure tous les deux à Cambridge ?

— Je n'appellerais pas cela une aventure. Elle n'est pas vraiment mon genre – trop coincée.

— Ce n'est pas ce que j'ai entendu dire, rétorqua Payne, tâchant de prendre les choses à la légère.

— Qu'as-tu entendu dire ? fit Craig, sur la défensive.

— Qu'elle t'a laissé tomber parce que tu avais d'étranges habitudes au lit.

Craig ne fit aucun commentaire en vidant ce qui restait de la deuxième bouteille.

— Une autre, barman, dit-il.

— La 95, monsieur Craig ?

— Bien sûr, répondit Craig. Rien que du meilleur pour mon ami.

— Pas besoin de gaspiller ton fric pour moi, mon vieux, dit Payne.

Craig ne prit pas la peine de lui préciser que le prix de la bouteille importait peu. Le barman avait déjà décidé de combien il allait lui facturer son silence.

*

Big Al ronflait. Nick avait décrit ce bruit dans son journal. Le mélange savant d'un éléphant en train de boire et d'une corne de brume. Nick réussissait plus ou moins à dormir malgré le rap qui provenait des cellules voisines, mais il ne s'était toujours pas fait aux ronflements de Big Al.

Il resta éveillé et pensa à la décision prise par Danny d'abandonner la chaîne pour apprendre à lire et à écrire. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour s'apercevoir que Danny était brillant. Bien plus que tous ceux à qui il avait enseigné ces deux dernières années.

Ce nouveau défi suscitait l'avidité de Danny qui n'avait pas la moindre

idée de ce que ce mot signifiait. Il ne perdait pas une minute, posait toujours des questions, se satisfaisait rarement des réponses. Nick avait lu quelque chose sur les enseignants qui découvriraient que leurs élèves étaient plus intelligents qu'eux, mais il ne pensait pas rencontrer ce genre de problème en prison. Et on ne pouvait pas dire que Danny lui permettait de se détendre en fin de journée. À peine la porte de la cellule avait-elle claqué pour la nuit qu'il était perché au bout du lit de Nick et exigeait qu'il réponde encore à ses questions. Et sur deux sujets, maths et sports, Nick découvrit rapidement que Danny en savait déjà plus que lui. Il avait une mémoire encyclopédique qui évitait à Nick de vérifier quoi que ce soit dans le *Wisden*³ ou le *FA Handbook*⁴. Et si l'on évoquait West Ham ou Essex, c'était *Danny*, le manuel. Si Danny ne savait ni lire ni écrire, il savait compter et avait un don pour les chiffres que Nick ne pouvait imaginer égaler un jour.

— Es-tu réveillé ? demanda Danny, interrompant les pensées de Nick.

— Big Al empêche probablement de dormir tous ceux qui se trouvent dans les trois cellules attenantes, répondit Nick.

— Je m'disais, que vu que je m'suis inscrit en enseignement, je t'ai dit beaucoup d'choses sur moi mais je ne connais toujours rien sur toi.

— Je *me* disais, je *me* suis inscrit, beaucoup *de* choses. Tu oublies toujours le *e*.

— Me disais. Me suis inscrit. Beaucoup de choses, corrigea Danny.

— Que veux-tu savoir ? demanda Nick.

— Pour commencer, comment quelqu'un comme toi s'est-il retrouvé en prison ? (Nick ne répondit pas immédiatement.) Ne me le dis pas si tu ne veux pas, ajouta Danny.

— Je suis passé en conseil de guerre pendant que mon régiment servait pour les forces de l'OTAN au Kosovo.

— Tu as tué quelqu'un ?

— Non. Mais un Albanais est mort et un autre a été blessé à cause d'une erreur de jugement de ma part. (Ce fut au tour de Danny de garder le silence.) Ma section a reçu l'ordre de protéger un groupe de Serbes qui avait été accusé de nettoyage ethnique. Pendant ma garde, une bande d'insurgés albanais de l'UCK est passée devant le camp en tirant des coups de Kalachnikov en l'air pour fêter la capture des Serbes. Quand un véhicule rempli d'hommes de l'UCK s'est approché de trop près, j'ai averti leur chef d'arrêter de tirer. Il m'a ignoré. Mon sergent-chef a procédé à quelques tirs de sommation. Résultat : deux d'entre eux ont été blessés par balle. Plus tard, l'un d'eux est mort à l'hôpital.

— Alors tu n'as tué personne ?

— Non. Mais j'étais l'officier responsable.

— Et tu as pris huit ans pour ça ? (Nick ne fit pas de commentaire.) J'ai autrefois pensé à entrer dans l'armée.

— Tu aurais fait un sacré bon soldat.

— Mais Beth y était opposée. (Nick sourit.) Disait qu'elle n'aimait pas

l'idée de me savoir à l'étranger la moitié du temps pendant qu'elle resterait ici, morte d'inquiétude. Ironique, vraiment.

— Bonne utilisation du mot ironique, observa Nick.

— Comment cela se fait-il que tu reçoives pas de lettres ?

— Que je *ne* reçoive pas de lettres.

— Pourquoi ne reçois-tu pas de lettres ? répéta Danny.

— Comment écris-tu « reçois » ?

— RECOIS.

— Non, dit Nick. Essaie de t'en souvenir. C cédille avant les voyelles *a*, *o*, *u*. (S'ensuivit un autre long silence avant que Nick ne finisse par répondre à la question de Danny.) Je n'ai pas du tout essayé de rester en contact avec ma famille depuis le conseil de guerre, et elle n'a fait aucun effort pour garder le contact avec moi.

— Même ta mère et ton père ?

— Ma mère est morte en me donnant naissance.

— Je suis désolé. Ton père est-il encore vivant ?

— Pour ce que j'en sais, oui, mais il était colonel du régiment dans lequel je servais. Il ne m'a pas adressé la parole depuis le conseil de guerre.

— C'est dur.

— Pas vraiment. Le régiment, c'est toute sa vie. J'étais censé marcher sur ses traces et finir général, pas passer en conseil de guerre.

— Des frères ou des sœurs ?

— Non.

— Des tantes et des oncles ?

— Un oncle, deux tantes. Le frère cadet de mon père et sa femme qui vivent en Écosse et une autre tante au Canada, mais je ne l'ai jamais rencontrée.

— Personne d'autre ?

— Non, la seule personne dont je me sois vraiment occupée, c'était mon grand-père, mais il est mort il y a quelques années.

— Et ton grand-père était-il dans l'armée lui aussi ?

— Non, dit Nick en riant. Il était pirate.

Danny ne rit pas.

— Quelle sorte de pirate ?

— Il vendait des armes aux Américains pendant la Seconde Guerre mondiale, il a fait fortune, – assez pour prendre sa retraite, acheter une grosse propriété en Écosse et s'installer laird.

— Laird ?

— Un genre de chef de clan.

— Cela signifie-t-il que tu es riche ?

— Malheureusement pas. Mon père a, on ne sait comment, réussi à gaspiller presque tout son héritage quand il était colonel du régiment. « On doit sauver les apparences, mon garçon », disait-il. Ce qui restait a servi à entretenir la propriété.

— Alors tu es sans le sou ? Comme moi ?
— Non. Je ne suis pas comme toi. Tu ressembles plus à mon grand-père.
Et tu n'aurais pas fait la même erreur que moi.
— Mais je suis ici, et j'ai pris vingt-deux ans.
— Vingt-deux ans. N'oublie pas le *t*.
— Vingt-deux, répéta Danny.
— Mais contrairement à moi, tu n'as rien à faire ici, affirma Nick d'un ton calme.

— Tu crois vraiment ce que tu dis ? fit Danny, incapable de dissimuler sa surprise.

— Je ne le croyais pas jusqu'à ce que je lise la lettre de Beth. À l'évidence, maître Redmayne pense lui aussi que le jury a pris la mauvaise décision.

— Qu'est-ce qui est accroché à la chaîne autour de ton cou ? demanda Danny.

Big Al se réveilla en sursaut, poussa un grognement, descendit du lit, baissa son caleçon et se hissa sur les toilettes. Quand il eut tiré la chasse, Nick et Danny tâchèrent de trouver le sommeil avant qu'il ne se remette à ronfler.

*

Beth était dans le bus quand elle ressentit les premières contractions. Le bébé ne devait pas naître avant trois semaines, mais elle sut immédiatement qu'elle devait se rendre à l'hôpital le plus proche si elle ne voulait pas que son premier enfant naisse dans le bus numéro 25.

— Aidez-moi, marmonna-t-elle quand une nouvelle vague de douleur l'envahit.

Elle tâchait de se lever quand le bus s'arrêta à un feu. Deux femmes plus âgées assises devant elle se retournèrent :

— Est-ce que c'est ce que je crois ? dit la première.

— Pas de doute, dit la deuxième. Vous sonnez et je l'aide à descendre du bus.

*

Nick donna dix cigarettes à Louis après qu'il eut fini d'épousseter les cheveux sur ses épaules.

— Merci Louis, dit-il comme s'il s'adressait à son coiffeur habituel chez Trumper's sur Curzon Street.

— Toujours un plaisir, boss, répondit Louis en jetant un drap sur les épaules de son client suivant. Alors qu'est-ce qui te ferait plaisir, jeune homme ? demanda-t-il en passant les doigts dans les cheveux épais de Danny.

— Tu peux arrêter ça, pour commencer, dit Danny en chassant sa main. Tout ce que je veux, c'est la nuque et les oreilles dégagées.

— Comme tu veux, répliqua Louis en attrapant une tondeuse.

Huit minutes plus tard, Louis reposa ses ciseaux et tendit un miroir à Danny pour qu'il puisse voir sa nuque.

— Pas mal, reconnut-il alors qu'une voix criait : « Retour en cellule. L'Association est terminée. »

Danny donna discrètement cinq cigarettes à Louis.

— Alors qu'est-ce que ce sera pour vous, chef ? La nuque et les oreilles dégagées ? demanda Danny en contemplant la tête chauve de M. Hagen.

— Pas d'insolence avec moi, Cartwright. Retourne dans ta cellule et grouille-toi, sinon tu risques de te retrouver avec un rapport au cul, dit Hagen. Il rangea les ciseaux, le rasoir, la brosse, la tondeuse et un assortiment de peignes dans une boîte qu'il ferma et emporta.

— À dans un mois ! lança Louis à Danny qui s'empressait de regagner sa cellule.

21

— ROMAINS ET ANGLICANS ! criait une voix que l'on entendait d'un bloc à un autre.

Danny et Nick attendaient près de la porte. Big Al de son côté ronflait jovialement, fidèle à sa croyance selon laquelle quand on dort, on n'est pas en prison. La lourde clé tourna dans le verrou et la porte s'ouvrit. Danny et Nick rejoignirent les autres prisonniers qui se dirigeaient déjà vers la chapelle de la prison.

— Crois-tu en Dieu ? demanda Danny quand ils eurent descendu l'escalier qui menait au rez-de-chaussée.

— Non, répondit Nick. Je suis agnostique.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Quelqu'un qui croit que l'on ne peut pas savoir si Dieu existe, contrairement à un athée qui est certain qu'il n'existe pas. Mais cela reste une bonne excuse pour sortir de la cellule une heure chaque dimanche matin. Et quoi qu'il en soit, j'adore chanter. Sans parler du fait que l'aumônier donne un sacré bon sermon – même si, à chaque fois, il passe un temps effroyable à parler du remords.

— Aumônier ?

— Terme de l'armée pour dire prêtre, expliqua Nick.

— Effroyable ?

— Excessif, plus long que nécessaire. Et toi ? Crois-tu en Dieu ?

— J'y croyais, avant que ça s'soit passé.

— *Se soit passé.*

— *Se soit passé*, répéta Danny. Beth et moi sont des catholiques romains.

— Beth et moi *sommes* des catholiques romains, tu ne peux pas dire nous *sont*.

— Beth et moi sommes des catholiques romains et nous connaissons la

Bible presque par cœur. Même si je ne suis pas capable de la lire.

— Beth vient toujours cet après-midi ?

— Bien sûr, répondit Danny. Un sourire éclaira son visage. J'ai hâte d'la voir.

— *De la voir*, le corrigea Nick.

— De la voir, répéta consciencieusement Danny.

— N'en as-tu pas assez que je sois continuellement en train de te corriger ?

— Si, avoua Danny, mais je sais que cela fera plaisir à Beth parce qu'elle a toujours désiré que je m'améliore. Mais j'attends avec impatience le jour où j'pourrai te corriger.

— *Je pourrai*.

— Je pourrai, répéta Danny quand ils parvinrent devant l'entrée de la chapelle. Ils attendirent que chaque prisonnier soit fouillé au corps avant d'avoir le droit d'entrer.

— Pourquoi nous fouiller avant d'entrer ? demanda Danny.

— Parce que c'est l'une des rares occasions où les prisonniers de tous les blocs peuvent se retrouver. C'est le lieu idéal pour échanger de la drogue ou des renseignements.

— Se retrouver ?

— Se réunir.

— Épelle-le, demanda Danny.

Ce fut à leur tour d'être fouillés. Deux gardiens effectuaient ce travail – une petite femme qui avait plus de la quarantaine et avait dû subsister sur un régime de nourriture de prison et un jeune homme qui semblait avoir passé beaucoup de temps à soulever des poids. La plupart des prisonniers semblaient vouloir être fouillés par la femme.

Danny et Nick entrèrent dans la chapelle sans se presser. C'était une grande pièce rectangulaire, comme toutes les autres. Elle était remplie de longs bancs de bois, eux-mêmes disposés face à un autel sur lequel trônait une croix en argent. Sur le mur de briques derrière l'autel une immense peinture murale représentait la Cène. Nick expliqua à Danny que c'était un assassin qui l'avait peinte et que les modèles des disciples étaient tous des détenus.

— Ce n'est pas mal, observa Danny.

— Ce n'est pas parce que tu es un assassin que tu ne peux pas avoir d'autres talents, observa Nick. Pense à Caravaggio.

— Je ne crois pas l'avoir rencontré, avoua Danny.

— Allez à la page 127 de votre livre des cantiques, annonça l'aumônier. Et nous allons tous chanter « He Who Would Valiant Be ».

— Je te présenterai à Caravaggio dès que nous retournerons dans la cellule, promit Nick. Le petit orgue entama les premiers accords.

Nick ne parvenait pas à savoir si Danny lisait les paroles ou s'il les connaissait par cœur.

Nick passa la chapelle en revue. Il ne fut pas surpris de voir que les

bancs étaient aussi bondés qu'une tribune de football un samedi après-midi. Un groupe de prisonniers agglutiné au dernier rang était en pleine conversation. Ils ne prenaient même pas la peine d'ouvrir leur livre de cantiques. Ils échangeaient des informations sur les nouveaux venus qui avaient besoin de se procurer de la drogue. Danny avait été étiqueté « no man's land. » Même quand ils se mirent à genoux, ils ne firent même pas semblant d'articuler silencieusement le Notre Père ; la rédemption était le cadet de leurs soucis.

Le seul moment où ils se turent fut quand l'aumônier prononça son sermon. Dave, dont le nom était inscrit en gras sur un badge épinglé au revers de sa soutane, s'avéra un prêtre de la vieille école, zélé, qui avait choisi le meurtre comme thème du jour. Cela provoqua de bruyants alléluias dans les trois premiers rangs, principalement occupés par des Afro Antillais qui semblaient maîtriser le sujet.

Dave invita son public à prendre sa Bible et à ouvrir le livre de la Genèse. Puis il affirma que Caïn était le premier assassin. « Caïn était envieux de la réussite de son frère, expliqua-t-il, il a donc décidé d'en finir avec lui. » Dave passa ensuite à Moïse ; qui avait tué un Égyptien et pensait pouvoir s'en tirer. Mais ce ne fut pas le cas. Dieu le punit pour le restant de ses jours.

— Je ne me souviens pas de ce passage, observa Danny.

— Moi non plus, avoua Nick. Je pensais que Moïse était mort paisiblement sur son lit à l'âge de cent trente ans.

— Maintenant je veux que vous ouvriez tous le deuxième livre de Samuel, poursuivit Dave. Vous y trouverez un roi meurtrier.

— Alléluia ! crièrent les trois premiers rangs, presque en chœur.

— Oui, le roi David était un assassin, reprit Dave. Il a supprimé Urie le Hittite car il désirait sa femme Bethsabée. Mais le roi David était très rusé. Il ne voulait pas qu'on le considère comme responsable de la mort d'un autre homme. Alors il a mis Urie en première ligne lors d'une bataille pour s'assurer qu'il mourrait au combat. Mais Dieu a vu ce que David avait en tête et il l'a puni. Dieu voit tous les meurtres et punira toujours celui qui ne respecte pas Ses commandements.

— Alléluia ! firent les trois premiers rangs en chœur.

Dave acheva le service sur des prières de clôture dans lesquelles les mots « compassion » et « pardon » furent répétés à maintes reprises. Il finit par bénir son assemblée de fidèles, probablement l'une des plus importantes de Londres ce matin.

Quand ils sortirent, en file indienne, de la chapelle, Danny observa :

— Il y a une grosse différence entre cet office et celui où j'allais à St. Mary's. (Nick leva un sourcil.) Ici on ne fait pas la quête.

On les fouilla de nouveau à la sortie. Cette fois, trois prisonniers furent mis sur le côté. Puis quittèrent les lieux sous bonne escorte.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Danny.

— Ils sont conduits à l'isolement, expliqua Nick. Possession de drogues.

Ils vont en prendre pour au moins sept jours.

— Ça ne vaut pas le coup !

— Ils doivent penser que si, répondit Nick. Tu peux être sûr qu'ils dealeront de nouveau à la minute où on les relâchera.

*

Danny était de plus en plus excité à l'idée de revoir Beth. Cela faisait des semaines qu'ils ne s'étaient pas parlé.

À deux heures, une heure avant que les visites ne commencent, Danny tournait déjà en rond dans sa cellule. Il avait lavé et repassé sa chemise et son jean et passé un long moment sous la douche à se laver les cheveux. Il se demanda ce que Beth porterait. Il avait l'impression que c'était leur premier rendez-vous.

— Comment je suis ? demanda-t-il. (Nick fronça les sourcils.) Si moche que ça ?

— C'est juste que...

— Que quoi ? fit Dave.

— Je pense que Beth doit sûrement s'attendre à ce que tu sois rasé.

Danny se regarda dans le petit miroir en fer au-dessus du lavabo. Il consulta rapidement sa montre.

22

Cette fois, la file de prisonniers avançait un peu plus vite. Aucun détenu ne tenait à manquer la moindre seconde de visite. Au bout du couloir se trouvait une grande salle d'attente avec un banc de bois vissé au mur. Là, il fallait prendre son mal en patience. Les prisonniers étaient appelés par leur nom, un à un. Danny consacra ce temps à essayer de lire les avertissements accrochés aux murs : plusieurs d'entre eux concernaient les drogues et les conséquences de leur introduction ou utilisation dans l'enceinte carcérale. Cela s'appliquait tant aux prisonniers qu'aux visiteurs. Danny déchiffra une autre règle stricte concernant les brimades et une troisième sur la discrimination – un mot avec lequel Danny lutta, et dont il ne connaissait pas la signification. Il devrait demander à Nick une fois qu'il retournerait dans sa cellule après la visite.

Il fallut presque une heure avant que le nom de Cartwright soit émis par le haut-parleur. Danny se leva d'un bond et suivit un maton dans une minuscule pièce carrée où on lui demanda de se mettre debout sur une petite plate-forme de bois, jambes écartées. Un autre maton – *gardien* – qu'il n'avait jamais vu lui imposa une fouille au corps bien plus rigoureuse que celles qu'il avait connues depuis qu'il était au trou – *emprisonné*. Big Al l'avait prévenu que la fouille serait même encore plus complète que d'habitude car les visiteurs essayaient souvent de transférer de la drogue, de l'argent, des lames,

des couteaux, et même des revolvers aux prisonniers pendant les visites.

Une fois la fouille effectuée, le gardien noua une grosse ceinture jaune autour de l'épaule de Danny pour l'identifier en tant que prisonnier. Elle n'était pas très différente de la ceinture fluorescente que sa mère le forçait à porter quand il apprenait à faire du vélo. On le conduisit ensuite dans une très grande pièce. C'était la première fois qu'il y pénétrait depuis son arrivée à Belmarsh. Il se présenta devant un bureau posé sur une estrade à près d'un mètre du sol. Un autre gardien consulta une autre liste et dit : « Ton visiteur t'attend en E9. »

Sept longues rangées de tables et de chaises étaient marquées A – G. Les prisonniers devaient s'asseoir sur des chaises rouges vissées au sol. Les visiteurs s'installaient en face, de l'autre côté de la table, sur des sièges verts également boulonnés au sol. Cela facilitait la tâche de surveillance du personnel de sécurité, qui était par ailleurs aidé de plusieurs caméras en circuit fermé qui vrombissaient au-dessus d'eux. En se rendant à sa place, Danny remarqua que les surveillants scrutaient intensément prisonniers et visiteurs depuis un balcon au-dessus. Il s'arrêta quand il arriva à la rangée E, et chercha Beth. Enfin il la vit, assise sur une chaise verte. Il avait beau avoir scotché sa photo sur le mur de sa cellule, il avait oublié comme elle était belle. Elle portait un paquet dans les bras. Cela l'étonna. Les visiteurs n'avaient généralement pas le droit d'apporter de cadeaux aux prisonniers.

Elle se leva à la seconde où elle le vit. Danny accéléra le pas, bien qu'on l'eût averti à plusieurs reprises de ne pas courir. Il se jeta à son cou et le paquet laissa échapper un cri. Danny recula d'un pas. C'est là qu'il vit Christy pour la première fois.

— Elle est belle, dit-il en prenant sa fille dans ses bras. (Il leva les yeux sur Beth.) Je vais sortir d'ici avant qu'elle n'apprenne que son père a fait de la prison.

— Comment...

— Quand...

Tous deux se mirent à parler en même temps.

— Désolé, dit Danny. À toi.

Beth eut l'air surpris.

— Pourquoi parles-tu si lentement ?

Danny s'assit sur la chaise rouge et se mit à parler à Beth de ses compagnons de cellule tout en attaquant un Mars et en vidant d'un trait une canette de Coca Light que Beth avait achetée à la cantine – un luxe qu'il ne connaissait plus depuis qu'il était enfermé à Belmarsh.

— Nick m'apprend à lire et à écrire, lui expliqua-t-il. Et Big Al me montre comment survivre en prison.

Il attendit de voir la réaction de Beth.

— Quelle chance que tu te sois retrouvé dans cette cellule !

Danny n'avait pas songé à cela avant et réalisa alors qu'il devrait remercier M. Jenkins.

— Alors quoi de neuf à Bacon Road ? demanda-t-il en touchant les jambes de Beth.

— Les gens du coin réunissent des signatures en vue d'une pétition pour te faire libérer, et *Danny Cartwright est innocent* a été tagué sur le mur devant la station de métro de Bacon Road. Personne n'a essayé de l'enlever, même pas le conseil municipal.

Tout en écoutant les nouvelles que lui donnait Beth, Danny dévora trois Mars et avala deux autres Cocas light, conscient qu'il n'aurait pas le droit de les rapporter dans sa cellule une fois la visite terminée.

Il voulait prendre Christy dans ses bras, mais elle s'était endormie bercée par Beth. Voir son enfant ne fit qu'accroître sa détermination à apprendre à lire et à écrire. Il voulait pouvoir répondre à toutes les questions de maître Redmayne, être prêt pour son appel et surprendre Beth en répondant à ses lettres.

— Tous les visiteurs doivent s'en aller à présent, annonça une voix dans le haut-parleur.

Danny venait de passer les deux heures les plus courtes de sa vie. Il leva les yeux, incrédule, pour consulter l'horloge murale. Il se redressa lentement de son siège, prit Beth dans ses bras et l'embrassa délicatement. Il ne put s'empêcher de se rappeler que c'était la façon la plus commune pour les visiteurs de passer de la drogue à leur partenaire. Le service de sécurité les observait sans doute de près. Certains prisonniers avalaient la drogue pour ne pas se faire prendre quand ils se faisaient fouiller avant de retourner dans leur cellule.

— Au revoir mon chéri, dit Beth quand il finit par la relâcher.

— Au revoir, dit Danny, l'air désespéré. Oh, j'ai failli oublier, ajouta-t-il en sortant un morceau de papier d'une poche de son jean.

À peine le lui avait-il donné qu'un surveillant surgit à son côté et s'en empara.

— Tu n'as pas le droit d'échanger quoi que ce soit pendant une visite, Cartwright.

— Mais ce n'est que... commença Danny.

— Il n'y a pas de mais. Il est temps de vous en aller, Mademoiselle.

Danny resta planté à regarder Beth s'en aller, sa fille dans ses bras. Il garda les yeux rivés sur elles tandis qu'elles disparaissaient.

— Il faut que je sorte d'ici, dit-il à voix haute.

Le surveillant déplia le papier et lut les premiers mots que Danny Cartwright avait jamais écrits à Beth. « Nous nous retrouverons très bientôt. » Le gardien eut l'air inquiet.

*

— Nuque et oreilles dégagées ? demanda Louis quand son client suivant prit place dans le fauteuil du coiffeur.

— Non, murmura Danny. Je veux que tu me coiffes plus comme ton dernier client.

— Cela va te coûter.

— Combien ?

— Comme Nick, dix clopes par mois.

Danny sortit un paquet de Marlboro intact de son jean.

— Aujourd'hui, et un mois d'avance, dit Danny, si tu fais correctement le boulot.

Le coiffeur sourit quand Danny rangea les cigarettes dans sa poche.

Louis fit lentement le tour de la chaise, s'arrêta de temps en temps avant de soumettre son avis :

— La première chose que tu devras faire, c'est de te laisser pousser les cheveux et de les laver deux ou trois fois par semaine. Nick n'a jamais un seul cheveu de travers et ils bouclent légèrement dans la nuque, ajouta-t-il en s'arrêtant derrière lui. Tu devras aussi te raser tous les jours. Et couper tes pattes beaucoup plus haut si tu veux avoir l'air d'un gentleman. (Après d'autres considérations du même ordre, il ajouta :) Nick fait sa raie sur la gauche, pas sur la droite, c'est donc le premier changement que je devrai apporter. Et ses cheveux sont une teinte plus claire que les tiens, mais un peu de jus de citron fera l'affaire.

— Combien de temps cela prendra-t-il ? demanda Danny.

— Six mois, pas plus. Mais j'aurai besoin de te voir au moins une fois par mois.

— Je ne vais nulle part. Donc inscris-moi pour le premier lundi de chaque mois, parce que le job doit être fini pour le jour de mon appel. Mon avocat semble croire que l'apparence compte beaucoup quand on est sur le banc des accusés. Et je veux ressembler à un officier, pas à un criminel.

— Perspicace, ton avocat, observa Louis. Il jeta un drap vert sur les épaules de Danny et attrapa sa tondeuse. (Vingt minutes plus tard, un changement presque imperceptible avait commencé à prendre forme.) N'oublie pas, ajouta Louis en tendant le miroir à son précieux client et en époussetant ses épaules, tu devras te raser tous les matins. Et te faire un shampoing au moins deux fois par semaine si tu espères passer inaperçu, pour reprendre l'une des expressions de Nick.

— Retour en cellule ! cria M. Hagen. (Le gardien fut surpris de voir un paquet de vingt cigarettes passer entre les mains des deux prisonniers.) Trouvé un nouveau client pour l'autre service que tu offres, hein, Louis ?

Danny et Louis gardèrent le silence.

— C'est drôle, Cartwright, ajouta Hagen. Je n'aurais jamais cru que tu étais pédé.

23

Les minutes devinrent des heures, les heures, des jours, et les jours des

semaines. Ce fut la semaine la plus longue de toute l'existence de Danny. Toutefois, comme Beth le lui rappelait régulièrement, c'était du temps qui n'avait pas été entièrement perdu. Dans deux mois, Danny passerait – *présenterait*, comme dirait Nick – six GCSE⁵ et son mentor semblait confiant : il les réussirait haut la main. Beth lui avait demandé pour quels *A Levels*⁶ il s'était inscrit.

— Je serai relâché depuis longtemps d'ici là, lui promit-il.

— Mais je veux quand même que tu les présentes, insista-t-elle.

Beth et Christy avaient rendu visite à Danny le premier dimanche de chaque mois et, ces derniers temps, elle ne pouvait pas parler d'autre chose que de son appel imminent, même si aucune date n'avait encore été programmée dans le calendrier des tribunaux. Maître Redmayne continuait à chercher de nouvelles preuves, parce que, sans cela, avoua-t-il, ils n'avaient pas la moindre chance. Danny venait de lire un rapport du ministère de l'Intérieur selon lequel quatre-vingt-dix-sept pour cent des appels des condamnés à perpétuité étaient rejetés et les trois pour cent restants se retrouvaient avec une réduction mineure de leur peine. Il tâcha de ne pas penser à ce qui arriverait s'il ne gagnait pas en appel. Qu'arriverait-il à Beth et Christy s'il devait encore passer vingt et un ans derrière les barreaux ? Beth n'abordait jamais le sujet, mais Danny s'était déjà résolu à l'idée de ne pas leur demander de purger une condamnation à perpétuité avec lui.

D'après ce qu'avait pu constater Danny, les condamnés à perpétuité n'avaient que deux attitudes possibles : soit ils se coupaient totalement du monde extérieur – pas de courrier, pas de coup de fil, pas de visite – soit, comme un invalide cloué au lit, restaient une charge à vie pour la famille. Danny savait quelle option il adopterait si jamais son appel était rejeté.

*

« *Le docteur Beresford tué dans un accident de la route* » titrait la une du *Mail on Sunday*. L'article racontait que la star de *Lawrence Davenport* était sur le déclin et que les producteurs de *l'Ordonnance* avaient décidé de le supprimer du scénario. Davenport devait être tué dans un tragique accident de la route impliquant un chauffard ivre. On l'emmènerait en urgence dans son propre hôpital où l'infirmière Petal qu'il venait de plaquer en apprenant qu'elle était enceinte, essaierait de lui sauver la vie, mais en vain... Le téléphone sonna dans le bureau de Spencer Craig. Il ne fut pas surpris d'entendre Gerald Payne au bout du fil.

— Tu as lu les journaux ? demanda Payne.

— Oui, répondit Craig. Franchement, je ne suis pas étonné. L'audimat se cassait la figure depuis un an, ils cherchent un truc pour booster la série.

— Mais s'ils virent Larry, reprit Payne, il risque d'avoir du mal à trouver un autre rôle. Il vaudrait mieux pour nous qu'il ne se remette pas à picoler.

— Je ne crois pas que ça soit une bonne idée de discuter de cela au

téléphone, Gerald. Voyons-nous un de ces jours.

Craig ouvrit son agenda. Plusieurs pages étaient vides. Il avait moins d'affaires à plaider que par le passé.

*

Le policier qui avait effectué l'arrestation déposa les quelques affaires du prisonnier sur le comptoir, pendant que le brigadier les consignait dans un registre : une aiguille, un petit sachet contenant une substance blanche, une boîte d'allumettes, une cuillère, une cravate et un billet de cinq livres.

— Avons-nous un nom ou une pièce d'identité ? demanda le brigadier.

— Non, répondit le jeune agent de police en jetant un œil à la silhouette sans défense effondrée sur le banc devant lui. Pauvre con, ajouta-t-il, à quoi bon l'envoyer en prison ?

— C'est la loi, mon vieux. Notre boulot, c'est de l'appliquer, pas de la remettre en question.

— Pauvre con, répéta l'agent de police.

*

Le conseil de Maître Redmayne lors du premier procès continuait à hanter les pensées de Danny : si vous plaidez coupable d'assassinat, vous n'aurez qu'une peine de deux ans. Si Danny l'avait écouté, il n'en aurait plus que pour douze mois. Cette idée tourmentait les longues nuits sans sommeil avant le procès en appel de Danny.

Il tâcha de se concentrer sur la rédaction qu'il écrivait sur le *Comte de Monte-Cristo*. Le texte figurait au programme de son GSCE. Peut-être, comme Edmond Dantès, s'échapperait-il. Mais il est impossible de construire un tunnel quand votre cellule se trouve au premier étage. Pas possible non plus de se jeter à la mer parce que Belmarsh ne se trouvait pas sur une île. De fait, contrairement à Dantès, à moins de gagner son appel, il avait peu d'espoir de se venger de ses quatre ennemis. Après que Nick eut lu son dernier travail écrit sur le même thème, il avait donné à Danny une note de 73 % avec le commentaire suivant : « Contrairement à Edmond Dantès, vous n'aurez pas besoin de vous échapper parce qu'ils seront obligés de vous libérer. »

Comme tous deux avaient appris à bien se connaître au cours de l'année précédente ! En fait, Danny avait certainement passé plus d'heures avec Nick en une année qu'avec Bernie en une vie. Parfois, les nouveaux arrivants à la prison les prenaient même pour des frères... jusqu'à ce que Danny ouvre la bouche. Pour parvenir à cette ressemblance-là, il faudrait attendre encore un peu.

— Tu es aussi intelligent que moi, ne cessait de lui répéter Nick. Et en maths, tu me surclasses largement.

Danny leva les yeux de son travail quand il entendit la clé tourner dans

la serrure. M. Pascoe poussa la porte pour laisser entrer Big Al, réglé comme une horloge – tu dois cesser d'utiliser des clichés, même dans tes pensées, lui avait conseillé Nick – qui s'effondra sur son lit sans un mot. Danny continua à écrire.

— De bonnes nouvelles pour toi, petit, lança Big Al une fois la porte fermée.

Danny reposa son stylo : c'était rare que Big Al initie une conversation, sauf pour demander une allumette.

— T'as jamais rencontré d'enculé qui s'appelle Mortimer ?

Le cœur de Danny se mit à battre la chamade.

— Si, réussit-il enfin à articuler. Il se trouvait dans le bar la nuit où Bernie s'est fait assassiner, mais il ne s'est jamais présenté au tribunal.

— Eh bien il s'est présenté ici, déclara Big Al.

— Que veux-tu dire ?

— Exactement ce que je viens de dire, petit. Il s'est présenté à l'hôpital cet après-midi. Avait besoin de médicaments. (Danny avait appris à ne pas interrompre Big Al quand il était sur sa lancée, sinon il risquait de ne plus parler de la semaine.) Ai regardé son dossier. Possession de drogues dures. Deux ans. J'ai le sentiment qu'il va devenir un habitué de l'hôpital. (Danny ne l'interrompait toujours pas. Son cœur battait peut-être encore plus vite.) Je ne suis pas aussi intelligent que Nick ou toi, mais il est possible qu'il fournisse ce nouveau témoignage que ton avocat et toi recherchez.

— Tu es une perle, lança Danny.

— Une pierre un peu rugueuse, peut-être, dit Big Al. Réveille-moi quand ton pote reviendra, parc'que j'ai le sentiment que c'est moi qui vais vous apprendre quelque chose à vous deux pour une fois.

*

Spencer Craig était assis seul, devant un verre de whisky. Il regardait le dernier épisode de *l'Ordonnance* où apparaîtrait Lawrence Davenport. Neuf millions de téléspectateurs étaient avec lui quand le docteur Beresford, l'infirmière Petal agrippée à sa main, souffla sa dernière réplique : « 'Tu mérites mieux. » L'épisode remporta la plus grosse part d'audience depuis plus d'une décennie. Il se terminait sur l'image du cercueil du docteur Beresford descendant sous terre, et un gros plan de l'infirmière Petal sanglotant à l'enterrement. Les producteurs n'avaient laissé aucune chance à Davenport, pas même le vague espoir d'un rétablissement miraculeux, rien. Et ce malgré les demandes des fans incondtionnels du Docteur Beresford.

La semaine avait été mauvaise pour Craig : Toby envoyé dans la même prison que Cartwright, Larry au chômage, et ce matin, l'appel de Cartwright finalement inscrit au calendrier du tribunal. C'était dans quelques mois, mais dans quel état serait Larry d'ici là ? Et puis, si Toby craquait et, qu'en échange d'une piquouze, il racontait ce qui s'était réellement passé cette nuit-là ?

Craig se leva de son bureau, et alla chercher un classeur qu'il ouvrirait rarement. Il passa en revue les archives de ses affaires passées. Il sortit les dossiers de plusieurs de ses anciens clients qui s'étaient retrouvés à Belmarsh. Il examina les papiers pendant plus d'une heure. Au final, pour le boulot auquel il pensait, un candidat s'imposait.

*

— Il commence à se mettre à table, annonça Big Al.

— A-t-il parlé de cette soirée au Dunlop Arms ? demanda Danny.

— Pas encore, mais ce n'est que le début. Il le fera, avec un peu de temps.

— Qu'est-ce qui te rend si confiant ? demanda Nick.

— Parce que j'ai quelque chose dont il a besoin et qu'un échange n'est pas un vol.

— Qu'as-tu dont il ait tellement besoin ? demanda Danny.

— Ne pose jamais une question dont il n'est pas absolument nécessaire que tu connaisses la réponse, intervint Nick.

— Futé, ton ami Nick, observa Big Al.

*

— Alors que puis-je faire pour vous, M. Craig ?

— Je crois que la question c'est plutôt qu'est-ce que *moi*, je peux faire pour toi.

— Je ne pense pas, M. Craig. Ça fait huit ans que je suis à l'ombre dans ce trou à rats et j'ai jamais eu de vos nouvelles, alors arrêtez de me prendre pour un con. Vous savez que je n'ai pas les moyens de me payer une heure de votre temps. Alors pourquoi vous n'allez pas droit au but et vous ne me dites pas ce que vous fichez là ?

Avant que Kevin Leach ne soit autorisé à le rejoindre pour une visite légale, Spencer Craig avait scruté attentivement la salle d'entretien au cas où un micro y serait caché. Le droit à la confidentialité du justiciable est sacré dans le système juridique anglais. Dans le cas où il ne serait pas respecté, tout témoignage serait automatiquement déclaré irrecevable par le tribunal. En dépit de cela, Craig savait qu'il prenait un risque – mais la perspective de passer un long moment enfermé en prison avec des types du genre de Leach ne lui laissait guère le choix.

— Tu as tout ce que tu veux ici, n'est-ce pas ? demanda Craig. Il avait répété son texte avant de venir, comme lors du contre-interrogatoire d'un témoin clé.

— Je m'en sors, répondit Leach. Pas besoin de grand-chose.

— Avec douze livres par semaine comme manutentionnaire à la chaîne de forçats ?

- Comme j’ai dit, je m’en sors.
- Mais personne ne t’envoie de petits extras. Et tu n’as pas reçu une seule visite en quatre ans.
- Bien informé, comme toujours, M. Craig.
- En fait, tu n’as même pas passé un coup de fil ces deux dernières années. Depuis la mort de ta tante Maisie.
- Où voulez-vous en venir, M. Craig ?
- Il y a une possibilité que tante Maisie t’ait laissé quelque chose dans son testament.
- Pourquoi aurait-elle pris cette peine ?
- Parce qu’elle a un ami que tu pourrais aider.
- Quel genre d’aide ?
- Son ami a un problème. Il a un besoin impérieux, et pas de chocolat.
- Laissez-moi deviner. Héroïne, crack ou cocaïne ?
- Numéro 1, répondit Craig. Et il a besoin d’un approvisionnement régulier.
- Régulier comment ?
- Quotidien.
- Et combien tante Maisie m’a-t-elle laissé pour couvrir ces grosses, grosses dépenses, sans parler du risque de se faire piquer ?
- Cinq mille livres, répondit Craig. Mais juste avant de mourir, elle a ajouté un codicille à son testament.
- Laissez-moi deviner. Que tout ne serait pas payé d’un coup.
- Juste au cas où tu déciderais de tout dépenser bêtement, sur un coup de tête.
- Je suis tout ouïe.
- Elle espérait que cinquante livres par semaine suffiraient pour s’assurer que son ami n’ait pas besoin d’aller voir ailleurs.
- Dites-lui que si elle montait jusqu’à cent, je pourrais y réfléchir.
- Je crois que je peux dire de sa part qu’elle accepte tes conditions.
- Alors comment s’appelle l’ami de tante Maisie ?
- Toby Mortimer.

*

— Toujours de l’extérieur vers l’intérieur, dit Nick. C’est une règle simple à suivre.

Danny attrapa la cuillère en plastique et se mit à recueillir l’eau que Nick avait versée dans son bol de petit-déjeuner.

— Non, dit Nick. Le bol de soupe loin de toi, et tu pousses la cuillère. (Il montra le mouvement.) Et ne fais jamais de bruit quand tu avales. Je ne veux pas entendre un seul bruit pendant que tu bois ta soupe.

— Beth se plaignait toujours de cela.

— Moi aussi, dit Big Al sans bouger de sa couchette.

— Et Beth a raison, répondit Nick. Dans certains pays, on considère que c'est un compliment d'avaler à grand bruit, mais pas en Angleterre. (Il enleva le bol et le remplaça par une assiette en plastique sur laquelle il avait disposé une grosse tranche de pain et des haricots blancs à la sauce tomate.) Maintenant, je veux que tu te dises que le pain est une côtelette d'agneau et les haricots, des petits pois.

— Qu'est-ce que tu prends comme sauce ? demanda Big Al depuis sa couchette.

— Bovril⁷ froide, répondit Nick. (Danny prit son couteau en plastique et sa fourchette, et les tint fermement, lame et dents dirigés vers le plafond.) Tâche de te souvenir, reprit Nick, que ton couteau et ta fourchette ne sont pas des fusées sur une rampe de lancement qui attendent d'être mises à feu. Et contrairement aux fusées, ils ont besoin d'être ravitaillés chaque fois qu'ils retournent sur terre.

Nick prit son couteau et sa fourchette sur la table et montra à Danny comment s'en servir.

« Ce n'est pas naturel » fut la réponse immédiate de Danny.

— Tu t'y habitueras vite, rétorqua Nick. Et n'oublie pas que ton index devrait se trouver sur le dessus. Ne laisse pas le manche dépasser entre ton pouce et ton index – tu tiens un couteau, pas un stylo. (Danny ajusta sa prise sur le couteau et la fourchette pour imiter Nick, mais tout cela continuait à le mettre mal à l'aise.) Maintenant je veux que tu manges le morceau de pain comme si c'était une côtelette.

— Comment la désirez-vous monsieur ? grommela Big Al. À point ou saignante ?

— On ne te posera cette question que si tu commandes un steak, pas une côtelette d'agneau, expliqua Nick.

Danny attaqua sa tranche de pain.

— Non, fit Nick. Coupe la viande, ne la déchiquette pas, et un petit morceau à la fois. (Danny suivit de nouveau ses instructions, puis se mit à couper un second morceau de pain tout en mâchouillant le premier.) Non, répéta Nick d'un ton ferme. Quand tu manges, pose ton couteau et ta fourchette sur l'assiette, et ne les reprends pas tant que tu n'as fini ce que tu as dans la bouche. (Une fois que Danny eut avalé le morceau de pain, il ramassa les haricots avec le bout de sa fourchette.) Non, non, non, reprit Nick. Une fourchette n'est pas une pelle. Transperce juste quelques petits pois à la fois.

— Mais il me faudra une éternité si je continue comme ça, protesta Danny.

— Et ne parle pas la bouche pleine, rétorqua Nick.

Big Al grommela de nouveau. Mais Danny l'ignora. Il coupa un autre bout de pain, le mit dans sa bouche, et reposa son couteau et sa fourchette sur l'assiette.

— Bien, mais mâche ta viande plus longtemps avant de l'avaler, dit Nick. Tâche de te rappeler que tu es un être humain, pas un animal (Remarque

qui provoqua un rot bruyant chez Big Al. Une fois que Danny eut terminé son morceau de pain, il tâcha de transpercer deux haricots, mais ils lui échappaient. Il abandonna.) Ne lèche pas ton couteau, conclut Nick.

— Mais si ça te fait plaisir, petit, lança Big Al, tu peux me lécher le cul.

Il s'écoula un moment avant que Danny puisse finir son repas de misère, et qu'il repose enfin son couteau et sa fourchette sur une assiette vide.

— Une fois que tu as fini de manger, dit Nick, pose ton couteau et ta fourchette ensemble.

— Pourquoi ? demanda Danny.

— Parce que quand tu manges au restaurant, le serveur devra savoir si tu as fini ton plat.

— Je ne mange pas souvent au restaurant, avoua Danny.

— Alors il faudra que je sois le premier à vous inviter Beth et toi dès que tu seras libéré.

— Et moi ? fit Big Al. On ne m'invite pas ?

Nick l'ignora.

— Maintenant il est temps de passer au dessert.

— Pudding ? fit Danny.

— Non, pas pudding, dessert, répéta Nick. Quand tu es au restaurant, tu ne commandes que l'entrée et le plat principal et tant que tu ne les as pas terminés, tu ne demandes pas à voir la carte des desserts.

— Deux cartes dans un seul restaurant ? fit Danny.

Nick sourit en déposant un morceau de pain plus petit sur l'assiette de Danny.

— C'est une tarte à l'abricot, annonça-t-il.

— Et moi je suis au lit avec Cameron Diaz, lança Big Al.

Cette fois, Danny et Nick rirent.

— Pour le dessert, reprit Nick, tu utilises la petite fourchette. Mais si tu commandes une crème brûlée ou une glace, tu choisis la petite cuillère.

D'un seul coup Big Al s'assit tout droit sur sa couchette.

— À quoi ça sert, tout ça, bordel ? demanda-t-il. On est pas au restaurant, on est en prison ! La seule chose que ce petit va manger ces vingt prochaines années, c'est de la dinde froide.

— Et demain, poursuivit Nick, ignorant la réflexion de Big Al, je te montrerai comment goûter le vin après que le serveur en a versé un tout petit peu dans ton verre...

— Et le jour suivant, ajouta Big Al, je t'autoriserai à siroter un échantillon de ma pisse, un millésime rare, qui te rappellera que tu es en prison, pas dans ce putain de Ritz. Et il punctua sa phrase d'un long pet sonore.

— Tu as un colis, Leach. Suis-moi et grouille-toi !

Leach descendit lentement de son lit, se rendit sur le palier sans se presser et rejoignit le gardien qui l'attendait.

— Merci pour avoir arrangé la cellule individuelle, grogna-t-il quand ils descendirent le couloir.

— Tu me grattes le dos et je gratterai le tien, répondit M. Hagen. (Il n'ouvrit plus la bouche jusqu'à ce qu'ils arrivent devant la réserve où il tapa bruyamment sur les doubles portes. Le gérant les ouvrit et dit :) Nom ?

— Brad Pitt.

— Ne fais pas le malin avec moi, Leach, sinon je te colle un rapport au cul.

— Leach, 6241.

— Tu as un paquet.

Le gérant de la réserve se retourna, prit une boîte sur une étagère derrière lui et la déposa sur le comptoir.

— Je vois que vous l'avez déjà ouverte, M. Webster.

— Tu connais le règlement, Leach.

— Oui. Vous êtes censé ouvrir le paquet en ma présence afin que je sois sûr que rien n'ait été enlevé ou planqué à l'intérieur.

— Allez, au boulot ! dit M. Webster.

Leach enleva le couvercle de la boîte. Il y trouva un survêtement Adidas dernier cri.

— Jolie tenue, observa Webster. À dû coûter les yeux de la tête à quelqu'un.

Leach ne fit pas de commentaire. Webster se mit à dézipper les poches une à une pour vérifier qu'il n'y avait ni drogue ni cash. Il ne trouva rien, pas même l'habituel billet de cinq livres.

— Tu peux l'emporter, Leach, dit-il à contrecœur.

Leach ramassa le survêtement et commença à partir. Il n'avait fait que quelques pas quand on cria « Leach ! » derrière lui. Il se retourna.

— Et la boîte, andouille, ajouta Webster.

Leach retourna au comptoir, rangea le survêtement dans la boîte et la fourra sous son bras.

— Ce sera une belle amélioration par rapport à ta tenue actuelle, observa M. Hagen en raccompagnant Leach dans sa cellule. Je devrais peut-être regarder de plus près, vu que tu n'as jamais mis un pied au gymnase. Mais je pourrais peut-être aussi fermer les yeux.

Leach sourit.

— Je laisserai votre part à l'endroit habituel, M. Hagen, dit-il en refermant la porte derrière lui.

*

— Je ne peux pas continuer à vivre sur un mensonge, annonça

Davenport d'un ton théâtral. Vous ne comprenez pas que nous sommes responsables d'avoir envoyé un homme en prison pour le restant de ses jours ?

Depuis que Davenport ne figurait plus au générique de sa série télévisée, Craig avait craint ce qui était justement en train de se produire. Spencer avait pensé, à raison qu'il ne faudrait pas bien longtemps avant que Davenport n'éprouve le besoin de faire un geste dramatique qui ferait parler de lui. Il n'avait pas grand-chose d'autre à penser depuis qu'il avait déserté le petit écran.

— Alors qu'as-tu l'intention de faire ? demanda Payne en allumant une cigarette. Il tâchait de ne pas avoir l'air inquiet.

— Dire la vérité, répondit Davenport. J'ai l'intention de témoigner au procès en appel de Cartwright et leur raconter ce qui s'est vraiment passé ce soir-là. Ils ne me croiront peut-être pas, mais au moins j'aurai la conscience tranquille.

— Si tu fais cela, l'avertit Craig, nous pourrions nous retrouver tous les trois en prison. (Il marqua une pause.) Pour le reste de nos jours. Es-tu sûr que c'est ce que tu souhaites ?

— Non, mais de deux maux, c'est le moindre.

— Et cela ne t'inquiète pas de penser que tu ne pourras plus prendre une douche sans te faire sodomiser par deux routiers de cent quinze kilos ?

Davenport ne répondit pas.

— Sans parler de la honte sur ta famille, ajouta Payne. Tu as beau être au chômage, Larry, je peux t'assurer que si tu décides de faire une apparition au tribunal, ce sera ton dernier rôle.

— J'ai eu largement le temps de réfléchir aux conséquences, répondit Davenport d'un ton hautain. Et j'ai pris ma décision.

— As-tu pensé à Sarah ? Aux conséquences que cela aurait sur sa carrière ? demanda Craig.

— Oui, et quand je la verrai, j'ai bien l'intention de lui raconter précisément ce qui s'est passé ce soir-là et je suis sûr qu'elle approuvera ce que je fais.

— Pourrais-tu me rendre un petit service, Larry ? demanda Craig. En souvenir du bon vieux temps ?

— Quoi ? demanda Davenport, suspicieux.

— Laisse passer une semaine avant de parler à ta sœur.

Davenport hésita.

— D'accord, une semaine. Mais pas une journée de plus.

*

Leach attendit dix heures et l'extinction des feux avant de descendre de son lit. Il prit une fourchette en plastique sur la table et alla jusqu'aux toilettes dans le coin de la cellule. C'était le seul endroit où les matons ne pouvaient pas voir les détenus quand ils effectuaient leurs rondes.

Il sortit son nouveau pantalon de survêtement et s'assit sur le couvercle des W.-C. Il agrippa fermement la fourchette en plastique dans sa main droite et entreprit de défaire la couture au milieu de l'une des trois bandes blanches sur toute la longueur de la jambe. Ce procédé laborieux lui prit quarante minutes. Enfin, il put extraire un long sachet de cellophane, mince comme du papier à cigarettes. À l'intérieur il trouva suffisamment de poudre blanche pour satisfaire un camé pendant un mois. Il sourit – chose rare – en pensant qu'il y avait cinq autres bandes à découdre : son bénéfice était assuré, ainsi que la part de M. Hagen.

*

— Mortimer doit bien se procurer la came quelque part, lança Big Al.

— Qu'est-ce qui te fait dire cela ? demanda Danny.

— Il se pointait à l'hôpital tous les matins sans faute. Le toubib lui avait même fait commencer un programme de désintox. Puis d'un seul coup, il disparaît.

— Ce qui veut seulement dire qu'il a trouvé une source, en conclut Nick.

— Pas l'un de ses fournisseurs habituels, répondit Big Al. J'ai demandé à droite à gauche mais je n'ai pas eu de réponse. (Danny s'effondra sur sa couchette, en proie au syndrome des condamnés à perpète.) Ne perds pas espoir, petit. Il reviendra. Ils reviennent toujours.

— Visites ! hurla une voix familière. Une minute plus tard, la porte s'ouvrit pour laisser Danny rejoindre les autres prisonniers. Ils attendaient impatiemment l'heure de la visite depuis le début de la matinée.

Il avait espéré pouvoir annoncer à Beth qu'il avait trouvé la nouvelle preuve dont maître Redmayne avait si désespérément besoin pour gagner l'appel. Maintenant il ne lui restait plus qu'à souhaiter que Big Al ait raison quand il affirmait que Mortimer retournerait très bientôt à l'hôpital de la prison.

En prison, un condamné à perpétuité se raccroche à l'espoir comme un marin se raccroche à un rondin qui dérive. Danny serra le poing en se frayant un chemin vers la zone des visites. Il était déterminé à ce que Beth ne se doute pas une seule seconde que quelque chose allait mal. Quand il était avec elle, il ne baissait jamais la garde ; en dépit de tout ce qu'il vivait, il fallait que Beth croie toujours qu'il restait de l'espoir.

*

Il fut surpris quand il entendit la clé tourner dans la serrure car il n'avait jamais de visite. Trois gardiens entrèrent au pas de charge dans la cellule. Deux le prirent par les épaules et le tirèrent du lit. En tombant, il attrapa la cravate de l'un des gardiens. Elle lui glissa des mains, ce qui ne servit qu'à lui rappeler que les matons portaient des cravates amovibles pour ne pas se faire

étrangler. L'un d'eux coinça violemment ses mains dans son dos tandis qu'un autre lui assénait un coup violent derrière le genou, et que le troisième le menottait. Quand il s'effondra sur le sol de béton, le premier maton l'attrapa par les cheveux et tira sa tête en arrière d'un coup sec. En moins de trente secondes, il fut pieds et poings liés avant d'être traîné en dehors de sa cellule sur le palier.

— Qu'est-ce que vous foutez, bande de cons ? demanda-t-il une fois qu'il eut repris son souffle.

— Tu vas en isolement, Leach, dit le premier surveillant. Tu ne verras pas la lumière du jour avant trente jours, ajouta-t-il alors qu'ils le traînaient dans l'escalier en colimaçon. Ses genoux cognaient à chacune des marches.

— Pour quel motif ?

— Deal, répondit le deuxième gardien. Ils le poussaient le long d'un couloir pourpre qu'aucun prisonnier ne voulait jamais voir.

— Je n'ai jamais touché à la drogue, chef, et vous le savez, protesta Leach.

— Ce n'est pas ce que veut dire dealer, rétorqua le troisième surveillant une fois qu'ils parvinrent au sous-sol. Et tu le sais.

Les quatre hommes s'arrêtèrent devant une cellule qui ne comportait pas de numéro. Un gardien choisit une clé rarement utilisée pendant que les deux autres tenaient fermement les bras de Leach. Une fois la porte ouverte, on le poussa la tête la première dans une cellule à côté de laquelle son logement à l'étage avait l'air d'un hôtel trois étoiles. Un matelas fin en poils de cheval gisait au milieu de la pièce. Il y avait une cuvette en fer vissée au mur, des toilettes sans chasse d'eau, un seul drap, une seule couverture, pas d'oreiller et pas de miroir.

— Quand tu sortiras, Leach, tu découvriras que ton revenu mensuel s'est évaporé. Personne au dernier étage ne croit que tu as une tante Maisie.

La porte se referma en claquant.

*

« Félicitations » fut le premier mot que prononça Beth quand Danny la prit dans ses bras. Il eut l'air perplexe. « Tes six GSCE, idiot ! ajouta-t-elle. Tu les as eus haut la main, exactement comme Nick l'avait prédit. »

Danny sourit. Cela semblait si loin. Pourtant ça faisait à peine plus d'un mois – une éternité en prison. Quoi qu'il en soit, il avait déjà tenu la promesse qu'il avait faite à Beth. Il s'était inscrit à trois *A levels*.

— Quelles matières as-tu choisies ? demanda-t-elle comme si elle pouvait lire dans ses pensées.

— Anglais, maths, et commerce, répondit Danny. Mais j'ai eu un problème. (Beth eut soudain l'air inquiet.) Comme je suis déjà meilleur que Nick en maths, ils ont dû faire venir une prof de l'extérieur, mais elle ne peut me voir qu'une fois par semaine.

— Elle ? fit Beth d'un ton suspicieux.

Danny rit.

— Mlle Lovett a plus de soixante ans et elle est à la retraite. Mais elle maîtrise son sujet. Elle dit que si je persévère, elle me pistonnera pour que je décroche une place à l'Open University⁸. Remarque, si je remporte mon appel, je n'aurai pas le temps de...

— *Quand* tu remporteras ton appel, le corrigea Beth, tu dois poursuivre tes *A Levels* sinon Miss Lovett et Nick auront perdu leur temps.

— Mais je m'occuperai du garage toute la journée et j'ai déjà trouvé des idées pour qu'il soit plus rentable. (Beth garda le silence.) Qu'y a-t-il ?

Beth hésita. Son père lui avait demandé de ne pas aborder le sujet.

— Le garage ne se porte pas très bien en ce moment, avoua-telle enfin. En fait, il rentre à peine dans ses fonds.

— Pourquoi ?

— Sans Bernie et toi, nous avons commencé à perdre des clients qui vont chez Monty Hughes, en face.

— Ne t'inquiète pas, chérie. Tout cela changera une fois que je serai sorti d'ici. En fait, j'ai même des plans pour reprendre le garage de Monty Hughes – il doit avoir soixante ans bien sonnés.

L'optimisme de Danny fit sourire Beth.

— Cela signifie que tu as trouvé les nouvelles preuves que cherche maître Redmayne ?

— Peut-être, mais je ne peux pas en dire trop pour l'instant, répondit Danny en jetant un œil aux caméras fixées au-dessus de leur tête. L'un des amis de Craig qui se trouvait dans le bar ce soir-là a débarqué ici. (Il leva les yeux vers les surveillants au balcon. D'après Big Al, ils savaient lire sur les lèvres.) Je ne donnerai pas son nom.

— Pourquoi est-il là ? demanda Beth.

— Je ne peux pas le dire. Il faut juste que tu me fasses confiance.

— En as-tu parlé à maître Redmayne ?

— Je lui ai écrit la semaine dernière. J'étais sur mes gardes parce que les matons ouvrent tes lettres et lisent tout ce que tu écris. Les *surveillants*, se corrigea-t-il.

— Les surveillants ? fit Beth.

— Nick dit que je ne dois pas prendre l'habitude de parler l'argot de la prison si je veux commencer une nouvelle vie quand je sortirai d'ici.

— Donc Nick croit manifestement que tu es innocent ?

— Oui. Et Big Al aussi. Et même certains gardiens. Nous ne sommes plus seuls, Beth, ajouta-t-il en lui prenant la main.

— Quand Nick doit-il être libéré ? demanda Beth.

— Dans cinq ou six mois.

— Resteras-tu en contact avec lui ?

— J'essayerai, mais il va partir enseigner en Écosse.

— J'aimerais bien le rencontrer, reprit Beth en posant son autre main sur

la joue de Danny. C'est un vrai copain.

— Ami, la corrigea Danny. Et il nous a déjà invités à dîner.

Christy tomba après avoir essayé de faire un pas vers son père. Elle se mit à pleurer et Danny la prit dans ses bras.

— On t'ignore, hein, petiot ? dit-il, mais elle continua à pleurer.

— Donne-la-moi, dit Beth. Apparemment il y a des choses que Nick ne peut pas t'enseigner.

*

— Ce n'est pas ce que j'appellerais une coïncidence, dit Big Al, ravi de pouvoir parler en privé au capitaine pendant que Danny prenait une douche.

Nick cessa d'écrire.

— *Pas* une coïncidence ?

— Leach se retrouve en isolement et le lendemain matin, voilà que Mortimer est de retour et qu'il meurt d'envie de voir le médecin.

— Tu penses que Leach était son fournisseur ?

— Comme je viens de le dire, je ne vois pas comment ça pourrait être une coïncidence. (Nick reposa son stylo.) Il tremble, poursuivit Big Al, mais c'est toujours comme ça quand tu commences une désintox. Le toubib semble croire que cette fois il veut vraiment décrocher. Enfin bref, on découvrira bien vite si Leach est mêlé à tout ça.

— Comment ? demanda Nick.

— Il sort d'isolement dans quinze jours. Si Mortimer cesse de venir à l'hôpital prendre son traitement à la minute où il est de retour au bloc, nous saurons qui est son fournisseur.

— Donc il ne nous reste plus que quinze jours pour trouver la preuve dont nous avons besoin, déclara Nick.

— Sauf si *c'est* une coïncidence.

— Nous ne pouvons pas prendre ce risque, dit Nick. Emprunte le magnétophone de Danny et interroge-le le plus vite possible.

— Bien, chef, répondit Big Al au garde-à-vous à côté du lit. Dois-je parler de cela à Danny ou je me tais ?

— Tu lui dis tout, pour qu'il puisse transmettre l'information à son avocat. De toute façon, trois cerveaux valent mieux que deux.

— Il est si intelligent que ça ? demanda Big Al en se rasseyant sur son lit.

— Bien plus que moi, avoua Nick. Mais ne lui répète pas que je te l'ai dit, parce qu'avec un peu de chance, je serai sorti d'ici avant qu'il ne s'en rende compte tout seul.

— Il est peut-être temps de lui dire la vérité sur nous ?

— Pas encore, répondit Nick d'un ton ferme.

*

— Courrier, annonça le gardien. Deux lettres pour Cartwright et une pour toi, Moncrieff.

Il passa la lettre à Danny qui vérifia le nom sur l'enveloppe.

— Non, moi c'est Cartwright, fit Danny. C'est lui Moncrieff.

Le gardien fronça les sourcils, donna la lettre à Nick et les deux autres à Danny.

— Et moi, c'est Big Al.

— Va te faire foutre Crann, lança le gardien en claquant la porte derrière lui.

Danny se mit à rire, mais quand il regarda Nick, il vit qu'il était devenu livide. Il tenait l'enveloppe dans sa main et tremblait. Danny ne se rappelait pas avoir jamais vu Nick recevoir une lettre.

— Veux-tu que je la lise en premier ? demanda-t-il.

Nick secoua la tête, il déplia la feuille et se mit à la lire.

Big Al s'assit, mais ne parla pas. L'inhabituel ne se produit pas si souvent que cela en prison. À mesure que Nick lisait, ses yeux s'embuaient. Il passa une manche sur son visage puis tendit la lettre à Danny.

Cher sir Nicholas,

J'ai le regret de vous informer du décès de votre père. Il est mort d'une crise cardiaque hier matin, mais le médecin m'assure qu'il a peu souffert ou pas du tout. Avec votre autorisation, je ferai une demande de permission exceptionnelle afin que vous puissiez assister aux funérailles.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes salutations distinguées,

Fraser Munro, avocat.

Danny leva les yeux et vit Big Al qui tenait Nick dans ses bras.

— Son père est mort, hein ? fut tout ce qu'il dit.

25

— Peux-tu en prendre soin en mon absence ? demanda Nick. Il détacha la chaîne en argent autour de son cou et la donna à Danny.

— Bien sûr, répondit Cartwright en examinant le pendentif, qui ressemblait à une clé. Mais pourquoi tu ne la prends pas avec toi ?

— Disons simplement que j'ai plus confiance en toi qu'en la plupart des gens que je vais rencontrer tout à l'heure.

— Je suis flatté, dit Danny en passant la chaîne autour de son cou.

— Inutile, répliqua Nick avec un sourire.

Il regarda son reflet dans le petit miroir de fer vissé au mur au-dessus du lavabo. On lui avait rendu ses effets personnels à cinq heures ce matin dans un grand sac en plastique qui n'avait pas été descellé depuis quatre ans. Il devrait partir à six heures s'il voulait arriver en Écosse à temps pour les funérailles.

— J'ai hâte, dit Danny en le regardant fixement.

— De quoi ? demanda Nick en défroissant sa cravate.

— D'avoir le droit de remettre mes vêtements.

— Tu auras le droit de le faire à ton appel et une fois qu'ils casseront le

jugement, tu n'auras plus jamais à remettre des vêtements de prison. En fait, tu pourras sortir libre de la salle d'audience.

— Surtout après qu'ils auront entendu ma cassette, ajouta Big Al avec un grand sourire. Je crois qu'aujourd'hui c'est le grand jour.

Il allait expliquer le fond de sa pensée quand ils entendirent une clé tourner dans la serrure. C'était la première fois qu'ils voyaient M. Pascoe et M. Jenkins en civil.

— Suis-moi, Moncrieff, lança M. Pascoe. Le chef a deux mots à te dire avant que nous partions pour Édimbourg.

— Transmets-lui mon meilleur souvenir, dit Danny, et propose-lui de passer prendre le thé un après-midi.

Nick rit en entendant Danny imiter son accent.

— Si tu crois que tu peux te faire passer pour moi, pourquoi tu n'essaies pas de donner mes cours à ma place ce matin ?

— C'est à moi que tu parles ? demanda Big Al.

*

Le téléphone de Davenport sonnait, mais il fallut un moment avant qu'il n'émerge de sous les draps pour répondre.

— Qui est-ce donc ? marmonna-t-il.

— Gibson, annonça la voix familière de son agent.

Davenport fut brusquement réveillé. Gibson Graham appelait uniquement pour du travail. Davenport pria pour qu'il s'agisse d'un film, d'un autre rôle à la télévision, ou peut-être d'une publicité – ils payaient si bien, même pour un doublage. Ses fans reconnaîtraient sûrement la voix suave du docteur Beresford.

— On m'a demandé si tu étais disponible, annonça Gibson, tâchant de faire comme si cela se produisait couramment. (Davenport s'assit et retint son souffle.) C'est une reprise de *L'importance d'être Constant* d'Oscar Wilde. Et ils veulent que tu joues le rôle de Jack. Eve Best a signé pour jouer Gwendoline. Quatre semaines sur la route avant la première dans le West End. Ce n'est pas super bien payé, mais cela rappellera à tous ces producteurs par ici que tu es encore vivant.

« Quel tact » songea Davenport. L'idée ne l'enthousiasmait pas du tout. Il ne se rappelait que trop bien ce que signifiait passer des semaines sur la route, suivies d'innombrables nuits dans le West End, sans oublier les représentations en matinée, avec une salle à moitié vide. Mais il devait reconnaître que c'était sa première proposition sérieuse depuis près de quatre mois.

— Je vais y réfléchir, dit-il.

— Ne sois pas trop long, répondit Gibson. Je sais qu'ils ont déjà passé un coup de fil à l'agent de Nigel Haver pour vérifier ses disponibilités.

— Je vais y réfléchir, répéta Davenport, et il raccrocha.

Il consulta son réveil. Il était dix heures dix. Il grommela et se glissa de nouveau sous les draps.

*

M. Pascoe tapa doucement à la porte, et en compagnie de M. Jenkins il conduisit Nick dans le bureau.

— Bonjour Moncrieff, dit le directeur en levant les yeux.

— Bonjour M. Barton, répondit Nick.

— Vous comprenez bien, reprit Barton, que même si l'on vous a accordé une permission exceptionnelle pour raisons familiales afin d'assister aux funérailles de votre père, vous restez un prisonnier de catégorie A, ce qui signifie que deux gardiens vont vous accompagner jusqu'à votre retour ce soir. Le règlement stipule également que vous devrez rester constamment menotté. Toutefois, étant donné les circonstances, et compte tenu du fait que ces deux dernières années vous avez été un prisonnier exemplaire et que vous serez sans doute libéré dans quelques mois seulement, je vais exercer ma prérogative et autoriser à ce que l'on vous enlève les menottes une fois que vous aurez passé la frontière. À condition que M. Pascoe ou M. Jenkins n'aient aucune raison de croire que vous pourriez essayer de vous échapper ou de commettre une infraction. Je suis certain que je n'ai pas besoin de vous rappeler, Moncrieff, que si vous étiez assez stupide pour tirer avantage de ma décision, je n'aurais d'autre choix que de recommander au Comité de probation et d'assistance aux prisonniers mis en liberté conditionnelle d'oublier votre libération anticipée (il consulta le dossier de Nick) le 17 juillet, mais au contraire, de vous contraindre à purger votre peine dans son intégralité. C'est-à-dire quatre ans de plus. Ai-je été clair, Moncrieff ?

— Oui, merci, Monsieur le directeur, répondit Nick.

— Je n'ai donc rien d'autre à ajouter, à part vous présenter mes condoléances pour le décès de votre père et vous souhaiter une journée paisible. (Michael Barton se leva et ajouta :) Permettez-moi de vous dire que je déplore que ce triste événement n'ait pas eu lieu après votre libération.

— Merci, Monsieur le directeur.

Barton fit un signe de tête et M. Pascoe et M. Jenkins conduisirent Nick au-dehors.

Le directeur fronça les sourcils quand il vit le nom du prochain prisonnier qui devrait se présenter à lui. La perspective de cette rencontre ne l'enchantait guère.

*

Pendant la pause du matin, Danny remplaça Nick dans ses fonctions de bibliothécaire de la prison. Il remit en place les livres que l'on venait de lui rendre et data ceux que les prisonniers souhaitaient emprunter. Après avoir

accompli ces tâches, il prit un exemplaire du *Times* sur l'étagère consacrée aux quotidiens et s'assit pour le lire. Les quotidiens étaient livrés à la prison chaque matin, mais on ne pouvait les consulter qu'à la bibliothèque : six exemplaires du *Sun*, quatre du *Mirror*, deux du *Daily Mail* et un seul du *Times* – ce qui, songeait Danny, reflétait fidèlement les préférences des prisonniers.

Danny avait lu le *Times* chaque jour de l'année écoulée. Il connaissait bien le journal et sa présentation. Contrairement à Nick, il n'arrivait toujours pas à faire les mots croisés, bien qu'il passât autant de temps à lire la rubrique affaires que les pages sport. Mais aujourd'hui les choses allaient être différentes. Il feuilleta le journal, jusqu'à ce qu'il tombe sur une rubrique sur laquelle il ne s'était jamais arrêté dans le passé.

La nécrologie de sir Angus Moncrieff, baronnet, Croix de la valeur militaire, OBE⁹ occupait une demi-page, même si c'était la moitié inférieure. Danny lut les informations sur la vie de sir Angus depuis sa scolarité à Loretto School, puis Sandhurst, d'où il sortit diplômé avant d'être nommé sous-lieutenant des Cameron Highlanders. Après avoir remporté la Croix de la valeur militaire en Corée, Sir Angus devint colonel de régiment en 1994, où on lui remit l'OBE. Le dernier paragraphe expliquait que sa femme était morte en 1970 et que le titre revenait de fait à leur fils unique, Nicholas Alexander Moncrieff. Danny prit le Concise Oxford Dictionary qui n'était jamais loin de lui et chercha la signification de baronnet, Croix de la valeur militaire et d'OBE. Il sourit à l'idée d'annoncer à Big Al qu'ils partageaient désormais une cellule avec un chevalier héréditaire, sir Nicholas Moncrieff. Big Al le savait déjà.

— À plus, Nick, fit une voix, mais le prisonnier avait déjà quitté la bibliothèque avant que Danny ne puisse corriger son erreur.

Danny joua avec la clé au bout de la chaîne en or. Tel Malvolio, il rêva un instant de devenir celui qu'il n'était pas. Cela lui rappela qu'il devait remettre à la fin de la semaine un essai sur *la nuit des rois*, la pièce de Shakespeare. Il songea à l'erreur que son camarade détenu venait de commettre, et se demanda s'il pourrait s'en sortir quand il devrait affronter les élèves de Nick. Il reposa le *Times* sur l'étagère puis traversa le couloir pour rejoindre le département « enseignement. »

Le groupe de Nick, déjà assis derrière son bureau, l'attendait, et manifestement personne n'avait été prévenu que leur professeur habituel était en route pour l'Écosse où il devait assister aux funérailles de son père. Danny entra d'un pas énergique, plein d'assurance, dans la salle et sourit à la douzaine de visages impatients. Il déboutonna sa chemise rayée bleu et blanc pour s'assurer que la chaîne en or était bien mise en valeur.

— Ouvrez vos livres à la page neuf, lança Danny en espérant parler comme Nick. Vous verrez un ensemble de photos d'animaux d'un côté de la page et une liste de noms de l'autre. Tout ce que je veux, c'est que vous mettiez les photos en face de leur nom. Vous avez deux minutes.

— Je ne trouve pas la page neuf, fit un prisonnier.

Danny alla l'aider au moment où un surveillant entra tranquillement dans la pièce. Une expression médusée traversa son visage.

— Moncrieff ?

Danny leva les yeux.

— Je pensais que tu étais en permission exceptionnelle ? dit-il en consultant son bloc-notes.

— Vous avez tout à fait raison, M. Roberts. Nick est à l'enterrement de son père en Écosse et il m'a demandé de donner son cours de lecture ce matin.

Roberts eut l'air encore plus médusé.

— Est-ce que tu te fous de ma gueule, Cartwright ?

— Non, M. Roberts.

— Alors retourne à la bibliothèque avant que je te colle un rapport !

Danny s'empressa de quitter la salle et retourna à son bureau dans la bibliothèque. Il tâcha de ne pas rire. Cependant, il fallut un moment avant de parvenir à se concentrer suffisamment pour terminer son travail sur sa comédie préférée de Shakespeare.

*

Le train de Nick entra en gare de Waverley peu après midi. Une voiture de police attendait pour les conduire à Dunbroath, à quatre-vingts kilomètres d'Édimbourg. Quand ils démarrèrent, Pascoe consulta sa montre :

— Nous serons largement dans les temps. Le service ne commence pas avant quatorze heures.

Par la vitre, Nick contemplait la ville. Puis elle laissa place à la campagne, à perte de vue. Il respira une liberté qu'il n'avait pas ressentie depuis des années. Il avait oublié comme l'Écosse était belle, avec ses verts, ses marrons durs et son ciel presque pourpre. Presque quatre ans à Belmarsh avec pour vue unique les hauts murs de briques, surmontés de fils de fer barbelés, acérés, comme spécialement aiguisés pour déchiqueter les souvenirs.

Il tâcha de mettre un peu d'ordre dans ses idées avant qu'ils n'arrivent à l'église paroissiale où il s'était fait baptiser. M. Pascoe avait accepté qu'une fois le service terminé, il passe une heure avec Fraser Munro, l'avocat de la famille, qui avait fait la demande de permission exceptionnelle. Nick le soupçonnait d'avoir également demandé une sécurité minimale et pas de menottes une fois qu'ils auraient passé la frontière.

La voiture de police se gara devant l'église un quart d'heure avant le début du service. Un gentleman d'un certain âge, que Nick se souvenait avoir vu dans sa jeunesse, avança quand le policier ouvrit la portière arrière. Il portait une queue-de-pie noire, un col cassé et une cravate de soie noire. Il ressemblait plus à un ordonnateur des pompes funèbres qu'à un avocat. Il souleva son chapeau et salua Moncrieff d'un signe de tête. Nick lui serra la main et sourit.

- Bonjour M. Munro, dit-il. C'est un plaisir de vous revoir.
- Bonjour sir Nicholas, répondit-il. Bienvenue chez vous.

*

— Leach, bien que vous ayez été sorti de l'isolement, laissez-moi vous rappeler que ce n'est que provisoire. Le directeur continua. Provoquez la moindre perturbation maintenant que vous êtes de retour dans le bloc et vous serez assuré de retourner au cachot sans le moindre recours.

— Sans recours ? railla Leach. Il était debout, devant le bureau du directeur, flanqué d'un gardien de chaque côté.

— Remettez-vous mon autorité en question ? demanda le directeur, parce que si...

— Non, Monsieur, lança Leach d'un ton sarcastique. Juste votre connaissance du *Prison Act* de 1999. On m'a mis à l'isolement avant de m'avoir collé un rapport.

— Un directeur est autorisé à entreprendre ce genre d'action sans avoir recours au rapport s'il a une raison de croire que c'est une affaire...

— Je veux faire une requête immédiate pour voir mon avocat, dit Leach froidement.

— Je noterai votre requête, répondit Barton en tâchant de garder son sang-froid. Et qui est votre avocat ?

— M. Spencer Craig, répondit Leach. (Barton nota le nom sur un bloc devant lui.) Je demanderai qu'il porte officiellement plainte contre vous et trois membres de votre personnel.

— Me menacez-vous, Leach ?

— Non, Monsieur. M'assure juste qu'il est clairement établi que j'ai déposé une plainte officielle.

Barton ne parvint plus à cacher son exaspération et fit un signe de tête, signe que les gardiens comprirent immédiatement. Ils emmenèrent le prisonnier hors de sa vue.

*

Danny voulait annoncer la bonne nouvelle à Nick, mais il savait qu'il ne serait pas rentré d'Écosse avant minuit.

Alex Redmayne avait écrit pour confirmer que la date de son appel avait été fixée au 31 mai, dans deux semaines seulement. Maître Redmayne voulait également savoir si Danny souhaitait assister à l'audience, se rappelant qu'il n'avait pas témoigné lors du premier procès. Il lui répondit par retour du courrier pour lui confirmer qu'il tenait à être présent.

Il avait également écrit à Beth. Il aurait voulu qu'elle soit la première à apprendre que Mortimer avait fait des aveux complets et que Big Al avait tout enregistré sur le magnétophone de Danny. Le magnétophone se trouvait

désormais caché à l'intérieur de son matelas, et il le donnerait à maître Redmayne lors de sa première visite légale. Danny voulait l'annoncer à Beth, mais il ne pouvait pas prendre le risque de consigner quoi que ce soit par écrit.

Big Al n'essaya pas de cacher qu'il était très content de lui et proposa même de comparaître en tant que témoin. Apparemment Nick ne s'était pas trompé : Danny serait libéré avant lui.

26

Le bedeau attendait Sir Nicholas dans la sacristie. Il le salua d'un léger signe de tête avant d'accompagner le nouveau chef de famille en bas de l'allée centrale, sur le premier banc à droite. M. Pascoe et M. Jenkins prirent place juste derrière lui.

Nick se tourna vers la gauche. Le reste de sa famille était assis aux trois premiers rangs de l'autre côté de l'allée. Aucun parent ne jeta même un coup d'œil dans sa direction. Ils suivaient tous clairement les ordres de son oncle Hugo de l'ignorer. Cela n'empêcha pas M. Munro de rejoindre Nick au premier rang. Les premières notes d'orgue retentirent et le curé, accompagné de l'aumônier du régiment, emmena le chœur en bas de la nef latérale sur les paroles de « *L'Éternel est mon berger.* »

Les sopranos s'installèrent au premier rang du chœur, suivis des ténors et des basses. Quelques minutes plus tard, un cercueil fit son entrée sur les épaules des six deuxième classes des Cameron Highlanders, avant d'être délicatement déposé sur une bière devant l'autel. Les hymnes préférés du colonel furent vigoureusement entonnés pendant le service, qui se termina sur « *Le jour s'éteint, la nuit s'installe.* » Nick baissa la tête en signe de respect. Il pria pour un homme qui croyait en Dieu, en la Reine et en son pays.

Quand le vicaire récita son oraison, Nick se rappela une des expressions de son père, qu'il répétait invariablement chaque fois qu'ils assistaient à des funérailles du régiment. « L'aumônier lui a fait honneur. »

Une fois que l'aumônier eut récité les dernières prières et que le prêtre eut donné la bénédiction finale, l'assemblée constituée des membres de la famille, d'amis, de représentants du régiment et d'habitants de la région, se réunit au cimetière à côté de l'église pour assister à l'enterrement.

C'est alors que Nick remarqua la silhouette massive d'un homme qui devait peser plus de cent cinquante kilos et qui ne semblait pas dans son élément en Écosse. Il sourit. Nick lui rendit son sourire et tâcha de se rappeler quand ils s'étaient vus pour la dernière fois. Puis il se souvint : Washington DC, le vernissage d'une exposition au Smithsonian¹⁰ pour fêter le quatre-vingtième anniversaire de son grand-père quand sa légendaire collection de timbres avait été exposée au public. Mais Nick ne parvenait toujours pas à se rappeler le nom de l'homme.

Une fois le cercueil descendu dans la tombe et les rites ultimes effectués, le clan Moncrieff s'en alla sans qu'un seul membre ne vienne présenter ses

condoléances au fils et unique héritier du défunt. Une ou deux personnes du cru dont le salaire ne dépendait pas d'oncle Hugo vinrent serrer la main de Nick. L'officier supérieur qui représentait le régiment se mit au garde-à-vous et salua. Nick souleva son chapeau en remerciement.

Au moment où il allait quitter le cimetière, Nick vit Fraser Munro parler à M. Jenkins et M. Pascoe. M. Munro vint vers lui.

— Ils ont accepté que vous passiez une heure ou deux avec moi pour discuter des affaires de la famille, mais ils ne vous laisseront pas me raccompagner au cabinet dans ma voiture.

— Je comprends.

Nick remercia l'aumônier et grimpa à l'arrière du véhicule de police. Un moment plus tard, Pascoe et Jenkins prirent place à sa droite et à sa gauche.

Quand la voiture démarra, Nick regarda par la vitre et vit l'homme corpulent allumer un cigare.

— Hunsacker, dit Nick à voix haute. Gene Hunsacker.

*

— Pourquoi voulais-tu me voir ? demanda Craig.

— Je n'ai plus de dope, répondit Leach.

— Mais je t'en ai fourni pour tenir six mois.

— Pas après qu'un maton ripou a pris sa part.

— Alors tu devrais aller faire un tour à la bibliothèque.

— Pour quoi faire, M. Craig ?

— Emprunte le dernier exemplaire de la *Law Review*, l'édition reliée cuir, et tu trouveras tout ce qu'il te faut, scotché au dos du livre.

Craig referma son porte-documents, se leva et se dirigea vers la porte.

— Pas trop tôt.

— Que veux-tu dire ? demanda Craig en effleurant la poignée.

— L'ami de tante Maisie s'est inscrit en désintox.

— Alors à toi de l'aider à se sevrer, n'est-ce pas ?

— Cela ne résoudra peut-être pas notre problème, répondit calmement Leach.

Craig regagna lentement la table, mais ne s'assit pas.

— Où veux-tu en venir ?

— Mon petit doigt me dit que l'ami de tante Maisie a commencé à chanter comme un canari.

— Alors, fais-le taire, cracha Craig.

— Si ça se trouve, ce sera trop tard.

— Arrête de jouer, Leach, et dis-moi où tu veux en venir.

— On m'a dit qu'il y avait une cassette.

Craig s'affala sur sa chaise et regarda fixement de l'autre côté de la table.

— Et qu'y a-t-il sur cette cassette ? demanda-t-il calmement.

— Des aveux complets... avec des noms, des dates et des lieux. (Leach marqua une pause, conscient d'avoir à présent l'attention pleine et entière de Craig.) C'est quand on m'a dit les noms que je me suis dit que je devrais consulter mon avocat.

Craig ne parla pas pendant un moment.

— Crois-tu pouvoir mettre la main dessus ? finit-il par demander.

— Ça a un prix.

— Combien ?

— Dix mille.

— C'est un peu raide.

— Les matons ripoux, ça se paie, rétorqua Leach. De toute façon, je parie que tante Maisie n'a pas de plan B, donc elle n'a pas grand choix.

Craig opina.

— Très bien. Mais il y a une date limite : si la cassette n'est pas en ma possession avant le 18 juin, tu ne seras pas payé.

— Je vois très bien quelle l'affaire passera en appel ce jour-là, lança Leach avec un sourire narquois.

*

— Votre père a rédigé un testament que cette société a exécuté, annonça maître Munro en tapant des doigts sur son bureau. Un juge de paix a certifié son authenticité. Quoi que vous inspire son contenu, il serait malavisé de votre part de le contester.

— M'opposer aux souhaits de mon père ne m'aurait même pas traversé l'esprit, répondit Nick.

— C'est une décision raisonnable, Sir Nicholas, si je puis dire. Toutefois, vous êtes en droit de connaître les détails de ce testament. Comme le temps joue contre nous, permettez-moi de paraphraser. (Il toussa.) Le gros des biens de votre père a été légué à son frère, M. Hugo Moncrieff, assorti de moindres dons et rentes à distribuer parmi les autres membres de la famille, le régiment et d'autres œuvres de charité locales. Il ne vous a rien laissé, hormis le titre, dont ce n'était naturellement pas à lui de se défaire.

— Soyez assuré, Maître, que cela n'est pas une surprise pour moi.

— Je suis soulagé de l'apprendre, Sir Nicholas. Toutefois, votre grand-père, un homme pragmatique et astucieux, que mon père a eu, soit dit en passant, le privilège de représenter, a prévu certaines dispositions dans son testament dont vous êtes désormais le seul bénéficiaire. Votre père a fait une demande pour que ce testament soit annulé, mais les tribunaux ont rejeté sa requête.

Munro sourit en fouillant dans des papiers sur son bureau jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il recherchait. Il le brandit, triomphant, et déclara :

— Le testament de votre grand-père. Je vais seulement vous aviser de la clause qui nous intéresse. (Il tourna plusieurs pages.) Ah, voici ce que je

cherchais. (Il chaussa une paire de demi-lunes sur le bout de son nez et lut lentement :) « Je lègue Dunbroathy Hall, ma propriété en Écosse, ainsi que ma résidence londonienne dans les Boltons à mon petit-fils Nicholas Alexander Moncrieff, qui sert actuellement avec son régiment au Kosovo. Toutefois, mon fils Angus aura plein usage de ces propriétés jusqu'à son décès, alors elles entreront en possession du petit-fils susmentionné. » (Maître Munro reposa le testament sur son bureau.) Dans des circonstances normales, expliqua-t-il, cela vous aurait garanti un vaste héritage, mais malheureusement, je dois vous informer que votre père a exploité au maximum les termes « plein usage » et a fait de gros emprunts en utilisant ces deux propriétés comme garantie jusqu'à quelques mois avant sa mort.

— En ce qui concerne la propriété de Dunbroath, il s'est vu accorder la somme de... (Une fois de plus, maître Munro chaussa ses demi-lunes pour vérifier les chiffres)... un million de livres et pour les Boltons, un peu plus d'un million. Conformément au testament de votre père, une fois l'homologation validée, cet argent ira directement à votre oncle Hugo.

— Donc en dépit des belles intentions de mon grand-père, je me retrouve quand même sans rien, dit Nick.

— Pas forcément, répondit Munro. Parce que je crois que vous avez des arguments légitimes contre votre oncle pour garder l'argent qu'il s'est procuré grâce à ce petit subterfuge.

— Quoi qu'il en soit, je n'irai pas contre les souhaits de mon père.

— Je pense que vous devriez reconsidérer votre point de vue, Sir Nicholas, dit maître Munro en tapant de nouveau des doigts sur son bureau. Après tout, une grosse somme d'argent est en jeu et je suis sûr et certain...

— Vous avez sûrement raison, Maître, mais je ne remettrai pas en question le jugement de mon père.

Munro déchaussa ses lunettes et, la mort dans l'âme, dit :

— Alors soit. Je dois par ailleurs vous annoncer que j'ai été en correspondance avec votre oncle, Hugo Moncrieff, qui est parfaitement au courant de votre situation actuelle. Il a proposé de reprendre les deux propriétés avec la responsabilité des deux hypothèques. Il a également accepté de couvrir toutes les dépenses, y compris les frais juridiques associés aux transactions.

— Représentez-vous mon oncle Hugo ? demanda Nick.

— Non, répondit fermement maître Munro. J'avais même déconseillé à votre père de prendre une hypothèque sur les deux propriétés. En fait, je lui ai dit que j'estimais que c'était contre l'esprit de la loi, pour ne pas dire contre la lettre de la loi, de procéder à de telles transactions sans votre approbation préalable. (M. Munro toussa.) Il n'a pas tenu compte de mes conseils et a même décidé d'aller voir ailleurs.

— Dans ce cas, maître Munro, puis-je vous demander si vous voulez bien me représenter ?

— Je suis flatté que vous me le demandiez, Sir Nicholas, et permettez-

moi de vous assurer que cette société serait fière de poursuivre sa longue collaboration avec la famille Moncrieff.

— En gardant bien ma situation à l'esprit, maître, comment me conseilleriez-vous de procéder ?

Munro fit une légère révérence.

— Ayant anticipé l'éventualité que vous puissiez me demander conseil, j'ai, pour votre compte, lancé tout un ensemble d'investigations. (Nick sourit quand les lunettes retournèrent sur le nez de l'avocat vieillissant.) On m'a informé que le prix d'une maison dans les Boltons s'élève actuellement à près de trois millions de livres et mon frère, qui est conseiller municipal, m'a appris que votre oncle Hugo avait récemment fait des demandes auprès de la mairie pour savoir si l'on pouvait lui octroyer un permis de construire pour une extension de la propriété de Dunbroathy. Pourtant, je crois savoir que votre grand-père espérait que vous finiriez par céder la propriété au National Trust for Scotland¹¹.

— Oui, c'est ce qu'il m'a dit, acquiesça Nick. J'ai noté la conversation dans mon journal de l'époque.

— Cela n'empêchera pas votre oncle de continuer à appliquer ses plans, et sachant cela, j'ai demandé à un cousin qui est associé dans une agence immobilière locale quelle pourrait être la réaction de la ville face à une telle demande de permis de construire. Il m'a informé qu'en vertu des dernières dispositions sur le permis de construire du Local Government Act de 1997, toute partie de la propriété sur laquelle se trouvent actuellement des bâtiments, y compris la maison, des écuries, des dépendances ou des étables, devrait recevoir un permis de construire provisoire. Il me dit que celui-ci ne devrait pas excéder huit hectares. Il m'a également informé que la ville cherchait des terrains sur lesquels construire des appartements abordables ou une maison de retraite, et ils envisageraient même d'étudier la construction d'un hôtel. (Maître Munro ôta ses lunettes.) Vous auriez pu apprendre toutes ces informations en lisant les minutes du comité d'urbanisme de la ville, consignées dans la bibliothèque de la ville le dernier jour de chaque mois.

— Votre cousin a-t-il pu estimer la valeur de la propriété ? demanda Nick.

— Pas officiellement, mais il m'a dit que des situations similaires se négocient actuellement à environ deux cent cinquante mille livres par hectare.

— Ce qui fait que la propriété vaut trois millions.

— Je dirais plus près de quatre et demi, si vous incluez les douze mille hectares de terre rurale. Mais, car il y a toujours un *mais* quand il s'agit de votre oncle Hugo, vous ne devez pas oublier que cette propriété ainsi que celle de Londres sont désormais grevées de grosses hypothèques. (Nick anticipa l'ouverture d'un nouveau dossier et ne fut pas déçu.) La maison des Boltons présente des débours, y compris des taux, services et hypothèques, de près de trois mille quatre cents livres par mois, et il reste encore deux mille neuf cents livres par mois sur la propriété de Dunbroathy, ce qui fait au total des

dépenses de près de soixante-quinze mille livres par an. Il est de mon devoir de vous avertir, Sir Nicholas, que si par hasard il survenait un retard de plus de trois mois dans les remboursements, les entreprises d'hypothèques concernées auraient le droit de mettre les propriétés sur le marché pour cession immédiate. Si cela venait à se produire, je suis sûr qu'elles trouveraient un acheteur bienveillant en la personne de votre oncle.

— Et je dois vous dire, maître Munro, que mon revenu actuel en tant que bibliothécaire de prison, est de douze livres par semaine.

— Vraiment ? fit Munro, prenant note. Un tel revenu parviendra difficilement à couvrir les soixante-quinze mille livres annuelles nécessaires, suggéra-t-il, révélant un trait d'humour inattendu.

— Peut-être que dans ces circonstances nous pourrions avoir recours à un autre de vos cousins, suggéra Nick, incapable de dissimuler un sourire.

— Malheureusement pas, répondit maître Munro. Toutefois, ma sœur est mariée au directeur de la branche locale de la banque royale d'Écosse, et celui-ci m'a assuré qu'il ne verrait aucun inconvénient à servir les intérêts des paiements si vous étiez prêt à déposer une hypothèque de second rang sur les deux propriétés dans sa banque.

— Vous avez été plein de sollicitude à mon égard, observa Nick, et je vous en suis extrêmement reconnaissant.

— Je dois avouer, dit maître Munro, et vous comprendrez que ce que je suis sur le point de vous confier est confidentiel, que bien que j'aie eu une grande admiration, voire de l'affection, pour votre grand-père, et que j'aie représenté votre père avec grand plaisir, je n'ai jamais ressenti la même confiance envers votre oncle Hugo, qui est... (Un coup fut frappé à la porte.) ... entrez, dit Munro.

M. Pascoe passa la tête par la porte.

— Veuillez m'excuser de vous interrompre, Maître, mais nous devons partir dans quelques minutes si nous ne voulons pas rater le train pour Londres.

— Merci. Je serai le plus expéditif possible. (Il ne reprit pas la parole tant que Pascoe n'avait pas refermé la porte derrière lui.) Je crains que, même si nous nous connaissons depuis peu, Sir Nicholas, vous ne deviez me faire confiance, dit Munro en déposant plusieurs documents sur la table devant lui. Je vais vous demander de signer ces accords bien que vous n'ayez pas eu le temps de les examiner dans le détail. Toutefois, si je dois agir pendant que vous achevez...

Il toussa.

— Ma peine, dit Nick.

— Exactement, Sir Nicholas, reprit l'avocat en sortant le stylo-plume de sa poche et en le donnant à son client.

— J'ai également un document que j'aimerais vous faire authentifier, demanda Nick.

Il sortit plusieurs feuilles de papier de prison réglé d'une poche

Lawrence Davenport fut rappelé trois fois le soir de la première de *L'importance d'être Constant* au Théâtre Royal à Brighton. Il ne sembla pas remarquer que d'autres acteurs étaient sur scène avec lui.

Pendant les répétitions, il avait appelé sa sœur et l'avait invitée à dîner avec lui après le spectacle.

— Comment ça va ? demanda Sarah.

— Ça va, répondit-il, mais ce n'est pas la raison pour laquelle je t'ai demandé de descendre. J'ai besoin de discuter d'une décision importante que j'ai prise et qui va t'affecter ainsi que toute la famille.

Quand il raccrocha, il était encore plus déterminé. Il allait tenir tête à Spencer Craig pour la première fois de sa vie, quelles qu'en soient les conséquences. Il savait qu'il ne pourrait pas aller jusqu'au bout sans le soutien de Sarah, surtout quand il se rappelait sa relation passée avec Craig.

Les répétitions avaient été fatigantes. Au théâtre, il n'y a pas de deuxième ou de troisième prise si vous oubliez une réplique ou entrez sur scène au mauvais moment. Davenport commença même à se demander comment il pouvait espérer briller parmi des acteurs qui apparaissaient régulièrement dans le West End. Mais à la minute où le rideau se leva pour la première, il sembla évident que le théâtre était bourré de fans du docteur Beresford, qui buvaient toutes les paroles de Lawrence, qui riaient à ses répliques les moins amusantes, et qui applaudissaient tout ce qui le concernait.

Quand Sarah passa dans sa loge pour lui souhaiter bonne chance avant que le rideau ne se lève, il lui rappela qu'il devait discuter de quelque chose de la plus haute importance avec elle au dîner. Elle le trouva pâle et un peu fatigué, mais imputa cela au trac d'un soir de première.

— Je te vois après la représentation, dit-elle. Merde.

Quand le rideau tomba enfin, Davenport sut qu'il ne pourrait pas aller jusqu'au bout. Il avait le sentiment d'avoir retrouvé sa place. Il tâcha de se convaincre qu'il avait le devoir de prendre les autres en considération, notamment sa sœur. Après tout, pourquoi la carrière de cette dernière devrait-elle s'arrêter net à cause de Spencer Craig ?

Davenport retourna dans sa loge pour la trouver remplie d'admirateurs et d'amis qui buvaient à sa santé – toujours le premier signe d'un grand succès. Il savoura les éloges et tâcha d'oublier jusqu'à l'existence de Danny Cartwright qui n'était après tout, rien d'autre qu'un voyou de l'East End qui était probablement mieux au trou de toute façon.

Sarah était assise dans le coin de la pièce, ravie du succès de son frère, mais se demandait de quelle chose si importante il avait besoin de parler avec elle.

Nick fut étonné de trouver Danny toujours éveillé quand M. Pascoe ouvrit la porte de la cellule peu après minuit. Bien que les événements de la journée et son voyage l'eussent exténué, il était content d'avoir quelqu'un avec qui partager ses nouvelles.

Danny écouta attentivement tout ce qui s'était passé en Écosse. Big Al, allongé face au mur, ne parlait pas.

— Tu aurais su gérer Munro bien mieux que moi, lança Nick. Pour commencer, tu n'aurais jamais laissé mon oncle s'en tirer comme ça après avoir volé tout cet argent. (Il allait entrer dans les détails sur le rendez-vous avec son avocat quand il s'arrêta brusquement et demanda :) Pourquoi as-tu l'air si content ?

Danny descendit de son lit d'un bond, glissa une main sous son oreiller et en sortit une petite cassette. Il l'inséra dans le magnétophone et appuya sur « Lecture ».

— Comment t'appelles-tu ? demanda un homme avec un accent de Glasgow prononcé.

— Toby. Toby Mortimer, répondit une voix qui avait clairement été élevée dans un environnement différent.

— Alors qu'as-tu fait pour te retrouver ici ?

— Détention de drogues.

— Dures ?

— La pire. Héroïne. J'avais besoin de cette came deux fois par jour.

— Alors tu dois être content que l'on t'ait mis en désintox.

— Ce n'est pas si simple que cela, en l'occurrence, dit Toby.

— Et toutes c'conneries que tu m'as racontées hier ? J'étais censé t'croire ?

— Tout est vrai, chaque mot. Je voulais juste que tu comprennes pourquoi j'ai renoncé au programme de désintox. J'ai vu mon ami poignarder un type, et j'aurais dû le dire à la police.

— Pourquoi tu ne l'as pas fait ?

— Parce que Spencer m'a dit de la fermer.

— Spencer ?

— Mon ami, Spencer Craig. Il est avocat.

— Et tu veux que je croie qu'un avocat a poignardé quelqu'un qu'il n'avait jamais vu ?

— Ce n'était pas aussi simple que ça.

— Je parie que la police a cru que c'était aussi simple que ça.

— Oui. Tout ce qu'elle avait à faire, c'était choisir entre un type de l'East End et un avocat qui avait trois témoins qui affirmaient qu'il n'était même pas là. (Il y eut une pose de quelques secondes avant que la même voix reprenne :) Mais j'étais là.

— Alors que s'est-il vraiment passé ?

— C'était les trente ans de Gerald et nous avions tous un peu trop bu. C'est à ce moment-là que les trois sont entrés.

— Les trois ?

— Deux hommes et une fille. C'était la fille qui posait problème.

— C'est la fille qui a commencé la bagarre ?

— Non, non. La fille a plu à Craig à la minute où il a posé les yeux sur elle. Mais il ne l'intéressait pas, ce qui l'a vraiment énervé.

— Donc son petit ami a commencé la bagarre ?

— Non. La fille a clairement dit qu'elle voulait s'en aller et ils sont partis discrètement par la porte du fond.

— Dans une ruelle ?

— Comment le sais-tu ? fit une voix surprise.

— Tu me l'as dit hier, répondit Big Al, se rattrapant de justesse.

— Ah oui. (Un autre long silence.) Spencer et Gerald ont fait le tour en courant jusque derrière le pub à la minute où ils ont vu les gars et la fille sortir. Larry et moi sommes allés faire un tour. Ensuite tout est parti en vrille.

— Qui en était le responsable ?

— Spencer et Gerald. Ils voulaient se battre avec les deux loubards et ont supposé qu'on les soutiendrait, mais j'étais trop défoncé pour être d'une aide quelconque et Larry n'aime pas ce genre de chose.

— Larry ?

— Larry Davenport.

— La star de la télé ? dit Big Al, qui feignit la surprise.

— Oui. Mais lui et moi sommes restés à regarder la bagarre.

— Donc c'était ton ami Spencer qui cherchait la bagarre ?

— Oui. Il s'est toujours pris pour un boxeur, il a représenté l'équipe universitaire de Cambridge en boxe, mais ces deux types étaient d'une autre classe. Puis Spencer a sorti le couteau.

— Spencer avait un couteau ?

— Oui. Il l'avait pris sur le bar avant de sortir dans la ruelle, je le revois encore dire : « Au cas où ».

— Et il n'avait pas vu les deux garçons ou la fille avant ?

— Non, mais il s'imaginait encore qu'il avait des chances avec elle jusqu'à ce que Cartwright devienne trop fort pour lui. C'est à ce moment-là que Spencer a pété un plomb et l'a poignardé à la jambe.

— Mais il ne l'a pas tué ?

— Non. Juste poignardé à la jambe et pendant que Cartwright soignait sa blessure, Spencer a poignardé l'autre type dans la poitrine. (Il fallut un moment avant que la voix n'ajoute :) Et l'a tué.

— Avez-vous appelé la police ?

— Non, Spencer a dû le faire plus tard, après qu'il nous a dit à tous de rentrer chez nous. Il a dit que si quelqu'un nous interrogeait, nous devions répondre que nous n'avions jamais quitté le bar et n'avions rien vu.

— Et on t'a interrogé ?

— La police est venue chez moi le lendemain matin. Je n'avais pas dormi, mais je n'ai rien dit. Je pense que j'avais plus peur de Craig que de la police, mais ça n'avait aucune importance car le policier en charge de l'enquête était convaincu d'avoir arrêté la bonne personne.

La cassette tourna quelques secondes de plus avant que la voix de Mortimer n'ajoute :

— C'était il y a plus de deux ans et il ne se passe pas un jour sans que je ne pense à ce type. J'ai déjà averti Spencer que dès que je serais suffisamment en forme pour témoigner...

La bande se tut.

— Bravo ! s'écria Nick, mais Big Al se contenta de grommeler.

Il s'en était tenu au scénario que lui avait écrit Danny, qui couvrait tous les points dont maître Redmayne avait besoin pour l'appel.

— Je dois encore faire passer ça à mon avocat d'une façon ou d'une autre, dit Danny en sortant la cassette du magnétophone et en la fourrant sous son oreiller.

— Ça ne devrait pas être trop difficile, rétorqua Nick. Envoie-la sous enveloppe scellée avec la mention « légal ». Aucun gardien ne devrait oser l'ouvrir à moins d'être convaincu que l'avocat fait du trafic de drogue ou d'argent directement avec un détenu, et aucun avocat ne serait assez bête pour prendre ce genre de risque.

— À moins que ce détenu ait un maton pour complice, lança Big Al, qui viendrait juste de découvrir l'existence de la cassette.

— Mais ce n'est pas possible, dit Danny, pas tant que nous sommes les trois seuls à en connaître l'existence.

— N'oublie pas Mortimer, répliqua Big Al qui décida enfin qu'il était temps de s'asseoir. Il n'est pas capable de la fermer, surtout quand il a besoin d'une piqure.

— Alors que devrais-je faire de la bande ? demanda Danny. Parce que je n'ai aucune chance de gagner mon appel sans elle.

— Ne l'envoie pas par la poste, l'avertit Big Al. Prends rendez-vous avec Redmayne et remets-la-lui en main propre. Parce qu'à votre avis, qui, comme par hasard, a eu rendez-vous avec son avocat hier ?

Nick et Danny se turent en attendant que Big Al réponde à sa propre question.

— Ce connard de Leach, finit-il par dire.

— Si ça se trouve, ce n'est qu'une coïncidence, rétorqua Nick.

— Pas quand l'avocat s'appelle Spencer Craig.

— Comment peux-tu en être sûr ? demanda Danny en s'agrippant à la barrière au bord de son lit.

— Des matons sont allés et venus à l'hôpital pour papoter avec l'infirmière-chef et c'est moi qui dois préparer leur thé.

— Si un maton ripou venait à découvrir l'existence de la cassette, dit Nick, j' imagine sans mal sur quel bureau on la retrouverait.

- Alors que suis-je censé faire ? demanda Danny, désespéré.
- Fais en sorte qu'elle atterrisse bien sur son bureau, répondit Nick.

*

- Avez-vous pris rendez-vous ?
- Pas exactement
- Alors êtes-vous venu chercher des conseils juridiques ?
- Pas exactement.
- Alors que faites-vous là au juste ? demanda Spencer Craig.
- J'ai besoin d'aide, mais pas du genre légal.
- À quel genre d'aide pensez-vous ? demanda Craig.
- J'ai repéré une occasion rare de mettre la main sur une grosse cargaison de vin, mais il y a un problème.
- Un problème ? répéta Craig.
- Ils exigent un acompte.
- De combien ?
- Dix mille livres.
- J'aurai besoin de plusieurs jours pour y réfléchir.
- Je n'en doute pas, M. Craig, mais faites vite car j'ai une autre partie qui est intéressée. (Le barman du Dunlop Arms marqua une pause avant d'ajouter :) J'ai promis une réponse avant le 31 mai.

*

Ils entendirent tous la clé tourner dans la serrure. Cela les surprit. Il restait encore une heure avant l'Association.

Quand la porte de la cellule s'ouvrit, M. Hagen se tenait sur le seuil.

— Fouille de cellule, ordonna-t-il. Vous trois, dans le couloir !

Nick, Danny et Big Al sortirent sur le palier et furent encore plus surpris quand M. Hagen entra dans leur cellule et referma la porte derrière lui. La surprise ne tenait pas à ce qu'un maton fouille leur piaule ; les fouilles étaient fréquentes – les gardiens cherchaient toujours de la drogue, de l'alcool, des couteaux et même des revolvers. Mais normalement, lorsqu'une fouille avait lieu il y avait toujours trois gardiens présents et la porte restait grande ouverte pour que les prisonniers ne puissent pas prétendre que l'on avait dissimulé quelque chose qui ne s'y trouvait pas.

Quelques minutes plus tard, la porte s'ouvrit d'un coup. Hagen sortit, incapable de dissimuler le sourire sur son visage.

— OK, les gars, dit-il, vous êtes clean.

*

Danny fut étonné de voir Leach à la bibliothèque parce qu'il n'avait

jamais emprunté de livre auparavant. Peut-être voulait-il lire un quotidien. Il parcourait les rayons, l'air perdu.

— Je peux t'aider ? tenta Danny.

— Je veux un exemplaire de la dernière *Law Review*.

— Tu as de la chance, il y a quelques jours encore nous n'en avions qu'une vieille édition jusqu'à ce que quelqu'un fasse don de plusieurs livres à la bibliothèque dont la toute dernière édition de la *Law Review*.

— Alors donne-la-moi, dit Leach.

Danny traversa le rayon « Droit », sortit un livre épais relié de cuir de l'étagère et le rapporta au comptoir.

— Nom et numéro ?

— J'suis pas obligé de te dire quoi que ce soit.

— Tu es obligé de me donner ton nom si tu veux emprunter un livre parce que sinon, je ne peux pas établir de carte de bibliothèque.

— Leach, 6241, lança-t-il, hargneux.

Danny établit une nouvelle carte de lecteur. Il espérait que Leach n'avait pas remarqué que sa main tremblait.

— Signe en bas.

Leach marqua une croix à l'endroit que Danny lui indiquait.

— Tu devras rendre le livre d'ici trois jours, expliqua Danny.

— Tu te prends pour qui, un connard de maton ? Je le rendrai quand j'en aurai envie.

Danny regarda Leach prendre le livre et sortir de la bibliothèque sans rien ajouter. Il ne savait que penser. Leach ne savait pas écrire son nom...

28

Craig laissa sa Porsche noire sur le parking réservé aux visiteurs. Ils ne devaient voir Toby que dans une heure. Il avait déjà prévenu Gerald qu'il était presque aussi difficile de pénétrer dans la prison de Belmarsh que d'en sortir : un parcours interminable de portes munies de barreaux, double vérification des pièces d'identité et fouilles au corps poussées, et cela avant même de s'être présenté à la réception.

Une fois qu'ils eurent donné leur nom à l'accueil, Craig et Payne se virent remettre une clé numérotée et on leur demanda de déposer tous leurs objets de valeur, y compris leur montre, leurs bagues, colliers et tout billet ou menue monnaie dans un casier. S'ils avaient l'intention d'acheter quelque chose à la cantine pour un prisonnier, ils devraient donner la somme exacte en échange de petits jetons en plastique estampillés £ 1, 50p, 20p, 10p. Il était interdit de faire passer des pièces de monnaie à un détenu. Chaque visiteur était appelé séparément par son nom, et avant d'avoir le droit de pénétrer dans la zone sécurisée, il était soumis à une seconde fouille, cette fois par un gardien assisté d'un chien renifleur.

— Numéros un et deux, fit une voix dans le haut-parleur.

Craig et Payne s'assirent dans un coin de la salle d'attente et patientèrent. Leurs seules lectures possibles étaient d'anciens numéros de *Prison News* et *Lock and Key*.

— Numéros dix-sept et dix-huit, dit la voix quelque quarante minutes plus tard.

Craig et Payne se levèrent et se dirigèrent vers de nouvelles grilles munies de barreaux pour affronter une fouille de sécurité encore plus rigoureuse avant d'avoir le droit de pénétrer dans la zone visiteurs, où on leur demanda de prendre place rang G, numéros 11 et 12.

Craig s'assit sur une chaise verte visée au sol pendant que Payne allait à la cantine chercher trois tasses de thé et deux barres Mars en échange de ses jetons de prison. Quand il rejoignit Craig, il déposa le plateau sur une table également visée au sol, et s'assit.

— Combien de temps devons-nous encore attendre ? demanda-t-il.

— Encore un moment, j'imagine, répondit Craig. On ne laisse entrer les prisonniers qu'un par un et on les fouille encore plus que nous.

— Ne te retourne pas, murmura Beth. Craig et Payne sont assis trois ou quatre rangs derrière nous. Ils doivent rendre visite à quelqu'un.

Danny se mit à trembler, mais ne se retourna pas.

— Ça doit être Mortimer, répondit-il. Mais ils arrivent trop tard.

— Trop tard pour quoi ? demanda Beth.

Danny lui prit la main.

— Je ne peux pas dire grand-chose pour l'instant, mais Alex pourra te mettre au courant la prochaine fois que tu le verras.

— C'est Alex maintenant, n'est-ce pas ? fit Beth, en souriant. Alors vous vous appelez par votre prénom maintenant ?

Danny rit.

— Seulement dans son dos.

— Ce que tu peux être lâche ! Alex t'appelle toujours Danny et il m'a même confié qu'il était ravi que tu aies commencé à te raser régulièrement et que tu aies décidé de te laisser pousser les cheveux. Il pense que cela changera tout quand arrivera le moment de l'appel.

— Comment va le garage ? demanda Danny, changeant de sujet.

— Papa travaille un peu moins, répondit Beth. Si seulement j'arrivais à le convaincre d'arrêter de fumer ! Il tousse sans arrêt, mais il refuse d'écouter ce que maman et moi avons à dire à ce sujet.

— Qui a-t-il nommé comme gérant ?

— Trevor Sutton.

— Trevor Sutton ? Mais il serait incapable de gérer un étal de bulots !

— Personne d'autre ne voulait de ce poste, apparemment.

— Alors tu ferais mieux de garder les comptes à l'œil.

— Pourquoi ? Tu ne crois tout de même pas que Trevor trafique ?

— Non, mais il ne sait pas faire une addition.

— Mais que puis-je y faire ? Papa ne me dit jamais rien et franchement, je suis carrément débordée en ce moment.

— M. Thomas te surcharge de travail, n'est-ce pas ? demanda Danny, tout sourire.

Beth rit.

— M. Thomas est un patron super, et tu le sais. Rappelle-toi comme il a été gentil durant le procès. Et il vient de m'augmenter.

— Je ne doute pas que c'est un brave garçon, dit Danny. Mais...

— *Un brave garçon ?* fit Beth en riant.

— La faute à Nick, dit Danny en passant inconsciemment une main dans ses cheveux.

— Si tu continues comme ça, tu ne pourras plus fréquenter tes vieux potes quand tu seras libéré !

— Mais tu te rends compte, dit Danny, ignorant sa réflexion, que M. Thomas s'est entiché de toi ?

— Tu n'es pas sérieux ! Il se comporte toujours en parfait gentleman.

— Cela ne l'empêche pas de s'être entiché de toi.

*

— Comment peut-on réussir à faire rentrer de la drogue dans un endroit comme celui-ci ? demanda Payne en levant les yeux sur les caméras et sur les gardiens aux balcons qui les surveillaient avec des jumelles.

— Les moyens sont de plus en plus sophistiqués, expliqua Craig. Les couches des enfants, des perruques – certains mettent même la came dans des préservatifs qu'ils fourrent dans leur derrière sachant qu'il n'y a pas beaucoup de gardiens qui aiment fouiller là-dedans. Certains prisonniers avalent même la came, tellement ils sont désespérés.

— Et si le sachet s'ouvre à l'intérieur ?

— Ils peuvent mourir dans d'atroces souffrances. J'ai eu un client qui pouvait avaler un petit sachet d'héroïne, le garder dans sa gorge puis le recracher une fois de retour en cellule. Tu pourrais croire que c'est un sacré risque, mais imagine-toi gagner douze livres par semaine, alors que tu peux vendre un sachet comme ça pour cinq cents livres – manifestement ils trouvent que ça vaut le coup. C'est pourquoi nous sommes obligés de subir une fouille aussi rigoureuse.

— Si Toby continue à se faire désirer, notre temps sera écoulé avant même qu'il ne fasse son apparition, observa Payne en baissant les yeux sur sa tasse de thé qui avait refroidi.

— Désolé de vous déranger, Monsieur. (Un gardien se tenait aux côtés de Craig.) Je crains que Mortimer ne soit pas en mesure de se joindre à vous cet après-midi.

— Quel foutu manque de considération ! observa Craig en se levant. La moindre des choses eût été de nous prévenir. Ça ne m'étonne pas.

— Au trou ! Tout le monde en cellule immédiatement ! Et quand je dis immédiatement, c'est immédiatement ! hurla une voix tonitruante.

Des coups de sifflet résonnèrent, des sirènes beuglèrent et des gardiens surgirent de toutes parts pour reconduire les prisonniers dans leurs cellules.

— Mais je dois me présenter à l'enseignement, protesta Danny alors qu'on lui refermait la porte de la cellule au nez.

— Pas aujourd'hui, petit, dit Big Al en allumant une cigarette.

— Qu'est-ce que c'était tout ça ? s'enquit Nick.

— Ça pourrait être des tas de choses, répondit Big Al en inspirant un bon coup.

— Du genre ? demanda Danny.

— Une bagarre a pu éclater dans l'autre aile, et les matons croient qu'elle peut dégénérer. Quelqu'un a même pu attaquer un maton – que Dieu vienne en aide à ce salaud. Ou un trafiquant s'est peut-être fait choper en train de dealer de la came, ou un prisonnier a peut-être mis le feu à sa cellule. Je parie, suggéra-t-il après avoir expiré un gros nuage de fumée, que quelqu'un s'est flingué. (Il fit tomber d'une pichenette la cendre du bout de sa cigarette par terre.) Faites votre choix, parce qu'au moins une chose est sûre – on viendra pas nous rouvrir avant au moins vingt-quatre heures. Non, pas tant que c'est pas réglé.

Big Al avait raison : vingt-sept heures s'écoulèrent avant qu'ils n'entendent une clé tourner dans la serrure.

— Que s'est-il passé ? demanda Nick au surveillant qui ouvrit la porte de leur cellule.

— Aucune idée, fut la réponse officielle.

— Quelqu'un s'est flingué, fit une voix dans la cellule d'à côté.

— Pauvre con, il a dû découvrir que c'était le seul moyen de se barrer d'ici.

— Quelqu'un qu'on connaît ? demanda un autre.

— Un camé, fit une quatrième voix, il n'était chez nous que depuis quelques semaines.

Gerald Payne demanda au gardien de l'Inner Temple de lui indiquer le cabinet de M. Spencer Craig.

— À l'autre extrémité du square, Monsieur. Numéro six. Vous trouverez son bureau au dernier étage.

Payne traversa le square à toute allure, tout en respectant les panneaux qui annonçaient fermement « Pelouse interdite ». Il avait quitté son bureau de Mayfair dès que Craig l'avait appelé pour lui annoncer la nouvelle : « Si tu passes à mon bureau vers quatre heures, tes nuits blanches seront terminées. »

Quand Payne parvint de l'autre côté du square, il gravit les marches de pierre et poussa une porte. Il entra dans un couloir froid et moisi aux murs blancs austères, ornés de vieilles gravures. À l'extrémité du couloir se trouvait un escalier et, collé au mur, un tableau noir brillant sur lequel était peinte en caractères gras et blancs la liste de noms des membres du cabinet. Comme le gardien le lui avait expliqué, le cabinet de maître Spencer Craig se trouvait au dernier étage. La longue ascension de l'escalier de bois craquant rappela à Payne combien il était en mauvaise forme – il fut à bout de souffle bien avant d'être arrivé au deuxième étage.

— M. Payne ? demanda une jeune femme qui attendait sur la dernière marche. Je suis la secrétaire de M. Craig. Il vient de m'appeler pour me dire qu'il venait de quitter l'Old Bailey et qu'il devrait arriver d'ici quelques minutes. Et si vous l'attendiez dans son bureau ?

Elle le conduisit au bout d'un couloir, ouvrit une porte et le poussa à l'intérieur.

— Merci, dit Payne et il entra dans une grande pièce peu meublée, avec un bureau d'associé et deux fauteuils de cuir de chaque côté.

— Désirez-vous une tasse de thé, M. Payne ? Ou peut-être un café ?

— Non merci, répondit Payne en regardant par une fenêtre qui donnait sur le square.

Elle ferma la porte derrière elle. Gerald s'assit en face du bureau de Craig. Il était presque vide, comme si personne ne travaillait ici – pas de photos, pas de fleurs, pas de mémos, juste un immense sous-main, un magnétophone et une grosse enveloppe non ouverte adressée à *Maître. S. Craig*, et estampillée « Personnel. »

Quelques minutes plus tard, Craig fit irruption dans la pièce, suivi de près par sa secrétaire. Payne se leva et lui serra la main, comme s'il était un client et non un vieil ami.

— Assieds-toi, mon vieux, dit Craig. Mlle Russell, pouvez-vous veiller à ce que nous ne soyons pas dérangés ?

— Bien sûr, maître Craig, répondit-elle et elle s'en alla en refermant la porte derrière elle.

— Est-ce ce que je pense ? demanda Payne en désignant la lettre sur le bureau de Payne.

— Nous allons le découvrir, répondit Craig. Elle est arrivée au courrier de ce matin pendant que j'étais au tribunal.

Il déchira l'enveloppe et en renversa le contenu sur son sous-main – une petite cassette audio.

— Comment te l'es-tu procurée ? demanda Payne.

— Mieux vaut ne pas demander, répondit Craig. Disons juste que j'ai des amis bas placés. (Il sourit, prit la cassette et l'inséra dans le magnétophone.) Nous sommes sur le point de découvrir ce que Toby tenait tant à partager avec le reste du monde.

Il appuya sur le bouton « Lecture. » Craig se cala dans son siège pendant

que Payne restait assis au bord du sien, les coudes sur le bureau. Plusieurs secondes s'écoulèrent avant qu'ils n'entendent quelqu'un parler.

« Je ne peux pas savoir lequel d'entre vous écouterait cette cassette (Craig ne reconnut pas immédiatement cette voix.) Ce pourrait être Lawrence Davenport, mais cela semble peu probable. Gerald Payne, c'est une éventualité. (Payne sentit un frisson parcourir son corps.) Mais il y a de fortes chances que ce soit Spencer Craig. (Craig ne trahit aucune émotion.) Je vous garantis que même si cela doit me prendre le reste de ma vie, je vais tout faire pour que vous finissiez tous en prison pour le meurtre de Bernie Wilson, sans parler de mon incarcération. Si vous espérez encore mettre la main sur la cassette, permettez-moi de vous dire que vous ne la trouverez jamais, à moins bien sûr que vous vous retrouviez enfermés ici... »

29

Danny se regarda dans le miroir en pied pour la première fois depuis des mois, et sa réaction l'étonna. L'influence de Nick avait dû aller plus loin qu'il ne l'avait cru, parce qu'il était désagréablement conscient du fait qu'un jean de marque et un T-shirt de West Ham n'étaient sûrement pas la tenue la plus appropriée pour comparaître devant une cour royale. Il regrettait d'avoir refusé la proposition de Nick de lui prêter un costume sombre, une chemise et une cravate qui auraient davantage respecté la gravité de la situation (les paroles étaient de Nick).

Danny prit place sur le banc des accusés et attendit que les trois juges apparaissent. On l'avait fait sortir de Belmarsh à sept heures dans une grosse camionnette blanche de la prison avec douze autres prisonniers qui devaient tous passer en cour d'appel ce matin. Combien reviendraient à la prison ce soir ? À l'arrivée on l'avait enfermé dans une cellule et on lui avait demandé d'attendre. Cela lui laissa le temps de réfléchir. Non pas qu'il eût le droit de dire quoi que ce soit au tribunal. Maître Redmayne avait étudié avec lui toute la procédure d'appel dans les moindres détails et lui avait expliqué que c'était fort différent d'un procès.

Trois juges auraient réexaminé tous les témoignages originaux ainsi que la transcription des débats. Ils devraient être convaincus qu'il y avait de nouvelles preuves dont le juge et le jury n'avaient pas eu connaissance au moment du procès avant d'envisager d'annuler le verdict original.

Après avoir entendu la cassette, Alex Redmayne était certain qu'elle suffirait à semer le doute dans la tête des juges. Cependant, il ne fallait pas qu'il s'attarde sur la raison pour laquelle Toby Mortimer était dans l'impossibilité de comparaître en tant que témoin.

Un moment s'écoula avant que la porte de la cellule de Danny ne s'ouvre et qu'Alex Redmayne ne le rejoigne. Après leur dernière entrevue, il avait insisté pour que Danny l'appelle par son prénom. Il refusait encore, pourtant son avocat l'avait toujours traité sur un pied d'égalité. Alex se mit à

parcourir en détail tous les nouveaux éléments. Même si Mortimer avait mis fin à ses jours, ils se trouvaient en possession de la cassette, et Alex considérerait qu'elle était leur meilleur atout.

— Il faudrait essayer d'éviter les clichés, maître Redmayne, dit Danny avec un sourire.

Alex sourit.

— Encore un an et vous assurerez votre propre défense.

— Espérons que ce ne sera pas nécessaire.

*

Danny leva les yeux sur Beth et sa mère, assises au premier rang d'une tribune bondée de bons citoyens de Bow qui ne doutaient pas qu'il serait relâché plus tard ce jour-là. Il regrettait juste que le père de Beth ne soit pas parmi eux.

Ce que Danny ne savait pas, c'était qu'il y avait encore plus de monde dehors sur le trottoir devant les cours royales. Des gens qui chantaient et brandissaient des pancartes exigeant sa libération. Il jeta un œil sur les bancs réservés à la presse, où un jeune homme de la *Bethnal Green and Bow Gazette* était assis, son bloc-notes ouvert et son stylo en équilibre. Aurait-il une exclusivité pour l'édition du lendemain ? Peut-être que la cassette ne suffirait pas en elle-même, l'avait prévenu Alex, mais une fois qu'on l'aurait écoutée au tribunal, son contenu pourrait figurer dans n'importe quel journal du pays et après ça...

Danny n'était plus seul. Alex, Nick, Big Al et bien sûr Beth étaient les généraux de ce qui était devenu une petite armée. Alex avait reconnu qu'il espérait encore qu'un second témoin se présenterait pour confirmer la version de Mortimer. Si Toby Mortimer avait eu l'intention de passer aux aveux, n'était-il pas possible que Gerald Payne ou Lawrence Davenport aient, eux aussi, envie de soulager leur conscience de ce lourd secret ?

— Pourquoi n'allez-vous pas les voir ? avait demandé Danny. Si ça se trouve, ils vous écouteront.

Alex avait expliqué pourquoi ce n'était pas possible : même s'il en rencontrait un par hasard en société, on pourrait l'obliger à se retirer de l'affaire ou à répondre à une accusation de manquement aux devoirs de la profession.

— Ne pourriez-vous pas envoyer quelqu'un à votre place pour qu'il déniche les preuves dont nous avons besoin, comme l'a fait Big Al ?

— Non, répondit Alex d'un ton ferme. Si l'on réussissait à établir que j'étais à l'origine d'une telle action, vous pourriez commencer à chercher un nouvel avocat dès maintenant et moi, un nouveau job.

— Et le barman ? demanda Danny.

Alex lui raconta qu'ils avaient déjà effectué une enquête de fond sur Reg Taylor, le barman du Dunlop Arms, pour savoir s'il avait un casier judiciaire.

— Et ?

— Rien, répondit Alex. On l’a arrêté deux fois dans le passé ces cinq dernières années pour recel, mais la police ne possédait pas suffisamment de preuves pour le condamner, du coup on a cessé les poursuites.

— Et Beth ? demanda Danny. Lui donnera-t-on une deuxième chance de témoigner ?

— Non. Les juges auront lu son témoignage écrit ainsi que la transcription du procès. La réentendre ne les intéressera pas. (Il avertit Danny qu’il ne pourrait rien trouver dans le résumé des débats du juge qui puisse suggérer un préjudice suffisant pour demander une révision de procès.) La vérité, c’est que tout repose sur la cassette.

— Et Big Al ?

Alex lui apprit qu’il avait pensé à appeler Albert Crann comme témoin, mais avait ensuite décidé que cela pourrait faire plus de mal que de bien.

— Mais c’est un ami loyal, protesta Danny.

— Qui a un casier judiciaire.

*

À dix heures tapantes, les trois juges entrèrent en groupe dans la salle d’audience. Le public se leva, chacun baissa la tête en signe de salut et de déférence et attendit que les trois magistrats prennent place pour s’asseoir. Pour Danny, les deux hommes et la femme qui tenaient sa vie entre leurs mains apparurent sous la forme de silhouettes indistinctes, la tête recouverte de courtes perruques, leurs vêtements de tous les jours dissimulés par de longues robes noires.

Alex Redmayne déposa un dossier sur un petit lutrin devant lui. Il avait expliqué à Danny qu’il serait seul sur le banc, car la Couronne n’est pas présente aux appels. Danny se dit qu’Arnold Pearson, avocat de la Couronne, ne lui manquerait pas.

Une fois la cour installée, le juge à la cour d’appel Browne invita Alex à commencer son résumé.

Il commença par rappeler à la cour le contexte de l’affaire, tâcha une fois de plus de semer le doute dans l’esprit des juges, mais à l’expression sur leur visage, il ne faisait pas grand effet. En fait, le juge Browne l’interrompit plus d’une fois pour savoir s’il y avait de nouveaux éléments dans cette affaire, car les trois juges avaient étudié les transcriptions de la cour du procès original, insista-t-il.

Au bout d’une heure, Alex finit par céder.

— Soyez assuré, monsieur le juge, que j’ai bien l’intention de présenter de nouveaux éléments importants à votre attention.

— Soyez assuré, maître Redmayne, que nous avons hâte de les entendre, répondit le juge Browne.

Alex se ressaisit et tourna une nouvelle page de son dossier.

— Messieurs les juges, je suis en possession d'une cassette audio dont je souhaiterais que vous teniez compte. C'est une conversation avec M. Toby Mortimer, un camarade Mousquetaire qui était présent au Dunlop Arms le soir en question, mais qui fut incapable de témoigner au procès original car il était indisposé.

Danny retint son souffle quand Alex prit la cassette et l'inséra dans un magnétophone sur la table devant lui. Il allait appuyer sur le bouton « lecture » quand le juge Browne se pencha et dit :

— Une minute s'il vous plaît, maître Redmayne.

Danny sentit un frisson parcourir tout son corps quand les trois juges chuchotèrent entre eux. Un moment s'écoula avant que le juge Browne pose une question à Alex.

— M. Mortimer comparaitra-t-il en tant que témoin ? demanda-t-il.

— Non, monsieur le juge, mais la cassette montrera...

— Pourquoi ne comparaitra-t-il pas devant nous, maître Redmayne ? Est-il toujours indisposé ?

— Malheureusement, Monsieur le juge, il vient de décéder.

— Puis-je vous demander la cause de ce décès ?

Alex jura. Il savait que le juge Browne connaissait parfaitement la raison pour laquelle Mortimer n'était pas là, mais s'assurait que le moindre détail serait consigné.

— Il s'est suicidé, monsieur le juge, après avoir pris une overdose d'héroïne.

— Était-il un héroïnomane inscrit pour une cure de désintoxication ? poursuivit le juge Browne à contrecœur.

— Oui, monsieur le juge, mais heureusement cet enregistrement a été fait pendant une période de rémission.

— Sans nul doute un médecin comparaitra devant nous pour confirmer cela ?

— Malheureusement non, Monsieur le juge.

— Dois-je comprendre qu'aucun médecin n'était présent quand cet enregistrement a été réalisé ?

— En effet, monsieur le juge.

— Je vois. Et où a été réalisé cet enregistrement ?

— À la prison de Belmarsh, Monsieur le juge.

— Étiez-vous présent ?

— Non, monsieur le juge.

— Peut-être y avait-il un gardien de prison sur place pour témoigner des circonstances dans lesquelles cet enregistrement a été réalisé ?

— Non, monsieur le juge.

— Alors je suis curieux de savoir, maître Redmayne, qui au juste était présent à cette occasion ?

— Un certain monsieur Albert Crann.

— Et s'il n'est pas médecin ou membre de l'équipe de la prison, quelle

était sa situation à l'époque ?

— C'est un détenu.

— Un détenu ? Je suis dans l'obligation de vous demander, maître Redmayne, si vous avez la moindre preuve que cet enregistrement a été réalisé sans que M. Mortimer ne soit contraint ou menacé ?

Alex hésita.

— Non, monsieur le juge. Mais je suis sûr que vous serez en mesure d'établir l'état d'esprit de M. Mortimer une fois que vous aurez écouté la cassette.

— Mais comment pouvons-nous être sûrs que M. Crann ne tenait pas de couteau sous sa gorge, maître Redmayne ? Peut-être sa présence même aurait suffi à faire une peur bleue à M. Mortimer.

— Comme je l'ai suggéré, M. le juge, vous seriez peut-être plus en mesure de formuler une opinion une fois que vous aurez entendu la cassette.

— Donnez-moi un moment pour m'entretenir avec mes pairs, maître Redmayne.

Une fois de plus, les trois juges s'entretenirent à voix basse.

Peu après, le juge Browne s'adressa à nouveau à l'avocat de la défense.

— Maître Redmayne, nous sommes tous d'avis que nous ne pouvons pas vous autoriser à diffuser l'enregistrement, car il est clairement irrecevable.

— Mais, Monsieur le juge, puis-je vous renvoyer à une récente directive de la Commission européenne...

— Les directives européennes ne font pas encore loi dans mon tribunal, répliqua le juge de la cour d'appel, avant de se reprendre rapidement : dans ce pays. Permettez-moi de vous prévenir que si jamais le contenu de cette cassette venait à être rendu public, je serais dans l'obligation de soumettre l'affaire au ministère public.

Le seul journaliste présent dans la tribune réservée à la presse reposa son stylo. Pendant un moment, il avait cru qu'il décrocherait une exclusivité. Il pensait que maître Redmayne allait lui divulguer la cassette au terme de l'audience afin qu'il puisse décider si cela intéressait ses lecteurs ou non. Mais cela n'était plus possible. Si le journal publiait un seul des mots gravés sur cette cassette ce serait un outrage à la Cour — une chose qu'évitent soigneusement même les rédacteurs en chef les plus coriaces.

Alex agita des papiers. Il savait qu'il n'avait plus aucune marge de manœuvre avec le juge Browne.

— Veuillez poursuivre votre résumé, maître Redmayne, lança obligeamment le juge.

Alex continua, arborant une attitude de défi, avec le peu d'éléments nouveaux qu'il avait à sa disposition. Mais il lui fallait rester bien sagement dans les clous. Il ne pouvait plus se permettre d'invoquer quoi que ce soit susceptible de faire tiquer le juge Browne. Quand Alex finit par regagner sa place, il se maudit intérieurement. Il aurait dû diffuser la cassette à la presse la veille du procès en appel, et le juge n'aurait eu d'autre choix que d'estimer

qu'elle était une nouvelle preuve recevable.

Alex avait prévu la possibilité que le juge de la cour d'appel Browne soit du même avis que son père. Mais il n'imaginait pas que ça serait avant même d'avoir écouté le contenu de la cassette. Il avait prévu que cela deviendrait une affaire publique, et que le journal en publierait l'intégralité le lendemain matin. Mais le juge Browne s'était révélé bien trop rusé. Il savait sans doute ce qu'Alex avait derrière la tête, raison pour laquelle il ne l'avait même pas autorisé à appuyer sur la touche lecture.

Son père lui avait également dit que si les juges entendaient ne serait-ce qu'une seule phrase, ils n'auraient d'autre choix que d'écouter la cassette dans son intégralité. Mais là, ils n'avaient pas entendu un seul mot.

Les trois juges se retirèrent à midi trente-sept, et ne revinrent avec un verdict à l'unanimité qu'après un bref instant. Alex baissa la tête quand le juge Browne prononça les mots : « Appel rejeté. »

Il regarda Danny qui venait d'être condamné à passer les vingt prochaines années de sa vie en prison pour un crime qu'il n'avait pas commis, Alex en était persuadé.

30

Les invités en étaient à leur troisième ou quatrième coupe de champagne quand Lawrence Davenport fit son apparition dans l'escalier d'une salle de bal pleine à craquer. Il se figea sur la dernière marche et attendit d'être sûr que tous les regards étaient rivés sur lui. De vagues applaudissements s'ensuivirent. Il sourit et agita une main en signe de remerciement. On lui donna une coupe en murmurant les mots : « Tu as été magnifique, chéri. »

Quand le rideau était tombé, les invités à la première avaient réservé une *standing ovation* aux acteurs. Mais ça n'avait rien de surprenant pour quiconque était habitué à se rendre au théâtre car cela arrivait presque systématiquement. En effet, les huit premiers rangs étaient en général réservés à la famille des acteurs, à des amis et des agents et les six rangs suivants, aux parasites.

Davenport passa lentement la pièce en revue. Ses yeux se posèrent sur sa sœur Sarah qui discutait avec Gibson Graham.

— À ton avis, comment les critiques vont-elles réagir ? demanda Sarah à l'agent de Larry.

— Elles vont se montrer désagréables, répondit Gibson en tirant sur son cigare. C'est toujours le cas quand une star télé joue dans le West End. Mais comme nous avons touché une avance de près de trois cent mille livres et que la pièce ne se jouera que sur quatorze semaines, nous sommes imperméables aux critiques. L'important est de remplir les salles, Sarah, pas d'avoir de bonnes critiques.

— Larry a-t-il autre chose en vue ? demanda Sarah.

— Pas pour l'instant, avoua Gibson. Mais je suis sûr qu'après ce soir,

nous croulerons sous les demandes.

— Larry, bravo ! dit Sarah quand son frère les rejoignit.

— Quel triomphe ! ajouta Gibson en levant son verre.

— Vous êtes sincères ? demanda Davenport.

— Oh oui, fit Sarah, qui comprenait mieux que quiconque les doutes de son frère. Quoi qu'il en soit, Gibson me dit que tu es presque pris pour toute la saison.

— Exact, mais les critiques me causent tout de même du souci, répondit Davenport. Elles n'ont jamais été tendres avec moi par le passé.

— N'y pense pas, fit Gibson. Peu importe ce qu'elles disent, la pièce se jouera à guichets fermés.

Davenport passa la salle en revue pour voir à qui il voulait parler ensuite. Ses yeux se posèrent sur Spencer Craig et Gerald Payne, en pleine conversation, dans le coin opposé.

— On dirait que notre petit investissement va payer, dit Craig. Doublement.

— Doublement ? fit Payne.

— Non seulement Larry l'a bouclée à la minute où on lui a proposé de jouer dans le West End, mais, en plus, avec une avance de trois cent mille, nous sommes sûrs et certains de récupérer notre argent, voire de faire un petit profit. Et maintenant que Cartwright a perdu son appel, nous n'avons plus à nous soucier de lui pendant les vingt prochaines années, ajouta Craig en gloussant.

— La cassette m'inquiète toujours, rétorqua Payne. Je serais bien plus détendu si je la savais détruite.

— Ça n'a plus aucune importance.

— Mais si la presse mettait la main dessus ?

— La presse n'osera pas s'en approcher.

— Mais cela n'évitera pas qu'elle soit diffusée sur Internet, ce qui pourrait être tout aussi préjudiciable pour nous deux.

— Tu te fais du souci pour rien.

— Il n'y a pas une seule nuit où cela ne m'inquiète pas, avoua Payne. Je me réveille chaque matin en me demandant si ma tête va faire la une des journaux.

— Je ne crois pas que ce soit *ta* tête qui fera la une, dit Craig alors que Davenport apparut à son côté. Félicitations, Larry. Tu as été génial.

— Mon agent me dit que vous avez tous les deux investi dans la pièce, lança Davenport.

— Et comment ! fit Craig. Nous savons reconnaître ce qui va faire un tabac. En fait, nous allons consacrer une partie des bénéfices à la petite fiesta annuelle des Mousquetaires.

Deux jeunes hommes vinrent se présenter à Davenport, ravis de confirmer l'opinion qu'il avait de lui-même, et ils donnèrent l'opportunité à

Craig de s'esquiver discrètement.

Quand il fit le tour de la salle, il aperçut Sarah Davenport qui discutait avec un homme presque chauve, petit, en surpoids et qui fumait le cigare. Elle était encore plus belle que dans ses souvenirs. Il se demanda si l'homme qui tirait sur son cigare était son amant. Quand elle se tourna vers lui, Craig lui sourit, mais elle ne réagit pas. Peut-être ne l'avait-elle pas vu. Pour lui, elle avait toujours été beaucoup plus belle que Larry, et après la seule nuit qu'ils avaient passée ensemble... Il alla la rejoindre. Il s'apercevait très vite si Larry s'était confié à elle.

— Bonjour Spencer, dit-elle. (Craig se pencha pour l'embrasser sur les joues.) Gibson, dit Sarah, voici Spencer Craig, un vieil ami de fac de Larry. Spencer, voici Gibson Graham, l'agent de Larry.

— Vous avez investi dans la pièce, n'est-ce pas ? dit Gibson.

— Une somme modeste, avoua Craig.

— Je n'aurais jamais cru que tu étais un ange, lança Sarah.

— J'ai toujours soutenu Larry, reprit Craig, mais bon, je n'ai jamais douté qu'il deviendrait une star.

— Tu es devenu une star toi aussi, lança Sarah avec un sourire.

— Alors je suis dans l'obligation de te demander, si c'est ce que tu penses, pourquoi ne m'avoir jamais confié de cause à défendre ?

— Je ne traite pas avec les criminels.

— J'espère que cela ne t'empêchera pas de dîner avec moi un jour, parce que j'aimerais...

— Les premières éditions des journaux viennent d'arriver, l'interrompit Gibson. Veuillez m'excuser, il faut que je vérifie si nous avons fait un gros carton ou juste un tabac.

Gibson Graham traversa rapidement la salle de bal, bousculant tous ceux qui se trouvaient en travers de son chemin. Il prit un exemplaire du *Daily Telegraph* et se rendit à la rubrique spectacles. Il sourit quand il vit le titre « *Oscar Wilde toujours chez lui dans le West End.* » Mais son sourire se transforma en froncement de sourcils quand il arriva au deuxième paragraphe :

« Lawrence Davenport nous a encore offert une piètre performance. Cependant, son insignifiante interprétation du personnage de Jack, semble n'avoir en aucune façon dérangé un public de fans, venu nombreux, pour applaudir feu le Docteur Beresford. En revanche, Eve Best, dans le rôle de Gwendoline Fairfax, a brillé dès son entrée sur scène... »

Gibson jeta un œil à Davenport et fut ravi de constater qu'il était en pleine conversation avec un jeune acteur qui ne travaillait plus depuis un moment.

Quand ils pénétrèrent dans sa cellule, le mal était fait. La table avait été réduite en pièces, le matelas éventré, les draps mis en lambeaux et le petit

miroir en fer arraché du mur. Quand M. Hagen poussa la porte, il trouva Danny en train d'essayer d'arracher le lavabo de son socle. Trois surveillants le chargèrent et il décocha un coup-de-poing à M. Hagen. Si le coup-de-poing était arrivé à destination, il aurait eu un effet dévastateur, mais Hagen l'esquiva juste à temps. Le deuxième gardien attrapa le bras de Danny, tandis que le troisième lui donnait un violent coup de genou dans le dos, ce qui laissa le temps à Hagen de récupérer et de menotter les bras et les jambes de Danny pendant que ses collègues le maintenaient au sol.

Ils le tirèrent hors de sa cellule et lui firent descendre l'escalier en fer. Ils le traînèrent jusqu'au couloir mauve qui menait à l'unité d'isolement. Ils s'arrêtèrent devant une cellule sans numéro. Hagen ouvrit la porte et les deux autres le jetèrent à l'intérieur.

Danny resta sans bouger sur le sol de pierre froid pendant un long moment. S'il y avait eu un miroir dans la cellule, il aurait pu admirer son œil au beurre noir et le dégradé de bleus qui parcourait son corps. Il s'en fichait : il avait perdu espoir et il lui restait encore vingt ans pour y penser.

*

— Je m'appelle Malcolm Hurst, dit le représentant du Comité de probation et d'assistance aux prisonniers mis en liberté conditionnelle. Veuillez vous asseoir, M. Moncrieff.

Hurst avait bien réfléchi à la manière dont il devrait s'adresser au prisonnier.

— Vous avez demandé une mise en liberté conditionnelle, M. Moncrieff, commença-t-il, et il est de ma responsabilité de rédiger un rapport pour le Comité. Naturellement, j'ai lu votre dossier, lequel donne un compte rendu détaillé de votre comportement depuis que vous êtes en prison, et le surveillant de votre bloc, M. Pascoe, a qualifié votre conduite d'exemplaire.

Nick garda le silence.

— J'ai également constaté que vous êtes un prisonnier classé, qui travaille à la bibliothèque et qui aide les enseignants de la prison à l'enseignement de l'anglais et de l'histoire. Visiblement vous avez eu beaucoup de succès avec certains de vos camarades détenus, qui sont même allés jusqu'à réussir leur GCSE et un en particulier qui prépare actuellement trois *A levels*.

Nick hocha tristement la tête. M. Pascoe l'avait informé que Danny avait perdu son appel et revenait de l'Old Bailey. Nick avait voulu attendre l'arrivée de Danny dans la cellule, mais malheureusement, le Comité de probation avait planifié cet entretien plusieurs semaines auparavant.

Nick avait déjà décidé de se mettre en contact avec Alex Redmayne dès sa libération, et de proposer de l'aider de quelque manière que ce soit. Il ne parvenait pas à comprendre pourquoi le juge n'avait pas accepté d'écouter la cassette. Danny lui expliquerait sûrement pourquoi. Il tâcha de se concentrer

sur ce que disait le représentant du Comité de probation.

— Je vois que pendant votre séjour en prison, M. Moncrieff, vous avez passé un examen d'anglais par correspondance et obtenu un deux-deux. (Nick opina en signe d'assentiment.) Si votre dossier de prisonnier est extrêmement louable, je dois toutefois vous poser des questions avant de pouvoir achever mon rapport.

Nick avait déjà demandé conseil auprès de M. Pascoe sur les questions qu'il pourrait lui poser.

— Bien sûr, dit-il.

— Vous avez été reconnu coupable par un conseil militaire de négligence et d'imprudence dans l'exercice de vos fonctions, et vous avez plaidé coupable. Le conseil vous a démis de vos fonctions et condamné à huit ans de prison. Est-ce juste ?

— Oui, M. Hurst.

Hurst cocha la première case.

— Votre section gardait un groupe de prisonniers serbes quand une milice albanaise est arrivée dans l'enceinte en voiture en tirant des coups de Kalachnikov en l'air.

— C'est exact.

— Votre sergent-chef a riposté.

— Tirs de sommation, précisa Nick. Après que je leur avais intimé l'ordre d'arrêter de tirer.

— Mais deux observateurs des Nations Unies qui ont assisté à tout l'incident ont témoigné à votre procès, insinuant que les Albanais n'ont fait que tirer en l'air à ce moment-là. (Nick ne tâcha pas de se défendre.) Et bien que vous-même n'ayez pas tiré, vous étiez le commandant de garde à cette occasion.

— Oui.

— Et vous avez accepté votre condamnation.

— Oui.

M. Hurst nota autre chose avant d'ajouter :

— Et si le comité devait recommander que vous soyez libéré après avoir seulement servi la moitié de votre peine, quels projets avez-vous pour l'avenir immédiat ?

— J'ai l'intention de retourner en Écosse où j'accepterai un poste d'enseignant dans l'établissement qui voudra bien m'employer.

Hurst cocha une autre case avant de passer à la question suivante.

— Avez-vous des problèmes financiers qui pourraient vous empêcher de prendre un poste d'enseignant ?

— Non, répondit Nick. Au contraire. Mon grand-père m'a laissé suffisamment pour s'assurer que je ne sois pas obligé de travailler.

Hurst cocha une autre case.

— Êtes-vous marié, monsieur Moncrieff ?

— Non.

— Avez-vous des enfants ou d'autres descendants ?
— Non.
— Suivez-vous actuellement un traitement médical ?
— Non.
— Si vous étiez libéré, avez-vous une maison où aller ?
— Oui, j'ai une maison à Londres et une autre en Écosse.
— Avez-vous de la famille pour vous aider si vous deviez être libéré ?
— Non, répondit Nick. (Hurst leva les yeux, c'était la première case qu'il ne cochait pas.) Mes parents sont morts, et je n'ai pas de frères et sœurs.
— Tantes ou oncles ?

— Un oncle et une tante qui vivent en Écosse dont je n'ai jamais été proche, et une autre tante du côté de ma mère qui vit au Canada et avec laquelle j'ai correspondu, mais que je n'ai jamais rencontrée.

— Je comprends. Une dernière question, M. Moncrieff. Elle peut paraître quelque peu étrange vue votre situation, mais je dois néanmoins la poser. Y a-t-il une raison qui pourrait vous pousser à commettre de nouveau le même crime ?

— Comme je ne suis pas en mesure de reprendre ma carrière dans l'armée et que je n'en éprouve pas le désir, je peux sans le moindre doute répondre non à votre question.

— Je comprends parfaitement, fit Hurst en cochant la dernière case. Enfin, avez-vous des questions à me poser ?

— Uniquement quand je serai informé de la décision du comité.

— Il me faudra quelques jours pour rédiger mon rapport avant de le soumettre au comité, expliqua Hurst, et une fois qu'il l'aura reçu, il devrait vous contacter sous quinzaine.

— Merci, M. Hurst. — Merci, sir Nicholas.

*

— Nous n'avions pas le choix, Monsieur, dit Pascoe.

— Je suis sûr que c'est vrai, Ray, dit le directeur, mais je pense qu'un peu de bon sens est nécessaire pour s'occuper de ce prisonnier particulier.

— Que voulez-vous dire, Monsieur ? demanda Pascoe. Après tout, il a saccagé sa cellule.

— J'en suis bien conscient, Ray. Mais nous savons tous comment les condamnés à perpétuité peuvent réagir si leur appel est rejeté : soit ils deviennent des solitaires silencieux, soit ils mettent leur cellule à sac.

— Quelques jours au trou ramèneront Cartwright à la raison, dit Pascoe.

— Espérons-le, dit Barton, parce que j'aimerais le remettre à flot le plus vite possible. C'est un type brillant. J'avais espéré qu'il serait le successeur naturel de Moncrieff.

— Deux ou trois jours à l'isolement lui feront du bien, ajouta Pascoe.

— Je l'espère, Ray. Mais il perdra automatiquement son statut de classé

et devra recommencer à zéro.

— Pour un mois seulement, Monsieur. (Le directeur opina.) Entre-temps, dit Pascoe, qu'est-ce que je fais de son emploi ? Dois-je le retirer de l'enseignement et le remettre la chaîne de forçats ?

— Grands dieux non ! s'écria Barton. Ce serait plus une punition pour nous que pour lui.

— Et ses droits de cantine ?

— Ni paye ni cantine pendant quatre semaines.

— Bien, Monsieur.

— Et touchez-en un mot à Moncrieff. C'est l'ami le plus proche de Cartwright. Voyez s'il peut le faire revenir à la raison, et le soutenir ces prochaines semaines.

— Je le ferai, Monsieur.

— Qui est le suivant ?

— Leach, Monsieur.

— Pour quel motifcette fois ?

— A oublié de rapporter un livre à la bibliothèque.

— Ne pouvez-vous pas vous occuper de quelque chose d'aussi mineur sans m'en parler ?

— Dans des circonstances normales, si, Monsieur, mais dans ce cas, c'était un exemplaire de valeur de la *Law Review* relié de cuir que Leach n'a pas retourné en dépit de plusieurs avertissements verbaux et écrits.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi il doit se présenter à moi.

— Parce que quand nous avons fini par trouver le livre dans une poubelle au fond du bloc, il était en pièces.

— Pourquoi aurait-il fait cela ?

— J'ai des soupçons, mais aucune preuve.

— Un autre moyen de faire entrer de la drogue ?

— Comme je l'ai dit, Monsieur, je n'ai aucune preuve. Mais Leach est de retour à l'isolement pour un mois, au cas où il déciderait de mettre toute la bibliothèque en pièces. (Pascoe hésita.) Nous avons un autre problème.

— À savoir ?

— L'un de mes informateurs me dit qu'il a entendu Leach dire qu'il allait régler son compte à Cartwright, même s'il devait y laisser sa peau.

— Parce que c'est le bibliothécaire ?

— Non, une histoire de cassette. Mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi.

— C'est exactement ce dont j'ai besoin, dit le directeur. Vous feriez mieux de surveiller ces deux-là vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Nous sommes à court d'effectifs en ce moment, dit Pascoe.

— Alors faites de votre mieux. Je ne veux pas que ce qui est arrivé à ce pauvre type à Garside arrive de nouveau – et tout ce qu’il avait fait, c’était un bras d’honneur à Leach.

Allongé sur la couchette du haut, Danny écrivait une lettre à laquelle il avait beaucoup réfléchi. Nick avait essayé de l'en dissuader, mais il avait pris sa décision et rien ne le ferait changer d'avis.

Nick prenait une douche et Big Al était à l'hôpital en train d'aider l'infirmière à la consultation du soir. Danny avait la cellule pour lui tout seul. Il descendit du lit d'un bond et s'assit à la petite table en Formica. Il regarda fixement une feuille vierge. Il fallut un moment avant qu'il ne parvienne à écrire la première phrase.

Chère Beth,

C'est la dernière fois que je t'écis. J'ai beaucoup réfléchi à cette lettre et je suis arrivé à la conclusion que je ne peux pas te condamner à la même peine que celle qui m'a été imposée.

Il jeta un œil à la photo de Beth scotchée sur le mur devant lui.

Comme tu le sais, je ne serai pas libéré avant d'avoir cinquante ans et, sachant cela, je veux que tu commences une nouvelle vie sans moi. Si tu m'écis, je n'ouvrirai pas tes lettres. Si tu essaies de me rendre visite, je resterai dans ma cellule. Je ne te contacterai pas et ne répondrai à aucune tentative de ta part de me contacter.

Là-dessus je resterai inflexible et rien ne me fera changer d'avis.

N'importe surtout pas que je ne vous aime pas Christy et toi, parce que je vous aime et vous aimerai le reste de ma vie. Mais je suis sûr et certain que cette ligne de conduite vaudra mieux pour nous deux sur le long terme.

Adieu mon amour,

Danny.

Il plia la lettre et la glissa dans une enveloppe qu'il adressa à Beth Wilson, 27 Bacon Road, Bow, London, E3. Puis il regarda une fois de plus la photo de la seule femme qu'il ait jamais aimée.

*

Danny était assis à la table, terminant une dissertation quand la porte de la cellule s'ouvrit.

— Courrier, annonça le gardien, debout sur le pas de la porte. Une lettre pour Moncrieff et une autre...

Il remarqua la montre au poignet de Danny et la chaîne en argent autour de son cou et hésita.

— Nick prend une douche, expliqua Danny.

— Bien, dit le gardien. Il y en a une pour toi et une pour Moncrieff.

Danny reconnut immédiatement l'écriture soignée de Beth. Il n'ouvrit pas l'enveloppe, la déchira et jeta les morceaux dans les toilettes avant de tirer la chasse d'eau. Il posa l'autre enveloppe sur l'oreiller de Nick.

Imprimés en gras dans l'angle supérieur gauche, les mots : « Comité de probation. »

*

— Combien de fois lui ai-je écrit ? demanda Alex Redmayne.

— C'est la quatrième lettre en un mois, répondit sa secrétaire.

Alex regarda par la fenêtre. Plusieurs silhouettes en robe traversaient le square d'un pas pressé.

— Le syndrome du condamné à perpétuité, dit-il.

— Le syndrome du condamné à perpétuité ?

— Soit vous vous coupez du monde extérieur, soit vous continuez comme si rien ne s'était passé. Il a visiblement décidé de se couper du monde.

— Donc cela ne sert plus à rien de lui écrire ?

— Oh si, répondit Alex. Je veux qu'il sache que je n'ai pas abandonné.

*

Quand Nick revint de la salle de douche, Danny était toujours assis à sa table en train de réviser des prévisions financières qui faisaient partie du programme de son *A level* en commerce. Big Al, quant à lui, était vautré sur son lit. Nick entra dans la cellule sans se presser, une serviette fine mouillée autour de la taille, ses tongs laissant des traces d'eau sur le sol de béton. Danny cessa d'écrire et lui rendit sa montre, sa bague et sa chaîne en argent.

— Merci, dit Nick.

Il remarqua alors la fine enveloppe marron sur son oreiller. L'espace d'un instant, il se contenta de la regarder fixement. Danny et Big Al se turent en attendant sa réaction. Enfin il prit un couteau en plastique et ouvrit l'enveloppe à laquelle les autorités pénitentiaires n'avaient pas le droit de toucher.

Cher M. Moncrieff,

Je suis mandaté par le Comité de probation pour vous informer que votre demande de liberté anticipée a été accordée. Votre condamnation touchera donc à sa fin le 17 juillet 2002. Toutes les informations relatives à votre libération et aux conditions de votre mise en liberté conditionnelle vous seront envoyées ultérieurement, avec le nom de votre officier de probation et le bureau où vous serez censé vous présenter.

Veuillez agréer monsieur...

T.L. Williams.

Nick leva les yeux sur ses deux codétenus, mais n'eut pas besoin de leur annoncer qu'il serait bientôt un homme libre.

— Visites ! fit une voix tonitruante que l'on pouvait entendre d'un bloc à un autre. Quelques minutes plus tard, la porte de la cellule s'ouvrit et un surveillant consulta son bloc-notes.

— Tu as une visite, Cartwright. La même jeune femme que la semaine dernière.

Danny tourna une autre page de *La Maison d'Âpre-Vent* de Charles Dickens et secoua simplement la tête.

— Comme tu veux, dit le gardien et il claqua la porte de la cellule.

Nick et Big Al ne firent pas de commentaire. Ils avaient tous les deux cessé d'essayer de le faire changer d'avis.

33

Il avait soigneusement choisi le jour, et même l'heure, mais ce qu'il n'avait pas pu prévoir, c'était que tout se mettrait aussi parfaitement en place.

Le directeur avait décidé du jour et le surveillant chef l'avait soutenu. À cette occasion, on ferait une exception. Les prisonniers auraient le droit de sortir de leur cellule pour voir le match de Coupe du monde entre l'Angleterre et l'Argentine.

À midi moins cinq, les portes furent ouvertes et les prisonniers évacuèrent leur cellule, se dirigeant tous dans la même direction. Big Al, en Écossais patriote, déclina d'un ton bourru et resta résolument allongé sur son lit.

Danny était assis au premier rang, regardant attentivement une vieille télé et attendant que l'arbitre siffle le début du match. Les prisonniers applaudissaient et criaient dans une ambiance de stade surchauffé. Un d'entre eux cependant faisait exception. Il était silencieux, et se tenait debout, au fond. Il ne regardait pas la télévision, mais fixait la porte d'une cellule ouverte au premier étage. Il ne bougeait pas. Les gardiens ne remarquent généralement pas les prisonniers qui ne bougent pas. Il commençait à se demander si l'homme avait changé sa routine habituelle à cause du match. Son camarade était assis sur un banc au premier rang, donc il devait toujours se trouver dans sa cellule.

Au bout de trente minutes, le score était de zéro à zéro, et il n'y avait toujours aucun signe de lui.

Puis, juste avant que l'arbitre ne siffle la mi-temps, un joueur anglais fut fauché dans la surface de réparation argentine. Les détenus devant l'écran faisaient presque autant de bruit que les cinquante mille spectateurs dans le stade. Quelques gardiens marquèrent également leur enthousiasme. Le bruit de fond faisait intégralement partie de son plan. Ses yeux étaient fixés sur la porte ouverte quand, d'un seul coup, sans prévenir, le lapin sortit de son chapeau. Il portait un short boxer, des tongs et avait une serviette drapée sur l'épaule. Il ne regarda pas en bas. Manifestement le football ne l'intéressait

pas du tout.

Il recula de quelques pas jusqu'à ce qu'il se soit détaché du groupe, mais personne ne le remarqua. Il se retourna et avança lentement jusqu'au bout du bloc, puis gravit à pas furtifs l'escalier en colimaçon jusqu'au premier étage. L'arbitre montra le point de penalty.

Une fois parvenu à la dernière marche, il vérifia qu'on ne l'avait vu s'en aller. Personne ne regardait dans sa direction. Les joueurs argentins entouraient l'arbitre en protestant pendant que le capitaine anglais prenait le ballon et se rendait calmement dans la surface de réparation.

Il s'arrêta devant les douches et jeta un œil à l'intérieur pour constater que la salle était pleine de vapeur. Ça faisait également partie de son plan. Il entra. Il fut soulagé de découvrir qu'une seule personne prenait une douche. Il avança en silence jusqu'au banc de bois à l'autre extrémité de la pièce. Une seule serviette était soigneusement pliée dans le coin. Il la ramassa et l'entortilla soigneusement pour en faire un nœud coulant. Le détenu sous la douche se shampooina les cheveux.

Au rez-de-chaussée, tout le monde se taisait. Pas un seul murmure alors que David Beckham posait le ballon sur le point de penalty. Certains retinrent même leur souffle quand il recula pour prendre son élan.

L'homme sous la douche avança de quelques pas au moment où le pied droit de Beckham heurtait le ballon. La clameur qui s'ensuivit avait tout d'une émeute de prison, à laquelle tous les gardiens auraient participé.

Le prisonnier qui se rinçait les cheveux sous la douche ouvrit les yeux quand il entendit la clameur et dut immédiatement mettre une main sur son front pour éviter que de la mousse ne coule dans ses yeux. Il allait sortir de là et attraper sa serviette sur le banc quand il reçut un puissant coup de genou à l'aîne, suivi d'un coup poing en pleine poitrine qui le propulsa contre le mur carrelé. Il tâcha de riposter, mais un avant-bras se plaqua contre sa gorge. Une autre main attrapa ses cheveux et tira sa tête en arrière d'un coup sec. Un seul mouvement rapide, et bien que l'on n'entendit pas l'os casser, son corps s'affala par terre comme une marionnette dont les fils auraient été coupés.

Son assaillant se pencha et plaça soigneusement le nœud coulant autour de son cou, puis, de toutes ses forces, souleva le cadavre et le maintint contre le mur tout en attachant la serviette à la barre de la douche. Il mit lentement le corps en place et recula un instant pour admirer son œuvre. Il retourna à l'entrée des douches pour vérifier ce qui se passait en bas. Les festivités battaient leur plein et tous les gardiens étaient occupés à s'assurer que les prisonniers ne commençaient pas à casser les meubles.

Il avança comme un furet, descendit rapidement et silencieusement l'escalier en colimaçon, ignorant l'eau qui gouttait sur son corps. Elle aurait séché bien avant que le match ne se termine. Il fut de retour dans sa cellule en moins d'une minute. Sur son lit se trouvaient une serviette, un T-shirt propre et un jean, des chaussettes propres, et ses tennis Adidas. Il ôta rapidement ses vêtements mouillés, se sécha et enfila les vêtements propres. Il vérifia ensuite

ses cheveux dans le petit miroir en fer au mur et sortit discrètement de sa cellule.

Les prisonniers attendaient impatiemment la deuxième mi-temps. Il rejoignit ses codétenus sans se faire remarquer, et lentement, un pas par ici, un pas de côté, se glissa au centre de la mêlée. Pendant la majeure partie de la deuxième mi-temps, les détenus pressèrent l'arbitre de siffler la fin du match pour que l'Angleterre puisse quitter le terrain sur une victoire.

Quand le coup de sifflet final retentit enfin, une nouvelle clameur s'éleva. Plusieurs gardiens crièrent : « retour en cellule » mais la réaction fut lente.

Il se dirigea délibérément vers un surveillant particulier et lui donna un coup de coude en passant à côté de lui.

— Regarde où tu vas, Leach, dit M. Pascoe.

— Désolé, chef, répondit Leach et il poursuivit son chemin.

Danny remonta dans sa cellule. Il savait que Big Al se serait déjà rendu au cabinet de consultation, mais il fut étonné de ne pas trouver Nick dans la cellule. Il s'assit à la table et regarda fixement la photo de Beth toujours scotchée au mur. Cela fit ressurgir les souvenirs de Bernie. Ils auraient regardé le match ensemble dans leur QG si... Danny oublia la dissertation qu'il devait rendre le lendemain. Il continua à contempler la photo, tâchant de se convaincre qu'elle ne lui manquait pas.

D'un seul coup, le cri strident d'une sirène retentit dans tout le bloc, accompagné de gardiens qui hurlaient : « En cellule ! En cellule ! ». Quelques instants plus tard, la porte de la cellule s'ouvrit et un gardien passa la tête à l'intérieur :

— Moncrieff, où est Big Al ?

Danny ne prit pas la peine de le corriger – après tout, il portait encore la montre de Nick, sa bague et sa chaîne en argent qu'il lui avait donné à garder – et dit simplement :

— Il travaille à l'hôpital.

Quand la porte claqua, Danny se demanda pourquoi il n'avait pas demandé où *il* était. Il était impossible de se concentrer sur sa dissertation avec tout ce bruit autour. Il pensa que la victoire de l'Angleterre avait dû exciter un peu trop un détenu. Et que le pauvre gars allait se retrouver à l'isolement. Quelques minutes plus tard, le même gardien ouvrit la porte et Big Al entra d'un pas tranquille.

— Salut Nick, dit-il à voix haute avant que la porte ne se referme.

— À quoi tu joues ? demanda Danny.

Big Al porta un doigt à ses lèvres, se rendit jusqu'aux toilettes et s'assit sur la cuvette des W.-C.

— Ils peuvent pas m'voir quand j'suis assis ici, donc fais comme si tu travaillais et te retourn'pas.

— Mais pourquoi...

— Et n'ouvre pas la bouche. Écoute, c'est tout. (Danny prit son stylo et feignit de se concentrer sur sa rédaction.) Nick s'est flingué.

Danny crut qu'il allait être malade.

— Mais pourquoi ? répéta-t-il.

— Je t'ai dit de ne pas parler. Ils l'ont trouvé pendu dans les douches.

Danny se mit à taper du poing sur la table.

— Impossible !

— Ferme-la, pauvre con, et écoute. J'étais en consultation quand deux matons sont arrivés en courant. L'un d'entre eux a dit : « Infirmière, venez vite, Cartwright s'est flingué. » Je savais que c'étaient des conneries parce que je t'avais vu au match de foot quelques minutes plus tôt. Ça devait forcément être Nick. Il prend souvent sa douche quand il sait qu'il n'y aura pas grand monde.

— Mais pourquoi...

— Ne te soucie pas du pourquoi, petit, dit Big Al d'un ton ferme. Les matons et l'infirmière sont partis en courant, du coup je suis resté seul quelques minutes. Un autre maton s'est ensuite pointé et m'a ramené ici. (Danny l'écoutait attentivement.) Il m'a dit que c'était toi qui t'étais suicidé.

— Mais ils découvriront bien que ce n'était pas moi dès que...

— Non, parce que j'ai eu le temps d'échanger les noms sur vos deux dossiers.

— Tu as fait quoi ? fit Danny, incrédule.

— Tu m'as bien entendu.

— Mais je croyais que tu m'avais dit que les dossiers étaient toujours sous clé ?

— Ils le sont, mais pas pendant les consultations, au cas où l'infirmière aurait besoin de vérifier le traitement d'un détenu. Et elle est partie à toute allure. (Big Al se tut quand il entendit quelqu'un dans le couloir.) Continue à écrire, dit-il et il se leva, retourna se coucher dans son lit. Un œil regarda par le judas puis passa à la cellule suivante.

— Mais pourquoi as-tu fait cela ? demanda Danny.

— Une fois qu'ils vérifieront ses empreintes et son groupe sanguin, ils continueront à croire que c'est toi qui t'es flingué parce que tu ne pouvais pas supporter de passer vingt ans de plus dans ce trou à rat.

— Mais Nick n'avait aucune raison de se pendre !

— Je sais, dit Big Al, mais tant qu'ils croient que c'était toi au bout de la corde, il y aura pas d'enquête.

— Mais ça n'explique pas pourquoi tu as changé... commença Danny. (Il se tut un moment puis ajouta :) Pour que je puisse sortir d'ici libre dans six semaines.

— Tu piges vite, petit.

Danny devint blanc comme un linge quand il commença à comprendre les conséquences que pouvait avoir l'acte de Big Al. Il regarda fixement la photo de Beth. Il ne pourrait pas la voir, même s'il réussissait à s'évader. Il

devrait passer le restant de ses jours à faire semblant d'être Nick Moncrieff.

— Tu n'as pas pensé à me demander d'abord ? demanda-t-il.

— Si je l'avais fait, il aurait été trop tard. N'oublie pas, il n'y a qu'une douzaine de personnes ici qui peuvent vous différencier. Et une fois qu'ils auront vérifié les dossiers, même eux seront programmés pour croire que tu es mort.

— Mais si on se faisait prendre ?

— Tu continueras à purger perpète, je perdrai mon boulot à l'hôpital et je redeviendrai homme de service. La belle affaire.

Danny redevint silencieux un moment. Il finit par dire :

— Je ne sais pas si je pourrai y arriver, mais si j'y arrive et je dis bien si...

— On s'en fiche des « si », petit. Tu dois avoir vingt-quatre heures devant toi avant que la porte de cette cellule ne se rouvre pour décider si tu es Danny Cartwright, qui purge encore vingt ans pour un crime qu'il n'a pas commis, ou sir Nicholas Moncrieff censé être libéré dans six semaines. Et reconnais-le, tu pourras bien défendre ton honneur une fois dehors – sans parler de mettre la main sur ces salauds qui ont assassiné ton pote.

— J'ai besoin de temps pour réfléchir, reprit Danny en grim pant sur sa couchette.

— Pas tant que ça, rétorqua Big Al. Souviens-toi que Nick dormait toujours sur la couchette du bas.

34

— Nick avait cinq mois de plus que moi, dit Danny, et mesurait un centimètre et demi de moins.

— Comment le sais-tu ? demanda nerveusement Big Al.

— Je suis en train de lire ses journaux intimes, tout y est consigné. J'en suis au moment de mon arrivée dans cette cellule, quand il a fallu que vous décidiez quelle histoire me raconter. (Big Al se rembrunit.) J'ai été aveugle pendant deux ans alors que la vérité crevait les yeux. (Big Al ne dit rien.) Tu étais le sergent-chef qui a tué ces deux Albanais du Kosovo quand la section de Nick avait reçu l'ordre de garder des prisonniers serbes.

— Pire, dit Big Al. C'était après que le capitaine Moncrieff avait spécifié clairement de ne pas tirer tant qu'il n'en avait pas donné l'ordre.

— Et tu as décidé d'ignorer cet ordre.

— Ça ne sert à rien de menacer quelqu'un qui te tire déjà dessus.

— Mais deux observateurs de l'ONU ont déclaré à la cour martiale que les Albanais ne faisaient que tirer en l'air.

— Une observation faite en toute sécurité depuis leur suite d'hôtel à l'autre bout du square.

— Mais Nick a fini par porter le chapeau.

— Oui, dit Big Al. En dépit du fait que j'ai raconté au prévôt exactement

ce qui s'était passé, ils ont décidé de croire Nick et pas moi.

— Résultat, tu as été accusé d'homicide involontaire.

— Et j'ai écopé de dix ans au lieu de vingt-deux ans fermes pour assassinat.

— Nick écrit beaucoup sur ton courage, et raconte que tu as sauvé la moitié de la section, lui y compris, quand tu servais en Afghanistan.

— Il a exagéré.

— Pas son genre, observa Danny, mais cela explique pourquoi il a décidé de porter le chapeau, bien que tu aies désobéi à un ordre.

— J'ai dit la vérité à la cour martiale, répéta Big Al, mais ils ont malgré tout démis Nick de ses fonctions et l'ont condamné à huit ans pour avoir fait preuve de négligence et d'imprudence dans l'exercice de ses fonctions. Crois-tu qu'un seul jour passe sans que je ne pense au sacrifice qu'il a fait pour moi ? Mais je suis sûr d'une chose, il aurait voulu que tu prennes sa place.

— Comment peux-tu en être aussi sûr ?

— Continue à lire, petit, continue à lire.

*

— Il y a quelque chose qui cloche dans toute cette histoire, observa Ray Pascoe.

— Que voulez-vous dire ? demanda le directeur. Vous savez aussi bien que moi que ce n'est pas inhabituel qu'un condamné à perpétuité se suicide quelques jours après que son appel a été rejeté.

— Mais pas Cartwright. Il avait tant de raisons de vivre !

— On ne peut pas savoir ce qui se passait dans sa tête, répliqua le directeur. Souvenez-vous, il a saccagé sa cellule, et fini en isolement. Il a aussi refusé de voir sa fiancée et sa fille chaque fois qu'elles venaient lui rendre visite – il refusait même d'ouvrir les lettres.

— Exact. Mais cela s'est produit quelques jours après que Leach a proféré des menaces à son endroit.

— Vous avez écrit dans votre dernier rapport qu'il n'y avait eu aucun contact entre eux depuis l'incident du livre de la bibliothèque.

— C'est bien ce qui m'inquiète. Si vous avez l'intention de tuer quelqu'un, la dernière chose que vous faites, c'est bien de traîner près de lui.

— Le médecin a confirmé que Cartwright est mort la nuque brisée.

— Leach est tout à fait capable de briser la nuque de quelqu'un.

— Parce qu'il n'a pas rendu de livre à la bibliothèque ?

— Et s'est retrouvé en isolement pendant un mois.

— Et cette cassette dont vous m'avez parlé ?

Pascoe secoua la tête.

— Je ne sais rien des plus là-dessus, avoua-t-il. Tout ça reste une intuition...

— Ce serait bien d'avoir un peu plus qu'une intuition à me proposer,

Ray, si vous voulez que j'ouvre une enquête.

— Quelques minutes avant que l'on ne trouve le corps, Leach m'est rentré dedans délibérément.

— Et ? fit le directeur.

— Il portait des tennis neuves.

— Où voulez-vous en venir ?

— Il portait ses chaussures de sport de prison bleues au début du match. Pourquoi portait-il des Adidas toutes neuves à la fin ? Il y a quelque chose qui cloche.

— Autant j'admire vos capacités d'observation, Ray, autant cela ne suffit pas à me convaincre que nous avons besoin d'ouvrir une enquête.

— Ses cheveux étaient mouillés.

— Ray, dit le directeur, nous avons deux choix. Soit nous acceptons le rapport du médecin et confirmons à nos supérieurs du ministère de l'Intérieur que c'était un suicide, soit nous appelons la police et leur demandons d'ouvrir une enquête. Dans ce dernier cas, j'aurai besoin d'un peu plus de preuves que des cheveux mouillés et de nouvelles chaussures de sport.

— Mais si Leach...

— La première question que l'on nous posera, c'est pourquoi, si nous savions que Leach menaçait Cartwright, n'avons-nous pas demandé à ce qu'il soit transféré dans une autre prison le jour même.

On frappa doucement à la porte.

— Entrez, dit le directeur.

— Désolée de vous déranger, dit sa secrétaire, mais je me suis dit que vous voudriez voir ça immédiatement.

Elle lui donna une feuille de papier réglé.

Il lut deux fois le mot bref avant de le donner à Ray.

— Eh bien voilà ce que j'appelle une preuve, dit le directeur.

*

Payne faisait visiter un appartement de luxe à un client dans Mayfair quand son portable se mit à sonner. En temps normal, il l'éteignait chaque fois qu'il se trouvait avec un acheteur potentiel, mais quand le nom Spencer apparut à l'écran, il s'excusa un instant et alla prendre l'appel dans l'autre pièce.

— Bonne nouvelle, annonça Craig. Cartwright est mort.

— Mort ?

— Il s'est suicidé, on l'a trouvé pendu dans les douches.

— Comment le sais-tu ?

— C'est à la page dix-sept de l'*Evening Standard*. Il a même laissé un mot, voilà la fin de tous nos problèmes.

— Pas tant que cette cassette existe encore, lui rappela Payne.

— La cassette d'un mort qui parle d'un autre mort n'intéressera

La porte de la cellule s'ouvrit d'un coup et M. Pascoe entra. Il regarda Danny un instant, mais ne dit rien. Danny leva les yeux du journal de Nick : sa lecture l'avait menée jusqu'au jour de l'entretien de Moncrieff avec M. Hurst du Comité de probation. Le jour où son appel avait été rejeté. Le jour où il avait saccagé la cellule et s'était retrouvé à l'isolement.

— Ok, les gars, on mange un bout et on retourne au boulot. Et Moncrieff, ajouta Pascoe, je suis désolé pour ton ami Cartwright. J'ai toujours su qu'il était innocent.

Danny tâcha de trouver une réponse convenable, mais Pascoe ouvrait déjà la porte de la cellule d'à côté.

— Il sait, annonça Big Al d'un ton calme.

— Alors on est fichus, répondit Danny.

— Je ne crois pas. Pour une raison quelconque, il va accepter la thèse du suicide et je parie qu'il n'est pas le seul à avoir des doutes. Au fait, Nick, qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?

Danny prit le journal, retourna quelques pages en arrière et lut à haute voix : *Si je pouvais donner ma place à Danny, je le ferais. Il mérite bien plus sa liberté que moi.*

35

Danny se tenait le plus discrètement possible au fond de l'église. Le père O'Connor leva la main droite et fit le signe de la croix.

Le directeur avait accepté que Nick Moncrieff assiste aux funérailles de Danny Cartwright à St. Mary's à Bow. En revanche, il refusa la demande de Big Al au motif qu'il avait encore quatorze mois à purger au minimum et qu'il ne s'était pas encore vu accorder de liberté conditionnelle.

Quand la voiture banalisée s'était engagée sur Mile End Road, Danny avait regardé par la vitre, cherchant des images familières. Ils passèrent devant sa friterie préférée, son QG, le Crown and Garter, et l'Odeon où Beth et lui allaient s'asseoir tous les vendredis soirs au dernier rang. Quand ils s'arrêtèrent au feu rouge, juste devant l'établissement secondaire Clement Attlee, il serra le poing en pensant aux années gâchées qu'il avait passées là-bas.

Quand ils passèrent devant le garage Wilson, il essaya de ne pas regarder, mais ce fut plus fort que lui. Il y avait un peu de mouvement dans la petite cour. Il faudrait bien plus qu'une couche de peinture pour remettre les affaires en marche chez Wilson. Puis il regarda en face, le garage de Monty Hughes : plusieurs rangées de Mercedes flambant neuves avec des vendeurs chics qui affichaient des sourires enjoués.

Le directeur avait rappelé à Moncrieff que même s'il n'avait plus que cinq semaines à purger, deux gardiens devraient toutefois l'accompagner. Et s'il désobéissait à toute restriction qu'on lui imposait, le directeur n'hésiterait pas à demander au comité de probation d'annuler sa décision de libération anticipée, ce qui aurait pour résultat immédiat quatre ans d'emprisonnement supplémentaires.

— Mais tout cela, vous le savez déjà, avait poursuivi Michael Barton, parce que ces mêmes restrictions vous avaient été imposées quand vous aviez assisté aux funérailles de votre père il y a quelques mois.

Danny se garda de tout commentaire.

Les restrictions, comme il disait, lui convenaient plutôt, car il n'avait pas le droit de frayer avec la famille Cartwright, ses amis ou tout membre du public. En fait, il avait le droit de ne parler à personne, à part les gardiens qui l'accompagnaient, jusqu'à ce qu'il regagne les murs de la prison. Il n'allait enfreindre aucune règle. L'idée de passer quatre années supplémentaires à l'ombre suffisait largement à le faire réfléchir.

M. Pascoe et M. Jenkins se tenaient à sa gauche et à sa droite, légèrement en retrait des parents du défunt qui entouraient la tombe. Danny fut soulagé de constater que les vêtements de Nick semblaient taillés sur mesure – enfin le pantalon aurait pu être un peu plus long. Bien qu'il n'en eût jamais porté auparavant, le chapeau qu'on lui avait posé sur la tête présentait l'avantage de masquer son visage.

Le père O'Connor commença l'office par une prière. Danny observait l'assemblée. Elle était bien plus importante qu'il ne l'aurait cru. Sa mère était pâle et avait les traits tirés comme si elle avait pleuré pendant des jours. Beth était maigre. La robe qu'elle portait dont il se souvenait très bien pendait, informe sur son corps. Elle ne mettait plus sa silhouette gracieuse en valeur. Seule Christy, sa fille de deux ans, était inconsciente de la situation et jouait tranquillement au côté de sa mère. Mais elle n'avait été que très peu en contact avec son père et l'avait probablement oublié depuis longtemps. Danny espérait qu'elle ne garderait pas les visites en prison pour seul souvenir de son père.

Danny fut touché de voir le père de Beth à ses côtés, la tête inclinée, et juste derrière la famille, un grand jeune homme élégant en costume noir, lèvres pincées, le visage brûlant de colère. Danny culpabilisa brusquement de ne pas avoir répondu aux lettres d'Alex Redmayne depuis l'appel.

Quand le père O'Connor eut fini de dire les prières, il baissa la tête avant d'entamer son oraison funèbre. « La mort de Danny Cartwright est une tragédie moderne, dit-il à ses paroissiens en posant les yeux sur le cercueil. Un jeune homme qui s'était perdu et qui était si troublé en ce monde qu'il décida de mettre fin à ses jours. Ceux d'entre nous qui connaissaient bien Danny ont encore du mal à croire qu'un homme si doux et si plein d'égards ait pu commettre un crime, et encore moins assassiner son meilleur ami. En effet, bon nombre d'entre nous dans cette paroisse (il jeta un œil à un agent de

police innocent debout près de l'entrée de l'église) ne sont toujours pas convaincus que la police a arrêté la bonne personne. »

Quelques applaudissements fusèrent chez les parents du défunt. Danny fut content de voir que le père de Beth se trouvait parmi eux.

Le père O'Connor leva la tête.

Mais pour l'heure, souvenons-nous du fils, du jeune père, du sportif et leader doué, car nous pensons que si Danny Cartwright avait vécu, son nom aurait retenti bien au-delà des rues de Bow. (Des applaudissements se firent entendre une deuxième fois.) Mais ce n'était pas la volonté du Seigneur et dans Son divin mystère, Il a décidé de nous prendre notre fils, pour qu'il passe le reste de l'éternité à Ses côtés. Le prêtre aspergea la tombe d'eau bénite et quand le cercueil fut mis en terre, il chanta : « Accordez, Seigneur, le repos éternel à Danny. »

Quand le jeune chœur entonna doucement « Nunc dimittis », le père O'Connor, Beth et la famille Cartwright s'agenouillèrent au pied de la tombe. Alex Redmayne et d'autres parents de Danny attendaient derrière pour présenter leurs condoléances. Alex inclina la tête en signe de prière et prononça quelques mots que ni Danny ni personne ne put entendre : « Je défendrai ton honneur afin que tu puisses enfin reposer en paix. »

Danny n'avait pas le droit de bouger tant que les proches du défunt étaient encore là, y compris Beth et Christy qui ne regardèrent pas une seule fois dans sa direction. Quand M. Pascoe se tourna enfin pour dire à Moncrieff qu'ils devraient s'en aller, il le trouva en larmes. Danny aurait voulu pouvoir expliquer que ses larmes étaient non seulement destinées à son cher ami Nick, mais qu'elles étaient également dues au privilège d'avoir pu découvrir combien il était aimé par ses proches.

36

Danny passa tout son temps libre à lire et relire les journaux intimes de Nick jusqu'à ce qu'il ait le sentiment de tout savoir sur cet homme.

Big Al, qui avait servi avec Nick pendant cinq ans avant qu'ils ne soient envoyés à Belmarsh, put combler quelques trous. Il lui expliqua comment réagir si jamais il tombait par hasard sur un officier des Cameron Highlanders, et il lui apprit également à reconnaître la cravate du régiment. Ils eurent des discussions interminables sur la première chose que Nick aurait faite à la minute où il serait libéré.

— Il irait tout de suite en Écosse, fit Big Al.

— Mais tout ce que j'aurai, c'est quarante-cinq livres et un bon pour voyager en train.

— M. Munro sera en mesure d'arranger tout cela pour toi. N'oublie pas que Nick a dit qu'à sa place tu t'y serais bien mieux pris avec l'avocat.

— Si j'avais été à sa place.

— Tu es lui, dit Big Al. Grâce à Louis et Nick, qui ont fait un super

bolout, Munro ne devrait pas poser problème. Assure-toi juste que quand il te verra pour la première fois...

— La seconde fois.

— ... il n'a vu Nick qu'une heure. Et il s'attend à revoir sir Nicholas Moncrieff, pas quelqu'un qu'il n'a jamais vu. Le plus gros problème c'est quoi faire après ça.

— Je rentrerai tout de suite à Londres, répondit Danny.

— Alors fais en sorte de ne pas t'approcher de l'East End.

— Il y a des millions de Londoniens qui n'ont jamais mis les pieds dans l'East End, dit Danny avec émotion. Et même si je ne sais pas où se trouvent les Boltons, je suis quasi sûr que c'est à l'ouest de Bow.

— Alors que feras-tu une fois de retour à Londres ?

— Pour avoir assisté à mes propres funérailles et avoir dû regarder Beth souffrir, je suis d'autant plus déterminé à m'assurer qu'elle ne sera pas la seule à savoir que je n'ai pas tué son frère.

— Un peu comme ce Français dont tu m'as parlé – comment il s'appelle déjà ?

— Edmond Dantès. Et comme lui, je ne serai pas satisfait tant que je ne serai pas vengé des hommes dont les mensonges ont gâché ma vie.

— Tu vas tous les tuer ?

— Non, ce serait trop facile. Ils doivent subir, pour citer Dumas, *un destin pire que la mort*. J'ai eu largement le temps de réfléchir à la façon dont j'allais procéder.

— Si tu ajoutais Leach à cette liste ? suggéra Big Al.

— Leach ? Pourquoi lui ?

— Parce que je pense que c'est Leach qui a tué Nick. Je n'arrête pas de me demander pourquoi il se serait flingué six semaines avant d'être libéré ?

— Mais pourquoi Leach tuerait-il Nick ? S'il avait un différend avec quelqu'un, c'était avec moi.

— Ce n'était pas après Nick qu'il en avait. N'oublie pas que tu portais la chaîne en argent, la bague et la montre de Nick pendant qu'il prenait sa douche.

— Mais cela veut dire...

— Leach s'est trompé d'homme.

— Mais il n'a pas pu vouloir me tuer juste parce que je lui ai demandé de rendre un livre à la bibliothèque ?

— Et qu'il s'est retrouvé en isolement.

— Tu crois que cela suffit pour qu'il assassine quelqu'un ?

— Peut-être que non, dit Big Al. Cela dit tu peux être sûr que Craig n'a pas versé un penny à Leach quand il s'est aperçu que c'était la mauvaise cassette. Leach aurait pu vouloir te le faire payer. Et puis, il y a M. Hagen. On ne peut pas dire qu'il t'ait jamais porté dans son cœur.

Danny évita de penser au fait qu'il était peut-être responsable, malgré lui, de la mort de Nick.

— Mais t’fais pas d’souci, Nick. Une fois que tu seras dehors, un destin pire que la mort n’est pas ce que j’ai prévu pour Leach.

*

Spencer Craig négligea la carte. Il était dans son restaurant préféré, il la connaissait par cœur. Le maître d’hôtel était habitué à le voir accompagné d’une femme différente à chaque fois – parfois deux ou trois dans la même semaine.

— Désolée, je suis en retard, lança Sarah en s’asseyant en face de lui. Un client m’a retenue.

— Tu travailles trop, répondit Craig. Mais tu as toujours été comme ça.

— Le client en question prend toujours un rendez-vous d’une heure et après il s’attend à ce que j’annule tous mes engagements de l’après-midi pour lui. Je n’ai même pas eu le temps de passer chez moi me changer.

— Ça ne se voit pas. En tout cas, chemisier blanc, jupe noire et bas noirs je trouve ça irrésistible.

— Je vois que tu es toujours un flatteur répliqua Sarah en se mettant à étudier la carte.

— On mange très bien ici. Je peux te conseiller si tu veux...

— Je ne prends qu’un plat le soir. C’est l’une de mes règles d’or.

— Je me souviens de tes règles d’or de Cambridge. C’est la raison pour laquelle tu décrochais toujours les meilleurs résultats.

— Mais tu as aussi réussi à être sélectionné pour représenter l’université en boxe, si je me souviens bien ? fit Sarah.

— Quelle mémoire !

— Au fait, comment va Larry ? Je ne l’ai pas vu depuis la première.

— Moi non plus. Mais bon, il ne peut plus sortir le soir.

— J’espère que toutes ces horribles critiques ne l’ont pas trop blessé.

— Je ne vois pas pourquoi. Les acteurs sont comme les avocats – seule l’opinion des jurés compte. Je me fiche bien de ce que pense le juge.

Un serveur réapparut à leur côté.

— Je prendrai la John Dory, dit Sarah, mais sans sauce s’il vous plaît, même à part.

— Un steak pour moi, pas saignant, carrément dégoulinant de sang, dit Craig.

Il donna la carte au serveur et reporta son attention sur Sarah.

— C’est bon de te voir après tout ce temps, dit-il. Surtout que nous ne nous sommes pas quittés dans les meilleurs termes. *Mea Culpa*.

— Nous sommes tous les deux un peu plus vieux, à présent, rétorqua Sarah. Au fait, j’ai entendu dire que tu étais pressenti pour le poste d’avocat de la Couronne. Tu serais le plus jeune.

*

La porte de la cellule s'ouvrit d'un coup, ce qui surprit Big Al et Danny dans la mesure où l'on avait demandé la fermeture des portes une heure auparavant.

— Tu as fait une demande écrite pour voir le directeur, Moncrieff.

— Oui, M. Pascoe, répondit Danny. Si cela est possible.

— Il t'accordera cinq minutes à huit heures demain matin.

La porte se referma sans autre explication.

— Tu lui ressembles un peu plus chaque jour, observa Big Al. Continue comme ça et je ne vais pas tarder à te saluer et à t'appeler sir.

— Continuez, sergent !

Big Al rit puis demanda :

— Pourquoi tu veux voir le directeur ? Tu ne changes pas d'avis ?

— Non, dit Danny, improvisant. Il y a deux jeunes types en enseignement qui voudraient partager une cellule parce qu'ils étudient tous les deux la même matière.

— Mais l'attribution de cellules est de la responsabilité de M. Jenkins. Pourquoi ne pas lui en parler ?

— Je le ferais bien, mais il y a un autre problème, dit Danny, qui tâcha d'en trouver un.

— Lequel ?

— Ils ont tous les deux postulé pour la fonction de bibliothécaire. J'allais suggérer au directeur qu'il nomme deux bibliothécaires à l'avenir, sinon l'un d'eux pourrait se retrouver à faire le ménage dans le bloc.

— Bien tenté, Nick, mais tu ne crois tout de même pas que je vais gober toutes ces conneries, hein ?

— Si, dit Danny.

— Eh bien si tu veux essayer de bluffer un vieux soldat comme moi, fais en sorte de ne pas être pris au dépourvu. Aie toujours une histoire toute prête.

— Donc, si on t'avait posé la même question, demanda Danny, qu'aurais-tu répondu ?

— Occupe-toi de tes affaires.

*

— Puis-je te déposer chez toi ? demanda Craig quand le serveur lui rendit sa carte de crédit.

— Seulement si c'est sur ta route, répondit Sarah.

— J'espérais que ce serait sur ma route, répondit-il, récitant un texte qu'il avait utilisé mille fois.

Sarah se leva de table, mais ne répondit pas. Craig l'accompagna à la porte et l'aida à enfiler son manteau. Il la prit ensuite par le bras et l'accompagna en face, où était garée sa Porsche. Il lui ouvrit la portière passager.

— Cheyne Walk ? demanda-t-il.

— Comment le sais-tu ? demanda la jeune femme.

— Larry me l'a dit.

— Mais tu m'as dit...

Craig mit le contact, emballa le moteur quelques instants puis partit comme une flèche. Il prit le premier virage à la corde, ce qui fit basculer Sarah vers lui. Sa main gauche se retrouva sur le genou de la jeune femme. Elle l'enleva gentiment.

— Désolé, fit Craig.

— Ce n'est rien, répondit Sarah. Elle fut étonnée de le voir réessayer le même truc au virage suivant. Cette fois, elle enleva plus fermement sa main. Craig ne réessaya plus durant le voyage, et se contenta de parler de la pluie et du beau temps, jusqu'à ce qu'il se gare devant son appartement à Cheyne Walk.

Sarah défit sa ceinture, s'attendit à ce que Craig descende et lui ouvre la portière, mais il se pencha sur elle et tenta de l'embrasser. Elle détourna la tête de sorte que ses lèvres ne firent qu'effleurer sa joue. Craig passa fermement un bras autour de sa taille et l'attira contre lui. Ses seins étaient collés contre sa poitrine. Il posa son autre main sur sa cuisse. Elle tâcha de le repousser, mais elle avait oublié comme il était fort. Il lui sourit et essaya de l'embrasser de nouveau. Elle feignit de capituler. Elle se pencha et lui mordit la langue. Il fit un bond en arrière et cria :

— Salope !

Cela laissa suffisamment de temps à Sarah pour ouvrir la portière. Elle parvint difficilement à s'extirper de la voiture de sport. Puis elle se retourna pour l'affronter :

— Et dire que je vivais dans l'illusion que tu avais peut-être changé ! lança-t-elle, furieuse.

Elle claqua la porte. Elle n'entendit pas ses dernières paroles :

— Je ne sais pas pourquoi je me suis donné tant de mal. Ça n'était pas terrible la première fois.

*

M. Pascoe l'emmena tambour battant dans le bureau du directeur.

— Pourquoi vouliez-vous me voir, Moncrieff ? demanda M. Barton.

— C'est une affaire délicate, répondit Danny.

— Je vous écoute.

— Cela concerne Big Al.

— Qui, si je me souviens bien, était un sergent-chef de votre section ?

— Oui monsieur. C'est pourquoi je me sens parfois responsable de lui.

— Naturellement, dit Pascoe. Après tes quatre années passées ici, Moncrieff, nous savons que tu n'es pas un mouchard et que tu as à cœur les meilleurs intérêts de Crann. Finissons-en.

— J'ai entendu par hasard une dispute enflammée entre Big Al et Leach,

expliqua Danny. Bien sûr, il est possible que j'exagère, et je sais que je pourrai étouffer l'affaire tant que je suis encore là, mais s'il devait arriver quoi que ce soit à Crann après mon départ, je me sentirais responsable.

— Merci de nous avertir, dit le directeur. M. Pascoe et moi avons déjà discuté de ce que nous ferons de Crann une fois que vous serez libéré. Tiens, tant que vous êtes là, Moncrieff, poursuivit le directeur, avez-vous un avis sur le prochain bibliothécaire ?

— Il y a deux types, Sedgwick et Potter, qui sont tous les deux capables de faire ce boulot. À votre place, je partagerais le travail en deux.

— Vous auriez fait un bon directeur, Moncrieff.

— Je pense que vous vous rendriez bien vite compte qu'il me manque les compétences requises.

Ce fut la première fois que Danny entendit rire les deux hommes. Le directeur opina d'un signe de tête et Pascoe ouvrit la porte pour pouvoir accompagner Moncrieff au travail.

— M. Pascoe, peut-être pourriez-vous rester ici un moment. Je suis sûr que Moncrieff trouvera seul le chemin de la bibliothèque.

— Bien, Monsieur le directeur.

*

— Combien de jours Moncrieff doit-il encore purger ? demanda M. Barton une fois que Danny eut refermé la porte derrière lui.

— Encore dix jours, Monsieur, répondit Pascoe.

— Alors nous avons intérêt à faire vite si nous voulons expédier Leach.

— Il y a une alternative, Monsieur, dit Pascoe.

*

Hugo Moncrieff tapotait son œuf à la coque avec une petite cuillère tout en réfléchissant au problème. Sa femme Margaret, assise à l'autre bout de la table, lisait le *Scotsman*. Ils se parlaient rarement au petit-déjeuner. C'était une habitude qui s'était installée au fil des ans.

Hugo avait déjà parcouru le courrier du matin. Il y avait une lettre de son club de golf et une autre de la société calédonienne avec plusieurs circulaires qu'il mit de côté, jusqu'à ce qu'il tombe sur celle qu'il cherchait. Il prit le couteau à beurre, ouvrit l'enveloppe, sortit la lettre et fit ce qu'il faisait toujours : il vérifia la signature au bas de la dernière page : Desmond Galbraith, son avocat.

Desmond Galbraith était en mesure de lui confirmer que, suite aux funérailles de son frère, son neveu, Sir Nicholas, avait eu rendez-vous avec l'avocat du défunt. Fraser Munro avait appelé Galbraith le lendemain et n'avait pas abordé le sujet des deux hypothèques. Ce qui conduisit Galbraith à penser que Sir Nicholas ne contesterait pas le droit de Hugo aux deux millions

de livres accumulées en se servant des deux maisons de son grand-père comme garanties. Hugo sourit, enleva le dessus de son œuf, et prit une cuillerée. Il avait fallu être très persuasif pour pousser son frère Angus à accepter d'hypothéquer tant la propriété que sa maison de Londres sans consulter Nick. Surtout après que Fraser Munro le leur eut fortement déconseillé. Hugo avait dû agir vite une fois que le médecin de son frère Angus avait confirmé qu'il ne lui restait que quelques semaines à vivre.

Depuis qu'Angus avait quitté le régiment, le whisky single malt était devenu son unique et fidèle compagnon. Hugo se rendait régulièrement à Dunbroathy Hall pour partager un petit verre avec son frère, et il partait rarement avant d'avoir fini la bouteille. Vers la fin, Angus acceptait de signer presque tous les documents que l'on mettait sous son nez : d'abord une hypothèque sur la maison de Londres où il se rendait rarement, suivie d'une autre sur la propriété, qui, selon Hugo, devait subir des travaux urgents. Enfin Hugo le persuada de mettre un terme à son association professionnelle avec Fraser Munro, qui, d'après lui, avait sur son frère une emprise bien trop forte.

Pour s'occuper des affaires de la famille, Hugo nomma Desmond Galbraith. Cet avocat croyait fermement au respect de la lettre de la loi, moins à son esprit.

Le testament d'Angus fut l'ultime victoire de Hugo. Le document contenant les dernières volontés de son frère fut signé quelques nuits seulement avant que son frère ne décède. Hugo l'avait fait authentifier par un magistrat qui en l'occurrence n'était autre que le secrétaire du club de golf local.

Quand Hugo tomba sur une version précédente du testament dans lequel Angus avait légué le gros de sa fortune à Nicholas, son fils unique, il le déchira. Hugo tâcha de ne pas montrer le soulagement qu'il avait ressenti quand son frère était mort quelques mois seulement avant la libération de Nick. Hugo n'avait aucun intérêt à ce que le père et le fils se réconcilient. Galbraith n'avait pas réussi à arracher l'exemplaire original du premier testament de sir Alexander à maître Munro, le vieil avocat ayant à juste titre fait remarquer qu'il représentait désormais sir Nicholas Moncrieff.

Une fois qu'il eut mangé son premier œuf, Hugo relut le paragraphe de la lettre de Galbraith qui lui avait fait froncer le sourcil. Il jura, ce qui fit lever les yeux de sa femme de son journal, surprise qu'il brise leur routine pourtant si bien ordonnée.

— Nick prétend qu'il ne sait rien de la clé que son grand-père lui a laissée. Comment est-ce possible alors que nous l'avons tous vu porter cette satanée chose autour du cou ?

— Il ne la portait pas aux funérailles, observa Margaret. J'ai regardé très attentivement quand il s'est agenouillé pour prier.

— Crois-tu qu'il sait ce que cette clé ouvre ? demanda Hugo.

— Peut-être, répondit Margaret. Mais il ne sait probablement pas où chercher.

- Père aurait dû nous dire où il avait caché sa collection.
- Ton père et toi ne vous adressiez quasiment plus la parole vers la fin, lui rappela Margaret. Et il trouvait qu'Angus était faible, et bien trop porté sur la bouteille.
- Exact, mais cela ne résout pas le problème de la clé.
- Peut-être que le moment est venu pour nous d'avoir recours à des stratégies plus directes.
- À quoi penses-tu, ma vieille ?
- Je crois qu'on dit vulgairement : « filer le train ». Une fois que Nick sera libéré, on pourra le faire suivre. S'il sait où se trouve la collection, il nous y conduira directement.
- Mais je ne sais pas comment... commença Hugo.
- Ne t'en occupe pas, dit Margaret. Laisse-moi faire.
- Comme tu voudras, ma vieille, dit Hugo en attaquant son deuxième œuf.

37

Allongé sur la couchette du bas, Danny songeait à tout ce qui s'était passé depuis la mort de Nick. Il n'arrivait pas à dormir. Pourtant Big Al ne ronflait pas. Il savait que sa dernière nuit à Belmarsh serait aussi longue que la première, et qu'il ne l'oublierait jamais.

Durant ces dernières vingt-quatre heures, plusieurs gardiens et détenus étaient passés lui dire au revoir et lui souhaiter bonne chance, confirmant combien Nick avait été populaire et respecté.

Si les ronflements de Big Al ne se faisaient pas entendre, c'était parce qu'on l'avait expédié loin de Belmarsh. La veille au matin il avait été transféré à la prison de Wayland à Norfolk, pendant que Danny révisait pour les *A levels* auxquels Nick s'était inscrit. Il lui fallait encore passer les examens de maths, mais il fut déçu de devoir renoncer aux examens d'anglais car Nick ne s'y était pas inscrit. Quand Danny retourna dans sa cellule cet après-midi-là, il n'y avait aucune trace de Big Al. C'était presque comme s'il n'avait jamais existé. Il n'avait même pas pu lui dire au revoir.

Big Al avait dû comprendre pourquoi Danny était allé voir le directeur. Et il devait fulminer. Mais Danny savait qu'il se calmerait une fois qu'il serait installé dans sa catégorie C, une télévision dans chaque cellule, des repas comestibles, un gymnase qui n'était pas bondé et surtout, par-dessus tout, aurait le droit de sortir de sa cellule quatorze heures par jour. Leach aussi avait disparu. Mais personne ne savait où, et peu se souciaient suffisamment de lui pour se poser la question.

Ces dernières semaines, Danny avait commencé à ébaucher un plan dans sa tête, mais il était resté dans sa tête car il ne pouvait pas courir le risque de coucher quoi que ce soit sur papier. Si on le découvrait, cela le condamnerait à passer les vingt prochaines années en cellule. Il s'endormit.

Il se réveilla. Sa première pensée fut pour Bernie à qui Craig et les mal nommés Mousquetaires avaient volé sa vie. Sa deuxième pour Nick, qui lui avait offert une autre chance. Ses dernières pensées furent pour Beth. La décision qu'il avait prise le condamnait à ne plus jamais la revoir.

Puis il pensa au lendemain. Une fois qu'il aurait rencontré M. Munro et essayé de régler les problèmes immédiats de Nick en Écosse, il rentrerait à Londres et mettrait en branle les plans sur lesquels il travaillait depuis six semaines. Il voulait laver son honneur, mais il savait que ses chances étaient minces. Quoi qu'il arrive, il espérait obtenir une justice d'un autre genre – que la Bible appelait châtement, et qu'Edmond Dantès appelait vengeance. Il s'endormit à nouveau, puis se réveilla.

Il traquerait ses proies comme un animal, les observerait de loin, dans leur habitat naturel ; Spencer Craig dans la salle d'audience, Gerald Payne dans ses bureaux de Mayfair, et Lawrence Davenport sur scène. Toby Mortimer, le dernier des quatre Mousquetaires, était mort d'une mort encore plus redoutable que celle qu'il aurait pu concevoir pour lui. Mais d'abord, Danny devait se rendre en Écosse, rencontrer Fraser Munro et déterminer s'il pouvait espérer réussir son test d'admission. S'il échouait au premier obstacle, il serait de retour à Belmarsh d'ici la fin de la semaine. Encore une fois, il s'endormit.

Lorsqu'il se réveilla, le soleil de début de matinée dessinait un petit carré de lumière sur le sol de sa cellule. L'ombre des barreaux se dessinait nettement sur les pierres froides. Une alouette commença à chanter, comme pour accueillir l'aube, puis s'envola.

Danny repoussa le drap de nylon vert et posa ses pieds nus par terre. Il se rendit jusqu'au minuscule lavabo en acier, le remplit d'eau tiède et se rasa soigneusement. Puis, avec l'aide d'une toute petite savonnette, il se lava en se demandant combien de temps encore l'odeur de la prison imprégnerait sa peau.

Il examina son visage dans le petit miroir de fer au-dessus du lavabo. Ce qu'il voyait lui semblait propre. Il enfila ses vêtements de prison pour la dernière fois : un short, une chemise à rayures bleues et blanches, des chaussettes grises et les chaussures de sport de Nick. Il s'assit au bout du lit et attendit que M. Pascoe apparaisse, clés cliquetant en main, et son salut habituel du matin : « À nous, mon gars ! »

Quand la clé tourna dans la serrure, et que la porte s'ouvrit, M. Pascoe affichait un large sourire.

— 'jour Moncrieff, fit-il. Grouille-toi et suis-moi ! Il est temps pour toi d'aller chercher tes affaires à la réserve, de t'en aller et de nous ficher la paix.

Quand ils descendirent le couloir au rythme de la prison, Pascoe tenta :

— Le temps va changer. Tu devrais avoir une belle journée. C'était comme si Danny partait passer la journée au bord de la mer.

— Comment me rendre à King's Cross d'ici ? demanda Danny.

Nick n'aurait pas su.

— Prends le train à la gare de Plumstead jusqu'à Cannon Street, puis le métro jusqu'à King's Cross, expliqua Pascoe quand ils arrivèrent dans la réserve.

Il tapa sur les doubles portes et, un instant plus tard, le gérant vint ouvrir.

— 'Jour Moncrieff, dit Webster. Tu as dû attendre ce jour avec impatience. (Danny ne fit pas de commentaire.) Je t'ai tout préparé, poursuivit Webster en attrapant deux sacs en plastique sur l'étagère derrière lui et en les déposant sur le comptoir. (Il disparut ensuite au fond et revint un peu plus tard avec une grosse valise de cuir recouverte de poussière qui arborait les initiales N.A.M en noir.) Jolie valoché, ça, dit-il. Que veut dire le A ?

Danny ne se rappelait pas si c'était Angus, comme le père de Nick, ou Alexander, comme son grand-père.

— Allez, au boulot, Moncrieff, dit Pascoe. Je n'ai pas toute la journée pour rester ici à papoter.

Danny tâcha vaillamment de prendre les deux sacs en plastique dans une main et la grosse valise de cuir dans l'autre, mais vit qu'il devait s'arrêter et changer de main à chaque pas.

— Je t'aiderais bien, Moncrieff, chuchota Pascoe, mais si je le faisais, on n'aurait pas fini d'en entendre parler !

Ils finirent par se retrouver devant la cellule de Danny. Pascoe ouvrit la porte.

— Je reviens te chercher dans une heure. Je dois envoyer des gars à l'Old Bailey avant de te libérer.

La porte de la cellule claqua au nez de Danny pour la dernière fois.

Danny prit son temps. Il ouvrit la valise et la déposa sur le lit de Big Al. Il se demanda qui dormirait sur cette couchette ce soir. Sans doute quelqu'un qui comparaissait à l'Old Bailey ce matin, espérant que le jury le déclare non coupable. Il vida le contenu du sac plastique sur le lit. Il avait le vague sentiment d'être un cambrioleur qui passe son butin en revue : deux costumes, trois chemises, que le journal intime décrivait comme deux tricotines, ainsi que deux paires de chaussures de marche, une noire, une marron. Danny choisit le costume sombre qu'il avait porté à ses propres funérailles, une chemise crème, une cravate rayée, une paire de chaussures noires chic, qui même au bout de quatre ans n'avaient pas besoin d'être cirées.

Danny Cartwright se planta devant le miroir et regarda fixement sir Nicholas Moncrieff, officier et gentleman. Il avait l'impression d'être un imposteur.

Il plia sa tenue de prison et la déposa au bout du lit de Nick. Il n'arrivait toujours pas à considérer ce lit comme le sien. Puis il rangea soigneusement ses affaires dans la valise avant de sortir le journal de Nick de sous le lit, avec un dossier de courriers portant le nom *Fraser Munro* – vingt-huit lettres que Danny connaissait presque par cœur. Une fois qu'il eut terminé de faire ses bagages, il ne restait plus que quelques affaires personnelles de Nick et la photo de Beth scotchée au mur. Il déscotcha précautionneusement la photo

avant de la ranger dans une poche latérale de la valise, qu'il referma ensuite d'un coup sec avant de la poser par terre près de la porte.

Danny se rassit à la table et regarda les effets personnels de son ami. Il mit au poignet la montre Longines de Nick avec 11.7. 91 gravé au dos – un cadeau de son grand-père pour son vingt et unième anniversaire – puis il passa une bague en or qui arborait les armoiries familiales des Moncrieff. Il contempla un porte-monnaie en cuir noir et se fit vraiment l'effet d'un voleur. À l'intérieur il trouva soixante-dix livres en liquide et un carnet de chèques de la Coutts sur lequel était imprimée une adresse dans le Strand. Il rangea le porte-monnaie dans une poche intérieure, tourna la chaise en plastique face à la porte de la cellule, s'assit et attendit que M. Pascoe revienne. Il était prêt à s'évader. Assis là, il se rappelait l'une des citations mensongères préférées de Nick : « *En prison, on peut arrêter le temps.* »

Il passa la main dans sa chemise et toucha la petite clé qui pendait à son cou. Il n'avait pas réussi à découvrir ce qu'elle ouvrait – à part la grille de la prison. Il avait cherché le moindre indice dans les journaux intimes, sur plus de mille pages, mais n'avait rien trouvé. Si Nick l'avait su, il avait emporté le secret dans sa tombe.

Mais pour l'heure, c'était une autre clé qui tournait dans la serrure de la porte de sa cellule. Elle s'ouvrit sur M. Pascoe, seul. Danny s'attendait presque à ce qu'il lui dise : « Bien tenté, Cartwright, mais tu n'espérais tout de même pas t'en tirer aussi facilement, n'est-ce pas ? » Mais tout ce qu'il dit fut : « C'est l'heure, Moncrieff, on se grouille ! »

Danny se leva, prit la valise de Nick et sortit. Il ne se retourna pas pour jeter un dernier coup d'œil à la pièce qui avait été son chez-lui pendant les deux dernières années. Il suivit M. Pascoe le long du couloir et jusqu'en bas de l'escalier en colimaçon. Quand il quitta le bloc, il fut salué par des acclamations et des huées. D'un côté ceux qui seraient bientôt libérés et de l'autre, ceux qui ne reverraient plus jamais la lumière du jour.

Ils continuèrent le long du couloir bleu. Il avait oublié le nombre de grilles munies de doubles barreaux entre le bloc B et la réception, où M. Jenkins, assis derrière son bureau, l'attendait.

— Bonjour Moncrieff ! lança-t-il d'un ton enjoué.

Il avait une voix pour ceux qui arrivaient, une autre pour ceux qui s'en allaient. Il consulta le grand livre de comptes ouvert devant lui.

— Je vois qu'au cours de ces quatre dernières années, tu as économisé deux cent onze livres, et comme tu as également droit à une allocation de libération de quarante-cinq livres, cela nous fait un total de deux cent cinquante-six livres. (Il compta lentement et soigneusement l'argent, pièce par pièce, avant de le remettre à Danny.) Signe là, demanda-t-il. (Danny imita la signature de Nick pour la deuxième fois de la matinée avant de ranger l'argent dans son porte-monnaie.) Tu as aussi droit à un billet de train gratuit pour

l'endroit où tu veux. C'est un aller simple, bien sûr, parce qu'on n'a pas envie de te revoir par ici.

Humour de prison.

M. Jenkins lui donna un billet pour Dunbroath en Écosse, mais pas avant que Danny n'ait apposé une fausse signature sur un nouveau document. Il n'était pas étonnant qu'il arrive si bien à imiter la signature de Nick. Après tout, c'était Nick qui lui avait appris à écrire.

— M. Pascoe t'accompagnera jusqu'à la grille, annonça Jenkins après avoir vérifié la signature. Je vais te dire adieu parce que j'ai le sentiment que l'on ne se reverra plus. C'est malheureusement, le genre de chose que je ne peux pas dire à tout le monde.

Danny secoua la tête, prit la valise et suivit M. Pascoe hors de la réception, puis dans la cour.

Ensemble ils traversèrent lentement une austère place en béton, qui faisait office de parking pour les camionnettes de la prison et les véhicules privés qui entraient et sortaient légalement tous les jours. Dans la maison du gardien se trouvait un surveillant que Danny n'avait jamais vu.

— Nom ? demanda-t-il sans même lever les yeux de la liste de libérations sur son bloc-notes.

— Moncrieff, répondit Danny.

— Matricule ?

— CK4802, répondit Danny sans réfléchir.

Le gardien parcourut lentement sa liste du doigt. La perplexité apparut sur son visage.

— CK1079, murmura Pascoe.

— CK1079, répéta Danny en tremblant.

— Ah oui, fit le gardien dont le doigt s'arrêta sur Moncrieff. Signe ici.

La main de Danny tremblait quand il griffonna la signature de Nick dans la petite case rectangulaire. Le gardien vérifia une fois de plus le matricule et la photo avant de regarder Danny. Il hésita un instant.

— Ne traîne pas, Moncrieff, dit Pascoe d'un ton ferme. Il y en a qui ont une dure journée de travail qui les attend, pas vrai, M. Tomkins ?

— Oui, M. Pascoe, répondit le surveillant à la grille avant d'appuyer rapidement sur le bouton rouge sous son bureau. La première des massives grilles électriques s'ouvrit lentement.

Danny sortit de la loge sans trop savoir dans quelle direction aller. M. Pascoe ne dit rien.

Une fois que la première grille se fut totalement ouverte, Pascoe lança enfin :

— Bonne chance, mon gars. Tu en auras besoin.

Danny lui serra chaleureusement la main.

— Merci, M. Pascoe, dit-il. Pour tout.

Danny attrapa la valise de Nick et sortit dans le no man's land qui séparait ces deux mondes, si différents. La première grille reprit doucement sa

place derrière lui et un instant plus tard, la seconde s'ouvrit peu à peu.

Danny Cartwright était libre. Il était le premier détenu à s'être jamais évadé de Belmarsh.

1- Accent caractérisé par des « r » roulés, des « o » très accentués et des « ai » qui se prononcent « ei ». Certains ne prononcent pas les « t ».

2- Les véritables cockneys sont les personnes nées à portée de son des Bow Bells, les cloches de l'église de St. Mary dans la City, mais on y inclut aussi tous les habitants de l'est londonien.

3- Ouvrage de référence dans le monde du cricket publié au Royaume-Uni depuis 1864.

4- Guide de la Fédération britannique de football.

5- Examen que l'on passe après cinq ans de scolarité dans le secondaire, l'élève choisit ses matières et s'il réussit, il pourra préparer ensuite les *A levels*.

6- Examen plus spécialisé que le baccalauréat qui ouvre l'accès aux études supérieures, et qui ne comprend que deux ou trois matières.

7- Extrait de bœuf épais et salé, mi-liquide, que l'on mélange à de l'eau chaude pour obtenir une boisson ou que l'on peut rajouter dans des soupes, des ragoûts etc.

8- L'Open University permet à des élèves adultes de poursuivre leurs études par correspondance à domicile.

9- Officer of the Order of the British Empire ; distinction honorifique remise à une liste de personnes établie par le Premier ministre et approuvée par le monarque deux fois par an.

10- Complexe culturel à Washington.

11- Œuvre caritative indépendante écossaise qui vise à défendre et à promouvoir l'héritage culturel et naturel de l'Ecosse et qui dépend des dons, subventions et legs de ses 297000 membres.

LIVRE III

LIBERTÉ

Quand Nick Moncrieff traversa la route, quelques passants lui jetèrent un coup d'œil légèrement surpris. Non pas parce qu'ils n'étaient pas habitués à voir des prisonniers sortir par cette porte, mais rarement quelqu'un qui portait une valise en cuir et habillé comme un gentleman.

En se rendant à la gare, Danny ne se retourna pas une seule fois. Après avoir acheté un billet – la première fois qu'il manipulait du liquide après plus de deux ans – il monta dans le train. Il regarda par la vitre. Étrangement, il ne se sentait pas en sécurité. Pas de murs, pas de barbelés, pas de grilles munies de barreaux, et pas de matons – de surveillants de prison. Ressemble à Nick, parle comme Nick, pense comme Danny.

À Cannon Street, Danny prit le métro. Les banlieusards avançaient à un rythme différent de celui auquel il s'était habitué en prison. Certains portaient des costumes chics, parlaient avec des accents chics et brassaient de l'argent chic, mais Nick lui avait prouvé qu'ils n'étaient pas plus intelligents que lui : ils avaient simplement commencé leur vie dans un berceau différent du sien.

À King's Cross, Danny descendit en tirant sa lourde valise. Il croisa un policier qui ne lui jeta pas un seul coup d'œil. Il consulta le tableau des départs. Le prochain train pour Édimbourg devait partir à onze heures et arriver à la gare de Waverly à 15 h 20 cet après-midi. Il avait encore le temps d'avaler un petit-déjeuner. Il prit un numéro du *Times* à un kiosque devant W.H. Smith. Il fit quelques pas et réalisa qu'il n'avait pas payé. Transpirant abondamment, il fit demi-tour en courant et rejoignit rapidement la queue à la caisse. Danny se rappela qu'on lui avait parlé d'un prisonnier qui venait d'être libéré et qui, en rentrant chez lui à Bristol, avait pris un Mars à la gare de Reading sans le payer. Il s'était fait arrêter pour vol à l'étalage et était retourné à Belmarsh sept heures plus tard. Il avait purgé trois ans de plus.

Danny paya le journal et entra dans le café le plus proche où il rejoignit une autre queue. Quand il arriva aux plats chauds, il passa son plateau à la fille derrière le comptoir.

— Que désirez-vous ? demanda-t-elle, ignorant le plateau qu'il lui tendait.

Danny ne savait que répondre. Pendant plus de deux ans, il avait simplement pris ce qu'on lui donnait.

— Œufs, bacon, champignons et...

— Autant prendre le petit-déjeuner anglais complet, tant que vous y êtes, suggéra-t-elle.

— Bien, dit Danny. Le petit-déjeuner complet. Et et...

— Thé ou café ?

— Oui, du café, ce serait très bien, dit-il, conscient qu'il lui faudrait un peu de temps pour s'habituer à ce qu'on lui donne tout ce qu'il demandait. Il trouva une place à une table dans un coin. Il prit une bouteille de sauce HP et en versa un peu sur le bord de son assiette, comme Nick l'aurait fait. Il ouvrit ensuite le journal à la page business. Ressemble à Nick, parle comme Nick, pense comme Danny.

Les start-up Internet tombaient toutes comme des mouches. Leurs propriétaires découvraient que l'argent ne tombait pas du ciel. Quand il arriva aux premières pages, il avait fini son repas et savourait une deuxième tasse de café. Non seulement quelqu'un était venu remplir sa tasse, mais on lui avait souri quand il avait dit merci. Danny se mit à lire l'éditorial à la une. Le leader du parti conservateur, Iain Duncan Smith, subissait de nouvelles attaques. Si le premier Ministre demandait une élection, Danny aurait voté pour Tony Blair. Il pensait que Nick aurait soutenu Iain Duncan Smith, après tout, c'était un vieux soldat. Peut-être s'abstiendrait-il. Non, il devait rester fidèle à son rôle s'il espérait duper les gens.

Danny finit son café, mais ne bougea pas pendant un moment. Il attendait que M. Pascoe vienne lui dire qu'il pouvait retourner en cellule. Il sourit en lui-même, se leva et sortit sans se presser. Il savait que le moment était venu de passer son premier examen. Quand il remarqua une rangée de cabines téléphoniques, il respira un bon coup. Il sortit une carte de son portefeuille – le portefeuille de Nick – et composa le numéro en relief figurant dans le coin droit en bas.

— Munro, Munro et Carmichael, annonça une voix.

— Maître Munro, je vous prie, dit Nick.

— Quel maître. Munro ?

Danny consulta la carte.

— Maître Fraser Munro.

— Qui dois-je annoncer ?

— Nicholas Moncrieff.

— Je vous le passe tout de suite, Monsieur.

— Merci.

— Bonjour, Sir Nicholas, fit une voix mélodieuse. Quel plaisir de vous entendre.

— Bonjour maître Munro. (Danny parlait lentement.) J'envisage de venir en Écosse aujourd'hui et je me demandais si vous seriez disponible pour me recevoir demain.

— Bien sûr, Sir Nicholas. Dix heures vous conviendrait-il ?

— Admirablement, dit Danny, se rappelant l'un des mots préférés de Nick.

— Alors j'ai hâte de vous voir demain matin dans mon bureau à dix heures.

— Au revoir maître Munro, dit Danny. Il se retint juste à temps de lui demander où se trouvait son bureau. Danny reposa le téléphone. Il était trempé de sueur. Big Al avait raison. Munro attendait un coup de fil de Nick. Pourquoi aurait-il cru un seul instant qu'il parlait à quelqu'un d'autre ?

Danny fut parmi les premiers passagers à monter dans le train. En attendant qu'il démarre, il lut les pages sport. La saison de football ne commençait que dans un mois, mais il nourrissait de grands espoirs pour l'équipe de West Ham qui avait terminé septième de première division la saison précédente. Il ressentit une pointe de tristesse en songeant qu'il ne pourrait plus jamais courir le risque de se rendre à Upton Park de crainte qu'on le reconnaisse. Plus de « *I'm forever blowing bubbles*¹ ». Tâche de te souvenir, Danny Cartwright est mort — et enterré.

Le train sortit lentement de la gare et Danny regarda Londres disparaître pour laisser place à la campagne. Il fut surpris qu'ils aient si rapidement pris de la vitesse. C'était la première fois qu'il se rendait en Écosse — l'endroit le plus au nord où il se soit jamais rendu, était Vicarage Road, à Watford.

Danny était épuisé, et il n'était sorti de prison que depuis quelques heures. Tout allait tellement plus vite et puis, il fallait tout le temps prendre des décisions. Il consulta la montre de Nick — sa montre — onze heures et quart. Il tâcha de continuer sa lecture, mais il s'assoupit.

— Billet, s'il vous plaît.

Danny se réveilla en sursaut, se frotta les yeux et tendit son bon de voyage au contrôleur.

— Je suis désolé, Monsieur, mais ce billet n'est pas valable sur ce train. Vous devrez payer un supplément.

— Mais j'étais... commença Danny. Veuillez m'excuser, combien cela va-t-il me coûter ? demanda Nick.

— Quatre-vingt-quatre livres.

Danny ne parvenait pas à croire qu'il avait commis une erreur aussi stupide. Il sortit son porte-monnaie et paya en liquide. Le contrôleur imprima un reçu.

— Merci, Monsieur, dit-il après avoir tiré son billet à Danny.

Celui-ci constata qu'il l'avait appelé spontanément « monsieur », et non « mon vieux » comme l'aurait appelé un chauffeur de bus de l'East End.

— Déjeunerez-vous à bord Monsieur ?

Une fois de plus, simplement à cause de sa tenue et de son accent.

— Oui, répondit Danny.

— Le wagon-restaurant se trouve quelques voitures devant. Le service commencera dans une demi-heure.

— Vous m'en voyez très heureux.

Une autre des expressions de Nick.

Danny contempla par la fenêtre la campagne qui défilait devant ses yeux. Quand ils traversèrent Grantham, il se replongea dans les pages financières, mais fut interrompu par une voix qui annonçait dans le haut-parleur que le wagon-restaurant était ouvert. Il s'y rendit et prit place à une petite table, en espérant que personne ne se joindrait à lui. Il étudia soigneusement la carte, se demanda quels plats Nick aurait choisis. Un serveur apparut à son côté.

— Le pâté, annonça Danny.

Il savait le prononcer mais n'avait aucune idée de son goût. Dans le passé, sa règle d'or était de ne jamais rien commander qui ait un nom étranger.

— Suivi d'un steak et d'une tarte aux rognons, ajouta-t-il.

— Et comme dessert ?

Nick lui avait appris qu'on ne commandait jamais les trois plats en même temps.

— Je verrai, répondit Danny.

— Bien sûr, Monsieur.

Quand Danny eut terminé son repas, il avait lu tout ce que le *Times* avait à proposer, y compris les critiques de théâtre, ce qui le fit forcément penser à Lawrence Davenport. Mais Davenport attendrait. Danny avait d'autres choses en tête. Il avait apprécié son repas, jusqu'à ce que le serveur lui apporte une addition d'un montant de vingt-sept livres. Il lui donna trois billets de dix livres, conscient que son porte-monnaie s'allégeait d'heure en heure.

Selon le journal de Nick, M. Munro pensait que si la propriété d'Écosse et la maison de Londres étaient mises sur le marché, elles rapporteraient de jolies sommes, bien qu'il l'eût prévenu qu'il faudrait plusieurs mois avant qu'une vente ne soit signée. Danny savait qu'il ne pourrait pas survivre plusieurs mois avec moins de deux cents livres.

Il retourna s'asseoir à sa place, et se mit à penser à son entrevue avec Munro le lendemain matin. Quand le train s'arrêta à Newcastle-upon-Tyne, Danny détacha les sangles de cuir autour de sa valise, l'ouvrit et trouva le dossier sur M. Munro. Il en sortit les lettres. Bien qu'elles contiennent toutes les réponses de M. Munro aux questions de Nick, Danny n'avait aucun moyen de savoir ce que Nick avait écrit dans ses lettres originales. Il tâcha de deviner quelles questions Nick avait pu poser. Pour cela, il se basa autant sur les réponses de Munro, que sur les dates et les entrées de son journal. Après avoir relu les courriers, il était sûr et certain que l'oncle Hugo avait profité des années de détention de Nick.

Danny avait déjà rencontré des clients comme Hugo quand il travaillait au garage – des usuriers, des négociants immobiliers et des marchands qui pensaient pouvoir profiter de lui, mais qui jamais n'y étaient parvenus. Et ils n'avaient même jamais découvert qu'il était incapable de lire un contrat. Il laissa son esprit vagabonder. Il pensa aux *A levels* qu'il avait passés quelques jours seulement avant sa libération. Il se demanda si Nick les aurait réussis

haut la main – une autre des expressions préférées de Nick. Il avait promis à son camarade de cellule que s’il gagnait son appel, la première chose qu’il ferait serait d’étudier pour décrocher un diplôme. Il était résolu à tenir cette promesse et à passer cet examen au nom de Nick. Pense comme Nick, oublie Danny, se rappela-t-il. Tu es Nick, *tu es Nick*. Il parcourut les lettres une fois de plus, comme s’il révisait un examen, un examen qu’il n’avait pas le droit de rater.

Le train arriva en gare de Waverly à trois heures et demie, avec dix minutes de retard. Danny se mêla à la foule qui longeait le quai. Il chercha le prochain train pour Dunbroath sur le tableau des départs. Il avait le temps ; il acheta donc l’*Édimbourg Evening News*, et se contenta d’un sandwich baguette au bacon chez Upper Crust. M. Munro se rendrait-il compte qu’il n’était pas du gratin ? Il partit à la recherche de son quai et s’assit sur un banc. Le journal regorgeait de noms et de lieux dont il n’avait jamais entendu parler : problèmes avec le service de l’urbanisme à Dudlingston, coût de l’immeuble du Parlement écossais inachevé. Le supplément du journal local prodiguait des tas d’informations sur quelque chose qui s’appelait le festival d’Édimbourg, et qui devait avoir lieu le mois suivant. Les attentes des clubs de football écossais Heart’s et Hibs pour la saison prochaine dominaient les dernières pages. Ici, en Écosse, ils étaient l’équivalent d’Arsenal et West Ham.

Dix minutes plus tard, il monta à bord du train régional pour Dunbroath, un voyage qui durait quarante minutes. Le train s’arrêta à plusieurs stations dont Danny était incapable de prononcer le nom. À quatre heures et demie, le petit train s’arrêta bruyamment dans la petite ville de Dunbroath. Danny tira sa valise le long du quai puis sur le trottoir, soulagé de voir qu’un taxi attendait devant la gare. Nick s’installa sur le siège avant pendant que le chauffeur chargeait sa valise dans le coffre.

— Où va-t-on ? demanda le chauffeur une fois installé au volant.

— Peut-être pourriez-vous me recommander un hôtel ?

— Il n’y en a qu’un.

— Eh bien, cela résout le problème, répondit Danny quand la voiture démarra.

Trois livres cinquante plus tard, plus un pourboire, Danny fut déposé devant le Moncrieff Arms. Il monta les marches, passa les portes battantes et laissa sa valise près de la réception.

— J’ai besoin d’une chambre pour la nuit, annonça-t-il à la femme à la réception.

— Une chambre simple ?

— Oui, s’il vous plaît.

— Voudriez-vous bien signer le formulaire de réservation ? (Danny signalait maintenant du nom de Nick presque sans réfléchir.) Et puis-je prendre l’empreinte de votre carte de crédit ?

— Mais je ne... commença Danny. Je vais payer en liquide, le reprit Nick.

— Bien sûr, Monsieur.

Elle tourna vers lui le formulaire de réservation, regarda le nom et tâcha de dissimuler sa surprise. Elle disparut ensuite sans un mot dans une pièce attenante. Quelques instants plus tard, un homme d'une cinquantaine d'années en pull écossais et pantalon de velours marron sortit du bureau.

— Bienvenue chez vous, Sir Nicholas ! Je suis Robert Kilbride, le directeur de l'hôtel et je vous présente mes excuses, mais nous ne vous attendions pas. Je vais vous transférer dans la suite Walter Scott.

Transférer est un mot que redoute chaque prisonnier.

— Mais... commença Danny en se rappelant le peu d'argent qui lui restait.

— Sans frais supplémentaire, ajouta le directeur.

— Merci, dit Nick.

— Dînez-vous chez nous ?

Oui, dit Nick.

— Non, dit Danny, se souvenant de ses réserves qui diminuaient. J'ai déjà mangé.

— Très bien, Sir Nicholas. Je vais demander à un portier de monter votre valise dans votre chambre.

Un jeune homme accompagna Danny dans la suite Walter Scott.

— Je m'appelle Andrew, annonça-t-il en ouvrant la porte. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, décrochez le téléphone et faites-le-moi savoir.

— J'ai besoin de faire repasser un costume et de faire laver une chemise à temps pour un rendez-vous à dix heures demain matin, expliqua Danny.

— Très bien, Monsieur. Nous vous les rendrons à temps pour votre rendez-vous.

— Merci.

Un autre pourboire.

Danny s'assit au bout du lit et alluma la télévision. Il regarda le journal régional, débité dans un accent qui lui rappela Big Al. Il changea de chaîne jusqu'à tomber sur BBC2 pour pouvoir enfin tout comprendre mais, au bout de quelques minutes, il s'était endormi.

39

Danny se réveilla pour découvrir qu'il était complètement habillé et que défilait le générique de fin d'un film en noir et blanc dans lequel jouait un certain Jack Hawkins. Il éteignit la télé, se déshabilla et décida de prendre une douche avant de se coucher.

La douche diffusait un jet d'eau chaude abondant et continu, le rêve. Il se lava avec une savonnnette aussi grosse qu'un petit pain et se sécha avec une grande serviette moelleuse. Il se sentait propre pour la première fois depuis très longtemps.

Il se coucha dans un lit au matelas épais et confortable, aux draps

propres et avec plusieurs couvertures et posa sa tête sur un oreiller en plumes. Il sombra dans un profond sommeil. Il se réveilla. Le lit était trop confortable. Il changeait même de forme quand il bougeait. Il ôta une couverture et la jeta par terre. Il se retourna et se rendormit. Il se réveilla. L'oreiller était trop doux ; il atterrit donc par terre avec la couverture. Il se rendormit de nouveau et quand le soleil se leva, accompagné d'une cacophonie méconnaissable de chants d'oiseaux, il se réveilla de nouveau. Il regarda autour de lui. Il s'attendait à trouver M. Pascoe sur le seuil, mais cette porte était différente ; elle était en bois, pas en fer, et comportait une petite poignée à l'intérieur pour qu'il puisse l'ouvrir quand bon lui semblait.

Danny sauta du lit et traversa le doux tapis jusqu'à la salle de bains – une pièce séparée – pour prendre une nouvelle douche. Cette fois il se lava les cheveux, et se rasa à l'aide d'un miroir circulaire qui grossissait son image.

Un petit coup poli fut porté à la porte, laquelle resta fermée au lieu d'être poussée. Danny enfila un peignoir, ouvrit la porte, et vit le garçon d'hôtel, portant un paquet à la main.

— Vos vêtements, Monsieur.

— Merci, dit Danny.

— Le petit-déjeuner sera servi jusqu'à dix heures dans la salle à manger.

Danny enfila une chemise propre et une cravate à rayures avant d'essayer son costume qui venait d'être repassé. Il se regarda dans le miroir. Nul ne douterait qu'il était sir Nicholas Moncrieff, c'était évident. Plus jamais il ne serait obligé de porter la même chemise six jours d'affilée, le même jean pendant un mois, les mêmes chaussures pendant un an – à supposer que M. Munro puisse régler tous ses problèmes financiers. À supposer également que M. Munro...

Danny jeta un œil à son porte-monnaie qui était encore si lourd pas plus tard qu'hier. Il jura : il ne lui resterait pas grand-chose une fois la note d'hôtel réglée. Il ouvrit la porte et une fois qu'il l'eut refermée, il se rendit immédiatement compte qu'il avait laissé la clé à l'intérieur. Il devrait demander à M. Pascoe de lui ouvrir la porte. Se retrouverait-il avec un rapport ? Il jura de nouveau. Bon sang ! Un des jurons de Nick. Il partit à la recherche de la salle à manger.

Une grande table au milieu de la pièce débordait d'un grand choix de céréales, de jus de fruits, et, en plats chauds, on pouvait commander de la bouillie de flocons d'avoine, des œufs, du bacon, du boudin noir et même du hareng fumé. On conduisit Danny à une table près de la fenêtre et on lui proposa le *Scotsman*, le journal du matin. Il se rendit aux pages financières et apprit que la Royal Bank d'Écosse élargissait son portefeuille immobilier. Quand il était en prison, il avait regardé avec admiration la RBS absorber la NatWest Bank, un anchois qui avale une baleine et ce, sans même un rot.

Il regarda autour de lui, craignant brusquement que le personnel fasse des réflexions sur le fait qu'il n'avait pas l'accent écossais. Mais Big Al lui

avait appris que les officiers n'avaient jamais d'accent. Nick n'en avait assurément pas. On déposa deux harengs devant lui. Son père aurait trouvé que c'était un vrai délice. Premières pensées pour son père depuis sa libération.

— Désirez-vous autre chose, Monsieur ?

— Non merci. Mais auriez-vous l'amabilité de préparer ma note ?

— Bien sûr, Monsieur, lui répondit-on immédiatement.

Il allait quitter la salle à manger quand il se rappela qu'il ignorait totalement où se trouvait le bureau de M. Munro. Selon sa carte de visite, c'était au 12 Argyll Street, mais il ne pouvait pas demander son chemin à la réceptionniste car tout le monde croyait qu'il avait grandi dans le quartier. Danny prit une autre clé à la réception et remonta dans sa chambre. Il était neuf heures et demie. Il lui restait trente minutes pour découvrir où se trouvait Argyll Street.

On frappa à la porte. Il lui faudrait encore un peu de temps pour ne plus se lever d'un bond, et se placer, droit comme un I, au bout du lit en attendant que la porte s'ouvre.

— Puis-je prendre vos bagages, Monsieur ? demanda le jeune portier. Et aurez-vous besoin d'un taxi ?

— Non, je vais seulement à Argyll Street, s'aventura Danny.

— Alors je laisserai votre valise à la réception et vous pourrez passer la chercher plus tard.

— Y a-t-il toujours une pharmacie sur le chemin d'Argyll Street ? demanda Danny.

— Non, elle a fermé il y a deux ans. De quoi avez-vous besoin ?

— De lames de rasoir et de mousse à raser.

— Vous pourrez les trouver chez Leith's, à quelques pas de l'endroit où se trouvait Johnson's.

— Merci beaucoup, répondit Danny en se séparant d'une autre livre, même s'il n'avait aucune idée de l'endroit où se trouvait Johnson's.

Danny consulta la montre de Nick : 9 h 36. Il descendit rapidement et se dirigea vers l'accueil où il essaya une autre tactique.

— Avez-vous le *Times* ?

— Non, Sir Nicholas, mais nous pouvons aller vous le chercher.

— Ne vous dérangez pas. Un peu d'exercice ne me fera pas de mal.

— Ils l'auront chez Menzies, dit la réceptionniste. Tournez à gauche en sortant de l'hôtel puis sur une centaine de mètres... (Elle marqua une pause.) Mais bien sûr, vous savez où se trouve Menzies.

Danny sortit furtivement de l'hôtel puis tourna à gauche et remarqua vite l'enseigne de Menzies. Il y entra sans se presser. Personne ne le reconnut. Il acheta le *Times* et la fille à la caisse, à son grand soulagement, s'adressa à lui en disant « Monsieur » et non « Sir Nicholas. »

— Suis-je loin d'Argyll Street ? demanda-t-il.

— À deux cents mètres. Tournez à droite en sortant du magasin, passez devant le Moncrieff Arms...

Danny retourna rapidement à l'hôtel, passa devant, vérifia chaque croisement jusqu'à ce qu'il voie enfin le nom Argyll Street gravé en grosses lettres sur un bloc de pierres au-dessus de lui. Il consulta sa montre quand il tourna dans la rue : 9 h 54. Il lui restait encore quelques minutes, mais il ne pouvait pas se permettre d'arriver en retard. Nick était toujours à l'heure. Il se rappela l'une des expressions favorites de Big Al : « Les batailles sont perdues par les armées qui arrivent en retard. Demande à Napoléon. »

Il passa devant les numéros 2, 4, 6, 8, puis ralentit. Numéro 10. Enfin, il s'arrêta devant le 12. Une plaque de cuivre sur le mur indiquait que vous étiez bien chez Munro, Munro et Carmichael. Elle semblait avoir été lustrée le matin même et les dix mille autres matins qui l'avaient précédé.

Danny respira un bon coup, ouvrit la porte et entra d'un bon pas. La fille à l'accueil leva les yeux. Il espérait qu'elle n'entendait pas son cœur battre la chamade. Il allait donner son nom quand elle dit :

— Bonjour, Sir Nicholas. M. Munro vous attend. (Elle se leva et ajouta :) Si vous voulez bien me suivre.

Danny avait réussi le premier test, mais il n'avait pas encore ouvert la bouche.

*

— Suite à la mort de votre conjoint, dit une surveillante debout derrière le comptoir, je suis autorisée à vous remettre les effets personnels de M. Cartwright. Mais je dois d'abord voir une pièce d'identité.

Beth ouvrit son sac et sortit son permis de conduire.

— Merci, fit la surveillante qui vérifia soigneusement les informations avant de la lui rendre. Si je lis à voix haute la description de chaque article, Mlle Wilson, peut-être aurez-vous l'amabilité de les identifier. (La surveillante ouvrit une grosse boîte en carton et en sortit un jean de marque.) Un jean, bleu clair, dit-elle. (Quand Beth vit l'accroc à l'endroit où le couteau avait pénétré dans la jambe de Danny, elle fondit en larmes. La surveillante attendit qu'elle se soit calmée avant de poursuivre :) Un T-shirt de West Ham. Une ceinture, cuir marron ; une bague, or ; une paire de chaussettes ; grises ; des boxer shorts, rouges, une paire de chaussures, noires, un porte-monnaie contenant trente livres et une carte de membre du club de boxe de Bow Street. Si vous voulez bien signer ici, Mlle Wilson, dit-elle enfin en désignant du doigt une ligne en pointillés, vous pourrez prendre possession de ces affaires.

Une fois que Beth eut signé, elle rangea soigneusement toutes les affaires de Danny dans le carton.

— Merci, dit-elle.

Alors qu'elle était sur le point de s'en aller, elle se trouva nez à nez avec

un autre gardien.

— Bonjour Mlle Wilson, dit-il. Je m'appelle Ray Pascoe.

Beth sourit.

— Danny vous aimait bien, dit-elle.

— Et je l'admirais, rétorqua Pascoe. Mais ce n'est pas la raison pour laquelle je suis là. Laissez-moi porter cela pour vous, dit-il en lui prenant la boîte des mains quand ils longèrent le couloir. Je voulais savoir si vous aviez encore l'intention d'essayer de faire annuler le verdict du jugement en appel.

— À quoi bon, fit Beth, maintenant que Danny est mort.

— Réagiriez-vous ainsi s'il était encore vivant ? s'enquit Pascoe.

— Non, bien sûr que non, répondit Beth avec fougue. S'il était encore en vie, je me battrais pour prouver son innocence pendant ce qui me reste de vie.

Quand ils parvinrent devant le portail d'entrée, M. Pascoe lui rendit le carton et dit :

— J'ai le sentiment que Danny aimerait que son honneur soit défendu.

40

— Bonjour, maître Munro, dit Danny en tendant la main. Ravi de vous revoir.

— Et moi donc, Sir Nicholas, répondit Munro. J'espère que votre voyage de retour s'est bien passé.

Nick avait si bien décrit Munro que Danny avait presque l'impression de le connaître.

— Oui merci. Le voyage en train m'a permis de lire et de relire nos courriers et de réexaminer vos recommandations, dit Danny alors que Munro le poussait dans un fauteuil confortable à côté de son bureau.

— Je crains que vous n'ayez pas reçu ma toute dernière lettre à temps. Je vous aurais bien téléphoné, mais bien sûr...

— Ce n'était pas possible, fit Danny, seulement intéressé par le contenu de la lettre.

— Je crains que ce ne soient pas de bonnes nouvelles, reprit Munro en tapant des doigts sur son bureau – une habitude dont Nick n'avait pas parlé. Vous avez été assigné en justice. (Danny agrippa les bras du fauteuil. La police l'attendait-elle dehors ?) Par votre oncle Hugo. (Danny poussa un soupir de soulagement perceptible.) J'aurais dû le voir venir, et de ce fait, je suis responsable.

« Continue » voulut dire Danny. Nick se tut.

— Selon l'assignation, votre père a laissé la propriété d'Écosse et la maison de Londres à votre oncle et vous n'avez aucun droit dessus.

— Mais c'est absurde ! protesta Danny.

— Je suis entièrement d'accord avec vous et avec votre autorisation, j'ai l'intention de répondre que nous sommes déterminés à défendre vigoureusement cette action. (Danny accepta le jugement de Munro, mais

réalisa que Nick aurait été plus prudent.) Et pour comble, poursuivit Munro, les avocats de votre oncle ont proposé ce qu'ils appellent un « compromis. » (Danny opina, refusant toujours d'émettre une opinion.) Si vous acceptiez la proposition initiale de votre oncle, à savoir qu'il reste en possession des deux propriétés et conserve la responsabilité des remboursements de l'hypothèque, il donnera des instructions pour annuler l'assignation.

— Il bluffe, dit Danny. Si je me souviens bien, maître Munro, vos conseils initiaux étaient de traîner mon oncle en justice pour réclamer l'argent que mon père avait emprunté en utilisant les deux maisons comme garantie, la somme de deux millions et cent mille livres.

— C'était mon conseil, en effet, acquiesça Munro, mais si je me rappelle votre réaction à l'époque, Sir Nicholas... (Il rechaussa ses demi-lunes sur le bout de son nez et ouvrit un dossier.) La voilà. Vos paroles exactes étaient : « Si tels sont les souhaits de mon père, je n'irais pas contre eux. »

— C'était ce que je ressentais à l'époque, maître, dit Danny, mais les circonstances ont changé depuis. Je ne crois pas que mon père aurait approuvé qu'oncle Hugo assigne son neveu en justice.

— Je suis d'accord avec vous, dit Munro, incapable de dissimuler sa surprise face au changement d'attitude de son client. Puis-je donc suggérer, Sir Nicholas, que nous le prenions au mot ?

— Et comment procéderions-nous ?

— Nous pourrions faire une contre-assignation, expliqua Munro, et demander à la cour de prononcer un jugement pour savoir si votre père avait le droit d'emprunter de l'argent en utilisant les deux propriétés comme garantie sans vous consulter au préalable. Bien que je sois par nature un homme prudent, Sir Nicholas, j'irais jusqu'à suggérer que la loi est de notre côté. Toutefois, je suis sûr que vous avez lu *La Maison d'Âpre-Vent* dans votre jeunesse.

— Très récemment, dit Danny.

— Alors vous êtes au courant des risques qu'il y a à se retrouver mêlé à ce genre d'action.

— Mais contrairement à Jardnyce and Jardnyce, je pense qu'oncle Hugo acceptera un règlement à l'amiable.

— Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

— Il ne voudra pas voir sa photo à la une du *Scotsman* et de l'*Édimbourg Evening News*. Ces deux journaux ne seront que trop contents de rappeler à leurs lecteurs où son neveu résidait pendant ces quatre dernières années.

— Un point que je n'avais pas pris en considération, dit Munro. Mais après réflexion, je dois dire que je suis d'accord avec vous. (Il toussa.) La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, vous ne sembliez pas d'avis que...

— La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, M. Munro, j'étais préoccupé par d'autres affaires et, de ce fait, pas en mesure de comprendre

toute l'importance de ce que vous me disiez. Depuis, j'ai largement eu le temps de réfléchir à vos conseils et...

Danny avait inlassablement répété ces phrases dans sa cellule, Big Al jouant le rôle de M. Munro.

— Tout à fait, fit Munro en enlevant ses lunettes et en regardant son client de plus près. Donc, avec votre autorisation, je prendrai fait et cause pour vous. Toutefois, je dois vous avertir que cette affaire ne se résoudra sûrement pas rapidement.

— Combien de temps ? demanda Danny.

— Une année peut-être, voire plus, avant que l'affaire ne passe devant les tribunaux.

— Cela risque de poser problème. Je ne suis pas sûr qu'il reste assez d'argent sur mon compte chez Coutts pour couvrir...

— Vous ne manquerez pas de me tenir au courant une fois que vous aurez pris contact avec vos banquiers.

— Certainement.

M. Munro toussa de nouveau.

— Il y a un ou deux autres sujets que j'aimerais aborder, Sir Nicholas. (Danny se contenta de hocher la tête et Munro rechaussa ses demi-lunes et fouilla dans les papiers sur son bureau.) Vous avez récemment rédigé un testament ajouta Munro en sortant un document de sous une pile.

— Rappelez-m'en les détails, fit Danny, reconnaissant l'écriture familière de Nick sur le papier réglé de la prison.

— Vous avez légué le gros de votre fortune à un certain Daniel Cartwright.

— Oh mon Dieu ! s'écria Danny.

— De cela dois-je supposer que vous désirez reconsidérer la question, Sir Nicholas ?

— Non, répondit Danny, se rattrapant de justesse. C'est seulement que Danny Cartwright est mort récemment.

— Alors vous devrez rédiger un nouveau testament. Mais franchement, nous avons des questions bien plus urgentes à régler pour le moment.

— Comme ?

— Il y a une clé sur laquelle votre oncle semble bien impatient de mettre la main.

— Une clé ?

— Oui. Il semble qu'il ait l'intention de vous offrir mille livres contre une chaîne en argent et une clé qui seraient d'après lui en votre possession. Il sait qu'elles n'ont pas de valeur intrinsèque, mais il aimerait qu'elles restent dans la famille.

— Et ce sera le cas, répondit Danny. Je me demande si je peux vous demander en confidence, maître Munro, si vous avez une idée de ce qu'ouvre cette clé ?

— Non, pas du tout, avoua l'avocat. Sur ce sujet particulier, votre grand-

père ne s'est pas confié à moi. Mais, si je puis me permettre, si votre oncle est tellement disposé à mettre la main dessus, je pense que nous pouvons supposer que le contenu de ce qu'ouvre la clé, a une valeur bien supérieure aux mille livres qu'il propose.

— Tout à fait, lança Danny, imitant M. Munro.

— Comment souhaiteriez-vous que je réponde à cette offre ? demanda Munro.

— Dites-lui que vous n'êtes pas au courant de l'existence d'une telle clé.

— Comme vous voulez, Sir Nicholas. Mais je suis sûr et certain qu'il ne se laissera pas dissuader aussi facilement et qu'il reviendra avec une proposition plus alléchante.

— Ma réponse sera la même, quoi qu'il propose, répondit Danny d'un ton ferme.

— Alors soit. Puis-je vous demander si vous avez l'intention de vous installer en Écosse ?

— Non, maître Munro. Je devrais retourner à Londres sous peu pour régler mes affaires financières, mais soyez assuré que je resterai en contact avec vous.

— Alors vous aurez besoin des clés de votre résidence londonienne que l'on m'a confiées au décès de votre père.

Il se leva et se rendit devant un grand coffre-fort dans un coin de la pièce. Il entra un code et poussa la lourde porte pour révéler plusieurs étagères remplies de documents. Il prit deux enveloppes sur l'étagère du haut.

— Je suis en possession des clés de la maison des Boltons et de votre propriété ici en Écosse, Sir Nicholas. Souhaiteriez-vous en avoir la charge ?

— Non merci. Pour l'instant, j'ai seulement besoin des clés de ma maison de Londres. Je vous serais obligé de bien vouloir conserver les clés de la propriété écossaise. Après tout, je ne peux pas me trouver à deux endroits à la fois.

— Tout à fait, acquiesça M. Munro en lui donnant une grosse enveloppe.

— Merci, dit Danny. Vous avez loyalement servi notre famille depuis de nombreuses années. (M. Munro sourit.) Mon grand-père...

— Ah, dit Munro en soupirant. (Danny se demanda s'il était allé trop loin.) Veuillez m'excuser de vous interrompre, mais en parlant de votre grand-père, cela me fait penser qu'il y a une autre affaire que je dois porter à votre attention. (Il retourna au coffre-fort et après avoir fouillé dedans quelques instants, il en sortit une petite enveloppe.) Ah la voilà, déclara-t-il, une expression de triomphe sur le visage. Votre grand-père m'a demandé de vous remettre ça en main propre, mais pas avant le décès de votre père. J'aurais dû satisfaire à ses souhaits lors de notre précédente entrevue, mais avec, euh, les contraintes auxquelles vous étiez soumis à cette époque, je vous avoue que cela m'est sorti de la tête.

Il donna l'enveloppe à Danny qui regarda à l'intérieur, mais sans rien trouver.

— Cela vous dit-il quelque chose ? demanda Danny.

— Non, avoua M. Munro. Peut-être que le nom et l'adresse sur l'enveloppe pourraient vous renseigner.

Danny examina l'enveloppe. Elle était adressée au *Baron de Coubertin ; 25 rue de la Croix-Rouge, Genève, Suisse*. Il rangea l'enveloppe dans une poche intérieure sans autre commentaire.

M. Munro se leva.

— J'espère, Sir Nicholas, vous revoir bien vite en Écosse. En attendant, si vous avez besoin de mon aide, n'hésitez pas à m'appeler.

— Je ne sais pas comment vous remercier de votre gentillesse.

— Je suis sûr qu'une fois que nous aurons réglé le problème de votre oncle Hugo, je serai plus que suffisamment indemnisé.

Il sourit, pince-sans-rire, puis accompagna Sir Nicholas à la porte, lui serra chaleureusement la main et lui dit au revoir.

Quand M. Munro observa son client retourner à l'hôtel à grandes enjambées, il ne put s'empêcher de se dire qu'il ressemblait de plus en plus à son grand-père, mais il se demanda s'il était vraiment judicieux de sa part de porter la cravate régimentaire – étant donné les circonstances.

*

— Il a fait quoi ? hurla Hugo au téléphone.

— Il a lancé une contre-assignation contre vous. Il réclame les deux millions et cent mille livres que vous avez amassés sur les deux propriétés.

— Fraser Munro doit être derrière tout cela, répondit Hugo. Nick n'aurait pas le courage de s'opposer aux souhaits de son père. Que faisons-nous maintenant ?

— Acceptons l'assignation et disons-leur que nous les retrouverons au tribunal.

— Mais nous ne pouvons pas nous le permettre ! Vous avez toujours dit que si cette affaire devait se retrouver devant les tribunaux, nous perdriions – et que la presse ferait ses choux gras de cette histoire.

— Exact, mais l'affaire ne passera pas devant les tribunaux.

— Comment pouvez-vous en être aussi sûr ?

— Parce que je m'assurerai que l'affaire traîne pendant au moins deux ans. Votre neveu sera sans le sou bien avant. N'oubliez pas que nous savons ce qui lui reste sur son compte en banque. Il vous faut juste être patient pendant que je le saigne à blanc.

— Et la clé ?

— Munro prétend qu'il ne sait rien à ce sujet.

— Proposez-lui plus d'argent, dit Hugo. Si jamais Nick découvre ce que la clé ouvre, c'est lui qui va me saigner à blanc.

Dans le train qui le ramenait à Londres, Danny regarda de plus près l'enveloppe que le grand-père de Nick avait voulu lui faire parvenir à l'insu de son père. Mais pourquoi ?

Danny porta son attention sur le timbre. Il était français, d'une valeur de cinq francs et représentait les cinq cercles de l'emblème olympique. L'enveloppe arborait un cachet de la poste de Paris daté de 1896. Danny savait, d'après les journaux de Nick, que son grand-père, Sir Alexander Moncrieff, était un fervent collectionneur ; le timbre pouvait donc être rare et de grande valeur, mais il ne voyait pas vers qui se tourner pour demander conseil. Il avait du mal à croire que le nom et l'adresse puissent être d'une quelconque importance : *Baron de Coubertin, 25 rue de la Croix-Rouge, Genève, Suisse*. Le baron devait être mort depuis des années.

À King's Cross, Danny prit le métro pour South Kensington – une partie de Londres où il ne se sentait pas chez lui. Avec l'aide d'un plan de la ville acheté dans un kiosque dans le métro, il prit Old Brompton Road en direction des Boltons. La valise de Nick avait beau être de plus en plus lourde, il ne souhaitait pas épuiser un peu plus ses réserves en prenant un taxi.

Quand il arriva enfin dans les Boltons, Danny s'arrêta devant le numéro 12. Il ne parvenait pas à croire qu'une seule famille avait vécu ici : à lui seul, le garage, prévu pour deux voitures, était plus spacieux que sa maison à Bow. Il ouvrit un portail en acier grinçant et remonta un chemin couvert de mauvaises herbes jusqu'à la porte d'entrée. Il sonna. Il ne savait pas pourquoi, sauf qu'il ne voulait pas entrer tant qu'il n'était pas sûr et certain que la maison était inoccupée. Personne ne répondit.

Danny s'escrima avec la serrure avant que la porte ne finisse par s'ouvrir, comme à contrecœur. Il alluma la lumière dans le hall d'entrée. À l'intérieur, la maison était exactement comme Nick l'avait décrite dans son journal. Un épais tapis vert, délavé ; une tapisserie murale aux motifs rouges ; et de longs rideaux en dentelle d'époque qui allaient du sol au plafond et qui avaient visiblement fait le régal des mites au cours des années. Les murs étaient couverts de carrés et de rectangles plus foncés qui attestaient de la présence passée de nombreux tableaux. Danny n'avait aucun doute sur l'identité de la personne qui les avait décrochés, et dans quelle maison ils étaient désormais accrochés.

Il fit lentement le tour des pièces pour essayer de se repérer. Cela tenait plus du musée que du doux foyer. Une fois qu'il eut exploré le rez-de-chaussée, il gravit les marches jusqu'au palier et descendit un autre couloir avant d'entrer dans une grande chambre double. Un dressing abritait une rangée de costumes sombres que l'on aurait pu louer pour une pièce d'époque, ainsi que des chemises à col cassé et plusieurs paires de richelieu noires. Danny supposa que ça avait été la chambre du grand-père de Nick. Clairement, son père avait préféré rester en Écosse. Une fois que sir Alexander était mort, oncle Hugo avait dû décrocher les tableaux et tout ce qui avait de la valeur et qui n'était pas cloué avant d'exhorter le père de Nick

à engager une hypothèque d'un million de livres sur la maison pendant que Nick croupissait derrière les barreaux. Danny commençait à se dire qu'il devrait d'abord s'occuper de Hugo avant de porter son attention sur les Mousquetaires.

Après avoir visité toutes les chambres – sept en tout – Danny choisit l'une des plus petites pour y passer sa première nuit. Il passa la garde-robe et les commodes en revue, et en conclut que c'était l'ancienne chambre de Nick. Il y trouva une rangée de costumes suspendus, un tiroir rempli de chemises, et des chaussures qui lui allaient parfaitement, mais semblaient avoir été portés par un soldat qui passait le plus clair de son temps en uniforme et ne s'intéressait guère à la mode.

Une fois que Danny eut défait ses bagages, il décida de s'aventurer plus haut et découvrit ce qui se trouvait au dernier étage. Il tomba sur une chambre d'enfant qui semblait n'avoir jamais été utilisée, à côté d'une nurserie remplie de jouets avec lesquels aucun enfant n'avait jamais joué. Il pensa alors à Beth et Christy. Il contempla le vaste jardin par la fenêtre de la nurserie. Dans la lumière déclinante du crépuscule, il s'aperçut qu'il était envahi d'herbes folles, à cause de toutes ces années sans entretien.

Danny retourna dans la chambre de Nick, se déshabilla et se fit couler un bain. Perdu dans ses pensées, il s'assit dans la baignoire et ne bougea pas tant que l'eau n'avait pas refroidi. Quand il se fut séché, il décida de ne pas mettre le pyjama de Nick et fila directement au lit. En quelques minutes, il s'endormit. Le matelas ressemblait plus à ce qu'il avait connu en prison.

*

Danny se leva d'un bond le lendemain matin. Il enfila un slip, attrapa un peignoir de soie accroché à la porte, et partit en quête de la cuisine.

Il descendit un petit escalier non moqueté qui conduisait vers un sous-sol sombre, où il découvrit une cuisine spacieuse avec un grand fourneau en fonte et des étagères remplies de bouteilles de verre qui contenaient il ne savait quoi. Une série de petites sonnettes accrochées au mur l'amusa, portant l'inscription : « Salon », « Chambre principale », « Bureau », « Nurserie » et « Porte d'entrée. » Il chercha à manger, mais ne trouva rien qui n'ait pas dépassé la date de péremption depuis des années. Il comprit alors d'où venait l'odeur qui imprégnait toute la maison. S'il restait de l'argent sur le compte en banque de Nick, la première chose qu'il devait faire c'était d'embaucher une femme de ménage. Il ouvrit une grande fenêtre pour faire entrer un courant d'air frais dans la pièce. L'oxygène n'y avait pas été convié depuis un bon moment.

N'ayant rien trouvé à manger, Danny retourna s'habiller dans la chambre. Il choisit les vêtements les moins conservateurs possible dans la garde-robe de Nick mais, au final, il ressemblait toujours à un capitaine de la Garde royale en permission.

Quand huit heures sonnèrent à l'horloge de l'église dans le square, Danny attrapa son porte-monnaie sur la table de nuit et le rangea dans la poche de sa veste. Il regarda l'enveloppe que le grand-père de Nick lui avait laissée et décida qu'il devrait se concentrer sur le timbre. Il s'assit au bureau près de la fenêtre et rédigea un chèque de cinq cents livres à l'ordre de Nicholas Moncrieff. Restait-il même cinq cents livres sur le compte ? Il n'y avait qu'un seul moyen de le savoir.

Quand il sortit de la maison quelques minutes plus tard, il tira la porte, mais se rappela cette fois de prendre les clés avec lui. Il se rendit au bout de la route, tourna à droite et marcha en direction de la station de métro de South Kensington, ne s'arrêtant que pour acheter le *Times*. Comme il quittait le kiosque, il remarqua un panneau d'affichage qui proposait divers services : « Massage, Sylvia vient chez vous pour £ 100. » « Tondeuse à vendre, servi que deux fois, £ 250 à déb. » Il aurait pu l'acheter s'il avait été sûr et certain qu'il reste deux cent cinquante livres sur le compte de Nick. « Femme de ménage, cinq livres l'heure, références fournies. Appeler Mme Murphy au... » Danny se demanda si Mme Murphy avait mille heures de livres devant elle. Il nota son numéro de portable, ce qui lui rappela qu'il devrait ajouter autre chose à sa liste de courses, mais il devrait attendre de savoir quelle somme il restait au juste sur le compte de Nick.

Quand il descendit du métro à Charing Cross, Danny avait élaboré deux plans d'action, selon que le directeur de la Coutts connaissait bien Sir Nicholas ou ne l'avait encore jamais rencontré.

Il longea le Strand à la recherche de la banque. Le carnet de chèques de Nick disait simplement : « Coutts & Co, le Strand, Londres ». Il remarqua un grand bâtiment en bronze à la devanture de verre de l'autre côté de la route, qui arborait deux couronnes discrètes au-dessus du nom Coutts. Il traversa la route, se faufilant entre les voitures. Il était sur le point de découvrir l'ampleur de sa richesse.

Il passa les portes battantes et tâcha de s'orienter. Devant lui, un escalator menait au hall de la banque. Il monta vers une vaste salle au toit de verre. Un comptoir longeait tout le mur. Plusieurs caissiers en redingote noire servaient des clients. Danny choisit un jeune homme qui avait l'air d'avoir tout juste commencé à se raser. Il s'approcha de sa vitre.

— J'aimerais faire un retrait, annonça-t-il.

— Combien désirez-vous, Monsieur ? demanda le jeune caissier.

— Cinq cents livres, répondit Danny en donnant le chèque qu'il avait rédigé le matin même.

Le caissier vérifia le nom et le numéro sur son ordinateur puis hésita.

— Auriez-vous l'amabilité d'attendre un instant, Sir Nicholas ?

L'esprit de Nick se mit à tourner à cent à l'heure. Nick était-il à découvert ? Son compte avait-il été fermé ? Ne voulaient-ils pas traiter avec un ex-taulard ? Quelques minutes plus tard, un homme plus âgé apparut et le gratifia d'un sourire chaleureux. Nick le connaissait-il ?

— Sir Nicholas ?

— Oui, dit Danny, qui, au moins pouvait répondre à l'une de ses questions.

— Je suis M. Watson, le directeur. (Il lui tendit la main.) C'est un plaisir de vous rencontrer après tout ce temps. (Danny lui serra chaleureusement la main avant que le directeur n'ajoute :) Peut-être pourrions-nous discuter dans mon bureau ?

— Certainement, M. Watson, dit Danny, tâchant d'avoir l'air assuré. Il suivit M. Watson. Ils prirent une porte qui menait dans un petit bureau lambrissé de bois. Il y avait un tableau accroché au mur derrière son bureau représentant un gentilhomme en longue redingote noire. Sous le portrait figurait la légende : « John Campbell, Fondateur, 1692. »

M. Watson prit la parole avant même que Danny se soit assis.

— Je vois que vous n'avez pas retiré d'argent durant ces quatre dernières années, Sir Nicholas, observa-t-il en consultant son écran d'ordinateur.

— C'est exact, acquiesça Danny.

— Peut-être étiez-vous à l'étranger ?

— Non, mais à l'avenir je serai un client plus assidu. À condition que vous ayez soigneusement géré mon compte en mon absence.

— J'espère que c'est ce que vous penserez, Sir Nicholas, répondit le directeur. Nous versons des intérêts à trois pour cent par an sur votre compte-courant tous les ans.

Danny ne le croyait pas, mais demanda seulement :

— Et combien y a-t-il sur mon compte-courant ?

Le directeur jeta un œil à l'écran.

— Sept mille deux cent douze livres.

Danny poussa un soupir de soulagement et demanda :

— Y a-t-il d'autres comptes, documents ou objets de valeur en mon nom que vous détenez en ce moment ? (Le directeur eut l'air un peu surpris.) C'est juste que mon père vient de mourir.

Le directeur opina.

— Je vais vérifier, Monsieur, dit-il avant de tapoter sur son ordinateur. (Il secoua la tête.) Il semble que le compte de votre père ait été fermé voilà deux mois, et tout son capital a été transféré à la Clydesdale Bank à Édimbourg.

— Ah oui, dit Danny. Mon oncle Hugo.

— Hugo Moncrieff était en effet le bénéficiaire, confirma le directeur.

— C'est bien ce que je pensais.

— Y a-t-il autre chose que je puisse faire pour vous, Sir Nicholas ?

— Oui, j'aurai besoin d'une carte de crédit.

— Bien sûr. Si vous voulez bien remplir ce formulaire, ajouta-t-il en poussant un questionnaire sur la table. Nous vous l'enverrons à votre domicile dans quelques jours.

Danny tâcha de se rappeler la date et le lieu de naissance de Nick ainsi

que son deuxième prénom et ne sut que mettre sous « profession » et « revenus annuels ».

— Encore autre chose, dit Danny une fois qu'il eut rempli le formulaire. Sauriez-vous par hasard où je pourrai faire estimer cela ?

Il sortit la petite enveloppe d'une poche intérieure et la fit glisser sur le bureau.

Le directeur regarda soigneusement l'enveloppe.

— Stanley Gibbons, répondit-il sans hésiter. Ce sont les leaders dans le domaine et ils jouissent d'une réputation internationale.

— Où pourrais-je les trouver ?

— Ils ont une succursale juste en haut de la rue. Je vous conseille de demander M. Prendergast.

— J'ai de la chance que vous soyez si bien renseigné, dit Danny suspicieux.

— Eh bien, ils ont leur compte chez nous depuis près de cent cinquante ans.

*

Danny sortit de la banque avec cinq cents livres supplémentaires dans son portefeuille et se mit à la recherche de Stanley Gibbons. En route, il passa devant une boutique de téléphonie mobile, ce qui lui permit de cocher un nouvel objet sur sa liste. Après avoir choisi un modèle de téléphone tout récent, il demanda au jeune vendeur s'il savait où se trouvait Stanley Gibbons.

— Cinquante mètres plus loin sur votre gauche.

Danny continua sur la route jusqu'à ce qu'il voie l'enseigne au-dessus de la porte. Un grand homme mince, adossé au comptoir, tournait les pages d'un catalogue. Il se redressa dès qu'il vit Danny.

— M. Prendergast ? demanda Danny.

— Oui. Que puis-je faire pour vous ?

Danny sortit l'enveloppe et la posa sur le comptoir.

— M. Watson à la banque Coutts a pensé que vous pourriez estimer cela pour moi.

— Je vais faire de mon mieux, dit M. Prendergast en attrapant une loupe sous le comptoir. (Il examina l'enveloppe un moment avant de se risquer à un jugement.). Le timbre est un impérial de cinq francs première édition, lancé pour marquer la création des Jeux olympiques modernes. Le timbre en soi a peu de valeur, pas plus de quelques centaines de livres. Mais deux autres facteurs pourraient sûrement accroître son importance.

— Et quels sont-ils ? demanda Danny.

— Le cachet de poste est daté du six avril 1896.

— Et en quoi cela est-il important ? demanda Danny en tâchant de dissimuler son impatience.

— C'est la date de la cérémonie d'ouverture des premiers Jeux

olympiques modernes.

— Et le second facteur ? demanda Danny sans attendre cette fois.

— La personne à qui cette enveloppe est adressée, répondit Prendergast l'air plutôt content de lui.

— Baron de Coubertin, dit Danny qui n'avait pas besoin qu'on le lui rappelle.

— Correct, acquiesça le négociant. C'est le baron qui a fondé les Jeux olympiques modernes, et c'est ce qui fait de votre enveloppe un objet de collection.

— Êtes-vous en mesure d'estimer sa valeur ?

— Ce serait plutôt difficile, Monsieur, dans la mesure où cet objet est unique. Mais je serais disposé à vous en proposer deux mille livres.

— Merci, mais j'aimerais un peu plus de temps pour y réfléchir, répondit Danny en se préparant à partir.

— Deux mille deux cents ? proposa le négociant tandis que Danny fermait doucement la porte derrière lui.

42

Danny passa les jours suivants à s'installer dans les Boltons, mais il ne pensait pas qu'il arriverait un jour à se sentir chez lui à Kensington. Jusqu'à ce qu'il rencontre Molly.

Molly Murphy était originaire de County Cork et il fallut un moment avant que Danny comprenne un seul mot de ce qu'elle disait. Elle devait mesurer trente centimètres de moins que lui et elle était si mince qu'il se demanda si elle aurait la force d'abattre plus de deux heures de ménage par jour. Il n'avait aucune idée de son âge, bien qu'elle eût l'air plus jeune que sa mère et plus âgé que Beth. Les premiers mots qu'elle lui dit furent : « Je prends cinq livres de l'heure, en liquide. Je refuse de payer des impôts à ces salauds d'Anglais, ajouta-t-elle d'un ton ferme après avoir appris que Sir Nicholas était originaire d'Écosse, et si vous trouvez que je ne suis pas à la hauteur, je partirai à la fin de la semaine. »

Les premiers jours, Danny garda un œil sur Molly, mais il devint vite évident qu'elle avait été taillée dans le même moule que sa mère. À la fin de la semaine, il pouvait s'asseoir où il voulait dans la maison sans qu'un nuage de poussière ne vole, entrer dans une baignoire qui ne portait pas de marque de niveau d'eau, et ouvrir le frigo sans peur d'être empoisonné.

À la fin de la deuxième semaine, Molly avait commencé à cuisiner son dîner et à repasser ses vêtements. La troisième semaine, il se demanda comment il avait pu survivre dans elle.

L'esprit d'initiative de Molly permit à Danny de se concentrer sur d'autres choses. M. Munro lui avait écrit pour lui faire savoir qu'il avait lancé une assignation contre son oncle. M. Galbraith avait laissé passer les vingt et un jours réglementaires avant d'accuser réception.

M. Munro avertit Sir Nicholas que Galbraith avait la réputation de prendre son temps, mais l'avait assuré qu'il ne cesserait pas de le titiller dès que l'opportunité se présenterait. Danny se demanda combien coûterait ce titillement. Il l'apprit en tournant la page. Une note de quatre mille livres était jointe au courrier de maître Munro pour tout le travail qu'il avait accompli depuis les funérailles, y compris l'assignation.

Danny consulta son relevé bancaire, arrivé ce matin avec une carte de crédit. Quatre mille livres feraient un gros trou dans son compte et Danny se demanda combien de temps il pourrait survivre avant de devoir jeter l'éponge ; c'était peut-être un cliché, mais au moins cette expression lui rappelait Bow et les jours heureux.

La semaine précédente, Danny avait acheté un ordinateur portable et une imprimante, un cadre photo en argent, plusieurs dossiers, un assortiment de stylos, crayons et gommes, ainsi que des rames de papier. Il avait déjà commencé à construire une base de données sur les trois hommes responsables du meurtre de Bernie, et il passa la majeure partie de ce premier mois à consigner tout ce qu'il savait sur Spencer Craig, Gerald Payne et Lawrence Davenport. Cela ne servait pas à grand-chose, mais Nick lui avait appris qu'il était plus facile de réussir un examen si l'on faisait des recherches. Il était justement sur le point de commencer ladite recherche quand il reçut la facture de M. Munro, qui lui rappela à quelle vitesse ses fonds s'épuisaient. Puis il se souvint de l'enveloppe. Le moment était venu de partir en quête d'un deuxième avis.

Il prit le *Times* – que Molly achetait chaque matin – et tomba sur un article qu'il avait remarqué dans les pages Arts. Un collectionneur américain avait acheté un Klimt pour cinquante et un million de livres dans une vente aux enchères dans un endroit qui s'appelait Sotheby's.

Danny ouvrit son portable, chercha Klimt sur Google et apprit que c'était un peintre symboliste autrichien, 1862-1918. Il se renseigna ensuite sur Sotheby's, qui était en l'occurrence une société de ventes aux enchères spécialisée dans les objets d'art, les meubles anciens, les livres, les bijoux, et d'autres objets prisés par les collectionneurs. Après quelques clics de souris, il découvrit que les timbres faisaient partie des objets en question. Pour obtenir un conseil, on pouvait appeler Sotheby's ou passer à leurs bureaux sur New Bond Street.

Danny se dit qu'il les prendrait par surprise, mais pas aujourd'hui car il allait au théâtre mais pas pour voir la pièce. La pièce ne présentait aucun intérêt à ses yeux.

*

Danny ne s'était jamais rendu dans un théâtre du West End. Sauf si l'on comptait la virée pour le vingt et unième anniversaire de Beth pour voir *Les Misérables* au Palace Théâtre. Cela ne lui avait pas trop plu et il s'était dit

qu'il ne retournerait plus voir une comédie musicale.

Il avait appelé le Garrick la veille pour réserver une place pour la représentation en matinée de *L'importance d'être Constant*. On lui avait précisé de venir chercher son billet au guichet un quart d'heure avant le lever de rideau. Danny arriva un peu en avance et découvrit que le théâtre était presque désert. Il récupéra son billet, acheta un programme, et, avec l'aide d'un placeur, il se rendit jusqu'à l'orchestre où il trouva sa place au bout du rang H. Une poignée de spectateurs était éparpillée ici et là.

Il ouvrit son programme et apprit que la pièce d'Oscar Wilde avait été un succès immédiat la première fois qu'elle avait été jouée au St Jame's Théâtre à Londres en 1895. Il dut se lever sans cesse pour permettre aux autres de s'asseoir dans la rangée H. Peu à peu le théâtre se remplit.

Quand les lumières s'éteignirent, le Garrick était presque plein et la majorité des sièges était occupée par des jeunes filles. Le rideau se leva. Danny n'eut pas à attendre longtemps. Lawrence Davenport fit son entrée quelques minutes plus tard. Une partie du public se mit aussitôt à applaudir. Davenport marqua une pause avant de déclamer sa première réplique, comme si cet accueil lui était dû.

Danny fut tenté de sauter sur la scène et de dire au public quel genre d'homme Davenport était en réalité, et ce qui s'était passé au Dunlop Arms le soir où leur héros était resté les bras croisés à regarder Spencer Craig poignarder son meilleur ami. Comme il s'était comporté différemment dans la ruelle de l'homme confiant et fanfaron dont il jouait le rôle. Ce soir-là, il avait donné une représentation de lâche bien plus convaincante.

À l'instar des jeunes filles dans le public, les yeux de Danny ne quittèrent pas Davenport une seconde. À mesure que la pièce continuait, il devint évident que s'il y avait quelque part un miroir dans lequel s'admirer, Davenport le trouverait sans problème. Quand le rideau tomba pour l'entracte, Danny se dit qu'il en avait assez vu de Lawrence Davenport pour savoir combien il apprécierait quelques matinées en prison. Danny serait retourné aux Boltons et aurait mis son fichier à jour s'il n'avait pas découvert à sa grande surprise qu'il appréciait vraiment cette pièce.

Il suivit la foule dans un bar bondé et attendit dans une longue file d'attente pendant qu'un seul barman essayait vaillamment de servir tout le monde. Danny finit par abandonner et décida de mettre ce temps à profit pour lire son programme et en apprendre plus sur Oscar Wilde qui à son grand regret, ne figurait pas au programme des *A Levels*. Une conversation stridente entre deux jeunes filles au coin du bar le déconcentra.

- Comment as-tu trouvé Larry ? demanda la première.
- Il est merveilleux. Dommage qu'il soit gay.
- Mais la pièce te plaît ?
- Oh oui, je reviens le soir de la dernière.
- Comment as-tu fait pour avoir des billets ?
- Un des machinistes habite dans notre rue.

- Et donc tu iras à la fête après ?
- Seulement si j'accepte d'être sa cavalière pour la soirée.
- Tu crois que tu pourras rencontrer Larry ?
- C'est la seule raison pour laquelle j'ai accepté de sortir avec ce type.

Trois coups de sonnette retentirent et plusieurs clients s'empressèrent de finir leur verre avant de retourner prendre place dans l'auditorium. Danny les suivit.

Quand le rideau se leva de nouveau, Danny fut tellement captivé par la pièce qu'il oublia presque la véritable raison de sa présence ici. Si l'attention des filles demeurerait fermement rivée sur le docteur Beresford, Danny resta bien confortablement assis et attendit de découvrir lequel des deux hommes s'avérerait être Constant.

Quand le rideau tomba et que les acteurs vinrent saluer, le public se leva, cria et hurla. Cela ne fit que renforcer la détermination de Danny : tous ces gens devaient apprendre la vérité sur leur idole.

Après le dernier rappel, la foule s'éparpilla en bavardant sur le trottoir devant le théâtre. Certains se dirigèrent tout droit vers l'entrée des artistes, mais Danny retourna au guichet.

Le guichetier sourit :

- La pièce vous a plu ?
- Oui merci. Auriez-vous par hasard un billet pour la dernière ?
- Bien peur que non, Monsieur. Plus de billets.
- Pas un seul ? insista Danny, plein d'espoir. Je me moque bien de la

place où je serai assis.

Le guichetier consulta son écran et examina le plan de répartition des places pour le dernier soir.

— Il me reste une seule place rangée W.

— Je la prends, décréta Danny en lui tendant sa carte de crédit. Est-ce que cela me permet d'assister à la fête ensuite ?

— Non, j'ai bien peur que non, répondit le guichetier avec un sourire. C'est uniquement sur invitation. (Il attrapa la carte de Danny.) Sir Nicholas Moncrieff, ajouta-t-il en le regardant de plus près.

— Oui c'est exact.

Le guichetier imprima le billet, prit une enveloppe sous le comptoir et le glissa à l'intérieur.

Danny continua à lire le programme pendant le trajet en métro jusqu'à South Kensington et après avoir dévoré le moindre article sur Oscar Wilde et avoir lu les papiers sur les autres pièces qu'il avait écrites, il ouvrit l'enveloppe pour vérifier son billet. C9. Ils avaient dû faire une erreur. Il regarda à l'intérieur de l'enveloppe et en sortit un carton qui disait :

LE GARRICK THEATER

Vous invite à la soirée de clôture de

L'importance d'être Constant

Au Dorchester

Samedi 14 septembre 2002

Danny réalisa brusquement l'importance d'être Sir Nicholas.

43

— Comme c'est intéressant. C'est vraiment très intéressant, dit M. Blundell en reposant sa loupe sur la table et en souriant.

— Combien vaut-il ? demanda Danny.

— Je n'en ai aucune idée, avoua M. Blundell.

— Mais l'on m'a dit que vous étiez l'un des grands experts dans ce domaine.

— Et j'aime à croire que je le suis, répondit Blundell. Mais en trente ans de métier, je n'ai jamais rien vu de tel. (Il reprit sa loupe, se pencha et examina l'enveloppe de plus près.) Le timbre en soi n'est pas si rare que cela, mais un timbre affranchi le jour de la cérémonie d'ouverture est bien plus rare. Et quant à l'enveloppe adressée au baron de Coubertin...

— Le fondateur des Jeux olympiques modernes, dit Danny. Doit être encore plus rare.

— Pour ne pas dire unique, lança Blundell. (Il passa de nouveau la loupe sur l'enveloppe.) Il est extrêmement difficile de l'estimer.

— Peut-être pourriez-vous me donner une estimation approximative ? demanda Danny plein d'espoir.

— Si l'enveloppe a été achetée par un marchand, je dirais entre deux mille deux cents et deux mille cinq cents ; par un fervent collectionneur, peut-être près de trois mille ? Mais deux collectionneurs le désireraient-ils suffisamment, qui sait ? Permettez-moi de vous donner un exemple, Sir Nicholas. L'an dernier, une peinture à l'huile intitulée *A Vision of Fiammetta* de Dante Gabriel Rossetti a été mise aux enchères ici chez Sotheby's. Nous l'avions estimée entre deux millions et demi et trois millions de livres, ce qui était certainement une estimation assez élevée compte tenu du marché. Et en effet, tous les marchands célèbres avaient abandonné les enchères bien avant d'arriver à l'estimation haute. Toutefois, parce qu'Andrew Lloyd Webber et Elizabeth Rothschild souhaitaient tous les deux ajouter le tableau à leur collection, l'enchère est montée à neuf millions de livres, plus du double du précédent record pour un Rossetti.

— Insinuez-vous que mon enveloppe pourrait se vendre trois fois plus cher que son estimation ?

— Non, Sir Nicholas. Je dis simplement que je n'ai aucune idée de la somme à laquelle elle pourrait être vendue.

— Mais pouvez-vous faire en sorte qu'Andrew Lloyd Webber et Elizabeth Rothschild assistent à la vente ? demanda Danny.

M. Blundell baissa la tête, de crainte que Sir Nicholas ne voie que sa suggestion l'avait amusé.

— Non, dit-il. Je n'ai aucune raison de croire que lord Lloyd Weber ou Elizabeth Rothschild s'intéressent aux timbres. Toutefois, si vous décidiez de mettre votre enveloppe dans notre prochaine vente, elle figurera dans le catalogue et sera envoyée à tous les collectionneurs importants dans le monde.

— Et quand aura lieu votre prochaine vente de timbres ? demanda Danny.

— Le 16 septembre, répondit M. Blundell. Dans six semaines exactement.

— Dans si longtemps ? fit Danny qui avait imaginé qu'ils pourraient vendre son enveloppe en quelques jours.

— Nous préparons encore le catalogue et nous l'enverrons à nos clients au moins deux semaines avant la vente.

Danny repensa à son entrevue avec M. Prendergast chez Stanley Gibbons qui lui avait proposé deux mille deux cents livres pour l'enveloppe et serait probablement monté jusqu'à deux mille cinq cents. S'il acceptait son offre, il ne serait pas obligé d'attendre six semaines. Le dernier relevé de compte de Nick montrait qu'il lui restait 1918 livres, de fait, il pourrait bien être à découvert le 16 septembre sans aucune perspective de rentrée d'argent.

M. Blundell ne pressa pas Sir Nicholas qui visiblement réfléchissait sérieusement à cette histoire. S'il était bien le petit-fils de... cela pouvait être le début d'une relation longue et fructueuse.

Danny savait laquelle des deux options Nick aurait choisie. Il aurait accepté l'offre originale de deux mille livres de M. Prendergast, serait retourné à la banque Coutts, et y aurait immédiatement mis l'argent. Cela aida Danny à se décider. Il prit l'enveloppe, la donna à M. Blundell et dit :

— À vous de trouver les deux personnes qui voudront de mon enveloppe.

— Je ferai de mon mieux, répondit M. Blundell. Sir Nicholas, je veillerai à ce que l'on vous envoie, au plus vite, un catalogue avec une invitation à la vente. Et permettez-moi d'ajouter combien j'ai apprécié d'aider votre grand-père à rassembler sa magnifique collection.

— Sa magnifique collection ? répéta Danny.

— Si vous désiriez agrandir cette collection ou en vendre une partie, je vous offrirais volontiers mes services.

— Merci, dit Danny. Je vous recontacterai.

Il quitta Sotheby's sans rien ajouter ; il ne pouvait pas courir le risque de poser à M. Blundell des questions auxquelles il était censé connaître les réponses. Mais comment allait-il faire pour en savoir plus sur la magnifique collection de sir Alexander ?

À peine Danny était-il sorti sur Bond Street qu'il regretta de ne pas avoir accepté l'offre initiale de M. Prendergast. Même si l'enveloppe montait jusqu'à six mille, cela ne suffirait toujours pas à couvrir les frais d'une bataille juridique prolongée avec Hugo Moncrieff. Et s'il devait régler l'assignation avant que les dépenses ne deviennent incontrôlables, il lui resterait encore

assez d'argent pour survivre quelques semaines pendant qu'il cherchait un nouveau boulot. Sir Nicholas Moncrieff n'était pas qualifié pour travailler comme mécanicien dans un garage de l'East End ; en fait Danny commençait à se demander pour quoi il était qualifié.

Danny remonta Bond Street sans se presser et entra sur Picadilly. Il songea à l'importance, s'il y en avait une, des paroles de M. Blundell : « la collection de votre grand-père ». Il ne remarqua pas que quelqu'un le suivait. Normal, c'était un professionnel.

*

Hugo décrocha le téléphone.

— Il vient juste de sortir de Sotheby's et il est à un arrêt de bus à Piccadilly.

— C'est qu'il ne doit plus avoir d'argent, déclara Hugo. Pourquoi est-il allé chez Sotheby's ?

— Il a laissé une enveloppe à un M. Blundell, le chef du département philatélie. Elle sera mise aux enchères dans six semaines.

— Qu'y avait-il sur l'enveloppe ? demanda Hugo.

— Un timbre mis en circulation pour marquer les premiers Jeux olympiques modernes, que Blundell a estimé entre deux mille et deux mille cinq cents livres.

— Quand a lieu la vente ?

— Le 16 septembre.

— Alors il faudra que je sois là, décréta Hugo en raccrochant.

— Cela ne ressemble pas à ton père d'accepter qu'un de ces timbres soit mis en vente. À moins... dit Margaret en pliant sa serviette.

— Je ne te suis pas, ma vieille. À moins que quoi ? fit Hugo.

— Ton père a consacré sa vie à mettre sur pied l'une des plus belles collections de timbres au monde. Et non seulement elle disparaît le jour de sa mort, mais son testament n'en fait même pas état. Ce dont il fait état en revanche, c'est d'une clé et d'une enveloppe, qu'il laisse à Nick.

— Je ne vois toujours pas où tu veux en venir, ma vieille ?

— La clé et l'enveloppe ont forcément un rapport.

— Qu'est-ce qui te fait croire cela ?

— Parce que je ne crois pas que le timbre ait d'une quelconque importance.

— Mais deux mille livres, ce serait une grosse somme d'argent pour Nick en ce moment.

— Mais pas pour ton père. Je crois que le nom et l'adresse sur l'enveloppe nous conduiront à la collection.

— Mais nous n'avons toujours pas la clé, répondit Hugo.

— La clé n'aura pas grande importance si tu arrives à prouver que tu es le seul et unique héritier de la fortune Moncrieff.

Danny sauta dans le bus pour Notting Hill Gate en espérant arriver à temps au rendez-vous mensuel avec son officier de probation. Dix minutes de plus et il aurait dû prendre un taxi. Mme Bennett avait écrit pour annoncer que quelque chose d'important s'était passé. Ces mots le rendaient nerveux, bien que Danny sût que s'ils avaient découvert qui il était en réalité, il n'aurait pas été informé par une lettre de son officier de probation, mais se serait réveillé en pleine nuit pour trouver la maison assaillie par la police.

Même s'il se sentait de plus en plus à l'aise avec son nouveau personnage, pas un jour ne passait sans lui rappeler qu'il était un prisonnier évadé. Il pouvait se trahir à tout moment : une hésitation, une remarque mal comprise, une simple question à laquelle il ne saurait pas répondre. Qui était le professeur responsable de votre groupe d'internes à Loretto ? Quelle université avez-vous fréquentée à Sandhurst ? Quelle équipe de rugby soutenez-vous ?

Deux hommes descendirent du bus quand il s'arrêta à Notting Hill Gate. L'un d'eux se mit à trotter vers le bureau de probation local, et l'autre le suivit de près, mais sans pénétrer dans le bâtiment. Bien que Danny se présentât à l'accueil avec un peu d'avance, il dut attendre une vingtaine de minutes avant que Mme Bennett ne puisse le recevoir.

Danny entra dans un petit bureau chichement meublé, qui ne contenait qu'une table et deux chaises, pas de rideaux, et un tapis râpé qui serait resté orphelin dans un vide-grenier. Ça ne valait guère mieux que sa cellule de Belmarsh.

— Comment allez-vous, Moncrieff ? demanda Mme Bennett quand il s'assit dans la chaise en plastique en face d'elle.

Pas de « sir Nicholas », pas de « monsieur », juste « Moncrieff. »

Comporte-toi comme Nick, pense comme Danny.

— Je vais bien, merci, Mme Bennett. Et vous ?

Elle ne répondit pas, ouvrit simplement un dossier devant elle qui révélait une liste de questions auxquelles tous les anciens prisonniers devaient répondre une fois par mois quand ils étaient en liberté surveillée.

— Je veux juste m'informer des derniers événements, commença-t-elle. Êtes-vous parvenu à trouver un poste d'enseignant comme vous le souhaitiez ?

Danny avait oublié que Nick avait l'intention de rentrer enseigner en Écosse une fois qu'il serait libéré.

— Non, répondit-il. Régler mes problèmes familiaux prend un peu plus de temps que je l'avais initialement prévu.

— Des problèmes familiaux ? répéta Mme Bennett.

Ce n'était pas la réponse à laquelle elle s'attendait. Des problèmes familiaux étaient synonymes d'ennuis à venir.

— Souhaitez-vous discuter de ces problèmes ?

— Non merci, Mme Bennett. J'essaie juste de régler le testament de mon grand-père. Vous n'avez aucun souci à vous faire.

— C'est à moi d'en juger, répondit Mme Bennett. Cela signifie-t-il que vous rencontrez des difficultés financières ?

— Non, Mme Bennett.

— Avez-vous déjà trouvé un emploi ? demanda-t-elle en retournant à sa liste de questions.

— Non, mais j'espère chercher un travail dans un futur proche.

— D'enseignant, je présume.

— Espérons.

— Eh bien si cela s'avère difficile, peut-être devrez-vous penser à un autre emploi.

— Comme quoi ?

— Eh bien, je vois que vous étiez bibliothécaire de prison.

— Je serais tout à fait disposé à y réfléchir, répondit Danny, sûr et certain que le résultat immédiat de sa réponse serait une nouvelle croix dans une nouvelle case.

— Avez-vous un toit pour l'instant ou séjournez-vous dans un hôtel de la prison ?

— J'ai un toit.

— Dans votre famille ?

— Non, je n'ai pas de famille.

Une coche, une croix et un point d'interrogation. Elle poursuivit :

— Êtes-vous en location ou chez un ami ?

— Je vis dans ma propre maison.

Mme Bennett eut l'air perplexe. Personne ne lui avait jamais donné cette réponse à cette question. Elle opta pour une case.

— Je n'ai plus qu'une question. Avez-vous, durant le mois précédent, été tenté de commettre le même crime que celui pour lequel on vous a envoyé en prison ?

« Oui, j'ai été tenté de tuer Lawrence Davenport » voulut lui dire Danny, mais Nick répondit :

— Non, Mme Bennett.

— Ce sera tout pour l'instant, Moncrieff. Je vous reverrai dans un mois. N'hésitez pas à me contacter si vous pensez que je peux vous être d'une quelconque aide entre-temps.

— Merci, dit Danny, mais vous avez mentionné dans votre courrier que quelque chose d'important...

— Vraiment ? fit Mme Bennett en refermant le dossier sur son bureau pour révéler une enveloppe. Ah oui, en effet, vous avez raison.

Elle lui donna une lettre adressée à *N.A. Moncrieff, Département d'enseignement, HMP Belmarsh*. Danny se mit à lire une lettre du Bureau d'inscription britannique adressée à Nick pour savoir ce qui était si important aux yeux de Mme Bennett :

Danny se leva d'un bond et donna un coup-de-poing dans le vide, comme s'il se trouvait à Upton Park et que West Ham avait marqué le but gagnant contre Arsenal. Mme Bennett ne savait pas si elle devait féliciter Moncrieff ou appuyer sur le bouton sous son bureau pour appeler la sécurité. Quand ses pieds retouchèrent terre, elle dit :

— S'il est toujours dans votre intention de passer un examen, Moncrieff, je serais ravie de vous aider à constituer votre dossier pour obtenir une bourse.

*

Hugo Moncrieff consulta longuement le catalogue de Sotheby's. Il devait reconnaître que Margaret avait raison, ça ne pouvait être que le lot 37 : *« Une enveloppe rare arborant un timbre première édition célébrant l'ouverture des Jeux olympiques modernes adressée au fondateur des Jeux, le baron Pierre de Coubertin, estimation : 2200 – 2500 livres. »*

— Peut-être devrais-je y aller pendant les jours de visite pour la regarder de plus près ? suggéra-t-il.

— Tu ne feras rien de tel, décréta Margaret d'un ton ferme. Cela ne servirait qu'à alerter Nick et il pourrait même deviner pourquoi l'enveloppe nous intéresse tant.

— Mais si je descendais à Londres la veille de la vente et relevais l'adresse sur l'enveloppe, nous saurions où se trouve la collection sans devoir gaspiller notre argent en l'achetant.

— Mais dans ce cas, nous n'aurions pas de carte de visite.

— Je ne suis pas sûr de te suivre, ma vieille.

— Nous ne sommes certes pas en possession de la clé, mais si le seul fils survivant de ton père débarque avec l'enveloppe ainsi que le nouveau testament, nous devrions avoir une chance de convaincre celui qui est en possession de la collection pour son compte que tu es l'héritier légitime.

— Mais Nick pourrait assister à la vente.

— Si d'ici là il n'a pas encore compris que c'est l'adresse qui compte, et pas le timbre, il sera trop tard pour qu'il fasse quoi que ce soit. Estime-toi heureux d'une seule chose, Hugo.

— Et de quoi, ma vieille ?

— Nick ne pense pas comme son grand-père.

*

Danny rouvrit le catalogue. Il chercha le lot 37 et examina plus attentivement le texte. Il se réjouit de lire une description aussi complète de son enveloppe, mais fut légèrement déçu qu'aucune photo ne l'accompagne,

contrairement à certains autres objets.

Il commença à lire les conditions de vente et fut horrifié d'apprendre que Sotheby's facturait au vendeur dix pour cent du prix des enchères et une prime supplémentaire de 20 pour cent à l'acheteur. Si ça se trouve, il allait se retrouver avec mille huit cents livres. Il se dit qu'il aurait peut-être mieux fait de vendre l'enveloppe à Stanley Gibbons – précisément ce que Nick aurait fait.

Danny ferma le catalogue et ouvrit l'autre lettre qu'il avait reçue ce matin : un livret et un formulaire d'inscription de l'université de Londres pour s'inscrire dans l'un de ses cursus universitaires. Il passa du temps à réfléchir aux diverses options. Il passa enfin à la section intitulée « demande de bourse », conscient que s'il honorait vraiment sa promesse à Beth et Nick, cela apporterait un changement considérable dans sa vie.

Le compte bancaire courant de Nick n'était plus créancier que de sept cent seize livres. Pas une seule adjonction dans la colonne crédit depuis que Nick avait été libéré. Il craignait que son premier sacrifice ne doive être Molly. Auquel cas la maison ne tarderait pas à retourner dans l'état dans lequel il l'avait trouvée quand il avait ouvert la porte pour la première fois.

Danny avait évité d'appeler M. Munro pour qu'il lui fasse un compte rendu de sa bataille avec oncle Hugo. Il avait peur que cela ne serve qu'à générer une nouvelle facture. Il s'assit bien confortablement et songea aux raisons qui l'avaient poussé à prendre la place de Nick. Big Al l'avait convaincu que s'il s'élevait, tout était possible. Il découvrait en fait rapidement qu'un homme sans le sou travaillant en solitaire n'était pas en mesure de battre trois professionnels extrêmement brillants, même s'ils le croyaient mort et enterré depuis longtemps. Il songea aux plans qu'il avait commencé à ébaucher, à commencer par la visite de ce soir à la dernière représentation de *L'importance d'être Constant*. Les choses sérieuses commenceraient après le tomber de rideau, quand il assisterait à la soirée de clôture et affronterait Lawrence Davenport pour la première fois.

44

Danny se leva et se joignit à la *standing ovation*. S'il ne l'avait pas fait, il aurait été l'un des rares spectateurs dans le théâtre à rester assis. Il avait encore plus apprécié la pièce cette deuxième fois. Peut-être était-ce parce qu'il avait lu le texte entre-temps.

Se trouver au troisième rang parmi la famille et les amis des acteurs n'avait fait qu'ajouter à son plaisir. Le décorateur était assis à sa droite et la femme du producteur, à sa gauche. Ils l'invitèrent à boire un verre lors de l'entracte prolongé. Il écouta les conversations, ne se sentant pas assez sûr de lui pour formuler un avis. Mais peu importait, car ils avaient tous des certitudes inébranlables sur tout, depuis la performance de Davenport à la raison pour laquelle le West End regorgeait de comédies musicales. Danny ne

semblait avoir qu'un seul point commun avec ces gens : aucun parmi eux ne savait quel serait son prochain emploi.

Après que Davenport eu satisfait à d'innombrables rappels, le public sortit lentement du théâtre. Comme la nuit était claire, Danny décida de marcher jusqu'au Dorchester. L'exercice lui ferait du bien, et, de toute façon, il ne pouvait pas se permettre de payer un taxi.

Il marchait, sans se presser, vers Piccadilly Circus quand il entendit une voix derrière lui : « Sir Nicholas ? » Il se retourna pour voir le guichetier le hâler d'une main, tout en tenant la portière d'un taxi ouverte de l'autre.

— Si vous allez à la soirée, pourquoi ne pas vous joindre à nous ?

— Merci, dit Danny et il monta dans le taxi pour trouver deux jeunes femmes assises sur la banquette arrière.

— Voici sir Nicholas Moncrieff, dit le guichetier en dépliant l'un des strapontins pour s'asseoir en face d'elles.

— Nick, insista Danny en s'asseyant sur l'autre strapontin.

— Nick, voici ma petite amie Charlotte. Elle est accessoiriste. Et voici Katie, une doublure. Je suis Paul.

— Quel rôle doublez-vous ? demanda Nick à Katie.

— En fait, je remplace Eve Best qui joue Gwendolyn.

— Mais pas ce soir, dit Danny.

— Non, admit Katie en croisant les jambes. En fait, j'ai joué une seule fois de toute la saison. Une matinée où Eve devait respecter un engagement pour la BBC.

— N'est-ce pas un peu frustrant ? demanda Danny.

— Si, bien sûr, mais c'est mieux que d'être au chômage.

— Chaque doublure vit dans l'espoir qu'on la découvrira quand le rôle principal sera indisposé, expliqua Paul. Albert Finney a remplacé Lawrence Oliver quand il jouait Coriolanus à Stratford, et il est devenu une star du jour au lendemain.

— Eh bien, ça n'est pas ce qui s'est produit pour moi, observa Katie avec amertume. Et vous Nick, que faites-vous ?

Danny ne répondit pas immédiatement, en partie parce que personne hormis son officier de probation ne lui avait jamais posé cette question.

— J'étais soldat, répondit-il.

— Mon frère est soldat, lança Charlotte. J'ai peur qu'on l'envoie en Afghanistan. Y avez-vous déjà servi ?

Danny tâcha de se rappeler les entrées pertinentes du journal de Nick.

— Deux fois, répondit-il. Mais pas récemment.

Katie sourit à Danny quand le taxi se gara devant le Dorchester. Il se rappelait si bien la dernière jeune femme qui l'avait regardé ainsi.

Danny fut le dernier à descendre du taxi. Il s'entendit dire : « C'est pour moi », s'attendant à ce que Paul réponde « Sûrement pas. »

— Merci Nick, dit Paul quand Charlotte et lui entrèrent dans l'hôtel sans se presser.

Danny sortit son porte-monnaie et se départit de dix livres supplémentaires dont il n'était pourtant pas opportun de se défaire – une chose était sûre, il rentrerait chez lui à pied ce soir.

Katie resta derrière et attendit que Nick la rejoigne.

— Paul me dit que c'est la deuxième fois que vous voyez la pièce, lancat-elle quand ils entrèrent dans l'hôtel.

— Je suis venu dans l'espoir de vous voir jouer Gwendolyne, rétorqua Danny en souriant.

Elle sourit et l'embrassa sur la joue. Ça n'était pas arrivé à Danny depuis longtemps.

— Tu es mignon, Nick, dit-elle en lui prenant la main et en l'entraînant dans la salle de bal.

— Alors quels sont tes projets pour la suite ? demanda Danny en criant presque pour se faire entendre par-dessus le bruit de la foule.

— Trois mois de tournée avec l'English Touring Company.

— Encore en doublure ?

— Non, ils ne peuvent pas se permettre d'engager des doublures en tournée. Si quelqu'un te fait faux bond, c'est le vendeur de programmes qui le remplace. Ce sera donc ma chance de monter sur scène et toi, de venir me voir jouer.

— Où vas-tu jouer ? demanda Danny.

— Choisis : Newcastle, Sheffield, Birmingham, Cambridge ou Bromley.

— Je pense que ce sera à Bromley, répondit Danny alors qu'un serveur leur servait du champagne.

Danny passa la salle surpeuplée en revue. Tout le monde semblait parler en même temps. Ceux qui ne parlaient pas buvaient tandis que d'autres allaient continuellement d'un invité à l'autre, dans l'espoir d'impressionner les réalisateurs, les producteurs et les agents de casting dans leur incessante quête du prochain job.

Danny lâcha la main de Katie, se rappelant que, un peu comme les acteurs au chômage, il avait une raison précise d'être ici. Il passa lentement la pièce en revue à la recherche de Lawrence Davenport, mais il n'était visiblement pas encore là. Danny supposa qu'il ferait son entrée plus tard.

— Déjà marre de moi ? demanda Katie en prenant une autre flûte de champagne à un serveur qui passait.

— Non, répondit Danny, peu convaincant, alors qu'un jeune homme se joignait à eux.

— Salut Katie, dit-il en l'embrassant sur la joue. Alors qu'est-ce que tu deviens ?

Danny prit une saucisse sur un plateau qui passait, se rappelant qu'il ne mangerait rien d'autre ce soir. Une fois de plus, il passa la salle en revue à la recherche de Lawrence Davenport. Ses yeux se posèrent sur un autre homme dont Danny espérait qu'il serait là ce soir. Il se tenait en plein milieu de la salle et discutait avec deux filles, pendues à ses lèvres. Il n'était pas aussi

grand que dans le souvenir de Danny. Mais leur dernière rencontre avait eu lieu dans une ruelle non éclairée et Danny était occupé à essayer de sauver la vie de Bernie.

Danny décida de regarder de plus près. Il avança vers lui, jusqu'à se retrouver à un ou deux mètres. Spencer Craig le regarda droit dans les yeux. Danny se figea. Puis s'aperçut que Craig regardait derrière son épaule. Une fille, très certainement.

Danny observa l'homme qui avait tué son meilleur ami et pensa s'en sortir comme ça. « Pas tant que je vivrai » dit Danny suffisamment fort pour que Craig l'entende. Il avança encore, enhardi par le fait que Craig ne lui porte aucune attention. Encore un pas. Un homme dans le groupe de Craig, qui tournait le dos à Danny, se retourna instinctivement pour voir qui envahissait ainsi son espace vital. Danny se trouva nez à nez avec Gerald Payne. Il avait pris tellement de poids depuis la fin du procès qu'il lui fallut quelques secondes pour le reconnaître. Payne se retourna, indifférent. Même quand il avait comparu à la barre, il n'avait regardé Danny qu'une seule fois – sûrement une tactique que Craig lui avait conseillé d'adopter.

Danny se servit un blini au saumon fumé tout en écoutant la conversation de Craig avec les deux filles. Il leur servait un baratin sur la salle d'audience qui ressemblait beaucoup au théâtre, sauf que l'on ne savait jamais quand le rideau allait tomber. Les deux filles rirent poliment.

— Très vrai, dit Danny à voix haute.

Craig et Payne le regardèrent. Ils ne le reconnurent pas. Pourtant, ils l'avaient vu sur le banc des accusés à peine deux ans plus tôt. Mais à l'époque, les cheveux de Danny étaient bien plus courts, il n'était pas rasé et il portait ses vêtements de prison. Et puis, pourquoi penseraient-ils à Danny Cartwright ? Après tout, il était mort et enterré.

— Comment ça se passe pour toi, Nick ?

Danny se retourna et trouva Paul debout à ses côtés.

— Très bien, merci, dit Danny. Mieux que je ne le pensais, ajouta-t-il sans explication.

Danny se rapprocha un peu de Craig et Payne afin qu'ils puissent entendre sa voix, mais rien ne semblait les distraire de leur conversation avec les deux filles.

Une salve d'applaudissements fusa dans toute la salle, et toutes les têtes se tournèrent quand Lawrence Davenport fit son entrée. Il sourit et agita la main comme un membre de la famille royale. Il traversa lentement la pièce, recevant des acclamations et des éloges à chaque pas qu'il faisait. Danny se rappela la citation de Scott Fitzgerald : « *Pendant qu'il dansait, l'acteur ne pouvait se voir dans un miroir, alors il se pencha en arrière pour admirer son reflet dans les lustres* ».

— Souhaiterais-tu le rencontrer ? demanda Paul qui avait remarqué que Danny ne parvenait pas à quitter Davenport des yeux.

— Oui, répondit Danny, curieux de découvrir si la star le traiterait avec

la même indifférence que ses camarades Mousquetaires.

— Alors suis-moi.

Ils entreprirent de traverser lentement la salle de bal surpeuplée, mais, avant d'arriver devant Davenport, Danny s'arrêta brusquement. Il regarda la femme à qui l'acteur s'adressait. Ils étaient semble-t-il très intimes.

— Si jolie, observa Danny.

— Oui, il l'est en effet, acquiesça Paul, mais avant que Danny ne puisse le corriger, il ajouta : Larry, je voudrais te présenter un ami à moi, Nick Moncrieff.

Davenport ne prit pas la peine de serrer la main de Danny : il n'était qu'un visage parmi la foule qui espérait une audience. Danny sourit à la petite amie de Davenport.

— Bonjour, dit-elle. Sarah.

— Nick. Nick Moncrieff, répondit-il. Vous êtes certainement actrice.

— Non, bien moins glamour. Je suis avocate.

— Vous ne ressemblez pas à une avocate, dit Danny, mais Sarah ne répondit pas. Visiblement elle avait déjà entendu cette réponse médiocre.

— Et vous, vous êtes acteur ? demanda-t-elle.

— Je serai qui vous voulez que je sois, répondit Danny et, cette fois, elle sourit.

— Salut Sarah, dit un autre jeune homme en passant un bras autour de sa taille. Tu es indubitablement la fille la plus splendide de la salle, dit-il avant de l'embrasser sur les deux joues.

Sarah rit.

— Je serais flattée, Charlie, si je ne savais pas que c'était mon frère qui te plaisait en réalité, pas moi.

— Êtes-vous la sœur de Lawrence Davenport ? s'enquit Danny, incrédule.

— Il faut bien que quelqu'un le soit, rétorqua Sarah. Mais j'ai appris à vivre avec.

— Et ton ami ? demanda Charlie en souriant à Danny.

— Je ne crois pas, répondit Sarah. Nick, voici Charlie Duncan, le producteur de la pièce.

— Dommage, dit Charlie et il porta son attention sur les jeunes hommes qui entouraient Davenport.

— Je crois que vous lui plaisez, observa Sarah.

— Mais je ne suis pas...

— Je crois que je l'avais deviné, répliqua Sarah, tout sourire.

Danny continua à flirter avec Sarah, conscient qu'il n'avait plus besoin de s'encombrer de Davenport alors que sa sœur pouvait lui apprendre tout ce qu'il avait besoin de savoir.

— Nous pourrions peut-être... commença Danny quand une autre voix dit :

— Salut Sarah, je me demandais si...

— Salut Spencer, répondit-elle froidement. Connais-tu Nick Moncrieff ?

— Non, répondit-il. Après une poignée de main hâtive, il poursuivit sa conversation avec Sarah.

— J'allais justement dire à Larry combien il a été génial quand je t'ai aperçue.

— Eh bien, vas-y, le poussa Sarah.

— Mais j'espérais te dire un mot.

— J'étais sur le point de m'en aller, lança Sarah en consultant sa montre.

— Mais la soirée ne fait que commencer, tu ne peux pas rester un peu ?

— J'ai bien peur que non, Spencer. Je dois revoir des documents avant la réunion de demain.

— C'est juste que j'espérais...

— Comme la dernière fois que nous nous sommes vus.

— Je pense que l'on est parti sur de mauvaises bases.

— Si mes souvenirs sont bons, c'était sur une mauvaise baise, rétorqua Sarah en lui tournant le dos.

— Désolée pour cela, Nick, ajouta-t-elle. Certains hommes ne comprennent pas que l'on puisse leur dire non alors que d'autres... (Elle le gratifia d'un sourire doux.) J'espère que nous nous reverrons.

— Comment pourrais-je... commença Danny, mais Sarah était déjà à mi-chemin de la salle de bal. Typiquement le genre de femme qui pense que si vous voulez la retrouver, vous la retrouverez. Danny se retourna pour voir Craig qui le regardait de plus près.

— Spencer, sympa de ta part d'être venu, lança Davenport. J'ai été bien ce soir ?

— Mieux que jamais, répondit Craig.

Danny se dit qu'il était temps de partir. Il n'avait plus besoin de parler à Davenport et comme Sarah il avait aussi un rendez-vous à préparer. Il avait l'intention d'être bien réveillé quand le commissaire-priseur demanderait une enchère d'ouverture pour le lot 37.

— Salut, inconnu. Où avais-tu disparu ?

— Tombé sur un vieil ennemi, répondit Danny. Et toi ?

— La bande habituelle. Assommante ! fit Katie. J'en ai assez de cette soirée, et toi ?

— J'allais justement m'en aller.

— Bonne idée, acquiesça Katie en le prenant par la main. Et si on désertait le navire ensemble ?

Ils traversèrent la salle de bal en direction des portes battantes. Une fois que Katie fut sortie sur le trottoir, elle héla un taxi.

— Où allons-nous, mademoiselle ? demanda le chauffeur.

— Où allons-nous ? demanda Katie à Nick.

— Douze, les Boltons.

— Bien chef, fit le chauffeur. Des souvenirs désagréables remontèrent à

la surface.

Danny ne s'était même pas assis qu'il sentit une main sur sa cuisse. L'autre bras de Katie se drapa autour de son cou et elle l'attira contre elle.

— J'en ai marre d'être une doublure, lança-t-elle. Pour une fois, je vais jouer le premier rôle.

Elle l'embrassa.

Quand le taxi se gara devant chez Nick, il restait peu de boutons à défaire. Katie descendit du taxi d'un bond et remonta l'allée en courant alors que Danny payait sa deuxième course en taxi de la soirée.

— Si seulement j'avais votre âge ! observa le chauffeur.

Danny rit et rejoignit Katie devant la porte d'entrée. Il mit un moment à insérer la clé dans la serrure et quand ils entrèrent dans le hall en trébuchant, elle lui ôta sa veste. Ils laissèrent une traînée de vêtements tout le long, de la porte d'entrée à la chambre. Elle l'entraîna sur le lit et le fit venir sur elle. Encore une chose que Danny n'avait pas connu depuis longtemps.

45

Danny descendit du bus et remonta Bond Street. Un drapeau bleu flottait au vent, affichant hardiment le légendaire *Sotheby's* en lettres d'or.

Danny n'avait jamais assisté à une vente aux enchères et commençait à le regretter. L'officier en uniforme à la porte le salua quand il entra, comme s'il était un habitué qui ne voyait aucun inconvénient à claquer quelques millions dans un petit impressionniste.

— Où a lieu la vente de timbres ? demanda Danny à la femme à l'accueil.

— À l'étage, répondit-elle en montrant sa droite, au premier étage. Vous ne pouvez pas la rater. Voulez-vous une raquette ? demanda-t-elle. (Danny ne voyait pas ce qu'elle voulait dire.) Allez-vous enchérir ?

— Non. Encaisser, j'espère.

Danny monta les marches et entra dans une vaste pièce bien éclairée où il trouva une douzaine de personnes qui tournaient en rond. Il ne savait pas s'il était au bon endroit jusqu'à ce qu'il remarque M. Blundell qui parlait à un homme en costume vert chic. La salle contenait plusieurs rangées de chaises. Seules quelques-unes étaient occupées. Sur le devant, là où se tenait M. Blundell, se trouvait une estrade circulaire très bien lustrée d'où, supposa Danny, la vente aux enchères serait conduite. Sur le mur derrière trônait un grand écran qui donnait les taux de change de plusieurs monnaies différentes afin que tout enchérisseur étranger sache combien il devrait payer, tandis que sur la droite de la salle, une série de téléphones blancs étaient uniformément disposés sur une longue table.

Danny traîna au fond de la salle tandis que de plus en plus de monde commençait à entrer et à prendre place. Il décida de s'asseoir tout au fond, au dernier rang, pour pouvoir garder un œil sur tous ceux qui enchériraient, ainsi

que sur le commissaire-priseur. Il avait davantage l'impression d'être un observateur qu'un participant. Danny feuilleta le catalogue, bien qu'il l'eût déjà lu plusieurs fois. Même si son unique intérêt était le lot 37, il constata que l'estimation basse du lot 36, un « four Penny Red² » du cap de Bonne-Espérance de 1861 était de 40000 livres, la haute de 60000. C'était l'article le plus cher de toute la vente.

Il leva les yeux et vit M. Prendergast de Stanley Gibbons entrer dans la salle et rejoindre un petit groupe de négociants qui discutaient à voix basse.

Danny commença à se détendre. De plus en plus de personnes munies d'une raquette entraient sans se presser et prenaient place. Il consulta sa montre : celle que le grand-père de Nick lui avait offerte pour ses vingt et un ans – il était dix heures moins dix. Il ne put s'empêcher de remarquer un homme qui devait peser plus de cent cinquante kilos entrer dans la salle en se dandinant, un gros cigare éteint à la main droite. Il descendit lentement l'allée avant de prendre place au cinquième rang. La place lui était visiblement réservée.

Quand M. Blundell repéra l'homme – mais il n'aurait pas pu le manquer – il quitta le groupe avec lequel il discutait pour aller le saluer. À la grande surprise de Danny, ils se tournèrent tous les deux et regardèrent dans sa direction. M. Blundell leva son catalogue pour lui faire signe, et Danny opina. L'homme au cigare sourit comme s'il reconnaissait Danny, puis poursuivit sa conversation avec le commissaire-priseur.

Les sièges commençaient rapidement à se remplir, quand des clients chevronnés apparurent quelques minutes seulement avant que M. Blundell ne retourne à l'estrade. Il gravit la demi-douzaine de marches, sourit à ses clients potentiels, puis remplit un verre d'eau avant de consulter l'horloge murale. Il tapa sur son micro et dit :

— Bonjour, mesdames et messieurs, et bienvenue à notre vente bisannuelle de timbres rares. Lot numéro un.

Une image agrandie du timbre figurant dans le catalogue s'afficha sur l'écran à côté de lui.

— Nous commençons aujourd'hui par un Penny Black³ daté de 1841, en état presque parfait. Vois-je une première enchère de mille livres ? (Un marchand debout près du petit groupe de Prendergast au fond leva sa raquette.) Mille deux cents ?

Ce à quoi répondit immédiatement un enchérisseur au troisième rang qui, six enchères plus tard, finit par acquérir le timbre pour mille huit cents livres.

Danny fut enchanté de constater que le Penny Black s'était vendu plus cher que son estimation. Mais ce ne fut pas le cas de tous les lots mis aux enchères. Parfois, les prix atteints étaient ridicules. Danny ne comprenait pas pourquoi certains timbres dépassaient l'estimation haute, alors que d'autres n'arrivaient pas atteindre l'estimation basse. Dans ces cas-là le commissaire-priseur annonçait tranquillement : « Pas de vente ». Danny ne voulait pas

penser aux conséquences d'un « Pas de vente » pour le lot 37.

De temps en temps, il jetait des coups d'œil furtifs à l'homme au cigare, mais il ne semblait pas vouloir enchérir. Danny espérait qu'il s'intéressait à l'enveloppe de Coubertin. Sinon pourquoi M. Blundell l'aurait-il montré du doigt ?

Quand le commissaire-priseur arriva au lot 35, un assortiment de timbres du Commonwealth qui furent vendus pour mille livres en moins de trente secondes, Danny était de plus en plus nerveux. Le lot numéro 36 provoqua un brouhaha dans la salle. Danny consulta de nouveau son catalogue. C'était le « four Penny » rouge du cap de Bonne Espérance. Ce timbre de 1861 était l'un des six seuls connus au monde.

M. Blundell ouvrit les enchères à 30000 livres et après que des marchands et quelques petits clients eurent renoncé, il ne restait plus que l'homme au cigare et un enchérisseur anonyme au téléphone. Danny observa très attentivement l'homme au cigare. Il était impossible de voir qu'il enchérisait. Pourtant quand la femme au téléphone fit un léger signe de tête négatif, M. Blundell se tourna vers lui et dit : « Vendu à M. Hunsacker pour 75000 livres. » L'homme sourit et ôta son cigare de sa bouche.

Danny était tellement captivé par la vente qui venait de se dérouler qu'il fut pris au dépourvu quand M. Blendell annonça :

— Lot numéro 37, une enveloppe unique montrant une première édition de 1896 d'un timbre mis en circulation par le gouvernement français pour célébrer la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques modernes. L'enveloppe est adressée au fondateur des Jeux, le baron Pierre de Coubertin. Avons-nous une enchère d'ouverture de mille livres ?

Danny fut déçu que M. Blendell ait commencé les enchères avec un chiffre aussi bas, jusqu'à ce qu'il voie plusieurs raquettes se lever dans la salle.

— Quinze cents ?

Presque autant de raquettes se levèrent à nouveau.

— Deux mille ?

Pas autant.

— Deux mille cinq cents ?

M. Hunsacker gardait son cigare éteint dans sa bouche.

— Trois mille ?

Danny tendit le cou et passa la salle en revue, mais il ne vit pas qui avait enchéri.

— Trois mille cinq cents ?

Le cigare resta dans la bouche.

— Quatre mille, quatre mille cinq cents ? Cinq mille. Cinq mille cinq cents. Six mille.

Hunsacker enleva son cigare et fronça les sourcils.

— Vendue, au monsieur au premier rang, pour six mille livres, dit le commissaire-priseur en abaissant le marteau. Lot 38, un exemplaire rare de...

Danny tâcha de voir qui était assis au premier rang, mais il n'y parvint pas. Il voulait le remercier pour avoir fait une offre trois fois supérieure à l'estimation haute. Il sentit une tape sur son épaule et se retourna pour voir l'homme au cigare qui le dépassait d'une bonne tête.

— Je m'appelle Gene Hunsacker, dit-il, en parlant presque aussi fort que le commissaire-priseur. Si vous voulez bien prendre un café avec moi, Sir Nicholas, il est possible que nous ayons à discuter d'une affaire qui est dans notre intérêt commun. Je suis Texan, ajouta-t-il en serrant la main de Danny, ce qui ne doit pas trop vous surprendre. J'ai eu l'honneur de connaître votre papy, ajouta-t-il quand ils sortirent de la salle.

Danny ne dit pas un mot. Ne jamais prendre de risques. C'était sa règle de conduite depuis qu'il s'était mis à jouer le rôle de Nick. Quand ils arrivèrent au rez-de-chaussée, Hunsacker le conduisit jusqu'au restaurant. Il se dirigea à une table qui semblait lui revenir de droit. Il commanda sans laisser le choix à Danny.

— Deux cafés noirs. Alors, Sir Nicholas, je suis perplexe.

— Perplexe ? fit Danny qui parlait pour la première fois.

— Je n'arrive pas à comprendre pourquoi vous avez laissé le Coubertin se retrouver aux enchères, puis laissé ensuite votre oncle surenchérir. À moins que vous et lui travailliez ensemble et espériez pouvoir me forcer à monter plus haut.

— Mon oncle et moi ne nous adressons plus la parole, déclara Danny, choisissant soigneusement ses mots.

— C'est quelque chose que vous avez en commun avec votre papy, répondit Hunsacker.

— Vous étiez un ami de mon grand-père ?

— Dire que j'étais son *Ami* serait présomptueux de ma part, répondit le Texan. Élève et disciple serait plus juste. À l'époque, il s'est montré plus futé que moi pour un rare « Two Penny Blue » en 1977, quand j'étais encore un collectionneur débutant. Mais j'ai vite appris de lui, et pour être honnête, c'était un professeur généreux. Je n'arrête pas de lire dans la presse que je possède la plus belle collection sur terre, mais ce n'est pas vrai. Cet honneur revient à votre défunt papy. (Il prit une gorgée de café avant d'ajouter :) Il y a plusieurs années, il m'a informé qu'il laisserait sa collection à son petit-fils et pas à ses fils.

— Mon père est mort, annonça Danny.

Hunsacker eut l'air surpris.

— Je sais, j'étais à ses funérailles. Je croyais que vous m'aviez vu.

— Oui, dit Danny, se rappelant la description du *gros Américain* dans le journal de Nick. Mais ils ne m'avaient autorisé à parler qu'à mon avocat, ajouta-t-il rapidement.

— Oui je sais. Mais j'ai réussi à toucher un mot à votre oncle et à l'informer que j'étais sur le marché si jamais vous vouliez vendre la collection. Il m'a promis qu'on resterait en contact. C'est à ce moment-là que

j'ai compris qu'il n'en avait pas hérité et que votre papy avait dû tenir parole et vous léguer la collection. De fait, quand M. Blundell m'a appelé pour me dire que vous aviez mis le Coubertin en vente, j'ai traversé l'Atlantique dans l'espoir de vous rencontrer.

— Je ne sais même pas où se trouve la collection, avoua Danny.

— Cela explique peut-être pourquoi Hugo avait l'intention de payer autant pour votre enveloppe, dit le Texan, parce qu'il ne s'intéresse absolument pas aux timbres. Tenez, le voilà.

Hunsacker montra un homme debout à l'accueil. C'était donc oncle Hugo, songea Danny en le regardant plus attentivement. Il ne pouvait que se demander pourquoi il désirait tant cette enveloppe, au point d'être prêt à payer le triple de sa valeur estimée. Danny regarda Hugo donner un chèque à M. Blundell qui lui donna l'enveloppe en retour.

— Tu es un idiot, marmonna Danny en se levant.

— Qu'avez-vous dit ? fit Hunsacker, le cigare tombant de sa bouche.

— Moi, pas vous, ajouta rapidement Danny. Cela crevait les yeux depuis deux mois. C'est l'adresse qui l'intéresse, pas l'enveloppe, parce que c'est là que doit se trouver la collection de sir Alexander.

Gene eut l'air encore plus perplexe. Pourquoi Nick appellerait-il son grand-père Sir Alexander ?

— Il faut que j'y aille, M. Hunsacker. Je n'aurais jamais dû vendre l'enveloppe.

— Si seulement j'avais su ce que vous foutiez, dit Hunsacker en sortant un portefeuille d'une poche intérieure. (Il donna une carte à Danny.) Si jamais vous décidiez de vendre la collection, au moins donnez-moi la première option. Je vous offrirais un prix juste, et sans la déduction de dix pour cent.

— Et sans supplément de vingt pour cent non plus, rétorqua Danny avec un grand sourire.

— Vous êtes bien le petit-fils de votre grand-père, lança Gene. Votre papy était un gentleman brillant et ingénieux, contrairement à votre oncle Hugo comme vous le savez sûrement.

— Au revoir, M. Hunsacker, fit Danny en rangeant la carte du Texan dans le portefeuille de Nick. Il ne quittait pas Hugo Moncrieff du regard. Ce dernier venait de ranger l'enveloppe dans son porte-documents. Il traversa l'entrée pour rejoindre une femme que Danny n'avait pas remarquée jusqu'à présent. Elle passa son bras sous le sien et tous deux sortirent rapidement de l'immeuble.

Danny attendit quelques secondes avant de les suivre. Une fois sur Bond Street, il regarda à droite puis à gauche et quand il les repéra, il fut étonné qu'ils aient déjà parcouru une telle distance. Visiblement, ils étaient pressés. Ils tournèrent à droite, passèrent devant la statue de Churchill et Roosevelt sur un banc, puis à gauche dans Albermale Street. Ils traversèrent et parcoururent encore quelques mètres avant de disparaître dans Brown's Hotel.

Danny traîna quelques instants devant l'hôtel tout en réfléchissant à ses

options. Il savait que s'ils le repéraient, ils penseraient qu'il était Nick. Il entra prudemment dans l'hôtel. Ils n'étaient plus dans l'entrée. Danny s'assit derrière un pilier, à un poste d'observation qui lui permettait de voir les ascenseurs et la réception. Il ne prêta pas attention à l'homme qui vint s'asseoir de l'autre côté du hall.

Au bout de trente minutes, Danny commençait à se demander s'il les avait manqués. Il allait se lever quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur Hugo et la femme qui l'accompagnait. Ils sortirent, tirant deux valises. Ils se rendirent jusqu'à un comptoir d'accueil où la femme régla la note avant de quitter l'hôtel à la hâte par une autre porte. Danny se précipita dehors pour les voir monter dans un taxi. Il héla le taxi suivant dans la file et avant même d'avoir fermé la porte, cria :

— Suivez cette voiture !

— J'ai attendu toute ma vie que quelqu'un me demande ça, répondit le chauffeur en démarrant.

Le taxi devant tourna à droite au bout de la rue, se dirigea vers Hyde Park Corner, traversa un passage souterrain, longea Brompton Road et prit la Westway.

— On dirait qu'ils se rendent à l'aéroport, observa le chauffeur.

Vingt minutes plus tard, le taxi qu'ils filaient lui donnait raison.

Quand les deux voitures sortirent du souterrain de Heathrow, le chauffeur de Danny dit :

— Terminal deux. Ils vont quelque part en Europe.

Ils s'arrêtèrent devant l'entrée. Le compteur affichait 34, 50 livres et Danny donna quarante livres, mais resta dans la voiture jusqu'à ce qu'Hugo et la femme soient entrés dans le terminal.

Il les suivit à l'intérieur et les regarda se mêler à une file de passagers en classe affaires. L'écran au-dessus du comptoir d'enregistrement affichait : *BA0732, Genève, 13 h 55*.

— Imbécile, marmonna de nouveau Danny en se rappelant l'adresse sur l'enveloppe. Mais où était-ce exactement à Genève ? Il consulta sa montre. Il avait encore le temps d'acheter un billet et de prendre l'avion. Il fila jusqu'au guichet de la British Airways et dut attendre un moment avant que son tour n'arrive.

— Pouvez-vous me mettre sur le 13 h 55 pour Genève ? demanda-t-il, tâchant d'avoir l'air désespéré.

— Avez-vous des bagages, monsieur ? demanda la femme au guichet.

— Aucun, répondit Danny.

Elle consulta son ordinateur.

— Ils n'ont pas encore fermé les portes donc vous devriez pouvoir y arriver. Affaires ou éco ?

— Eco, répondit Danny qui voulait éviter la classe affaires où Hugo et la femme seraient installés.

— Hublot ou allée ?

— Hublot.

— Cela fera 217 livres, monsieur.

— Merci, dit Danny en donnant sa carte de crédit.

— Puis-je voir votre passeport, s'il vous plaît ?

Danny n'avait jamais vu de passeport de sa vie.

— Mon passeport ?

— Oui, monsieur, votre passeport.

— Oh non, j'ai dû le laisser chez moi !

— Alors je crains que vous n'ayez pas le temps de prendre ce vol, monsieur.

— Imbécile, Imbécile, dit Danny.

— Je vous demande pardon ?

— Je suis vraiment désolé, se reprit Danny. Moi, pas vous, répéta-t-il. Elle sourit.

Danny se retourna et retraversa lentement le hall, impuissant. Il ne remarqua pas Hugo et la femme qui disparaissaient par la porte indiquant « *Départs, Passagers uniquement* » mais quelqu'un d'autre les vit, qui les suivait tous les deux de près. Et qui surveillait Danny également.

*

Hugo appuya sur le bouton vert de son mobile juste au moment où les haut-parleurs annoncèrent : « Dernier appel pour les passagers à destination de Genève du vol BA0732. Veuillez vous présenter à la porte 19. »

— Il vous a suivi de Sotheby's à l'hôtel, puis de l'hôtel à Heathrow.

— Est-il sur le même vol que nous ? demanda Hugo.

— Non, il n'avait pas son passeport sur lui.

— Nick tout craché. Où est-il en ce moment ?

— En train de rentrer à Londres, vous devriez donc avoir vingt-quatre heures d'avance sur lui.

— Espérons que ça suffira, mais ne le perdez pas de vue une seule minute.

Hugo coupa son téléphone quand Margaret et lui quittèrent leurs sièges pour embarquer dans l'avion.

*

— Vous êtes tombé sur un autre objet de la famille dont vous voudriez vous défaire ? demanda M. Blundell, plein d'espoir.

— Non, mais en revanche, j'ai besoin de savoir si vous avez une photo de l'enveloppe de la vente de ce matin, dit Danny.

— Oui, bien sûr, répondit M. Blundell. Nous conservons une photo de tous les articles vendus aux enchères au cas où un litige devrait survenir ultérieurement.

- Serait-il possible de la voir ? demanda Danny.
- Y a-t-il un problème ?
- Non. J'ai juste besoin de vérifier l'adresse sur l'enveloppe.
- Bien sûr, répéta M. Blundell.

Il tapa sur le clavier de son ordinateur et un instant plus tard, la photo de la lettre apparut à l'écran. Il fit pivoter l'écran pour que Danny puisse le voir :

Baron de Coubertin
25 rue de la Croix-Rouge
Genève
Suisse

Danny recopia le nom et l'adresse.

— Sauriez-vous par hasard si le baron de Coubertin était un fervent collectionneur de timbres ? demanda Danny.

— Pas à ma connaissance, répondit M. Blundell. Mais son fils fut le fondateur de l'une des banques les plus prestigieuses d'Europe.

— Imbécile, dit Danny. Imbécile, répéta-t-il en tournant les talons.

— J'ose espérer, sir Nicholas, que vous n'êtes pas mécontent de la vente de ce matin ?

Danny se retourna.

— Non, bien sûr que non M. Blundell. Veuillez m'excuser. Oui, merci.

Encore un de ces moments où il aurait dû se comporter comme Nick et penser comme Danny.

La première chose que fit Danny en arrivant aux Boltions fut de chercher le passeport de Nick. Molly savait précisément où il se trouvait.

— Et au fait, ajouta-t-elle, un M. Fraser Munro a appelé. Et a demandé à ce que vous le rappeliez.

Danny se retira dans son bureau, appela Munro et lui raconta ce qui s'était passé dans la matinée. Le vieil avocat écouta tout ce que son client avait à dire, mais sans faire de commentaire.

— Je suis content que vous ayez rappelé, finit-il par dire, parce que j'ai des nouvelles pour vous. Mais il serait peu prudent d'en parler au téléphone. Je me demandais quand vous comptiez revenir prochainement en Écosse.

— Je pourrais prendre le premier train demain matin, répondit Danny.

— Bien, et peut-être devriez-vous vous munir de votre passeport cette fois.

— Pour aller en Écosse ? demanda Danny.

— Non, sir Nicholas. Pour aller à Genève.

46

La secrétaire du président fit entrer M. et Mme Moncrieff dans la salle de conférence.

— Le président sera à vous dans un instant, annonça-t-elle. Souhaiteriez-

vous un thé ou un café en attendant ?

— Non merci, dit Margaret alors que son mari commençait à faire les cent pas dans la pièce.

Elle s'assit sur l'un des seize fauteuils Charles Rennie Mackintosh disposés autour de la longue table en chêne qui auraient dû la faire se sentir chez elle. Les murs étaient peints en bleu clair Wedgwood avec des portraits d'anciens présidents de la compagnie accrochés sur le moindre centimètre carré disponible. Margaret ne dit rien jusqu'à ce que la secrétaire ait quitté la pièce et refermé la porte derrière elle.

— Du calme, Hugo. La dernière chose dont nous avons besoin c'est que le président pense que nous ne sommes pas sûrs de nous. Maintenant viens t'asseoir.

— Ma vieille, rétorqua Hugo, poursuivant ses déambulations, n'oublie pas que tout notre avenir repose sur le résultat de cette entrevue.

— Raison de plus pour te comporter de façon calme et rationnelle. Tu dois faire comme si tu étais venu réclamer ce qui te revient de droit. La porte à l'autre bout de la pièce s'ouvrit.

Un monsieur d'un certain âge entra. Il avait beau être voûté et porter une canne en argent, il dégageait une telle autorité que nul n'aurait douté qu'il était le président de la banque.

— Bonjour, monsieur et madame Moncrieff, dit-il en leur serrant la main. Je m'appelle Pierre de Coubertin et c'est un plaisir de vous rencontrer, ajouta-t-il. (Son anglais parfait ne portait pas la moindre trace d'accent. Il s'assit en bout de table sous le portrait d'un vieil homme distingué, qui, si l'on excluait une grosse moustache grise, ressemblait trait pour trait au directeur.) Que puis-je faire pour vous ?

— C'est assez simple, en réalité, dit Hugo. Je suis venu réclamer l'héritage que m'a laissé mon père.

Le président resta impavide.

— Puis-je vous demander comment s'appelait votre père ?

— Sir Alexander Moncrieff.

— Et qu'est-ce qui vous fait croire que votre père a conclu quelque affaire avec cette banque ?

— Ce n'était pas un secret dans la famille, dit Hugo. Il a parlé à mon frère Angus et à moi-même à plusieurs occasions de ses relations de longue date avec cette banque, qui, entre autres choses, conservait sa collection de timbres.

— Avez-vous la moindre preuve pour étayer votre demande ?

— Non. Mon père estimait peu judicieux de mettre de telles affaires sur papier, étant donné les lois fiscales de notre pays, mais il m'a assuré que vous étiez tout à fait au courant de la situation.

— Je vois, dit Coubertin. Peut-être vous a-t-il communiqué un numéro de compte ?

— Non, répondit Hugo qui commençait à perdre patience. Mais l'avocat

de la famille m'a informé de ma position légale et il m'assure que comme je suis le seul et unique héritier de mon père, suite à la mort de mon frère, vous n'avez d'autre choix que de me céder ce qui me revient légitimement.

— Ça pourrait bien être le cas, confirma Coubertin, mais je dois vous demander si vous êtes en possession d'un document qui pourrait justifier votre réclamation.

— Oui, affirma Hugo en déposant son porte-documents sur la table. (Il l'ouvrit d'un coup et en sortit l'enveloppe qu'il avait achetée chez Sotheby's la veille.) Mon père me l'a léguée.

Coubertin passa un moment à examiner l'enveloppe adressée à son grand-père.

— Fascinant, dit-il, mais cela ne prouve pas que votre père détient un compte dans cette banque. Peut-être serait-il sage, au vu des circonstances, que je m'assure que c'était bien le cas. Peut-être auriez-vous l'amabilité de m'excuser un instant ?

Le vieil homme se leva lentement, les salua bien bas et quitta la pièce sans un autre mot.

— Il sait parfaitement que ton père faisait des affaires avec cette banque, mais, pour une raison que je ne comprends pas, il essaie de gagner du temps, déclara Margaret.

*

— Bonjour sir Nicholas, dit Fraser Munro en se levant. J'espère que vous avez fait un agréable voyage ?

— Il aurait pu être plus agréable si je n'avais pas été douloureusement conscient que mon oncle se trouve en ce moment à Genève et essaie de me délester de mon héritage.

— Soyez rassuré, répondit Munro. D'après mon expérience, les banquiers suisses ne prennent pas de décisions hâtives. Non, ne vous inquiétez pas nous arriverons à Genève à temps. Mais pour l'heure, nous devons nous occuper d'affaires plus urgentes.

— Est-ce le problème dont vous ne pouviez pas parler au téléphone ? demanda Danny.

— Précisément. Et je crains de ne pas être porteur d'heureuses nouvelles. Votre oncle prétend à présent que votre grand-père a rédigé un deuxième testament quelques semaines seulement avant sa mort, dans lequel il vous a déshérité et a laissé toute sa fortune à votre père.

— Avez-vous une copie de ce testament ? demanda Danny.

— Oui, répondit Munro. Mais comme un fac-similé ne me satisfaisait pas, je suis allé jusqu'à Édimbourg pour rencontrer M. Desmond Galbraith dans son cabinet afin de pouvoir inspecter l'original.

— Et à quelle conclusion êtes-vous parvenu ?

— La première chose que j'ai faite a été de comparer la signature de

vosre grand-père à celle du testament original.

— Et ? dit Danny, tâchant de cacher son impatience.

— Je n'étais pas convaincu, mais, si c'est un faux, il est sacrément réussi, répondit Munro. Après une brève inspection, je n'ai pas non plus trouvé de défaut sur le papier ou le ruban, qui, visiblement, datait de la même époque que l'original qu'il a exécuté pour vous.

— Nous sommes dans de beaux draps n'est-ce pas ?

— J'en ai peur. Maître Galbraith a également fait état d'une lettre soi-disant envoyée à votre père par votre grand-père peu de temps avant de mourir.

— Vous ont-ils laissé la voir ?

— Oui. Elle était tapée à la machine, ce qui m'a étonné parce que votre grand-père écrivait toujours ses lettres à la main. Il ne faisait pas confiance aux machines. Pour lui, la machine à écrire était une invention ultra moderne qui signerait l'arrêt de mort de l'écriture manuscrite.

— Que disait la lettre ? demanda Danny.

— Que votre grand-père avait décidé de vous déshériter et qu'il avait par conséquent rédigé un nouveau testament dans lequel il léguait tout à votre père. Particulièrement ingénieux.

— Ingénieux ?

— Oui. Si la fortune avait été partagée entre ses deux fils, cela aurait semblé louche car tout le monde savait que votre oncle et lui ne s'adressaient plus la parole depuis des années.

— Et, de toute façon, dit Danny, oncle Hugo se retrouve quand même avec tout car mon père lui a laissé toute sa fortune. Vous avez employé le mot « ingénieux » ? Cela signifie-t-il que vous avez des doutes sur l'authenticité de cette lettre ?

— Très certainement, répondit Munro. Et pas uniquement parce qu'elle était tapée à la machine. Elle était tapée sur deux feuilles du papier à lettres personnel de votre grand-père. Je l'ai immédiatement reconnu. Cependant, pour une raison inexplicable, le texte de la première page était tapé à la machine alors que celui de la seconde était manuscrit et ne comportait que les mots : « *Ce sont mes souhaits personnels et je compte sur vous deux pour qu'ils soient respectés à la lettre, votre père qui vous aime, Alexander Moncrieff.* » La première page, celle qui était tapée, exposait en détail ces souhaits personnels, tandis que la seconde était non seulement manuscrite, mais identique mot pour mot à celle qui était jointe au testament original...

— Mais rien que cela devrait constituer une preuve suffisante ?

— J'ai bien peur que non, répondit Munro. Bien que nous ayons toute raison de croire que la lettre est un faux, les faits sont qu'elle a été écrite sur le papier à lettres personnel de votre grand-père, la machine utilisée est de la bonne époque et l'écriture sur la deuxième page est indubitablement de la main de votre grand-père. Je doute qu'il y ait un tribunal dans ce pays qui donne suite à notre plainte. Et comme si cela ne suffisait pas, poursuivait

Munro, votre oncle a lancé contre nous hier une ordonnance pour violation de propriété.

— Violation de propriété ? fit Danny.

— Non content que le nouveau testament atteste désormais qu'il est l'héritier légitime de la propriété d'Écosse et de la maison des Boltons, il exige également que vous quittiez cette dernière sous trente jours. Sinon, il se verra obligé de vous notifier d'une ordonnance du tribunal exigeant un loyer équivalent à celui des propriétés similaires dans le quartier, avec effet rétroactif à compter du jour où vous avez occupé les lieux.

— J'ai donc tout perdu, observa Danny.

— Pas tout à fait. Quoi que je doive bien admettre que les choses se présentent plutôt mal sur le front des propriétés. En revanche, concernant Genève, vous détenez encore la clé. Je crains que la banque ne rechigne à remettre quoi que ce soit à quelqu'un qui n'est pas en mesure de montrer cette clé. (Il marqua une pause avant d'ajouter :) Et il y a une chose dont je suis sûr. Si votre grand-père s'était retrouvé dans une position comme celle-ci, il ne se serait pas laissé faire.

— Et moi non plus, rétorqua Danny, si j'avais les finances pour affronter Hugo. Mais en dépit de la vente de l'enveloppe, il ne faudra que quelques semaines avant que mon oncle puisse ajouter une assignation en justice pour faillite à la longue liste d'actions que nous défendons déjà.

M. Munro sourit pour la première fois de la matinée.

— J'avais prévu ce problème, sir Nicholas, et hier après-midi, mes associés et moi-même avons discuté de la façon dont nous devrions aborder votre dilemme actuel. (Il toussa.) Ils étaient de l'avis unanime que nous devrions rompre avec l'une de nos coutumes de longue date et ne plus présenter de facture tant que cette action n'a pas trouvé de conclusion satisfaisante.

— Mais si elle devait échouer une fois au tribunal – et croyez-moi, M. Munro, j'ai une certaine expérience en la matière – je vous serais éternellement redevable.

— Si *nous* devons échouer, le corrigea M. Munro, aucune facture ne serait présentée parce que ce cabinet restera éternellement redevable à votre grand-père.

*

Le président revint quelques minutes plus tard et se rassit en face de ses futurs clients. Il sourit.

— M. Moncrieff, commença-t-il. Je suis en mesure de confirmer que sir Alexander a bien conclu des affaires avec cette banque. Nous devons maintenant tenter de vérifier que vous êtes bien l'unique héritier sa fortune.

— Je peux vous fournir toute la documentation que vous demanderez, répondit Hugo, confiant.

— Premièrement, je dois vous demander si vous êtes en possession d'un passeport, M. Moncrieff ?

— Oui, répondit Hugo qui ouvrit son porte-documents, sortit son passeport et le tendit de l'autre côté de la table.

Coubertin se rendit à la dernière page et examina la photo avant de rendre le passeport à Hugo.

— Avez-vous le certificat de décès de votre père ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Hugo en sortant un deuxième document de son porte-documents et en le poussant sur la table.

Cette fois, le président examina un peu plus soigneusement le document avant d'opiner et de le lui rendre.

— Et avez-vous le certificat de décès de votre frère ? demanda-t-il. (Hugo lui donna un troisième document. Une fois de plus, Coubertin prit son temps avant de le lui rendre.) J'aurai également besoin de voir le testament de votre frère, qui confirme qu'il vous a laissé toute sa fortune.

Hugo lui tendit le testament et cocha la longue liste que Galbraith lui avait préparée la semaine précédente.

Coubertin ne parla pas pendant qu'il examinait le testament d'Angus Moncrieff.

— Tout cela semble en ordre, finit-il par dire. Mais êtes-vous en possession du testament de votre père ?

— Non seulement je suis en mesure de vous présenter ses dernières volontés, dit Hugo, signées et datées de six semaines avant sa mort, mais je suis également en possession d'une lettre qu'il a écrite à mon frère Angus et moi-même et qui était jointe à ce testament.

Hugo fit glisser les deux documents sur la table, mais Coubertin ne chercha pas à les examiner.

— Et enfin, M. Moncrieff, je dois vous demander s'il y a une clé parmi les legs de votre père ?

Hugo hésita.

— Il y en avait très certainement une, dit Margaret, qui prenait la parole pour la première fois, mais malheureusement, elle a été égarée, bien que je l'aie vue à maintes reprises au fil des années. Elle est plutôt petite, en argent, et si mes souvenirs sont bons, elle est estampillée d'un numéro.

— Et vous rappelez-vous ce numéro par hasard, Mme Moncrieff ? demanda le directeur.

— Malheureusement non, finit par admettre Margaret.

— Dans ce cas, je suis sûr que vous comprendrez le dilemme de la banque, dit Coubertin. Comme vous pouvez l'imaginer, sans la clé, nous nous trouvons dans une position compliquée. Toutefois, ajouta-t-il avant que Margaret ne puisse l'interrompre, je demanderai à l'un de nos experts d'étudier le testament, ce qui, vous le comprendrez, se fait couramment dans de telles circonstances. S'il devait estimer qu'il est authentique, nous remettrions tous les biens que nous détenons au nom de sir Alexander.

— Mais combien de temps cela prendra-t-il ? demanda Hugo, conscient qu'il ne faudrait pas longtemps à Nick pour deviner où ils se trouvaient et ce qu'ils manigachaient.

— Un jour, un jour et demi au plus, répondit le directeur.

— Quand pourrions-nous revenir ? demanda Margaret.

— Par acquit de conscience, disons à quinze heures demain.

— Merci, dit Margaret.

Coubertin accompagna M. et Mme Moncrieff jusqu'à la porte de la banque en parlant de la pluie et du beau temps.

*

— Je vous ai réservé une place sur un vol en classe affaires de la BA pour Barcelone, dit Beth. Vous décollez de Heathrow dimanche soir et vous séjournerez au Art's Hotel.

Elle donna à son chef un dossier qui contenait tous les documents dont il aurait besoin pour le voyage, y compris le nom de plusieurs restaurants réputés et un guide de la ville.

— La conférence commence à neuf heures par un discours du président, Dick Sherwood. Vous serez assis dans la tribune avec les sept autres vice-présidents. Les organisateurs vous demandent d'être à votre place à neuf heures moins le quart.

— Le centre de conférence est-il loin de l'hôtel ? demanda M. Thomas.

— Juste en face, répondit Beth. Y a-t-il autre chose que vous voudriez savoir ?

— Juste une chose. Que diriez-vous de m'accompagner ?

Beth fut prise au dépourvu, ce qui n'arrivait pas souvent avec M. Thomas :

— J'ai toujours eu envie de visiter Barcelone.

— Alors venez, insista M. Thomas en la gratifiant d'un sourire chaleureux.

— Mais aurais-je suffisamment à faire là-bas ? demanda Beth.

— Pour commencer, vous vous assurerez que je suis bien assis à ma place à l'heure lundi matin. (Beth ne répondit pas.) J'espérais plutôt que ce serait pour vous détendre. Nous pourrions aller à l'opéra, voir la Collection Thyssen, étudier les premières œuvres de Picasso, voir le lieu de naissance de Miro, et il paraît que l'on y mange très...

« Mais tu te rends compte que M. Thomas s'est entiché de toi ? »

Les paroles de Danny ressurgirent et firent sourire Beth.

— C'est très aimable à vous, M. Thomas, mais je pense qu'il serait plus sage que je reste ici pour m'assurer que tout se passe bien en votre absence.

— Beth, reprit M. Thomas en s'installant bien confortablement et en croisant les bras. Vous êtes une jeune femme belle et brillante. Ne croyez-vous pas que Danny aurait voulu que vous vous amusiez une fois de temps en

temps ? Dieu sait que vous le méritez.

— C'est très gentil de votre part, M. Thomas, mais je ne suis pas tout à fait prête à envisager...

— Je comprends, dit M. Thomas, bien sûr que je comprends. Quoi qu'il en soit, je me contenterai d'attendre que vous soyez prête.

Et, je n'ai pas l'intention d'abandonner, déclara M. Thomas. Peut-être que je pourrais vous tenter l'an prochain quand la conférence annuelle se déroulera à Rome et que ce sera à mon tour d'être président.

— Caravaggio, soupira Beth.

— Caravaggio ? répéta Thomas, l'air perplexe.

— Danny et moi avions prévu de passer notre lune de miel à Saint-Tropez – jusqu'à ce que Nick Moncrieff son codétenu lui présente Caravaggio. En fait, l'une des dernières choses que m'a promises Danny avant de mourir – Beth ne s'était jamais résolue à prononcer le mot « *suicider* » – était de m'emmener à Rome pour que je puisse aussi rencontrer le Signor Caravaggio.

— Je n'ai pas la moindre chance, n'est-ce pas ? fit Thomas.

Beth ne répondit pas.

*

Danny et maître Munro atterrirent à l'aéroport de Genève plus tard ce soir-là. Une fois passées les formalités de douane, Danny partit à la recherche d'un taxi. Le voyage s'acheva quand le chauffeur se gara devant l'hôtel Les Armeurs, situé dans la vieille ville, près de la cathédrale.

Munro avait appelé Coubertin avant de quitter son bureau. Le directeur de la banque avait accepté de les recevoir à dix heures le lendemain matin. Danny commençait à croire que le vieil homme s'amusait plutôt bien.

Au cours du dîner, maître Munro – Danny n'envisagea pas une seule minute de l'appeler Fraser – passa en revue avec sir Nicholas la liste des documents que, pensait-il, on leur demanderait à leur réunion du lendemain matin.

— Nous manque-t-il quelque chose ? demanda Danny.

— Certainement pas, répondit Munro. À condition, naturellement, que vous n'ayez pas oublié d'apporter la clé.

*

Hugo décrocha le téléphone sur sa table de nuit.

— Oui ?

— Il a pris le premier train pour Édimbourg ce matin et est ensuite allé jusqu'à Dunbroath, dit une voix.

— Afin de voir Munro, sans aucun doute.

— Dans son bureau à midi ce matin.

— Est-il ensuite retourné à Londres ?

— Non, Munro et lui ont quitté son bureau ensemble, sont allés à l'aéroport et ont pris un vol de la British Airways. Ils ont dû atterrir à Genève il y a une heure.

— Étiez-vous sur le même vol ?

— Non, dit la voix.

— Pourquoi ? fit Hugo d'un ton sec.

— Parce que je n'avais pas mon passeport avec moi.

Hugo raccrocha et regarda sa femme qui dormait à poings fermés. Il décida de ne pas la réveiller.

47

Danny ne dormait pas : il songeait à la situation précaire dans laquelle il se trouvait. Loin d'avoir réussi à vaincre ses ennemis, il s'en était créé de nouveaux. Des coriaces qui tenaient absolument à le mettre à genoux.

Il se leva tôt, se doucha, s'habilla et descendit dans la salle du petit-déjeuner pour trouver Munro assis à une table dans un coin, un tas de documents à côté de lui. Ils passèrent les quarante minutes suivantes à revoir les questions que Coubertin pourrait poser. Danny cessa d'écouter son avocat quand un nouveau client entra dans la salle et se dirigea tout droit vers une fenêtre qui surplombait la cathédrale. Cette place également, semble-t-il lui était réservée.

— Si Coubertin devait vous poser cette question, sir Nicholas, que répondriez-vous ? demanda Munro.

— Je pense que le plus grand collectionneur de timbres au monde a décidé de se joindre à nous pour le petit-déjeuner, murmura Danny.

— Dois-je supposer que votre ami M. Gene Hunsacker est parmi nous ?

— Exactement. Je serais surpris que ça soit une coïncidence qui l'ait conduit à Genève le même jour que nous.

— Certainement pas, dit Munro. Et il sait également que votre oncle est à Genève.

— Que puis-je y faire ? demanda Danny.

— Pas grand-chose pour l'instant, répondit Munro. Hunsacker tournera comme un vautour jusqu'à ce qu'il découvre lequel d'entre vous a été sacré héritier légitime de la collection, et à ce moment-là seulement, il descendra en piqué.

— Il est un peu gros pour un vautour, lança Danny. Mais je vois ce que vous voulez dire. Que dois-je lui répondre s'il commence à me poser des questions ?

— Vous ne dites rien tant que nous n'avons pas eu notre entrevue avec Coubertin.

— Mais Hunsacker m'a eu l'air obligeant et aimable la dernière fois que nous nous sommes rencontrés. Et il était évident qu'il se moquait bien de

Hugo et préférerait avoir affaire à moi.

— Ne vous faites pas d'illusion. Hunsacker sera ravi de faire des affaires avec l'héritier légitime de la collection de votre grand-père quel qu'il soit. Il a déjà dû faire une proposition à votre oncle.

Munro se leva de table et quitta la salle à manger sans même jeter un coup d'œil en direction de Hunsacker. Danny le suivit dans le hall.

— Combien de temps nous faudra-t-il pour nous rendre à la banque Coubertin en taxi ? demanda Munro au concierge.

— Trois, voire quatre minutes, en fonction de la circulation, lui répondit-on.

— Et à pied ?

— Trois minutes.

*

Un serveur tapa doucement à la porte.

— Service d'étage, annonça-t-il avant d'entrer.

Il dressa la table pour le petit-déjeuner et y posa un *Telegraph* sur une assiette, le seul journal que Margaret Moncrieff daignait lire quand le *Scotsman* n'était pas disponible. Hugo signa le bon du petit-déjeuner tandis que Margaret s'installait et leur servait du café.

— Crois-tu que l'on va s'en pouvoir s'en tirer, sans la clé ? demanda Hugo.

— S'ils sont convaincus que le testament est authentique, répondit Margaret, ils n'auront pas le choix. À moins qu'ils ne soient prêts à investir dans une interminable bataille juridique. Et l'anonymat étant le mantra d'un banquier suisse, ils éviteront cela à tout prix.

— Ils ne trouveront rien à redire au testament, dit Hugo.

— Alors je parie que nous serons en possession de la collection de ton père d'ici ce soir, auquel cas tout ce qui te restera à faire sera de convenir d'un prix avec Hunsacker. Comme il t'a offert quarante millions de dollars quand il est venu en Écosse pour l'enterrement de ton père, je suis sûre qu'il sera prêt à monter jusqu'à cinquante, dit Margaret. En fait, j'ai déjà demandé à Galbraith de rédiger un contrat à cet effet.

— Un contrat qui servira à celui qui parviendra à mettre la main sur la collection, dit Hugo. Nick aura deviné pourquoi nous sommes là.

— Mais il ne peut rien y faire, rétorqua Margaret. Pas tant qu'il est coincé en Angleterre.

— Rien ne l'empêche de sauter dans le prochain avion. Je ne serais pas étonné qu'il soit déjà à Genève, ajouta Hugo qui ne voulait pas avouer qu'il savait que Nick était arrivé en Suisse plus tôt dans la matinée.

— Tu as manifestement oublié, Hugo, qu'il n'a pas le droit de voyager à l'étranger tant qu'il est en liberté surveillée.

— À sa place, je n'hésiterais pas à prendre le risque pour cinquante

millions de dollars.

— Peut-être, mais Nick ne désobéirait jamais à un ordre. Et même s'il le faisait, il suffirait d'un seul coup de fil pour aider Coubertin à décider avec quelle branche de la famille Moncrieff il veut faire des affaires – celle qui menace de le traîner devant les tribunaux, ou celle qui passera quatre ans de plus en prison.

*

Quand Danny et Munro arrivèrent à la banque, la secrétaire du président les attendait à la réception pour les accompagner dans la salle de conférence. Lorsqu'ils furent assis, elle leur offrit une tasse de thé anglais.

— Je ne veux pas de votre thé anglais, merci, refusa M. Munro en la gratifiant d'un sourire chaleureux.

Danny se demanda si elle avait compris un seul mot de ce qu'avait dit l'Écossais. Et si elle avait goûté ce sens de l'humour bien à lui...

— Deux cafés, s'il vous plaît, traduisit Danny.

Elle sourit et sortit de la pièce.

Danny admirait un portrait du fondateur des Jeux olympiques modernes quand la porte s'ouvrit.

— Bonjour sir Nicholas, lança Coubertin en s'approchant de maître Munro et en lui tendant la main.

— Non, non, je m'appelle Fraser Munro et je suis le représentant légal de sir Nicholas.

— Veuillez m'excuser, dit le vieil homme, tâchant de dissimuler son embarras. (Il leur adressa un sourire timide et serra la main à Danny.) Veuillez m'excuser, répéta-t-il.

— Je vous en prie, baron, fit Danny. L'erreur est bien compréhensible.

Coubertin le gratifia d'un léger signe de tête.

— Comme moi, vous êtes le petit-fils d'un grand homme. (Il invita sir Nicholas et M. Munro à le rejoindre autour de la table de la salle de conférence.) Que puis-je faire pour vous ? demanda-t-il.

— J'ai eu le grand honneur de représenter feu sir Alexander Moncrieff, dit Munro, et j'ai désormais le privilège de conseiller sir Nicholas. (Coubertin opina.) Nous sommes venus réclamer l'héritage légitime de mon client, reprit Munro en ouvrant son attaché-case et en déposant un passeport, un certificat de décès et le testament de sir Alexander sur la table.

— Merci, dit Coubertin sans jeter un regard aux documents. Sir Nicholas, puis-je vous demander si vous êtes en possession de la clé que votre grand-père vous a laissée ?

— Oui, répondit Danny.

Il défit la chaîne à son cou et donna la clé à Coubertin qui l'examina un instant avant de la rendre à Danny. Il se leva ensuite et dit :

— Veuillez me suivre, messieurs.

— Ne dites pas un mot, murmura Munro pendant qu'ils suivaient le vieil homme. Il est visiblement en train d'exécuter les instructions de votre grand-père.

Ils descendirent un long couloir, passèrent devant d'autres portraits de partenaires de la banque, et s'arrêtèrent devant un petit ascenseur. Quand les portes s'ouvrirent, Coubertin fit un pas de côté pour laisser passer ses clients, puis les rejoignit et appuya sur un bouton marqué – 2. Il ne dit rien tant que les portes ne s'étaient pas rouvertes. Il sortit et répéta :

— Veuillez me suivre, messieurs.

Le bleu Wedgwood des murs de la salle de conférence avait laissé place à un ocre terne. Ils descendirent un couloir de briques qui ne comportait aucune représentation des précédents membres du bureau directeur de la banque. Au bout du couloir se trouvait une grande porte en acier munie de barreaux qui fit ressurgir des souvenirs désagréables chez Danny. Un garde ouvrit la porte à la minute où il aperçut le président, puis les accompagna tous les trois devant une nouvelle porte. Massive, en acier, fermée par deux verrous. Coubertin sortit une clé de sa poche, l'inséra dans le verrou du haut et la tourna lentement. Il fit un signe de tête à Danny, qui glissa sa clé dans le verrou du dessous et tourna également. Le garde poussa la lourde porte en acier.

Une bande jaune de cinq centimètres de large avait été peinte sur le sol juste derrière la porte. Danny la franchit et pénétra dans une petite pièce carrée aux murs recouverts du sol au plafond d'étagères, bondées d'épais livres reliés de cuir. Sur chaque étagère se trouvaient des cartes imprimées, indiquant les années 1840 à 1992.

— Venez, dit Danny en prenant un épais livre de cuir sur l'étagère. Il se mit à le feuilleter. M. Munro entra, mais Coubertin resta sur le seuil.

— Veuillez m'excuser, fit-il, mais je n'ai pas le droit de franchir la ligne jaune – c'est l'une des nombreuses règles de la banque. Peut-être seriez-vous assez aimable pour informer le garde quand vous en aurez terminé. Venez ensuite me rejoindre dans la salle de conférence.

Danny et Munro passèrent la demi-heure suivante à feuilleter les albums les uns après les autres, et comprirent alors pourquoi Gene Hunsacker avait fait le voyage depuis le Texas.

— Je ne suis pas plus avancé, déclara Munro en contemplant une feuille non perforée de quarante-huit « Penny Black. »

— Vous le serez après avoir jeté un œil à celui-ci, dit Danny en lui donnant le seul livre relié de cuir de toute la collection qui n'était pas daté.

Munro tourna lentement les pages. Il retrouva une calligraphie soignée dont il se souvenait si bien : une liste, en colonnes, de la date et du lieu où sir Alexander avait fait chaque nouvelle acquisition, et le prix qu'il avait payé. Il rendit à Danny le registre du collectionneur et suggéra :

— Vous allez devoir examiner chaque entrée très soigneusement avant de croiser de nouveau la route de M. Hunsacker.

M. et Mme Moncrieff entrèrent à 15 heures dans la salle de conférence. Le baron de Coubertin était assis en bout de table, flanqué de trois collègues de chaque côté. Les sept hommes se levèrent quand les Moncrieff pénétrèrent dans la salle. Ils ne se rassirent que lorsque Mme Moncrieff eut pris place.

— Merci de nous avoir laissé étudier le testament de votre défunt père, commença Coubertin, ainsi que la lettre qui y était jointe. (Hugo sourit.) Toutefois, je dois vous informer que, de l'avis éclairé de l'un de nos experts, ce testament n'est pas valable.

— Insinuez-vous que c'est un faux ? fit Hugo en se levant, furieux.

— Nous n'insinuons pas un instant que vous étiez au courant M. Moncrieff. Toutefois, en ce qui nous concerne, ces documents ne résistent pas à un examen minutieux.

Il fit passer le testament et la lettre de l'autre côté de la table.

— Mais... commença Hugo.

— Êtes-vous en mesure de nous dire ce qui vous a poussé à rejeter la demande de mon époux ? demanda Margaret d'un ton calme.

— Non, madame, nous ne pouvons pas.

— Alors attendez-vous à avoir des nouvelles de nos avocats dans la journée, ajouta Margaret en rassemblant les documents dans le porte-documents de son époux et en se levant.

Les sept membres du conseil se mirent debout quand la secrétaire du président raccompagna M. et Mme Moncrieff.

48

Quand Fraser Munro rejoignit Danny dans sa chambre le lendemain matin, il trouva son client en peignoir, assis en tailleur par terre, entouré de feuilles de papier, d'un ordinateur portable et d'une calculatrice.

— Veuillez m'excuser de vous déranger, sir Nicholas. Souhaiteriez-vous que je revienne plus tard ?

— Non, non, dit Danny en se levant d'un bond. Entrez.

— J'espère que vous avez bien dormi ? demanda Munro en baissant les yeux sur les tas de papiers qui jonchaient le sol.

— Je ne me suis pas couché, avoua Danny. Je suis resté éveillé toute la nuit pour vérifier et revérifier les chiffres.

— Et êtes-vous plus avancé ?

— Je l'espère, parce que j'ai le sentiment que Gene Hunsacker n'a pas perdu le sommeil à se demander combien valait ce lot.

— Avez-vous une idée...

— Eh bien, cette collection comporte vingt-trois mille cent onze timbres, acquis sur une période de plus de soixante-dix ans. Mon grand-père a acheté son premier timbre en 1920, à l'âge de treize ans, et il a continué sa collection jusqu'en 1998, quelques mois seulement avant sa mort. En tout, il a

dépensé 13729412 livres.

— Pas étonnant que M. Hunsacker estime que c'est la plus belle collection au monde, observa Munro. Certains timbres sont extrêmement rares.

Danny opina.

— Il y a par exemple un « one cent » américain « centre inversé », un « deux cent » bleu hawaïen de 1851 et un « deux penny » écarlate de Terre-Neuve qu'il a acheté 150000 livres en 1978. Mais la fierté de sa collection devait être un « one cent » noir sur magenta de Guinée britannique de 1856 qu'il a acquis à une vente aux enchères en avril 1980 pour 800000 dollars. C'est la bonne nouvelle, dit Danny. La moins bonne nouvelle, c'est qu'il faudrait une année, voire plus, pour faire estimer chaque timbre. Hunsacker le sait, naturellement, mais ce qui joue à notre avantage, c'est qu'il ne voudra pas attendre sans rien faire pendant un an, parce que, entre autres choses, j'ai découvert, dans une coupure de presse que gardait mon grand-père, qu'il avait un concurrent, un certain M. Tomoji Watanabe, un négociant de matières premières de Tokyo. Apparemment, poursuivit Danny en se penchant pour ramasser la vieille coupure du *Times Magazine*, déterminer quelle collection est la plus importante après celle de mon grand-père est sujet à discussion. Cette dispute sera réglée à la minute même où l'un d'eux mettra la main là-dessus, dit Danny en brandissant l'inventaire.

— Cette information, si je puis me permettre, fit M. Munro, vous met en position de force.

— Peut-être, mais quand vous rencontrez de pareilles sommes – et après un calcul rapide, la collection devrait valoir aux environs de cinquante millions de dollars – il y a peu de gens sur terre et dans ce cas, je pense qu'il n'y en a que deux, qui pourraient ne serait-ce qu'envisager d'ouvrir les enchères ; je ne peux donc pas me permettre de présumer de mes forces.

— Je suis perdu, déclara Munro.

— Espérons que je ne le serai pas une fois que la partie de poker commencera, parce que si le prochain à frapper à cette porte n'est pas le serveur qui apporte le petit-déjeuner, ce sera M. Gene Hunsacker qui espère acheter une collection qu'il convoite depuis quinze ans. Donc je ferais mieux de prendre une douche et de m'habiller. Je ne voudrais pas qu'il croie que j'ai veillé toute la nuit à essayer de décider combien je devrais lui demander.

*

— Maître Galbraith, s'il vous plaît.

— Qui dois-je annoncer ?

— Hugo Moncrieff.

— Je vous le passe immédiatement, monsieur.

— Comment cela s'est-il passé à Genève ? furent les premières paroles

de Galbraith.

— Nous sommes repartis les mains vides.

— Quoi ? Comment est-ce possible ? Vous aviez tous les documents nécessaires pour valider votre réclamation. Y compris le testament de votre père.

— Coubertin a déclaré que le testament était un faux et nous a quasiment mis à la porte.

— Mais je ne comprends pas, reprit Galbraith, l'air sincèrement surpris. Je l'avais fait examiner par les autorités compétentes et il avait passé tous les tests connus.

— Eh bien, Coubertin n'est à l'évidence pas d'accord avec vos autorités compétentes, je vous appelle donc pour savoir ce que nous allons faire maintenant.

— Je vais immédiatement appeler Coubertin pour lui dire de s'attendre à recevoir une assignation tant à Londres qu'à Genève. Cela le fera réfléchir à vouloir traiter avec quelqu'un d'autre tant que l'authenticité du testament n'a pas été réglée devant les tribunaux.

— Peut-être que le moment est venu pour nous de mettre en branle l'autre affaire dont nous avons discuté avant que je ne m'envole pour Genève.

— Si je dois le faire, tout ce dont j'ai besoin, dit Galbraith, c'est du numéro de vol de votre neveu.

*

— Vous aviez raison, dit Munro quand Danny sortit de la salle de bains vingt minutes plus tard.

— À quel sujet ? demanda Danny.

— La personne qui est venue frapper à votre porte était le serveur, ajouta Munro quand Danny prit place à la table du petit-déjeuner. Un jeune homme brillant qui m'a volontiers donné tout un tas d'informations.

— Alors il ne devait pas être suisse, rétorqua Danny en dépliant sa serviette.

— Apparemment, poursuivit Munro, M. Hunsacker a réservé à l'hôtel il y a deux jours. La direction a envoyé une limousine le chercher à son jet privé. Le jeune homme a aussi pu me dire, en échange de dix francs suisses, que sa réservation à l'hôtel était sans limite de durée.

— Un investissement sûr, observa Danny.

— Ce qui est encore plus intéressant, c'est que la même limousine l'a conduit à la banque Coubertin hier matin, et qu'il a eu un rendez-vous de quarante minutes avec le président.

— Pour examiner la collection, sûrement, lança Danny.

— Non, répondit Munro. Coubertin n'autoriserait jamais personne à approcher de cette pièce sans votre permission. Cela enfreindrait tous les

principes de la banque. Et puis c'est inutile.

— Pourquoi ? demanda Danny.

— Vous imaginez bien que quand votre grand-père a exposé sa collection intégrale au Smithsonian Institute à Washington pour ses quatre-vingts ans, le premier à franchir la porte le matin de l'inauguration était M. Hunsacker.

— Que vous a dit d'autre le serveur ? demanda Danny, sans en perdre une miette.

— M. Hunsacker déjeune en ce moment dans sa chambre un étage au-dessus, et attend probablement que vous veniez frapper à sa porte.

— Alors il va attendre longtemps, parce que je n'ai pas l'intention d'être le premier à bouger.

— Dommage, dit Munro. J'attendais cette rencontre avec impatience. J'ai jadis eu le privilège s'assister à une négociation à laquelle votre grand-père était mêlé. À la fin de la rencontre, je me suis retrouvé comme roué de coups et plein de contusions – et pourtant j'étais de *son* côté.

Danny rit.

On frappa à la porte.

— Plus tôt que je ne le pensais, observa Danny.

— C'est peut-être votre oncle Hugo qui brandit une nouvelle assignation, suggéra Munro.

— Ou simplement le serveur qui vient desservir le petit-déjeuner. Quoi qu'il en soit, j'ai besoin d'un moment pour ranger tous ces papiers. Je ne veux pas que Hunsacker croie que j'ignore combien vaut la collection.

Danny s'agenouilla, Munro se joignit à lui et ils se mirent à ramasser des rames de feuilles éparpillées.

On frappa de nouveau à la porte, cette fois, un peu plus fort. Danny disparut dans la salle de bains avec tous les papiers pendant que Munro allait ouvrir la porte.

— Bonjour, M. Hunsacker, ravi de vous revoir. Nous nous sommes rencontrés à Washington, ajouta-t-il en lui tendant la main, mais le Texan le bouscula, cherchant clairement Danny. La porte de la salle de bains s'ouvrit un instant plus tard et Danny réapparut, en peignoir de l'hôtel. Il bâilla et s'étira.

— Quelle bonne surprise, M. Hunsacker ! dit-il. À quoi devons-nous cet honneur inattendu ?

— Au diable la surprise ! fit Hunsacker. Vous m'avez vu au petit-déjeuner hier. Et c'est plutôt difficile de me louper. Et vous pouvez arrêter les bâillements, je sais que vous avez pris votre petit-déjeuner, ajouta-t-il en jetant un œil à une tartine à moitié mangée.

— Pour seulement dix francs suisses, sans doute, répondit Danny avec un grand sourire. Mais expliquez-moi donc ce que vous faites à Genève, ajouta-t-il en s'enfonçant dans le seul fauteuil confortable de la pièce.

— Vous savez très bien ce que je fais à Genève, répondit Hunsacker en

allumant son cigare.

— C'est un étage non-fumeur, lui rappela Danny.

— Merde, fit Hunsacker en faisant tomber la cendre sur le tapis. Alors combien voulez-vous ?

— Pour quoi, M. Hunsacker ?

— Ne jouez pas avec moi. Combien voulez-vous ?

— Je vous avoue que je discutais de ce sujet même avec mon conseil juridique juste avant que vous ne frappiez à la porte et il m'a judicieusement recommandé d'attendre un peu avant de m'engager.

— Pourquoi attendre ? Vous ne vous intéressez pas aux timbres.

— Exact, répondit Danny, mais peut-être y en a-t-il d'autres qui s'y intéressent.

— Comme qui ?

— M. Watanabe par exemple.

— Vous bluffez.

— C'est ce qu'il a dit de vous.

— Vous avez déjà contacté Watanabe ?

— Pas encore, mais je m'attends à ce qu'il appelle d'une minute à l'autre.

— Donnez votre prix.

— Soixante-cinq millions de dollars.

— Vous êtes fou. C'est le double de la valeur. J'espère que vous avez bien conscience que je suis le seul sur terre qui puisse se permettre d'acheter toute la collection. Passez un coup de fil et vous découvrirez que Watanabe n'est pas du même calibre que moi.

— Alors je vais devoir disperser la collection, dit Danny. Après tout, M. Blundell m'a garanti que Sotheby's pourrait m'assurer un gros revenu à vie sans jamais devoir inonder le marché. Cela vous donnerait ainsi la possibilité à M. Watanabe et vous de trier les articles que vous tenez à ajouter à votre collection.

— Et pendant ce temps vous paieriez la prime de dix pour cent que verse le vendeur sur toute la collection, dit Hunsacker en lui donnant un coup de cigare.

— Et n'oublions pas votre prime d'acheteur de vingt pour cent, répliqua Danny. Admettons-le, Gene, j'ai trente ans de moins que vous, ce n'est pas moi qui suis pressé.

— Je suis prêt à payer cinquante millions, déclara Hunsacker.

Danny fut pris au dépourvu car il s'attendait à ce qu'il ouvre les enchères à quarante millions, mais il ne cilla pas.

— Je suis prêt à vendre à soixante.

— Vous seriez prêt à descendre jusqu'à cinquante-cinq, dit Hunsacker.

— Pas pour un homme qui a fait le tour du monde dans son jet privé simplement pour savoir qui allait posséder la collection Moncrieff.

— Cinquante-cinq, répéta Hunsacker.

— Soixante, insista Danny.

— Non cinquante-cinq est mon dernier mot. Et je ferai un virement de la somme dans son intégralité à n'importe quelle banque dans le monde. En quelques heures, la somme pourrait se retrouver sur votre compte.

— Pourquoi ne pas jouer à pile ou face les cinq millions restants ?

— Parce que vous ne pouvez pas vous permettre de perdre. Cinquante-cinq, c'est mon dernier mot. À prendre ou à laisser.

— Je crois que je vais laisser, dit Danny en se levant. Bon retour au Texas, Gene, et n'hésitez pas à me passer un coup de fil s'il y a un timbre en particulier sur lequel vous souhaiteriez faire une proposition avant que je n'appelle M. Watanabe.

— OK, OK, on joue les cinq derniers millions à pile ou face.

Danny se tourna vers son avocat.

— Auriez-vous l'amabilité de jouer les arbitres, maître Munro ?

— Juge de chaise, fit Hunsacker.

— Oui bien sûr, répondit Munro. Danny lui donna une pièce d'une livre et fut étonné de constater que la main de Munro tremblait quand il la mit en équilibre sur le bout de son pouce. Il la jeta haut dans l'air.

— Face, lança Hunsacker.

La pièce atterrit sur l'épais tapis près de la cheminée. Elle resta toute droite sur le bord.

— Entendons-nous sur 57500000, proposa Danny.

— Marché conclu, accepta Hunsacker qui se pencha, ramassa la pièce et l'empocha.

— Je crois qu'elle est à moi, dit Danny en tendant la main.

Hunsacker lui rendit la pièce, en souriant.

— Maintenant donnez-moi la clé, Nick, pour que je puisse inspecter la marchandise.

— Pas besoin de ça, répondit Danny. Après tout, vous avez vu toute la collection quand elle était exposée à Washington. Toutefois, je vous laisserai le grand livre de mon grand-père, ajouta-t-il en attrapant le livre de cuir épais sur une table et en le lui donnant. Quant à la clé, reprit-il, M. Munro vous la remettra à la minute où l'argent sera sur mon compte. Je crois que vous avez dit quelques heures.

Hunsacker se dirigea vers la porte.

— Et Gene. (Hunsacker se retourna.) Essayez de le faire avant que le jour ne se lève à Tokyo.

*

Desmond Galbraith décrocha la ligne privée sur son bureau.

— J'ai appris de source sûre par quelqu'un de l'hôtel, dit Hugo Moncrieff, qu'ils ont tous les deux réservé sur le vol 737 de la BA qui part d'ici à 8 h 55 et atterrit à Heathrow à 9 h 45.

— C'est tout ce que j'ai besoin de savoir, répondit Galbraith.
— Nous rentrerons à Édimbourg demain à la première heure.
— Ce qui devrait donner largement le temps à Coubertin de se demander avec quelle branche de la famille Moncrieff il préfère traiter.

*

— Souhaitez-vous une coupe de champagne ? demanda l'hôtesse.
— Non merci, dit Munro, juste un whisky-soda.
— Et pour vous, monsieur ?
— Je prendrai une coupe, merci, dit Danny. (Quand l'hôtesse fut partie, il demanda à Munro :) Pourquoi d'après vous la banque n'a-t-elle pas pris au sérieux la demande de mon oncle ? Après tout, il a dû montrer le nouveau testament à Coubertin.

— Ils ont dû remarquer quelque chose qui m'a échappé, dit Munro.
— Et si vous appeliez Coubertin pour le lui demander ?
— Cet homme n'avouerait jamais qu'il a rencontré votre oncle et encore moins qu'il a vu le testament de votre grand-père. Mais maintenant que vous avez près de soixante millions de dollars en banque, je présume que vous voudrez que je défende toutes les assignations ?

— Je me demande ce que Nick aurait fait, marmonna Danny en sombrant dans un profond sommeil.

Munro regarda autour de lui sans bien comprendre, mais n'embêta pas son client davantage. Il se rappela que sir Nicholas n'avait pas fermé l'œil la nuit précédente.

Danny se réveilla en sursaut quand l'avion atterrit à Heathrow. Munro et lui furent les premiers à descendre. Ils furent surpris de voir trois policiers sur le tarmac. Munro remarqua qu'ils ne portaient pas de mitrailleuses, ça ne pouvait donc pas être la sécurité. Quand les pieds de Danny se posèrent sur la dernière marche, deux policiers l'empoignèrent, tandis que le troisième coinçait ses bras dans son dos et le menottait.

— Vous êtes en état d'arrestation, Moncrieff, déclara l'un d'eux quand ils l'emmenèrent.

— Quel est le chef d'accusation ? demanda Munro, mais il n'obtint aucune réponse car la voiture de police, sirène hurlant, s'en allait déjà à toute vitesse.

Danny avait passé la majorité de sa liberté conditionnelle à se demander quand ils finiraient par l'attraper. La seule surprise, c'était qu'ils l'avaient appelé Moncrieff.

*

Beth ne supportait plus de regarder son père à qui elle n'avait pas parlé

depuis plusieurs jours. Le médecin avait beau l'avoir avertie, elle trouvait incroyable qu'il ait pu maigrir autant en si peu de temps.

Le père O'Connor avait rendu visite à son paroissien chaque jour depuis qu'il était alité, et, ce matin, il avait demandé à la mère de Beth que la famille et les amis se rassemblent ce soir à son chevet, car il ne pouvait plus remettre les derniers rites à plus tard.

— Beth.

Beth fut prise au dépourvu quand son père parla.

— Oui papa, dit-elle en lui prenant la main.

— Qui dirige le garage ? demanda-t-il d'une voix flûtée à peine audible.

— Trevor Sutton, répondit-elle d'un ton doux.

— Il n'est pas à la hauteur. Il faut que tu nommes quelqu'un d'autre et vite.

— Je le ferai, papa, répondit obligeamment Beth. Elle ne lui précisa pas que personne d'autre ne voulait de ce boulot.

— Sommes-nous seuls ? demanda-t-il après une longue pause.

— Oui papa, maman est dans le séjour en train de parler à Mme...

— Mme Cartwright ?

— Oui, admit Beth.

— Que Dieu la bénisse pour son bon sens. (Il marqua une autre pause pour reprendre son souffle avant d'ajouter :) Dont tu as hérité.

Beth sourit. Parler était un effort presque insurmontable.

— Dis à Harry, dit-il brusquement, la voix encore plus faible, que j'aimerais les voir tous les deux avant de mourir.

Beth avait cessé de dire : « Tu ne vas pas mourir » depuis longtemps et murmura simplement à son oreille :

— Bien sûr, papa.

— Je veux qu'ils sachent que je me suis trompé. (Une autre longue pause, une lutte pour reprendre son souffle, avant qu'il ne murmure :) Promets-moi une chose.

— Tout ce que tu veux.

Il serra la main de sa fille bien fort.

— Tu te battras pour défendre son honneur.

L'étreinte s'affaiblit brusquement et sa main devint toute molle.

— Je me battrai, répondit Beth, même si elle savait qu'il ne l'entendait plus.

49

Le bureau de M. Munro avait laissé plusieurs messages urgents sur le portable de l'avocat, lui demandant de rappeler de toute urgence. Il avait d'autres soucis en tête.

Sir Nicholas avait été emmené dans une voiture de police pour passer la nuit dans une cellule au poste de police de Paddington Green. Quand M.

Munro l'avait laissé, il s'était rendu en taxi au Caledonian Club à Belgravia. Il s'en voulait de ne pas s'être souvenu que sir Nicholas était encore en liberté conditionnelle et n'avait donc pas le droit de quitter le pays. Peut-être était-ce simplement parce qu'il ne pourrait jamais se résoudre à le considérer comme un criminel.

Quand M. Munro arriva à son club peu après onze heures et demie, il trouva Mlle Davenport qui l'attendait dans le salon d'invités. La première chose qu'il devait vérifier, et très vite, était si elle était à la hauteur de la tâche. Cela lui prit environ cinq minutes. Il avait rarement rencontré quelqu'un qui comprenait aussi vite les points fondamentaux d'une affaire. Elle posa toutes les bonnes questions et il ne pouvait qu'espérer que sir Nicholas avait toutes les bonnes réponses. Quand ils se séparèrent, peu après minuit, Munro ne doutait pas que son client était entre de bonnes mains.

Mlle Davenport n'avait pas eu besoin de rappeler à Munro l'attitude de la cour envers les prisonniers qui ne respectaient pas les conditions de leur liberté conditionnelle, ni que les exceptions étaient très rares. Surtout quand on avait voyagé à l'étranger sans demander l'aval de son officier de probation. Munro et elle étaient tous deux pleinement conscients qu'un juge pourrait bien renvoyer Nick en prison pour purger les quatre dernières années de sa peine. Elle plaiderait naturellement les « circonstances atténuantes », mais elle n'était pas du tout optimiste quant au résultat. Munro n'avait jamais aimé les avocats optimistes. Elle promit de l'appeler à Dunbroath à la minute où le juge rendrait son verdict.

Alors que Munro s'apprêtait à remonter dans sa chambre, le garçon d'hôtel lui dit qu'il avait un autre message, et qu'il devait rappeler son fils dès que possible.

« Alors, qu'y a-t-il de si urgent ? » fut la première question que Munro posa.

— Galbraith a retiré toutes ses assignations en cours, murmura Hamish Munro qui ne voulait pas réveiller sa femme, ainsi que l'assignation pour violation de propriété privée, exigeant que sir Nicholas quitte sa maison des Boltons sous trente jours. Est-ce une capitulation totale, papa, ou est-ce que je passe à côté de quelque chose ? demanda-t-il après avoir refermé la porte de la salle de bains.

— La seconde solution, j'en ai peur, mon garçon. Galbraith a sacrifié ce qui n'a plus d'importance afin de s'emparer du seul prix qui vaille vraiment le coût.

— Il veut amener la cour à légitimer le second testament de sir Alexander ?

— Tu as tout compris ! S'il est en mesure de prouver que le nouveau testament de sir Alexander qui lègue tout à son frère Angus supprime tout ancien testament, alors ce sera Hugo Moncrieff et non sir Nicholas qui héritera de la fortune, dont un compte bancaire en Suisse qui présente désormais un crédit de 57500000 dollars au minimum.

— Galbraith doit être sûr et certain que le deuxième testament est authentique ?

— Peut-être, mais j'en connais un qui n'en est pas aussi sûr.

— Au fait, papa, Galbraith a rappelé au moment où je partais du bureau. Il voulait savoir quand tu serais de retour en Écosse.

— Vraiment ? fit Munro. Cela soulève une question : comment savait-il où j'étais ?

*

— Quand je vous ai dit que j'espérais vous revoir, dit Sarah, je ne pensais pas précisément à une salle d'interrogatoire au poste de police de Paddington Green.

Danny sourit d'un air contrit en regardant sa nouvelle avocate de l'autre côté de la petite table de bois. M. Munro lui avait expliqué qu'il ne pourrait pas le représenter devant un tribunal anglais, toutefois il pouvait lui recommander quelqu'un... — Non, avait répondu Danny. Je sais exactement par qui je veux être défendu.

— Je suis flattée, poursuivit Sarah, d'avoir été votre premier choix quand vous vous êtes retrouvé dans le besoin d'un conseil juridique.

— Vous étiez mon seul choix, avoua Danny. Je ne connais pas d'autre avocat.

Il regretta ses paroles à la minute où il les dit.

— Et dire que j'ai veillé la moitié de la nuit...

— Je suis désolé, ajouta Danny. Ce n'est pas ce que je voulais dire. C'est juste que M. Munro m'a dit...

— Je sais ce que M. Munro vous a dit, lança Sarah, tout sourire. Maintenant nous n'avons plus de temps à perdre. Vous passerez devant le juge à dix heures et bien que M. Munro m'ait parfaitement mise au courant de ce que vous avez fait ces derniers jours, j'ai encore quelques questions à vous poser, car je ne veux pas être prise au dépourvu devant le tribunal. Alors veuillez être franc – et par là, j'entends « honnête ». Avez-vous au cours des douze derniers mois, voyagé à l'étranger, à part lors de cette occasion unique où vous avez visité Genève ?

— Non, répondit Danny.

— Avez-vous manqué des rendez-vous avec votre officier de probation depuis votre sortie de prison ? — Non, jamais.

— Avez-vous, à un moment donné, essayé de contacter...

*

— Bonjour, maître Galbraith, dit Munro. Veuillez m'excuser de ne pas vous avoir contacté plus tôt, mais j'ai le sentiment que vous savez très bien ce qui m'a retenu.

— En effet, répondit Galbraith, c'est précisément la raison pour laquelle j'avais besoin de vous parler de toute urgence. Vous devez savoir que mon client a annulé toutes les actions en suspens contre sir Nicholas, donc j'avais plutôt espéré, étant donné ces circonstances, que votre client souhaiterait réagir avec la même magnanimité et annuler son assignation contestant la validité du testament le plus récent de son grand-père ?

— Vous n'avez rien à espérer de la sorte, rétorqua sèchement Munro. Le résultat serait que votre client se retrouverait avec tout, y compris l'évier de cuisine.

— Votre réaction ne me surprend nullement, Munro. En effet j'avais déjà averti mon client que vous adopteriez cette attitude, et que nous n'aurions d'autre choix que de contester votre contrariante assignation. Toutefois, ajouta-t-il avant que Munro ne puisse répondre, permettez-moi de vous suggérer que comme il n'y a plus qu'un seul différend en cours entre les deux parties, à savoir la validité du testament le plus récent de sir Alexander, il pourrait être dans l'intérêt des deux parties d'accélérer les choses en s'assurant que cette action passe au tribunal à la première occasion ?

— Permettez-moi de vous rappeler, maître Galbraith, avec tout le respect que je vous dois, que ce n'est pas ce cabinet qui a engagé les poursuites. Néanmoins, je me réjouis que vous ayez changé d'avis, quoique tardivement.

— Je suis enchanté de votre réaction, maître Munro, et je suis sûr que vous serez ravi d'apprendre que le clerc du juge Sanderson a appelé ce matin pour dire que M. le juge avait une disponibilité dans son agenda le premier mardi du mois prochain et qu'il jugerait volontiers cette affaire si cela convenait aux deux parties.

— Mais cela me laisse moins de dix jours pour préparer ma défense ! protesta M. Munro en réalisant qu'il venait de tomber dans une embuscade.

— Franchement, maître Munro, soit vous avez la preuve que le testament est non valide, soit vous ne l'avez pas, dit Galbraith. Si vous l'avez, le juge Sanderson statuera en votre faveur, ce qui, pour reprendre vos paroles, aurait pour résultat que votre client se retrouve avec tout, y compris l'évier de la cuisine.

*

Danny regarda Sarah depuis le banc des accusés. Il avait répondu sincèrement à toutes ses questions et était soulagé de voir qu'elle ne semblait intéressée que par les raisons qui l'avaient poussé à voyager à l'étranger. Mais comment pouvait-elle raisonnablement savoir quoi que ce soit sur le regretté Danny Cartwright ? Elle l'avait averti qu'il serait probablement de retour à Belmarsh pour le déjeuner et devrait se faire à l'idée de devoir passer les quatre prochaines années en prison. Elle lui avait conseillé de plaider coupable, car ils n'avaient aucun moyen de défendre l'accusation de violation de liberté conditionnelle, et de ce fait, elle n'avait d'autre choix que plaider

les circonstances atténuantes.

— Monsieur le juge, commença Sarah en se levant face au juge Callaghan. Mon client ne nie pas la violation de sa liberté conditionnelle, mais il l'a fait uniquement pour pouvoir établir ses droits dans une grande affaire financière qui, l'espère-t-il, passera sous peu devant le tribunal de grande instance en Écosse. J'aimerais aussi souligner, monsieur le juge, que mon client était à tout moment accompagné de l'éminent avocat écossais, maître Fraser Munro, qui le représente dans cette affaire. (Le juge nota le nom sur un bloc devant lui.) Vous pouvez également noter, monsieur le juge, que mon client a quitté le pays moins de quarante-huit heures et est rentré à Londres de son propre chef. Le chef d'accusation selon lequel il n'a pas informé son officier de probation n'est pas tout à fait juste, parce qu'il a appelé Mme Bennett et comme il n'a pas eu de réponse, il a laissé un message sur son répondeur. Ce message a été enregistré et peut être présenté à la cour si votre honneur le souhaite.

— Monsieur le juge, ce manquement qui ne ressemble pas à mon client a été la seule occasion où celui-ci n'a pas strictement respecté ses conditions de liberté conditionnelle. Il n'a jamais manqué un seul rendez-vous avec son officier de probation et n'est jamais arrivé en retard. J'ajouterais, poursuivait Sarah, que depuis sa libération de prison, le comportement de mon client, à l'exception de cette seule et unique tache, a été exemplaire. Non seulement a-t-il à tout moment respecté sa liberté conditionnelle, mais il a poursuivi ses efforts en vue de compléter sa formation. Il vient de se voir offrir une place à l'université de Londres ce qui, l'espère-t-il, l'amènera à décrocher un diplôme avec mention en études commerciales.

— Mon client s'excuse sans réserve pour tous les désagréments qu'il a pu causer à la cour ou au service de probation, et il m'a assuré que cela ne se reproduirait plus.

— En conclusion, monsieur le juge, j'ose espérer qu'après avoir pris tous ces éléments en compte, vous conviendrez que cela ne servirait à rien de renvoyer cet homme en prison.

Sarah referma son dossier, le salua et regagna sa place.

Le juge continua à écrire avant de reposer son stylo.

— Merci, Mlle Davenport, finit-il par dire. Je désirerais un peu de temps pour examiner votre demande avant de statuer. Peut-être devrions-nous faire une courte pause et nous réunir de nouveau à midi.

La cour se leva. Sarah était perplexe. Pourquoi un juge fort de l'expérience de Callaghan aurait-il besoin de temps pour statuer sur une affaire aussi banale ? Puis elle comprit.

*

— Pourrais-je parler au président, s'il vous plaît ?

— Qui dois-je annoncer ?

— Fraser Munro.

— Je vais voir s'il peut prendre votre appel, maître Munro.

Munro tapa des doigts sur son bureau, impatient.

— Maître Munro, quel plaisir de vous entendre, dit Coubertin. Que puis-je faire pour vous, cette fois ?

— Je me suis dit que je devrais vous informer que l'affaire qui nous intéresse tous les deux sera résolue mardi prochain.

— Oui, je suis tout à fait au courant des derniers développements, répondit Coubertin. De même que j'ai reçu un coup de fil de maître Desmond Galbraith. Il m'a assuré que son client avait convenu d'accepter le jugement que prononcera la cour, quel qu'il soit. Je dois donc vous demander si votre client avait l'intention d'en faire de même.

— Oui, répondit Munro. Je ne manquerai pas de vous écrire ultérieurement pour confirmer que telle est notre position.

— J'en suis très heureux, et j'informerai notre service juridique en conséquence. Dès que nous apprendrons laquelle des deux parties a remporté le procès, je donnerai des instructions pour verser les 57500000 dollars sur le compte concerné.

— Merci, répondit Munro. (Il toussa.) Je me demandais si je pouvais vous dire deux mots à titre confidentiel ?

— Vous connaissez notre goût pour la discrétion, à nous autres Suisses.

— Alors peut-être qu'en ma capacité de curateur de feu sir Alexander Moncrieff, je pourrai vous demander conseil.

— Je ferai de mon mieux, répondit Coubertin, mais en aucune circonstance je ne violerai la confidentialité due à un client. Et cela s'applique que le client soit mort ou vivant.

— Je comprends tout à fait votre position. J'ai des raisons de croire que vous avez reçu une visite de M. Hugo Moncrieff avant de voir mon client, sir Nicholas Moncrieff. Et que, de ce fait, vous devez avoir vu les documents qui constituaient les preuves dans cette affaire. (Coubertin ne dit pas un mot.) Dois-je déduire de votre silence, dit Munro, que cela ne fait pas l'objet d'un litige ? (Coubertin ne répondit toujours pas.) Parmi ces documents, il y a des copies des deux testaments de sir Alexander. Leur authenticité décidera de l'issue de cette affaire.

Une fois de plus, Coubertin se tut, au point que Munro se demanda si la ligne était coupée.

— Êtes-vous encore là, président ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Coubertin.

— Comme vous étiez disposé à recevoir sir Nicholas après votre entrevue avec M. Moncrieff, je ne peux qu'en déduire que la raison pour laquelle vous avez rejeté la demande de son oncle était le doute de la banque quant à la validité du second testament. Ainsi, afin qu'il n'y ait pas de malentendu entre nous, ajouta Munro, votre banque a conclu qu'il s'agissait d'un faux. (Munro entendait le président souffler.) Au nom de la justice, je

dois donc vous demander quels sont les éléments qui vous ont porté à conclure que le testament était invalide, éléments que je n'ai pas réussi à identifier.

— Je crains de ne pas être en mesure de vous aider, maître Munro, car cela violerait la confidentialité du client.

— Y a-t-il quelqu'un d'autre vers qui je puisse me tourner pour demander conseil sur cette affaire ? demanda Munro.

Un long silence s'ensuivit avant que Coubertin finisse par dire :

— Conformément à la politique de la banque, nous avons fait appel à un deuxième avis, une source extérieure.

— Et pouvez-vous divulguer le nom de cette source ?

— Non, je ne peux pas, répondit Coubertin. Quand bien même souhaiterais-je le faire, cela serait contraire à la politique de la banque sur de telles affaires.

— Mais... commença Munro.

— Toutefois, poursuivit Coubertin, ignorant l'interruption, le monsieur qui nous a conseillé et qui est sans conteste le meilleur expert dans ce domaine n'a pas encore quitté Genève.

*

— Veuillez vous lever, dit l'huissier quand les douze coups de midi sonnèrent et que le juge Callaghan revint dans la salle d'audience.

Sarah se tourna pour adresser un sourire d'encouragement à Nick, debout devant le banc des accusés, portant sur le visage une expression indéchiffrable. Une fois le juge installé, il scruta l'avocate de la défense.

— J'ai soigneusement examiné votre demande, Mlle Davenport. Toutefois vous devez comprendre qu'il en va de ma responsabilité de m'assurer que les prisonniers sont pleinement conscients que lorsqu'ils sont en liberté conditionnelle, ils continuent à purger une partie de leur peine, et que s'ils n'arrivent pas à respecter les conditions énoncées dans leur accord de probation, ils violent la loi.

— J'ai naturellement, poursuivit-il, pris en considération le dossier de votre client dans son ensemble depuis sa libération, y compris ses efforts pour obtenir d'autres diplômes universitaires. Tout cela est très louable, mais ne change rien au fait qu'il a abusé de sa position de confiance. Il doit donc être puni en conséquence. (Danny baissa la tête.) Moncrieff, dit le juge, j'ai l'intention de signer une ordonnance aujourd'hui selon laquelle vous devrez retourner en prison pour quatre ans de plus si jamais vous deviez violer vos conditions de probation à l'avenir. Pendant la période de votre probation, vous ne devez en aucune circonstance voyager à l'étranger et vous continuerez à vous présenter à votre officier de probation une fois par mois.

Il ôta ses lunettes.

— Moncrieff, vous avez eu beaucoup de chance cette fois-ci, et ce qui a

fait pencher la balance en votre faveur, c'est que vous étiez accompagné d'un éminent homme de loi écossais, dont la réputation de part et d'autre de la frontière est irréfutable. (Sarah sourit. Le juge Gallagher avait dû passer un ou deux coups de fil pour se le faire confirmer.) Vous êtes libre de quitter la cour, furent les dernières paroles du juge Callaghan.

Le juge se leva, salua et sortit de la salle d'audience en traînant les pieds. Danny resta sur le banc des accusés, alors que les deux policiers qui le gardaient avaient déjà disparu. Sarah le rejoignit quand l'huissier ouvrit la petite porte qui lui permit de sortir du box des accusés et de rejoindre le barreau.

— Voulez-vous déjeuner avec moi ? demanda Danny.

— Non, répondit Sarah en éteignant son mobile. M. Munro vient de m'appeler pour me dire qu'il veut que vous preniez le prochain vol pour Édimbourg – et veuillez l'appeler sur la route de l'aéroport.

50

« En référé » était un terme que Danny n'avait jamais entendu auparavant. M. Munro expliqua en détail pourquoi maître Desmond Galbraith et lui-même avaient convenu de cette approche pour régler le litige qui opposait les deux parties.

Les deux parties avaient convenu qu'il ne serait pas judicieux de faire éclater leurs différends familiaux au grand jour. Galbraith alla jusqu'à reconnaître que son client avait la presse en abomination. Et Munro avait déjà averti sir Nicholas que si leurs griefs venaient à être décortiqués au cours d'une audience publique, son séjour en prison finirait par couvrir plus de colonnes de journaux que tout différend survenu à propos du testament de son grand-père.

Les deux parties acceptèrent également que cette affaire passe devant le tribunal de grande instance et que la décision du juge soit sans appel. Sir Nicholas et M. Hugo Moncrieff signèrent un accord à cet effet qui engageait chaque partie, avant que le juge n'accepte de poursuivre les débats.

Danny était assis à une table à côté de maître Munro d'un côté de la salle, tandis qu'Hugo et Margaret Moncrieff étaient assis avec maître Desmond Galbraith de l'autre côté. Le juge Sanderson était installé à son bureau en face d'eux. Aucun des participants ne portait les parures de la cour. Cela rendait l'ambiance bien plus détendue. Le juge ouvrit les débats en rappelant aux deux parties que si la cause était entendue en privé en référé, l'issue porterait tout de même tout le poids de la loi. Il sembla ravi de voir les deux avocats opiner.

Les deux parties trouvèrent non seulement que le juge Sanderson était convenable, mais selon maître Munro, c'était « un vieux sage ».

— Messieurs, commença-t-il, m'étant familiarisé avec le contexte de cette affaire, je suis parfaitement conscient de tout ce qui est en jeu pour les

deux parties. Avant de commencer, je suis dans l'obligation de demander s'il y a eu tentative d'arriver à un compromis ?

Maître Desmond Galbraith se leva et affirma que sir Alexander avait écrit un courrier détaillé où il établissait clairement qu'il souhaitait déshériter son petit-fils après qu'il était passé en cour martiale, et son client, M. Hugo Moncrieff, souhaitait simplement exécuter les dernières volontés de son défunt père.

Maître Munro se leva à son tour pour déclarer que son client n'était pas à l'origine de l'assignation originale, et n'avait jamais cherché cette querelle, mais comme M. Hugo Moncrieff, il estimait impératif que les volontés de son grand-père soient respectées. Il marqua une pause. « À la lettre. »

Le juge haussa les épaules et conclut qu'aucune forme de compromis entre les deux parties n'était possible.

— Alors, allons-y, dit-il. J'ai lu tous les documents que l'on m'a transmis, et j'ai également étudié toute conclusion ultérieure remise par les deux parties. En ayant cela à l'esprit, j'ai l'intention d'établir dès le commencement ce que je considère en rapport avec notre affaire, et ce que je considère hors de propos. Aucune partie ne conteste que sir Alexander Moncrieff a exécuté un testament le 17 janvier 1997 dans lequel il a légué le gros de sa fortune à son petit-fils Nicholas, alors officier en service au Kosovo.

Il leva les yeux pour chercher confirmation, et Galbraith et Munro opinèrent tous les deux.

— Néanmoins, ce que prétend M. Galbraith, pour le compte de son client M. Hugo Moncrieff, est que ce document n'était pas ses dernières volontés et qu'à une date ultérieure – le juge consulta ses notes – le 1^{er} novembre 1998, sir Alexander a exécuté un second testament, laissant toute sa fortune à son fils Angus. Sir Angus est mort le 20 mai 2002 et dans ses dernières volontés, il a, à son tour, tout légué à son frère cadet Hugo.

— Également fournies en guise de preuve par maître Galbraith pour le compte de son client, une lettre signée par sir Alexander, énonçant les raisons de ce changement d'avis. Maître Munro ne remet pas en cause l'authenticité de la signature sur la deuxième page de cette lettre, mais insinue que la première page a été en réalité établie à une date ultérieure. Il déclare que bien qu'il ne soit pas en mesure d'avancer de preuve pour étayer cette plainte, sa vérité ira de soi quand le deuxième testament s'avérera non valide.

— Maître Munro a également fait savoir à la cour qu'il n'insinuaient pas, loin de là, que sir Alexander n'était pas, pour employer le terme juridique, sain d'esprit, à l'époque qui nous intéresse. Au contraire, ils ont passé une soirée ensemble une semaine seulement avant la mort de sir Alexander, et après dîner, sir Alexander l'a battu à plates coutures aux échecs.

— Je suis donc dans l'obligation de dire aux deux parties que, d'après moi, la seule question que l'on pourra régler dans ce litige, est la validité du second testament, qui, à ce que prétend maître Galbraith pour le compte de

son client, était les dernières volontés de sir Alexander Moncrieff, alors que maître Munro déclare, n'y allons pas par quatre chemins, que c'est un faux. J'espère que les deux parties estiment que c'est une analyse juste de la situation. Dans ce cas, je demanderai à maître Galbraith de présenter ses arguments pour le compte de M. Hugo Moncrieff.

Desmond Galbraith se leva.

— M. le juge, mon client et moi, pour notre part, reconnaissons que le seul litige entre les deux parties concerne le second testament, qui comme vous l'avez établi, constituait, nous en sommes certains, les dernières volontés de sir Alexander. Nous présentons le testament et la lettre jointe comme preuve de ce que nous avançons, et nous souhaiterions également vous présenter un témoin qui, nous le croyons, enterrera cette affaire une bonne fois pour toutes.

— Mais certainement, dit le juge Sanderson. Veuillez appeler votre témoin.

— J'appelle le professeur Nigel Fleming, dit Galbraith en regardant en direction de la porte.

Danny se pencha et demanda à maître Munro s'il connaissait le professeur.

— Seulement de réputation, répondit Munro alors qu'un grand homme élégant à la crinière grise entra dans la salle. Quand il prêta serment, Danny se dit que le professeur lui rappelait les officiels qui venaient une fois par an à l'école Clement Attlee pour remettre les prix – mais jamais à lui.

— Veuillez vous asseoir, professeur Fleming, dit le juge Sanderson.

Galbraith resta debout.

— Professeur, je crois qu'il est important que la cour soit mise au courant du savoir-faire et de l'autorité que vous apportez à cette affaire, j'espère donc que vous me pardonneriez si je vous pose quelques questions sur votre formation.

Le professeur lui adressa un léger signe de tête.

— Quelle est votre situation actuelle ?

— Je suis le professeur titulaire d'une chaire en chimie inorganique à l'université d'Édimbourg.

— Et avez-vous écrit un livre sur le rapport entre ce domaine et le crime ; qui est devenu l'œuvre de référence en la matière et que l'on enseigne dans le cadre du programme de la plupart des universités ?

— Je ne peux pas me prononcer pour la *plupart* des universités, maître Galbraith, mais c'est certainement le cas à Édimbourg.

— Avez-vous, dans le passé, professeur, représenté plusieurs gouvernements pour les conseiller sur des litiges de cette nature ?

— Je ne souhaiterais pas trop insister sur mon autorité, maître Galbraith. J'ai, en trois occasions, été convoqué par des gouvernements pour les conseiller sur la validité de documents alors qu'un litige était survenu entre deux nations ou plus.

— Tout à fait. Alors permettez-moi de vous demander, professeur, si vous avez jamais témoigné au tribunal quand la validité d'un testament était contestée ?

— À dix-sept occasions, maître.

— Et voulez-vous dire à la cour, professeur, combien de ces affaires se sont soldées par un jugement qui a confirmé vos conclusions ?

— Je n'insinuerai pas une seule minute que c'est mon témoignage qui a déterminé les verdicts rendus dans ces affaires.

— Bien dit ! fit le juge avec un sourire ironique. Toutefois, professeur, la question est, sur les dix-sept verdicts, combien ont confirmé votre opinion ?

— Seize, monsieur, répondit le professeur.

— Veuillez continuer, maître Galbraith, dit le juge.

— Professeur, avez-vous eu l'occasion d'examiner le testament du regretté sir Alexander Moncrieff qui est au centre de cette affaire ?

— J'ai examiné les deux testaments.

— Puis-je vous interroger sur le deuxième testament ? (Le professeur opina.) Le papier sur lequel il est rédigé est-il d'un type que l'on aurait pu se procurer à l'époque ?

— Quelle époque précisément, maître Galbraith ? demanda le juge.

— Novembre 1998, votre honneur.

— Oui, répondit le professeur. Je suis convaincu, selon des preuves scientifiques, que le papier est du même type que celui utilisé pour le premier testament, qui a été exécuté en 1997.

Le juge arqua un sourcil, mais ne l'interrompit pas.

— Le ruban rouge attaché au second testament était-il aussi du même type ? demanda Galbraith.

— Oui, j'ai effectué des tests sur les deux rubans, et il s'est avéré que tous deux ont été produits en même temps.

— Et avez-vous pu, professeur, arriver à une conclusion sur la signature de sir Alexander Moncrieff telle qu'elle apparaît sur les deux testaments ?

— Avant de répondre à cette question, M. Galbraith, vous devez comprendre que je ne suis pas un expert en graphologie, mais je peux vous dire que l'encre noire utilisée par le signataire a été fabriquée avant 1990.

— Êtes-vous en train de dire à la cour, demanda le juge, que vous êtes en mesure de retrouver la date de production d'une bouteille d'encre, à un an près ?

— Parfois à un mois près, reconnut le professeur. En fait, ma thèse est que l'encre utilisée pour la signature sur les deux testaments proviendrait d'une bouteille manufacturée par Waterman en 1985.

— Et maintenant j'aimerais passer à la machine à écrire utilisée pour le second testament, dit maître Galbraith. De quelle marque est-elle et quand est-elle arrivée sur le marché ?

— C'est une Remington Envoy II, sortie en 1965.

— Donc, juste pour avoir confirmation, ajouta maître Galbraith, le

papier, l'encre, le ruban et la machine à écrire existaient tous avant novembre 1998 ?

— Sans conteste, à mon sens, dit le professeur.

— Merci professeur. Si vous voulez bien avoir la gentillesse d'attendre ici, j'ai le sentiment que maître Munro aura des questions à vous poser.

Munro se leva lentement.

— Je n'ai aucune question à poser à ce témoin, M. le juge.

Le juge ne réagit pas. Mais on ne pouvait pas en dire autant de maître Galbraith qui regardait fixement son homologue, incrédule. Hugo Moncrieff demanda à son épouse de lui expliquer l'importance de ce que Munro venait de dire, tandis que Danny regardait droit devant lui sans trahir la moindre émotion, exactement comme maître Munro lui avait demandé de le faire.

— Comptez-vous appeler d'autres témoins, maître Galbraith ? demanda le juge.

— Non, monsieur le juge. Je ne peux qu'en déduire que le refus de mon éminent collègue de contre-interroger le professeur Fleming signifie qu'il accepte ses conclusions. (Il marqua une pause.) Sans conteste.

Munro ne broncha pas.

— Maître Munro, dit le juge, souhaitez-vous faire votre exposé introductif ?

— Brièvement, si votre honneur n'y voit pas d'inconvénient, répondit maître Munro. Le professeur Fleming a confirmé que le premier testament de sir Alexander, rédigé en faveur de mon client, était incontestablement authentique. Nous acceptons son jugement. Comme vous l'avez établi au début de cette audience, monsieur le juge, la seule question qui intéresse cette cour est la validité ou non du second testament, lequel...

— Monsieur le juge, dit Galbraith en se levant d'un bond, maître Munro insinue-t-il que, comme par hasard, la compétence dont le professeur a fait preuve en étudiant le premier testament ne peut s'appliquer au second ?

— Non, monsieur le juge, répondit Munro. Si mon éminent collègue avait fait preuve d'un peu plus de patience, il aurait appris que ce n'était pas ce que j'insinuais. Le professeur a déclaré à la cour qu'il n'était pas un expert quant à l'authenticité des signatures...

— Mais il a également attesté, monsieur le juge, dit Galbraith en se relevant d'un bond, que l'encre utilisée pour signer les deux testaments, provenait de la même bouteille.

— Mais il n'a pas établi que les signatures étaient de la même main, si je puis me permettre, rétorqua Munro.

— Allez-vous appeler un expert en graphologie ? demanda le juge.

— Non, monsieur le juge, non.

— Avez-vous la moindre preuve pour suggérer que la signature est un faux ?

— Non, monsieur le juge, non, répéta maître Munro.

Cette fois, le juge arquait un sourcil.

— Allez-vous faire comparaître un témoin, maître Munro, pour appuyer votre cause ?

— Oui, monsieur le juge. Comme mon estimé collègue, je n'appellerai qu'un seul témoin. (Munro marqua une pause, conscient que, à l'exception de Danny qui ne cilla même pas, tout le monde dans la salle était curieux de savoir qui ce témoin pouvait bien être.) J'appelle M. Gene Hunsacker.

La porte s'ouvrit et le solide Texan entra dans la salle, sans hâte. Danny trouva que quelque chose n'allait pas, puis réalisa que c'était la première fois qu'il voyait Hunsacker sans son cigare.

Hunsacker prêta serment, sa voix de stentor résonnait dans la petite salle.

— Veuillez vous asseoir, monsieur Hunsacker, dit le juge. Comme nous sommes en tout petit comité, peut-être pourrions-nous nous adresser l'un à l'autre sur un ton moins formel.

— Je suis désolé, votre honneur, dit Hunsacker.

— Pas la peine de vous excuser, dit le juge. Veuillez poursuivre, maître Munro.

Munro se leva et sourit à Hunsacker.

— Pour mémoire, auriez-vous l'amabilité d'indiquer vos nom et qualité ?

— Je m'appelle Gene Hunsacker, troisième du nom, et je suis retraité.

— Et que faisiez-vous avant d'être retraité, M. Hunsacker ? demanda le juge.

— Pas grand-chose, monsieur. Mon papa, comme mon papy avant lui, étaient éleveur de bétail, mais je ne m'y suis jamais mis, surtout après que l'on a découvert du pétrole sur mon terrain.

— Vous êtes donc un exploitant pétrolier, en déduisit le juge.

— Pas exactement, monsieur. Parce qu'à l'âge de vingt-sept ans, j'ai tout vendu à une entreprise britannique, BP, et depuis, j'ai passé le reste de ma vie à m'adonner à mon hobby.

— Comme c'est intéressant. Puis-je vous demander... commença le juge.

— Nous reviendrons à votre passion un peu plus tard, M. Hunsacker, dit maître Munro d'un ton ferme. (Le juge se cala dans son siège, d'un air contrit.) M. Hunsacker vous avez déclaré que, après avoir fait fortune suite à la vente de votre terrain à BP, vous n'êtes plus dans le pétrole.

— C'est exact, monsieur.

— J'aimerais établir, dans l'intérêt de la cour, dans quels autres domaines vous n'êtes *pas* un expert. Par exemple, êtes-vous expert en testaments ?

— Non, monsieur, non.

— Êtes-vous un expert en papier et technologie de l'encre ?

— Non, monsieur.

— Êtes-vous un expert en rubans ?

— J'ai essayé d'en enlever quelques-uns des cheveux des filles quand

j'étais plus jeune, mais je n'étais même pas bon à ça, répondit Gene.

Munro attendit que les rires se calment avant de reprendre :

— Alors peut-être êtes-vous un expert en machines à écrire ?

— Non monsieur.

— Ni même en signatures ?

— Non monsieur.

— Néanmoins, fit Munro, me trompe-je en suggérant que l'on vous considère comme l'expert numéro un mondial en timbre-poste ?

— Je crois que je peux, sans risquer de me tromper, affirmer que c'est soit moi, soit Tomoji Watanabe, répondit Hunsacker, tout dépend de la personne à qui vous posez la question.

Le juge fut incapable de se contrôler.

— Pouvez-vous m'expliquer ce que vous entendez par là, M. Hunsacker ?

— Nous sommes tous les deux des collectionneurs depuis plus de quarante ans, votre honneur. J'ai la plus grosse collection, mais pour rendre justice à Tomoji, c'est peut-être parce que je suis un poil plus riche que lui et que je n'arrête pas de surenchérir sur ce pauvre gars. (Même Margaret Moncrieff ne put réprimer un rire.) Je fais partie du conseil de Sotheby's et Tomoji conseille Philips. Ma collection a été exposée au Smithsonian Institute à Washington DC, la sienne à l'Imperial Museum à Tokyo. Je ne peux donc pas vous dire qui est le numéro un mondial, mais si l'un de nous est le numéro un, l'autre est certainement le numéro deux.

— Merci, M. Hunsacker, dit le juge. Je suis ravi que votre témoin soit expert dans son domaine, maître Munro.

— Merci, monsieur le juge, répondit Munro. M. Hunsacker, avez-vous examiné les deux testaments qui nous intéressent dans cette affaire ?

— Oui, monsieur.

— Et quelle est votre opinion, votre opinion professionnelle, sur le deuxième testament, celui qui lègue toute la fortune de sir Alexander à son fils Angus ?

— C'est un faux.

Desmond Galbraith se leva immédiatement.

— Oui, oui, maître Galbraith, dit le juge, en lui faisant signe de se rasseoir. J'ose espérer, M. Hunsacker, que vous allez présenter à la cour une preuve concrète de cette affirmation. Et par « preuve concrète » j'entends pas une autre dose de votre philosophie maison.

Le sourire jovial de Hunsacker s'évanouit. Il attendit un instant avant de dire :

— Je prouverai, votre honneur, avec « quasi-certitude » comme on dit chez vous, que le deuxième testament de sir Alexander est un faux. Pour cela, il faudrait que vous ayez sous les yeux le document original. (Le juge Sanderson se tourna vers Galbraith qui haussa les épaules, se leva et lui tendit le deuxième testament.) Maintenant monsieur, dit Hunsacker, si vous voulez

bien avoir l'amabilité de vous rendre page deux du document, vous verrez la signature de sir Alexander sur un timbre.

— Insinuez-vous que ce timbre est un faux ? demanda le juge.

— Non, monsieur, non.

— Mais comme vous l'avez déjà affirmé, M. Hunsacker, vous n'êtes pas un expert en signatures. Où voulez-vous en venir au juste ?

— C'est évident, monsieur, dit Hunsacker, si on sait ce qu'on cherche.

— Veuillez m'éclairer, rétorqua le juge, quelque peu exaspéré.

— Sa Majesté la Reine est montée sur le trône britannique le 2 février 1952, expliqua Hunsacker, et fut couronnée à l'abbaye de Westminster le 2 juin 1953. Le service postal britannique a sorti un timbre pour l'occasion – je suis en effet l'heureux propriétaire d'une feuille en état presque parfait des premières éditions. Ce timbre montre la Reine jeune, mais en raison de la remarquable durée de Son règne, le service postal britannique a dû lancer une nouvelle édition de temps en temps pour prendre en compte l'âge de la reine. L'édition qui se trouve sur ce testament est sortie en mars 1999.

Hunsacker se tordit sur sa chaise pour regarder Hugo Moncrieff. Il se demanda s'il avait compris l'importance de ce qu'il venait de dire. Il n'en était pas sûr. En revanche Margaret Moncrieff, elle, avait saisi. Sa bouche se pinça et son visage blêmit.

— Votre honneur, reprit Hunsacker, sir Alexander Moncrieff est mort le 17 décembre 1998, trois mois *avant* que le timbre ne sorte. Donc une chose est sûre : ça ne peut pas être sa signature qui se trouve sur Sa Majesté.

1- Chanson populaire et hymne du club de West Ham United.

2- Un des premiers timbres-postes britanniques avec le Penny Black.

3- Premier timbre-poste britannique.

LIVRE IV

VENGEANCE

La vengeance est un plat qui se mange froid.

Danny rangea *Les Liaisons Dangereuses* dans son attaché-case alors que l'avion entamait sa descente à travers les nuages épais qui s'accumulaient au-dessus de Londres. Il était déterminé à se venger froidement des trois hommes qui étaient responsables de la mort de son meilleur ami, de l'avoir empêché d'épouser Beth, de l'avoir privé du droit d'élever sa fille Christy, et de l'avoir fait emprisonner pour un crime qu'il n'avait pas commis.

Il disposait désormais des ressources financières pour les éliminer lentement, un par un, et son intention était que, une fois qu'il en aurait terminé avec eux, les trois hommes envisagent la mort comme la meilleure option possible.

— Veuillez attacher votre ceinture, monsieur, nous allons bientôt atterrir à Heathrow.

Danny sourit à l'hôtesse qui avait interrompu ses pensées. Le juge Sanderson n'avait pas eu l'opportunité de statuer sur l'affaire *Moncrieff contre Moncrieff* étant donné que l'une des parties avait retiré sa plainte peu après que M. Gene Hunsacker eut quitté le bureau du juge.

Maître Munro avait expliqué à Nick au cours du dîner au New Club à Édimbourg que si le juge avait eu des raisons de croire qu'un délit avait été commis, il n'aurait eu d'autre choix que d'envoyer au procureur tous les papiers en rapport avec l'affaire. Au même instant, à un autre endroit de la ville, maître Desmond Galbraith informait son client que si cela s'était produit, le neveu de Hugo n'aurait peut-être pas été le seul Moncrieff à connaître l'expérience de la porte en fer qui claque.

Maître Munro avait conseillé à sir Nicholas de ne pas porter plainte, même si Danny savait très bien qui était responsable de la présence des trois policiers qui l'attendaient la dernière fois qu'il avait atterri à Heathrow. Munro avait ajouté, dans l'un de ces rares moments où il baissait la garde : « Mais si votre oncle Hugo devait poser problème dans le futur, alors je pourrais bien changer d'avis. »

Danny avait insuffisamment essayé de remercier maître Munro pour tout ce qu'il avait fait *au fil des années* – Pense comme Nick – et fut étonné de sa réponse : « Je ne sais pas qui j'ai préféré battre : votre oncle Hugo ou ce donneur de leçons de Desmond Galbraith. » La garde restait baissée. Danny

s'était toujours dit qu'il avait beaucoup de chance d'avoir maître Munro dans son camp, mais il venait tout juste de découvrir ce que ce serait de l'avoir contre lui.

Au moment du café, Danny avait demandé à maître Munro de devenir administrateur de la fortune de la famille ainsi que son conseil juridique. Il l'avait salué bas et répondit : « Si tel est votre désir, sir Nicholas. » Danny avait été clair : il voulait que Dunbroathy Hall et le terrain environnant soient cédés au National Trust for Scotland, et il avait également l'intention d'allouer tous les fonds nécessaires à son entretien.

— Précisément comme l'avait envisagé votre grand-père, dit Munro. Je ne doute pas que votre oncle Hugo, avec l'aide de maître Galbraith, aurait trouvé un moyen ingénieux de se dérober à cet engagement.

Danny commençait à se demander si maître Munro n'avait pas bu un petit verre de trop. Il préférerait ne pas imaginer comment il réagirait si jamais il venait à apprendre ce qu'il réservait à un autre membre de sa profession.

L'avion atterrit à Heathrow peu après onze heures. Danny était censé prendre le vol de 8 h 40, mais pour la première fois depuis des semaines, il ne s'était pas réveillé à l'heure.

Spencer Craig sortit de sa tête quand l'avion s'arrêta. Il détacha sa ceinture et rejoignit les autres passagers, qui attendaient que la porte s'ouvre. Cette fois il n'y aurait pas de policiers qui l'attendraient dehors. Après que l'affaire eut connu une fin prématurée, Hunsacker avait tapé le juge dans le dos et lui avait offert un cigare. Le juge Sanderson n'avait su que dire, mais il avait ébauché un sourire avant de refuser poliment.

Danny fit remarquer à Hunsacker que si Hugo avait gagné, il aurait été impatient de vendre et qu'il aurait probablement obtenu la collection à un prix inférieur.

— Mais je n'aurais pas respecté mon pacte avec votre papy, répondit Hunsacker. Maintenant j'ai enfin pu faire quelque chose pour le remercier de toute sa gentillesse au fil des années.

Une heure plus tard, il s'envolait pour le Texas dans son jet privé, accompagné de cent soixante-treize albums reliés cuir, qui, comme Danny le savait, l'absorberaient pendant tout le voyage, et probablement pour le restant de ses jours.

Quand Danny monta à bord de l'Heathrow Express, il pensa à Beth. Il voulait désespérément la revoir. Maupassant résumait si bien ses sentiments : « À quoi sert le triomphe si l'on a personne avec qui le partager ? » Mais il entendait Beth demander : « À quoi sert la vengeance quand tu as tant de choses à vivre ? » Il lui aurait d'abord parlé de Bernie, puis de Nick, qui auraient eu eux aussi tant de choses à vivre. Elle comprendrait que l'argent ne signifiait rien pour lui. Il aurait volontiers rendu jusqu'au dernier penny pour...

Si seulement il pouvait remonter le temps...

Si seulement ils étaient allés dans le West End la nuit suivante...

Si seulement ils n'étaient pas allés dans ce pub...

Si seulement ils étaient sortis par la porte d'entrée...

Si seulement...

L'Heathrow Express entra en gare de Paddington avec dix-sept minutes de retard. Il consulta sa montre : il lui restait encore quelques heures avant son rendez-vous avec Mme Bennett. Cette fois, il s'y rendrait en taxi et attendrait à l'accueil. Les paroles du juge résonnaient encore à ses oreilles : « J'ai l'intention de signer une ordonnance aujourd'hui selon laquelle vous devrez retourner en prison pour quatre ans de plus si jamais vous deviez violer vos conditions de probation à l'avenir. »

Même si régler ses comptes avec les trois Mousquetaires demeurerait la priorité des priorités de Danny, il devrait trouver le temps pour étudier, obtenir son diplôme et ainsi honorer la promesse faite à Nick. Il commençait même à se demander si Spencer Craig avait joué un rôle dans la mort de Nick. Est-ce que comme Big Al l'avait insinué, Leach s'était trompé d'homme ?

Le taxi se gara devant sa propriété des Boltons. Pour la première fois, Danny se sentait vraiment chez lui. Il paya la course, ouvrit le portail et trouva un clochard allongé sur le pas de sa porte.

— C'est ton jour de chance, dit Danny en sortant son porte-monnaie.

La silhouette à moitié endormie portait une chemise à rayures blanc et bleu à col ouvert, un jean usé, et des chaussures noires qui avaient dû être cirées ce matin même. Il remua et leva la tête.

— Salut Nick.

Danny se jeta à son cou juste au moment où Molly ouvrait la porte. Elle mit ses mains sur ses hanches.

— Il a dit qu'il était un ami à vous, expliqua-t-elle, mais je lui ai tout de même demandé d'attendre à l'extérieur.

— C'est mon ami, confirma Danny. Molly, voici Big Al.

Molly avait déjà préparé un ragoût de mouton à l'Irlandaise pour Nick et comme ses portions étaient toujours trop copieuses, il y en avait largement assez pour tous les deux.

— Alors, raconte-moi tout, dit Danny une fois qu'ils furent assis à la table de la cuisine.

— Pas grand-chose à raconter, Nick, répondit Big Al entre deux bouchées. Comme toi, ils m'ont relâché après la moitié de ma peine. Dieu merci, ils m'ont transféré, sinon j'aurais bien pu rester là-bas le reste de ma vie. (Il posa sa cuillère à contrecœur et ajouta avec un sourire :) Et nous savons pourquoi.

— Alors qu'as-tu de prévu ? demanda Danny.

— Rien pour l'instant, mais tu m'as dit de venir t'voir une fois que je serai sorti. J'espérais que je pourrais passer la nuit chez toi.

— Reste aussi longtemps que tu le voudras. Ma gouvernante va te préparer la chambre d'amis, ajouta-t-il, tout sourire.

— Je ne suis pas votre gouvernante, répondit Molly d'un ton sec. Je suis votre femme de ménage qui fait la cuisine de temps en temps.

— Plus maintenant, Molly. Vous êtes désormais la gouvernante, ainsi que la cuisinière, à dix livres de l'heure. (Molly en resta sans voix. Danny profita de cette situation inhabituelle pour ajouter :) Et surtout, vous aurez besoin d'embaucher une femme de ménage pour vous aider maintenant que Big Al se joint à nous.

— Non, non, dit Big Al. Je m'en irai dès que j'aurai trouvé un boulot.

— Tu étais chauffeur à l'armée, non ? fit Danny.

— J'ai été *ton* chauffeur pendant cinq ans, chuchota Big Al en désignant Molly d'un signe de tête.

— Alors tu vas retrouver ton ancien job, décréta Danny.

— Mais vous n'avez pas de voiture ! lui rappela Molly.

— Alors je vais en acheter une, répondit Danny. Et qui mieux que toi pourra me conseiller ? ajouta-t-il en faisant un clin d'œil à Big Al. J'ai toujours rêvé d'une BMW. Pour avoir travaillé dans un garage, je connais le modèle exact...

Big Al porta un doigt à ses lèvres.

Danny savait que Big Al avait raison. La victoire de la veille avait dû lui monter à la tête, et il s'était vite remis à se comporter comme Danny – une erreur qu'il ne pouvait pas se permettre trop souvent. Pense comme Danny, comporte-toi comme Nick. Il retourna d'un coup dans son monde de faux-semblant.

— Mais d'abord on va t'acheter des vêtements, avant même de penser à acheter une voiture.

— Et du savon, ajouta Molly en remplissant son assiette pour la troisième fois.

— Comme ça Molly pourra te gratter le dos.

— Je ne ferai jamais une chose pareille, rétorqua Molly. Mais je vais aller préparer l'une des chambres d'amis si monsieur Big Al compte rester avec nous – quelques jours.

Danny et Big Al rirent quand elle enleva son tablier et sortit de la cuisine.

Une fois la porte fermée, Big Al se pencha sur la table :

— As-tu toujours l'intention de donner à ces salauds ce...

— Oui, répondit calmement Danny, et tu n'aurais pu mieux tomber.

— Alors quand commençons-nous ?

— Tu commences par prendre un bain, et tu vas t'acheter de nouveaux vêtements, dit-il en sortant son portefeuille pour la deuxième fois. En attendant, j'ai rendez-vous avec mon officier de probation.

*

— Et comment avez-vous passé le mois écoulé, Nicholas ? fut la

première question de Mme Bennett.

Danny tâcha de garder son sérieux.

— J'ai été occupé à régler les problèmes de famille dont je vous avais parlé lors de notre dernier rendez-vous.

— Et tout s'est-il passé comme prévu ?

— Oui, merci, Mme Bennett.

— Avez-vous trouvé du travail ?

— Non, Mme Bennett. Je me concentre actuellement sur mon diplôme d'études de commerce à l'université de Londres.

— Ah oui, je m'en souviens. Mais la bourse ne doit pas suffire pour vivre ?

— J'arrive à m'en sortir.

Mme Bennett retourna à sa liste de questions.

— Vivez-vous toujours dans la même maison ?

— Oui.

— Je vois. Je pense que je devrais peut-être venir inspecter la propriété un de ces jours, pour m'assurer qu'elle correspond bien aux normes minimum du ministère de l'Intérieur.

— Vous serez la bienvenue.

Elle lut la question suivante à haute voix :

— Avez-vous été en relation avec un ou plusieurs anciens détenus qui étaient en prison en même temps que vous ?

— Oui, répondit Danny, qui savait que cacher quoi que ce soit à son officier de probation serait considéré comme une violation des conditions de sa liberté sous caution.

— Mon ancien chauffeur vient d'être mis en liberté provisoire sous caution, et il séjourne actuellement chez moi.

— Y a-t-il suffisamment de place pour vous deux dans cette maison ?

— Plus qu'assez, merci, Mme Bennett.

— Et a-t-il un emploi ?

— Oui, il sera mon chauffeur.

— Je pense que vous avez suffisamment de problèmes comme cela, Nicholas, pour ne pas être facétieux.

— Ce n'est que la vérité, Mme Bennett. Mon grand-père m'a laissé suffisamment d'argent pour que je puisse me permettre d'engager un chauffeur.

Mme Bennett baissa les yeux sur les questions que le ministère de l'Intérieur voulait qu'elle lui pose au cours de leurs rendez-vous mensuels. Visiblement il n'y avait rien qui interdisait d'embaucher un chauffeur. Elle fit une nouvelle tentative.

— Avez-vous été tenté de commettre un crime depuis notre dernier rendez-vous ?

— Non, Mme Bennett.

— Vous droguez-vous ?

— Non, Mme Bennett.

— Touchez-vous actuellement des allocations chômage ?

— Non, Mme Bennett.

— Avez-vous besoin d'une autre aide du service de probation ?

— Non, merci Mme Bennett.

Mme Bennett était parvenue à la fin de son questionnaire, mais n'avait passé que la moitié du temps normalement alloué à chaque « client ».

— Et si vous me racontiez ce que vous avez fabriqué le mois dernier ? demanda-t-elle, désespérée.

*

— Je vais devoir me séparer de vous, annonça Beth, employant l'euphémisme auquel M. Thomas avait toujours recours chaque fois qu'il licenciat un membre du personnel.

— Mais pourquoi ? demanda Trevor Stutton. Si je pars, qui sera le gérant ? À moins que vous n'ayez déjà quelqu'un pour me remplacer.

— Je n'ai aucunement l'intention de vous remplacer, expliqua Beth. Mais depuis la mort de mon père, le garage perd régulièrement de l'argent. Ça ne peut pas continuer comme ça, ajouta-t-elle, lisant le texte que M. Thomas lui avait préparé.

— Mais vous ne m'avez pas laissé suffisamment de temps pour faire mes preuves ! protesta Sutton.

Beth regrettait que Danny ne soit pas à sa place – mais si Danny avait été là, le problème ne se serait jamais posé.

— Si nous avons encore un trimestre comme celui qui vient de passer, dit-elle, nous devons déposer le bilan.

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda Stutton en se penchant et en mettant les coudes sur la table. Parce que je sais une chose : le patron ne m'aurait jamais traité de la sorte.

Beth était furieuse qu'il se permette de parler de son père. Mais M. Thomas lui avait conseillé de se mettre à la place de Trevor et d'imaginer ce qu'il devait ressentir, d'autant plus qu'il n'avait jamais travaillé ailleurs qu'au garage, depuis qu'il avait quitté l'école Clement Attlee.

— J'ai parlé avec Monty Hughes, reprit Beth, tâchant de garder son calme. Et il m'a assuré qu'il pourrait vous trouver une place dans son équipe.

Ce qu'elle ne prit pas la peine d'ajouter, c'était que M. Hughes n'avait qu'un poste de mécanicien débutant disponible, et que cela signifierait une grosse perte de salaire pour Trevor.

— Tout cela est très bien, dit-il, furieux, mais le dédommagement alors ? Je connais mes droits.

— Je suis disposée à vous verser trois mois de salaire, et à vous faire une lettre de référence expliquant que vous faites partie de nos employés les plus assidus. *Et les plus bêtes*, avait ajouté Monty Hughes quand Beth l'avait

consulté. En attendant la réponse de Trevor, elle se rappela les paroles de Danny : *mais uniquement parce qu'il ne sait pas faire une addition*. Beth ouvrit le tiroir du bureau de son père d'où elle sortit un gros paquet et une feuille de papier. Elle ouvrit le paquet d'un coup et vida son contenu sur le bureau. Sutton regarda fixement le tas de billets de cinquante livres et s'humecta les lèvres en tâchant de calculer combien d'argent se trouvait sur la table. Beth fit glisser sur le bureau le contrat que M. Thomas avait préparé la veille.

— Si vous signez là, dit-elle en montrant les pointillés du doigt, les sept mille livres seront à vous.

Trevor hésita. Beth essayait de cacher son impatience à le voir signer ce fichu contrat. Elle attendit que Trevor compte l'argent, mais cela lui sembla une éternité. Puis il finit par prendre un stylo et coucher sur le papier les deux seuls mots qu'il était capable d'écrire sans faire de faute. D'un coup, il ramassa l'argent et, sans rien dire, il tourna le dos à Beth et sortit de la pièce avec un air furieux.

Une fois qu'il eut claqué la porte, Beth poussa un soupir de soulagement : il aurait pu exiger beaucoup plus que sept mille, même si, en fait, cette somme représentait tout l'argent qui se trouvait encore sur le compte du garage. Tout ce qui restait à faire à Beth, à présent, était de mettre le garage en vente le plus vite possible.

Le jeune agent immobilier qui avait visité la propriété lui avait assuré que le garage valait au moins deux cent mille livres. Après tout, c'est un site en propriété libre, idéalement situé, avec un accès facile à la City. Deux cent mille livres résoudraient tous les problèmes financiers de Beth, et il resterait suffisamment ensuite pour que Christy reçoive l'éducation que Danny et elle avaient toujours voulu pour elle.

52

Danny lisait *Capitalisme et liberté* de l'économiste américain Milton Friedman. Il s'intéressait au chapitre sur le cycle de la propriété et les effets de la plus-value immobilière négative lorsque le téléphone sonna. Après deux heures passées à étudier les écrits du professeur Friedman, il était ravi de l'interruption. Il décrocha. C'était une voix de femme.

— Salut Nick. C'est une voix de ton passé.

— Salut, voix de mon passé, répondit Danny, tâchant désespérément de mettre un nom sur cette voix.

— Tu as dit que tu viendrais me voir en tournée. Je n'arrête pas de scruter le public, mais tu n'es jamais là.

— Où joues-tu en ce moment ? demanda Danny qui continuait à se creuser la tête, mais aucun nom ne venait à son secours.

— Cambridge. Arts Theatre.

— Super, quelle pièce ?

— *Une femme de nulle importance.*

— Encore Oscar Wilde, observa Danny, conscient qu'il n'avait plus beaucoup de temps.

— Nick, tu ne te rappelles même pas mon nom, n'est-ce pas ?

— Ne sois pas bête, Katie, dit-il, juste à temps. Comment pourrais-je oublier ma doublure préférée ?

— Eh bien, j'ai le rôle principal maintenant, et j'espérais que tu viendrais me voir.

— Tentant, dit Danny en feuilletant son agenda, bien qu'il sût qu'il était libre presque tous les soirs. Pourquoi pas vendredi ?

— Pourrait pas mieux tomber. Nous pourrions passer le week-end ensemble.

— Je dois être de retour à Londres pour une réunion samedi matin, dit Danny en contemplant une page vide sur son agenda.

— Alors ce sera encore une aventure d'un soir, dit Katie. Je m'y ferai. (Danny ne répondit pas.) Le rideau se lève à sept heures et demie. Je laisserai un billet pour toi au guichet. Viens seul, parce que je n'ai pas l'intention de te partager.

Danny raccrocha et fixa du regard la photo de Beth dans un cadre en argent au bord de son bureau.

*

— Il y a trois hommes qui remontent l'allée, constata Molly en regardant par la fenêtre. Ils n'ont pas l'air d'ici.

— Ils sont tout à fait inoffensifs, l'assura Danny. Faites-les entrer dans le séjour, et dites-leur que j'arrive dans une minute.

Danny monta les marches quatre à quatre jusqu'à son bureau, prit les trois dossiers sur lesquels il avait travaillé en vue de la réunion, puis s'empessa de redescendre.

Les trois hommes qui l'attendaient se ressemblaient trait pour trait. La seule différence était leur âge. Ils portaient tous trois un costume bleu marine bien coupé, une chemise blanche et une cravate passe-partout, et chacun tenait un porte-documents de cuir noir. On les aurait croisés dans la rue sans se retourner sur leur passage – et ils ne s'en seraient pas plaints.

— Ravi de vous revoir, baron, dit Danny.

Coubertin le salua.

— Nous sommes touchés que vous nous ayez invités dans votre belle demeure, sir Nicholas. Permettez-moi de vous présenter M. Bresson, le directeur de la banque, et M. Segat, qui s'occupe de nos clients importants.

Danny serra la main des trois hommes. Molly réapparut avec un plateau de thé et des biscuits.

— Messieurs, reprit Danny en s'asseyant, peut-être devrais-je commencer par vous demander de me mettre au courant des dernières

évolutions de mon compte en banque.

— Certainement, fit M. Bresson en ouvrant un dossier marron sans inscription. Votre compte numéro un présente un solde de plus de cinquante-sept millions de dollars, qui enregistre actuellement des intérêts au taux de 2, 75 par an. Votre compte numéro deux, poursuivit-il, un solde de plus d'un million de dollars. La banque le surnommait le compte « timbre-poste » de votre grand-père, dont il se servait chaque fois qu'il voulait faire une acquisition imprévue.

— Vous pouvez clôturer l'un des comptes, dit Danny, car je n'achèterai pas de timbres. (Bresson opina.) Et je dois dire, M. Bresson, que je trouve inacceptable que mon capital rapporte 2, 75 pour cent. À l'avenir, j'ai l'intention de faire meilleur usage de mon argent.

— Pouvez-vous nous dire à quoi vous pensez ? demanda Segat.

— Oui. Je vais investir dans trois domaines – immobilier, valeurs mobilières et peut-être des titres, qui, soit dit en passant, rapportent actuellement systématiquement 7, 12 pour cent. Je mettrai par ailleurs une petite somme de côté, jamais plus de dix pour cent de la valeur totale de mes avoirs, pour des projets spéculatifs.

— Alors puis-je me permettre, au vu des circonstances, dit Segat, de transférer votre argent sur trois comptes séparés, dont on ne pourra pas retrouver l'origine – vous – tout en nommant trois directeurs mandataires qui vous représenteront.

— Au vu des circonstances ? demanda Danny.

— Depuis le 11 septembre, les Américains et les Anglais s'intéressent de très près aux transferts de grosses sommes d'argent. Il ne me paraît pas judicieux que votre nom apparaisse sans cesse sur leur radar.

— Bien vu, dit Danny.

— À supposer que vous acceptiez que nous ouvriions ces comptes, ajouta Bresson, puis-je vous demander si vous souhaitez faire appel à l'expertise de la banque dans la gestion de vos investissements ? Je vous en parle parce que notre département immobilier, par exemple, emploie plus de quarante spécialistes dans le domaine, dont sept, rien qu'à Londres, qui gèrent actuellement un portefeuille de cent milliards de dollars. Et notre département investissement est considérablement plus important.

— Je profiterai de tout ce que vous avez à me proposer, dit Danny. N'hésitez pas à me faire savoir si vous pensez que je prends une mauvaise décision. Toutefois, ces deux dernières années, j'ai passé beaucoup de temps à suivre les tribulations de vingt-huit sociétés, et j'ai décidé d'investir une partie de mon capital dans dix-neuf d'entre elles.

— Quelle tactique adopterez-vous quand vous devrez acheter des actions à ces sociétés ? demanda Segat.

— Je souhaiterais acheter par petites tranches dès lors qu'elles arriveront sur le marché – jamais avec agressivité, car je ne tiens pas à influencer le marché d'une façon ou d'une autre. De plus, je ne tiens pas du tout à détenir

plus de deux pour cent de chacune de ces sociétés.

Danny donna à Bresson la liste des sociétés dont il suivait l'évolution longtemps avant son évasion de prison.

Bresson suivit les noms du doigt et sourit.

— Nous surveillons nous aussi plusieurs de ces sociétés, mais je suis fasciné de voir que vous avez identifié une ou deux entreprises que nous n'avions pas encore repérées.

— Alors veuillez révérier et si vous avez le moindre doute, dites-le-moi. (Danny prit l'un de ses dossiers.) En ce qui concerne l'immobilier, en revanche, j'ai l'intention d'être agressif. Et je vous demanderais d'agir vite si un paiement immédiat assure un meilleur prix.

Bresson donna une carte. Elle ne comportait pas de nom, pas d'adresse, juste un numéro de téléphone gaufré en noir.

— C'est ma ligne privée. Nous pouvons virer la somme que vous désirez dans n'importe quel pays sur terre en appuyant sur un seul bouton. Et quand vous appelez, vous n'avez pas besoin de dire votre nom car la ligne est à commande vocale.

— Merci, dit Danny en rangeant la carte dans une poche intérieure. J'ai également besoin de vos conseils sur une affaire plus urgente, à savoir mes frais de subsistance quotidiens. Je n'ai aucunement envie que le perceuteur fourre son nez dans mes affaires, et comme je vis dans cette maison et emploie une gouvernante et un chauffeur tout en vivant apparemment sur une bourse d'études et rien d'autre, ce pourrait bien être le radar du fisc que je risque de réveiller.

— Puis-je vous faire une suggestion ? dit Coubertin. Nous avons coutume d'envoyer cent mille livres par mois sur un compte à Londres pour votre grand-père. L'argent provenait d'un fidéicomis que nous avons institué pour lui. Il payait des impôts sur ce revenu et effectuait certaines de ses plus petites transactions par l'intermédiaire d'une société enregistrée à Londres.

— J'aimerais que vous poursuiviez cet arrangement, dit Danny. Que dois-je faire pour cela ?

Coubertin sortit un mince dossier de son attaché-case, extirpa une feuille de papier et dit en désignant une ligne en pointillés : « Si vous signez là, sir Nicholas, je peux vous assurer que tout sera réglé et administré à votre satisfaction. Tout ce que je dois savoir, c'est dans quelle banque effectuer notre transfert mensuel. »

— Coutts and Co dans le Strand, répondit Danny.

— Comme votre grand-père, observa le président.

*

— Combien de temps faut-il pour aller à Cambridge ? demanda Danny à Big Al peu après que les trois banquiers suisses se furent volatilisés.

— Une heure et demie à peu près. Donc nous ferions mieux de ne pas tarder, chef.

— Bien, dit Danny. Je vais me changer et préparer un sac pour la nuit.

— Molly l'a déjà fait, l'informa Big Al. Il est dans le coffre de la voiture.

La circulation du vendredi soir était chargée et Big Al ne réussit pas à pousser le compteur au-dessus de 50 km/h avant de s'être engagé sur la M11. Il entra dans King's Parade seulement dix minutes avant le lever de rideau.

Ces dernières semaines, Danny avait été très préoccupé par le testament du grand-père de Nick. Il n'avait pas mis les pieds au théâtre depuis qu'il avait vu Lawrence Davenport dans *L'importance d'être Constant*.

Lawrence Davenport... Bien que Danny ait des projets pour ses trois ennemis, à chaque fois qu'il songeait à Davenport, il ne pouvait s'empêcher de penser à Sarah. Il savait pertinemment que sans elle, il aurait très bien pu retourner à Belmarsh. De plus elle pouvait ouvrir des portes dont il n'avait pas la clé.

Big Al arrêta la voiture devant le théâtre.

— À quelle heure rentrerez-vous à Londres, chef ?

— Je ne sais pas encore, dit Danny, mais pas avant minuit.

Il prit son billet au guichet, donna trois livres en échange d'un programme et suivit un groupe de retardataires qui se dirigeaient vers l'orchestre. Une fois installé, il se mit à tourner les pages. Il avait voulu lire la pièce avant la représentation, mais elle était restée sur son bureau sans qu'il ait le temps d'y toucher trop occupé par Milton Friedman.

Danny s'arrêta sur une page qui affichait un grand portrait de Katie Benson. Contrairement à ce qui arrivait souvent, la photo était récente. Il lut l'article la concernant. *Une femme de nulle importance* était à l'évidence le rôle le plus important qu'elle ait jamais joué.

Quand le rideau se leva, Danny fut englouti par un autre monde. Il décida qu'à l'avenir, il irait au théâtre plus souvent. Comme il regrettait que Beth ne soit pas à ses côtés pour partager son plaisir ! Katie était sur scène en train d'arranger des fleurs dans un vase, mais il ne pensait qu'à Beth. À mesure que la pièce avançait, il dut reconnaître que Katie offrait une interprétation impeccable, et il fut bien vite captivé par l'histoire de cette femme qui soupçonnait son mari d'infidélité.

Pendant l'entracte, Danny prit une décision et quand le rideau tomba, M. Wilde lui avait même montré comment s'y prendre. Il attendit que le théâtre se vide avant de se diriger vers l'entrée des artistes. Le vigile le regarda d'un air méfiant quand il demanda à voir Mlle Benson.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il en vérifiant son écritoire.

— Nicholas Moncrieff.

— Ah oui, elle vous attend. Loge sept, premier étage.

Danny gravit lentement les marches. Quand il arriva devant la porte numéro sept, il attendit un moment avant de frapper.

Il ouvrit et trouva Kate assise devant un miroir, en soutien-gorge et culotte noirs. Et rien d'autre. Elle se démaquillait.

— Dois-je t'attendre dehors ? demanda-t-il.

— Ne sois pas bête, chéri. Je n'ai rien de nouveau à te montrer et, on peut même dire que j'espérais réveiller de vieux souvenirs, ajouta-t-elle en se tournant vers lui.

Elle se leva et enfila une robe noire, qui, étrangement, la rendait encore plus désirable.

— Tu étais merveilleuse, dit-il sans conviction.

— Es-tu sûr, chéri ? dit-elle en le regardant de plus près. Tu n'as pas du tout l'air convaincu.

— Oh si, dit Danny. J'ai vraiment aimé la pièce.

Katie le regarda fixement.

— Quelque chose ne va pas ?

— Je dois rentrer à Londres. Une affaire urgente.

— Un vendredi soir ? Oh allez, Nick, tu peux trouver mieux.

— C'est juste que...

— Il y a une autre femme, c'est ça ?

— Oui, avoua Danny.

— Alors pourquoi as-tu pris la peine de te déplacer ? lança-t-elle furieuse en lui tournant le dos.

— Je suis désolé. Vraiment désolé.

— Ne prends pas la peine de me rappeler, Nick. Il est clair que pour toi je ne suis qu'une femme de nulle importance.

53

— Désolé, chef, je croyais que tu avais dit pas avant minuit, dit Big Al en finissant rapidement son hamburger.

— J'ai changé d'avis.

— Je croyais que c'était une prérogative féminine ?

— Elle aussi, répondit Danny.

Quand ils arrivèrent sur la M11 un quart d'heure plus tard, Danny dormait déjà à poings fermés. Il se réveilla quand la voiture s'arrêta à un feu sur Mile End Road. S'il avait pu, Danny aurait demandé à Big Al de prendre une autre route.

Le feu passa au vert. Ils enchaînèrent une série de feux verts à vive allure. Comme si quelqu'un d'autre savait que Danny ne devait pas s'attarder dans les parages. Il se cala dans son siège et ferma les yeux. Il savait qu'il y avait quelques repères familiers devant lesquels il ne pourrait pas passer sans jeter au moins un coup d'œil : l'établissement scolaire Clement Attlee, l'église de St. Mary et bien sûr, le garage Wilson.

Il ouvrit les yeux et regretta de ne pas les avoir gardés fermés.

— Ce n'est pas possible, dit-il. Gare-toi, Al.

Big Al coupa le moteur et regarda alentour pour s'assurer que le chef ne s'était pas trompé. Danny, incrédule, regardait l'autre côté de la route. Big Al tâcha de deviner ce qui retenait son attention, mais ne remarqua rien de particulier.

— Attends là, fit Danny en ouvrant la portière arrière. J'en ai pour deux minutes.

Danny traversa la route et examina une pancarte fixée au mur. Il sortit un stylo et une feuille et nota le numéro inscrit sous les mots « à vendre ». Quand il vit des gens sortir d'un pub à côté, il se hâta de traverser la route et rejoignit Big Al devant la voiture.

— Partons d'ici, dit-il sans explication.

*

Danny pensa à demander à Big Al de retourner dans l'East End le samedi matin pour pouvoir examiner la pancarte de plus près, mais il savait qu'il ne pouvait pas courir le risque que quelqu'un le reconnaisse.

Un plan commença à s'articuler dans sa tête. Dimanche soir, il était presque sur pied. Chaque détail devrait être respecté à la lettre. Une seule erreur et les trois Mousquetaires devineraient exactement ce qu'il avait en tête. Les doublures, les petits personnages, devraient être en place bien avant que les trois premiers rôles n'entrent en scène.

Quand Danny descendit prendre le petit-déjeuner ce lundi matin, il laissa le *Times* sur la table de la cuisine sans l'avoir ouvert. Il récapitula dans sa tête ce qu'il avait à faire, parce qu'il ne pouvait pas se permettre de coucher quoi que ce soit sur papier. Si Arnold Pearson, l'avocat de la Couronne, lui avait demandé en sortant de la cuisine ce qu'il avait mangé au petit-déjeuner, il aurait été incapable de lui répondre. Il se retira dans son bureau, ferma la porte à clé et s'assit à son bureau. Il décrocha le téléphone et composa le numéro sur la carte.

— J'aurai besoin de transférer une petite somme d'argent aujourd'hui et très vite.

— Compris.

— J'aurai aussi besoin que l'on me conseille sur une transaction immobilière.

— Il vous contactera plus tard dans la journée.

Danny reposa le combiné et consulta sa montre. Il n'y aurait personne dans les bureaux avant neuf heures. Il fit les cent pas dans la pièce, profitant du temps pour répéter ses questions, des questions qui ne devaient pas avoir l'air préparées. À neuf heures et une minute, il sortit le papier de sa poche et composa le numéro.

— Douglas Allen Spiro, fit une voix.

— Vous avez mis une pancarte « à vendre » sur une propriété sur Mile End Road, annonça Danny.

— Je vous passe M. Parker qui s'occupe des propriétés dans ce quartier.

Danny entendit un clic.

— Roger Parker.

— Vous avez une propriété à vendre sur Mile End Road, répéta Danny.

— Nous avons plusieurs propriétés dans ce quartier, monsieur. Pourriez-vous êtres plus précis ?

— Le garage Wilson.

— Ah oui, propriété remarquable, en propriété libre. Elle est dans la même famille depuis plus de cent ans.

— Depuis combien de temps est-elle sur le marché ?

— Pas longtemps et nous avons déjà beaucoup d'intéressés.

— Combien de temps ? répéta Danny.

— Cinq voire six mois, avoua Parker.

Danny jura en lui-même quand il songea à l'angoisse qu'avait dû vivre la famille de Beth et qu'il n'avait rien fait pour l'aider. Il voulait poser des tas de questions auxquelles M. Parker serait incapable de répondre.

— Quel est le prix demandé ?

— Deux cent mille livres, répondit Parker, ou une offre similaire qui inclut bien sûr la reprise. Puis-je vous demander votre nom, monsieur ?

Danny raccrocha. Il se leva et se rendit devant une étagère qui comportait trois dossiers marqués « Craig », « Davenport » et « Payne ». Il prit le dossier de Gerald Payne et consulta le numéro de téléphone du plus jeune associé de l'histoire de Baker, Tremlett, et Smythe, comme maître Arnold Pearson avait absolument tenu à le rappeler lors du procès. Danny n'avait pas de plan particulier pour parler à Payne aujourd'hui. Il fallait que Payne, prêt à tout pour conclure l'affaire, vienne à lui. Il composa le numéro.

— Baker, Tremlett et Smythe.

— J'envisage d'acheter une propriété sur Mile End Road.

— Je vous mets en communication avec le service qui s'occupe de l'East End.

Il y eut un petit déclic. La personne qui décrocha ne saurait jamais qu'elle avait été choisie au hasard, pour servir de messager.

— Gary Hall. Que puis-je faire pour vous ?

— M. Hall, je suis Sir Nicholas Moncrieff et je me demande – lentement, très lentement – si vous êtes la personne dont j'ai besoin.

— Dites-moi ce qu'il vous faut, monsieur, et je verrai si je peux vous aider.

— Il y a une propriété à vendre sur Mile End Road, que j'aimerais acheter, mais je ne veux pas traiter directement avec l'agent immobilier du vendeur.

— Je comprends, monsieur. Soyez assuré de ma discrétion. (Je n'espère que non, songea Danny.) Quel numéro sur Mile End Road ?

— Un quatre trois, répondit Danny. C'est un garage, le garage Wilson.

— Qui sont les agents du vendeur ?

— Douglas Allen Spiro.

— Je vais en toucher un mot à mon confrère ici puis je vous passerai un coup de fil.

— Je serai dans votre quartier dans la journée. Peut-être pourrions-nous prendre un café ?

— Bien sûr, sir Nicholas. Où souhaiteriez-vous que l'on se retrouve ?

Danny pensa au seul endroit où il était allé, qui se trouvait à côté des bureaux de Baker, Tremlett et Smythe.

— Le Dorchester. Et si nous disions midi ?

— Je vous y retrouverai à midi, sir Nicholas.

Danny resta assis à son bureau. Il raya trois lignes sur une longue liste devant lui, mais il avait besoin que les autres protagonistes soient en place avant midi s'il voulait être prêt pour M. Hall. Le téléphone sonna. Il décrocha.

— Bonjour, sir Nicholas. Je dirige la branche « immobilier » de la banque à Londres.

*

Big Al conduisit Danny à Park Lane et se gara devant l'entrée de la terrasse du Dorchester peu après 11 h 30. Un portier descendit les marches et ouvrit la portière de la voiture. Danny en sortit.

— Je m'appelle sir Nicholas Moncrieff, annonça-t-il en montant les marches. Quelqu'un doit me rejoindre vers midi — un certain M. Hall. Pourriez-vous lui dire que je serai dans le salon ?

Il sortit son portefeuille et donna un billet de dix livres au portier.

— Certainement monsieur, répondit le portier en levant son haut-de-forme.

— Et vous vous appelez ?

— George.

— Merci George, lança Danny en passant les portes battantes de l'hôtel.

Il s'arrêta dans l'entrée et se présenta au concierge en chef. Après une brève conversation avec Walter, il en fut pour un nouveau billet de dix livres.

Sur les conseils de Walter, Danny alla au salon et attendit que le maître d'hôtel retourne à son poste. Cette fois, Danny sortit un billet de dix livres de son portefeuille avant de faire sa requête.

— Et si nous vous installions plutôt dans l'une de nos alcôves, monsieur ? Je veillerai à ce que l'on fasse venir M. Hall dès qu'il arrivera. Souhaiteriez-vous quelque chose en attendant ?

— Le *Times* et un chocolat chaud.

— Bien sûr, sir Nicholas.

— Et votre nom est ?

— Mario, monsieur.

George, Walter et Mario étaient, à leur insu, devenus membres de son équipe. Pour la modique somme de trente livres. Danny ouvrit le journal à la

rubrique « affaires » afin de vérifier si ses investissements évoluaient bien. Il attendait que l'innocent M. Hall fasse son apparition. À midi deux, Mario se tenait à son côté.

— Sir Nicholas, votre invité vient d'arriver.

— Merci Mario, dit Danny comme s'il était un habitué.

— C'est un plaisir de vous rencontrer, sir Nicholas, lança Hall en s'asseyant en face de Danny.

— Que souhaiteriez-vous boire, M. Hall ? demanda Danny.

— Juste un café, merci.

— Un café et pour moi, comme d'habitude, Mario.

— Bien sûr, sir Nicholas.

Le jeune homme qui avait rejoint Danny portait un costume beige, une chemise verte et une cravate jaune. Gary Hall ne se serait jamais vu offrir un poste à la banque Coubertin. Il ouvrit son porte-documents et en sortit un dossier :

— Je crois avoir toutes les informations dont vous avez besoin, sir Nicholas, déclara Hall en ouvrant la couverture d'une pichenette. Numéro 143 Mile End Road, ancien garage, que possédait M. Albert Wilson, récemment décédé.

Le visage de Danny se vida de ses couleurs. Il réalisa jusqu'où les conséquences de la mort de Bernie s'étaient étendues : elle avait changé tant de vies.

— Vous sentez-vous bien, sir Nicholas ? demanda Hall, l'air sincèrement inquiet.

— Oui, ça va, ça va bien, répondit Danny qui se reprit rapidement. Vous disiez ? ajouta-t-il alors qu'un serveur déposait un chocolat chaud devant lui.

— Après que M. Wilson a pris sa retraite, l'affaire a été reprise pendant deux ans par un dénommé... (Hall regarda dans son dossier. Danny aurait pu le lui dire.) Trevor Sutton. Mais pendant ce temps, l'entreprise a accumulé des dettes considérables, de ce fait la propriétaire a décidé d'arrêter les frais et de la mettre en vente.

— La propriétaire ? dit Danny.

— Oui, le site appartient désormais à... (Il consulta de nouveau son dossier.) une certaine Elizabeth Wilson, la fille du précédent propriétaire.

— Quel est le prix demandé ?

— Le site fait approximativement mille cinq cents mètres carrés, mais si vous envisagez de faire une offre, je pourrai faire une enquête et confirmer les mesures exactes. (1489 mètres carrés, aurait pu lui dire Danny.) Il y a un bureau de prêteur sur gages juste à côté et un entrepôt de tapis turcs de l'autre côté.

— Quel est le prix demandé ? répéta Danny.

— Ah oui, pardon. Deux cent mille, reprise incluse, mais je suis quasiment sûr que vous pourriez l'avoir pour cent cinquante mille. La propriété n'a pas intéressé grand monde et il y a un garage qui marche bien

mieux juste en face.

— Je ne peux pas me permettre d'ergoter plus longtemps, dit Danny, alors écoutez-moi bien. Je suis prêt à payer le prix demandé et je veux aussi que vous fassiez une offre pour le bureau de prêteur sur gages et l'entrepôt de tapis.

— Oui, bien sûr, sir Nicholas, répondit Hall en prenant note, fébrilement. (Il hésita un instant.) J'aurais besoin d'un versement de vingt mille livres avant d'aller plus loin.

— Quand vous retournerez à votre bureau, M. Hall, deux cent mille livres auront été versées sur votre compte client. (Hall n'eut pas l'air convaincu, mais ébaucha un petit sourire.) Dès que vous en savez plus sur les autres propriétés, appelez-moi.

— Oui, sir Nicholas.

— Et que les choses soient claires, reprit Danny, la propriétaire ne doit jamais savoir avec qui elle fait affaire.

— Vous pouvez compter sur ma discrétion, sir Nicholas.

— Je l'espère, parce que j'ai appris que je ne pouvais pas compter sur la discrétion de la précédente société avec laquelle j'ai traité. Voilà pourquoi elle a perdu un client.

— Je comprends, dit Hall. Comment puis-je vous contacter ? (Danny sortit son portefeuille et lui tendit une carte de visite qui venait d'être tirée.) Et enfin, puis-je vous demander, sir Nicholas, quels avocats vous représenteront dans cette transaction ?

C'était la première question que Danny n'avait pas prévue. Il sourit.

— Munro, Munro et Carmichael. Vous aurez uniquement affaire à maître Fraser Munro, l'associé principal, qui s'occupe de tous mes dossiers personnels.

— Bien sûr, sir Nicholas, dit Hall en se levant après avoir noté le nom. Je retourne tout de suite au bureau et je vais parler avec les agents du vendeur.

Danny observa Hall filer. Il n'avait pas touché à son café. Il était sûr et certain que dans une heure, tout son bureau aurait entendu parler de l'excentrique sir Nicholas Moncrieff qui avait manifestement plus d'argent que de bon sens. Ils taquineraient sûrement le jeune Hall sur sa matinée gâchée jusqu'à ce qu'ils découvrent les deux cent mille livres versées sur le compte client.

Danny ouvrit son portable d'un coup et composa le numéro.

— Oui, dit une voix.

— Je veux que deux cent mille livres soient transférées sur le compte client de Baker, Tremlett et Smythe à Londres.

— Compris.

Danny referma son téléphone et songea à Gary Hall. Apprendrait-il que Mme Isaac Cohen désirait que son mari vende le bureau de prêteur sur gages depuis des années et que l'entrepôt de tapis rentrait tout juste dans ses fonds ? Et que M. et Mme. Kamal espéraient se retirer à Ankara pour passer plus de

temps avec leur fille et leurs petits-enfants ?

Mario déposa discrètement l'addition sur la table à côté de lui. Danny laissa un gros pourboire. Il fallait que l'on se souvienne de lui. Quand il passa devant la réception, il s'arrêta pour remercier le concierge en chef.

— Avec plaisir, sir Nicholas. Si vous avez besoin d'autres services à l'avenir, faites-le-moi simplement savoir.

— Merci, Walter. Je vous recontacterai sûrement.

Danny passa les portes battantes et sortit sur la terrasse. George se précipita vers la voiture qui attendait et ouvrit la portière arrière. Danny sortit un autre billet de dix livres.

— Merci, George.

George, Walter et Mario étaient désormais des membres rémunérés de sa troupe d'acteurs. Le rideau venait seulement de tomber sur la fin du premier acte.

54

Danny prit le dossier intitulé « Davenport » sur l'étagère et le déposa sur le bureau. Il tourna la première page.

Davenport, Lawrence, Acteur – pages 2 – 11.

Davenport, Sarah, sœur, avocate – pages 12 – 16.

Duncan, Charlie, producteur – pages 17 – 20.

Il se rendit page 17. Un autre petit rôle allait bientôt jouer dans la prochaine production de Lawrence Davenport. Danny composa son numéro.

— Productions Charles Duncan.

— M. Duncan, s'il vous plaît.

— Qui dois-je annoncer ?

— Nick Moncrieff.

— Je vous le passe, M. Moncrieff.

— Je n'arrive pas à me souvenir où nous nous sommes rencontrés, fit la voix au bout du fil.

— Au Dorchester, pour la dernière de *L'importance d'être Constant*.

— Ah oui, maintenant je me rappelle. Alors que puis-je faire pour vous ? demanda-t-il d'une voix méfiante.

— J'envisage d'investir dans votre prochaine production, expliqua Danny. Un ami à moi a mis quelque milliers de livres dans *Constant*, et il me dit avoir fait un beau profit ; de fait je me suis dit que ce pourrait être le bon moment pour...

— Vous ne pouviez mieux tomber ! s'écria Duncan. J'ai précisément ce qu'il vous faut, mon vieux. Et si on mangeait un morceau à l'Ivy un de ces quatre pour en discuter ?

Bingo ! songea Danny. Ça allait être bien plus simple qu'il ne l'avait

imaginé.

— Non, laissez-moi vous inviter à déjeuner, mon vieux, dit Danny. Vous devez être débordé, alors le mieux serait sans doute que vous me recontactiez la semaine prochaine pour me donner vos disponibilités.

— Eh bien, c'est amusant, mon déjeuner de demain vient d'être annulé. Donc, si par hasard vous êtes libre...

— Je suis libre, répondit Danny, avant de l'appâter. Et si vous me rejoigniez dans mon pub attiré ?

— Votre pub attiré ? fit Duncan, plus aussi enthousiaste.

— Oui, le Palm Court Room au Dorchester. Disons treize heures ?

— Ah oui, bien sûr. Je vous y retrouve à treize heures, dit Duncan. C'est bien *sir* Nicholas, n'est-ce pas ?

— Nick, c'est parfait, fit Danny avant de raccrocher et de noter le rendez-vous dans son agenda.

*

Le professeur Amirkhan Mori se fendit d'un sourire bienveillant en passant en revue l'auditorium plein à craquer. Ses conférences étaient toujours comblées. Et pas seulement parce qu'il transmettait une grande sagesse et un grand savoir, mais aussi parce qu'il réussissait à le faire avec humour. Il avait fallu du temps pour que Danny s'aperçoive que le professeur aimait provoquer les discussions et les débats en faisant des déclarations scandaleuses pour voir quelle réaction elles susciteraient chez ses étudiants.

— La stabilité économique de notre nation y aurait gagné si John Maynard Keynes n'était jamais né. Je ne crois pas qu'il ait réalisé une seule chose valable dans sa vie.

Vingt mains se levèrent d'un coup.

— Moncrieff, dit-il. Quel exemple avez-vous à nous donner d'un legs dont Keynes pourrait se targuer ?

— Il a fondé le Cambridge Arts Théâtre, répondit Danny, espérant prendre le professeur à son propre jeu.

— Il a aussi joué Orsino dans *Twelfth night* de Shakespeare quand il était étudiant au King's College, rétorqua Mori. Mais c'était avant qu'il ne veuille prouver au monde qu'il était économiquement raisonnable que les pays riches investissent et encouragent les pays en voie de développement. (L'horloge au mur derrière lui sonna une heure.) Je vous ai assez vus, dit le professeur avant de descendre de l'estrade d'un pas énergique et de disparaître par les portes battantes dans les rires et les applaudissements.

Danny savait qu'il n'aurait pas le temps de déjeuner s'il ne voulait pas arriver en retard à son rendez-vous avec son officier de probation. Mais quand il sortit comme une flèche de la salle de conférence, il trouva le professeur Mori qui attendait dans le couloir.

— Je me demandais si vous aviez un moment, Moncrieff, dit Mori et

sans attendre de réponse, il partit en trombe dans le couloir. Danny le suivit dans son bureau, prêt à défendre son opinion sur Milton Friedman car il savait que sa dernière dissertation n'allait pas dans le sens des opinions que le professeur avait souvent exprimées à ce sujet.

— Asseyez-vous mon cher, dit Mori. Je vous offrirais bien à boire, mais franchement, je n'ai rien de buvable. Bref, passons aux choses sérieuses. Je voulais savoir si vous aviez envisagé de vous inscrire au concours de dissertations du Jennie Lee Memorial Prize ?

— Je n'y avais pas pensé, avoua Danny.

— Alors vous devriez. Vous êtes de loin l'étudiant le plus brillant de votre promotion, et ce n'est pas peu dire, et je pense que vous pourriez remporter le prix. Si vous en avez le temps, vous devriez sérieusement y réfléchir.

— Quel sorte d'engagement cela implique-t-il ? demanda Danny. Ses études venaient en deuxième dans l'ordre des ses priorités.

Le professeur prit un guide sur son bureau, tourna la première page et se mit à lire à haute voix :

« La dissertation devra faire entre dix et vingt mille mots. Elle portera sur un sujet choisi par le candidat, qui devra la remettre avant la fin du premier trimestre. »

— Je suis flatté que vous pensiez que je suis à la hauteur, dit Danny.

— Je suis seulement étonné que vos professeurs à Loretto ne vous aient pas conseillé d'aller à Édimbourg ou à Oxford, plutôt qu'intégrer l'armée.

Danny aurait bien voulu expliquer à son professeur que personne de l'établissement polyvalent Clement Attlee n'était jamais allé à Oxford, pas même le directeur.

— Peut-être souhaiteriez-vous y réfléchir ? s'enquit le professeur. Faites-moi savoir quand vous aurez pris votre décision.

— Très certainement, répondit Danny en se levant. Merci, professeur.

Une fois dans le couloir, Danny se mit à courir vers l'entrée. Quand il eut passé les portes, il fut soulagé de voir Big Al l'attendre près de la voiture.

Danny retourna dans sa tête les paroles du professeur Mori alors que Big Al longeait le Strand et traversait le Mall en direction de Notting Hill Gate. Il roulait au-delà des limitations de vitesse car il ne voulait pas que son chef arrive en retard à son rendez-vous. Mieux valait payer une amende que de voir Danny retourner passer quatre ans à Belmarsh. Malheureusement Big Al se gara devant le bureau de probation juste au moment où Mme Bennett descendait du bus. Elle regarda par la vitre de la voiture alors que Danny tâchait de se cacher derrière la silhouette massive de Big Al.

— Elle doit croire que tu as braqué une banque, dit Big Al, et que je suis le chauffeur du fuyard.

— Oui, j'ai braqué une banque, lui rappela Danny.

Danny dut attendre à l'accueil plus longtemps que nécessaire avant que Mme Bennett ne réapparaisse et lui fasse signe d'entrer dans son bureau. Une fois assis sur sa chaise en plastique de l'autre côté de la table en Formica, elle dit :

— Avant de commencer, Nicholas, peut-être pouvez-vous m'expliquer à qui appartient la voiture dans laquelle vous êtes arrivé cet après-midi ?

— Elle est à moi, répondit Danny.

— Et qui était le chauffeur ? demanda Mme Bennett.

— C'est mon chauffeur.

— Comment pouvez-vous vous payer une BMW et employer un chauffeur alors que les seules sources de revenu que vous déclarez sont une bourse étudiante ?

— Mon grand-père a institué un fonds en fidéicommiss pour moi qui génère un revenu mensuel de cent mille livres et...

— Nicholas, dit Mme Bennett d'un ton sec, ces rendez-vous sont censés être une opportunité pour que vous abordiez en face les problèmes que vous rencontrez afin que je puisse vous proposer mon aide et mes conseils. Je vais vous laisser une chance de plus de répondre honnêtement à mes questions. Si vous continuez à vous comporter avec une telle frivolité, je n'aurai d'autre choix que de le mentionner dans mon prochain rapport au ministère de l'Intérieur, et nous savons tous les deux quelles en seront les conséquences. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Oui, Mme Bennett, répondit Danny en se rappelant ce que Big Al lui avait dit quand il avait rencontré le même problème avec son officier de probation. « Dis-leur c'qu'ils veulent entendre, chef. Ça simplifie tellement la vie. »

— Laissez-moi vous reposer la question. À qui appartient la voiture dans laquelle vous êtes arrivé cet après-midi ?

— À l'homme qui la conduit.

— Et est-il un ami ? Ou travaillez-vous pour lui ?

— Je l'ai connu quand j'étais à l'armée, et comme j'étais en retard, il m'a proposé de me déposer.

— Et pouvez-vous me dire si vous avez d'autres sources de revenu, hormis votre bourse ?

— Non, Mme Bennett.

— Voilà qui est mieux. Vous voyez que les choses se passent mieux quand vous acceptez de coopérer ? Maintenant y a-t-il autre chose dont vous souhaitez discuter avec moi ?

Danny fut tenté de lui parler de son entrevue avec les trois banquiers suisses, de lui exposer en détail l'affaire immobilière qu'il essayait de mettre sur pied, ou de lui confier les projets qu'il avait pour Charlie Duncan. Il opta pour une histoire plus crédible :

— Mon professeur souhaite que je m'inscrive au concours de dissertation Jennie Lee Memorial Prize et je me demandais si vous pourriez

me conseiller.

Mme Bennett sourit.

— Croyez-vous que cela augmentera vos chances de devenir enseignant ?

— Oui, je suppose, dit Danny.

— Alors je vous conseillerais de vous inscrire au concours.

— Je vous suis très reconnaissant, Mme Bennett

— Il n'y a pas de quoi, répondit-elle. Après tout, je suis là pour ça.

La visite nocturne imprévue de Danny à Mile End Road avait ranimé cette braise rougeoyante que les condamnés à perpétuité appelaient « leurs démons ». Retourner à l'Old Bailey en plein jour signifiait pour Danny un défi encore plus important.

Quand Big Al vira dans St Paul's Yard, Danny leva les yeux sur la statue perchée sur le toit de la cour d'assises : une femme essayait de tenir une balance en équilibre. Quand Danny avait feuilleté son agenda pour vérifier s'il était libre pour déjeuner avec Charlie Duncan, il s'était rappelé comment il avait prévu de passer sa matinée. Big Al passa devant l'entrée du public, tourna à droite au bout de la route et se rendit jusqu'à l'arrière du bâtiment, où il se gara devant une porte arborant une pancarte : « *Entrée des visiteurs* ».

Une fois que Danny eut passé la sécurité, il entreprit la longue ascension des marches de pierre menant aux différents tribunaux. En haut, un représentant de la cour qui portait une longue robe noire de maître d'école lui demanda s'il savait dans quelle salle d'audience il souhaitait se rendre.

— Numéro quatre, répondit-il. L'homme lui désigna la deuxième porte à droite dans le couloir. Danny suivit ses instructions et se rendit dans la tribune réservée au public. Une poignée de spectateurs – famille, amis de l'accusé et quelques curieux – étaient assis sur un banc au premier rang. Il ne se joignit pas à eux.

Danny ne s'intéressait pas du tout à l'accusé. Il était venu voir son adversaire jouer sur son propre terrain. Il se glissa dans un coin du dernier rang. Comme un assassin chevronné, il jouissait d'une vue parfaite sur sa proie. Spencer Craig quant à lui devrait se retourner et fixer la tribune s'il voulait avoir la moindre chance de le voir, et encore, Danny ne serait qu'un visage parmi d'autres dans le paysage.

Danny observait le moindre mouvement de Craig, un peu comme un boxeur étudie son adversaire, cherche les failles, les faiblesses. Craig montrait très peu de choses pour un œil inexercé. À mesure que la matinée avançait, il devenait évident qu'il était habile, rusé et sans pitié, des armes nécessaires dans la profession qu'il avait choisie. Il semblait disposé à tirer sur la corde de la loi, jusqu'à la rupture si cela pouvait le servir. Cela, Danny l'avait appris à ses dépens. Il avait déjà accepté que lorsque le moment viendrait d'affronter Craig, il devrait être le plus vif possible. Il ne pourrait considérer son adversaire comme vaincu que lorsqu'il aurait poussé son dernier soupir.

Danny croyait qu'il savait désormais presque tout ce qu'il y avait à savoir sur Spencer Craig. Il savait à quel point il lui fallait rester prudent. Si Danny avait l'avantage de la préparation et de l'élément de surprise, il avait également l'inconvénient d'avoir osé pénétrer dans une arène que Craig considérait comme son pré carré. Danny n'arpentait ce terrain que depuis quelques mois. À chaque jour qui passait, il entraît de mieux en mieux dans son rôle, il prenait de l'assurance. Aujourd'hui, personne ne doutait un instant qu'il fût réellement sir Nicholas Moncrieff. Cependant Danny se rappelait que Nick avait écrit dans son journal que pour affronter un ennemi dans les meilleures conditions, il fallait l'attirer en dehors de son propre terrain. C'était hors de son élément, qu'il devenait vulnérable.

Danny testait chaque jour ses nouveaux talents. Cependant, ce qu'il avait fait jusqu'à présent avait été assez simple. Se faire inviter à une soirée, se faire passer pour un habitué du Dorchester, duper un jeune agent immobilier et convaincre un producteur de théâtre qu'il pourrait investir dans sa dernière production étaient seulement les rounds d'échauffement d'un long combat dans lequel Craig était indubitablement l'adversaire numéro un. Si Danny baissait la garde ne serait-ce qu'une minute, l'homme qui plastronnait dans la salle d'audience s'assurerait qu'il soit renvoyé à Belmarsh pour le reste de sa vie.

Danny devait attirer cet homme dans un marécage dont il ne pourrait s'échapper. Charlie Duncan allait l'aider à priver Lawrence Davenport de ses fans inconditionnels. Gary Hall allait humilier Gerald Payne devant ses collègues et amis. Mais s'assurer que Spencer Craig termine sa carrière, ne puisse plus siéger à la cour en perruque et robe rouge, qu'il se retrouve sur le banc des accusés, et qu'il soit reconnu coupable de meurtre par un jury serait une autre affaire.

55

— Bonjour George, lança Danny quand il lui ouvrit la portière arrière de la voiture.

— Bonjour sir Nicholas.

Danny entra dans l'hôtel sans se presser et fit un signe de la main à Walter quand il traversa l'accueil. Le visage de Mario s'illumina à la minute où il remarqua son client préféré.

— Un chocolat chaud et le *Times*, sir Nicholas ? demanda-t-il une fois que Danny se fut installé dans son alcôve attitrée.

— Merci, Mario. J'aimerais aussi une table pour déjeuner à une heure demain, dans un endroit discret.

— Aucun problème, sir Nicholas.

Danny se cala dans son siège et songea à l'entrevue qui allait avoir lieu. Ses conseillers du département immobilier de la banque Coubertin avaient appelé trois fois la semaine dernière : pas de nom, pas de tergiversations, juste

des faits et des conseils avisés. Non seulement ils avaient proposé un prix réaliste pour le bureau de prêteur sur gages, mais ils avaient également attiré son attention sur une parcelle de terrain derrière les trois propriétés et qui appartenait au conseil municipal. Danny ne leur précisa pas qu'il connaissait le moindre mètre carré de ce terrain. Quand il était petit, lui était le buteur et Bernie, le gardien dans la finale de leur coupe du monde de football privée.

Ils avaient également pu lui indiquer que pendant des années le service d'urbanisme avait voulu construire des « logements abordables » sur ce terrain, mais avec un garage si près du site, le comité de santé et de sécurité s'était opposé à cette idée. Les minutes des réunions en question étaient arrivées dans une enveloppe marron le lendemain matin. Danny avait des projets qui résoudraient tous les problèmes.

*

— Bonjour, sir Nicholas.

Danny leva les yeux de son journal.

— Bonjour, M. Hall, dit-il quand le jeune homme s'assit en face de lui. Hall ouvrit son porte-documents et sortit un épais dossier intitulé « Moncrieff », puis un document qu'il donna à Danny.

— Ce sont les actes notariés du garage Wilson, expliqua-t-il. J'ai rencontré Mlle Wilson ce matin. (Danny crut que son cœur allait cesser de battre.) Une jeune femme charmante... Elle semblait soulagée d'être déchargée de ce problème.

Danny sourit. Beth déposerait les deux cent mille livres dans son agence locale de l'HSBC. Elle se contenterait de voir que cela lui rapportait 4, 5 pour cent par an. Lui savait parfaitement qui bénéficierait le plus des retombées.

— Et les deux immeubles de chaque côté ? demanda Danny. Avez-vous du neuf ?

— À ma grande surprise, répondit Hall, je pense que nous allons pouvoir conclure l'affaire. (Cela ne surprit pas Danny le moins du monde.) M. Isaacs a dit qu'il céderait son bureau de prêteur sur gages pour deux cent cinquante mille et M. Kamal demande trois cent vingt mille pour l'entrepôt de tapis. À eux deux, ils pourraient doubler la taille de votre propriété et nos spécialistes en investissement estiment que la valeur des biens réunis vaudra presque le double de votre mise de fonds initiale.

— Payez à M. Isaacs le prix qu'il demande. Proposez trois cent mille à M. Kamal. Vous pouvez monter jusqu'à trois cent quinze – l'entrepôt de tapis fait une fois et demie la superficie du bureau de prêteur sur gages.

— Mais je continue à penser que je pourrai vous faire obtenir une meilleure offre, lança Hall.

— Surtout pas. Je veux que vous concluez ces deux affaires le même jour. Si M. Kamal venait à découvrir ce que nous manigançons, il voudra nous faire payer une fortune.

— Compris, répondit Hall qui continuait à noter les instructions de Danny.

— Une fois les deux affaires conclues, faites-le-moi immédiatement savoir afin que je puisse entamer des négociations avec le conseil municipal sur la bande de terre située derrière les trois sites.

— Nous pourrions même arrêter des plans avant que vous ne les contactiez. Ce pourrait être le site idéal pour un petit immeuble de bureaux, ou un supermarché.

— Non, sûrement pas, M. Hall, dit Danny d'un ton ferme. Si vous faisiez cela, vous perdriez votre temps et mon argent. (Hall eut l'air légèrement soucieux.) Il y a un Sainsbury's à une centaine de mètres seulement, et si vous étudiez le plan de développement sur dix ans du conseil pour ce quartier, vous verrez que les seuls projets pour lesquels ils accordent des permis de construire sont des logements à loyer modéré. Nous allons faire croire au conseil que nous nous plions à leur idée. Nous aurons ainsi de bien meilleures chances de conclure l'affaire. Ne soyez pas gourmand. Une autre erreur qu'a faite mon dernier agent.

— Je m'en souviendrai, dit Hall.

Les conseillers de Danny avaient si bien fait leur travail qu'il n'eut aucun mal à se montrer plus intelligent que Hall.

— En attendant, je verserai cinq cent quarante mille livres sur votre compte client aujourd'hui, afin que vous puissiez conclure les deux affaires le plus vite possible – mais n'oubliez pas, le même jour, et sans que l'autre partie ne soit au courant de l'autre vente et encore moins de mon implication.

— Je ne vous décevrai pas, affirma Hall.

— Je l'espère, répondit Danny, parce que si vous réussissez dans cette petite entreprise, je travaille sur quelque chose de bien plus intéressant. Mais comme il y a un élément de risque en jeu, il faudra le soutien de l'un de vos associés, de préférence quelqu'un de jeune, qui a des couilles et de l'imagination.

— Je connais l'homme qu'il vous faut, dit Hall. « Moi aussi. » pensa Danny.

*

— Comment allez-vous, Beth ? demanda Alex Redmayne. Il se leva et l'accompagna vers un fauteuil confortable près de la cheminée.

— Je vais bien, merci, maître Redmayne.

Alex sourit en s'installant à côté d'elle.

— Je n'ai jamais réussi à faire en sorte que Danny m'appelle Alex, même si j'aime à penser que, vers la fin, nous étions devenus amis. Peut-être aurais-je plus de succès avec vous.

— La vérité, maître Redmayne, c'est que Danny était encore plus timide que moi, timide et têtue. Ne croyez pas qu'il ne vous considérait pas comme

son ami sous prétexte qu'il ne vous appelait pas par votre prénom.

— Si seulement il pouvait être assis là en ce moment... J'ai été ravi que vous m'écriviez pour demander à me voir.

— Je voulais vous demander conseil, mais jusqu'à récemment, je n'étais pas en mesure de le faire.

Alex se pencha et lui prit la main. Il sourit quand il avisa la bague de fiançailles.

— Que puis-je faire pour vous ?

— C'est juste qu'il s'est passé quelque chose d'étrange quand je suis allée récupérer les effets personnels de Danny à Belmarsh.

— Ça a dû être une terrible expérience.

— En quelque sorte, c'était pire que les funérailles, répondit Beth. Mais en partant, je suis tombée sur M. Pascoe.

— Tombée sur ? Ou traînait-il dans le coin dans l'espoir de vous voir ?

— Peut-être, mais je ne peux pas en être sûre. Cela change-t-il quelque chose ?

— Cela change tout, répondit Alex. Ray Pascoe est un homme bien, impartial, qui n'a jamais douté de l'innocence de Danny. Il m'a même confié une fois qu'il avait rencontré des milliers d'assassins, et que Danny n'était pas comme eux. Alors qu'avait-il à dire ?

— C'est cela qui est étrange. Il m'a dit qu'il avait le sentiment que Danny aimerait que l'on défende son honneur, et non pas *aurait aimé*. Ne trouvez-vous pas cela bizarre ?

— Sa langue a fourché, sans doute. L'avez-vous questionné ?

— Non. Quand j'y ai repensé, il était parti.

Alex se tut pendant un moment. Il pensait à ce que les paroles de Pascoe pouvaient bien signifier.

— Il n'y a qu'une chose à faire si vous espérez défendre l'honneur de Danny. Il vous faut demander une grâce royale auprès de la Reine.

— Une grâce royale ?

— Oui. Si l'on arrive à convaincre les juges qui siègent à la Chambre des lords qu'une injustice a été commise, le grand Chancelier d'Angleterre peut recommander à la Reine que la décision de la cour d'appel soit annulée. C'était plutôt banal à l'époque de la peine de mort, c'est bien plus rare de nos jours.

— Et quelles sont les chances de voir l'affaire de Danny prise en considération ?

— Il est rare qu'une demande de grâce soit octroyée, mais beaucoup de gens, dont des personnes très haut placées, estiment que Danny a subi une injustice.

— Vous semblez oublier, maître Redmayne, que je me trouvais dans le pub quand Craig a provoqué la rixe, que j'étais dans la ruelle quand il a attaqué Danny et que je tenais Bernie dans mes bras quand il m'a dit que c'était M. Craig qui l'avait poignardé. Ma version des choses n'a jamais

changé, et non pas parce que, comme maître Pearson l'a insinué, je l'avais préparée avant le procès, mais parce que je disais la vérité. Trois autres personnes savent que je disais la vérité. Une quatrième – Toby Mortimer – a confirmé ma version quelques jours seulement avant de mettre fin à ses jours. En dépit de vos efforts, le juge en appel n'a même pas voulu écouter la cassette. Pourquoi cela devrait-il être différent cette fois ?

Alex ne répondit pas immédiatement car il lui fallut un moment pour se remettre de l'attaque de Beth.

— Si vous repartez en campagne avec les amis de Danny, les juges de la Chambre des lords seront forcés de rouvrir l'affaire, car dans le cas contraire, cela provoquerait un véritable tollé dans l'opinion. Mais, poursuivit-il, si vous décidez d'emprunter cette voie, Beth, ce sera un voyage long et difficile, et même si je vous offre mes services *pro bono*, cela vous reviendra cher, de toute façon.

— L'argent n'est plus un problème, annonça Beth. Je viens de réussir à vendre le garage pour une somme bien plus importante que ce que j'avais imaginé. J'ai mis la moitié de l'argent de côté pour l'éducation de Christy. Danny voulait qu'elle prenne un meilleur départ dans la vie que lui. Mais je serais ravie de dépenser l'autre moitié pour essayer de faire rouvrir l'affaire si vous croyez qu'il y a la moindre chance de défendre son honneur.

Alex se pencha de nouveau et lui prit la main.

— Beth, puis-je vous poser une question personnelle ?

— Tout ce que vous voulez. Chaque fois que Danny parlait de vous, il disait : « C'est une perle, tu peux lui dire tout ce que tu veux. »

— Je considère cela comme un compliment, Beth. Cela me donne l'assurance pour vous demander quelque chose qui me trotte dans la tête depuis quelque temps. (Beth leva les yeux, le feu apportait un éclat particulier à ses joues.) Vous êtes une femme jeune et belle, Beth, avec de rares qualités que Danny a reconnues. Mais ne pensez-vous pas qu'il est temps d'aller de l'avant ? Cela fait six mois que Danny est mort.

— Sept mois, deux semaines et cinq jours, répondit Beth en baissant la tête.

— Il ne voudrait sûrement pas que vous le pleuriez le reste de votre vie.

— Non, c'est vrai. Il a même essayé de mettre un terme à notre relation une fois que son appel a été rejeté. Mais il ne le souhaitait pas vraiment, maître Redmayne.

— Comment pouvez-vous en être sûre ? demanda Alex.

Elle ouvrit son sac à main, sortit la dernière lettre que Danny lui avait envoyée et la donna à Alex.

— Elle est presque illisible, constata-t-il.

— Et pourquoi ?

— Vous connaissez la réponse, Beth. Vos larmes...

— Non, maître Redmayne, pas mes larmes. J'ai beau avoir lu cette lettre chaque jour ces douze derniers mois, ce n'est pas moi qui ai versé ces larmes,

mais l'homme qui les a écrites. Il savait combien je l'aimais. Nous aurions fait notre vie ensemble, même si nous ne pouvions passer qu'un jour par mois ensemble. J'aurais attendu vingt ans sans hésiter pour pouvoir enfin passer le reste de ma vie avec le seul homme que j'ai jamais aimé. J'ai adoré Danny à la minute où je l'ai rencontré et personne ne le remplacera jamais. Je sais que je ne peux pas le faire revenir, mais si j'arrivais à prouver son innocence au reste du monde, cela suffirait, largement.

Alex se leva, se rendit à son bureau et prit un dossier. Il ne voulait pas que Beth voie ses larmes ruisseler sur ses joues. Il regarda par la fenêtre. La statue d'une femme aux yeux bandés et qui tenait une balance était perchée sur un immeuble. Pour que le monde entier la voie. Il dit calmement :

— J'écirai au grand Chancelier aujourd'hui.

— Merci Alex.

56

Danny était assis à la table quinze minutes avant l'heure de son rendez-vous avec Charlie Duncan. Mario avait choisi une table isolée pour être sûr qu'on ne pourrait pas les écouter. Danny avait de nombreuses questions à poser. Elles étaient toutes classées dans sa mémoire.

Il étudia le menu. Il voulait le connaître par cœur avant que son invité n'arrive. Il espérait que Duncan serait à l'heure ; après tout il mourait d'envie que Danny investisse dans son prochain spectacle. Peut-être qu'à un moment donné, il finirait par deviner la véritable raison pour laquelle il l'avait invité à déjeuner...

À une heure moins deux, Charlie Duncan entra dans le restaurant Palm Court en chemise à col ouvert et une cigarette au bec – un véritable personnage de Batman. Le maître d'hôtel eut un mot discret avant de lui offrir un cendrier. Duncan éteignit sa cigarette pendant que le maître d'hôtel fouillait dans un tiroir de son bureau et en sortit trois cravates à rayures, qui détonnaient toutes avec la chemise saumon de Duncan. Danny réprima un sourire. Si cela avait été un match de tennis, il en serait déjà à cinq-zéro. Le maître d'hôtel accompagna Duncan à la table de Danny. Danny nota mentalement de doubler son pourboire.

Danny se leva pour serrer la main de Duncan, dont les joues étaient désormais de la même couleur que sa chemise.

— Vous êtes un habitué, visiblement, observa Duncan en s'asseyant. On dirait que tout le monde vous connaît.

— Mon père et mon grand-père séjournaient toujours ici chaque fois qu'ils descendaient d'Écosse. C'est un peu une tradition familiale.

— Alors que faites-vous, Nick ? demanda Duncan tout en jetant un œil au menu. Je ne me rappelle pas vous avoir déjà vu au théâtre.

— J'étais dans l'armée. J'ai donc été à l'étranger pas mal de temps, mais depuis la mort de mon père, j'ai repris la responsabilité du fonds en

fidéicommis de la famille.

— Et vous n'avez jamais investi dans le théâtre auparavant ? demanda Duncan alors que le sommelier montrait une bouteille de vin à Danny. Ce dernier examina l'étiquette avant d'opiner.

— Et que prendrez-vous aujourd'hui, sir Nicholas ? demanda Mario.

— Comme d'habitude, répondit Danny. Et saignant surtout, ajouta-t-il. Il se rappela que Nick avait dit cela aux serveurs des plats chauds à Belmarsh. Ça avait généré tellement de rires que Nick avait failli finir avec un rapport. Le sommelier versa un peu de vin dans le verre de Danny. Il renifla le bouquet avant d'en prendre une gorgée. Il opina de nouveau. Encore une chose que Nick lui avait apprise, en se servant de sirop de cassis, d'eau et d'une tasse en plastique dans laquelle il faisait tourner le liquide.

— La même chose, dit Duncan en fermant la carte et en la rendant au maître d'hôtel. Mais à point pour moi.

— La réponse à votre question, reprit Danny, est non. Je n'ai jamais investi dans le théâtre. Je serais donc fasciné d'apprendre comment votre monde fonctionne.

— La première chose que doit faire un producteur est d'identifier la pièce. Soit une nouvelle, de préférence par un dramaturge établi, soit l'adaptation d'un classique. Votre problème suivant consistera à trouver une star.

— Comme Lawrence Davenport ? fit Danny en remplissant le verre de Duncan à ras bord.

— Non, c'était exceptionnel. Larry Davenport n'est pas un acteur de théâtre. Il arrive tout juste à s'en sortir avec une comédie légère s'il est entouré de bons acteurs.

— Mais peut-il encore remplir un théâtre ?

— Une fois épuisés les fans du Dr Beresford, il y avait de moins en moins de monde sur la fin, avoua Duncan. Franchement, s'il ne retourne pas vite à la télévision, il ne sera bientôt plus capable de remplir une cabine téléphonique.

— Alors comment cela fonctionne au plan des finances ? demanda Danny, qui avait déjà obtenu une réponse à trois de ses questions.

— Monter une pièce dans le West End coûte aujourd'hui de quatre à cinq cent mille livres. Donc une fois que le producteur a choisi une pièce, signé la star et réservé le théâtre – et ce n'est pas toujours possible d'avoir les trois en même temps – il compte sur ses anges pour réunir les fonds.

— Combien d'anges avez-vous ? demanda Danny.

— Chaque producteur a sa propre liste, qu'il garde comme les bijoux de la Couronne. Je dois avoir soixante-dix anges qui investissent régulièrement dans mes productions, expliqua Duncan alors que l'on déposait un steak devant lui.

— Et combien investissent-ils en moyenne ? demanda Danny en servant un autre verre de vin à Duncan.

— Sur une production normale, l'unité de base est autour de dix mille livres.

— Vous avez donc besoin de cinquante anges par pièce.

— Rien ne vous échappe quand on parle chiffres, pas vrai ? fit Duncan en attaquant son steak.

Danny se maudit intérieurement : il n'avait pas voulu baisser la garde et il passa rapidement à autre chose.

— Comment un ange, un parieur, fait-il un bénéfice ?

— Si le théâtre est plein à soixante pour cent pendant toute la saison, il rentrera dans ses fonds et récupérera son argent. Au-dessus de ce chiffre, il peut faire un joli profit. En dessous, il peut perdre sa chemise.

— Et combien sont payées les stars ? demanda Danny.

— Malheureusement, selon leurs normes habituelles. Parfois, pas plus de cinq cents la semaine. Raison pour laquelle tant de stars préfèrent faire de la télé, une pub de temps en temps, voire du doublage, plutôt que de se lancer dans un vrai boulot. Nous avons payé Larry Davenport mille livres.

— Mille livres par semaine ? fit Danny. Je n'en reviens pas qu'il se soit levé pour cela !

— Nous non plus, avoua Duncan quand le serveur vida la bouteille de vin. Danny opina quand il la brandit d'un air interrogateur.

— Bonne bouteille, celle-là, observa Duncan. (Danny acquiesça.) Le problème de Larry, c'est qu'on ne lui a pas proposé grand-chose récemment. Au moins *L'importance d'être Constant* lui a permis de garder son nom à l'affiche quelques semaines. Les stars de séries T.V. comme les footballeurs, s'habituent vite à gagner des milliers de livres par semaine. Sans parler de la vie qui va avec. Mais une fois que le robinet est fermé, même s'ils ont accumulé quelques actifs, ils peuvent rapidement se retrouver à court d'argent. C'est un problème pour de nombreux acteurs. Certains ne gardent pas de poire pour la soif, et se retrouvent souvent avec un bel avis d'imposition.

Une autre réponse à une autre question.

— Alors que prévoyez-vous de monter ? demanda Danny qui ne voulait pas montrer trop d'intérêt pour Lawrence Davenport afin de ne pas éveiller les soupçons de Duncan.

— Je suis en train de monter une pièce écrite par un jeune dramaturge qui s'appelle Anton Kaszubowski. Il a remporté plusieurs trophées au festival d'Édimbourg cette année. Elle s'appelle *Bling Bling* et j'ai le sentiment que c'est justement ce que le West End recherche. Plusieurs grosses huiles montrent déjà leur intérêt et j'espère bien faire une annonce ces jours prochains. Une fois que je saurai qui jouera le premier rôle, je vous écrirai un petit mot. (Il joua avec son verre.) Combien pensiez-vous investir ? demanda-t-il.

— Je commencerai par quelque chose de petit. Disons dix mille. Si cela marche, je pourrais bien devenir un habitué.

— Je subsiste grâce à mes habitués, répondit Duncan en vidant son verre d'un coup. Je vous contacterai dès que j'aurai signé le premier rôle ; au fait, j'organise toujours un petit cocktail pour les investisseurs quand je lance une nouvelle pièce, ce qui attire inévitablement quelques stars. Vous pourrez revoir Larry. Ou sa sœur...

— Autre chose, sir Nicholas ? demanda le maître d'hôtel.

Danny aurait bien demandé une troisième bouteille, mais Charlie Duncan avait déjà répondu à toutes ses questions.

— Juste l'addition, merci, Mario.

*

Après que Big Al l'eut raccompagné dans les Boltons, Danny monta directement dans son bureau et sortit le dossier Davenport de son étagère. Il passa l'heure suivante à prendre des notes. Une fois qu'il eut consigné tout ce qui lui avait semblé intéressant dans les propos de Duncan, il rangea le dossier entre ceux de Craig et de Payne et retourna à son bureau.

Il se mit à lire en vue du concours de dissertation. Au bout de quelques lignes seulement, il abandonna. Il ne serait jamais assez bon pour impressionner le professeur Mori et encore moins les correcteurs. Au moins, il avait réussi à meubler l'une de ces interminables heures d'attente. C'était déjà ça. Il devait éviter d'accélérer les choses. Cela pouvait le conduire à commettre une erreur fatale.

Plusieurs semaines s'écoulèrent avant que Gary Hall ne parvienne à conclure les deux affaires immobilières sur Mile End Road, sans qu'aucun des vendeurs ne comprenne ce qu'il manigançait. Comme un bon pêcheur, Danny jeta sa mouche avec un seul objectif : non pas attraper le menu fretin Hall, mais attirer le gros poisson Gerald Payne, et le faire sortir de l'eau. Il fallait aussi attendre que Charlie Duncan trouve une star pour sa nouvelle pièce avant de pouvoir revoir Davenport. Attendre... Le téléphone sonna. Danny décrocha. « Ce problème dont vous avez parlé, dit une voix, je crois que nous avons peut-être trouvé une solution. Nous devrions nous rencontrer. » On raccrocha. Danny commençait à comprendre pourquoi les banquiers suisses se raccrochaient aux comptes des riches qui chérissaient la discrétion.

Il prit son stylo, retourna à sa dissertation et tâcha de trouver une première phrase plus éloquente. « Si *John Maynard Keynes* avait connu la chanson populaire "*Ain't We Got fun*" et son couplet accablant « *Ain' nothing surer, rich get rich, and the poor get children*¹ » Il aurait sans doute discuté sa pertinence, autant au plan des Nations, qu'à celui des individus... »

— Renouée du Japon ?

— Oui, nous pensons que la renouée du Japon est la réponse, déclara Bresson. Mais je suis forcé d'avouer que cette question nous a laissés perplexes.

Danny ne chercha pas à les éclairer. Il commençait tout juste à apprendre à jouer selon les règles des Suisses.

— Et pourquoi est-ce la réponse ? s'enquit-il.

— Si l'on découvre de la renouée japonaise sur un chantier de construction, cela peut repousser un permis de construire d'au moins un an. Une fois qu'on l'a identifiée, on doit faire venir des experts pour détruire la plante, et on ne peut pas commencer à construire tant que le comité pour la santé et la sécurité n'a pas estimé que le chantier a passé tous les tests nécessaires avec succès.

— Et comment se débarrasse-t-on de renouée japonaise ? demanda Danny.

— Une société spécialisée vient mettre le feu à tout le chantier. Ensuite, il faut encore attendre trois mois pour s'assurer que le dernier rhizome a été détruit avant de pouvoir redemander un permis de construire.

— Ça revient cher ?

— Oui, pour le propriétaire du terrain. Nous avons rencontré un exemple typique à Londres, ajouta Segat. Le conseil municipal a découvert de la renouée japonaise sur un chantier de douze hectares sur lequel un permis de construire pour une centaine de logements sociaux avait été accordé. Il a fallu plus d'un an pour s'en débarrasser, et ça a coûté plus de trois cent mille livres. Quand les maisons ont été construites, le promoteur a eu de la chance de rentrer dans ses frais.

— Pourquoi cette plante est-elle si dangereuse ? s'enquit Danny.

— Si on ne la détruit pas, expliqua Bresson, elle se fraye un chemin dans les fondations de tout bâtiment, même le béton armé, et dix ans plus tard, l'édifice tombe en miettes, vous laissant avec une note d'assurances qui provoquerait la faillite de la plupart des sociétés. À Osaka, dans le nord du Japon, la renouée a détruit un immeuble entier d'habitation, raison pour laquelle elle s'appelle renouée japonaise.

— Alors comment puis-je m'en procurer ? demanda Danny.

— Vous ne la trouverez pas en rayon dans votre jardinerie locale, répondit Bresson. Toutefois je pense qu'une société spécialisée dans sa destruction pourrait vous renseigner. (Bresson marqua une pause.) Ce serait bien sûr illégal de la planter sur les terres de quelqu'un d'autre, ajouta-t-il en regardant Danny droit dans les yeux.

— Mais pas sur son propre terrain, répondit Danny. Cela fit taire les deux banquiers. Avez-vous trouvé une solution pour l'autre moitié de mon problème ?

Ce fut Segat qui lui répondit.

— Une fois de plus, votre requête était, comment dire, pour le moins

inhabituelle, et elle tombe assurément dans une catégorie à haut risque. Toutefois, mon équipe pense avoir identifié une parcelle de terre dans l'East London qui remplit tous vos critères. (Danny se rappela que Nick l'avait repris sur l'emploi correct du terme *critères*, mais décida de ne pas éclairer Segat.) Londres, comme vous devez le savoir, a posé sa candidature pour accueillir les Jeux olympiques de 2012, et la majorité des grandes manifestations est, pour le moment, censée avoir lieu à Stratford dans l'East London. Bien que l'on ne sache pas encore si la candidature sera acceptée ou rejetée, cela a déjà créé un important marché spéculatif pour des sites du secteur. Parmi les sites qu'envisage actuellement le comité olympique, il y en a un qui pourrait accueillir un vélodrome, pour toutes les manifestations cyclistes couvertes. Mes contacts m'informent que six sites ont été identifiés, parmi lesquels deux seulement ont des chances de figurer sur la liste des sélectionnés. Vous êtes en mesure d'acheter les deux sites, et même si vous devrez payer une somme bien au-dessus des prix du marché, il y a encore le potentiel pour faire de jolis bénéfices.

— Au-dessus des prix du marché ? fit Danny.

— Nous avons évalué les deux sites, expliqua Bresson, à environ un million de livres chacun. Mais les deux propriétaires actuels en veulent chacun un million et demi. Mais s'ils devaient se trouver sur la liste des candidats présélectionnés, ils pourraient finir par valoir pas moins de six millions. Et si l'un d'eux s'avérait le gagnant, ce chiffre pourrait encore être multiplié par deux.

— Dans le cas contraire, dit Danny, je risque de perdre trois millions. (Il marqua une pause.) Je devrais réfléchir très sérieusement à votre rapport avant de courir le risque de perdre une pareille somme.

— Vous n'avez qu'un mois pour vous décider, lança Bresson, parce que la liste des heureux élus sera annoncée à ce moment-là. Si les deux sites y figurent, vous ne pourrez sûrement pas les acquérir à ce prix-là.

— Vous trouverez là-dedans tous les documents dont vous avez besoin pour vous aider à prendre votre décision, expliqua Segat en donnant deux dossiers à Danny.

— Merci, dit Danny. Je vous ferai connaître ma décision d'ici la fin de la semaine. (Segat opina.) Maintenant j'aimerais que vous me mettiez au courant de l'état d'avancement de nos négociations avec le conseil municipal à propos du site du garage Wilson sur Mile End Road.

— Notre avocat londonien a rencontré l'agent municipal d'urbanisme la semaine dernière, répondit Segat, pour tâcher de savoir ce que son comité considérerait comme acceptable si jamais vous deviez faire une demande pour un avant-projet de permis de construire. Le conseil a toujours pensé à édifier des logements sociaux sur cette parcelle de terrain, mais il reconnaît que le promoteur doit faire un bénéfice. Il a fait la proposition suivante : si soixante-dix appartements devaient être bâtis sur le site, un tiers d'entre eux devrait être des logements à prix abordables.

— Mathématiquement, ce n'est pas possible, observa Danny.

Segat sourit pour la première fois.

— Nous n'avons pas dit combien d'appartements nous souhaitions construire. Il y a de la place pour la négociation. Toutefois, si nous devons accepter leur proposition, ils nous vendraient le terrain pour quatre cent mille livres, et nous octroieraient un permis de construire en même temps. Sur cette base, nous vous recommanderions d'accepter leur prix initial, mais d'essayer de pousser le conseil municipal à vous autoriser à construire quatre-vingt-dix appartements. L'agent d'urbanisme en chef nous confiait que cela risquait de provoquer des débats virulents, mais si nous augmentions notre proposition à, disons, cinq cent mille, il pourrait trouver le moyen de recommander notre offre.

— Si cela venait à être approuvé par le conseil, ajouta Bresson, vous vous retrouveriez propriétaire de tout le site pour à peine plus d'un million de livres.

— À supposer que nous réussissions à accomplir cela, que me suggérez-vous de faire ensuite ?

— Vous avez deux choix, déclara Bresson. Soit vendre à un promoteur, soit construire et gérer le projet tout seul.

— Ça ne m'intéresse pas de passer les trois prochaines années sur un chantier de construction, lança Danny. Une fois que nous nous serons mis d'accord et qu'un permis de construire provisoire aura été accordé, vendons simplement le site au plus offrant.

— Cela me semble la solution la plus sage, acquiesça Segat. Et je suis sûr que votre retour sur investissement s'élèvera à au moins deux fois la somme initiale.

— Vous avez fait du bon travail, observa Danny.

— Nous n'aurions pas pu réagir aussi promptement, dit Segat, sans votre connaissance du site et de son passé.

Danny ne réagit pas à ce qui était clairement une perche tendue

— À présent, peut-être pourriez-vous m'informer de ma situation financière actuelle.

— Certainement, dit Bresson, en sortant un autre dossier de son attaché-case. Nous avons fusionné vos deux comptes comme vous nous l'avez demandé, et constitué trois sociétés d'import-export. Aucune à votre nom. Votre compte personnel s'élève actuellement à 55373000 livres, légèrement moins qu'il y a trois mois. Néanmoins vous avez fait plusieurs investissements pendant ce temps, qui devraient finir par rapporter de jolis profits. Nous avons également acheté pour vous les actions que vous nous aviez indiquées lors de notre dernière rencontre, pour plus de deux millions de livres – vous trouverez les informations page neuf de votre dossier vert. De plus, conformément à vos instructions, nous avons placé tout excédent de caisse des institutions AAA sur les marchés monétaires au jour le jour, lequel présente actuellement un rendement annuel d'environ onze pour cent.

Danny décida de ne pas faire de commentaire sur la différence entre l'intérêt de 2, 75 pour cent que la banque payait initialement et les 11 pour cent actuels

— Merci, dit-il. Peut-être pourrions-nous nous revoir dans un mois.

Segat et Bresson opinèrent en signe d'assentiment et se mirent à rassembler leurs papiers. Danny se leva et, conscient qu'aucun n'avait envie de tenir de menus propos, il les raccompagna à la porte.

— Je vous contacterai rapidement, dit-il, à la minute où j'aurais pris une décision sur ces deux sites olympiques.

Quand ils furent partis, Danny monta dans son bureau, sortit le dossier Gerald Payne de l'étagère, le posa sur son bureau et passa le reste de la matinée à transférer toutes les informations nécessaires à son plan. S'il devait acquérir les deux sites, il aurait besoin de rencontrer Payne en chair et en os. Avait-il déjà entendu parler de renouée japonaise ?

*

« Les parents ont-ils toujours plus d'ambition pour leur progéniture qu'ils n'en ont pour eux-mêmes ? » se demanda Beth en entrant dans le bureau de la directrice.

Mlle Sutherland avança et serra la main de Beth. Elle ne sourit pas en lui faisant signe de s'asseoir puis relut la demande d'inscription. Beth tâcha de ne pas se montrer nerveuse.

— Dois-je comprendre, Mlle Wilson, dit la directrice en insistant sur *Mlle*, que vous souhaitez voir votre fille intégrer notre école maternelle à St. Veronica au trimestre prochain ?

— Oui, répondit Beth. Je pense que Christy bénéficierait grandement des enseignements que propose votre école.

— Votre fille est sans aucun doute en avance pour son âge, reprit Mlle Sutherland en jetant un œil sur ses papiers d'admission. Toutefois, et je suis sûre que vous le comprendrez, avant qu'elle ne puisse se voir offrir une place à St. Veronica, il y a d'autres éléments que je dois prendre en considération.

— Naturellement, fit Beth, qui craignait le pire.

— Par exemple, je ne trouve aucune mention du père de l'enfant sur la demande d'inscription.

— Non. Il est mort l'an dernier.

— Je suis désolée de l'apprendre, dit Mlle Sutherland, qui n'avait pas du tout l'air désolé. Puis-je vous demander quelle était la cause de son décès ?

Beth hésita, car elle avait encore du mal à prononcer ces mots.

— Il s'est suicidé.

— Je vois. Étiez-vous mariés ?

— Non, reconnut Beth. Nous étions fiancés.

— Je suis désolée de devoir vous poser cette question, Mlle Wilson, mais quelles ont été les circonstances de la mort de votre fiancé ?

— Il était en prison à l'époque, répondit Beth doucement.

— Je vois. Puis-je vous demander de quelle infraction il a été reconnu coupable ?

— Meurtre, répondit Beth, à présent certaine que Mlle Sutherland connaissait déjà la réponse à toutes les questions qu'elle lui posait.

— Aux yeux de l'église catholique, le suicide et le meurtre sont, comme vous devez sûrement le savoir, Mlle Wilson, des péchés mortels. (Beth ne dit rien.) Il est également de mon devoir de vous signaler, ajouta-t-elle, qu'il n'y aucun enfant illégitime actuellement inscrit à St. Veronica. Toutefois, je porterai toute mon attention au dossier de votre fille, et vous ferai connaître ma décision en temps utile.

À cet instant, Beth se dit que Slobodan Milosevic avait plus de chances de remporter le prix Nobel de la paix que Christy d'entrer à St. Veronica.

La directrice se leva, traversa la pièce et ouvrit la porte de son bureau.

— Au revoir, Mlle Wilson.

Une fois la porte refermée derrière elle, Beth fondit en larmes. Pourquoi les péchés du père...

58

Danny se demanda comment il réagirait quand il rencontrerait Gerald Payne. Il ne pouvait pas se permettre de trahir la moindre émotion. S'il devait perdre son sang-froid, toutes les heures qu'il avait passées à planifier la chute de Payne auraient été inutiles.

Big Al se gara devant Baker, Tremlett et Smythe avec quelques minutes d'avance. Quand Danny entra dans l'immeuble, il trouva Gary Hall qui l'attendait à l'accueil.

— C'est un homme vraiment exceptionnel, s'enthousiasma Hall alors qu'ils se rendaient devant une série d'ascenseurs. Le plus jeune associé de l'histoire de la société, ajouta-t-il en appuyant sur le bouton du dernier étage. Très récemment, il a obtenu de concourir pour un siège au Parlement. De ce fait, je ne crois pas qu'il restera encore longtemps chez nous.

Danny sourit. Son objectif était de faire virer Payne. Qu'il doive en plus renoncer à un siège au Parlement serait un bonus supplémentaire.

Quand ils sortirent de l'ascenseur, Hall conduisit son client le plus important dans le couloir des associés jusqu'à ce qu'ils arrivent devant une porte sur laquelle on pouvait lire : « Gerald Payne » en lettres d'or. Hall frappa doucement, ouvrit et laissa passer Danny. Payne se leva d'un bond se dirigea vers eux en tâchant de boutonner sa ceinture. Mais, visiblement, cela faisait un bon moment que le bouton du milieu n'atteignait plus la boutonnière. Il tendit la main et gratifia Danny d'un sourire forcé. En dépit de tous ses efforts, Danny fut incapable de le lui rendre.

— Nous sommes-nous déjà rencontrés ? demanda Payne en regardant plus attentivement Danny.

— Oui, répondit Danny, à la soirée pour la dernière de Lawrence Davenport.

— Oh oui, bien sûr, fit Payne, et il invita Danny à s'asseoir en face de lui. Gary Hall resta debout.

— Permettez-moi de commencer, sir Nicholas...

— Nick.

— Gerald, dit Payne.

Danny opina.

— Comme je le disais, permettez-moi de commencer par vous exprimer mon admiration pour votre petit coup avec le conseil de Tower Hamlets sur le site de Bow – un marché qui, d'après moi, vous permettra de multiplier par deux votre mise de fonds en moins d'un an.

— M. Hall a fait le gros du travail préliminaire, expliqua Danny. J'étais pour ma part occupé par quelque chose de bien plus compliqué.

Payne se pencha en avant.

— Et feriez-vous participer notre société à votre dernière entreprise ? s'enquit-il.

— Sûrement dans les dernières étapes, répondit Danny. J'ai cependant déjà réalisé la majeure partie du travail de recherche. Mais il faut encore que quelqu'un me représente quand je ferai une offre pour le site.

— Nous serions ravis de vous aider dit Payne, retrouvant le sourire. Vous sentez-vous en mesure de nous faire des confidences à ce stade ? ajouta-t-il.

Danny constata avec plaisir que ce qui intéressait Payne, c'était uniquement d'être dans le coup. Il lui rendit son sourire.

— Tout le monde sait que si Londres décroche les Jeux olympiques de 2012, il y aura beaucoup d'argent à faire pendant les préparatifs, expliqua Danny. Avec un budget de dix milliards nous devrions tous pouvoir en profiter.

— En temps normal, je serais d'accord avec vous, dit Payne, l'air un peu déçu, mais ne pensez-vous pas que le marché est déjà saturé ?

— Si, répondit Danny, surtout si vous n'êtes pas capable de vous intéresser à autre chose qu'au stade principal, à la piscine, au gymnase, au village olympique ou au centre équestre. J'ai personnellement identifié une opportunité qui n'a pas attiré l'attention de la presse ni l'intérêt du public.

Payne se pencha en avant et posa ses coudes sur la table. Danny se cala dans son siège et se détendit pour la première fois.

— Peu de gens savent que le comité olympique a identifié six sites pour construire un vélodrome, poursuivit Danny. Deux d'entre eux doivent être présélectionnés. Combien de gens peuvent même vous dire ce qui se passe dans un vélodrome ?

— Du cyclisme, répondit Gary Hall.

— Bravo ! fit Danny. Et dans quinze jours, nous apprendrons lequel des deux sites le Comité olympique a provisoirement sélectionné. Je parie

qu'après que l'annonce aura été faite, il n'y aura pas plus qu'un paragraphe ou deux dans le journal local et ensuite, uniquement dans les pages sport. (Ni Payne ni Hall ne l'interrompirent.) Mais j'ai des informations confidentielles. Je les ai obtenues grâce à quelqu'un dans la place. Cela m'a coûté quatre livres quatre-vingt-dix-neuf.

— Quatre quatre-vingt-dix-neuf ? répéta Payne l'air perplexe.

— Le prix du *Cycling Monthly*, expliqua Danny en sortant un numéro de son porte-documents. Dans le numéro de ce mois-ci, ils ne laissent aucun doute sur les deux sites qui seront présélectionnés par le comité olympique. Leur rédacteur en chef a clairement l'oreille du Ministre.

Danny passa le magazine à Payne, ouvert à la page en question.

— Et vous dites que la presse n'a pas repris l'info ? s'étonna Payne une fois qu'il eut terminé l'éditorial.

— Pourquoi l'aurait-elle fait ? dit Danny.

— Une fois que l'on annoncera le site, expliqua Payne, des dizaines de promoteurs poseront leur candidature pour décrocher le contrat.

— Construire le vélodrome ne m'intéresse pas, rétorqua Danny. J'ai l'intention d'avoir fait fortune longtemps avant que le premier excavateur ne se rende sur ce site.

— Et comment comptez-vous faire ?

— Cela, je l'avoue, m'a coûté plus de quatre livres quatre-vingt-dix-neuf, mais si vous regardez au dos du *Cycling Monthly* ; reprit Danny en retournant le magazine, vous verrez le nom des éditeurs imprimés dans le coin inférieur droit. La prochaine édition ne sortira pas dans les kiosques avant une dizaine de jours, mais, pour un peu plus que le prix de vente, j'ai réussi à mettre la main sur des épreuves. Il y a un article, page 17, du président de la Fédération de cyclisme britannique dans lequel il affirme que la ministre l'a assuré que seuls deux sites sont pris au sérieux. La ministre fera une déclaration à cet effet à la Chambre des communes la veille de la parution du magazine. Puis il reprendra la parole pour attirer l'attention sur le site que son comité soutiendra.

— Brillant, observa Payne. Mais les propriétaires de ce site doivent sûrement être au courant qu'ils sont peut-être assis sur une fortune ?

— Seulement s'ils peuvent se procurer le numéro du *Cycling Monthly* du mois prochain, parce que, aujourd'hui, ils pensent encore simplement faire partie d'une liste de six candidats présélectionnés.

— Alors qu'avez-vous l'intention de faire ? demanda Payne.

— Le site favori de la Fédération de cyclisme a récemment changé de mains pour trois millions de livres, mais je n'ai pas été en mesure d'identifier l'acquéreur. Une fois que la ministre aura fait sa déclaration, la valeur du site pourrait alors monter à quinze, voire vingt millions. Alors qu'il reste encore six sites possibles sur la liste, si quelqu'un devait proposer au propriétaire actuel, disons, quatre ou cinq millions, je pense qu'il pourrait être tenté. Notre problème, c'est qu'il nous reste moins de quinze jours avant que le choix des

deux candidats ne soit rendu public. Une fois que ce sera fait il ne nous restera plus aucune chance.

— Puis-je faire une suggestion ? fit Payne.

— Allez-y.

— Si vous êtes si sûr qu'il y a deux sites en compétition, pourquoi ne pas acheter les deux ? Votre bénéfice ne serait peut-être pas très important, mais de cette façon vous ne pourriez pas perdre.

Danny comprit alors pourquoi Payne était devenu le plus jeune associé de l'histoire de la société.

— Bonne idée, fit Danny, mais cela ne sert pas à grand-chose tant que nous ne savons pas si le site qui nous intéresse est à vendre. C'est là que vous intervenez. Vous trouverez toutes les informations dont nous avons besoin dans ce dossier. Après tout, il faut bien que vous justifiez votre salaire.

Payne rit.

— Je m'en occupe immédiatement, Nick, et je vous recontacte dès que j'aurai retrouvé la trace du propriétaire.

— Ne traînez pas, lança Danny en se levant. La récompense sera élevée uniquement si nous agissons vite.

Payne le gratifia d'un dernier sourire quand il se leva pour serrer la main à son nouveau client. Alors qu'il allait s'en aller, Danny remarqua une invitation sur le manteau de cheminée.

— Serez-vous au cocktail de Charlie Duncan ce soir ? dit-il, l'air surpris.

— Oui. J'investis de temps en temps dans ses spectacles.

— Alors je vous y verrai peut-être. Auquel cas vous pourrez me tenir au courant.

— Je n'y manquerai pas. Puis-je juste vérifier quelque chose avant de commencer ?

— Oui, bien sûr, répondit Danny en tâchant de dissimuler sa nervosité.

— À propos de l'investissement, comptez vous mettre personnellement toute la somme ?

— Jusqu'au dernier penny.

— Et vous n'envisagez pas de mettre quelqu'un d'autre sur le coup ?

— Non, répondit Danny d'un ton ferme.

*

— Pardonnez-moi, mon père, parce que j'ai péché, dit Beth. Je ne me suis pas confessée depuis deux semaines.

Le père O'Connor sourit dès qu'il reconnut la douce voix de Beth. Ses confessions l'émouvaient toujours. Ce qu'elle considérait comme un péché, la plupart de ses paroissiens n'auraient pas jugé bon d'en parler.

— Je suis prêt à entendre votre confession, mon enfant, dit-il comme s'il ne savait pas qui se trouvait de l'autre côté de la fenêtre à croisillons.

— J'ai eu des pensées indignes pour une autre personne et je lui ai voulu

du mal.

Le père O'Connor remua.

— Pouvez-vous me dire ce qui a provoqué de si mauvaises pensées, mon enfant ?

— Je voulais que ma fille connaisse un meilleur départ que moi dans la vie. J'ai pris rendez-vous dans une école, et la directrice ne lui a laissé aucune chance.

— Avez-vous essayé de voir les choses de son point de vue ? demanda le père O'Connor. Après tout, vous avez peut-être mal interprété ses intentions. (Comme Beth ne répondait pas, il ajouta.) Vous devez toujours vous rappeler, mon enfant, que ce n'est pas à nous de juger la volonté du Seigneur, car Il pourrait avoir d'autres projets pour votre petite fille.

— Alors je dois demander le pardon du Seigneur, et attendre de découvrir quelle est Sa volonté.

— Je pense que c'est la ligne de conduite la plus sage, mon enfant. En attendant, vous devriez prier et chercher les conseils du Seigneur.

— Et quelle sera ma pénitence, père, pour mes péchés ?

— Apprenez la contrition et oubliez ceux qui ne peuvent comprendre vos problèmes, répondit le père O'Connor. Vous récitez un Notre Père et deux Je vous Salue Marie.

— Merci père.

*

Le père O'Connor attendit que la petite porte se referme pour être sûr que la jeune femme était partie. Il resta seul un moment à réfléchir sérieusement au problème de Beth. Il sortit ensuite du confessionnal et se dirigea vers la sacristie. Il passa rapidement devant Beth, agenouillée, tête baissée, un chapelet à la main.

Une fois dans la sacristie, le père O'Connor verrouilla la porte, s'assit à son bureau et composa un numéro. C'était l'une de ces rares occasions où il sentait que la volonté du Seigneur aurait besoin d'un petit coup de pouce.

*

Big Al déposa le patron devant la porte peu après huit heures. Une fois que Danny fut entré dans le bâtiment, il n'eut aucun mal à trouver le bureau de Charlie Duncan. Les rires et les discussions exubérantes provenaient du premier étage et quelques invités s'étaient dispersés sur le palier.

Danny gravit l'escalier miteux et mal éclairé, passa devant les affiches encadrées des précédents spectacles que Duncan avait produits, dont aucun n'avait été un grand succès d'après les souvenirs de Danny. Il se fraya un chemin devant un jeune couple enlacé qui ne lui jeta pas un seul regard. Il entra dans ce qui était clairement le bureau de Duncan et comprit bien vite

pourquoi les invités s'étaient dispersés sur le palier. Il était tellement bondé que les invités pouvaient à peine bouger. Une jeune fille debout près de la porte lui offrit à boire et Danny demanda un verre d'eau – après tout, il avait besoin de se concentrer s'il voulait que son investissement génère un dividende.

Danny parcourut la pièce du regard à la recherche de quelqu'un qu'il connaissait et remarqua Katie. Elle se détourna à la minute où elle le vit. Cela le fit sourire. Il pensa à Beth. Elle le taquinait toujours sur sa timidité, surtout quand il entrait dans une pièce remplie d'inconnus. Si Beth avait été là, elle serait déjà en train de discuter avec un groupe de gens qu'elle n'avait jamais rencontrés. Comme elle lui manquait ! Quelqu'un lui toucha le bras, interrompant ses pensées. Danny se retourna et trouva Gerald Payne à son côté.

— Nick ! dit-il comme s'ils étaient de vieux amis. Bonnes nouvelles ! J'ai retrouvé la trace de la banque qui représente le propriétaire de l'un des sites.

— Et y avez-vous des contacts ?

— Malheureusement non, admit Payne, mais comme elle est basée à Genève, le propriétaire pourrait bien être un étranger qui n'a aucune idée de la valeur potentielle du site.

— Ou un Anglais qui ne la connaît que trop bien.

Danny avait compris que Payne un optimiste.

— Quoi qu'il en soit, reprit Payne, nous le découvrirons demain parce que le banquier, un certain M. Segat, m'a promis de me rappeler dans la matinée pour me faire savoir si son client a l'intention de vendre.

— Et l'autre site ? demanda Danny.

— Pas la peine de courir après si le propriétaire du premier site n'a pas l'intention de vendre.

— Vous avez probablement raison, répondit Danny sans prendre la peine de lui faire remarquer que c'était ce qu'il lui avait suggéré en premier lieu.

— Gerald ! s'écria Lawrence Davenport en se penchant pour embrasser Payne sur les deux joues.

Danny fut étonné de constater que Davenport n'était pas rasé et portait une chemise qu'il avait clairement mise plus d'une fois cette semaine. Quand les deux hommes se saluèrent, il éprouva une telle haine qu'il fut incapable de se joindre à leur conversation.

— Connais-tu Nick Moncrieff ? demanda Payne.

Davenport ne sembla pas le reconnaître ni s'intéresser à lui.

— Nous nous sommes rencontrés à la soirée pour votre dernière, expliqua Danny.

— Ah bien, fit Davenport en montrant un peu plus d'intérêt.

— J'ai vu la pièce deux fois.

— Comme c'est flatteur, dit Davenport en le gratifiant du sourire réservé à ses fans.

— Jouerez-vous dans la prochaine production de Charlie ? demanda Danny.

— Non. Autant j'ai adoré jouer dans *Constant*, autant je ne me peux pas me permettre de consacrer mon talent à la seule scène.

— Pourquoi ? demanda innocemment Danny.

— On doit refuser beaucoup d'opportunités quand on s'est engagé sur le long terme. On ne sait jamais quand quelqu'un nous demandera de jouer dans un film ou d'avoir la vedette dans une nouvelle mini série télé.

— Quel dommage ! J'aurais investi beaucoup plus si vous aviez fait partie de la distribution d'acteurs.

— Comme c'est gentil de votre part ! Peut-être aurez-vous une autre opportunité dans l'avenir.

— Je l'espère, parce que vous êtes une vraie star.

Il savait bien que le top du top, pour Lawrence Davenport, c'était que l'on parle de Lawrence Davenport à Lawrence Davenport.

— Bien, dit ce dernier, si vous tenez vraiment à faire un bon investissement, j'ai...

— Larry ! fit une voix.

Davenport se retourna et embrassa un autre homme, bien plus jeune que lui. Le moment était passé, mais Davenport avait laissé la porte grande ouverte, et Danny avait bien l'intention de faire ultérieurement irruption sans prévenir.

— Triste, observa Payne quand Davenport s'éloigna.

— Triste ? le pressa Danny.

— C'était la star de notre génération à Cambridge, expliqua Payne. Nous pensions tous qu'il ferait une brillante carrière, mais ça n'est jamais arrivé.

— Je constate que vous l'appellez Larry, dit Danny. Comme Laurence Olivier.

— Ça doit être à peu près la seule chose qu'il ait en commun avec Olivier.

Danny fut presque mal pour Davenport quand il se rappela les mots de Dumas. *Avec des amis comme ceux-ci...*

— Eh bien, il a encore le temps.

— Pas avec tous les problèmes qu'il a.

— Problèmes ? dit Danny, et il sentit une tape dans son dos.

— Salut Nick ! lança Charlie, son autre nouvel ami.

— Salut Charlie, répondit Danny.

— J'espère que tu apprécies la soirée, dit-il en remplissant le verre de champagne de Danny.

— Oui merci.

— Envisages-tu toujours d'investir dans *Bling Bling*, mon vieux ? murmura Duncan.

— Oh oui, répondit Danny. Tu peux m'inscrire pour dix mille.

Il n'ajouta pas : « Même si le scénario est complètement obscur. »

— Astucieux, mon gars ! lança Duncan en lui donnant de nouveau une tape dans le dos. Je te mets un contrat à la poste demain.

— Lawrence Davenport tourne-t-il en ce moment ? demanda Danny.

— Pourquoi cette question ?

— Le look pas rasé et les vêtements miteux. Je me suis dit que ça avait peut-être un rapport avec un rôle qu'il jouerait.

— Non, non, répondit Duncan en riant. Il n'est sur rien en ce moment, il vient de se lever, c'est tout. (Il baissa de nouveau la voix.) À ta place, je l'évitais, mon vieux.

— Et pourquoi ? demanda Danny.

— C'est un parasite. Ne lui prête pas un sou, sinon tu ne le reverras jamais. Dieu sait combien il doit, rien qu'à ceux qui se trouvent dans cette pièce.

— Merci pour la mise en garde, dit Danny en posant le verre plein sur un plateau. Je dois y aller. Mais merci, c'était une bonne soirée.

— Déjà ? Tu n'as même pas rencontré les stars pour lesquelles tu va investir !

— Si, répondit Danny.

*

Elle décrocha le téléphone sur son bureau et reconnut immédiatement la voix.

— Bonsoir, père, dit-elle. En quoi puis-je vous aider ?

— Non, Mlle Sutherland, c'est moi qui souhaiterais vous aider.

— Et à quoi pensez-vous ?

— J'espérais vous aider à prendre une décision au sujet de Christy Cartwright, une jeune membre de ma congrégation.

— Christy Cartwright ? fit la directrice. Ce nom me dit quelque chose.

— Et pour cause, Mlle Sutherland. N'importe quelle directrice consciencieuse ne manquerait pas de remarquer que Christy est potentiellement capable de décrocher une bourse d'études dans cette ère de redoutable compétition scolaire.

— Et n'importe quelle directrice consciencieuse n'aurait pas non plus manqué de remarquer que les parents de l'enfant n'étaient pas mariés, situation que désapprouvent encore les membres du conseil d'établissement de St. Veronica. Vous devez sûrement vous en souvenir, vous y siégiez il n'y a pas si longtemps.

— Et à juste titre, Mlle Sutherland, répondit le père O'Connor. Mais permettez-moi de vous tranquilliser en vous assurant que j'ai publié trois fois les bans du mariage à St. Mary, et affiché la date de leur mariage sur le panneau d'affichage de l'église et dans le journal de la paroisse.

— Mais malheureusement, le mariage n'a jamais eu lieu, lui rappela la directrice.

— En raison de circonstances imprévues, murmura le père O'Connor.

— Je suis sûre que je n'ai pas besoin de vous rappeler, père, que *l'Evangelium Vitae*, encyclique du pape Jean-Paul, établit clairement que le suicide et bien sûr le meurtre sont, aux yeux de l'église, encore des péchés mortels. Cela, je le crains, ne me laisse d'autre choix que de me désintéresser de cette affaire.

— Vous ne seriez pas la première personne dans l'histoire à le faire, Mlle Sutherland.

— Cette remarque est indigne de vous, père, rétorqua la directrice.

— Vous avez raison de me réprimander, Mlle Sutherland, et je vous prie de m'excuser. Je crains de n'être qu'un humain, et, de ce fait, commettre des erreurs. Peut-être que j'en ai commise une le jour où une jeune femme exceptionnellement douée a posé sa candidature pour être directrice de St. Veronica et que j'ai oublié d'informer le conseil d'établissement qu'elle venait de se faire avorter. Je suis sûr que je n'ai pas besoin de vous rappeler, Mlle Sutherland, que le Saint-Père considère également cela comme un péché mortel.

59

Depuis plusieurs semaines, Danny évitait le professeur Mori. Il craignait que l'effort qu'il avait produit pour le concours de dissertation n'ait pas suffi à l'impressionner.

Mais à l'issue du cours du matin, Danny vit Mori à la porte de son bureau. Impossible d'échapper au doigt qui lui faisait signe. Comme un écolier qui sait qu'il va se faire flageller, Danny le suivit docilement dans son bureau. Il attendait les remarques cinglantes, les mots d'esprit acérés, les flèches empoisonnées.

— Je suis déçu, commença le professeur Mori. (Danny baissa la tête. Comment se faisait-il qu'il s'y prenne si bien avec des banquiers suisses, des imprésarios du West End, des associés principaux et des avocats chevronnés, mais qu'il tremble comme une feuille en présence de cet homme ?) Maintenant vous savez ce que doit ressentir un finaliste malheureux aux Jeux olympiques.

Danny leva les yeux, perplexe.

— Félicitations, reprit le professeur Mori, rayonnant. Vous êtes arrivé quatrième au concours de dissertation. Comme cela sera pris en compte dans votre diplôme universitaire, je m'attends à de grandes choses de votre part quand vous passerez vos examens finaux. (Il se leva, toujours tout sourires.) Félicitations, répéta-t-il en serrant chaleureusement la main de Danny.

— Merci professeur, dit ce dernier, en tâchant d'intégrer la nouvelle.

Il entendait Nick dire : *Sacrée bonne nouvelle, mon vieux !* Il regrettait de ne pas pouvoir partager la nouvelle avec Beth. Elle serait si fière. Combien de temps encore pourrait-il survivre sans la voir ?

Il laissa le professeur, courut dans le couloir, passa la porte à toute allure et dévala les marches, pour trouver Big Al debout près de la portière arrière de la voiture en train de regarder sa montre d'un air inquiet. Danny habitait dans trois mondes différents et, dans le suivant, il ne pouvait pas se permettre d'arriver en retard. Il avait rendez-vous avec son officier de probation.

*

Danny avait décidé de ne pas dire à Mme Bennett comment il avait l'intention de passer le reste de son après-midi, car il ne doutait pas qu'elle considérerait l'idée comme frivole. Toutefois, elle sembla ravie d'apprendre qu'il s'en était bien sorti dans le concours de dissertation.

Molly avait déjà servi une deuxième tasse de thé à M. Segat quand Danny rentra de son rendez-vous avec Mme Bennett. Le banquier suisse se leva lorsqu'il entra dans la pièce et s'excusa d'avoir quelques minutes de retard sans donner d'explication.

Segat le gratifia d'un petit signe de tête avant de se rasseoir.

— Vous êtes désormais le propriétaire des deux sites qui sont en compétition pour le vélodrome olympique, annonça-t-il. Bien que vous ne puissiez plus vous attendre à engendrer un bénéfice aussi important, vous ne devriez avoir aucune raison de vous plaindre de la rentabilité globale de votre investissement initial.

— Payne a-t-il rappelé ? fut tout ce que voulut savoir Danny.

— Oui, il a rappelé ce matin et fait une offre de quatre millions de livres pour le site qui aura le plus de chances d'être sélectionné. Je présume que vous voulez que je refuse son offre.

— Oui. Mais dites-lui que vous accepteriez six millions, à condition que le contrat soit signé avant que la ministre n'annonce sa décision.

— Mais ce site vaudra au moins douze millions si tout se passe comme prévu !

— N'ayez crainte, tout se passera comme prévu. Payne a-t-il montré un intérêt pour l'autre site ?

— Non. Pourquoi le ferait-il ? dit Segat, alors que tout le monde est d'accord sur le site qui devrait être sélectionné ?

Ayant obtenu toutes les informations dont il avait besoin, Danny changea de sujet.

— Qui a fait la plus grosse offre pour le site sur Mile End Road ?

— Le plus offrant a été Fairfax Homes, une entreprise remarquable avec laquelle le conseil a déjà travaillé dans le passé. J'ai étudié la proposition, dit Segat en donnant une brochure sur papier glacé à Danny, et je ne doute pas que, soumis à quelques modifications du service de l'urbanisme, le projet devrait avoir le feu vert dans quelques semaines.

— Combien ? demanda Danny en tâchant de dissimuler son impatience.

— Ah oui, fit Segat en consultant ses chiffres, en nous rappelant que

vosre mise de fonds initiale était d'un peu plus d'un million de livres, je pense que vous serez satisfait d'apprendre que la première offre de Fairfax Homes s'élève à 1801156 livres, soit, pour vous, un bénéfice de plus d'un demi-million de livres. Pas un mauvais rapport de capital dans la mesure où l'argent est en jeu depuis moins d'un an.

— Comment expliquez-vous le chiffre de 1801156 livres ? demanda Danny.

— M. Fairfax s'attendait à ce qu'il y ait plusieurs offres autour de 1800000 livres et il s'est contenté d'accoler sa date de naissance au bout.

Danny rit et se mit à étudier les plans de Fairfax pour un magnifique programme d'appartements de luxe appelé City Reach, à construire sur le site où il avait autrefois travaillé en tant que mécanicien.

— M'autorisez-vous à appeler M. Fairfax pour lui faire savoir que son offre est gagnante ?

— Oui, faites, dit Danny. Et une fois que vous lui aurez parlé, j'aimerais lui toucher un mot.

Tandis que Segat passait son coup de fil, Danny continua à étudier les plans impressionnants de Fairfax Homes pour le nouvel immeuble d'habitation. Il n'avait qu'un seul doute.

— Je vous passe sir Nicholas, M. Fairfax, dit Segat. Il aimerait vous dire un mot.

— Je viens d'étudier vos plans, M. Fairfax, dit Danny, et je vois que vous avez un appartement de luxe avec terrasse au dernier étage.

— C'est exact, acquiesça M. Fairfax. Quatre chambres, quatre salles de bains, toutes attenantes, le tout sur près de trois cents mètres carrés.

— Qui donnent sur un garage de l'autre côté de Mile End Road.

— A moins de mille cinq cents mètres de la City, rétorqua Fairfax.

Tous deux rirent.

— Et vous mettez l'appartement de luxe sur le marché à six cent cinquante mille, M. Fairfax ?

— Oui, c'est le prix demandé, confirma Fairfax.

— Je conclurai l'affaire à un million trois, dit Danny, si vous donnez l'appartement de luxe en prime.

— Un million deux et vous faites affaire, dit Fairfax.

— À une condition.

— Laquelle ?

Danny expliqua à M. Fairfax le changement qu'il souhaitait et le promoteur accepta sans hésiter.

*

Danny avait soigneusement choisi l'heure. 11 heures. Big Al contourna

deux fois Redcliff Square avant de s'arrêter devant le numéro 25.

Danny remonta un chemin qui n'avait pas vu de déplantoir depuis longtemps. Quand il arriva devant la porte d'entrée, il sonna et attendit un moment, mais il n'y eut pas de réponse. Il donna deux coups de marteau sur la porte et entendit du bruit à l'intérieur, mais personne ne vint ouvrir. Il sonna une fois de plus avant d'abandonner. Il décida de réessayer dans l'après-midi. Il était presque arrivé au portail quand la porte s'ouvrit subitement. Une voix demanda :

— Qui êtes-vous donc ?

— Nick Moncrieff, dit Danny en remontant le chemin. Vous m'avez dit de vous passer un coup de fil, mais vous n'êtes pas dans l'annuaire, et comme je passais dans le coin...

Davenport portait un peignoir en soie. Il ne s'était visiblement pas rasé depuis plusieurs jours et se mit à ciller dans le soleil matinal comme un animal sortant d'hibernation le premier jour du printemps.

— Vous m'avez dit que vous aviez un investissement qui pourrait bien m'intéresser, reprit Danny.

— Ah oui, je me souviens maintenant, fit Davenport, l'air un peu plus réceptif. Oui, entrez.

Danny pénétra dans un couloir non éclairé qui fit ressurgir des souvenirs de la maison des Boltons avant que Molly l'ait prise en charge.

— Asseyez-vous donc pendant que je vais me changer, dit Davenport. J'en ai pour une minute.

Danny ne s'assit pas. Il fit le tour de la pièce et admira les tableaux et les beaux meubles, recouverts d'une couche de poussière. Il regarda par la fenêtre du fond et vit un grand jardin mal entretenu.

La voix anonyme avait appelé de Genève ce matin pour annoncer que les maisons dans le square changeaient actuellement de main pour trois millions de livres environ. M. Davenport avait acheté le numéro 25 en 1996 quand huit millions de téléspectateurs regardaient *L'Ordonnance* chaque samedi soir pour savoir avec quelle infirmière le Dr Beresford coucherait cette semaine. « Il a un crédit immobilier d'un million de livres à la Norwich Union, dit la voix, et depuis trois mois il n'a pas pu honorer ses paiements. »

Danny se détourna de la fenêtre quand Davenport revint dans la pièce. Il portait une chemise à col ouvert, un jean et des chaussures de sport. Danny avait vu des hommes mieux habillés en prison.

— Puis-je vous préparer un cocktail ? proposa Davenport.

— C'est un peu tôt pour moi, répondit Danny.

— Il n'est jamais trop tôt, rétorqua Davenport en se servant un grand whisky. (Il but une gorgée et sourit.) Je vais aller droit au but parce que je sais que vous êtes un type occupé. C'est juste que je suis légèrement à court d'argent en ce moment – ce n'est que temporaire, vous comprenez – jusqu'à ce que quelqu'un me signe pour une autre série. En fait, j'ai eu mon agent au téléphone ce matin avec une ou deux idées.

— Vous avez besoin d'un prêt ?
— Oui. Le fin mot de l'histoire, c'est ça.
— Et que pouvez-vous fournir comme garantie ?
— Eh bien, mes tableaux pour commencer, répondit Davenport. Je les ai payés plus d'un million.

— Je vous donnerai trois cent mille pour toute la collection.
— Mais je les ai payés plus de... cracha Davenport avant de se resservir un whisky.

— À supposer que vous puissiez apporter la preuve que la somme totale que vous avez payée s'élève à un million. (Davenport le regarda fixement, en tâchant de se rappeler où ils s'étaient rencontrés la dernière fois.) Je demanderai à mon avocat de vous établir un contrat et vous recevrez l'argent le jour où vous le signerez.

Davenport but une autre gorgée de whisky.

— Je vais y réfléchir.
— Faites. Et si vous remboursez la somme totale sous douze mois, je vous rendrai les tableaux sans frais supplémentaires.

— Alors où est l'entourloupe ?
— Il n'y a pas d'entourloupe, mais si vous ne pouvez pas me rembourser sous douze mois, les tableaux seront à moi.

— Aucun problème, dit Davenport, avec un grand sourire.
— Espérons que non, rétorqua Danny qui se leva pour le rejoindre alors que Davenport allait sortir de la pièce.

— Je vais vous envoyer un contrat ainsi qu'un chèque de trois cent mille livres, reprit Danny en le suivant dans le hall.

— C'est gentil à vous.
— Espérons que votre agent trouvera quelque chose à la hauteur de votre talent, lança Danny alors que Davenport ouvrait la porte d'entrée.

— Vous n'avez pas à vous faire de souci là-dessus, dit Davenport. Je parie que vous récupérerez votre argent d'ici quelques semaines.

— Cela fait plaisir à entendre. Ah, et au cas où vous décideriez de vendre cette maison...

— Ma maison ? fit Davenport. Non, jamais. Hors de question, n'y pensez même pas.

Il ne prit pas la peine de serrer la main à Danny et ferma la porte comme s'il avait affaire à un marchand.

60

Danny lut le rapport dans le *Times* pendant que Molly lui servait un café sans sucre.

L'échange, qui avait eu lieu dans l'auditoire à la Chambre entre la ministre des Sports et Billy Comack, député de Straford South, était caché à la fin du rapport parlementaire du journal :

Cormack (Trav. Stratford South) : madame la ministre peut-elle confirmer qu'elle a sélectionné deux sites pour le projet de vélodrome olympique ?

Ministre : Oui, je le confirme et je suis sûre que mon honorable collègue se réjouira d'apprendre que le site dans sa circonscription électorale est l'un des deux encore à l'étude.

Cormack : Je remercie madame la ministre pour sa réponse. Sait-elle que la Fédération britannique de cyclisme m'a écrit en me signalant que son comité a voté à l'unanimité en faveur du site dans ma circonscription ?

Ministre : Oui, je le sais, en partie parce que mon honorable collègue a eu l'amabilité de m'envoyer une copie de cette lettre (rires). Permettez-moi de l'assurer que je prendrai très au sérieux l'opinion de la Fédération britannique de cyclisme avant de prendre ma décision finale.

Andrew Crawford (Con. Stratford West.) : Madame la ministre réalise-t-elle que cette nouvelle ne sera pas bien accueillie dans ma circonscription, où est situé l'autre site sélectionné. Nous avons le projet de construire un nouveau centre de loisirs sur ce terrain et n'avons jamais voulu du vélodrome.

Ministre : Je prendrai en considération les opinions de messieurs les députés quand je prendrai ma décision finale.

Molly déposa deux œufs à la coque devant Danny au moment où son portable sonnait. Il ne fut pas étonné de voir le nom de Payne s'afficher sur le petit écran, même s'il ne s'était pas attendu à ce qu'il appelle si tôt. Il ouvrit le mobile d'une pichenette et dit :

— Bonjour.

— 'Jour, Nick. Désolé de vous appeler à cette heure-ci, mais je me demandais si vous aviez lu le rapport parlementaire dans le *Telegraph* ?

— Je ne lis pas le *Telegraph*, répondit Danny mais j'ai lu l'échange ministériel dans le *Times*. Que dit votre papier ?

— Que le président de la Fédération britannique de cyclisme a été invité à s'adresser au Comité des sites olympiques la semaine prochaine, quatre jours avant que la ministre ne prenne sa décision finale. Apparemment ce n'est plus qu'une formalité – une source bien informée a déclaré au *Telegraph* que la ministre attendait seulement le rapport de l'expert géomètre pour confirmer sa décision.

— Le *Times* raconte à peu près la même histoire.

— Mais ce n'est pas pour cela que je vous appelle. Je voulais que vous sachiez que j'ai déjà eu un appel de la Suisse ce matin. Ils ont refusé votre offre de quatre millions.

— Pas étonnant, vu les circonstances, observa Danny.

— Mais, reprit Payne, ils m'ont clairement fait comprendre qu'ils en accepteraient six, tant que la somme intégrale est versée avant que la ministre

n'annonce sa décision finale dans dix jours.

— Ça reste un bon coup, dit Danny. Mais j'ai des nouvelles moi aussi et je crains qu'elles ne soient pas aussi bonnes. Ma banque refuse de m'avancer tout l'argent en ce moment.

— Pourquoi ? fit Payne. C'est pourtant une bonne opportunité !

— Oui, mais elle considère tout de même que c'est un risque. Peut-être aurais-je dû vous prévenir que je suis un peu serré en ce moment, avec un ou deux autres projets qui ne se passent pas aussi bien que je l'avais espéré.

— Mais je croyais que vous aviez réussi un beau coup sur le site de Mile End Road ?

— Cela ne s'est pas aussi bien passé que je l'avais prévu. Je me suis retrouvé avec un bénéfice d'à peine plus de quatre cent mille. Et comme je l'ai dit à Gary Hall il y a un moment, mon dernier agent a fait quelques mauvaises opérations et je dois maintenant payer le prix de son manque de jugement.

— Alors combien pouvez-vous mettre ?

— Un million. Ce qui signifie qu'il nous manquera encore cinq millions, je crains donc que l'affaire ne se termine là.

Un long silence s'ensuivit, pendant lequel Danny sirota son café et ôta le dessus de ses deux œufs.

— Nick, je suppose que vous ne me laisseriez pas proposer cette affaire à un autre client ?

— Pourquoi pas, répondit Danny, vu tout le travail que vous avez investi dans ce projet. Je suis juste furieux de ne pas pouvoir investir tout le capital dans la meilleure affaire que j'aie rencontrée depuis des années.

— C'est très magnanime de votre part, observa Payne, et je vous le revaudrai.

— Je n'en doute pas, dit Danny, et il referma son téléphone d'un coup.

Il allait attaquer son œuf quand le téléphone sonna de nouveau. Il consulta l'écran pour voir s'il pouvait demander à son interlocuteur de rappeler plus tard, mais comprit qu'il ne pouvait pas quand il vit le mot *Voix* s'afficher. Il ouvrit le téléphone et écouta.

— Nous avons déjà reçu plusieurs coups de fil ce matin, avec des propositions pour votre site, dont une de huit millions. Que voulez-vous que je fasse de M. Payne ?

— Il va sûrement vous appeler pour vous faire une offre de six millions. Vous accepterez cette offre, dit Danny, avant que la voix ne puisse faire de commentaire, à deux conditions.

— Deux conditions, répéta la voix.

— Il doit déposer les six cent mille à la banque avant la fermeture ce soir, et il doit payer la somme totale avant que la ministre ne fasse son annonce dans dix jours.

— Je vous rappelle une fois qu'il nous aura contactés, dit la voix.

Danny regarda un jaune d'œuf.

61

Spencer Craig quitta son cabinet à cinq heures : c'était à son tour d'organiser le dîner trimestriel des Mousquetaires. Ils se réunissaient encore quatre fois par an en dépit du fait que Toby Mortimer n'était plus parmi eux. Le quatrième dîner était désormais connu sous le nom du dîner du Souvenir.

Craig faisait toujours appel à des traiteurs extérieurs, ainsi il n'avait pas à se préoccuper de la préparation du dîner ni de tout ranger ensuite, mais il aimait choisir le vin lui-même et goûter les plats avant que le premier invité n'arrive. Gerald l'avait déjà appelé pour lui annoncer qu'il avait une nouvelle sensationnelle à partager avec l'équipe qui pourrait bien changer leur vie.

Craig n'oublierait jamais la dernière occasion où les retrouvailles des Mousquetaires avaient changé leur vie, mais depuis que Danny Cartwright s'était pendu, personne n'avait plus jamais reparlé de cette histoire. Craig pensa à ses camarades Mousquetaires en rentrant chez lui en voiture.

Gerald Payne était en plein boom dans son entreprise, et maintenant qu'on l'avait choisi pour représenter un siège conservateur dans le Sussex, il était quasiment assuré de devenir député la prochaine fois que le Premier ministre annoncerait des élections. Larry Davenport paraissait plus détendu ces temps-ci et avait même remboursé les dix mille livres que Craig lui avait prêtées il y a quelques années, et qu'il ne s'attendait plus à revoir : peut-être Larry avait-il de son côté quelque chose à annoncer à l'équipe. Craig avait aussi sa bonne nouvelle à partager avec les Mousquetaires ce soir, et même si c'était une chose à laquelle il s'attendait, c'était, malgré tout, très gratifiant.

Les affaires avaient repris et son apparition au procès de Danny Cartwright n'était plus qu'un souvenir flou pour la plupart de ses collègues – à une exception près. Cependant, sa vie privée demeurait chaotique, c'était le moins que l'on puisse dire : une aventure de temps en temps, mais à part la sœur de Larry, personne qu'il ait eu envie de revoir. Néanmoins Sarah Davenport avait été on ne peut plus claire : elle n'était pas intéressée. Cependant, il n'avait pas perdu espoir.

Quand Craig arriva chez lui dans sa maison de Hambledon Terrace, il jeta un œil dans sa cave à vin pour constater qu'il n'avait rien qui soit digne d'un dîner des Mousquetaires. Il se rendit dans sa boutique habituelle au coin de King's Road et choisit trois bouteilles de Merlot, trois bouteilles de Sauvignon australien, et un magnum de Laurent Perrier. Après tout, il avait quelque chose à fêter.

Quand il revint chez lui, muni de deux sacs remplis de bouteilles, il entendit une sirène au loin. Cela fit ressurgir les souvenirs de cette fameuse nuit. Apparemment, contrairement à d'autres souvenirs, ils ne s'effaçaient pas avec le temps. Il avait appelé la police, était rentré chez lui en courant, s'était déshabillé à toute vitesse, douché rapidement sans se mouiller les cheveux,

avait enfilé un costume, une chemise et une cravate presque identiques avant de retourner s'asseoir au bar. Tout ça en dix-sept minutes.

Si Redmayne avait vérifié la distance entre le Dunlop Arms et la maison de Craig, avant l'ouverture du procès, il aurait pu aisément semer le doute dans la tête des jurés. Dieu merci, ce n'était que sa première affaire en tant qu'avocat principal. Si ça avait été lui qui s'était retrouvé face à Arnold Pearson, il aurait vérifié le moindre pavé sur la route qui menait chez lui, chronomètre en main.

Le temps qu'avait mis l'inspecteur Fuller pour arriver au pub n'avait pas étonné Craig ; il savait qu'il aurait des choses bien plus urgentes à traiter dans la ruelle : un homme mourant, et un suspect couvert de sang. Il n'aurait également aucune raison de croire qu'un parfait inconnu pouvait être mêlé à cette histoire, d'autant plus que trois autres témoins corroboreraient sa version. Le barman avait gardé sa langue dans sa poche, mais il avait déjà eu affaire à la police auparavant et aurait fait un témoin peu fiable, quel que soit le camp pour lequel il aurait témoigné. Craig avait continué à acheter tout son vin au Dunlop Arms et quand les factures lui étaient envoyées à la fin du mois et que le compte n'était pas juste, il se gardait bien de tout commentaire.

Une fois de retour chez lui, Craig laissa le vin sur la table de la cuisine et mit le champagne au frais. Il monta ensuite se doucher et enfiler une tenue plus décontractée. Il débouchait une bouteille quand on sonna à la porte.

Il ne se rappelait pas la dernière fois qu'il avait vu Gerald aussi enjoué. Il supposa que c'était à cause de la nouvelle dont il avait parlé au téléphone cet après-midi.

— Alors le travail électoral, ça te plaît ? demanda Craig en accrochant le manteau de Payne et en l'entraînant dans le séjour.

— Super, j'attends avec impatience l'élection générale pour pouvoir prendre ma place aux Communes. (Craig lui servit du champagne et lui demanda s'il avait eu des nouvelles de Larry récemment.) Je suis passé le voir un soir la semaine dernière, mais il n'a pas voulu me laisser rentrer. J'ai trouvé ça un peu étrange.

— La dernière fois que je suis passé chez lui, sa maison était dans un état effroyable, répondit Craig. Si ça se trouve, c'était aussi bête que cela, ou alors un nouveau petit ami qu'il ne voulait pas te présenter.

— Il doit travailler. Il m'a envoyé un chèque la semaine dernière pour un prêt auquel j'avais renoncé depuis longtemps.

— Toi aussi ? s'étonna Craig alors que la sonnette retentissait pour la deuxième fois.

Quand Davenport vint tranquillement les rejoindre, il semblait avoir retrouvé son air fanfaron et sa confiance en lui. Il embrassa Gerald sur les deux joues. Il ressemblait à un général qui inspecte ses troupes. Craig lui offrit une flûte de champagne et trouva que Larry faisait dix ans de moins que la dernière fois qu'il l'avait vu. Peut-être allait-il leur révéler une nouvelle qui leur couperait le souffle.

— Commençons la soirée par porter un toast, annonça Craig. Aux amis absents. (Les trois hommes levèrent leur verre et s'écrièrent :) A Toby Mortimer.

— À qui devons-nous boire ensuite ? demanda Davenport.

— À sir Nicholas Moncrieff, répondit Payne sans hésitation.

— Qui est-ce donc ? demanda Craig.

— L'homme qui est sur le point de changer nos vies.

— Comment ? demanda Davenport, qui ne tenait pas à révéler que c'était Moncrieff qui lui avait permis de leur rembourser l'argent qu'il leur avait emprunté.

— Je vous raconterai tout en détail pendant le dîner, dit Payne. Et ce soir, j'insiste pour passer le dernier parce que je suis sûr et certain que vous ne pourrez pas faire mieux que moi.

— Je n'en serais pas si sûr, Gerald, rétorqua Davenport. Il avait l'air encore plus content de lui que d'habitude.

Une jeune femme apparut sur le pas de la porte.

— C'est quand vous voulez, M. Craig.

Les trois hommes entrèrent dans la salle à manger sans se presser. Ils se remémoraient leurs années à Cambridge. Au fil des ans les anecdotes embellissaient.

Craig prit place en bout de table cependant que des portions de saumon fumé étaient déposées devant ses deux invités. Une fois qu'il eut goûté le vin et opiné en signe d'approbation, il se tourna vers Davenport et dit :

— Je ne peux plus attendre, Larry. Écoutons d'abord ta nouvelle. La chance a clairement tourné pour toi.

Davenport s'installa bien confortablement et attendit d'être certain d'avoir leur attention pleine et entière.

— Il y a deux jours, j'ai reçu un coup de fil de la BBC qui me demandait de passer à Broadcasting House pour discuter. Cela signifie en général qu'ils veulent t'offrir un petit rôle dans une pièce radiophonique avec un cachet qui ne couvrirait même pas la course en taxi de Redcliffe Square à Portland Place. Mais cette fois, un grand producteur m'a invité à déjeuner et m'a dit qu'ils allaient intégrer un nouveau personnage dans *Holby City*, et que j'étais leur premier choix. Il semble que le docteur Beresford ait disparu de la mémoire des gens...

— Mémoire bénie, dit Payne en levant son verre.

— Ils m'ont demandé de passer un bout d'essai la semaine prochaine.

— Bravo ! s'écria Craig en levant également son verre.

— Mon agent me dit qu'ils ne pensent à personne d'autre pour le rôle, je devrais donc pouvoir signer un contrat de trois ans avec des droits versés en cas de rediffusion et une clause de reconduction stricte.

— Pas mal, je dois l'avouer, dit Payne, mais je reste persuadé que je peux vous battre tous les deux.

Craig remplit son verre et en but une gorgée avant de parler.

— Le grand Chancelier a demandé à me voir la semaine prochaine. (Il but une autre gorgée en laissant la nouvelle faire son petit effet.)

— Va-t-il te proposer son boulot ? demanda Davenport.

— Chaque chose en son temps. Mais la seule raison pour laquelle il demande à voir quelqu'un de mon humble statut, c'est quand il veut lui proposer d'être nommé avocat de la Couronne.

— Bien mérité, dit Davenport. Payne et lui levèrent leurs verres en honneur de leur hôte.

— L'annonce n'a pas été encore faite, reprit Craig, en leur faisant signe de se rasseoir, alors ne dites rien à personne.

Craig et Davenport se calèrent sur leur chaise et se tournèrent vers Payne.

— À ton tour, mon vieux, dit Craig. Alors, qu'est-ce qui va nous changer la vie ?

*

On frappa à la porte.

— Entrez, dit Danny.

Big Al, sur le seuil, serrait un gros paquet.

— On vient de le livrer, chef. Où dois-je le mettre ?

— Laisse-le sur la table, dit Danny en continuant à lire son livre comme si le paquet n'avait aucune importance.

Dès qu'il entendit la porte se refermer, il reposa Adam Smith et la théorie des économies de marché et alla jusqu'à la table. Il regarda le paquet qui portait l'inscription « *Dangereux/Fragile* » avant d'enlever le papier kraft. Il dû défaire plusieurs couches de scotch avant de pouvoir enfin soulever le couvercle.

Il sortit des bottes en caoutchouc noir, pointure quarante-trois et demi et les essaya – parfaites. Ensuite il sortit une paire de gants fins en latex et une grosse torche. Quand il l'alluma, le rayon illumina toute la pièce. Les autres articles qu'il ôta de la boîte furent, un survêtement en nylon noir, et un masque pour se couvrir le nez et la bouche. On lui avait donné le choix entre noir et blanc, et il avait opté pour le noir. La seule chose que Danny laissa dans la boîte était un petit récipient en plastique recouvert de papier bulle et qui portait l'inscription « *Dangereux* ». Il ne le déballa pas parce qu'il savait déjà ce qui se trouvait à l'intérieur. Il remit les gants, la torche, les bottes, le survêtement et le masque dans la boîte, prit un rouleau de gros scotch dans le tiroir du haut de son bureau et rescotcha le couvercle. Danny sourit. Mille livres bien investies.

*

— Et quelle somme vas-tu investir dans cette petite entreprise ?

demanda Craig.

— Environ un million sur mes fonds personnels, répondit Payne, dont j'ai déjà transféré six cent mille afin de sécuriser le contrat.

— Cela ne va pas te mettre sur la paille ? demanda Craig.

— Si, avoua Payne. Mais j'ai peu de chances de rencontrer de nouveau ce genre d'opportunité dans ma vie, et le bénéfice me permettra d'avoir suffisamment pour vivre une fois devenu député et avoir démissionné de mon poste actuel.

— Laisse-moi essayer de comprendre ce que tu proposes, fit Davenport. Quelle que soit la somme que nous investissions, tu la multiplieras par deux à coup sûr en moins d'un mois.

— On ne peut jamais être sûr de rien, dit Payne, mais c'est une course à deux chevaux et le nôtre est clairement le favori. En termes simples, j'ai l'opportunité de reprendre un terrain pour six millions qui vaudra entre quinze et vingt millions une fois que la ministre annoncera le site qu'elle a sélectionné pour le vélodrome.

— À supposer qu'elle choisisse ton site, dit Craig.

— Je t'ai montré l'article dans Hansard² qui rapporte son échange avec ces deux députés.

— Oui, dit Craig, mais je reste tout de même perplexe. Si c'est une si bonne affaire, pourquoi ce Moncrieff n'achète-t-il pas le site pour lui ?

— Je ne crois pas qu'il ait jamais eu assez pour couvrir les six millions, expliqua Payne, mais il investira quand même un million sur ses fonds personnels.

— Il y a quelque chose qui cloche, insista Craig.

— Tu n'es qu'un vieux sceptique, Spencer, lança Payne. Laisse-moi te rappeler ce qui s'est passé la dernière fois que j'ai présenté une telle opportunité aux Mousquetaires – Larry, Toby et moi avons multiplié par deux notre apport sur ces terres arables dans le Gloucestershire en moins de deux ans. Cette fois, je vous propose un pari encore plus sûr, sauf que c'est en seulement dix jours que vous pourrez multiplier votre mise par deux.

— OK, je suis prêt à risquer deux cent mille, dit Craig, mais je te tuerai si quoi que ce soit se passe mal.

Le visage de Payne se vida de toute expression et Davenport en resta muet.

— Allez, je plaisantais, ajouta Craig. Donc je suis bon pour deux cent mille. Et toi Larry ?

— Si Gerald est prêt à risquer un million alors moi aussi, lança Davenport en recouvrant rapidement son sang-froid. Je suis presque sûr que je pourrai emprunter ce montant sur la maison sans que cela ne change mon mode de vie.

— Ton mode de vie va changer dans dix jours, mon vieux, dit Payne. Nous ne serons plus jamais obligés de travailler.

— Un pour tous et tous pour un ! s'exclama Davenport en essayant de se

lever.

— Un pour tous et tous pour un ! s'écrièrent Craig et Payne en chœur.

Ils levèrent tous leur verre.

— Comment vas-tu réunir le reste de l'argent ? demanda Craig à Payne.
À nous trois, nous mettrons moins de la moitié.

— N'oublie pas le million de Moncrieff et mon président casque pour un demi-million. J'en ai aussi parlé à quelques types pour qui j'ai gagné pas mal d'argent au fil des années et même Charlie Duncan y réfléchit. Je devrais donc avoir trouvé toute la somme d'ici la fin de la semaine. Et comme c'est chez moi que la prochaine réunion des Mousquetaires devrait avoir lieu, poursuivit-il, je me suis dit que je réserverai une table au Harry's Bar.

— Ou au McDonald's, railla Craig, si la ministre change d'avis.

62

Alex contemplait le London Eye de l'autre côté de la Tamise quand elle arriva. Il se leva de son banc pour la saluer.

— Êtes-vous déjà montée sur l'Eye ? demanda-t-il quand elle s'assit à côté de lui.

— Oui, une fois, répondit Beth. J'y ai emmené mon père à l'ouverture. Avant, on voyait notre garage du sommet.

— Mais vous ne tarderez pas à voir Wilson House.

— Oui, c'était gentil de la part du promoteur de donner le nom de mon père à cet immeuble. Il aurait apprécié.

— Il faut que je sois de retour au tribunal à deux heures. Mais j'avais besoin de vous voir de toute urgence, j'ai des nouvelles.

— C'est généreux de votre part de sauter votre pause déjeuner.

— J'ai reçu une lettre ce matin du bureau du grand Chancelier et il est d'accord pour rouvrir l'affaire. (Beth se jeta à son cou.) Mais uniquement si nous pouvons apporter de nouvelles preuves.

— La cassette ne sera pas considérée comme une nouvelle preuve ? demanda Beth. On en parle dans les deux journaux du coin depuis que nous avons lancé la campagne pour que Danny se fasse gracier.

— Je suis sûr que cette fois ils la prendront en considération, mais s'ils croient que la conversation a été enregistrée sous la contrainte, ils ne pourront pas en tenir compte.

— Mais comment quelqu'un pourra-t-il prouver cela de toute façon ? demanda Beth.

— Vous souvenez-vous que Danny et Big Al partageaient une cellule avec un dénommé Nick Moncrieff ?

— Bien sûr, répondit Beth. Ils étaient bons amis. Il a appris à lire et à écrire à Danny et a même assisté à ses funérailles, bien qu'aucun d'entre nous n'ait eu le droit de lui parler.

— Eh bien, quelques semaines avant que Moncrieff n'ait été libéré, il

m'a écrit pour me proposer d'aider comme il le pouvait car il était convaincu de l'innocence de Danny.

— Pourrait-il aider après tout ce temps ? Savez-vous comment le contacter ?

— Big Al a été libéré il y a un peu plus d'un an et comme il a été le chauffeur de Moncrieff pendant cinq ans quand ils étaient dans l'armée, il est possible qu'il sache où il est.

— Et Big Al pourrait témoigner ?

— Peut-être, mais surtout Danny m'a confié autrefois que Moncrieff tenait un journal quand il était en prison : il se peut donc que l'incident de la cassette ait été consigné. Les tribunaux prennent les journaux intimes très au sérieux, parce que ce sont des preuves contemporaines.

— Alors tout ce que vous aurez à faire, c'est contacter Moncrieff, fit Beth, incapable de dissimuler son enthousiasme.

— Ce n'est pas aussi simple.

— Pourquoi ? S'il tenait tellement à...

— Peu après sa libération, il s'est fait arrêter pour non-respect de sa liberté conditionnelle.

— Donc il est retourné en prison ?

— Non, c'est bien cela qui est étrange. Le juge lui a donné une dernière chance. Il devait avoir un sacré bon avocat pour le défendre.

— Alors qu'est-ce qui vous empêche d'essayer de vous procurer ces journaux ? demanda Beth.

— Il est possible qu'après ses derniers démêlés avec la justice, il ne soit pas ravi d'être contacté par un avocat qu'il n'a jamais rencontré, lui demandant de s'impliquer dans une nouvelle affaire.

— Danny disait que l'on pourrait toujours compter sur Nick, quoi qu'il arrive.

— Alors je vais lui écrire aujourd'hui même, répondit Alex.

*

Danny décrocha le téléphone.

— Payne a viré six cent mille livres ce matin, dit la voix. Donc s'il paie les cinq millions quatre cent mille d'ici la fin de la semaine, le site du vélodrome sera à lui. J'ai pensé que ça vous intéresserait de savoir que nous avons reçu une offre de dix millions ce matin, que nous avons naturellement dû refuser. J'espère que vous savez ce que vous faites.

Ils furent coupés. C'était la première fois que la voix donnait un avis sur quelque chose.

Danny composa le numéro de son banquier de la Coutts. Il était sur le point de convaincre Payne que l'affaire ne pouvait pas échouer.

— Bonjour, sir Nicholas, que puis-je faire pour vous ?

— Bonjour, M. Watson. Je veux transférer un million de livres de mon

compte-courant sur le compte client de Baker, Tremlett et Smythe.

— Certainement, monsieur. (S'ensuivit une longue pause avant que M. Watson n'ajoute :) Réalisez-vous que votre compte sera à découvert ?

— Oui. Mais le découvert sera comblé le premier octobre quand vous recevrez le chèque mensuel du fonds en fidéicommis de mon grand-père.

— Je m'occupe de ça aujourd'hui et je vous rappelle, dit M. Watson.

— M. Watson, il faut que la somme totale soit transférée avant la fermeture ce soir. (Danny reposa le combiné.) Zut, dit-il.

Nick n'aurait pas réagi ainsi dans de telles circonstances. Il devait rapidement repasser en mode Nick. Il se tourna pour voir Molly debout sur le pas de la porte. Elle tremblait et semblait incapable de parler.

— Que se passe-t-il, Molly ? demanda Danny en se levant d'un bond. Vous allez bien ?

— C'est lui, murmura-t-elle.

— Lui ?

— Cet acteur.

— Quel acteur ?

— Ce Dr Beresford. Vous savez, Lawrence Davenport.

— C'est lui en effet. Faites-le entrer au salon. Offrez-lui du café et dites-lui que je serai à lui dans une minute.

Quand Molly redescendit les escaliers quatre à quatre, Danny créa deux nouvelles entrées dans le dossier Payne avant de le reposer sur l'étagère. Il sortit ensuite le dossier Davenport qu'il mit rapidement à jour.

Il allait le refermer quand son œil fut attiré par une note sous le titre « Jeunesse », qui le fit sourire. Il reposa le dossier sur l'étagère et descendit rejoindre son invité surprise.

Davenport se leva d'un bond quand Danny entra dans la pièce, et cette fois, il lui serra la main. Danny fut surpris par son apparence. Il était bien rasé et portait un costume sur mesure et une chemise chic au col ouvert. Allait-il lui rendre les trois cent mille livres ?

— Désolé de débarquer comme ça à l'improviste, dit Davenport. Je ne l'aurais pas fait si ce n'était pas une urgence.

— Je vous en prie, ne vous inquiétez pas, répondit Danny en s'asseyant sur un fauteuil en face de lui. Que puis-je faire pour vous ?

Molly déposa un plateau sur la table et servit un café à Davenport.

— Crème ou lait, M. Davenport ? demanda-t-elle.

— Rien, merci.

— Sucre, M. Davenport ?

— Non merci.

— Désirez-vous un biscuit au chocolat ?

— Non merci, dit Davenport en tapotant sur son ventre.

Danny se cala dans son fauteuil et sourit. Il se demandait si Molly aurait été aussi impressionnée si elle savait qu'elle venait de servir le fils d'un gardien de parking.

— Eh bien, dites-moi si vous désirez autre chose, M. Davenport, reprit Molly avant de sortir de la pièce. Elle avait complètement oublié de servir son habituel chocolat chaud à Danny. Danny attendit que la porte se ferme.

— Désolé pour ça. En temps normal, elle a toute sa tête.

— Pas de problème, mon vieux. J'ai l'habitude.

Plus pour longtemps, songea Danny.

— Alors que puis-je faire pour vous ? demanda-t-il.

— Je veux investir une grosse somme dans une entreprise. J'ai besoin d'argent sur une très courte période, vous comprenez. Non seulement je vous rembourserai dans quelques semaines, au maximum, mais, dit-il en levant les yeux sur le McTaggart au-dessus de la cheminée, je serai aussi en mesure de récupérer mes tableaux en même temps.

Danny aurait été triste de perdre ses récentes acquisitions, car il avait été surpris par la vitesse à laquelle il s'était attaché à elles.

— Je suis désolé, ce n'est pas très délicat de ma part, dit-il, brusquement conscient que la pièce était remplie de vieux tableaux de Davenport. Soyez assuré que vous les récupérerez à la minute où l'emprunt sera remboursé.

— Si ça se trouve, ce sera beaucoup plus tôt que ce que j'avais initialement prévu. Si vous pouviez me donner un coup de main dans cette petite entreprise...

— À quelle somme pensez-vous ? demanda Danny.

— Un million, répondit timidement Davenport. Le problème, c'est que je n'ai qu'une semaine pour apporter les fonds.

— Et qu'offrirez-vous en garantie cette fois ? demanda Danny.

— Ma maison de Redcliffe Square.

Danny se rappela ce qu'avait dit Davenport la dernière fois qu'ils s'étaient vus. « *Ma maison ? Non, jamais. Hors de question, n'y pensez même pas.* »

— Et vous dites que vous rembourserez la somme dans son intégralité sous un mois, en vous appuyant sur votre maison pour garantir le prêt ?

— Sous un mois. Une certitude absolue.

— Et si vous n'arrivez pas à rembourser le million dans ces délais ?

— Alors, comme mes tableaux, ma maison est à vous.

— Affaire conclue. Et comme vous n'avez que quelques jours pour vous procurer l'argent, je vais contacter directement mes avocats et leur demander de rédiger un contrat.

Quand ils sortirent du salon, ils trouvèrent Molly près de la porte d'entrée qui tenait le pardessus de Davenport.

— Merci, dit Davenport après qu'elle l'eut aidé à le mettre et lui eut ouvert la porte.

— Je vous contacterai, dit Danny sans lui serrer la main. Molly faillit lui faire la révérence.

Danny retourna dans son bureau.

— Molly, j'ai des coups de fil à passer, j'aurais peut-être quelques

minutes de retard pour le déjeuner, dit-il par-dessus son épaule. Comme il n'obtint pas de réponse, il se retourna et vit sa gouvernante debout à la porte en train de parler à une femme.

— Est-ce qu'il vous attend ? demanda Molly.

— Non, répondit Mme Bennett. Je suis passée à tout hasard.

63

Le réveil sonna à deux heures, mais Danny ne dormait pas. Il sauta du lit et enfila rapidement son slip, son T-shirt, ses chaussettes, son pantalon et ses tennis qu'il avait disposés sur la chaise à côté de la fenêtre. Il n'alluma pas la lumière.

Il consulta sa montre : deux heures six. Il ferma la porte de la chambre et descendit lentement l'escalier. Il ouvrit la porte d'entrée et vit sa voiture garée le long du trottoir. Même s'il ne pouvait pas le voir, il savait que Big Al était installé au volant. Danny regarda autour de lui, il y avait une ou deux lumières toujours allumées dans le square, mais personne en vue. Il monta en voiture, mais ne dit rien. Big Al mit le contact et parcourut quelques centaines de mètres avant d'allumer les phares.

Personne ne parla tant que Big Al n'avait pas tourné à droite en direction de l'Embankment. Il avait effectué le trajet cinq fois la semaine précédente, deux fois le jour, trois fois la nuit. Il appelait ça ses « opés nocturnes ». Mais les répétitions étaient terminées et ce soir l'opération se déroulerait dans son intégralité. Big Al traita toute l'opération comme un exercice militaire mettant à profit ses cinq années passées dans l'armée. Le jour, le trajet se faisait en à peu près quarante-trois minutes, mais la nuit, il pouvait couvrir la même distance en vingt-neuf minutes, sans jamais dépasser la limitation de vitesse.

Lorsqu'ils passèrent devant la Chambre des communes et longèrent la rive nord de la Tamise, Danny se concentra sur ce qu'il faudrait faire une fois qu'ils parviendraient dans la zone cible. Ils traversèrent la City et entrèrent dans l'East End. Danny fut déconcentré juste une minute quand ils passèrent devant un vaste site de construction avec un immense panneau publicitaire affichant une maquette de ce à quoi ressemblerait Wilson House une fois qu'elle serait achevée : soixante appartements de luxe, trente logements à prix modéré, promettait l'affiche, dont neuf étaient déjà vendus, y compris l'appartement terrasse. Danny sourit.

Big Al continua sur Mile End Road avant de tourner à gauche à un panneau indiquant « *Stratford, accueillera-t-il les Jeux olympiques de 2012 ?* » Onze minutes plus tard, il quitta la route et s'engagea sur un chemin de graviers. Il éteignit les phares, car il connaissait le moindre virage et presque chaque pierre entre l'endroit où il se trouvait et la zone cible.

Au bout du chemin, il passa devant une pancarte qui annonçait : *Propriété privée, ne pas approcher*. Il continua ; après tout, ce terrain appartenait à Danny encore pendant huit jours. Big Al arrêta la voiture

derrière une petite butte, coupa le moteur et appuya sur un bouton. La vitre se baissa en ronronnant. Ils restèrent assis et écoutèrent, mais les seuls bruits étaient ceux de la nuit. Au cours d'une répétition d'après-midi, ils étaient tombés sur quelqu'un qui promenait son chien et un groupe de gamins qui jouaient au football mais, cette nuit, il n'y avait rien, pas même un noctambule pour leur tenir compagnie.

Au bout de quelques minutes, Danny toucha le coude de Big Al. Ils descendirent de voiture et la contournèrent jusqu'au coffre. Big Al l'ouvrit pendant que Danny ôtait ses chaussures de sport. Big Al sortit la boîte du coffre et la posa par terre, comme ils l'avaient fait la nuit précédente, quand Danny avait fait le chemin pour voir s'il pouvait localiser les soixante et onze petits cailloux blancs qu'ils avaient placés dans des fissures, trous et lézardes durant la journée. Il avait réussi à en trouver cinquante-trois. Il ferait mieux ce soir. Une autre répétition cet après-midi lui avait permis de trouver ceux qu'il lui manquait.

En plein jour, il pouvait couvrir l'hectare et demi en deux heures à peine. La nuit dernière, il lui avait fallu trois heures et dix-sept minutes. Ce soir il lui faudrait encore plus longtemps en raison du nombre de fois où il devrait se mettre à genoux.

C'était une nuit claire et calme, comme l'avaient promis les prévisions météorologiques, qui prévoyaient cependant de légères averses dans la matinée. Comme n'importe quel bon fermier qui plante ses graines, Danny avait choisi le jour, et même l'heure, avec le plus grand soin. Big Al sortit le survêtement noir de la boîte et le donna à Danny qui dézippa le devant et sauta dedans. Même cet exercice simple avait été répété plusieurs fois dans le noir. Big Al lui passa ensuite les bottes en caoutchouc, suivies des gants, du masque et enfin du petit récipient en plastique qui portait l'inscription « *Dangereux.* »

Big Al se posta derrière la voiture quand son chef se mit en route. Quand Danny arriva au coin de son terrain, il avança de sept autres pas avant de tomber sur le premier caillou blanc. Il le ramassa et le mit dans une de ses poches. Il se mit à genoux, alluma la torche, et déposa un minuscule fragment de tige dans le sol. Il éteignit la lampe et se leva. Hier il avait pratiqué l'exercice sans le rhizome. Neuf autres pas et il tomba sur le deuxième caillou, où il répéta la procédure ; encore un pas et c'était le troisième caillou. Il s'agenouilla devant une petite crevasse avant de planter soigneusement le rhizome tout au fond. Encore cinq pas...

Big Al mourait d'envie d'une cigarette, mais il savait que c'était un risque qu'il ne pouvait pas prendre. Une fois en Bosnie, un deuxième classe en avait allumé une au cours d'une opé de nuit, et trois secondes plus tard, il avait reçu une balle dans la tête. Big Al savait que le boss était parti pour trois heures minimum. Il ne pouvait pas se permettre de se déconcentrer, ne serait-ce qu'une minute.

Le caillou numéro vingt-trois se trouvait au coin opposé du terrain. Il

illumina un gros trou à l'aide de sa torche avant d'y faire tomber un nouveau rhizome. Il rangea un autre caillou dans sa poche.

Big Al s'étira et commença à faire les cent pas autour de la voiture. Il savait qu'ils avaient prévu de s'en aller longtemps avant que le soleil ne se lève, à savoir avant 6 h 48. Il consulta sa montre : 4 h 17. Tous deux levèrent la tête quand un avion les survola. Le premier à atterrir à Heathrow ce matin.

Danny mit le caillou numéro trente-six dans sa poche droite, prenant soin de distribuer uniformément le poids. Il répéta la procédure, encore et encore : quelques pas, à genoux, allumer la torche, faire tomber un rhizome dans la fissure, ramasser le caillou et le mettre dans sa poche, éteindre la torche, se lever, avancer – c'était bien plus fatigant que la nuit précédente.

Big Al se figea sur place quand une voiture entra sur le site et alla se garer à une cinquantaine de mètres. Il ne savait pas si celui qui se trouvait dans le véhicule l'avait vu. Il se mit à plat ventre et rampa en direction de l'ennemi. Le nuage qui avait caché la lune jusqu'à présent s'effaça laissant la place à un éclat de lumière. Même la lune était de leur côté semblait-il. Les phares de la voiture étaient éteints, mais la lumière du plafonnier restait allumée.

Danny crut voir des phares. Il se coucha immédiatement à terre. Ils avaient convenu que Big Al allumerait trois fois sa torche pour le prévenir d'un éventuel danger. Danny attendit une bonne minute. Big Al semblait-il, ne lui signalait aucun danger. Aussi, il se leva et se dirigea vers le caillou suivant.

Big Al ne se trouvait plus qu'à quelques mètres de la voiture stationnée et bien que les vitres fussent embuées, il constata que la lumière du plafonnier était encore allumée. Il se hissa à genoux et regarda par le pare-brise arrière. Il lui fallut toute sa discipline pour ne pas éclater de rire quand il vit une femme étendue sur la banquette, les jambes écartées, qui gémissait. Big Al ne pouvait pas voir le visage de l'homme qui était sur elle, mais il sentit un élancement dans son pantalon. Il retomba à plat ventre et rampa jusqu'à sa base.

Quand Danny parvint au caillou numéro soixante-sept, il jura. Il avait couvert toute la zone, et pourtant il en avait raté quatre. Quand il rejoignit lentement la voiture, chaque pas était plus lourd que le précédent. Ce qu'il n'avait pas prévu, c'était le poids des cailloux.

Une fois que Big Al fut de retour à son véhicule, il garda un œil prudent sur la voiture et ses occupants agités. Il se demanda si le chef s'était même rendu compte de sa présence. D'un seul coup, il entendit le bruit d'un moteur qui s'emballait. Les phares s'allumèrent avant que la voiture ne fasse demi-tour, reprenne le chemin de graviers et disparaisse dans la nuit.

Quand Big Al vit Danny revenir vers lui, il ôta la boîte vide du coffre et la posa par terre devant lui. Danny sortit les cailloux de ses poches et les mit dans la boîte ; un exercice exténuant quand le moindre bruit pouvait attirer l'attention. Une fois le boulot terminé, il ôta le masque, les gants, les bottes et le survêtement. Il les donna à Big Al qui les rangea dans la boîte au-dessus des cailloux. Les dernières choses à ranger étaient la torche, et un récipient en

plastique vide.

Big Al ferma le coffre et monta dans la voiture pendant que son chef attachait sa ceinture ; il mit le contact, vira et retourna en direction du sentier de graviers. Personne ne parlait, même quand ils furent parvenus sur la route principale. Le boulot n'était pas encore terminé.

Pendant la semaine, Big Al avait identifié diverses bennes et terrains de construction où ils pourraient se débarrasser de toute preuve de leur entreprise nocturne. Big Al s'arrêta sept fois au cours de leur trajet. Cela leur prit un peu plus d'une heure au lieu des quarante minutes habituelles. Quand ils entrèrent dans les Boltons, il était sept heures et demie. Danny sourit quand il vit quelques gouttes de pluie tomber sur le pare-brise et les essuie-glaces automatiques se mettre en marche. Danny descendit de voiture, remonta le chemin et ouvrit la porte d'entrée. Il prit une lettre sur le paillason et l'ouvrit en montant l'escalier. Quand il vit la signature au bas de la page, il se dirigea tout droit dans son bureau et ferma la porte.

Quand il eut lu la lettre, il ne savait pas très bien comment réagir. Comporte-toi comme Nick. Pense comme Danny.

64

— Nick, quel plaisir de vous voir ! s'écria Sarah. (Elle se pencha et murmura :) Maintenant, dites-moi que vous avez été sage.

— Tout dépend de ce que vous entendez par sage, répondit Danny en s'asseyant à côté d'elle.

— Vous n'avez pas manqué un seul rendez-vous avec votre favorite ?

Danny pensa à Beth même s'il savait que Sarah faisait référence à Mme Bennett, l'agent de probation.

— Pas un seul. En fait, elle m'a récemment rendu visite chez moi et a déclaré que mon logement était « convenable ». Elle a coché toutes les cases correspondantes.

— Et vous n'avez même pas pensé à partir à l'étranger ?

— Sauf pour aller en Écosse rendre visite à maître Munro.

— Bien. Qu'avez-vous fait d'autre qui soit sans danger et que je puisse rapporter à votre autre avocat ?

— Pas grand-chose, admit Danny. Comment va Lawrence ? demanda-t-il en se demandant s'il lui en avait parlé.

— Mieux que jamais. Il passe un bout d'essai pour *Holby City* mardi prochain – un nouveau rôle écrit spécialement pour lui.

— « Témoin d'un meurtre » ? demanda Danny, regrettant ses paroles à l'instant où il les prononça.

— Non, non, fit Sarah en riant. Vous pensez au rôle qu'il a joué dans *Témoin à charge*, mais c'était il y a des années.

— Sûrement. Et c'était une interprétation que je ne risque pas d'oublier.

— Je n'avais pas compris que vous connaissiez Larry depuis si

longtemps ?

— Seulement de loin, répondit Danny.

Il fut soulagé qu'une voix familière vienne le sauver :

— Bonjour Sarah !

Charlie Duncan se baissa et l'embrassa sur la joue.

— Ravi de te revoir, Nick, dit Duncan. Vous vous connaissez tous les deux, bien sûr.

— Bien sûr, dit Sarah.

Duncan murmura.

— Faites attention à ce que vous dites, vous êtes assis derrière un critique. Amusez-vous bien, ajouta-t-il à voix haute.

Danny avait lu le scénario de *Bling Bling*, mais il lui était tombé des mains ; il était donc curieux de voir ce que cela allait donner sur scène et dans quoi il avait dépensé dix mille livres. Il ouvrit le programme pour apprendre que la pièce était annoncée comme « un regard hilarant sur la Grande-Bretagne au cours de l'époque Blair. » Il tourna la page et commença à lire la biographie du dramaturge, un dissident tchèque qui s'était échappé de... Les lumières s'éteignirent et le rideau se leva.

Personne ne rit pendant les quinze premières minutes de *Bling Bling*, ce qui surprit Danny car la pièce avait été annoncée comme une comédie légère. Quand la star fit enfin son entrée, quelques rires s'ensuivirent, mais Danny n'était pas sûr du tout qu'ils aient été voulus par l'auteur. Quand le rideau se baissa, il se surprit à étouffer un bâillement.

— Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il à Sarah en se demandant s'il avait manqué quelque chose.

Sarah porta un doigt à ses lèvres en lui montrant le critique devant eux qui écrivait comme un forcené.

— Allons boire un verre, proposa-t-elle.

Sarah lui toucha le bras quand ils remontèrent lentement l'allée.

— Nick, c'est à mon tour de vous demander conseil.

— À quel propos ? demanda Danny, parce que je dois vous prévenir que je n'y connais rien en théâtre.

Elle sourit.

— Non, je parle du monde réel. Gerald Payne m'a conseillé d'investir dans une affaire dans l'immobilier dans lequel il est impliqué. Comme il a mentionné votre nom, je me demandais si vous pensiez que c'était un investissement sûr.

Danny ne sut que répondre, parce que même s'il haïssait son frère, il n'avait rien contre cette charmante jeune femme qui lui avait évité de retourner en prison.

— Je ne conseille jamais aux amis de mettre de l'argent dans quoi que ce soit, répondit Danny. C'est une situation inextricable – s'ils gagnent de l'argent, ils oublient que c'était vous qui le leur avez conseillé, et s'ils en perdent, ils ne cessent jamais de vous le rappeler. Mon seul conseil serait de

ne pas risquer ce que vous ne pouvez pas vous permettre et de ne jamais risquer une somme qui pourrait vous faire passer une nuit blanche.

— Bon conseil, répondit Sarah. Je vous en remercie.

Danny la suivit dans le bar de l'orchestre. Quand ils entrèrent dans la salle bondée, il remarqua Gerald Payne debout près d'une table, servant une flûte de champagne à Spencer Craig. Il se demanda si Craig avait été tenté d'investir de l'argent dans son site olympique. Il avait bien l'intention de le découvrir plus tard lors de la soirée organisée pour la première.

— Évitions-les, dit Sarah. Spencer Craig n'a jamais fait partie de mes préférés.

— Idem pour moi avoua Danny. Ils se frayèrent un chemin jusqu'au bar.

— Hé, Sarah, Nick ! Nous sommes ici ! cria Payne en agitant le bras comme un forcené. Venez donc boire une coupe de champ' !

La mort dans l'âme, Danny et Sarah allèrent les rejoindre.

— Tu te rappelles Nick Moncrieff, dit Payne en s'adressant à Craig.

— Bien sûr, fit Craig. L'homme qui va nous faire gagner une fortune.

— Espérons, dit Danny.

— Nous aurons besoin de toute l'aide possible après la représentation de ce soir, ajouta Payne.

— Oh, ça aurait pu être pire, répliqua Sarah quand Danny lui donna une coupe.

— C'est de la merde, affirma Craig. Voilà un investissement fichu.

— Vous n'aviez pas trop investi, j'espère, demanda Danny qui partait à la pêche aux informations.

— Rien par rapport à ce que j'ai investi dans votre petite entreprise, répondit Craig qui ne parvenait pas à quitter Sarah des yeux.

Payne murmura d'un air de conspirateur à Danny :

— J'ai transféré la somme totale ce matin. Nous échangerons des contrats les jours prochains.

— Je suis ravi de l'apprendre, répondit Danny, l'air sincère. Les Suisses l'avaient déjà informé du transfert juste avant qu'il ne parte pour le théâtre.

— Au fait, ajouta Payne, grâce à mes relations dans la politique, j'ai réussi à obtenir deux entrées pour les questions parlementaires jeudi prochain. Si cela vous dit de vous joindre à moi pour la déclaration de la ministre, vous serez le bienvenu.

— C'est bien aimable à vous, Gerald, mais pourquoi ne pas en faire profiter Lawrence ou Craig ?

Il ne parvenait toujours pas à l'appeler Spencer.

— Larry passe un bout d'essai cet après-midi et Spencer a un rendez-vous avec le grand Chancelier à l'autre bout du bâtiment. Nous savons tous pourquoi, ajouta-t-il en faisant un clin d'œil.

— Vraiment ? fit Danny.

— Oh oui. Spencer est sur le point d'être nommé avocat de la Couronne, murmura Payne.

— Félicitations, lança Danny en se tournant vers son adversaire.

— Ce n'est pas encore officiel, répondit Craig sans même jeter un coup d'œil dans sa direction.

— Mais ça le sera jeudi prochain, lança Payne. Alors, Nick, si vous me retrouviez devant l'entrée St. Stephen de la Chambre à midi trente et nous pourrions entendre ensemble la déclaration de la ministre avant d'aller fêter notre bonne fortune.

— Je vous retrouverai là-bas, dit Danny alors que retentissait la sonnerie signifiant la fin de l'entracte.

Il jeta un coup d'œil à Sarah, mais Craig l'avait coincée dans un coin. Il aurait bien voulu aller la sauver, mais il fut emporté par la foule qui retournait vers la salle.

Sarah se rassit juste au moment où le rideau se levait. La seconde partie s'avéra légèrement meilleure que la première, mais Danny craignit qu'elle soit loin d'être assez bien pour plaire à l'homme assis devant lui.

Quand le rideau tomba, le critique fut le premier à quitter l'orchestre, et Danny eut envie de se joindre à lui. Les acteurs furent tout de même rappelés trois fois, mais personne ne se leva. Quand les lumières se rallumèrent enfin, Danny se tourna vers Sarah et dit :

— Si vous allez à la soirée, que diriez-vous que je vous y dépose ?

— Je n'y vais pas, répondit Sarah. Et je crains que vous n'y trouviez pas grand monde.

— Pourquoi ?

— Les pros flairent toujours un bide. Ils vont donc éviter d'être vus à cette soirée pour que l'on ne puisse pas croire qu'ils sont mêlés de près ou de loin au montage de la pièce. (Elle marqua une pause.) J'espère que vous n'avez pas trop investi ?

— Pas suffisamment pour passer une nuit blanche.

— Je n'oublierai pas votre conseil, dit-elle en passant son bras sous le sien. Alors que diriez-vous d'emmener dîner une pauvre fille seule ?

Danny se rappela la dernière fois qu'il avait répondu à ce genre de proposition et comment la soirée s'était terminée. Il ne voulait pas avoir à l'expliquer à une autre fille, et surtout pas à celle-ci.

— Je suis désolé, dit-il. Mais...

— Vous êtes marié ? demanda Sarah.

— Si seulement...

— Si seulement je vous avais rencontré avant, fit Sarah en enlevant son bras.

— Impossible, dit Danny sans explication.

— Amenez-la la prochaine fois, suggéra Sarah. J'aimerais bien la rencontrer. Bonne nuit, Nick, et merci encore du conseil.

Elle l'embrassa sur la joue et s'en alla rejoindre son frère.

Danny s'empêcha juste à temps de l'avertir de ne pas investir un seul

penny dans l'entreprise olympique de Payne. Mais il savait qu'une fille brillante comme elle ne prendrait sûrement pas de risque inconsidéré.

Il rejoignit la foule silencieuse qui quittait le théâtre le plus rapidement possible. Il ne parvint pas à éviter un Charlie Duncan démoralisé qui s'était posté près de la sortie. Il gratifia Danny d'un petit sourire.

— Eh bien, au moins je n'aurai pas à investir dans un cocktail de clôture.

65

Danny retrouva Payne devant l'entrée St. Stephen du palais de Westminster. C'était sa première visite à la Chambre des communes et il avait bien l'intention de tout faire pour que ce soit la dernière de Payne.

— J'ai deux billets pour la tribune du public, annonça Payne au policier posté à l'entrée. Il leur fallut tout de même un long moment pour passer la sécurité.

Une fois qu'ils eurent vidé leurs poches et passé le détecteur de métaux, Payne guida Danny le long d'un long couloir de marbre jusqu'au Central Lobby.

— Ils n'ont pas de billets, expliqua Payne quand ils passèrent d'un pas énergique devant des gens assis sur des bancs verts qui attendaient patiemment de se faire admettre dans la tribune du public. Ils ne rentreront pas avant la fin de soirée, et encore !

Danny savoura l'atmosphère qui régnait dans le Central Lobby tandis que Payne se présenta au policier en faction et lui montra ses billets. Des députés discutaient avec des électeurs en visite, des touristes contemplaient le plafond en mosaïque tandis que d'autres pour qui tout cela était devenu monnaie courante traversaient le hall d'un air décidé, tout en faisant leurs petites affaires.

Payne ne semblait intéressé que par une seule chose : s'assurer d'avoir une bonne place avant que la ministre ne se lève pour faire son annonce depuis la tribune. Danny tenait également à jouir de la meilleure vue possible.

Le policier désigna un couloir à sa droite. Payne s'en alla d'un bon pas et Danny dut se dépêcher pour le rattraper. Payne descendit le couloir moqueté de vert à grandes enjambées et monta une volée de marches jusqu'au premier étage comme s'il était déjà député. Danny et lui furent accueillis en haut des marches par un huissier qui vérifia leurs billets avant de les accompagner dans la Stranger's Gallery. La première chose qui frappa Danny fut la taille de la tribune, toute petite, et le peu de places réservées aux visiteurs, ce qui expliquait la foule qui attendait au rez-de-chaussée. L'huissier leur trouva deux places au quatrième rang et leur donna à tous les deux un Order Paper³. Danny se pencha et regarda en bas, dans la Chambre, étonné qu'il y ait si peu de députés présents alors qu'on était en plein milieu de la journée. Il semblait clair que l'emplacement du vélodrome olympique intéressait peu la plupart des députés. Seuls semblaient présents ceux que la

décision de la ministre concernait directement. L'un d'eux était assis à côté de Danny.

— Surtout des députés londoniens, murmura Payne en tournant la page de l'ordre du jour qui l'intéressait. Sa main tremblait. Il attira l'attention de Danny sur le haut de la page : « 12 h 30, Déclaration de la ministre des Sports. »

Danny tâcha de suivre ce qui se passait dans la Chambre en contrebas. Payne lui expliqua que c'était une journée dédiée à des questions pour le ministre de la Santé, mais que celles-ci se termineraient à 12h30 précises. Danny fut enchanté de voir comme Payne était impatient d'échanger sa place dans la tribune contre un siège sur les bancs verts en dessous.

L'horloge derrière le siège du président de la Chambre des communes indiquait bientôt 12h30. Payne se mit à jouer avec son ordre du jour, sa jambe droite tressautait. Danny restait calme, il savait déjà ce que la ministre allait annoncer à la Chambre.

Quand le président se leva à 12h30 et annonça d'une voix tonitruante : « Déclaration de la ministre des Sports ». Payne se pencha pour mieux voir lorsque la ministre se leva et déposa un dossier rouge sur le rebord de la tribune.

— Monsieur le président, si vous le permettez, je vais faire une déclaration concernant le site que j'ai choisi pour y construire un éventuel vélodrome olympique. Messieurs les députés se rappelleront que j'ai informé la Chambre plus tôt ce mois-ci que j'avais présélectionné deux sites, mais que j'attendais les rapports détaillés des experts sur les deux sites pour arrêter ma décision. (Danny jeta un œil à Payne ; une perle de sueur s'était formée sur son front. Danny tâcha d'avoir l'air inquiet lui aussi.) Ces rapports ont été remis dans mon bureau hier, et des copies ont été également envoyées au Comité des sites olympiques, aux deux honorables députés dans la circonscription électorale où sont situés ces sites, et au président de la Fédération britannique de cyclisme. Messieurs les députés pourront en demander des copies auprès de l'Order Office immédiatement après cette déclaration.

« Après avoir lu les deux rapports, toutes les parties concernées ont convenu qu'un seul site pourrait raisonnablement être envisagé pour cet important projet. (Un semblant de sourire apparut sur les lèvres de Payne.) Les rapports des experts ont révélé que l'un des sites est malheureusement infesté par une plante toxique et agressive connue sous le nom de renouée japonaise (rires.) Je sens que messieurs les députés, comme moi-même, n'ont encore jamais rencontré ce genre de problème, c'est pourquoi je passerai un certain temps à expliquer ses effets. La renouée japonaise est une plante extraordinairement destructrice et agressive, qui, une fois qu'elle a pris racine, se répand rapidement et rend la terre sur laquelle elle pousse impropre à tout projet de construction. Avant de prendre ma décision finale, j'ai demandé conseil pour savoir s'il existait une solution simple à ce problème. Les experts

en la matière m'ont assuré que la renouée japonaise pouvait en fait être éradiquée par un traitement chimique. (Payne leva les yeux, une lueur d'espoir dans le regard.) Toutefois, le passé a montré que les premières tentatives ne sont pas toujours couronnées de succès. La durée moyenne avant que les terrains que possèdent les conseils de Birmingham, Liverpool, et Dundee soient jugés à nouveau constructibles a été estimée à un peu plus d'un an.

« Messieurs les députés comprendront qu'il serait irresponsable de la part de mon ministère de prendre le risque d'attendre encore douze mois, voire plus longtemps, avant de commencer les travaux sur le site infesté. Je n'ai donc d'autre choix que de sélectionner l'autre site pour ce projet. (La peau de Payne devint blanc craie quand il entendit le mot « autre. ») Je suis donc en mesure d'annoncer que mon ministère, avec le soutien du Comité olympique britannique et de la Fédération britannique de cyclisme, a sélectionné le site de Stratford South pour construire le nouveau vélodrome.

La ministre reprit place et attendit les questions de l'auditoire.

Danny regarda Payne qui avait la tête entre les mains.

Un huissier descendit les marches en courant.

— Votre ami se sent-il bien ? demanda-t-il, l'air inquiet.

— J'ai bien peur que non, répondit Danny, pas inquiet du tout. Pourrions-nous l'amener aux toilettes ? J'ai le sentiment qu'il va être malade.

Danny prit Payne par le bras et l'aida à se relever. L'huissier leur fit monter les marches, les fit sortir de la tribune, puis courut ouvrir la porte pour faire permettre à Payne, titubant, d'entrer dans les toilettes. Il vomit avant même d'être arrivé devant une cuvette.

Payne dénoua sa cravate, défit le bouton du haut de sa chemise, et vomit de nouveau. Quand il baissa la tête et s'accrocha au bord de la cuvette en respirant lourdement, Danny l'aida à enlever sa veste. Il sortit adroitement le portable de Payne d'une poche intérieure et appuya sur un bouton qui fit apparaître une longue liste de noms. Il les fit défiler jusqu'à ce qu'il tombe sur « Lawrence. » Alors que Payne mettait la tête dans la cuvette pour la troisième fois, Danny consulta sa montre. Davenport devait être en train de se préparer pour son bout d'essai, jeter un dernier coup d'œil à son texte avant de se rendre au maquillage. Il commença à taper un texto alors que Payne tombait à genoux, sanglotait, exactement comme Beth l'avait fait en regardant son frère mourir. *Ministre n'a pas choisi notre site. Désolé. Me suis dit que tu voudrais le savoir.* Il sourit et appuya sur la touche « Envoyer » avant de retourner à la liste de contacts. Il la refit défiler et s'arrêta quand le nom « Spencer » apparut.

*

Spencer Craig se regarda dans le miroir en pied. Il avait acheté une nouvelle chemise et une cravate en soie spécialement pour l'occasion. Il avait

également réservé une voiture qui viendrait le chercher à son cabinet à 11h30. Il ne pouvait pas courir le risque d'arriver en retard chez le grand Chancelier. Tout le monde semblait être au courant de son rendez-vous, car il recevait en permanence des sourires et des murmures de félicitations – depuis le directeur du cabinet jusqu'à la dame qui prépare le thé.

Craig s'assit seul à son bureau en feignant de lire un dossier qui lui était arrivé ce matin. Il avait eu beaucoup d'affaires ces derniers temps. Il attendit impatiemment que l'horloge indique onze heures et demie pour pouvoir partir pour son rendez-vous à midi. « D'abord il te proposera un verre de xérès, lui avait dit un collègue. Ensuite il te tiendra des menus propos sur la situation désastreuse du cricket anglais, puis sans prévenir, il te glissera le plus confidentiellement possible, qu'il fera une recommandation auprès de Sa Majesté – il devient très pontifiant à ce moment-là — pour que ton nom fasse partie de la prochaine liste des avocats qui seront nommés avocats de la Couronne. Il discourra ensuite quelques minutes sur la responsabilité d'une telle nomination et bla bla bla et bla bla bla. »

Craig sourit. Ça avait été une bonne année, et il avait l'intention de fêter la nomination en grande pompe. Il ouvrit un tiroir, sortit son carnet de chèques et rédigea un chèque de deux cent mille livres à l'ordre de Baker, Tremlett et Smythe. C'était le plus gros chèque qu'il avait jamais fait de sa vie, et il avait déjà demandé un découvert autorisé à court terme à sa banque. Il n'avait jamais vu Gerald aussi confiant. Il se cala bien confortablement dans son siège, et savoura l'instant en songeant à la façon dont il dépenserait les bénéfices : une nouvelle Porsche, quelques jours à Venise. Même Sarah pourrait avoir envie de voyager dans l'Orient-Express.

Le téléphone sonna sur son bureau.

— Votre voiture vous attend, M. Craig.

— Dites au chauffeur que je descends tout de suite.

Il glissa le chèque dans une enveloppe adressée à Gerald Payne chez Baker, Tremlett et Smythe, la laissa sur son sous-main et descendit tranquillement. Il aurait quelques minutes d'avance, mais il n'avait pas l'intention de faire attendre le grand Chancelier. Il ne parla pas au chauffeur pendant le court trajet le long du Strand, de Whitehall, et dans Parliament Square. La voiture s'arrêta devant l'entrée de la Chambre des lords. Un officier à la porte vérifia son nom sur une écritoire et fit signe à la voiture d'avancer. Le chauffeur tourna à gauche sous une voûte gothique et s'arrêta devant le bureau du grand Chancelier.

Craig resta assis et attendit que le chauffeur vienne lui ouvrir la portière. Il savourait chaque instant. Il traversa la petite voûte et fut accueilli par un coursier. Son nom fut à nouveau vérifié avant que le coursier ne l'accompagne lentement en haut d'un escalier moqueté de rouge dans le bureau du grand Chancelier.

Le coursier frappa à la lourde porte en chêne et une voix dit : « Entrez ». Il ouvrit et laissa passer Craig. Une jeune femme était assise derrière un

bureau à l'autre extrémité de la salle. Elle leva les yeux et sourit :

— M. Craig ?

— Oui, répondit-il.

— Vous êtes un peu en avance. Mais je vais voir si le grand Chancelier est disponible.

Craig allait lui répondre qu'il patienterait bien volontiers, mais elle avait déjà décroché son téléphone.

— M. Craig est là, grand Chancelier.

— Veuillez le faire entrer, fit une voix de stentor.

La secrétaire se leva, traversa la pièce, ouvrit une autre porte en chêne et fit entrer M. Craig dans le bureau du grand Chancelier.

Craig sentait la transpiration gagner les paumes de ses mains alors qu'il pénétrait dans la magnifique pièce lambrissée de chêne, qui donnait sur la Tamise. Des portraits d'anciens grands Chanceliers étaient généreusement affichés sur chaque mur, et le papier peint Pugin rouge et or orné ne laissait aucun doute : il se trouvait en présence de l'homme de loi le plus important du pays.

— Veuillez vous asseoir, M. Craig, dit le grand Chancelier en ouvrant l'épais dossier rouge qui trônait au milieu de son bureau. Il parcourut quelques papiers et ne proposa pas de verre de xérès. Craig regarda fixement le vieil homme au front haut et aux sourcils gris broussailleux, qui avait fait le bonheur de plus d'un caricaturiste. Le grand Chancelier leva lentement la tête et posa les yeux sur Craig.

— Étant donné les circonstances, M. Craig, j'ai pensé qu'il valait mieux que je vous parle en privé avant que vous n'en appreniez les détails dans la presse.

Pas un mot sur la situation du cricket anglais.

— Nous avons reçu une demande de grâce royale dans l'affaire Daniel Arthur Cartwright, poursuivit-il d'un ton sec et égal. (Il marqua une pause pour que Craig mesure toute la portée de ses propos.) Trois juges qui siègent à la Chambre des lords, sous la houlette du juge Beloff, m'ont annoncé qu'après avoir revu tous les témoignages, leur recommandation unanime était que je conseille à Sa Majesté d'autoriser un réexamen complet de la décision de justice prise dans cette affaire. (Il marqua une autre pause, souhaitant clairement prendre son temps.) Comme vous étiez un témoin à charge dans le procès original, j'ai cru bon vous avertir que messieurs les juges sont disposés à vous appeler à comparaître avec – il consulta son dossier – messieurs Gerald Payne et Lawrence Davenport, afin de vous interroger tous les trois sur votre témoignage lors de la première audience.

Avant qu'il ne puisse continuer, Craig s'interposa :

— Mais je croyais qu'avant même que messieurs les juges n'envisagent de rejeter un appel, il était nécessaire que de nouvelles preuves leur soient présentées ?

— Une nouvelle preuve a été présentée.

— La cassette ?

— Il n'y a rien dans le rapport du juge Beloff qui mentionne une cassette. Il y a, en revanche, la déclaration d'un ancien codétenu de Cartwright (une fois de plus il regarda attentivement le dossier.) Un certain M. Albert Crann qui déclare qu'il était présent quand M. Toby Mortimer, que, d'après ce que je sais, vous connaissiez, a déclaré qu'il avait assisté au meurtre de M. Bernard Wilson.

— Mais ce ne sont que des rumeurs, sortant de la bouche d'un criminel. Cela ne sera valable devant aucun tribunal du pays.

— Dans des circonstances normales, je serais d'accord avec vous, M. Craig, et j'aurais rejeté la demande si une nouvelle preuve n'avait pas été présentée aux juges.

— Une nouvelle preuve ? fit Craig, qui sentit brusquement un nœud se former dans son ventre.

— Oui, répondit le grand Chancelier. Il semble que Cartwright partageait une cellule non seulement avec Albert Crann, mais avec un autre prisonnier qui tenait un journal, dans lequel il consignait méticuleusement tout ce dont il était témoin en prison, y compris les comptes rendus in extenso de conversations auxquelles il participait.

— Donc la source unique de ces accusations est un journal intime qu'un criminel prétend avoir écrit en prison ?

— Personne ne vous accuse de rien, M. Craig. Toutefois j'ai l'intention d'inviter le témoin à comparaître devant messieurs les juges. Bien sûr, vous aurez l'occasion de présenter votre version de l'affaire.

— Qui est cet homme ? demanda Craig.

Le grand Chancelier tourna une page de son dossier et vérifia le nom deux fois avant de lever les yeux et de déclarer :

— Sir Nicholas Moncrieff.

66

Danny était assis dans son alcôve habituelle du Dorchester où il lisait le *Times*. Le correspondant « cyclisme » annonçait le choix surprise du site du vélodrome de la ministre des Sports. C'était une brève, coincée entre le canoë et le basket.

Danny avait consulté les pages sport de la plupart des journaux nationaux ce matin et ceux qui prenaient la peine de reporter la déclaration de la ministre reconnaissaient qu'elle n'avait pas vraiment eu le choix. Aucun, pas même l'*Independent*, n'avait pris la peine d'informer ses lecteurs de ce qu'était la renouée japonaise.

Danny consulta sa montre. Gary Hall avait quelques minutes de retard et Danny n'avait aucun mal à imaginer les récriminations qu'il avait dû subir chez Baker, Tremlett and Smythe. Danny s'intéressait aux derniers rebondissements de la menace nucléaire de la Corée du Nord quand un Hall à

bout de souffle apparut à son côté.

— Désolé d'être en retard, haleta-t-il, mais l'associé principal m'a convoqué juste au moment où j'allais quitter le bureau. C'est un peu la pagaille suite à la déclaration de la ministre. Tout le monde accuse tout le monde.

Il s'assit en face de Danny et tâcha de se ressaisir.

— Détendez-vous et laissez-moi vous commander un café, dit Danny quand Mario approcha.

— Et un autre chocolat chaud pour vous, sir Nicholas ?

Danny opina, reposa son journal et sourit à Hall.

— Eh bien, au moins, personne ne peut vous accuser, Gary.

— Oh non, personne ne pense que j'ai même pu être impliqué là-dedans. Raison pour laquelle j'ai obtenu une promotion.

— Une promotion ? Félicitations.

— Merci, mais cela ne se serait pas passé si Gerald ne s'était pas fait virer. (Danny réussit on ne sait comment à réprimer un sourire.) Il a été convoqué dans le bureau de l'associé principal ce matin à la première heure et sommé de vider son bureau et de quitter les lieux dans l'heure. Résultat : quelques personnes ont décroché une promotion dans la foulée.

— Mais ils ne se sont pas aperçus que c'était vous et moi qui avions donné cette idée à Payne ?

— Non. Une fois qu'il s'est avéré que vous ne pouviez pas réunir la somme totale, c'est brusquement devenu l'idée de Payne. En fait, on vous considère comme quelqu'un qui a perdu ce qu'il a investi et qui pourrait même se retourner contre la société.

Voilà une chose que Danny n'avait pas envisagé – jusqu'à maintenant.

— Je me demande ce que fera Payne ? demanda Danny, qui tâtait le terrain.

— Il ne trouvera plus jamais de boulot dans notre branche, répondit Hall. Ou en tout cas, pas si notre associé principal est consulté.

— Alors que va-t-il faire, le pauvre ? demanda Danny, pêchant des informations.

— Sa secrétaire m'a appris qu'il était descendu quelques jours chez sa mère dans le Sussex. C'est la présidente de la section locale du parti qu'il espère toujours représenter à la prochaine élection.

— Je ne vois pas en quoi cela devrait poser problème, répondit Danny, espérant qu'il le contredirait. À moins bien sûr qu'il n'ait conseillé à l'un des électeurs de sa circonscription d'investir dans la renouée japonaise.

Hall rit.

— Cet homme est un survivant, dit-il. Je parie qu'il sera député dans quelques années et que plus personne ne se rappellera même pourquoi on a fait tout ce tapage.

Danny se renfroгна, brusquement conscient qu'il n'avait peut-être fait que blesser Payne. Il espérait qu'il n'en irait pas de même pour Davenport et

Craig.

— J'ai un autre boulot pour vous, dit-il en ouvrant sa valise et en sortant un tas de papiers. J'ai besoin que vous vendiez une propriété à Redcliffe Square, numéro vingt-cinq. Le précédent propriétaire...

— Salut, Nick, dit une voix.

Danny leva les yeux. Un homme grand et costaud qu'il n'avait jamais vu se dressait à côté de lui. Il portait un kilt, avait un casque de cheveux ondulés châtain et un teint rougeaud. Il devait avoir à peu près l'âge de Danny. Pense comme Danny, comporte-toi comme Nick. Danny savait que ce qui était en train de se produire était inévitable. Mais, ces derniers temps, il s'était tellement détendu dans son nouveau personnage qu'il ne pensait pas qu'il était encore possible que l'on puisse le prendre par surprise. Il avait tort. D'abord, il devait découvrir si l'homme qu'il avait en face de lui était un camarade de classe ou un compagnon d'armes. En tout cas, ça n'était pas un ancien codétenu. Ça, Danny en était certain. Il se leva.

— Bonjour, dit Danny en gratifiant l'inconnu d'un sourire chaleureux et en lui serrant la main. Puis-je te présenter un de mes associés en affaires, Gary Hall ?

L'homme se baissa et serra la main de Hall :

— Enchanté, Gary. Je m'appelle Sandy, Sandy Dawson, ajouta-t-il avec un accent écossais prononcé.

— Sandy et moi nous sommes connus il y a longtemps, dit Danny, espérant apprendre combien de temps au juste.

— Tout à fait, acquiesça Dawson. Mais je n'ai pas vu Nick depuis la fin des cours.

— Nous étions à Loretto ensemble, expliqua Danny en souriant à Hall. Alors que deviens-tu, Sandy ? demanda-t-il en cherchant désespérément un nouvel indice.

— Comme mon père, toujours dans la viande, répondit Dawson. Je m'estime plus que jamais heureux que la viande de bœuf des Highlands reste la plus populaire du royaume. Et toi Nick ?

— Je me la coule plutôt douce depuis... dit Danny, tâchant de découvrir si Dawson savait que Nick était allé en prison.

— Oui bien sûr. Terrible affaire, vraiment injuste. Mais je suis ravi de voir que tu t'es sorti indemne de tout cela. (La perplexité apparut sur le visage de Hall. Danny ne trouva pas de réponse adéquate.) J'espère que tu joues encore au cricket de temps en temps. Meilleur lanceur de notre génération à l'école, confia-t-il à Hall. J'étais bien placé pour le savoir, j'étais le gardien de guichet.

— Et un sacré bon gardien, ajouta Danny en le tapant dans le dos.

— Désolé de vous avoir interrompu, fit Dawson, mais je ne pouvais pas passer sans te dire bonjour.

— Bien sûr. C'était bon de te revoir, Sandy, après tout ce temps.

— Moi aussi j'étais ravi, fit Dawson en tournant les talons.

Danny se rassit et espéra que Hall n'avait pas entendu le soupir de soulagement qui avait suivi le départ de Dawson. Il sortit d'autres papiers de son attaché-case quand Dawson se retourna :

— J'imagine que personne ne t'a appris, Nick, le décès de Squiffy Humphries ?

— Non, je suis désolé de l'apprendre, répondit Danny.

— Crise cardiaque sur le green de golf pendant qu'il faisait une partie avec le directeur. Le quinze n'avait plus jamais été le même après que Squiffy avait pris sa retraite.

— Oui, pauvre vieux Squiffy. Super entraîneur.

— Je te laisse tranquille, dit Dawson. Je me suis dit que tu aurais voulu le savoir. Tout Musselburgh s'est déplacé pour ses funérailles.

— Tout à fait normal, observa Danny.

Dawson opina et s'en alla.

Cette fois, Danny ne quitta pas l'homme des yeux tant qu'il ne l'avait pas vu quitter la pièce.

— Désolé pour ça, lança-t-il.

— C'est toujours gênant de revoir de vieux potes de classe des années plus tard, dit Hall. La moitié du temps, je ne me rappelle même pas leur nom. Remarquez, difficile de l'oublier celui-là. Quel personnage.

— Oui, acquiesça Danny en s'empressant de lui donner les actes notariés de la maison de Redcliffe Square.

Hall examina le document un moment avant de demander :

— Quel genre de prix vous attendez-vous à ce que rapporte la propriété ?

— Trois millions environ, répondit Danny. Il y a un crédit immobilier de plus d'un million et j'ai ajouté un autre million, donc tout ce qui est supérieur à deux virgule deux, deux virgule trois devrait représenter un bénéfice pour moi.

— Pour commencer, je vais demander une enquête.

— Dommage que Payne n'ait pas demandé d'enquête sur le site de Stratford.

— Il prétend que si, dit Hall. Je parie que l'expert n'a jamais entendu parler de renouée japonaise. Pour être juste, personne n'en avait entendu parler au bureau.

— Moi non plus, avoua Danny. Enfin pas jusqu'à tout récemment.

— Des problèmes avec le propriétaire actuel ? demanda Hall en tournant la dernière page des actes notariés. (Puis il ajouta avant que Danny ne puisse répondre :) Est-ce la personne que je crois ?

— Oui, Lawrence Davenport, l'acteur.

— Savez-vous que c'est un ami de Gerald ?

— Tu fais la une de *l'Evening Standard*, chef, annonça Big Al en sortant de la cour devant le Dorchester et en se mêlant au trafic en direction de Hyde Park Corner.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Danny, craignant le pire.

Big Al passa le journal à Danny. Il contempla le gros titre : *Grâce royale pour Danny Cartwright ?*

Il parcourut l'article avant de le lire une deuxième fois plus attentivement.

— Je ne sais pas ce que tu comptes faire, chef, s'ils demandent à sir Nicholas Moncrieff de comparaître devant un tribunal et de témoigner pour la défense de Danny Cartwright.

— Si tout se passe comme prévu, dit Danny en regardant une photo de Beth entourée de centaines de militants de Bow, l'accusé ne sera pas Danny Cartwright.

Craig avait commandé quatre pizzas par téléphone et pas de serveuse pour servir le vin chambré. Cette réunion des Mousquetaires était toute particulière.

Depuis qu'il avait quitté le bureau du grand Chancelier, il avait passé tout son temps libre à essayer de réunir le plus d'informations possibles sur sir Nicholas Moncrieff. Il s'était vu confirmer que Moncrieff avait partagé une cellule avec Danny Cartwright et Albert Crann quand ils étaient codétenus à Belmarsh. Il avait également appris qu'il avait été libéré de prison six semaines après la mort de Cartwright.

Ce que Craig ne parvenait pas à comprendre, c'était pourquoi Moncrieff avait manifestement décidé de consacrer sa vie, à retrouver puis à détruire trois hommes qu'il n'avait jamais rencontrés. À moins que... Ce fut quand il mit les deux photos de Moncrieff et Cartwright côte à côte qu'il commença à envisager cette éventualité. Il ne lui fallut pas bien longtemps pour trouver un plan afin de découvrir si cette hypothèse pouvait s'avérer vraie.

On frappa à la porte. Craig ouvrit. Derrière se tenait la silhouette triste et accablée de Payne qui agrippait une bouteille de vin bon marché. L'assurance qu'il arborait lors de leur dernière réunion s'était évaporée.

— Larry vient ? demanda-t-il sans prendre la peine de serrer la main de Craig.

— Je l'attends d'une minute à l'autre, répondit Craig en conduisant son vieil ami dans le salon. Alors, où te cachais-tu ?

— Chez ma mère dans le Sussex. Je vais y rester jusqu'à ce que tout cela se calme, répondit Payne en se vautrant dans un fauteuil confortable.

— Des problèmes dans ta circonscription électorale ? demanda Craig en lui servant un verre de vin.

— Ça pourrait être pire. Les Libéraux répandent des rumeurs, mais heureusement ils le font si souvent que personne ne s'y intéresse vraiment. Quand le rédacteur en chef de la feuille de chou locale a appelé, je lui ai raconté que j'avais démissionné de chez Baker, Tremlett et Smythe parce que je voulais consacrer plus de temps à mon travail dans la course à l'élection générale. Il a même écrit un éditorial de soutien le lendemain.

— Je suis sûr et certain que tu survivras, dit Craig. Franchement, je suis bien plus inquiet pour Larry. Non seulement il n'a pas réussi à décrocher le rôle dans *Holby City*, mais il raconte à tout le monde que tu lui as envoyé un

texto sur la déclaration de la ministre juste au moment où il allait passer son bout d'essai.

— Mais c'est faux ! protesta Payne J'étais tellement choqué que je n'ai contacté personne, même pas toi !

— Quelqu'un l'a fait. Et je comprends maintenant que si ce n'était pas toi qui nous as envoyé un texto ça devait être quelqu'un qui était au courant du bout d'essai de Larry et de mon rendez-vous avec le grand Chancelier.

— La seule personne en mesure d'avoir accès à mon téléphone à ce moment-là.

— L'omniprésent sir Nicholas Moncrieff.

— Le salaud ! Je le tuerai, lança Payne sans réfléchir à ce qu'il disait.

— C'est ce que nous aurions dû faire quand nous en avons eu l'occasion.

— Que veux-tu dire ?

— Tu le sauras en temps et heure, répondit Craig quand la sonnette retentit. Ça doit être Larry.

Pendant que Craig allait ouvrir, Payne resta assis à réfléchir aux textos que Moncrieff avait dû envoyer à Larry et Spencer quand il était hors de combat dans les toilettes des Communes. Il n'était pas plus avancé quand les deux autres le rejoignirent. Incroyable ce que Larry avait changé en si peu de temps. Il portait un jean délavé et une chemise froissée. Il ne s'était manifestement pas rasé depuis la déclaration de la ministre. Il s'affala sur le fauteuil le plus proche.

— Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? furent ses premiers mots.

— Tu le découvriras bien assez tôt, fit Craig en lui servant un verre de vin.

— À l'évidence c'était une campagne bien organisée, observa Payne une fois que Craig eut rempli son verre.

— Et il n'y a aucune raison de croire qu'il en a fini avec nous, dit Craig.

— Mais pourquoi ? répéta Davenport. Pourquoi m'avoir prêté un million de livres sur ses propres fonds s'il savait que j'allais en perdre jusqu'au dernier penny ?

— Parce qu'il avait ta maison pour couvrir le prêt, expliqua Payne. Il ne pouvait pas perdre.

— Et qu'a-t-il fait d'après toi le lendemain ? dit Davenport. Il a mandaté ton ancienne boîte pour vendre ma maison. Ils ont déjà mis un panneau dans le jardin de devant et ont commencé à la faire visiter à des acheteurs potentiels.

— Il a fait quoi ? fit Payne.

— Et ce matin, j'ai reçu une lettre d'un avocat qui me dit que si je n'ai pas vidé les lieux d'ici la fin du mois, ils n'auront d'autre choix que...

— Où habiteras-tu ? demanda Craig, espérant que Davenport ne lui demanderait pas de venir emménager chez lui.

— Sarah est d'accord pour m'héberger jusqu'à ce que tout ce bazar soit

réglé.

— Tu ne lui as rien dit ? demanda Craig, inquiet.

— Non, pas un mot, dit Davenport. Mais à l'évidence, elle sait que quelque chose ne va pas. Et elle n'arrête pas de me demander quand j'ai rencontré Moncrieff pour la première fois.

— Tu ne peux pas te permettre de le lui dire, dit Craig, sinon nous allons nous retrouver avec encore plus de problèmes.

— Je ne vois pas bien comment ça pourrait être pire ? rétorqua Davenport.

— Ce sera le cas si l'on laisse Moncrieff poursuivre sa vendetta, expliqua Craig. (Payne et Davenport n'essayèrent pas de le contredire.) Nous savons que Moncrieff a donné ses journaux au grand Chancelier, et il sera sûrement appelé à témoigner devant les juges quand ils examineront la demande de grâce de Cartwright.

— Oh mon Dieu ! s'écria Davenport. Une expression de désespoir absolu se dessina sur son visage.

— Pas de panique, fit Craig, je crois que j'ai trouvé un moyen d'en finir avec Moncrieff une bonne fois pour toutes. (Davenport n'eut pas l'air convaincu.) Et qui plus est, il y a une possibilité pour que nous puissions récupérer notre argent, ce qui inclurait ta maison, Larry, ainsi que tous tes tableaux.

— Mais comment est-ce possible ? demanda Davenport.

— Patience, Larry, patience.

— Je comprends sa tactique avec Larry, dit Payne, parce qu'il n'avait rien à perdre. Mais pourquoi investir un million sur ses fonds propres alors qu'il savait que c'était une mauvaise affaire ?

— C'était un coup de pur génie, reconnut Craig.

— Tu vas sûrement nous éclairer, dit Davenport.

— Parce qu'en investissant ce million, expliqua Craig, ignorant son sarcasme, vous étiez tous les deux convaincus, comme moi, que nous devions être sur un coup gagnant.

— Mais il allait forcément perdre son million, dit Payne, s'il savait que ce site était condamné.

— Pas s'il possédait déjà le site, les informa Craig.

Aucun de ses deux invités ne parla pendant un moment. Ils tâchèrent de comprendre ce que leur disait Craig.

— Suggères-tu que nous lui avons versé de l'argent pour qu'il achète sa propre propriété ? finit par dire Payne.

— Pire que ça, rétorqua Craig. Je pense que tu lui as donné un conseil, Gerald, qui lui a permis de ne rien perdre. Il a donc, non seulement, réussi à nous ruiner, mais également à s'en mettre plein les poches.

La sonnette retentit.

— Qui est-ce ? demanda Davenport en se levant d'un bond.

— Juste notre dîner, répondit Craig. Et si vous alliez à la cuisine tous les

deux ? Pendant que nous mangeons nos pizzas, je vais vous expliquer ce que j'ai prévu pour sir Nicholas Moncrieff. Le moment est venu pour nous de rendre les coups.

— Je n'ai pas trop envie d'être de nouveau confronté à cet homme, avoua Davenport au moment où Payne et lui entrèrent dans la cuisine.

— Nous n'avons probablement pas le choix, rétorqua Payne.

— Tu sais qui se joint à nous ? demanda Davenport en remarquant que la table avait été mise pour quatre.

Payne secoua la tête.

— Aucune idée. Mais à mon avis ça n'est pas Moncrieff.

— Tu as raison, mais ça pourrait être l'un de ses vieux potes d'école, dit Craig en les rejoignant dans la cuisine.

Il sortit les pizzas de leurs cartons et les mit au micro-ondes.

— Vas-tu nous expliquer où tu veux en venir avec toutes ces allusions ? demanda Payne.

— Pas encore, répondit Craig en consultant sa montre. Mais tu en sauras plus dans quelques minutes maintenant.

— Au moins, explique-moi ce que tu voulais dire quand tu as dit que Moncrieff s'en était mis plein les poches à cause d'un conseil que je lui aurais donné, demanda Payne.

— Ce n'est pas toi qui lui as conseillé d'acheter le second site pour qu'il lui soit impossible de perdre, quoi qu'il arrive ?

— Si, c'est moi. Mais il n'avait même pas assez d'argent pour acquérir le premier.

— C'est ce qu'il t'a dit. D'après *l'Evening Standard*, l'autre site va rapporter douze millions.

— Mais pourquoi investir un million sur ses fonds personnels pour le premier site, demanda Davenport, s'il savait déjà qu'il allait s'en mettre plein les poches grâce au second ?

— Parce qu'il a toujours eu l'intention de s'en mettre plein les poches grâce aux deux sites, expliqua Craig. Pour le premier, nous étions censés être les victimes. Il n'a pas perdu le moindre penny. Si tu nous avais dit que c'était Moncrieff qui te prêtait l'argent, dit-il à Davenport, nous aurions pu deviner.

Davenport n'essaya pas de se défendre.

— Mais ce que je ne comprends toujours pas, lança Payne, c'est pourquoi il nous a fait vivre tout cela. Ça ne peut pas être uniquement parce qu'il a partagé une cellule avec Cartwright ?

— Je suis d'accord, il doit y avoir autre chose, dit Davenport.

— En effet, acquiesça Craig, et si c'est ce que je crois, Moncrieff ne nous dérangera plus longtemps.

Payne et Davenport n'eurent pas l'air convaincus.

— Au moins, dis-nous, reprit Payne, comment tu as rencontré un vieux copain d'école de Moncrieff.

— Jamais entendu parler du site internet Old School [com](#) ?

— Alors qui as-tu essayé de contacter ? demanda Payne.

— Tous ceux qui connaissaient Moncrieff quand il était à l'école ou à l'armée.

— Quelqu'un t'a-t-il contacté ? demanda Davenport alors qu'on sonnait de nouveau à la porte.

— Sept individus, mais un seul avait les compétences requises, expliqua Craig en allant ouvrir.

Davenport et Payne se regardèrent, mais ne dirent rien.

Lorsque Craig réapparut quelques instants plus tard, il était accompagné d'un homme grand et solidement charpenté, qui dut baisser la tête quand il passa la porte de la cuisine.

— Messieurs, permettez-moi de vous présenter Sandy Dawson, dit Craig. Sandy était dans le même groupe sportif que Nicholas Moncrieff à Loretto School.

— Pendant cinq ans, précisa Dawson en serrant la main de Payne et de Davenport.

Craig lui servit un verre de vin avant de l'accompagner vers la place libre à table.

— Mais pourquoi avons-nous besoin de quelqu'un qui était à l'école avec Moncrieff ? demanda Davenport.

— Et si vous leur racontiez, Sandy ? suggéra Craig.

— J'ai contacté Spencer en croyant que c'était mon vieux pote Nick Moncrieff que je n'avais pas vu depuis que nous avons quitté l'école.

— Quand Sandy m'a contacté, expliqua Craig, je lui ai fait part de mes réserves au sujet de l'homme qui prétend être Moncrieff. Il a accepté de le mettre à l'épreuve. C'est Gerald qui m'a dit que Moncrieff avait un rendez-vous avec l'un de ses collègues, Gary Hall, au Dorchester. Sandy est donc arrivé quelques minutes plus tard.

— Je n'ai eu aucun mal à le trouver, lança Dawson. Tout le monde, du portier au directeur de l'hôtel, avait l'air de connaître sir Nicholas Moncrieff. Il était assis dans une alcôve, exactement là où le concierge m'avait dit que je le trouverais. Quand je l'ai vu, au début j'étais sûr et certain que c'était Nick, mais comme cela faisait presque quinze ans que je ne l'avais pas vu, je me suis dit qu'il valait mieux que je vérifie. Quand je me suis approché pour discuter avec lui, il n'a pas eu l'air de me reconnaître. Pourtant, je ne suis pas facile à oublier.

— C'est l'une des raisons pour lesquelles je vous ai choisi, expliqua Craig. Mais cela ne constitue aucune preuve, pas après tout ce temps.

— Raison pour laquelle j'ai décidé d'interrompre ce rendez-vous, rétorqua Dawson, pour voir si c'était vraiment Nick.

— Et ? fit Payne.

— Très impressionnant. Même apparence, même voix, les mêmes manières, mais je n'étais toujours pas convaincu, du coup j'ai décidé de tâter le terrain. Quand Nick était à Loretto, il était capitaine de cricket, et très bon

lanceur. Cet homme le savait, mais quand je lui ai rappelé que je faisais partie des meilleurs gardiens de guichet, il n'a pas sourcillé. C'était sa première erreur. Je n'ai jamais fait de cricket à l'école, je détestais ce sport. J'étais dans le quinze de rugby, un deuxième ligne – ce qui correspond plus à mon gabarit, vous en conviendrez. Je suis donc parti, mais je me demandais encore s'il pouvait avoir oublié, alors je suis revenu lui annoncer la triste nouvelle du décès de Squiffy Humphries, ajoutant que toute la ville avait assisté à ses funérailles. « Super coach », il a répondu. C'était sa deuxième erreur. Squiffy Humphries était la surveillante de notre résidence. Elle régnait sur les garçons avec une poigne de fer : même moi j'avais peur d'elle. Il n'aurait pas pu oublier Squiffy, impossible. Je ne sais pas qui était cet homme au Dorchester, mais je peux vous affirmer de source sûre que ce n'était pas Nicholas Moncrieff.

— Alors qui est-ce donc ? demanda Payne

— Je sais exactement qui c'est, répondit Craig. Et en plus, je peux le prouver.

*

Danny avait mis ses trois dossiers à jour. Il n'y avait pas de doute, il avait blessé Payne et estropié Davenport, mais il avait à peine touché Spencer Craig. Tout ce qu'il était parvenu à faire était de retarder sa nomination d'avocat de la Couronne. Et maintenant qu'il avait révélé son jeu, tous les trois savaient qu'il était responsable de leur chute.

Tant que Danny était resté dans l'anonymat, il lui avait été facile d'abattre ses adversaires les uns après les autres. Il avait même pu choisir le terrain sur lequel il les battrait. Mais il n'avait plus cet avantage. Ils étaient à présent on ne peut plus conscients de sa présence. Pour la première fois, il se trouvait vulnérable et exposé. Ils chercheraient à se venger de la même façon, et il n'avait pas besoin qu'on lui rappelle ce qui lui était arrivé la dernière fois qu'ils avaient agi en équipe.

Danny avait espéré les vaincre tous les trois avant qu'ils ne découvrent à qui ils avaient affaire. À présent, son seul espoir était de les démasquer au tribunal. Mais, pour cela, il allait falloir révéler que c'était Nick qui avait été tué sous la douche à Belmarsh, pas lui, et s'il devait courir ce risque, le timing devrait être parfait.

Davenport avait perdu sa maison et sa collection de tableaux, et il était passé à côté du rôle dans *Holby City* avant même la fin de son bout d'essai. Il avait emménagé chez sa sœur à Cheyne Walk. Bizarrement cela fit culpabiliser Danny pour la première fois : il se demanda comment Sarah réagirait si jamais elle apprenait la vérité.

Payne était au bord de la faillite, mais d'après Hall sa mère le sortirait d'affaire, et à la prochaine élection, il pourrait toujours espérer devenir le député de Sussex Central.

Craig n'avait rien perdu, comparé à ses amis, et il ne montrait pas le moindre remord. Danny savait très bien quel Mousquetaire dirigerait la contre-attaque.

Danny reposa les trois dossiers sur l'étagère. Il avait déjà planifié la suite, la manière dont il les enverrait tous les trois en prison, à coup sûr. Il comparaitrait devant les trois juges comme maître Redmayne l'avait demandé, et apporterait les nouvelles preuves nécessaires. Il montrerait que Craig était un assassin, que Payne était son complice et que Davenport était coupable de parjure et avait envoyé un innocent en prison pour un crime qu'il n'avait pas commis.

68

Beth sortit de la station de métro de Knightsbridge. C'était un après-midi clair et vif, et les trottoirs grouillaient de gens qui faisaient du lèche-vitrines et de gens du coin qui allaient prendre leur déjeuner dominical.

Alex Redmayne avait été particulièrement gentil et encourageant ces dernières semaines. Quand elle l'avait quitté voilà moins d'une heure, elle était partie pleine de confiance. Malheureusement, cette confiance commençait déjà à s'étioler. Alors qu'elle marchait en direction des Boltons, elle tâcha de se rappeler tout ce qu'Alex lui avait dit.

Nick Moncrieff était un homme bien qui était devenu un fidèle ami de Danny quand ils étaient ensemble en prison. Quelques semaines avant sa libération, Moncrieff avait écrit à Alex pour lui proposer de faire tout ce qu'il pourrait pour aider Danny, car il était convaincu de son innocence.

Alex avait décidé de mettre cette proposition à l'épreuve. Après la libération de Moncrieff, il lui avait écrit pour demander à voir les journaux qu'il avait tenus en prison, ainsi que les notes liées à la conversation enregistrée entre Albert Crann et Toby Mortimer. Alex terminait la lettre en demandant s'il accepterait de comparaître au tribunal et de témoigner.

À sa grande surprise on vint lui apporter les journaux intimes à son cabinet le lendemain matin même. Mais une surprise plus grande attendait Alex. Le coursier venu livrer les documents n'était autre qu'Albert Crann. Et il se montra très coopératif. Il répondit à toutes les questions qu'Alex lui avait posées, et n'avait fait preuve de prudence que lorsqu'on lui avait demandé pourquoi son chef refusait de comparaître devant les juges – en fait, il refusait même une rencontre en privé avec Alex Redmayne dans son cabinet. Alex supposa que cela avait quelque chose à voir avec le fait que Moncrieff voulait éviter toute confrontation avec la police tant qu'il n'avait pas terminé sa mise à l'épreuve. Mais il n'était pas prêt à renoncer aussi facilement. Au cours du déjeuner, il avait persuadé Beth que si elle réussissait à convaincre Moncrieff de changer d'avis et d'accepter de témoigner devant les juges, cela pourrait être le facteur décisif pour défendre l'honneur de Danny.

— Pas de pression, avait dit Beth en souriant. Mais maintenant qu'elle

était toute seule, elle sentait cette pression augmenter à chaque pas qu'elle faisait.

Alex lui avait montré une photo de Moncrieff et l'avait avertie que quand elle le verrait pour la première fois, elle pourrait croire l'espace d'un instant qu'elle regardait Danny. Mais elle devait rester concentrée et ne pas se laisser distraire.

Alex avait choisi le jour et même l'heure du rendez-vous ; un dimanche après-midi, vers seize heures. Il sentait que Nick serait plus détendu à cette heure-là et peut-être plus sensible à une demoiselle en détresse qui surgirait sur le pas de sa porte sans prévenir.

Quand Beth quitta la route principale et entra dans les Boltons, son pas ralentit encore. Seule l'idée de défendre l'honneur de Danny la faisait avancer. Elle contourna le square en demi-cercle avec son église au centre jusqu'à ce qu'elle parvienne devant le numéro 12. Avant d'ouvrir le portail, elle répéta les paroles sur lesquelles Alex et elle étaient tombés d'accord. « Je m'appelle Beth Wilson, veuillez m'excuser de vous déranger un dimanche après-midi, mais je crois que vous avez partagé une cellule avec Danny Cartwright, qui était... »

*

Quand Danny eut terminé le troisième essai demandé par le professeur Mori, il commençait à se sentir un peu plus assuré à l'idée d'affronter son mentor. Il tomba sur un article qu'il avait écrit voilà plus d'un an à propos des théories de J.K. Galbraith sur une économie faiblement taxée produisant... quand on sonna à la porte. Il jura. Big Al était sorti voir West Ham jouer contre Sheffield United. Il aurait voulu l'accompagner, mais tous deux convinrent qu'il ne pouvait pas prendre ce risque. Lui serait-il possible de se rendre à Upton Park à la saison prochaine ? Il reporta son attention sur Galbraith, espérant que la personne qui sonnait s'en irait. Mais la sonnette retentit de nouveau.

Il se leva à contrecœur et repoussa son fauteuil. Qui cela pouvait bien être à cette heure-ci ? Un témoin de Jéhovah ou un colporteur ? Il avait déjà préparé sa première phrase pour celui qui avait décidé d'interrompre son dimanche après-midi. Il descendit en trottant et prit rapidement le couloir, espérant qu'il pourrait se débarrasser de l'importun avant d'être totalement déconcentré. La sonnette retentit une troisième fois.

Il ouvrit la porte.

— Je m'appelle Beth Wilson et veuillez m'excuser de vous déranger un dimanche...

Danny regarda fixement la femme qu'il aimait. Il avait rêvé à ce moment tous les jours pendant ces deux dernières années et à ce qu'il lui dirait. Il en resta sans voix.

Beth devint blanche et se mit à trembler.

— Ce n'est pas possible, dit-elle.

— Si, ma chérie, répondit Danny en la prenant dans ses bras.

Un homme assis dans une voiture de l'autre côté de la route prenait des photos.

*

— M. Hugo Moncrieff ?

— Qui est à l'appareil ?

— Je m'appelle Spencer Craig, je suis avocat et j'ai une proposition à vous faire.

— Et de quoi s'agit-il, maître Craig ?

— Si j'étais en mesure de vous restituer votre fortune, votre fortune légitime, combien cela vaudrait-il à vos yeux ?

— Dites votre prix.

— Vingt-cinq pour cent.

— C'est un peu fort !

— Pour vous rendre votre propriété en Écosse, pour mettre dehors l'occupant actuel de votre maison dans les Boltons, pour restituer la somme intégrale payée pour la collection de timbres de votre grand-père, sans parler de devenir propriétaire d'un appartement de luxe à Londres dont vous ne devez même pas connaître l'existence, et de la récupération de vos comptes bancaires à Genève et Londres ? Non, je ne pense pas que ce soit beaucoup, M. Moncrieff. En fait, c'est plutôt raisonnable quand l'alternative est cent pour cent de rien du tout.

— Mais comment est-ce possible ?

— Une fois que vous aurez signé un contrat, M. Moncrieff, la fortune de votre père vous sera restituée.

— Et il n'y aura pas d'honoraires ou de charges cachées ? demanda Hugo d'un ton suspicieux.

— Pas d'honoraires, pas de charges cachées, promet Craig. En fait, je rajouterai même un petit bonus qui devrait plaire à Mme Moncrieff.

— Et qui est ?

— Vous signez mon contrat et pas plus tard que la semaine prochaine, elle sera lady Moncrieff.

69

— As-tu eu une photo de sa jambe ? demanda Craig.

— Pas encore, répondit Payne.

— Fais-le-moi savoir à la minute où tu la feras.

— Ne quitte pas. Il sort de chez lui.

— Avec son chauffeur ?

— Non, avec la femme qui est rentrée avec lui hier.

— Décris-la.

— La trentaine, un mètre soixante-quinze, mince, cheveux châtons, jolies jambes. Ils montent à l'arrière de la voiture de Moncrieff.

— Ne les lâche pas et tiens-moi informé de l'endroit où ils vont.

Craig raccrocha, alluma son ordinateur et trouva une photo de Beth Wilson. Elle correspondait à la description. Il fut étonné que Cartwright fût prêt à prendre un tel risque. Se croyait-il désormais invulnérable ?

Une fois que Payne aurait photographié la jambe gauche de Cartwright, Craig prendrait rendez-vous avec l'inspecteur Fuller. Il s'écarterait et laisserait alors le policier s'attribuer tout le mérite pour avoir capturé un assassin en cavale ainsi que sa complice.

*

Big Al déposa Danny devant l'entrée de l'université. Après que Beth l'eut embrassé, il descendit de voiture et gravit les marches de l'immeuble en courant.

Tous ses plans étaient partis en fumée à cause d'un unique baiser, suivi d'une nuit sans sommeil. Quand le soleil se leva le lendemain matin, Danny sut qu'il ne pourrait plus vivre sans Beth, même si, pour cela, il fallait quitter le pays et vivre à l'étranger.

*

Craig s'éclipsa du tribunal pendant que les jurés réfléchissaient à leur verdict. Il se rendit sur les marches de l'Old Bailey et appela Payne sur son portable.

— Où sont-ils allés ? demanda-t-il.

— Moncrieff s'est fait déposer à l'université de Londres. Il y prépare un diplôme d'études de commerce.

— Mais Moncrieff a déjà un diplôme d'anglais !

— Exact, mais n'oublie pas que quand Cartwright était à Belmarsh, il a passé des *A levels* en maths et en commerce.

— Une autre petite erreur qu'il pensait que personne ne découvrirait, observa Craig. Alors, où le chauffeur a-t-il emmené la fille après avoir déposé Cartwright ?

— Ils sont partis en direction de l'East End et...

— 27 Bacon Road, Bow, dit Craig.

— Comment le sais-tu ?

— C'est là qu'habite Beth Wilson, la petite amie de Cartwright. Elle était avec lui ce soir-là dans la ruelle, tu te souviens ?

— Comment pourrais-je oublier ? répondit Payne abruptement.

— As-tu réussi à la prendre en photo ? demanda Craig, ignorant son saut d'humeur.

— Plusieurs.

— Bien, mais il me faut encore un cliché de la jambe gauche de Cartwright, juste au-dessus du genou, avant que je rende visite à l'inspecteur Fuller. (Craig consulta sa montre.) Je vais retourner au tribunal. Le jury ne devrait pas tarder à déclarer que mon client est coupable. Où es-tu en ce moment ?

— Devant le 27 Bacon Road.

— Ne te fais pas remarquer. Cette femme te reconnaîtrait à cent mètres. Je t'appelle dès que la séance est levée.

*

Pendant sa pause déjeuner, Danny décida d'aller se balader et de prendre un sandwich avant d'assister au cours du professeur Mori. Il tâcha de se rappeler les six théories d'Adam Smith au cas où le doigt baladeur du professeur s'arrêterait sur lui. Il ne remarqua pas, de l'autre côté de la route, l'homme assis sur un banc, un appareil photo à côté de lui.

*

Craig composa le numéro de Payne sur son mobile peu après la fin de l'audience.

— Elle est restée à la maison pendant une heure environ, et quand elle est sortie, elle portait une grosse valise.

— Où est-elle allée ? demanda Craig.

— Elle s'est fait déposer à son bureau sur Mason Street dans la City.

— Et a-t-elle pris la valise avec elle ?

— Non, elle l'a laissée dans le coffre de la voiture.

— Elle a donc l'intention de séjourner aux Boltons encore une nuit au moins.

— On dirait bien. Ou peut-être ont-ils l'intention de quitter le pays ? demanda Payne.

— Il y a peu de chances qu'ils envisagent de le faire avant son dernier rendez-vous avec son officier de probation jeudi matin, quand son temps de conditionnelle aura été totalement accompli.

— Ce qui signifie qu'il ne nous reste plus que trois jours pour réunir toutes les preuves dont nous avons besoin, dit Payne.

— Alors qu'a-t-il fabriqué cet après-midi ?

— Il a quitté l'université à quatre heures et s'est fait déposer aux Boltons. Il est rentré dans la maison, et le chauffeur est reparti tout de suite. Je l'ai suivi au cas où il irait chercher la fille.

— Et il l'a fait ?

— Oui. Il est allé la chercher au boulot et la ramenée à la maison des Boltons.

— Et la valise ?

— Il l'a transportée à l'intérieur.

— Peut-être trouve-t-elle qu'il est prudent d'emménager maintenant.

Est-il allé courir ?

— S'il l'a fait, ça devait être pendant que je suivais la fille.

— Ne t'embête pas avec elle demain. Dorénavant, concentre-toi sur Cartwright parce que si nous devons le forcer à se trahir, une seule chose compte.

— La photo, dit Payne. Et s'il ne va pas courir demain matin ?

— Raison de plus pour ignorer la fille et pour lui coller le train à lui, répondit Craig. En attendant, je vais tenir Larry au courant.

— Fait-il quelque chose pour subvenir à ses besoins ?

— Pas grand-chose, mais nous ne pouvons pas nous le mettre à dos tant qu'il vit encore chez sa sœur.

*

Craig se rasait quand le téléphone sonna. Il jura.

— Ils sont encore sortis.

— Il n'est donc pas allé courir ce matin ?

— Sauf si c'était avant cinq heures. Je te rappelle s'il y a du changement dans son train-train.

Craig referma le téléphone et continua à se raser. Il se coupa. Il jura de nouveau.

Il devait être au tribunal à dix heures quand le juge statuerait sur son affaire de cambriolage aggravé. Son client se retrouverait probablement avec une peine de deux ans.

Craig s'appliqua de l'après-rasage en songeant aux chefs d'inculpation qui attendaient Cartwright : évasion de Belmarsh en se faisant passer pour un autre prisonnier, vol d'une collection de timbres de plus de cinquante millions de dollars, falsification de chèques sur deux comptes bancaires, et au moins vingt-trois autres délits à prendre en considération. Une fois que le juge aurait réfléchi à tout cela, Cartwright ne verrait plus la lumière du jour jusqu'à ce qu'il soit en âge de faire une demande pour une pension de retraite. Craig craignait que la fille ne se retrouve elle aussi derrière les barreaux à purger une longue peine pour complicité. Une fois qu'on aurait découvert ce que Cartwright avait manigancé depuis sa sortie de prison, personne ne parlerait plus de lui accorder la grâce royale. Craig commençait même à se dire que le grand Chancelier le rappellerait et que, cette fois, il lui offrirait un xérès et lui parlerait du déclin du cricket anglais.

*

— Nous sommes suivis, annonça Big Al.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ? demanda Danny.

— J'ai remarqué qu'une voiture nous suivait hier. Et elle est encore là.

— Prends à gauche au prochain carrefour et regarde si elle continue à nous suivre.

Big Al opina et, sans prévenir, tourna brusquement à gauche.

— Elle nous suit encore ? demanda Danny.

— Non, elle a continué tout droit, dit Big Al en regardant dans son rétroviseur.

— Quel genre de voiture était-ce ?

— Une Ford Mondéo bleu foncé

— D'après toi, combien y en a-t-il à Londres ?

Big Al grommela.

— Elle nous suivait, ajouta-t-il en tournant dans les Boltons.

— Je vais courir, annonça Danny. Si quelqu'un me suit, je te le ferai savoir.

Big Al ne rit pas.

*

— Le chauffeur de Cartwright m'a repéré, annonça Payne. J'ai dû continuer tout droit et ne plus me montrer du reste de la journée. Je retourne à la société de location pour changer la voiture contre un modèle différent. Je serai de retour au poste demain à la première heure. Mais je vais devoir être prudent car le chauffeur de Cartwright est bon. Je parie que c'est un ancien de la police ou de l'armée, quelque chose comme ça, ce qui signifie que je vais devoir changer de voiture tous les jours.

— Que viens-tu de dire ? fit Craig.

— Que je vais devoir changer...

— Non, avant ça.

— Que le chauffeur de Cartwright a dû être formé dans la police ou dans l'armée.

— Bien sûr ! N'oublie pas que le chauffeur de Moncrieff était dans la même cellule que Cartwright et lui.

— Tu as raison. Crann, Albert Crann.

— Mieux connu sous le nom de Big Al. J'ai le sentiment que l'inspecteur Fuller va se retrouver avec un flush royal – le roi, la reine et, maintenant, le pauvre type.

— Veux-tu que j'y retourne ce soir et que je vérifie ?

— Non. Crann est peut-être un bonus, mais on ne peut pas courir le risque qu'il devine que l'on est après eux. Reste bien en dehors de leur chemin jusqu'à demain après-midi, parce que tu peux être sûr que maintenant Crann sera sur ses gardes. Quand il aura déposé Cartwright chez lui et qu'il partira chercher sa petite amie, tu pourras enfin voir Cartwright faire son jogging.

Quand Danny descendit les marches de l'université, il fut accueilli par le professeur Mori qui parlait aux étudiants.

— Un an aujourd'hui, Nick, dit-il, et ce sera votre tour de passer vos examens finaux. (Danny avait oublié qu'il lui restait si peu de temps avant les examens, et ne prit pas la peine de dire à son professeur qu'il n'avait aucune idée de l'endroit où il serait dans un an.) Je m'attends à de grandes choses, ajouta le professeur.

— Espérons que je serai la hauteur de vos attentes.

— Il n'y a rien à dire de mes attentes, dit Mori. Vous avez eu un parcours hors de la vie scolaire normale et ensuite vous avez dû faire beaucoup d'efforts pour rattraper le retard accumulé. Mais, Nick, quand le moment viendra de passer vos examens, vous aurez non seulement comblé vos lacunes, mais dépassé la plupart de vos contemporains.

— Je suis flatté, professeur.

— Je ne flatte personne, répliqua le professeur avant de porter son attention sur un autre étudiant.

Danny sortit dans la rue où il trouva Big Al qui lui tenait la portière de la voiture ouverte.

— Personne ne nous a suivis aujourd'hui ?

— Non chef, répondit Big Al en s'installant derrière le volant.

Danny se garda bien de laisser entendre à Big Al qu'il était tout à fait possible que quelqu'un les suive. Il se demanda combien de temps il lui restait avant que Craig ne découvre le pot-aux-roses, si ce n'était déjà fait. Danny n'avait besoin que de quelques jours de plus et le monde entier connaîtrait la vérité.

Quand ils se garèrent devant les Boltons, Danny se précipita à l'intérieur.

— Voulez-vous du thé ? demanda Molly quand il eut gravi l'escalier.

— Non merci, je vais courir.

Danny ôta ses vêtements à la va-vite et enfila une tenue de footing. Il avait décidé de courir longtemps car il avait besoin de réfléchir à son rendez-vous du lendemain matin avec Alex Redmayne. Quand il passa la porte d'entrée en courant, il vit Big Al se rendre dans la cuisine, sûrement pour boire une tasse de thé avec Molly avant de partir chercher Beth. Danny descendit la route au pas de course en direction de l'Embankment, déchargeant son adrénaline après être resté assis et avoir écouté des conférences la majeure partie de la journée.

Quand il passa devant Cheyne Walk, il évita de lever les yeux sur l'appartement de Sarah, où son frère vivait désormais. S'il l'avait fait, il aurait peut-être remarqué un autre homme, debout près d'une fenêtre ouverte en train de le photographier. Danny continua en direction de Parliament Square, et quand il passa devant l'entrée St. Stephen de la Chambre des communes il songea à Payne et se demanda où il se trouvait en ce moment.

Il se tenait de l'autre côté de la route et faisait le point avec son appareil photo, essayant de passer pour un touriste qui photographiait Big Ben.

*

— As-tu pris une photo à moitié décente ? demanda Craig.

— Suffisamment pour remplir une galerie d'art, répondit Payne.

— Bravo. Apporte-les-moi tout de suite pour que nous puissions les regarder pendant le dîner.

— Encore une pizza ? demanda Payne.

— Plus pour longtemps. Une fois que Hugo Moncrieff paiera, nous en aurons non seulement fini avec Cartwright, mais nous ferons un joli bénéfice par la même occasion, ce qui, j'en suis certain, ne faisait pas partie de ses projets à long terme.

— Je ne sais pas ce que Davenport a fait pour mériter son million.

— Je suis d'accord, mais il est encore un peu bizarre et nous n'avons pas intérêt à ce qu'il l'ouvre au mauvais moment, surtout maintenant qu'il vit avec Sarah. À plus, Gerald.

Craig raccrocha, se servit à boire. Il se demanda un instant comment il allait présenter les choses. Puis il appela l'homme avec qui il attendait de pouvoir parler depuis le début de la semaine.

— Pourrais-je parler à l'inspecteur Fuller ? demanda-t-il quand on lui répondit.

— Inspecteur-chef Fuller, rectifia une voix. De la part de qui ?

— Spencer Craig. Je suis avocat.

— Je vous le passe, monsieur.

— Maître Craig, cela fait longtemps que je n'ai pas eu de vos nouvelles. Impossible pour moi d'oublier la dernière fois où vous avez appelé.

— Idem pour moi, répondit Craig. Et c'est la raison pour laquelle je vous appelle cette fois, *inspecteur-chef* – toutes mes félicitations.

— Merci, dit Fuller, mais j'ai du mal à croire que vous appeliez dans le seul but de me féliciter.

— Vous avez raison, dit Craig en riant. Mais j'ai une information qui risque de vous faire passer inspecteur principal assez vite.

— Vous avez toute mon attention.

— Mais je veux que vous ayez une chose en tête, inspecteur-chef, ce n'est pas moi qui ai donné cette information. Je suis sûr que vous comprendrez pourquoi, une fois que je vous aurai tout raconté. Je préférerais d'ailleurs ne pas en parler au téléphone.

— Bien sûr. Alors où et quand aimeriez-vous que nous nous rencontrions ?

— Au Sherlock Holmes, douze heures cinquante demain ?

— Bien, répondit Fuller. À demain, maître Craig.

Craig raccrocha et se dit qu'il allait passer un autre coup de fil avant que

Gerald n'arrive. Mais juste au moment où il décrochait le téléphone, la sonnette retentit. Quand il ouvrit la porte, il trouva Payne debout sous le porche, tout sourire. Il ne l'avait pas vu si content de lui depuis un moment. Payne passa devant Craig sans dire un mot, entra dans la cuisine d'un bon pas et étala six photos sur la table.

Craig regarda les photos et comprit immédiatement pourquoi Payne était si fier. Juste au-dessus du genou sur la jambe gauche de Danny, il y avait la cicatrice d'une blessure que Craig se souvenait avoir infligée et, même si elle s'était estompée, elle était encore visible à l'œil nu.

Craig décrocha le téléphone de la cuisine et composa un numéro en Écosse.

— Hugo Moncrieff, dit une voix.

— Bientôt sir Hugo, rétorqua Craig.

70

— Comme vous le savez, Nicholas, ce sera notre dernier rendez-vous.

— Oui, Mme Bennett.

— Nous n'avons pas toujours partagé le même point de vue, mais je pense que nous sommes sortis indemnes de cette expérience.

— J'en conviens, Mme Bennett.

— Quand vous sortirez de cet immeuble pour la dernière fois, vous serez un homme libre, qui a accompli sa liberté conditionnelle.

— Oui, Mme Bennett.

— Mais avant que je puisse officiellement vous désinscrire, j'ai quelques questions à vous poser.

— Bien sûr, Mme Bennett.

Elle prit un Bic mâchouillé et regarda la longue liste de questions auxquelles le ministère de l'Intérieur souhaitait une réponse avant qu'un prisonnier puisse enfin être libéré.

— Vous droguez-vous actuellement ?

— Non, Mme Bennett.

— Avez-vous été récemment tenté de commettre un crime ?

— Pas récemment, Mme Bennett.

— Au cours de l'année précédente, avez-vous frayed avec des criminels notoires ?

— Pas des criminels notoires, Mme Bennett, dit Danny. (Mme Bennett leva les yeux.) J'ai cessé de frayer avec eux et je n'ai aucune envie de les revoir tant que l'affaire ne sera pas passée au tribunal.

— Je suis soulagée de l'entendre, répondit Mme Bennett en cochant la bonne case. Avez-vous toujours un endroit où vivre ?

— Oui, mais j'ai l'intention de déménager très bientôt. (Le stylo hésita.) Dans un endroit où j'ai déjà habité.

Le stylo cocha une autre case.

— Vivez-vous actuellement avec votre famille ?

— Oui.

Mme Bennett leva de nouveau les yeux.

— La dernière fois que je vous ai posé la question, Moncrieff, vous m'avez dit que vous viviez seul.

— Nous venons de nous réconcilier.

— Je suis ravie de l'apprendre, sir Nicholas, dit-elle, cochant une troisième case.

— Avez-vous des personnes à charge ?

— Oui, une fille Christy.

— Vous vivez donc actuellement avec votre fille et votre femme ?

— Beth et moi sommes fiancés, et dès que j'aurai réglé un ou deux problèmes, nous avons l'intention de nous marier.

— Je suis ravie de l'apprendre également, dit Mme Bennett. Le bureau de probation pourra-t-il vous aider à résoudre ces problèmes ?

— C'est gentil de votre part de demander, Mme Bennett, mais je ne crois pas. J'ai rendez-vous avec mon avocat demain matin et je pense qu'il pourra m'aider à faire avancer les choses.

— Je vois, observa Mme Bennett en retournant à ses questions. Votre conjointe a-t-elle un travail à plein temps ?

— Oui. Elle est assistante du président d'une compagnie d'assurances de la City.

— Donc une fois que vous aurez trouvé un travail, vous serez une famille à deux salaires.

— Oui, mais dans un avenir proche, mon salaire sera beaucoup moins important que le sien.

— Pourquoi ? Quel travail souhaitez-vous prendre ?

— J'espère me voir offrir un poste de bibliothécaire dans une grosse institution.

— Je ne vois rien de plus louable, observa Mme Bennett en cochant une autre case et en passant à la question suivante. Envisagez-vous de voyager à l'étranger dans un futur proche ?

— Je n'en ai pas l'intention, répondit Danny.

— Et enfin, craignez-vous d'être tenté de commettre un autre crime à l'avenir ?

— J'ai pris une décision qui rendra cette option impossible pour le futur proche, l'assura-t-il.

— Je suis ravie de l'entendre, dit Mme Bennett en cochant une dernière case. Je n'ai plus de questions. Merci, Nicholas.

— Merci, Mme Bennett.

— J'espère, ajouta Mme Bennett en se levant, que votre avocat sera en mesure de s'attaquer à ces problèmes qui vous tracassent.

— C'est gentil à vous, Mme Bennett, répondit Danny en lui serrant la main. Espérons-le.

— Et au cas où vous auriez besoin d'aide ou d'assistance, n'oubliez pas que vous n'avez qu'à me passer un coup de fil.

— Je pense qu'il est tout à fait possible que quelqu'un vous contacte dans le futur proche, dit Danny.

— Je m'en réjouis d'avance, et j'espère que tout ira bien pour Beth et vous.

— Merci, dit Danny.

— Au revoir, Nicholas.

— Au revoir, Mme Bennett.

Nicholas Moncrieff ouvrit la porte et sortit dans la rue, libre. Demain, il serait Danny Cartwright.

*

— Tu es réveillée ?

— Oui, dit Beth.

— Tu espères toujours que je vais changer d'avis ?

— Oui, mais je sais que c'est inutile d'essayer de te convaincre, Danny. Tu as toujours été têtu comme une mule. J'espère juste que tu réalises que, s'il s'avère que c'est la mauvaise décision, cela pourrait être notre dernière nuit ensemble.

— Mais si j'ai raison, reprit Danny, nous connaissons dix mille nuits comme celle-ci.

— Mais nous pourrions avoir une vie entière de nuits comme celle-ci sans que tu doives prendre un tel risque.

— Je prends ce risque chaque jour depuis que je suis sorti de prison. Tu ne sais pas ce que c'est, Beth, de regarder en permanence derrière ton épaule et d'attendre que quelqu'un dise : « Fini de jouer, petit, tu retournes en prison pour le restant de tes jours. » Au moins, comme ça, quelqu'un sera prêt à écouter ma version de l'histoire.

— Mais qu'est-ce qui t'a convaincu que c'était le seul moyen de prouver ton innocence ?

— Toi. Quand je t'ai vue sur le pas de la porte – « Je suis désolée de vous déranger, sir Nicholas... » l'imita-t-il – j'ai compris que je ne voulais plus être sir Nicholas Moncrieff. Je suis Danny Cartwright et j'aime Beth Bacon de Wilson Road.

Beth rit.

— Je n'arrive pas à me souvenir de la dernière fois que tu m'as appelée comme ça.

— Quand tu étais un petit laideron de onze ans avec des couettes.

Beth retomba sur l'oreiller et ne dit rien pendant un moment. Danny se demanda si elle s'était endormie, jusqu'à ce qu'elle lui prenne la main et dise :

— Mais il est tout aussi probable que tu passes le reste de ta vie en prison.

— J'ai eu largement le temps d'y réfléchir, et je suis persuadé que si j'entre dans un poste de police avec Alex Redmayne et que je me constitue prisonnier – que je me rends, avec cette maison, tous mes actifs et, surtout, le plus important, toi, tu ne crois pas qu'il y a une chance que quelqu'un me pense innocent ?

— La plupart des gens ne seraient pas prêts à prendre ce risque, observa Beth. Ils seraient ravis de passer le reste de leur vie dans la peau de sir Nicholas Moncrieff.

— Mais justement, Beth. Je ne suis pas sir Nicholas Moncrieff. Je suis Danny Cartwright.

— Et je ne suis pas Beth Moncrieff, mais je préférerais encore l'être plutôt que de passer les vingt prochaines années à te rendre visite à Belmarsh le premier dimanche du mois.

— Mais il ne se passerait pas un jour sans que tu ne regardes derrière *ton* épaule, sans que tu te méprennes sur la moindre allusion malveillante, et que tu doives éviter les personnes qui auraient pu connaître Danny, ou Nick. Et avec qui pourrais-tu partager ton secret ? Ta mère ? Ma mère ? Tes amis ? La réponse est personne. Et que dirons-nous à Christy quand elle sera assez grande pour comprendre ? Devons-nous attendre qu'elle vive une vie de tromperie, sans jamais savoir qui sont réellement ses parents ? Non, si c'est l'alternative, je préfère prendre le risque. Après tout, si les trois juges de la Chambre des lords croient que mon dossier est assez solide pour envisager une grâce royale, alors ils le trouveront peut-être encore plus solide s'ils voient que je suis prêt à renoncer à tout ça pour prouver mon innocence.

— Je sais que tu as raison, Danny, mais ces derniers jours ont été les plus heureux de ma vie.

— De la mienne aussi, Beth, mais ils seront encore plus heureux quand je serai un homme libre. J'ai suffisamment foi en la nature humaine pour croire que Alex Redmayne, Fraser Munro, et même Sarah Davenport ne se reposeront pas tant que justice ne sera pas faite.

— Sarah Davenport te plaît bien, n'est-ce pas ? demanda Beth en passant ses doigts dans ses cheveux.

Danny lui sourit.

— Je dois avouer qu'elle plaisait à sir Nicholas Moncrieff, mais à Danny Cartwright ? Jamais.

— Et si l'on passait encore une journée ensemble et que l'on faisait quelque chose que l'on oubliera jamais ? Et comme ce pourrait être ton dernier jour de liberté, je te laisserai faire tout ce que tu désires.

— Restons au lit, suggéra Danny et faisons l'amour toute la journée.

— Les hommes ! soupira Beth en souriant.

— Nous pourrions amener Christy au zoo le matin, ou déjeuner au *fish and chips* de chez Ramsey.

— Et ensuite ?

— J'irai voir jouer les Hammers à Upton Park pendant que tu

raccompagneras Christy chez ta mère.

— Et le soir ?

— Tu peux choisir, le film que tu veux... tant que c'est le nouveau James Bond.

— Et ensuite ?

— La même chose que chaque nuit de la semaine, dit-il en la prenant dans ses bras.

— Auquel cas je pense que nous ferions mieux de nous en tenir au Plan A, dit Beth, et de nous assurer que tu arriveras à l'heure demain matin pour ton rendez-vous avec Alex Redmayne.

— J'ai hâte de voir sa tête, lança Danny. Il croit qu'il a rendez-vous avec Nick Moncrieff pour discuter des journaux intimes et de l'éventualité de le faire changer d'avis pour qu'il accepte de comparaître en tant que témoin, alors qu'en fait il se retrouvera nez à nez avec Danny Cartwright qui souhaite se rendre.

— Alex sera ravi, dit Beth. Il ne cesse de dire : « Si seulement j'avais eu une seconde chance... »

— Eh bien il va l'avoir. Et je peux te le dire, Beth, j'attends ce rendez-vous avec impatience, parce que je serai libre pour la première fois depuis des années.

Danny se pencha et l'embrassa délicatement sur les lèvres. Quand elle ôta sa chemise de nuit, il mit une main sur sa cuisse.

— Autre chose dont tu devras te passer au cours des prochains mois, murmura Beth alors qu'un bruit semblable à un coup de tonnerre résonnait en bas.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit Danny en allumant la lampe sur la table de nuit. Il entendit le bruit de pas lourds qui montaient l'escalier. Il balança ses jambes hors du lit quand trois policiers en gilet pare-balles munis de bâtons firent irruption dans la chambre, trois autres derrière eux. Les trois premiers attrapèrent Danny et le jetèrent au sol, bien qu'il n'eût fait aucune tentative pour résister ; deux collèrent son visage contre le tapis et le troisième lui maintint les bras dans le dos et lui passa une paire de menottes. Du coin de l'œil, il vit une femme policier coller une Beth toute nue contre le mur, tandis qu'une autre la menottait.

— Elle n'a rien fait ! cria-t-il en se libérant et en se mettant à se ruer vers eux, mais avant qu'il ait fait un autre pas, il reçut un puissant coup de matraque sur la nuque et il s'effondra à terre.

Deux hommes lui sautèrent dessus. L'un appuya un genou au milieu de sa colonne vertébrale et l'autre s'assit sur ses jambes. Quand l'inspecteur-chef Fuller entra dans la chambre, il fit se relever Danny d'un coup sec.

— Informez-les de leurs droits, dit Fuller en s'asseyant au bout du lit et en allumant une cigarette.

Une fois le rituel accompli, il se leva et s'approcha de Danny sans se presser.

— Cette fois, Cartwright, fit-il, leurs visages à quelques centimètres l'un de l'autre, je vais m'assurer qu'ils jettent la clé. Et quant à ta petite amie, plus de visites du dimanche après-midi, parce qu'elle sera enfermée bien au chaud dans une prison rien qu'à elle.

— Pour quel motif ? cracha Danny.

— Complicité, ça devrait faire l'affaire. Le tarif habituel est de six ans si mes souvenirs sont bons. Emmenez-les.

Danny et Beth furent traînés en bas comme des sacs de pommes de terre, puis dehors où trois véhicules de police attendaient, phares allumés, portières arrière ouvertes. Des lumières s'allumèrent dans des chambres partout dans le square alors que les voisins dont le sommeil avait été interrompu jetaient un œil par leur fenêtre pour voir ce qui se passait au numéro douze.

Danny fut jeté à l'arrière de la voiture du milieu, pour se retrouver en sandwich entre deux policiers, seulement recouvert d'une serviette. Il vit que l'on infligeait le même traitement à Big Al dans le véhicule devant lui. Les voitures sortirent du square en convoi, sans jamais dépasser la limitation de vitesse, sans sirène qui hurlait. L'inspecteur-chef Fuller était ravi que toute l'opération ait pris moins de dix minutes. Son informateur s'était avéré fiable, jusque dans le moindre détail.

Une seule pensée traversa l'esprit de Danny : qui le croirait quand il leur raconterait qu'il avait rendez-vous avec son avocat plus tard ce matin-là, avec l'intention de se rendre et de se présenter au poste de police le plus proche ?

71

— Il était temps que tu arrives, dit-elle.

— À ce point là ? demanda Alex.

— Pire, répondit sa mère. Quand le ministère de l'Intérieur comprendra-t-il que quand les juges prennent leur retraite, non seulement on les renvoie chez eux pour le reste de leur vie, mais les seules personnes qu'il leur reste à juger sont leurs innocentes épouses ?

— Alors que conseilles-tu ? demanda Alex quand ils entrèrent dans le séjour.

— On devrait tuer les juges le jour de leurs soixante-dix ans, et octroyer la grâce royale à leur femme, qui se verrait verser une pension par la nation reconnaissante.

— J'aurais sûrement pu trouver une solution plus acceptable, lança Alex.

— Comme quoi ? Légaliser l'aide aux femmes de juges qui veulent se suicider ?

— Quelque chose d'un peu moins radical. Je ne sais pas si monsieur le juge te l'a dit, mais je lui ai envoyé les renseignements sur une affaire sur laquelle je travaille actuellement, et ses conseils seraient les bienvenus.

— S'il refuse, Alex, je ne le nourrirai plus jamais.

— Alors la chance doit être de mon côté, dit Alex quand son père entra

dans la pièce sans se presser.

— Une chance de quoi ? demanda le vieil homme.

— Une chance que tu m'aides dans une affaire...

— L'affaire Cartwright ? dit son père en regardant fixement par la fenêtre. (Alex opina.) Oui, je viens de finir de lire les transcriptions. À ce que j'ai pu comprendre, il ne lui reste plus beaucoup de lois à enfreindre à ce type : meurtre, évasion de prison, vol de cinquante millions de dollars, encaissement des chèques sur deux comptes bancaires qui ne lui appartenaient pas, vente d'une collection de timbres qui ne lui appartenait pas, voyage à l'étranger sur le passeport de quelqu'un d'autre, et il a même prétendu à un titre de baronnet qui aurait dû légitimement revenir à quelqu'un d'autre. Tu ne peux franchement pas en vouloir à la police de lui coller le maximum.

— Est-ce que cela signifie que tu n'as pas l'intention de m'aider ? demanda Alex.

— Je n'ai pas dit ça, répondit le juge Redmayne en se retournant vers son fils. Au contraire. Je suis à ton service, parce qu'il y a une chose dont je suis absolument certain : Danny Cartwright est innocent.

1- Litt. : Et rien n'est plus sûr, n'est-ce pas ? Les riches deviennent riches et les pauvres font des enfants.

2- Compte rendu quotidien des débats de la Chambre des communes.

3- Feuille de l'ordre du jour.

LIVRE V

RÉDEMPTION

Danny Cartwright était assis sur la petite chaise de bois du banc des accusés et attendait que l'horloge indique dix heures pour que le procès puisse commencer. Il regarda en bas, en direction du barreau où il vit ses deux avocats en pleine conversation, attendant l'apparition du juge.

Danny avait passé une heure avec Alex Redmayne et son assistant dans une salle d'interrogatoire de la cour un peu plus tôt ce matin. Ils avaient fait de leur mieux pour le rassurer, mais il savait parfaitement que même s'il était innocent de l'assassinat de Bernie, il n'avait aucun moyen de se défendre des chefs d'inculpation de fraude, cambriolage, tromperie et évasion de prison ; un tarif combiné de huit à dix ans semblait être le consensus général, depuis les chicaniers de Belmarsh jusqu'aux éminents avocats de la Couronne qui exerçaient à l'Old Bailey.

Nul n'eut besoin de dire à Danny que si cette peine était ajoutée à sa condamnation originale, la prochaine fois qu'il sortirait de Belmarsh, ce serait pour ses propres funérailles.

Les tribunes réservées à la presse à gauche de Danny étaient remplies de reporters, stylos en main, blocs notes ouverts, qui attendaient pour ajouter encore aux milliers de colonnes déjà écrites ces six derniers mois. Danny Cartwright, le seul homme qui avait réussi à s'échapper de la prison de haute sécurité de Grande-Bretagne, avait volé plus de cinquante millions de dollars à une banque suisse après avoir vendu une collection de timbres qui ne lui appartenait pas, et avait fini par se faire arrêter dans les Boltons aux premières heures du matin. Dans les bras de sa fiancée pour *The Times*, dans ceux de son amante depuis le jardin d'enfants pour le *Sun*. La presse ne parvenait pas à savoir si Danny était Scaramouche ou Jack l'Éventreur. L'histoire avait fasciné le public des mois durant et le premier jour du procès avait tout d'un soir de première dans le West End. Des files d'attente commencèrent à se former devant l'Old Bailey dès quatre heures du matin. C'était extraordinaire pour un théâtre qui offrait moins de cent places et qui était rarement plein. La plupart des gens convenaient que Danny Cartwright avait plus de chances de passer le restant de ses jours à Belmarsh plutôt que dans les Boltons.

Alex Redmayne et son assistant, le très honorable sir Matthew Redmayne, avocat de la Couronne, n'auraient pu faire plus pour aider Danny

au cours des six derniers mois. Il avait été réincarcéré dans une cellule un peu plus grande que le placard à balais de Molly. Ils avaient tous deux refusé de facturer leurs services, bien que sir Matthew ait prévenu Danny que s'ils arrivaient à convaincre le jury que les bénéfices qu'il avait engendrés ces deux dernières années lui revenaient, il lui présenterait une note plutôt salée, plus des frais et ce qu'il appelait des honoraires supplémentaires. C'était l'une des très rares occasions où les trois hommes avaient éclaté de rire.

Beth avait été mise en liberté conditionnelle au lendemain de son arrestation. Mais personne n'avait été surpris que ni Danny ni Big Al ne se voient accorder la même latitude.

M. Jenkins attendait à l'accueil de Belmarsh pour les accueillir et M. Pascoe veilla à ce qu'ils partagent la même cellule. En un mois, Danny retrouva son poste de bibliothécaire de prison, comme il l'avait dit à Mme Bennett. Big Al se vit allouer un petit boulot en cuisine et bien que la cuisine n'arrive pas à la cheville de celle de Molly, au moins, ils se retrouvèrent tous les deux avec le meilleur du pire.

Alex Redmayne n'avait pas rappelé une seule fois à Danny que s'il avait suivi son conseil et avait plaidé coupable d'assassinat au premier procès, il serait désormais un homme libre, dirigerait le garage Wilson, serait marié à Beth et élèverait sa famille. « Mais un homme libre dans quel sens ? » aurait-il demandé à Alex.

Il y avait aussi des moments de triomphe parmi les moments catastrophiques. Les dieux préfèrent qu'il en soit ainsi. Alex Redmayne avait pu convaincre la cour que si Beth était techniquement coupable du délit dont elle était accusée, elle savait que Danny était encore vivant depuis seulement quatre jours et ils avaient pris rendez-vous pour voir Alex dans son cabinet le matin de son arrestation. Le juge la condamna à six mois avec sursis. Depuis elle avait rendu visite à Danny à Belmarsh le premier dimanche de chaque mois.

Le juge n'avait pas fait preuve de la même indulgence quant au rôle que Big Al avait joué dans ce complot. Alex avait fait remarquer dans sa plaidoirie que Albert Crann n'avait tiré aucun profit financier de la fortune de Moncrieff, hormis le salaire de chauffeur de Danny tout en étant autorisé à dormir dans une petite chambre au dernier étage de la maison des Boltons. Maître Arnold Pearson, représentant de la Couronne, lâcha alors une bombe qu'Alex n'avait pas vu venir.

— M. Crann peut-il expliquer comment la somme de dix mille livres a été déposée sur son compte privé quelques jours seulement après qu'il a été libéré de prison ?

Big Al n'avait aucune explication, et même s'il en avait, il ne risquait pas de dire à Pearson d'où provenait cet argent.

Le jury ne fut pas impressionné.

Le juge renvoya Big Al à Belmarsh pour purger cinq ans de plus – le reste de sa condamnation initiale. Danny s'assura qu'il soit rapidement classé

et qu'il se comporte impeccablement durant sa période d'incarcération. Des rapports élogieux du surveillant chef Ray Pascoe, confirmés par le directeur, signifiaient que Big Al serait libéré avec bracelet électronique en moins d'un an. Il manquerait à Danny, mais il savait que s'il ne faisait ne serait-ce qu'allusion à cela, Big Al s'arrangerait pour semer suffisamment le trouble pour être sûr de rester à Belmarsh et tenir compagnie à Danny jusqu'à ce qu'il soit finalement libéré.

Beth avait une bonne nouvelle à annoncer à Danny au cours de l'une de ses visites du dimanche après-midi.

— Je suis enceinte.

— Bon Dieu, nous n'avons passé que quatre nuits ensemble ! s'exclama Danny en la prenant dans ses bras.

— Il faut voir le nombre de fois où l'on a fait l'amour, répondit Beth avant d'ajouter : Espérons que ce sera un petit frère pour Christy.

— Comme cela, nous pourrions l'appeler Bernie.

— Non, dit Beth, nous l'appellerons...

La sirène qui signalait la fin des visites étouffa ses paroles.

— Puis-je vous poser une question ? demanda Danny quand M. Pascoe le raccompagna dans sa cellule.

— Bien sûr, répondit Pascoe, mais ça ne veut pas dire que j'y répondrai.

— Vous avez toujours su, n'est-ce pas ? (Pascoe sourit, mais ne répondit pas.) Pourquoi étiez-vous si sûr que je n'étais pas Nick ? demanda Danny quand ils arrivèrent devant sa cellule.

Pascoe tourna la clé dans la serrure et poussa la lourde porte. Danny entra, imaginant qu'il ne répondrait pas à sa question, mais Pascoe désigna d'un signe de tête la photo de Beth que Danny avait à nouveau scotchée au mur.

— Oh mon Dieu, dit Danny en secouant la tête. Je ne l'ai jamais enlevée du mur.

Pascoe sourit, sortit dans le couloir et claqua la porte de la cellule.

*

Danny leva les yeux sur la tribune réservée au public où il vit Beth, enceinte de six mois, qui le regardait avec le même sourire que celui qu'elle arborait dans la cours de récréation de Clement Attlee et qui, le il le savait, l'accompagnerait jusqu'à la fin de ses jours.

La mère de Danny et celle de Beth étaient assises de chaque côté de la jeune femme, lui apportant un soutien constant. De nombreux amis et supporters de Danny de l'East End étaient également assis dans la tribune. Ils continueraient certainement à proclamer son innocence jusqu'au jour de leur mort. Les yeux de Danny se posèrent sur le professeur Amirkhan Mori, un ami des beaux jours, avant de se poser sur quelqu'un qu'il ne s'était pas attendu à revoir. Sarah Davenport se pencha par-dessus le balcon et lui sourit.

Au barreau, Alex et son père étaient toujours en pleine conversation. Le *Times* avait consacré une page entière au père et au fils qui apparaîtraient tous deux comme avocats de la défense dans cette affaire. Ce n'était que la deuxième fois de l'histoire qu'un juge du tribunal de grande instance endossait le rôle d'avocat et c'était assurément la première fois, de la mémoire de tous, qu'un fils dirigerait la défense dans le rôle de l'avocat principal, et le père, dans celui de l'assistant.

Danny et Alex avaient renouvelé leur amitié au cours des six derniers mois, et ils savaient qu'ils resteraient proches jusqu'à la fin de leur vie. Le père d'Alex était de la même souche que le professeur Mori, un cru rare. Tous deux étaient passionnés : le professeur Mori avait soif d'apprendre, sir Matthew, soif de justice. La présence du vieux juge dans la salle d'audience avait même poussé les avocats chevronnés et les journalistes cyniques à envisager plus minutieusement l'affaire. Ils ne comprenaient cependant toujours pas ce qui l'avait convaincu que Danny Cartwright pouvait être innocent.

Maître Arnold Pearson, avocat de la Couronne, et son associé, étaient assis à l'autre bout du banc et vérifiaient la plaidoirie de la Couronne ligne par ligne. Ils y apportaient une petite correction de temps en temps. Danny était bien préparé à l'éruption de venin et de bile qui surviendrait sûrement quand Pearson se lèverait et annoncerait à la cour que l'accusé était un criminel malfaisant et dangereux, et qu'il n'existait qu'un seul endroit où il méritait de finir ses jours.

Alex Redmayne avait dit à Danny qu'il espérait seulement voir trois témoins à la barre ; l'inspecteur chef Fuller, sir Hugo Moncrieff et Fraser Munro. Mais Alex et son père avaient tenté de s'assurer qu'un quatrième témoin serait appelé. Mais Alex avait prévenu Danny. Quel que soit le juge nommé pour juger cette affaire, il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour éviter d'appeler ce quatrième témoin.

Cela ne surprit nullement sir Matthew que le juge Hackett ait convoqué la défense et l'accusation dans son bureau avant le début des débats, pour les prévenir d'éviter toute référence au premier procès pour meurtre, dont le verdict avait été rendu par un jury et ultérieurement confirmé par trois juges de la cour d'appel. Il insista ensuite sur le fait que si l'une des deux parties venait à essayer de mettre sur le procès-verbal le contenu d'une certaine cassette en tant que preuve, ou mentionnait le nom de Spencer Craig, aujourd'hui éminent avocat de la Couronne, de Gerald Payne qui avait été élu au Parlement, ou du célèbre acteur Lawrence Davenport, ils s'exposeraient à son courroux.

Tout le monde savait dans les cercles judiciaires que le juge Hackett et sir Matthew Redmayne ne s'adressaient plus la parole depuis trente ans. Sir Matthew avait remporté trop d'affaires dans les instances inférieures quand ils étaient tous deux de jeunes avocats. La presse espérait que leur rivalité serait de nouveau attisée par le procès en cours.

Le jury, choisi la veille, attendait désormais d'être convoqué au tribunal pour entendre les témoignages avant de délivrer un ultime verdict dans l'affaire de la Couronne contre Daniel Arthur Cartwright.

73

Le juge Hackett passa en revue la salle d'audience, un peu comme le fait un batteur¹ dans un match de cricket, pour voir où ont été positionnés les chasseurs² chargés de le prendre à défaut. Ses yeux se posèrent sur sir Matthew Redmayne, qui se trouvait derrière le batteur, et attendait la première balle. Aucun autre joueur ne provoquait la moindre appréhension chez le juge, mais il savait qu'il serait incapable de se détendre si c'était à sir Matthew d'engager.

Il s'adressa à maître Arnold Pearson, le lanceur de l'équipe qui recevait.

— Maître Pearson, êtes-vous prêt à exposer les faits ?

— Oui, monsieur le juge, répondit Pearson en se levant lentement. Il tira sur les revers de sa robe et toucha le dessus de sa vieille perruque, déposa son dossier sur un petit chevalet surélevé et entreprit de lire la première page, comme s'il la découvrait.

— Mesdames et messieurs les jurés, commença-t-il, en gratifiant d'un grand sourire les douze citoyens sélectionnés pour juger. Je m'appelle Arnold Pearson et je représenterai la Couronne dans cette affaire. Je serai assisté de maître David Simms. La défense sera assurée par maître Alex Redmayne, assisté de sir Matthew Redmayne.

Tous les yeux dans la salle se portèrent sur le vieil homme affalé sur un coin de banc, et qui, visiblement, dormait à poings fermés.

— Mesdames et messieurs les jurés, poursuivit Pearson, le défenseur est accusé de cinq chefs d'inculpation. Le premier est que le défenseur s'est délibérément évadé de la prison de Belmarsh, un établissement de haute sécurité du sud-est de Londres, alors qu'il était en détention pour un autre délit.

— Le deuxième, que le défenseur a volé à sir Hugo Moncrieff une propriété en Écosse, comprenant un manoir de quatorze chambres, et douze mille acres de terrain cultivable.

— Le troisième chef d'accusation est qu'il a occupé une maison, à savoir le numéro douze, Les Boltons, Londres SW3, qui ne lui appartenait légalement pas.

— Le quatrième chef d'inculpation se rapporte au vol d'une collection de timbres unique, et à la vente postérieure de cette collection pour un montant de plus de vingt-cinq millions de livres.

— Et le cinquième chef d'accusation est que le défenseur a encaissé des

chèques sur un compte bancaire de la Coutts dans le Strand, à Londres, et a transféré l'argent d'une banque privée en Suisse, qu'il n'avait le droit de procéder à aucune de ces opérations, et qu'il en a tiré profit.

— La Couronne montrera que ces cinq chefs d'accusation sont tous liés et ont été commis par une seule personne, Daniel Cartwright, le défenseur, qui s'est fait passer pour sir Nicholas Moncrieff, le bénéficiaire légitime et légal du testament de feu Alexander Moncrieff. Afin de démontrer cela, mesdames et messieurs les jurés, je vais tout d'abord vous ramener à la prison de Belmarsh pour montrer comment le défenseur s'est mis en position de commettre ces délits audacieux. Dans ce but, il pourrait s'avérer nécessaire que je mentionne en passant le délit initial pour lequel Cartwright a été reconnu coupable.

— Vous ne ferez rien de tel ! dit soudain le juge Hackett d'un ton comminatoire. Le délit initial commis par le défenseur n'a aucune incidence sur les délits jugés dans cette cour. Je vous demanderai instamment de ne pas faire référence à cette précédente affaire, à moins que vous ne puissiez prouver un lien direct et pertinent avec celle qui nous occupe. (Sir Matthew nota les mots *lien direct et pertinent*.) Est-ce que je me fais bien comprendre, maître Pearson ?

— Très certainement, monsieur le juge, et je vous prie de m'excuser. Je me suis montré négligent.

Sir Matthew se renfrogna. Alex devrait faire preuve d'ingéniosité dans son argumentation pour démontrer que les deux délits étaient liés s'il ne voulait pas susciter la colère du juge Hackett et se voir arrêté sur sa lancée. Sir Matthew avait déjà sérieusement réfléchi à la question.

— Je ferai très attention à l'avenir, dit Pearson en tournant la page suivante de son dossier.

Alex se demanda si Pearson avait volontairement fait allusion à l'affaire précédente en espérant que le juge Hackett lui tomberait dessus. Il savait pertinemment que la défense chercherait à rapprocher les deux affaires.

— Mesdames et messieurs les jurés, reprit Pearson, je veux que vous gardiez ces cinq délits à l'esprit. Je vais vous démontrer qu'ils sont étroitement liés, et que, de ce fait, ils n'ont pu être commis que par une seule et unique personne : le défendant, Daniel Cartwright. (Pearson tira une fois de plus sur sa robe avant de poursuivre.) Le sept juin 2002 a très bien pu rester gravé dans votre mémoire pour être le jour de la victoire de l'Angleterre sur l'Argentine en Coupe du Monde. (Il constata avec plaisir que ce souvenir fit sourire de nombreux jurés.) Ce jour-là, une tragédie a eu lieu dans la prison de Belmarsh. C'est la raison pour laquelle nous sommes tous ici aujourd'hui. Si la grande majorité des détenus se trouvait au rez-de-chaussée en train de regarder le match de football à la télévision, un prisonnier a choisi ce moment pour mettre fin à ses jours. Cet homme était Nicholas Moncrieff, qui, à environ une heure cinquante cette après-midi-là, s'est pendu dans les douches de la prison. Au cours de l'année précédente, Nicholas Moncrieff avait

partagé une cellule avec deux autres détenus, dont l'un était le défendant, Daniel Cartwright.

— Les deux hommes faisaient à peu près la même taille et n'avaient que quelques mois d'écart. En fait, ils se ressemblaient tellement dans leur uniforme de prison qu'on les prenait souvent pour des frères. Votre honneur, avec votre autorisation, je vais, distribuer aux membres du jury des photographies de Moncrieff et de Cartwright afin qu'ils puissent juger par eux-mêmes de la ressemblance entre les deux hommes.

Le juge opina et le greffier du tribunal récupéra un paquet de photos auprès de l'associé de Pearson. Il en donna deux au juge, avant de distribuer le reste aux jurés. Pearson se pencha en arrière et attendit que chaque juré ait pris le temps de regarder soigneusement les photos. Il dit ensuite :

— Je vais maintenant expliquer comment Cartwright a profité de cette ressemblance, s'est coupé les cheveux et a changé son accent pour tirer profit de la mort tragique de Nicholas Moncrieff. Et quand j'emploie l'expression « tirer profit », je l'entends au sens propre. Toutefois, comme dans tous les crimes audacieux, un peu de chance était indispensable.

— Le premier coup de chance résida dans le fait que Moncrieff avait demandé à Cartwright de garder pour lui une chaîne en or et une clé, ainsi qu'une chevalière portant les armoiries familiales et une montre gravée de ses initiales qu'il portait en tout temps. Excepté sous la douche. Le deuxième coup de chance fut le complice de Moncrieff, qui se trouvait au bon endroit au bon moment.

— Maintenant, mesdames et messieurs les jurés, vous devez vous demander comment Cartwright, qui purgeait une peine de vingt-deux ans pour...

Alex était debout et prêt à protester quand le juge dit :

— Ne vous aventurez pas plus loin sur cette route, maître Pearson, à moins que vous ne souhaitiez pousser ma patience à bout.

— Veuillez m'excuser, monsieur le juge, répondit Pearson, parfaitement conscient que si l'un des jurés n'avait pas été au courant du gros battage médiatique autour de l'affaire ces six derniers mois, il saurait maintenant forcément pour quel crime Cartwright avait été initialement condamné.

— Comme je le disais, vous devez vous demander comment Cartwright, qui purgeait une peine de vingt-deux ans, a pu échanger son identité avec celle d'un autre prisonnier qui n'avait été condamné qu'à huit ans, et qui, surtout, devait être libéré dix semaines plus tard. Leurs ADN ne concordaient certainement pas, leurs groupes sanguins étaient probablement différents, leurs empreintes dentaires, dissemblables. C'est là que le second coup de chance intervint. Parce que rien de cela n'aurait été possible si Cartwright n'avait pas eu un complice qui travaillait comme garçon de salle à l'hôpital de la prison. Ce complice, c'était Albert Crann, qui partageait une cellule avec

Moncrieff et Cartwright. Quand il a appris le suicide de Moncrieff, il a échangé les noms dans les dossiers des archives médicales de l'hôpital. Aussi, lorsque le médecin a examiné le corps, il a conclu que c'était Cartwright qui s'était suicidé, pas Moncrieff.

— Quelques jours plus tard, les funérailles eurent lieu à l'église de St. Mary à Bow, où il a réussi à faire croire à la proche famille du défendant, dont la mère de son enfant, que c'était bien Daniel Cartwright l'on mettait en terre.

— Quel genre d'homme, allez-vous demander, serait prêt à tromper sa propre famille ? Je vais vous le dire : *cet* homme-là, reprit-il en désignant Danny. Il a même eu le toupet de se rendre aux funérailles sous l'identité usurpée de Nicholas Moncrieff. Il a ainsi pu assister à son propre enterrement et s'assurer que tout se passait bien.

— Le dix-sept juillet 2002, Cartwright est sorti libre par la grande porte de Belmarsh, alors qu'il devait encore purger vingt ans. Non content de s'être évadé, il prit immédiatement le premier train pour l'Écosse afin de pouvoir prétendre à la fortune de la famille Moncrieff. Ensuite, il rentra à Londres pour élire résidence dans l'hôtel particulier de sir Nicholas Moncrieff dans les Boltons.

— Mais cela ne s'arrêta pas là, mesdames et messieurs les jurés, Cartwright a ensuite eu l'audace de retirer de l'argent du compte bancaire de sir Nicholas Moncrieff à la banque Coutts dans le Strand. Vous pourriez croire que cela suffisait, mais non. Il s'est ensuite envolé pour Genève pour un rendez-vous avec le président de Coubertin et Compagnie, une banque suisse prestigieuse, à qui il a remis la clé en argent ainsi que le passeport de Moncrieff. Il a ainsi eu accès à une salle des coffres qui contenait la légendaire collection de timbres du défunt grand-père de sir Nicholas Moncrieff, sir Alexander Moncrieff. Qu'a fait Cartwright quand il a mis la main sur cet héritage familial que sir Alexander Moncrieff avait passé plus de soixante-dix ans à constituer ? Il l'a vendu au premier enchérisseur venu, ce qui lui a permis de réaliser un joli bénéfice de vingt-cinq millions de livres.

Sir Matthew arqua un sourcil. Cela ne ressemblait pas à Arnold Pearson de parler de « joli » bénéfice.

— Donc une fois Cartwright devenu multimillionnaire, vous vous demandez ce qu'il allait faire de plus. Il est reparti pour Londres en avion, s'est acheté une BMW dernier cri, a employé un chauffeur et une gouvernante, s'est installé dans les Boltons et a continué à faire croire qu'il était sir Nicholas Moncrieff. Et, mesdames et messieurs les jurés, il en serait encore là aujourd'hui sans le professionnalisme de l'inspecteur chef Fuller, l'homme qui avait arrêté Cartwright pour son délit initial en 1999 et qui sans aucune aide (Sir Matthew nota ses mots) a retrouvé sa trace, l'a arrêté et a fini par le faire traduire en justice. Ce sont, mesdames et messieurs les jurés, les arguments contre l'accusé. Je ferai ultérieurement comparaître un témoin grâce auquel plus aucun doute ne sera possible quant à la culpabilité de l'accusé, Daniel Cartwright, et ce, pour les cinq chefs d'accusation qui lui

sont reprochés.

Lorsque Pearson se rassit, sir Matthew regarda son vieil adversaire et se toucha le front comme s'il levait un chapeau invisible :

— Chapeau, dit-il.

— Merci, Matthew, répondit Pearson.

— Messieurs, dit le juge en consultant sa montre, je pense que ce pourrait être le moment opportun de faire une pause pour le déjeuner.

— Veuillez vous lever, cria l'huissier et tous les représentants de la cour se levèrent immédiatement et saluèrent bas. Le juge Hackett leur rendit leur salut et quitta la salle d'audience.

— Pas mal, lança Alex à son père.

— J'en conviens, bien que ce cher vieil Arnold ait fait une erreur. Et il risque de la regretter toute sa vie.

— Laquelle ? demanda Alex.

Sir Matthew fit passer à son fils une feuille sur laquelle il avait noté les mots *sans aucune aide*.

74

— Il faut que tu parviennes à faire avouer une chose à ce témoin, une seule, dit sir Matthew. Mais il ne faut pas que le juge ou Arnold Pearson comprenne ce que tu as derrière la tête.

— Pas de pression s'il te plaît rétorqua Alex, tout sourire. Le juge Hackett entra dans la salle d'audience et tout le monde se leva.

Le juge salua avant de reprendre sa place dans la chaise de cuir rouge à haut dossier. Il ouvrit son carnet, tourna une nouvelle page et écrivit les mots « premier témoin. » Il hocha la tête en direction de maître Pearson qui se leva et dit :

— J'appelle l'inspecteur chef Fuller.

Alex n'avait pas vu Fuller depuis le procès soit quatre ans plus tôt. Mais il ne risquait pas d'oublier cette confrontation. L'inspecteur s'y était montré plus intelligent que lui. Aujourd'hui il paraissait encore plus confiant qu'à l'époque. Fuller prêta serment sans même jeter un coup d'œil au carton qui lui était tendu.

— Inspecteur chef Fuller, dit Pearson, voudriez-vous commencer par confirmer votre identité à la cour ?

— Je m'appelle Rodney Fuller. Je suis un policier en service à la police de Londres, à Palace Green, Chelsea.

— Puis-je également consigner par écrit que vous êtes le policier qui a arrêté Daniel Cartwright pour son délit précédent, délit pour lequel il a été condamné à une peine de prison ?

— C'est exact, monsieur.

— Comment avez-vous su que Cartwright s'était échappé de la prison de Belmarsh et se faisait passer pour sir Nicholas Moncrieff ?

— Le vingt-trois octobre de l'an passé j'ai reçu un coup de fil d'une source fiable qui m'a dit avoir besoin de me voir pour une affaire urgente.

— Est-il entré dans les détails à cette époque ?

— Non monsieur. Ce n'est pas le genre de monsieur à s'engager au téléphone.

Sir Matthew nota le terme « genre de monsieur », une expression qu'un policier n'emploierait pas en temps normal pour parler d'un voyou. Un deuxième élément important lâché par Fuller à son insu. Il ne s'attendait pas à avoir beaucoup d'informations de ce genre tant qu'Arnold Pearson lançait des *off-breaks*³ à l'inspecteur chef.

— Vous avez donc convenu de vous rencontrer, reprit Pearson.

— Oui, nous avons convenu de nous rencontrer le lendemain dans un lieu et à une heure de son choix.

— Et quand vous vous êtes retrouvés le lendemain, il vous a informé qu'il avait des informations concernant Daniel Cartwright.

— Oui. Et cela m'a légèrement surpris. Parce que je pensais que Cartwright s'était pendu. L'un de mes hommes avait même assisté à son enterrement.

— Alors comment avez-vous réagi à cette révélation ?

— Je l'ai prise au sérieux. car ce monsieur s'était avéré fiable dans le passé.

— Qu'avez-vous fait ensuite ?

— J'ai posté une équipe de surveillance nuit et jour devant le 12, Boltons et j'ai rapidement découvert que le résident qui prétendait être sir Nicholas Moncrieff présentait en effet une ressemblance frappante avec Cartwright.

— Mais cela ne vous aurait sûrement pas suffi pour que vous interveniez et l'arrêtiez.

— Sûrement pas, répondit l'inspecteur chef. J'avais besoin d'une preuve tangible.

— Et quelle forme cette preuve tangible a-t-elle prise ?

— Le troisième jour de surveillance, le suspect a reçu la visite d'une certaine Mlle Elizabeth Wilson et elle a passé la nuit chez lui.

— Mlle Elizabeth Wilson ?

— Oui, c'est la mère de la fille de Cartwright. Elle lui a rendu régulièrement visite quand il était en prison. J'en ai donc déduit que l'information que l'on m'avait donnée était exacte.

— Et est-ce à ce moment-là que vous avez décidé de l'arrêter ?

— Oui, mais comme je savais que nous avions affaire à un dangereux criminel qui avait déjà fait preuve de violence, j'ai demandé l'aide des unités anti-émeute car je ne voulais prendre aucun risque ni mettre en danger la sécurité du public.

— Tout à fait compréhensible, observa Pearson. Voudriez-vous expliquer à la cour comment vous avez appréhendé ce dangereux criminel ?

— À deux heures du matin, nous avons cerné la maison des Boltons et mis en place une descente de police. En appréhendant M. Cartwright, je l'ai informé de ses droits et arrêté pour l'évasion de l'une des prisons de Sa Majesté. J'ai également inculpé Elizabeth Wilson de complicité. Une autre section de mon équipe a arrêté Albert Crann, qui vivait également sur place. Nous avons en effet des raisons de croire qu'il était complice de Cartwright.

— Et qu'est-il arrivé aux deux personnes arrêtées en même temps ? demanda Pearson.

— Elizabeth Wilson a été mise en liberté conditionnelle ce matin avec un sursis de six mois.

— Et Albert Crann ?

— Il était en liberté conditionnelle à cette époque et a donc été renvoyé à Belmarsh pour terminer sa peine initiale.

— Merci inspecteur chef. Je n'ai plus de questions pour l'heure.

— Merci, maître Pearson, dit le juge. Souhaitez-vous interroger ce témoin, maître Redmayne ?

— Très certainement, monsieur le juge, répondit Alex en se levant.

— Inspecteur chef, vous avez déclaré que c'était un particulier qui vous avait spontanément donné l'information qui vous a permis d'arrêter Daniel Cartwright.

— Oui, c'est exact, en convint Fuller en serrant la rampe de la barre des témoins.

— Ce n'était donc pas, comme mon éminent confrère l'a suggéré, un coup de génie de policier *sans aucune aide* ?

— Non. Mais comme vous le savez sûrement, maître Redmayne, la police possède un réseau d'informateurs sans lequel la moitié des criminels actuellement en prison seraient dans les rues en train de commettre d'autres crimes.

— Donc ce *monsieur*, puisque c'est ainsi que vous avez décrit votre informateur, vous a appelé à votre bureau ? (L'inspecteur chef opina.) Et vous avez décidé de le rencontrer dans un endroit qui vous convenait à tous les deux le lendemain ?

— Oui, répondit Fuller, bien déterminé à ne rien trahir.

— Où cette rencontre a-t-elle eu lieu, inspecteur chef ?

Fuller se tourna vers le juge.

— Je préférerais, monsieur le juge, ne pas avoir à identifier le lieu.

— Je comprends, répondit le juge Hackett. Continuez, maître Redmayne.

— Donc, cela ne servirait à rien, inspecteur chef, que vous demander le nom de l'informateur que vous avez rétribué ?

— Il n'a pas été rétribué, protesta Fuller, regrettant ses paroles à la minute où il les prononçait.

— Eh bien, au moins nous savons maintenant qu'il s'agissait d'un professionnel non rétribué.

— Bravo, murmura le père d'Alex, théâtral. Le juge fronça les sourcils.

— Inspecteur chef, combien de policiers avez-vous jugé nécessaire de déployer pour arrêter un homme et une femme au lit à deux heures du matin ? (Fuller hésita.) Combien, inspecteur chef ?

— Quatorze.

— N'était-ce pas plutôt vingt ?

— Si vous comptez l'équipe de renfort, c'était peut-être vingt.

— Ça m'a l'air un peu excessif pour un jeune couple, lança Alex.

— Il aurait pu être armé, objecta Fuller. Je n'étais pas prêt à prendre de risque.

— Était-il en fait armé ? demanda Alex.

— Non, il n'était pas armé...

— Cette confusion a déjà eu lieu... commença Alex.

— Cela suffit, maître Redmayne, dit le juge qui l'interrompit avant qu'il ne puisse finir sa phrase.

— Bien tenté, dit le père d'Alex, suffisamment fort pour que tout le monde l'entende dans la salle.

— Souhaitez-vous apporter votre contribution, sir Matthew ? lança le juge d'un ton cassant.

Le père d'Alex ouvrit les yeux comme si on venait de le tirer d'un profond sommeil. Il se leva lentement de sa place et dit :

— Comme c'est aimable à vous de me le proposer, monsieur le juge. Mais non, pas dans les circonstances actuelles. Peut-être plus tard.

Il s'affala de nouveau à sa place.

D'un seul coup, la tribune réservée à la presse passa à l'action : c'était la première fois que la balle touchait les limites du terrain. Alex se pinça les lèvres de crainte d'éclater de rire. Le juge Hackett eut du mal à se contenir.

— Poursuivez, maître Redmayne, l'intima le juge, mais avant que Alex ne puisse répondre, son père s'était relevé.

— Veuillez m'excuser, monsieur le juge, dit-il doucement, mais à quel Redmayne pensez-vous ?

Cette fois, le jury éclata de rire. Le juge ne se donna pas la peine de répondre, et sir Matthew s'affala de nouveau dans son siège, ferma les yeux et murmura :

— Attaque-le sur ses points faibles, Alex.

— Inspecteur chef, vous avez déclaré à la cour que c'était après avoir vu Mlle Wilson entrer dans la maison que vous avez été convaincu que c'était Daniel Cartwright qui vivait là et non sir Nicholas Moncrieff.

— Oui, c'est exact, répondit Fuller en agrippant toujours la barre des témoins.

— Mais une fois que vous avez mis mon client en garde à vue, inspecteur chef, n'avez-vous pas éprouvé un moment d'inquiétude ? N'avez

pas pensé que vous vous étiez peut-être trompé d'homme ?

— Non, maître Redmayne, pas après avoir vu la cicatrice sur...

— Pas après avoir vu la cicatrice sur sa...

— ... consulté son ADN sur l'ordinateur de la police, se reprit l'inspecteur chef.

— Assieds-toi, chuchota le père d'Alex. Tu as exactement ce qu'il te faut et Hackett n'aura pas relevé l'importance de la cicatrice.

— Merci inspecteur chef. Plus de questions, monsieur le juge.

— Souhaitez-vous contre-interroger ce témoin, maître Pearson ? demanda le juge Hackett.

— Non merci, monsieur le juge, dit Pearson qui notait les mots « *Pas après avoir vu la cicatrice sur sa...* » et essayait de comprendre leur importance.

— Merci, inspecteur chef, dit le juge. Vous pouvez vous retirer.

Alex se pencha vers son père alors que l'inspecteur chef sortait de la salle d'audience et murmura :

— Mais je n'ai pas réussi à lui faire avouer que le « professionnel » en question était Craig.

— Cet homme ne donnera jamais le nom de son contact, mais tu as tout de même réussi à le piéger deux fois. Et n'oublie pas, il y a un autre témoin qui sait qui a dénoncé Danny à la police. Et il ne se sentira sûrement pas à l'aise dans une salle d'audience : tu devrais pouvoir le coincer bien avant que Hackett ne devine ton véritable objectif. N'oublie pas que nous ne pouvons pas nous permettre de refaire la même erreur que celle que nous avons commise avec le juge Brown et cette cassette qui n'a jamais été écoutée.

Alex opina. Le juge Hackett regarda du côté de la défense.

— C'est peut-être le moment de faire une pause.

— Veuillez vous lever.

75

Arnold Pearson était en pleine conversation avec son assistant quand le juge Hackett dit à voix haute :

— Êtes-vous prêt à appeler votre témoin suivant, maître Pearson ?

Pearson se leva.

— Oui monsieur le juge. J'appelle sir Hugo Moncrieff.

Alex observa soigneusement sir Hugo quand il entra dans la salle d'audience. Ne jamais juger un témoin d'avance, lui avait appris son père, mais Hugo était clairement nerveux. Il sortit un mouchoir de sa poche et s'épongea le front bien avant d'être arrivé à la barre.

L'huissier guida sir Hugo jusqu'à la barre des témoins et lui donna une Bible. Il lut le serment sur le carton que l'on plaça devant lui, puis leva les yeux en direction de la tribune, cherchant du regard la personne qu'il aurait bien voulu voir témoigner à sa place. Maître Pearson le gratifia d'un sourire

chaleureux quand il baissa les yeux.

— Sir Hugo, pourriez-vous pour information nous donner votre nom et votre adresse ?

— Sir Hugo Moncrieff, Manor House, Dunbroath, en Écosse.

— Permettez-moi de commencer, sir Hugo, par vous demander quand vous avez vu votre neveu Nicholas Moncrieff pour la dernière fois ?

— Le jour où nous avons tous les deux assisté aux funérailles de son père.

— Et avez-vous eu l'opportunité de lui parler en cette triste occasion ?

— Malheureusement non. Il était accompagné de deux gardiens de prison qui ont dit que nous ne devions avoir aucun contact avec lui.

— Quel genre de relations entreteniez-vous avec votre neveu ? demanda Pearson.

— Cordiales. Nous aimions tous Nick. Dans la famille il était vu comme un chic type, qui n'avait pas eu de chance.

— Il n'y avait donc pas de rancune quand votre frère et vous avez appris qu'il avait hérité du gros de la fortune de votre père ?

— Certainement pas. Nick aurait automatiquement hérité du titre à la mort de son père, et avec, de la fortune de la famille.

— Cela a donc dû être un choc terrible pour vous de découvrir qu'il s'était pendu en prison, et qu'un imposteur avait pris sa place.

Hugo baissa la tête un moment puis dit :

— Ça a été un coup dur pour ma femme Margaret et moi-même, mais grâce au professionnalisme de la police et au soutien constant des amis et de la famille, nous nous y faisons tout doucement.

« Sur le bout des doigts » chuchota sir Matthew.

— Pouvez-vous confirmer, sir Hugo, que le Garter King Of Arms a établi votre droit au titre de la famille ? demanda maître Pearson, ignorant la remarque de sir Matthew.

— Oui, maître Pearson. Les lettres patentes m'ont été envoyées il y a quelques semaines.

— Pouvez-vous également confirmer que la propriété en Écosse, ainsi que la maison de Londres et les comptes bancaires à Londres et en Suisse sont de nouveau aux mains de la famille ?

— J'ai peur que non, maître Pearson.

— Et pourquoi donc ? demanda le juge Hackett.

Sir Hugo semblait légèrement nerveux. Il se tourna vers le juge.

— C'est la politique des deux banques concernées de ne pas reconnaître de propriété tant qu'une affaire est en cours, monsieur le juge. Elles m'ont assuré que le transfert légal serait fait vers la partie légitime dès que cette affaire sera conclue, et que le jury aura rendu son verdict.

— N'ayez crainte, dit le juge en le gratifiant d'un sourire chaleureux. Votre longue épreuve touche à sa fin.

Sir Matthew se leva aussitôt.

— Veuillez m'excuser de vous interrompre, monsieur le juge, mais la réponse que vous venez de donner à ce témoin implique-t-elle que vous avez déjà pris une décision dans cette affaire ? demanda-t-il avec un sourire.

Le juge eut l'air gêné.

— Non, bien sûr que non, sir Matthew. J'énonçais simplement que, quelle que soit l'issue de ce procès, la longue attente de sir Hugo touche à sa fin.

— Je vous remercie infiniment, monsieur le juge. C'est un grand soulagement d'apprendre que vous n'avez pas encore pris votre décision avant que la défense n'ait eut l'opportunité de présenter sa plaidoirie.

Il se rassit.

Pearson foudroya sir Matthew du regard, mais les yeux du vieil homme étaient déjà fermés. Se retournant vers le témoin, il dit :

— Je suis désolé, sir Hugo, que vous ayez dû subir une épreuve aussi désagréable. Il est important que le jury comprenne quels ravages et quelle détresse le défendant, Daniel Cartwright, a causé à votre famille. Comme monsieur le juge l'a clairement exprimé, cette épreuve touche à sa fin.

— Je n'en suis pas si sûr, rétorqua sir Matthew.

Pearson ignore l'interruption.

— Plus de questions, monsieur le juge, dit-il avant de se rasseoir.

— Le moindre mot a été répété murmura sir Matthew, les yeux toujours fermés. Conduis ce damné sur un long chemin enténébré et quand il s'y attendra le moins, enfonce un couteau dans son cœur. Je te le promets, Alex, aucun sang ne coulera, ni bleu, ni rouge.

— Maître Redmayne, veuillez m'excuser si je vous dérange, dit le juge, mais avez-vous l'intention de contre-interroger le témoin ?

— Oui, monsieur le juge.

— Ménage-toi, mon garçon. N'oublie pas que c'est lui qui veut en finir, murmura sir Matthew en s'affalant de nouveau sur sa chaise.

— Sir Hugo, commença Alex, vous avez déclaré à la cour que vous entreteniez avec votre neveu, sir Nicholas Moncrieff, des relations – *cordiales*, est le terme que vous avez employé, je crois. Et que vous lui auriez parlé à l'enterrement de votre père si les gardiens de prison ne vous l'avaient pas interdit.

— Oui, c'est exact, confirma Hugo.

— Permettez-moi de vous demander, quand avez-vous appris que votre neveu était mort et ne vivait pas, comme vous l'aviez cru, chez lui dans les Boltons ?

— Quelques jours avant que Cartwright ait été arrêté, répondit Hugo.

— C'était donc un an et demi après les funérailles au cours desquelles vous n'aviez pas pu avoir le moindre contact avec votre neveu ?

— Oui, si vous le dites.

— Dans ce cas, je suis dans l'obligation de vous demander, sir Hugo, combien de fois au cours de ces dix-huit mois, votre neveu et vous qui étiez si

proches vous êtes-vous rencontrés ou parlés au téléphone ?

— Mais justement, ce n'était pas Nick, dit Hugo, content de lui.

— Non ce n'était pas Nick, acquiesça Alex. Mais vous venez de déclarer à la cour que vous n'en aviez pris conscience qu'au bout de dix-huit mois.

Hugo leva les yeux vers la tribune, cherchant l'inspiration. Cette question, Margaret ne l'avait prévue. Elle n'avait pas pu lui dire comment répondre.

— Eh bien, nous avons tous les deux des vies bien remplies, répondit-il, tâchant de se rattraper. Il vivait à Londres et je passe le plus clair de mon temps en Écosse.

— À ce que je sais, le téléphone est arrivé jusqu'en Écosse, lança Alex.

Des éclats de rire résonnèrent de part et d'autre de la cour.

— C'est un Écossais qui a inventé le téléphone, répliqua Hugo d'un ton sarcastique.

— Raison de plus pour en décrocher un, rétorqua Alex.

— Qu'insinuez-vous ? fit Hugo.

— Je n'insinue rien, répondit Alex. Mais pouvez-vous nier que quand vous avez tous les deux assisté à une vente aux enchères de timbres chez à Sotheby's à Londres en septembre 2002 et passé quelques jours à Genève dans le même hôtel que l'homme que vous pensiez être votre neveu, vous n'avez pas du tout été tenté de lui parler ?

— Il aurait pu me parler, répliqua Hugo, levant la voix. C'est valable dans les deux sens, vous savez.

— Peut-être que mon client ne souhaitait pas vous parler car il ne savait que trop bien quel genre de rapport vous entreteniez avec votre neveu. Peut-être savait-il aussi que vous ne lui aviez ni parlé ni écrit une seule fois au cours des dix dernières années. Peut-être savait-il que votre neveu vous détestait et que votre propre père – son grand-père – vous avait retiré de son testament ?

— Je constate que vous êtes déterminé à croire la parole d'un criminel avant celle d'un membre de la famille.

— Non, sir Hugo, j'ai appris tout cela d'un membre de la famille.

— Qui ? demanda Hugo d'un air de défi.

— Votre neveu, sir Nicholas Moncrieff, répondit Alex.

— Mais vous ne l'avez pas connu !

— Non, c'est vrai, reconnut Alex. Mais quand il était en prison, où vous ne lui avez pas rendu visite une seule fois ni écrit une seule lettre en quatre ans, il tenait un journal intime qui s'est avéré des plus éloquentes.

Pearson se leva d'un bond.

— Monsieur le juge, je proteste ! Ces journaux auxquels mon éminent confrère fait référence ne furent déposés auprès du jury qu'il y a une semaine et, bien que mon assistant se soit vaillamment démené pour les parcourir ligne après ligne, ils comportent plus de mille pages !

— Monsieur le juge, dit Alex, *mon* assistant a lu chacun des mots que

contiennent ces journaux et, dans le souci d'aider la cour, il a souligné tous les passages que nous souhaiterions ultérieurement porter à l'attention du jury. Il n'y a pas le moindre doute sur le fait qu'ils sont recevables.

— Ils ont beau être recevables, dit le juge Hackett, je ne pense pas qu'ils soient le moins du monde en rapport avec notre affaire. Ce n'est pas du procès de sir Hugo qu'il s'agit, et ses rapports avec son neveu ne sont pas au cœur de cette affaire, je vous suggère donc de poursuivre, maître Redmayne.

Sir Matthew tira sur la robe de son fils.

— Pourrais-je toucher un mot en privé à mon assistant ?
demanda Alex.

— Si vous n'avez d'autre choix, répondit le juge Hackett toujours piqué au vif par son dernier affrontement avec sir Matthew. Mais faites vite.

Alex s'assit.

— Tu as été on ne peut plus clair, mon garçon, dit sir Matthew à voix basse. Maintenant, Il vaudrait mieux garder les éléments les plus importants pour le témoin suivant. De plus, le vieux Hackett se demande s'il n'est pas en train de nous donner assez de munitions pour exiger une révision de procès. Il ne tient pas à nous laisser cette opportunité. C'est sa dernière apparition devant le tribunal de grande instance avant sa retraite. Il ne voudra évidemment pas que ce qu'on garde de lui soit la retentissante révision d'un procès. Donc quand tu reprendras, dis que tu acceptes le jugement, mais que comme tu auras peut-être besoin de te référer ultérieurement à certains passages du journal, tu espères que ton éminent confrère trouvera le temps d'examiner les quelques entrées que ton associé a soulignées pour lui.

Alex se leva et dit :

— J'accepte sans conteste le jugement de votre honneur, mais comme j'aurais peut-être besoin de me référer ultérieurement à certains passages du journal, il me reste à espérer que mon éminent confrère trouvera le temps de lire les quelques lignes que j'ai annotées pour lui.

Sir Matthew sourit. Le juge se rembrunit et sir Hugo eut l'air perplexe.

Alex reporta son attention sur le témoin, qui s'essuyait désormais le front en permanence.

— Sir Hugo, puis-je confirmer que le souhait de votre père était, comme clairement énoncé dans son testament, que la propriété de Dunbroath revienne au National Trust for Scotland ? Qu'il désirait également qu'une somme d'argent suffisante soit mise de côté pour son entretien.

— C'était ce que j'ai cru comprendre, acquiesça Hugo.

— Alors pouvez-vous également confirmer que Daniel Cartwright a respecté ses souhaits et que la propriété se trouve désormais entre les mains du National Trust for Scotland ?

— Oui, je suis en mesure de le confirmer, répondit Hugo, bien qu'à contrecœur.

— Avez-vous récemment trouvé le temps de visiter le numéro 12 aux Boltions pour voir dans quel état se trouvait la propriété ?

— Oui, je l'ai fait. Je n'ai pas vu de grosse différence par rapport à l'état dans lequel elle se trouvait avant.

— Sir Hugo, souhaitez-vous que j'appelle la gouvernante de M. Cartwright pour qu'elle puisse raconter à la cour en détail dans quel état elle a trouvé la maison quand elle a été embauchée ?

— Ça ne sera pas nécessaire, répondit Hugo. Elle avait peut-être été négligée, mais comme je l'ai déjà clairement expliqué, je passe la plupart du temps en Écosse et je ne me rends que rarement à Londres.

— À supposer que ce soit le cas, sir Hugo, passons au compte en banque de votre neveu à la banque Coutts dans le Strand. Pouvez-vous dire à la cour quelle somme se trouvait sur ce compte au moment de sa mort tragique ?

— Comment pourrais-je le savoir ? demanda Hugo sèchement.

— Alors permettez-moi de vous éclairer, sir Hugo, dit Alex en sortant un relevé bancaire d'un dossier. À peine plus de sept mille livres.

— Mais ce qui compte c'est sûrement ce qui se trouve sur ce compte à l'heure actuelle ? rétorqua Hugo d'un air de défi.

— Je ne pourrais être plus d'accord avec vous, répondit Alex en sortant un deuxième relevé bancaire. En clôture aujourd'hui, le compte était créateur d'un peu plus de quarante-deux mille livres. (Hugo ne cessait de jeter des coups d'œil à la tribune tout en essuyant son front.) Ensuite il nous faut examiner la collection de timbres que votre père, sir Alexander, a laissée à son petit-fils sir Nicholas.

— Cartwright l'a vendue dans mon dos.

— Permettez-moi de suggérer, sir Hugo, qu'il l'a vendue juste sous votre nez.

— Je n'aurais jamais accepté de me séparer de quelque chose que la famille a toujours considéré comme un héritage inestimable.

— Prenez un peu de temps pour réfléchir à votre déclaration sir Hugo. Je suis en possession d'un document légal établi par votre avocat, maître Desmond Galbraith, stipulant que vous consentez à vendre la collection de timbres de votre père pour cinquante millions de dollars à un certain M. Gene Hunsacker d'Austin, Texas.

— Même si cela était vrai, répliqua Hugo, je n'en ai jamais vu le moindre penny parce que c'est Cartwright qui a fini par vendre la collection à Hunsacker.

— Il l'a fait en effet, acquiesça Alex, pour un montant de cinquante-sept millions de dollars et demi, sept millions et demi de plus que ce que vous aviez réussi à négocier.

— Où voulez-vous en venir, maître Redmayne ? demanda le juge. Même si votre client a bien su gérer l'héritage Moncrieff, il l'a tout de même volé en intégralité. Essayez-vous d'insinuer que son intention a toujours été de rendre la fortune à ses propriétaires légitimes ?

— Non, monsieur le juge. En revanche, j'essaie de prouver que Danny Cartwright n'est peut-être pas le méchant bandit pour lequel que l'accusation

voudrait le faire passer. En effet, grâce à son intendance, sir Hugo récupère une somme bien plus élevée que celle qu'il aurait pu espérer.

Sir Matthew récita une prière en silence.

— Ce n'est pas vrai ! s'écria sir Hugo. La somme sera beaucoup moins élevée !

Les yeux de sir Matthew s'ouvrirent et il s'assit bien droit.

— Il y a un Dieu au paradis, murmura-t-il. Bien joué, mon garçon.

— Je suis complètement perdu, dit le juge Hackett. S'il y a sept millions et demi de dollars de plus sur le compte que ce que vous aviez prévu, sir Hugo, comment est-il possible que la somme soit moins élevée ?

— Parce que j'ai signé un contrat légal avec un tiers qui acceptait de révéler des informations sur ce qui s'était passé avec mon neveu à la condition que j'accepte de me défaire de vingt-cinq pour cent de mon héritage.

— Rassieds-toi, ne dis rien, murmura sir Matthew.

Le juge rappela le public à l'ordre. Alex ne posa pas d'autre question tant que le silence n'était pas revenu.

— Quand avez-vous signé cet accord, sir Hugo ?

Hugo sortit un petit journal d'une poche intérieure et le feuilleta jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il cherchait.

— Le vingt-deux octobre, de l'an dernier, dit-il.

Alex consulta ses notes.

— La veille du jour où un certain *monsieur* a contacté l'inspecteur chef Fuller pour prendre rendez-vous dans un lieu indéterminé.

— Je ne vois pas du tout de quoi vous parlez, fit Hugo.

— Bien sûr que non, railla Alex. Vous n'aviez aucun moyen de savoir ce qui se tramait dans votre dos. À présent, sir Hugo, pourriez-vous nous dire quelle sont les informations que ce monsieur vous a livrées en échange de quelques millions de livres prélevés sur la fortune familiale, à condition qu'elle vous soit restituée.

— Il m'a dit que mon neveu était mort depuis plus d'un an et que sa place avait été usurpée par l'homme assis à la barre.

— Et comment avez-vous réagi à cette incroyable nouvelle ?

— Au début je ne l'ai pas cru, répondit Hugo, mais ensuite, quand il m'a montré plusieurs photos de Cartwright et Nick, j'ai dû reconnaître qu'il y avait une certaine ressemblance.

— J'ai du mal à croire, sir Hugo, que c'était une preuve suffisante pour qu'un homme aussi rusé que vous accepte de se défaire de vingt-cinq pour cent de la fortune de la famille ?

— Non, ça ne suffisait pas. Il m'a aussi fourni plusieurs autres photos pour étayer ses dires.

— Plusieurs autres photos ? demanda Alex plein d'espoir.

— Oui, sur l'une d'elles, on voyait la jambe gauche de l'accusé, et la cicatrice au-dessus du genou, qui prouvait que c'était Cartwright, et non mon neveu.

— Reste calme, murmura sir Matthew, reste calme.

— Vous nous avez déclaré, sir Hugo, que la personne qui demandait vingt-cinq pour cent de ce qui vous revenait légitimement en échange de cette information était un professionnel.

— Oui, absolument.

— Peut-être le moment est-il venu, sir Hugo, que vous donniez le nom de ce professionnel.

— Je ne peux pas le faire, répondit Hugo.

Une fois de plus, Alex dut attendre que le juge rappelle la cour à l'ordre avant de poser sa prochaine question.

— Pourquoi pas ? demanda le juge.

— Laisse Hackett se débrouiller avec ça, murmura sir Matthew. Prie simplement pour qu'il ne devine pas tout seul qui est ce professionnel.

— Parce que l'un des clauses du contrat, expliqua Hugo en s'épongeant le front, stipulait qu'en aucune circonstance je ne devrais révéler son nom.

Le juge Hackett posa son stylo sur son bureau.

— Maintenant, écoutez-moi sir Hugo, et écoutez-moi bien. Si vous ne voulez pas vous retrouver accusé d'outrage à la cour et passer une nuit en cellule pour vous aider à vous rafraîchir la mémoire, je suggère que vous répondiez à la question de maître Redmayne et que vous donniez le nom de ce professionnel qui a exigé vingt-cinq pour cent de votre fortune avant de vous révéler que l'accusé était un imposteur. Suis-je clair ?

Hugo se mit à trembler sans pouvoir s'arrêter. Il regarda le public d'un air interrogateur et vit Margaret hocher la tête en signe d'assentiment. Il se tourna vers le juge et dit :

— Maître Spencer Craig, avocat de la Couronne.

Un incroyable brouhaha s'empara soudain de la salle d'audience.

*

— Tu peux te rasseoir, mon garçon, dit sir Matthew. Je pense que du côté de chez Danny on appelle ça un « double coup dur. » À présent, notre juge estimé n'a d'autre choix que de t'autoriser à citer Spencer Craig à comparaître. Sauf si, naturellement, il demande une révision de procès.

Sir Matthew jeta un coup d'œil de l'autre côté pour voir Arnold Pearson regarder son fils. Il enlevait un chapeau imaginaire.

— Chapeau, Alex, dit-il.

— D'après toi, comment Munro va-t-il s'en sortir face à Pearson ? demanda Alex.

— Un taureau vieillissant contre un matador vieillissant, répondit sir Matthew. L'expérience et l'habileté pures se révéleront bien plus importantes que l'attaque. Je parierai donc sur Munro.

— Alors quand dois-je montrer le chiffon rouge à ce taureau ?

— Jamais, répondit sir Matthew. Tu laisses ce plaisir au matador. Pearson sera incapable de résister à ce défi, et l'impact sera bien plus fort, si ça vient de l'accusation.

— Veuillez vous lever, annonça l'huissier.

Quand tout le monde se fut rassis, le juge s'adressa aux jurés.

— Bonjour, mesdames et messieurs les jurés. Hier vous avez entendu maître Pearson présenter les arguments de l'accusation, et aujourd'hui la défense aura l'opportunité de présenter les siens. Après avoir consulté les deux parties, je vous invite à écarter l'une des charges, celle qui consistait à considérer que le défendant a tenté de voler la propriété de la famille Moncrieff en Écosse. Sir Hugo Moncrieff a confirmé que ce n'était pas le cas et que, conformément aux désirs de son père, sir Alexander, la propriété a été reprise par le National Trust for Scotland. Toutefois, le défendant se retrouve encore face à quatre accusations sérieuses que vous et vous seul avez la responsabilité de juger.

Il adressa un sourire bienveillant aux jurés avant de regarder Alex.

— Maître Redmayne, veuillez appeler votre premier témoin, dit-il d'un ton bien plus respectueux que celui qu'il avait employé la veille.

— Merci, monsieur le juge, répondit Alex en se levant. J'appelle maître Fraser Munro.

La première chose que Munro fit en entrant dans la salle d'audience fut de sourire à Danny à la barre. Il lui avait rendu visite à Belmarsh à cinq reprises au cours des six derniers mois, et Danny savait qu'il avait aussi assisté à plusieurs consultations avec Alex et sir Matthew.

Une fois de plus, aucune facture pour services rendus n'avait été présentée. Tous les comptes bancaires de Danny avaient été immobilisés, de fait il ne lui restait plus que les douze livres hebdomadaires de son salaire de bibliothécaire de prison qui n'auraient même pas couvert la course en taxi de maître Munro du Caledonian Club à l'Old Bailey.

L'avocat se présenta à la barre des témoins. Il portait une queue de pie et un pantalon noir à fines rayures, une chemise blanche au col cassé, et une cravate de soie noire. Il ressemblait plus à l'une des personnes du Palais qu'à un témoin. Il émanait de lui une autorité naturelle qui avait dû influencer plus d'un jury écossais. Il salua la juge d'un léger signe de tête avant de prêter serment.

— Veuillez donner votre nom et votre adresse pour mémoire, s'il vous plaît, demanda Alex.

— Je m'appelle Fraser Munro et j'habite au 49 Argyll Street, Dunbroath, en Écosse.

— Et votre profession ?

— Je suis avocat au tribunal de grande instance d'Écosse.

— Puis-je confirmer que vous avez été président du conseil de l'ordre des avocats écossais ?

— Oui, monsieur.

C'était quelque chose que Danny ne savait pas.

— Et vous êtes citoyen d'honneur de la ville d'Édimbourg ?

— J'ai cet honneur, monsieur.

Autre chose que Danny ignorait.

— Pourriez-vous expliquer à la cour, maître Munro, quelles sont vos relations avec l'accusé ?

— Certainement, maître Redmayne. J'ai eu le privilège, comme mon père avant moi, de représenter sir Alexander Moncrieff, le premier détenteur du titre de baronnet.

— Représentiez-vous également sir Nicholas Moncrieff ?

— Oui monsieur.

— Et avez-vous géré ses affaires quand il était à l'armée et plus tard quand il était en prison ?

— Oui. Il me téléphonait de temps en temps quand il était en prison, mais le gros de notre travail s'effectuait par le biais d'une très abondante correspondance.

— Et avez-vous rendu visite à sir Nicholas quand il était en prison ?

— Non. Sir Nicholas m'avait explicitement demandé de ne pas le faire, j'ai donc respecté ce souhait.

— Quand l'avez-vous rencontré pour la première fois ?

— Je l'ai connu enfant, en Écosse. Lorsqu'il est venu à Dunbroath pour les funérailles de son père, je ne l'avais pas vu depuis douze ans.

— Avez-vous pu lui parler à cette occasion ?

— Très certainement. Les deux gardiens de prison qui étaient en service n'auraient pu être plus prévenants. Ils m'ont autorisé à passer une heure avec sir Nicholas en privé.

— Et votre rencontre suivante a eu lieu sept ou huit semaines plus tard, quand il est venu en Écosse juste après avoir été libéré de la prison de Belmarsh.

— C'est exact.

— Aviez-vous une raison de croire que la personne qui vous a rendu visite à cette occasion n'était pas sir Nicholas Moncrieff ?

— Non monsieur. Je ne l'avais vu qu'une heure au cours des douze dernières années, et l'homme qui est entré dans mon bureau ressemblait non seulement à sir Nicholas, mais il portait les mêmes vêtements. Il était également en possession de toute la correspondance que nous avions échangée au fil des années et il portait une bague en or arborant les armoiries de la famille ainsi qu'une chaîne en argent et une clé que son grand-père m'avait montrées plusieurs années auparavant.

— Il était donc, indubitablement, sir Nicholas Moncrieff ?

— A l'œil nu, oui, monsieur.

— En repensant à cette époque, avec le recul, avez-vous jamais soupçonné que l'homme que vous croyiez être sir Nicholas Moncrieff était en réalité un imposteur ?

— Non. À tous les égards, il a fait preuve de charme et de courtoisie, ce qui est rare chez un homme si jeune. En vérité, il me faisait plus penser à son grand-père que n'importe quel autre membre de la famille.

— Alors comment avez-vous appris que votre client n'était, en réalité, pas sir Nicholas Moncrieff mais Danny Cartwright ?

— Après qu'il s'est fait arrêter et accuser des délits qui font l'objet du présent procès.

— Puis-je confirmer pour mémoire, maître Munro, que depuis ce jour la responsabilité de la fortune Moncrieff est retournée sous votre intendance ?

— C'est exact, maître Redmayne. Toutefois je dois avouer que je n'ai pas géré les affaires quotidiennes avec le flair dont Danny Cartwright a toujours fait preuve.

— Serait-il juste d'affirmer que la fortune se trouve dans une position financière meilleure aujourd'hui qu'il y a quelques années ?

— Sans conteste. Toutefois le fonds en fidéicommiss n'est pas parvenu à suivre la même croissance depuis que M. Cartwright a été renvoyé en prison.

— J'ose espérer, l'interrompt le juge, que vous n'insinuez pas, maître Munro, que cela diminue l'importance des charges contre l'accusé ?

— Non, monsieur le juge. Mais j'ai découvert avec le temps qu'il y a peu de choses qui sont soit blanches soit noires. Je peux mieux le résumer, monsieur le juge, en disant que c'était un honneur d'avoir servi sir Nicholas Moncrieff et que ça a été un privilège de travailler avec M. Danny Cartwright. Tous deux sont des chênes, même s'ils ont été plantés dans des forêts différentes. Mais encore une fois, monsieur le juge, nous souffrons tous, bien que différemment, d'être prisonniers de notre naissance.

Sir Matthew ouvrit les yeux et regarda Munro avec attention. Il regrettait de ne pas l'avoir connu plus tôt.

— Le jury aura nécessairement constaté, maître Munro, poursuivit Alex, que vous conservez le plus grand respect et la plus grande admiration pour M. Cartwright. Mais en ayant cela à l'esprit, il risque d'avoir du mal à comprendre comment le même homme s'est retrouvé mêlé à une aussi vile supercherie.

— Je n'ai cessé de réfléchir à cette question au cours des six derniers mois, maître Redmayne, et je suis arrivé à la conclusion que son seul et unique objectif avait dû être de combattre une injustice bien plus grosse qui avait été...

— M. Munro, l'interrompt le juge d'un ton sévère. Comme vous n'êtes pas sans le savoir, ce n'est ni le moment ni l'endroit pour exprimer vos opinions personnelles.

— Je vous suis reconnaissant, M. le juge, de vos conseils, répondit

Munro, mais j'ai juré de dire toute la vérité, et je présume que vous ne souhaiteriez pas qu'il en soit autrement ?

— Non monsieur, répondit le juge d'un ton cassant, mais je répète que ce n'est pas l'endroit adéquat pour exprimer de telles opinions.

— Monsieur le juge, si un homme ne peut pas exprimer ses opinions en cour d'assises, peut-être pourriez-vous me dire où il serait libre d'énoncer ce qu'il croit être la vérité ?

Une salve d'applaudissements parcourut la tribune du public.

— Je crois que le moment est venu de poursuivre, maître Redmayne, lança le juge Hackett.

— Je n'ai plus de questions pour ce témoin, monsieur le juge, dit Alex.

Le juge eut l'air soulagé.

Quand Alex se rassit, sir Matthew se pencha et murmura :

— En réalité, je suis légèrement désolé pour ce cher Arnold. Il doit être déchiré entre l'envie de s'attaquer à ce géant au risque de se faire humilier, ou de l'éviter complètement et de laisser le jury avec une impression dont ils se souviendront longtemps.

Maître Munro ne cilla pas en voyant Pearson en pleine conversation avec son assistant. Ils semblaient tous deux aussi perplexes.

— Je ne voudrais pas vous presser, maître Pearson, dit le juge, mais avez-vous l'intention de contre-interroger ce témoin ?

Pearson se leva encore plus lentement qu'à l'accoutumée. Il ne tira pas sur le revers de sa robe et ne toucha pas sa perruque. Il jeta un œil à la liste de questions qu'il avait passé le week-end à rédiger, et changea d'avis.

— Oui, monsieur le juge, mais je ne retiendrai pas le témoin très longtemps.

— Mais suffisamment longtemps, j'espère, murmura sir Matthew.

Pearson ignore son commentaire et dit :

— J'ai bien du mal à comprendre, maître Munro, comment un homme aussi perspicace et expérimenté que vous n'a pas soupçonné un seul instant que son client était un imposteur.

Munro tapa des doigts sur son côté de la barre des témoins et attendit le plus longtemps possible avant de répondre :

— C'est facile à expliquer, maître Pearson, finit-il par dire. Danny Cartwright a été plausible à tout moment. En deux ans, il n'a baissé sa garde qu'une fois.

— Et quand était-ce ? s'enquit Pearson.

— Quand nous discutons de la collection de timbres de son grand-père et que j'ai dû lui rappeler qu'il avait assisté au vernissage de cette collection à la Smithsonian Institution à Washington DC. J'ai été étonné qu'il n'ait pas l'air de se rappeler cette occasion. J'ai trouvé cela étrange dans la mesure où il était le seul membre de la famille Moncrieff à avoir reçu une invitation.

— L'avez-vous questionné à ce sujet ?

— Non, cela ne me semblait pas opportun à ce moment-là.

— Mais si, l'espace d'un instant, vous avez pu penser que cet homme n'était pas sir Nicholas, dit Pearson en désignant Danny du doigt, il était assurément de votre responsabilité d'approfondir la question ?

— Je n'ai pas eu ce sentiment à l'époque.

— Mais cet homme commettait une imposture extravagante sur le dos de la famille Moncrieff. Et vous vous en êtes fait le complice.

— Je n'ai pas vu les choses de cette façon.

— Mais en tant que gardien de la fortune Moncrieff, il était assurément de votre devoir de montrer que Cartwright était un imposteur.

— Non, je n'ai pas considéré que c'était mon devoir, répondit calmement Munro.

— Cela ne vous a-t-il pas inquiété, maître Munro, que cet homme ait élu résidence dans l'hôtel particulier londonien des Moncrieff alors qu'il n'avait pas le droit de le faire ?

— Non, cela ne m'a pas inquiété.

— L'idée que cet étranger détienne le contrôle de la fortune Moncrieff que vous avez si jalousement gardée au nom de la famille pendant des années ne vous a-t-elle pas consterné ?

— Non, monsieur, cette idée ne m'a pas consterné.

— Mais ultérieurement, quand votre client s'est fait arrêter pour des délits, dont la fraude et le vol, n'avez-vous pas eu le sentiment d'avoir fait preuve de négligence dans l'exécution de votre devoir ?

— Je vous demanderai de ne pas me suggérer quand je dois me sentir négligent ou non dans l'exécution de mon devoir, maître Pearson.

Sir Matthew ouvrit un œil. Le juge gardait la tête baissée.

— Mais cet homme a volé l'argenterie de la famille, pour citer un autre Écossais, et vous n'avez rien fait pour l'en empêcher, lança Pearson qui haussait la voix à chaque mot qu'il prononçait.

— Non monsieur, il n'a pas volé l'argenterie de la famille et je suis sûr et certain que M. Harold Macmillan aurait été d'accord avec moi sur ce point. La seule chose que Danny Cartwright a volée, maître Pearson, c'est le nom de famille.

— Vous pourrez sûrement expliquer cela à la cour, dit le juge. Votre position semble soulever une question morale.

Maître Munro se tourna vers le juge, conscient qu'il avait gagné l'attention générale, y compris celle du policier à la porte.

— Que votre honneur ne se tracasse pas avec un dilemme moral, parce que seules les subtilités légales de cette affaire m'intéressaient.

— Les subtilités légales ? fit le juge Hackett, qui marchait sur des œufs.

— Oui, monsieur le juge. M. Danny Cartwright était le seul héritier de la fortune Moncrieff, j'ai donc été incapable de trouver quelle loi, si tant est qu'il y en eut une, il enfreignait.

Le juge se cala dans son siège, ravi de laisser Pearson s'enfoncer seul dans le borborygme Munro.

— Pouvez-vous expliquer à la cour, maître Munro, demanda Pearson dans un murmure, ce que vous entendez par cela ?

— C'est très simple en réalité, maître Pearson. Feu sir Nicholas Moncrieff a rédigé un testament dans lequel il laissait tout à Daniel Arthur Cartwright, 26 Bacon Road, London E 3, à la seule exception d'une annuité de dix mille livres qu'il léguait à son ancien chauffeur, M. Albert Crann.

Sir Matthew ouvrit son autre œil, sans trop savoir s'il devait se concentrer sur Munro ou sur Pearson.

— Et l'on a correctement exécuté et attesté l'authenticité de ce testament ? demanda Pearson qui recherchait désespérément une échappatoire.

— Sir Nicholas l'a signé dans mon bureau l'après-midi des funérailles de son père. Conscient de la gravité de la situation et de ma responsabilité en tant que gardien légal de la fortune familiale – comme vous avez tant tenu à le faire remarquer, maître Pearson – j'ai demandé au gardien chef, M. Ray Pascoe et au gardien chef M. Alan Jenkins d'attester l'authenticité de la signature de sir Nicholas en présence d'un autre associé du cabinet. (Munro se tourna vers le juge.) Je suis en possession du document original, monsieur le juge, au cas où vous souhaiteriez l'examiner.

— Non, merci maître Munro. Je vous crois bien volontiers, répondit le juge.

Pearson s'effondra sur le banc, oubliant même de dire : « Plus de question, monsieur le juge. »

— Souhaitez-vous réinterroger ce témoin, maître Redmayne ? s'enquit le juge.

— Juste une question, votre honneur, dit Alex. Maître Munro, sir Nicholas Moncrieff a-t-il laissé quelque chose à son oncle, Hugo Moncrieff ?

— Non, dit Munro. Pas un clou.

Une vague de murmures étouffés remplit la salle d'audience quand maître Munro quitta la barre des témoins, traversa le tribunal et alla serrer la main de l'accusé.

— Monsieur le juge, je me demandais si je pouvais m'adresser à vous sur un point de droit, s'enquit Alex une fois que Munro eut quitté la salle d'audience.

— Bien sûr, maître Redmayne, mais d'abord je vais devoir libérer le jury. Mesdames et messieurs les jurés, comme vous venez de l'entendre, l'avocat de la défense a demandé à discuter d'un point de droit avec moi. Cela n'a peut-être aucun rapport avec l'affaire, mais, au cas où, je vous en informerai brièvement à votre retour.

Alex leva les yeux sur la tribune du public bondée. Son regard se posa sur une jeune femme séduisante qu'il avait remarquée, assise au premier rang tous les jours depuis le début du procès. Il avait l'intention de demander qui c'était à Danny.

Quelques instants plus tard, l'huissier s'approcha du juge et dit :

— La cour a été évacuée, monsieur le juge.

— Merci, M. Hepple, dit le juge. Que puis-je faire pour vous, maître Redmayne ?

— M. le juge, suite au témoignage de l'estimable maître Munro, la défense suggère qu'il n'y a aucune affaire à juger sur les chefs d'accusation trois, quatre et cinq, à savoir l'occupation de la maison des Boltons, les bénéfices tirés de la vente de la collection de timbres et l'émission de chèques sur le compte bancaire de la Coutts. Nous souhaiterions demander que tous ces chefs d'accusation soient écartés, étant donné qu'il est évidemment plutôt difficile de voler ce qui vous appartient déjà.

Le juge prit quelques minutes pour réfléchir à cet argument avant de répondre :

— Votre remarque est fort juste, maître Redmayne. Qu'en pensez-vous, maître Pearson ?

— Je souhaiterais souligner, monsieur le juge, dit Pearson, que bien que le défendant fût bel et bien le bénéficiaire du testament de sir Nicholas Moncrieff, aucun élément ne semble suggérer qu'il le savait à ce moment-là.

— Monsieur le juge, contre-attaqua immédiatement Alex, mon client était parfaitement conscient de l'existence du testament de sir Nicholas, et de l'identité des bénéficiaires.

— Comment est-ce possible, maître Redmayne ? s'enquit le juge.

— Quand il était en prison, M. le juge, comme je l'ai déjà souligné, sir Nicholas a tenu un journal intime. Il a consigné toutes les informations sur son testament le lendemain de son retour à Belmarsh après les funérailles de son père.

— Mais cela ne prouve pas que Cartwright était dans le secret, fit remarquer le juge.

— Je serais d'accord avec vous, monsieur le juge, si ce n'était pas le défendant en personne qui avait signalé le passage en question à la considération de mon assistant.

Sir Matthew opina.

— À supposer que ce soit le cas, dit Pearson, venant à la rescousse du juge, la Couronne ne voit aucune objection à ce que ces charges soient retirées de la liste.

— Je vous remercie, maître Pearson, dit le juge et je reconnais que cela semble la meilleure solution. J'en informerai les jurés quand ils reviendront.

— Merci, monsieur le juge, dit Alex. Je remercie infiniment maître Pearson pour son aide dans cette affaire.

— Toutefois, reprit le juge, je suis sûr que vous n'avez pas besoin que je vous rappelle, maître Redmayne, que le délit le plus grave, celui de s'être évadé de prison demeure sur l'acte d'accusation.

— J'en suis bien conscient, monsieur le juge, dit Alex.

Le juge opina.

— Alors je vais demander à l'huissier de faire revenir les jurés afin que

je puisse les informer de cette évolution.

— Il y a une affaire connexe, monsieur le juge, ajouta Alex.

— Oui, maître Redmayne ? fit le juge en reposant son stylo.

— Monsieur le juge, suite au témoignage de sir Hugo Moncrieff, nous avons cité Spencer Craig, avocat de la couronne, à comparaître. Il a sollicité l'indulgence de votre honneur, car il plaide actuellement une affaire dans une autre partie de ce bâtiment et ne sera pas libre pour comparaître avant demain matin.

Plusieurs journalistes quittèrent la salle d'audience à vive allure. Ils se précipitaient pour appeler leur rédaction.

— Maître Pearson ? dit le juge.

— Nous n'avons aucune objection, votre honneur.

— Merci. Quand le jury reviendra, une fois que je l'aurai informé de ces deux éléments, je le libérerai pour le reste de la journée.

— Comme vous le souhaitez, votre honneur, dit Alex, mais avant cela, puis-je vous informer d'un léger changement dans la séance de demain ?

Le juge Hackett reposa son stylo une deuxième fois et opina.

— Votre honneur, vous savez que c'est une tradition reconnue du barreau anglais d'autoriser un assistant à interroger un témoin dans une affaire, afin qu'il puisse profiter de cette expérience et se voir octroyer la chance de faire progresser sa carrière.

— Je crois comprendre où vous voulez en venir, maître Redmayne.

— Alors, avec votre autorisation, votre honneur, mon assistant, sir Matthew Redmayne, dirigera la défense en tant qu'avocat principal quand nous interrogerons le prochain témoin, maître Spencer Craig.

Le quelques journalistes encore présent dans la salle se ruèrent vers la porte.

77

Danny passa une nouvelle nuit blanche dans sa cellule de Belmarsh, et les ronflements de Big Al n'étaient pas la raison de son insomnie.

Beth s'assit dans son lit, tâchant de lire un livre, mais elle ne tourna pas une seule page tant le dénouement d'une autre histoire occupait son esprit.

Alex Redmayne ne dormit pas : il savait que s'ils échouaient demain, il n'aurait pas de troisième chance.

Sir Matthew Redmayne ne prit même pas la peine d'aller se coucher, mais revit une fois de plus l'ordre de ses questions.

Spencer Craig tourna et retourna dans son lit, en tâchant de deviner quelles questions sir Matthew risquait le plus de lui poser et comment il pourrait éviter d'y répondre.

Arnold Pearson ne dormait jamais.

Le juge Hackett dormit à poings fermés.

La cour numéro quatre était déjà pleine à craquer quand Danny prit place sur le banc des accusés. Il passa la salle d'audience en revue, et fut surpris de voir une mêlée de grands avocats et de juristes tâcher de trouver des postes d'observation d'où ils pourraient suivre les débats.

La tribune de la presse était remplie des correspondants des affaires criminelles. Ces quatre dernières semaines des centaines d'articles avaient été écrits. Les journalistes avaient prévenu leurs rédacteurs en chef qu'ils pouvaient compter sur un gros titre pour la première édition du lendemain. Ils attendaient avec impatience la rencontre entre le plus grand avocat depuis F.E. Smith⁴ et le jeune avocat de la Couronne le plus brillant de sa génération (*The Times*) ou la Mangouste contre le Cobra (*The Sun*.)

Danny leva les yeux vers la tribune et sourit à Beth, assise à sa place habituelle à côté de sa mère. Sarah Davenport était installée au premier rang, tête baissée. Sur le banc des avocats, maître Pearson bavardait avec son associé. Il n'avait jamais semblé aussi détendu depuis le début du procès. Il faut dire qu'aujourd'hui il était spectateur, pas protagoniste.

Les seules places vides qui restaient se trouvaient à l'extrémité opposée du banc des avocats et attendaient l'arrivée d'Alex Redmayne et de son assistant. Deux policiers supplémentaires étaient postés à la porte pour expliquer aux retardataires que seuls les participants au procès pouvaient accéder à la salle d'audience à cette heure-ci.

Danny était assis au milieu du banc des accusés, la meilleure place de toute la salle. Ce spectacle, il aurait bien en voulu lire le scénario avant que le rideau ne se lève.

Un bavardage impatient parcourait la salle alors que tout le monde attendait l'entrée des quatre derniers protagonistes. À dix heures moins cinq, un policier ouvrit la porte de la salle d'audience et la foule rassemblée, tout comme ceux qui n'avaient pu trouver une place à l'intérieur, retinrent leur souffle pour laisser Alex Redmayne et son assistant se rendre jusqu'au banc des avocats.

Ce matin, sir Matthew ne s'affala pas dans un coin en fermant les yeux. Il ne s'assit même pas. Il resta debout et passa la salle d'audience en revue. Voilà plusieurs années qu'il n'avait pas plaidé en tant qu'avocat au tribunal. Une fois qu'il eut trouvé ses marques, il déplaça le petit chevalet de bois que son épouse avait récupéré au grenier la veille au soir et qui n'avait pas servi depuis une décennie. Il le déposa sur le bureau devant lui et il sortit de son sac une liasse de feuilles sur lesquelles il avait noté de son écriture soignée les questions que Spencer Craig avait passé toute la nuit à essayer de deviner. Enfin il tendit à Alex deux photos qui, ils le savaient tous les deux, pourraient décider du destin de Danny Cartwright.

Une fois que tout fut en place, sir Matthew se tourna vers son vieil adversaire et lui sourit :

— Bonjour Arnold. J'espère du fond du cœur que nous n'allons pas trop vous bousculer aujourd'hui.

Pearson lui rendit son sourire.

— Je partage cet espoir, répondit-il. En fait, je vais briser l'habitude de toute une vie, Matthew, et vous souhaiter bonne chance. Je n'ai jamais souhaité une seule fois, au cours de toutes ces années passées au barreau, que mon adversaire gagne. Aujourd'hui constitue l'exception.

Sir Matthew le gratifia d'un léger signe de tête.

— Je ferai de mon mieux pour répondre à vos attentes.

Il s'assit ensuite, ferma les yeux et entreprit de se détendre.

Alex s'appliquait à préparer des documents, transcriptions et papiers divers en piles nettes pour que, quand son père tendrait brusquement la main droite, tel un relayeur olympique, il puisse immédiatement lui passer le bâton de relais.

Les bavardages cessèrent lorsque le juge Hackett fit son entrée. Il se dirigea d'un pas tranquille vers les trois chaises au milieu de l'estrade, tâchant de donner l'impression que rien de fâcheux n'allait se produire au tribunal ce matin.

Il passa plus de temps que nécessaire à disposer ses stylos et à consulter son calepin en attendant que les jurés prennent place.

— Bonjour, dit-il d'un ton paternaliste une fois qu'ils se furent installés. Mesdames et messieurs les jurés, le premier témoin aujourd'hui sera maître Spencer Craig, avocat de la Couronne. Vous vous souvenez sans doute que son nom a été évoqué au cours du contre-interrogatoire de sir Hugo Moncrieff. Maître Craig ne comparait pas en tant que témoin ni pour l'accusation ni pour la défense, mais a été cité à comparaître devant ce tribunal, ce qui signifie qu'il ne le fait pas de son propre chef. Vous devez vous rappeler que votre seul et unique devoir est de décider si le témoignage que présente M. Craig a le moindre rapport avec l'affaire jugée dans ce tribunal, en d'autres termes, le défendant s'est-il évadé de prison ? C'est sur ce chef d'accusation, et sur ce chef d'accusation uniquement, que nous vous demanderons de rendre votre verdict.

Le juge Hackett gratifia le jury d'un sourire avant de s'adresser à la défense :

— Sir Matthew, dit-il, êtes-vous prêt à appeler le témoin ?

Matthew Redmayne se leva lentement.

— Je suis prêt, votre honneur, répondit-il. Mais il n'en avait pas l'air. Il se servit un verre d'eau, puis chaussa des lunettes sur le bout de son nez et ouvrit enfin son dossier de cuir rouge. S'étant assuré qu'il était prêt pour la rencontre, il dit :

— J'appelle maître Spencer Craig.

Un policier sortit dans le couloir et hurla :

— Maître Spencer Craig !

L'attention générale était désormais rivée sur la porte de la salle

d'audience, alors que tous attendaient l'entrée du témoin. Un instant plus tard, Spencer Craig entra à grandes enjambées dans la salle d'audience, comme si c'était un jour comme les autres dans la vie d'un avocat occupé.

Craig se rendit à la barre, prit la Bible et face au jury, récita le serment d'un ton ferme et assuré ; il savait que c'étaient les jurés et eux seuls qui décideraient de son destin. Il rendit la Bible à l'huissier et se tourna face à sir Matthew.

Sir Matthew commença d'un ton calme et apaisant. C'était comme s'il souhaitait aider le témoin, le tranquilliser.

— M. Craig, seriez-vous assez aimable pour donner votre nom et adresse pour mémoire ?

— Spencer Craig, 43, Hambledon Terrace, Londres SW3.

— Et votre profession ?

— Je suis avocat et avocat de la Couronne.

— Je n'ai donc pas besoin de rappeler à un membre aussi éminent de notre profession l'importance du serment ou l'autorité de ce tribunal.

— Pas du tout, sir Matthew, répondit Craig, même si vous venez tout juste de le faire.

— M. Craig, quand avez-vous découvert que sir Nicholas Moncrieff était en réalité Daniel Cartwright ?

— Un ami à moi qui était en classe avec sir Nicholas Moncrieff est tombé sur lui par hasard au Dorchester Hotel. Il a bien vite compris que cet homme était un imposteur.

Alex cocha la première case. Craig avait clairement anticipé la première question de son père et donné une réponse bien préparée.

— Et pourquoi cet ami a-t-il décidé de vous informer *vous en particulier* de cette remarquable découverte ?

— Il ne l'a pas fait, sir Matthew ; cela est simplement venu dans la conversation un soir, au cours d'un dîner.

Alex cocha une nouvelle case.

— Alors est-ce cela qui vous a fait arriver à la conclusion que l'homme qui se faisait passer pour Nicholas Moncrieff était en réalité Daniel Cartwright ?

— Pas immédiatement, répondit Craig, pas avant l'on me présente au prétendu sir Nicholas un soir au théâtre. Je fus estomaqué par la ressemblance avec Cartwright.

— Est-ce à ce moment que vous avez décidé de contacter l'inspecteur chef Fuller pour l'informer de vos doutes ?

— Non. Je me suis dit que ce serait irresponsable de ma part, j'ai donc d'abord contacté un membre de la famille Moncrieff au cas où, j'aurai fait une grossière erreur.

Alex cocha une autre case dans sa liste de questions. Jusque-là son père n'avait pas égratigné Craig.

— Quel membre de la famille avez-vous contacté ? s'enquit sir Matthew

qui ne le savait que trop bien.

— M. Hugo Moncrieff, l'oncle de sir Nicholas, qui m'a informé que son neveu ne l'avait pas contacté depuis le jour de sa libération de prison, presque deux ans auparavant, ce qui n'a fait qu'accroître mes soupçons.

— Était-ce à ce moment-là que vous avez fait part de vos soupçons à l'inspecteur chef Fuller ?

— Non, je pensais avoir encore besoin de preuves plus concrètes.

— Mais l'inspecteur chef aurait pu vous libérer de ce fardeau, M. Craig. Je ne comprends pas comment un professionnel occupé comme vous a décidé de rester impliqué ?

— Comme je l'ai déjà expliqué, sir Matthew, je me suis dit qu'il était de ma responsabilité de m'assurer que je ne faisais pas perdre de temps à la police.

— Comme vous avez l'esprit de corps ! (Craig ignore la pique de sir Matthew et sourit au jury.) Je me dois à présent de vous demander qui vous a informé des avantages éventuels que vous retireriez en prouvant que cet homme qui se faisait passer pour sir Nicholas Moncrieff était en réalité un imposteur ?

— Les avantages ?

— Oui, les avantages, M. Craig.

— Je ne suis pas sûr de vous suivre.

Alex fit la première croix sur sa liste. Le témoin essayait clairement de gagner du temps.

— Alors laissez-moi vous aider, dit sir Matthew. (Il tendit la main droite. Alex lui donna une feuille de papier. Sir Matthew parcourut lentement la page, laissant le temps à Craig de se demander quelle bombe elle pouvait bien contenir.) Ai-je raison de suggérer, M. Craig, reprit sir Matthew, que si vous étiez en mesure de prouver que c'était Nicholas Moncrieff et non Danny Cartwright qui s'était suicidé dans la prison de Belmarsh, M. Hugo Moncrieff aurait non seulement hérité du titre de la famille, mais également d'une vaste fortune ?

— Je ne le savais pas à ce moment-là, répondit Craig, sans broncher.

— Vos motivations étaient donc purement altruistes et désintéressées ?

— Oui, monsieur. J'avais également le désir de voir un criminel dangereux et violent derrière les barreaux.

— J'en viendrai dans une minute au criminel violent et dangereux, M. Craig, mais avant cela, permettez-moi de vous demander à quel moment votre sens aigu du service public a-t-il été supplanté par l'appât du fric facile ?

— Sir Matthew, l'interrompt le juge, ce n'est pas le genre de langage que j'attends d'un assistant quand il s'adresse à un avocat de la Couronne.

— Veuillez m'excuser M. le juge. Je vais reformuler ma question : M. Craig, quand avez-vous pris conscience de la possibilité qui s'offrait à vous de vous faire plusieurs millions de livres grâce à une seule information que vous aviez eue d'un ami au cours d'un dîner ?

— Quand sir Hugo m’a invité à le représenter à titre personnel.

Alex marqua une autre croix à côté d’une autre question prévue, bien qu’il sût que Craig mentait.

— M. Craig estimez-vous qu’il est éthique de la part d’un avocat de la Couronne de facturer vingt-cinq pour cent de l’héritage d’un homme en échange d’une information de deuxième main ?

— C’est devenu plutôt habituel, sir Matthew, que les avocats soient payés au résultat, répondit Craig calmement. Je comprends bien que cette pratique est récente et n’existait pas de votre temps. Je me dois donc de préciser que je n’ai pas facturé de frais ni d’honoraires, et que si mes soupçons s’étaient avérés infondés, j’aurais gaspillé une quantité considérable de temps et d’argent.

Sir Matthew lui sourit.

— Votre récompense pour ce travail va donc résider dans l’immense satisfaction d’avoir aidé votre prochain. (Craig ne releva pas la pique de sir Matthew, bien qu’il mourût d’envie de savoir ce qu’il entendait par là. Sir Matthew prit son temps avant d’ajouter :) Comme vous l’apprendrez, la cour vient d’être informée par maître Fraser Munro, l’avocat du regretté sir Nicholas Moncrieff, que son client a légué toute sa fortune à un ami proche, M. Daniel Cartwright. Vous avez donc, gaspillé une quantité considérable de temps et d’argent. En dépit de la bonne fortune de mon client, permettez-moi de vous assurer, M. Craig, que je ne *lui* facturerai pas vingt-cinq pour cent de son héritage pour mes services.

— Vous aurez du mal à le faire, lança Craig d’un ton cassant et furieux. Il va passer au moins les vingt-cinq prochaines années de sa vie en prison. Il va devoir attendre affreusement longtemps pour bénéficier de cette manne inattendue tombée du ciel.

— Je me trompe peut-être, M. Craig, dit tranquillement sir Matthew, mais je crois que c’est au jury de prendre cette décision, pas à vous.

— Je me trompe peut-être, sir Matthew, mais je crois que vous allez apprendre qu’un jury a déjà pris cette décision il y a quelque temps.

— Ce qui nous, amène, merci pour votre transition, à votre rencontre avec l’inspecteur chef Fuller. Une rencontre que vous teniez absolument à cacher. (Craig semblait sur le point de réagir, mais se ravisa et laissa sir Matthew poursuivre.) L’inspecteur chef, en officier consciencieux, a informé la cour qu’il lui fallait un peu plus que des photos révélant une ressemblance entre les deux hommes avant d’envisager de procéder à une arrestation. Dans une réponse à l’une des questions de mon collègue, il a confirmé que vous lui aviez apporté cette preuve.

Sir Matthew savait qu’il prenait un risque. Si Craig avait réagi en disant qu’il ne voyait pas du tout de quoi il parlait, et qu’il avait simplement confié ses soupçons à l’inspecteur chef avant de le laisser décider de la marche à suivre, sir Matthew n’avait pas d’autre question. Il aurait alors dû passer à un autre sujet, et Craig aurait compris qu’il était simplement parti à la pêche aux

informations et qu'il était rentré bredouille. Mais Craig ne réagit pas immédiatement, ce qui donna à Matthew l'assurance nécessaire pour prendre un risque encore plus gros. Il se tourna vers Alex et dit, suffisamment fort pour que Craig l'entende :

— Donnez-moi donc ces photos de Cartwright qui court le long de l'Embankment, celles qui montrent la cicatrice.

Alex donna deux grandes photos à son père.

Après une longue pause, Craig dit :

— J'ai peut-être dit à l'inspecteur chef Fuller que si l'homme qui vivait dans les Boltons avait une cicatrice sur la cuisse gauche, juste au-dessus du genou, cela prouverait qu'il était en réalité Danny Cartwright.

Le visage d'Alex ne trahit rien, bien qu'il pût entendre son cœur battre très fort.

— Et avez-vous donné ensuite des photographies à l'inspecteur chef pour prouver que vous aviez raison ?

— Peut-être, avoua Craig.

— Peut-être que si vous voyiez des copies de ces photos, la mémoire pourrait vous revenir ? lança sir Matthew.

Énorme risque.

— Ce ne sera pas nécessaire, répondit Craig.

— J'aimerais bien voir les photographies, dit le juge, et je pense que le jury aussi, sir Matthew.

Alex se tourna pour constater que plusieurs jurés opinaient.

— Certainement, monsieur le juge, dit sir Matthew.

Alex donna une pile de photos à l'huissier, qui en donna deux au juge, avant de distribuer le reste au jury, à Pearson et enfin au témoin.

Craig regarda fixement les photos, incrédule. Ce n'étaient pas celles que Gerald Payne avait prises quand Cartwright était sorti faire son jogging du soir. S'il n'avait pas avoué être au courant de la cicatrice, la défense se serait écroulée et le jury n'aurait pas été plus avancé. Il comprit que sir Matthew avait marqué un point, mais il n'était pas encore à terre et il ne se laisserait pas duper une deuxième fois.

— Monsieur le juge, dit Matthew, vous verrez que la cicatrice à laquelle le témoin fait référence se trouve sur la cuisse gauche de M. Cartwright, juste au-dessus du genou. Elle s'est estompée avec le temps, mais reste tout de même visible à l'œil nu. (Il reporta son attention sur le témoin.) Vous vous rappellerez, M. Craig, que l'inspecteur chef Fuller a déclaré sous serment que c'était la preuve qu'il attendait pour prendre la décision d'arrêter mon client.

Craig ne se donna pas la peine de répondre. Sir Matthew ne le pressa pas. Il sentait que les choses s'étaient passablement clarifiées aux yeux de tous. Il marqua une pause pour laisser plus de temps au jury pour examiner les photos. Il fallait que la cicatrice reste à jamais gravée dans leur mémoire avant qu'il ne pose une question que Craig n'avait pas pu prévoir. Il en était certain.

— Quand avez-vous appelé l'inspecteur chef Fuller pour la première

fois ?

Une fois de plus, il y eut un silence alors que Craig, comme tout le monde dans la salle hormis Alex, tâchait de deviner l'importance de la question.

— Je ne suis pas sûr de comprendre, finit-il par répondre.

— Alors permettez-moi de vous rafraîchir la mémoire, M. Craig. Vous avez appelé l'inspecteur chef Fuller le vingt-trois octobre de l'année dernière, la veille du jour où vous l'avez retrouvé dans un endroit tenu secret pour lui remettre les photos qui montrent la cicatrice de Danny Cartwright. Mais quand l'avez-vous rencontré pour la première fois ?

Craig tâcha de trouver le moyen d'éviter de répondre à la question de sir Matthew ; il regarda en direction du juge, espérant ses conseils. Il n'en reçut aucun.

— C'est le policier qui est venu au Dunlop Arms, le soir où Danny Cartwright poignardait son ami à mort, réussit-il enfin à dire.

— Son ami, dit rapidement sir Matthew, avant que le juge ne puisse intervenir. L'ingéniosité de son père fit sourire Alex.

Le juge Hackett se rembrunit. Il savait qu'il ne pouvait plus empêcher sir Matthew d'approfondir la question du procès original maintenant que Craig avait lui-même abordé le sujet à son insu.

— Son ami, répéta sir Matthew en regardant le jury. Il s'attendait à ce qu'Arnold Pearson se lève d'un bond et l'interrompe, mais il n'y eut aucun mouvement à l'autre extrémité du banc des avocats.

— C'était ainsi que Bernard Wilson était décrit dans la transcription de la cour, répondit Craig avec assurance.

— En effet, acquiesça sir Matthew et je ferai ultérieurement référence à cette transcription. Mais pour l'instant j'aimerais revenir à l'inspecteur chef Fuller. La première fois que vous l'avez rencontré, suite à la mort de Bernard Wilson, vous avez fait une déclaration.

— Oui.

— En fait, M. Craig, vous avez fini par faire trois déclarations : la première trente-sept minutes après que l'agression à l'arme blanche a eu lieu, la seconde, que vous avez écrite plus tard ce soir-là car vous n'arriviez pas à dormir, et une troisième sept mois plus tard quand vous avez comparu à la barre des témoins au procès de Danny Cartwright. Je suis en possession de ces trois déclarations, et je dois avouer, M. Craig, qu'elles sont admirablement cohérentes. (Craig ne répondit pas, attendant la mauvaise surprise finale.) Toutefois, ce que je ne comprends pas, c'est la cicatrice à la jambe gauche de Danny Cartwright car vous avez affirmé dans votre première déclaration – Alex donna à son père une feuille sur laquelle il lut : « J'ai vu Danny Cartwright prendre le couteau sur le bar et suivre la femme et l'autre homme dans la ruelle. Quelques instants plus tard, j'ai entendu un hurlement. C'est à ce moment-là que je me suis précipité dans la ruelle et que j'ai vu Cartwright poignarder Wilson à la poitrine. Je suis ensuite retourné au bar et j'ai

immédiatement appelé la police ». (Sir Matthew leva les yeux.) Souhaitez-vous apporter des modifications à cette déclaration ?

— Non, répondit Craig d'un ton ferme. C'est exactement ce qui s'est passé.

— Enfin pas exactement, dit maître Redmayne parce que le registre de police montre que vous avez passé votre coup de fil à onze heures vingt-trois, cinq minutes après que Mlle Wilson a appelé les urgences. Nous devons donc nous interroger sur ce que vous faisiez entre...

— Sir Matthew, l'interrompt le juge, surpris que Pearson ne soit pas intervenu. Êtes-vous en mesure de prouver que cette ligne d'interrogatoire est pertinente, si nous gardons à l'esprit que le seul délit qu'il reste à juger concerne l'évasion de prison de votre client ?

Sir Matthew attendit suffisamment longtemps pour éveiller la curiosité du jury qui voulait savoir pourquoi on ne l'avait pas autorisé à terminer sa question précédente. Il répondit :

— Non, M. le juge. Toutefois je souhaite poursuivre une ligne d'interrogatoire qui a un rapport avec cette affaire, à savoir avec la cicatrice sur la jambe gauche de l'accusé. (Il croisa de nouveau le regard de Craig.) Puis-je confirmer, M. Craig, que vous n'avez pas vu Danny Cartwright recevoir un coup de couteau dans la jambe gauche, agression qui l'a laissé avec la cicatrice que l'on voit si clairement sur les photos que vous avez remises à l'inspecteur chef et qui constituaient la preuve sur laquelle il comptait pour arrêter mon client.

Alex retint son souffle. Il s'écoula un moment avant que Craig ne finisse par lâcher :

— Non, je n'y ai pas assisté.

— Alors laissez-moi me livrer à quelques spéculations, M. Craig, et permettez-moi de vous présenter trois scénarios. Vous pourrez ensuite dire au jury, compte tenu de votre grande expérience de l'esprit criminel, lequel d'entre eux vous considérez comme étant le plus probable.

— Si vous pensez qu'un jeu de société peut aider le jury, sir Matthew, soupira Craig, je vous en prie, faites.

— Je pense que ce jeu de société aidera le jury, M. Craig, rétorqua sir Matthew. (Les deux hommes se regardèrent fixement pendant un moment avant que sir Matthew n'ajoute :) Permettez-moi de vous présenter le premier scénario. Danny Cartwright prend le couteau sur le bar comme vous l'avez suggéré, suit sa fiancée dans la ruelle, se donne un coup de couteau dans la cuisse gauche, ressort le couteau puis poignarde son meilleur ami à mort.

Des rires retentirent dans la cour. Craig attendit qu'ils s'arrêtent avant de répondre.

— C'est une suggestion grotesque, sir Matthew, et vous le savez.

— Je suis ravi que nous ayons au moins trouvé un terrain d'entente, M. Craig. Permettez-moi de passer à mon deuxième scénario. Là c'est Bernie Wilson qui a pris le couteau sur le bar. Cartwright et lui sortent dans la ruelle,

il poignarde Cartwright à la jambe, retire le couteau et se poignarde ensuite à mort.

Cette fois même le jury éclata de rire.

— C'est encore plus grotesque, dit Craig. Je ne comprends pas très bien ce que vous cherchez à prouver avec cette comédie.

— Cette comédie prouve, répondit sir Matthew, que l'homme qui a poignardé Danny Cartwright à la jambe était le même que celui qui a poignardé Bernie Wilson à la poitrine, parce qu'un seul couteau était impliqué – celui pris sur le bar. Je suis donc d'accord avec vous, M. Craig, mes deux premiers scénarios sont grotesques, mais avant que je ne vous soumette le troisième, permettez-moi de vous poser une dernière question. (Tous les yeux de la salle d'audience étaient désormais rivés sur sir Matthew.) Si vous n'avez pas assisté à l'agression de Cartwright à la jambe, comment avez-vous pu être au courant de l'existence de la cicatrice ?

Tous les regards se portèrent alors sur Craig. Il avait perdu son calme. Ses mains étaient moites quand elles agrippèrent la barre.

— J'ai dû le lire dans la transcription du procès, répondit Craig, tâchant d'avoir l'air confiant.

— Vous savez, l'un des problèmes que rencontre un vétérinaire comme moi quand il est à la retraite, déclara sir Matthew, c'est qu'il n'a rien à faire de son temps libre. Ces six derniers mois, mon livre de chevet a donc été cette transcription de procès. (Il souleva un document épais de douze centimètres.) De la première à la dernière page. Pas une fois, mais deux. Et l'une des choses que j'ai découvertes au cours de mes années au barreau, c'est que souvent ce n'est pas ce qui se trouve dans le témoignage qui trahit un criminel, mais ce qui a été omis. Permettez-moi de vous assurer, M. Craig, qu'on ne mentionne pas, de la première à la dernière page, une blessure infligée à la jambe gauche de Danny Cartwright. (Sir Matthew se tourna face au jury et ajouta :) Et cela, je dois l'avouer, est de ma faute. Vous voyez, dans le procès original, mon fils défendait sa deuxième affaire seulement en tant qu'avocat principal et il est venu me demander conseil. Je lui ai dit ne pas faire appeler Danny Cartwright à la barre alors que la cicatrice à sa jambe aurait très bien pu prouver son innocence, *mea culpa*. (Il se retourna vers le témoin et dit, presque dans un murmure :) Et j'en viens donc à mon dernier scénario, M. Craig. C'est *vous* qui avez pris le couteau sur le bar, avant de vous précipiter dans la ruelle. C'est *vous* qui avez enfoncé le couteau dans la jambe de Danny Cartwright. C'est *vous* qui avez poignardé Bernie Wilson dans la poitrine et qui l'avez laissé mourir dans les bras de son ami. Et *vous* passerez le reste de votre vie en prison.

Cela déclencha un véritable tumulte dans la salle d'audience.

Sir Matthew se tourna vers Arnold Pearson qui ne bougeait toujours pas un petit doigt et restait assis voûté sur son coin du banc des avocats.

Le juge attendit que l'huissier ait intimé le silence et que l'ordre fût rétabli avant de dire :

— Je pense que je devrais donner l'opportunité à M. Craig de répondre aux accusations de sir Matthew plutôt que de les laisser en suspens.

— Je le ferais très volontiers, monsieur le juge, répondit Craig d'un ton égal, mais d'abord j'aimerais suggérer à sir Matthew un quatrième scénario qui a au moins le mérite d'être crédible.

— J'ai hâte, répondit sir Matthew en se laissant aller en arrière sur son siège.

— Vu les antécédents de votre client, n'est-il pas possible que la blessure à sa jambe ait été infligée avant la nuit en question ?

— Mais cela n'explique toujours pas comment vous avez pu être au courant de l'existence de cette cicatrice.

— Je n'ai pas à l'expliquer, répondit Craig d'un air de défi, parce qu'un jury a déjà décidé que votre client n'avait que des arguments boiteux.

Il sembla plutôt fier de lui.

— À votre place, je n'en serais pas si sûr, rétorqua sir Matthew en se tournant vers son fils qui lui donna une petite boîte en carton. (Sir Matthew déposa la boîte devant lui et prit son temps avant d'ôter un jean et de le brandir sous le nez des jurés.) Voici le jean que l'administration pénitentiaire a remis à Mlle Elizabeth Wilson quand on a cru que Danny Cartwright s'était pendu. Je suis sûr que le jury sera intéressé de constater qu'il y a une déchirure tachée de sang dans la région inférieure gauche de la cuisse qui correspond exactement à...

L'explosion qui s'ensuivit noya les autres paroles de sir Matthew. Tout le monde se tourna vers Craig, pour savoir quelle réponse il allait donner. Mais il n'eut pas le temps de répondre. Pearson se leva enfin.

— Monsieur le juge, je dois rappeler à sir Matthew que ce n'est pas M. Craig qui est jugé, déclara Pearson qui dut presque crier afin de se faire entendre. Et cette preuve – il désigna le jean que sir Matthew brandissait encore – n'a aucun intérêt quand il s'agit de décider si Cartwright s'est ou non échappé de prison.

Le juge Hackett ne parvenait plus à cacher sa colère. Son sourire jovial avait laissé place à une expression lugubre. Une fois le silence revenu, il déclara :

— Je ne pourrais être plus d'accord avec vous, maître Pearson. Une déchirure maculée de sang sur le jean du défendant ne présente assurément aucun intérêt dans le cadre de cette affaire. (Il marqua une pause avant de regarder le témoin avec dédain.) Néanmoins je crains que l'on ne me laisse pas d'autre choix que d'abandonner ce procès et de congédier le jury jusqu'à ce que toutes les transcriptions de ce procès et de l'affaire précédente aient été envoyées au procureur général pour examen, car je suis d'avis qu'une grave erreur judiciaire s'est peut-être produite dans l'affaire Daniel Arthur Cartwright contre la Couronne.

Cette fois, le juge n'essaya pas de réprimer le tumulte qui s'ensuivit quand les journalistes se ruèrent à la porte. Certains hurlaient déjà dans leur

portable avant même d’être sortis de la salle d’audience.

Alex se tourna pour féliciter son père et le trouva avachi au coin du banc, les yeux fermés. Il ouvrit une paupière, regarda son fils et dit :

— C’est encore loin d’être terminé, mon garçon.

1- Joueur chargé de marquer des points.

2- Joueur de champ quand l’équipe adverse est à la batte.

3- L’art du cricket consiste dans la capacité du lanceur à surprendre son adversaire en donnant une trajectoire particulière à la balle et l’*off-break* consiste à donner de l’effet à la balle à droite.

4- F.E. Smith (1872-1930), homme d’État britannique et avocat réputé, connu pour son opposition farouche au nationalisme irlandais.

LIVRE VI

JUGEMENT FINAL

Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité...

Une fois que le père O'Connor eut béni les jeunes mariés, M. et Mme Cartwright rejoignirent le reste de la congrégation réunie autour de la tombe de Danny Cartwright.

Et quand j'aurais le don de prophétie, la science de tous les mystères et toute la connaissance, quand j'aurais même toute la foi jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité...

Ça avait été le désir de la jeune mariée d'honorer ainsi Nick, et le père O'Connor avait conduit un office en mémoire de l'homme dont la mort avait permis à Danny de prouver son innocence.

Et quand je distribuerais tous mes biens pour la nourriture des pauvres, quand je livrerais même mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité...

À l'exception de Danny, seules deux personnes présentes avaient connu l'homme qui s'était fait enterrer en terrain étranger. L'une d'elles se tenait toute droite à l'autre extrémité de la tombe, en queue de pie noire, col cassé et cravate de soie noire. Fraser Munro avait fait la route depuis Dunbroath jusqu'à l'East End de Londres, pour représenter le dernier descendant de la lignée Moncrieff qu'il servirait jamais. Danny avait essayé de le remercier pour sa sagesse et sa force en tout temps, mais tout ce qu'avait dit maître Munro fut : « Je regrette de ne pas avoir eu le privilège de vous servir tous les deux. Telle n'était pas la volonté du Seigneur. » ajouta-t-il. Munro était membre du conseil de l'Église presbytérienne d'Écosse. Encore une chose que Danny ignorait sur cet homme.

Quand ils s'étaient tous retrouvés chez les Wilson avant de se rendre en face, à St. Mary's, pour célébrer la cérémonie de mariage, maître Munro avait observé :

— Je ne savais pas, Danny, que vous étiez un collectionneur de McTaggart, Peplow et Lauder.

Danny se fendit d'un grand sourire.

— Je pense que vous allez apprendre que c'est Lawrence Davenport qui les collectionnait. Je me suis contenté de les acquérir, mais pour avoir vécu avec eux, j'ai l'intention d'ajouter d'autres œuvres de l'école écossaise à ma collection.

— Comme votre grand-père, ajouta Munro. (Danny décida de ne pas faire remarquer à maître Munro qu'en fait il n'avait jamais rencontré sir Alexander.) Au fait, avoua l'avocat d'un ton penaud, je dois reconnaître que j'ai frappé l'un de vos adversaires en dessous de la ceinture quand vous étiez bien au chaud à Belmarsh.

— Lequel ?

— Sir Hugo Moncrieff. Et le pire, c'est que je l'ai fait sans chercher votre consentement, ce qui n'est pas très professionnel de ma part. Cela faisait un moment que je voulais vous confier ce que j'avais sur le cœur.

— Alors la voilà votre chance, maître Munro, dit Danny en tâchant de garder son sérieux. Dites-moi, qu'avez-vous donc fait en mon absence ?

— J'ai envoyé tous les papiers concernant la validité du second testament de sir Alexander au bureau du *procurator fiscal*¹ en l'informant que je pensais qu'un délit avait été commis. (Danny ne dit rien. Il avait appris au tout début de leur relation à ne pas interrompre maître Munro quand il était sur sa lancée.) Comme il ne s'est rien passé pendant plusieurs mois, j'ai supposé que maître Galbraith avait on ne sait comment réussi à tirer le rideau sur toute cette histoire. (Il marqua une pause.) C'était jusqu'à ce que je lise le *Scotsman* du matin dans l'avion qui me ramenait à Londres.

Il ouvrit le porte-documents dont il ne se séparait jamais, en sortit un journal et le donna à Danny.

Danny contempla fixement la une : *Sir Hugo Moncrieff arrêté pour contrefaçon et tentative de fraude*. L'article était accompagné d'une grande photo de sir Nicholas Moncrieff qui ne lui rendait pas justice, de l'avis de Danny. Quand Danny eut fini de le lire, il sourit et dit à maître Munro :

— Eh bien, vous m'aviez dit en effet qu'il aurait affaire à vous s'il me posait de nouveaux problèmes.

— Ai-je vraiment prononcé ces mots ? s'enquit Munro, dégoûté.

— Pas exactement, le rassura Danny.

Car nous connaissons en partie, et nous prophétisons en partie,

Les yeux de Danny se posèrent sur la seule autre personne présente qui avait été un ami de Nick et l'avait bien mieux connu que lui ou que maître Munro. Big Al se tenait au garde-à-vous entre Ray Pascoe et Alan Jenkins. Le directeur lui avait accordé une autorisation de sortie exceptionnelle pour assister aux funérailles de son ami. Danny sourit quand leurs regards se croisèrent, mais Big Al baissa rapidement la tête. Il ne voulait pas que des inconnus le voient pleurer.

Mais quand ce qui est parfait sera venu, ce qui est partiel disparaîtra.

Danny regarda Alex Redmayne qui avait été incapable de dissimuler son ravissement quand Beth lui avait proposé d'être le parrain de leur fils, le frère de Christy. Alex se tenait à côté de son père, Sir Matthew, l'homme qui avait permis à Danny de redevenir un homme libre.

Quand ils s'étaient tous retrouvés dans le cabinet d'Alex quelques jours

après l'abandon du procès, Danny avait demandé à sir Matthew ce qu'il entendait quand il avait déclaré : « C'est encore loin d'être terminé. » Le vieux juge avait pris Danny à part afin que Beth ne puisse pas entendre ses paroles et lui apprit que bien que Craig, Payne et Davenport eussent tous été arrêtés et accusés du meurtre de Bernie Wilson, ils continuaient à clamer leur innocence, et œuvraient clairement en équipe. Il avertit Danny que Beth et lui devraient subir l'épreuve d'un nouveau procès dans lequel ils devraient tous deux témoigner de ce qui c'était réellement passé ce soir-là. À moins bien sûr que...

Aujourd'hui nous voyons au moyen d'un miroir, d'une manière obscure, mais alors nous verrons face à face ; aujourd'hui je connais en partie, mais alors je connaîtrai comme j'ai été connu.

Danny ne put résister et regarda de l'autre côté de la route, où une pancarte tout récemment peinte venait d'être installée : *Garage Cartwright. Changement de direction.* Une fois qu'il eut terminé de négocier et convenu d'un prix avec Monty Hughes, maître Munro avait rédigé un contrat qui l'autorisait à reprendre une entreprise où il pourrait se rendre tous les matins rien qu'en traversant la rue.

Les banquiers suisses avaient clairement signifié à Danny qu'il avait payé un prix bien trop élevé pour le garage de l'autre côté de la route. Danny ne prit pas la peine d'expliquer à Segat la différence entre les mots prix et valeur. Il doutait que Besson ou lui aient jamais lu *l'Eventail de Lady Windermere*.

Maintenant donc ces trois choses demeurent : la foi, l'espérance, la charité ; mais la plus grande de ces choses, c'est la charité.

Danny serra la main de sa femme bien fort. Demain, ils s'envoleraient pour Rome pour une lune de miel tant et tant reportée. Ils tâcheraient d'oublier qu'à leur retour, il leur faudrait affronter un autre long procès avant que tout soit enfin terminé. Leur fils âgé de dix semaines choisit ce moment pour s'exprimer et éclater en sanglots. Non pas en mémoire de Nicholas Moncrieff, mais simplement parce qu'il trouvait que le service avait duré un peu trop longtemps, et aussi parce qu'il avait faim.

— Chut, dit Beth d'un apaisant. Nous n'allons pas tarder à rentrer à la maison, lui promit-elle en prenant Nick dans ses bras.

79

— Faites entrer les accusés.

La cour numéro quatre de l'Old Bailey était bondée bien avant dix heures du matin, mais ce n'était pas tous les jours qu'un avocat de la Couronne, un député et un acteur populaire étaient traduits en justice pour meurtre, rixe et conspiration en vue d'entraver le cours de la justice.

Le banc des avocats était jonché de sommités du monde juridique qui consultaient des dossiers, arrangeaient des documents et apportaient la touche

finale à un discours d'ouverture, en attendant que les accusés prennent place.

Les trois hommes étaient représentés par les juristes les plus éminents et on racontait dans les couloirs de l'Old Bailey que tant qu'ils s'en tenaient à leur version originale, il était improbable que le jury puisse être en mesure de rendre un verdict à l'unanimité. Les bavardages se turent quand Spencer Craig, Gerald Payne et Lawrence Davenport prirent place sur le banc des accusés.

Craig portait un costume qui le faisait ressembler à ses avocats. On aurait dit qu'il attendait pour prononcer son discours d'ouverture.

Payne portait un costume bleu marine, une cravate de soie rayée et une chemise crème comme il sied à un député qui représente un siège rural. Il semblait calme.

Davenport portait un jean délavé, une chemise à col ouvert et un blazer. Il n'était pas rasé. La presse le décrirait le lendemain matin comme portant une barbe de plusieurs jours d'un négligé savamment entretenu. Les journaux écriraient aussi qu'il n'avait visiblement pas dormi depuis plusieurs jours. Davenport ignora les bancs de la presse et jeta un oeil en direction du public, pendant que Craig et Payne discutaient comme s'ils attendaient qu'on leur serve à déjeuner dans un restaurant bondé. Une fois que Davenport eut vérifié qu'elle était bien à sa place, il regarda devant lui d'un air absent et attendit que le juge apparaisse.

Tous ceux qui avaient réussi à s'assurer une place dans le tribunal bondé se levèrent quand le juge Armitage entra. Il attendit le salut de l'audience avant de lui rendre la pareille et prit le siège du milieu sur le banc. Il sourit d'un air bienveillant comme si ce n'était qu'un autre au bureau, parmi tant d'autres. Il demanda à l'huissier de faire entrer le jury. L'huissier le salua bas avant de disparaître par une porte latérale, pour réapparaître quelques instants plus tard suivi des douze citoyens qui avaient été sélectionnés pour juger les trois accusés.

L'avocat de Lawrence Davenport laissa un semblant de sourire traverser son visage quand il réalisa que le jury était composé de sept femmes et de cinq hommes. Il était sûr et certain que les pires résultats venaient toujours d'un jury sans majorité.

Quand les jurés prirent place, Craig les scruta avec intensité, conscient qu'eux et eux seuls décideraient de son sort. Il avait déjà conseillé à Lawrence de soutenir le regard des jurées car il suffisait que trois d'entre elles ne supportent pas l'idée que Lawrence Davenport soit envoyé en prison. Si Larry arrivait à provoquer cela, ils seraient tous libérés. Mais Craig constata qu'au lieu d'obéir à cet ordre simple, Davenport semblait préoccupé et se contentait de regarder fixement devant lui.

Une fois le jury installé, le juge invita l'assesseur à lire les charges.

— Accusés, levez-vous.

Tous les trois se levèrent.

— Spencer Craig, vous êtes accusé d'avoir assassiné dans la nuit

du 18 septembre 1999 un certain Bernard Henry Wilson. Que plaidez-vous ? Coupable ou non coupable ?

— Non coupable, répondit Craig d'un air de défi.

— Gerald David Payne, vous êtes accusé d'avoir été mêlé dans la nuit du 18 septembre 1999 à une rixe qui a provoqué la mort de Bernard Henry Wilson. Que plaidez-vous ? Coupable ou non coupable ?

— Non coupable, répondit Payne d'un ton ferme.

— Lawrence Andrew Davenport, vous êtes accusé d'entrave à la justice, à savoir que le 23 mars 2000 vous avez fait un faux témoignage sous serment en tant que témoin. Que plaidez-vous ? Coupable ou non coupable ?

Tous les yeux dans la salle d'audience étaient rivés sur l'acteur, qui se retrouvait une fois de plus sur le devant de la scène. Lawrence Davenport leva la tête et posa les yeux sur la tribune où sa soeur était assise au premier rang.

Sarah gratifia son frère d'un sourire rassurant.

Davenport baissa la tête et, l'espace d'un instant, sembla hésiter avant de déclarer, dans un murmure à peine audible :

— Coupable.

1- En Écosse, magistrat qui fait office de procureur et qui remplit les fonctions du "coroner" en Angleterre.